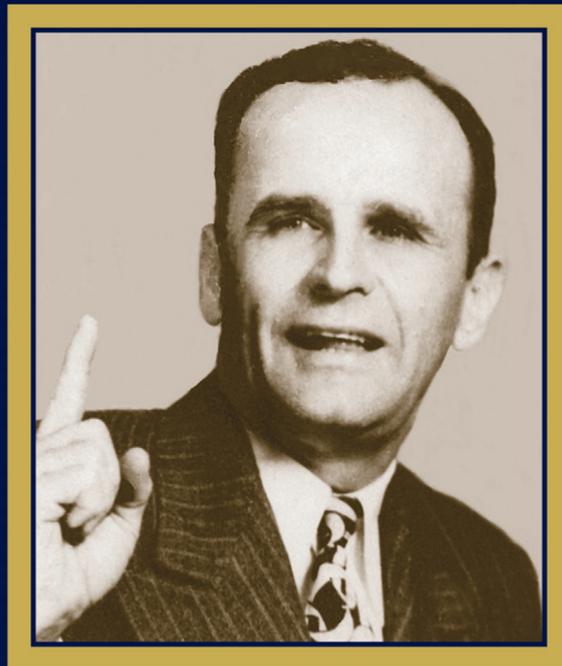


Surnaturelle

— LA VIE DE —

WILLIAM
BRANHAM



VOLUME I

LIVRES 1, 2 & 3

OWEN JORGENSEN

Surnaturelle

— LA VIE DE —

WILLIAM BRANHAM

VOLUME I
LIVRES 1, 2 & 3

1909 – 1950

OWEN JORGENSEN



Surnaturelle :
La vie de William Branham

Volume I
Livres Un, Deux et Trois
(1909 – 1950)

Copyright © 2014
Par Owen Jorgensen

Tous droits réservés.

Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite sous quelque forme que ce soit sans
avoir obtenu préalablement le consentement écrit de l'auteur.

ISBN Livre anglais
ISBN 978-0-9828616-0-8

Traduit, édité et publié en français
Avec la permission de l'auteur par
Assemblée Lumière du Soir
16 rue du Pont
Warden QC J0E 2M0
www.lumieredusoir.ca

Éditeur de la version originale anglaise
Supernatural Christian Books
P.O. Box 695
Coulee City, Washington 99115 USA
supernaturalchristianbooks.com

Conception page couverture
Kevin Nienhuis

Dédicace

Quelque part dans le monde, un adolescent sincère est à la recherche de réponses à des questions comme :

Est-ce que Dieu existe réellement? Si oui, qui est-Il? Et où est-Il? Et est-ce que ce Dieu s'intéresse à ma vie?

C'est à toi, jeune chercheur, que ce livre est dédié.

Parce que, moi aussi, j'en ai été un.

Table des matières

Introduction	IX
Un mystérieux signe de naissance	1
Sa première vision	9
L'opprobre de la pauvreté	19
Battu sans pitié	27
L'accident de chasse	33
Le coup terrible	41
La fuite dans le désert	47
Le signe le suit	53
Sa dernière chance	59
Le premier test de foi	67
Consacré pour un Évangile surnaturel	73
Se tenant dans les airs	81
L'étoile mystérieuse réapparaît	91
Son futur tabernacle lui est montré	101
Une demande en mariage muette	105
Comme une chauve-souris sortie de l'enfer	113
Un mariage plein d'espoir	117
L'erreur après Mishawaka	123
Un rideau noir tombe	133
La désastreuse inondation	141
Hope meurt	147
Le moment le plus traître de sa vie	155
Combattant l'adversité	165
Des jambes estropiées redressées	173
Le miracle de M-i-i-i-lltown	183
Perdu sur le Mont Hurricane	193
Le taureau meurtrier	201

Un ange apporte une commission.....	213
Le signe dans sa main.....	223
Des prisonniers libérés.....	229
Le rêve étrange de l'homme aveugle.....	239
Défiant la folie.....	245
Une ligne de prière longue de huit jours.....	253
Le choc du retour.....	265
Refusant un cadeau de 1 500 000 \$.....	271
Une foi d'Apache.....	279
La réprimande de l'ange.....	287
La « ligne aux miracles ».....	291
Les Rocheuses du Colorado.....	297
Le grand test.....	301
La connexion Bosworth.....	309
Brisé et relevé.....	319
Le second signe apparaît.....	327
Comprenant son ministère.....	333
Phénomènes à Fort Wayne.....	345
L'ange photographié à Houston.....	357
Le vol d'avion désespéré de Nightingale.....	371
Résurrection d'un garçon mort selon une vision.....	377
Amis et ennemis.....	389
Une lavandière retarde son vol.....	399
Les visions expliquées.....	403
Un aigle sur le sentier de la rivière Troublesome.....	409
Sources et notes de la fin.....	417
Index.....	429

Introduction

En 1971, alors que j'étais un étudiant au Collège Seattle Pacific, j'ai lu le court livre de Gordon Lindsay intitulé, *William Branham, Un Homme Envoyé De Dieu*. J'ai été si stupéfait par la vie de William Branham que j'ai commencé à lire tout ce que je pouvais trouver à son sujet. J'avais alors 19 ans. Et à ce moment, mon objectif était de devenir un écrivain. J'ai reconnu là que c'était une des plus grandes histoires de notre temps et je me suis demandé si je pourrais écrire une biographie détaillée au sujet de cet homme extraordinaire. Réalistement, à ce jeune âge, je n'avais pas les habilités nécessaires pour entreprendre un tel projet d'envergure, encore moins de l'écrire. Aussi, ce n'est pas surprenant que mon rêve se soit graduellement estompé. Les années ont passé. Je me suis marié, j'ai eu quatre enfants et j'ai pratiqué divers métiers jusqu'à ce que, en 1978, je suis retourné travailler sur la ferme familiale.

En 1987, alors que j'avais 35 ans, j'ai pris des cours durant le trimestre d'hiver au collège Wenatchee Valley. Je désirais acquérir de nouvelles compétences qui m'aideraient dans le secteur de l'agriculture. J'ai pris un cours de comptabilité, un cours d'informatique et, juste pour le plaisir, un cours sur la composition de textes. J'ai remis, pour correction, mon premier devoir à mon professeur. Lorsqu'elle me l'a retourné, j'ai vu qu'elle avait écrit au haut de la page : « Est-ce que je peux utiliser ceci comme un exemple pour le reste de la classe? » A chaque devoir que je lui rendais, ce professeur écrivait les mêmes mots au haut de ma première page. Après quatre semaines de cela, j'ai pensé : « Hmm... Je me demande si Dieu n'essaie pas de me dire quelque chose. » Durant cet hiver, j'avais demandé à Dieu de me montrer ce qu'Il voulait que je fasse de ma vie. Alors que j'étais à la bibliothèque du collège, Dieu m'a parlé avec une telle intensité que cela a été comme un coup de poing dans la poitrine. Il dit : « Je veux que tu écrives une biographie de William Branham. » J'ai pensé : « Alors c'est ce que je vais faire... et je ne me soucie pas si cela me prend 10 années pour le faire. » Cela m'a pris 23 ans pour terminer.

Il y a beaucoup d'information disponible sur le ministère de William Branham (mais soyez averti – les sites internet qui le critiquent sont malheureusement mal informés.) Bien entendu, lorsque j'ai débuté ce projet en 1985, il n'y avait pas d'internet. Mes sources originales incluaient des articles de journaux et de revues, des livres et plusieurs films de courte durée des années 1950 et 1960, ainsi que plusieurs personnes qui furent des témoins oculaires des événements au sujet duquel j'allais écrire. Spécialement les événements des trois derniers livres de cette série. Mais premièrement, j'ai rassemblé de l'information en provenance des sermons enregistrés de William Branham. Plus d'un millier de ses sermons ont été enregistrés sur bande magnétique des années 1947 jusqu'en 1965. J'ai écouté ces sermons un par un, dans l'ordre où ils furent prêchés. Cette façon de faire avait en elle-même quelque chose de

gratifiant et d'inspirant. Je me sentais comme si je suivais ce grand évangéliste partout dans le monde. Ce qui, dans un sens, était vrai. Lorsqu'il racontait des histoires concernant sa vie, je les tapais sur mon traitement de texte. (C'était avant que ses sermons deviennent disponibles sur un programme de base de données. J'en dirai plus à ce sujet dans mes notes de la fin.) Souvent, il racontait des histoires au sujet d'évènements qui venaient de lui arriver. Avec l'évènement frais dans sa pensée, il ne disait pas seulement ce qui était arrivé et ce qui avait été dit, il disait souvent ce qu'il en pensait et ressentait, rendant cela plus facile pour moi pour l'écrire correctement en tant que biographe.

Après deux années de recherche, j'avais rassemblé plus d'un millier de pages de notes dactylographiées à simple interligne. C'est alors que je me suis dit à moi-même : « Owen, vas-tu écrire ce livre ou non? Tu as certainement assez d'information pour commencer à écrire. Ainsi, ou bien tu écris, ou tu cesses de te dire que tu es en train d'écrire un livre. »

Premièrement, je devais mettre de l'ordre dans mes notes. J'ai acheté 56 cartables et j'ai inscrit sur eux chacune des années de la vie de William Branham. En lisant mes notes, je savais le moment où chaque histoire s'était produite. Je découpais le tout avec des ciseaux et plaçais l'article dans le cartable correspondant à cette année. Alors j'ai ouvert le cartable inscrit « 1909 » et lu tout cela à nouveau. Et ainsi les détails allaient être frais dans mon esprit. Finalement, j'ai ouvert le traitement de texte de mon ordinateur, pris une bonne inspiration et j'ai commencé.

Originellement, j'ai écrit le premier chapitre de deux différentes façons. Mon premier jet commençait ainsi : « William Branham est né au Kentucky en 1909... » Cela se lisait comme un compte-rendu d'un cours d'anglais. Tous les faits étaient là, mais il manquait quelque chose. J'ai pensé : « Il y a un tel aspect dramatique ici, pourquoi ne pas utiliser cet aspect pour captiver les lecteurs? » J'ai réécrit le premier chapitre en utilisant ce concept et j'ai aimé les résultats. Ainsi j'ai continué avec cette méthode tout au long de la série. Des mois plus tard, ma jeune fille de treize ans, Hannah, était couchée sur son estomac dans notre salon lisant des pages de ce manuscrit. Je pense qu'elle en était au chapitre cinq. Hannah m'a regardé, les yeux grand-ouverts et dit : « Papa, c'est réellement bon » et elle s'est remise à la lecture. Cela m'a laissé savoir que j'étais sur la bonne piste. Depuis lors, j'ai reçu plusieurs lettres de personnes tout autour du monde qui ont été bénies par ce rapport de la vie de William Branham.

Aujourd'hui, alors que j'écris cette préface, il y a plusieurs centaines de milliers de copies imprimées en anglais de *Surnaturelle : La vie de William Branham : Livres Un, Deux, Trois, Quatre et Cinq*. Ils ont aussi été traduits en plusieurs autres langues (rendez-vous sur le site : supernaturalchristianbooks.com). La raison que nous – le Révérend Peary Green (du Tucson Tabernacle à Tucson, Arizona) et moi – avons originalement imprimé ces séries en volumes séparés était simplement que j'étais toujours en train d'écrire ces séries. Nous avons imprimé chaque livre au fur et à mesure qu'il était complété. Maintenant que le chapitre final de cette

biographie de William Branham est terminée, je réimprime les cinq premiers livres avec le sixième livre dans un ensemble de trois volumes.

Je souhaite que cette biographie vous rappelle combien près de vous est Jésus-Christ maintenant – et plus important encore, combien Il se soucie.

- Owen Jorgensen, Janvier 2011

Grâces soient rendues à Dieu, qui nous fait toujours triompher en Christ, et qui répand par nous en tout lieu l'odeur de sa connaissance!

-2 Corinthiens 2 :14

Livre Un :
Le garçon et ses privations
(1909-1932)





La cabane de bois rond près de Burkesville, Kentucky, où William Branham est né le 6 avril 1909

Chapitre 1

Un mystérieux signe de naissance

1909-1912

« **QUINZE ANS** » n'est pas trop jeune pour avoir un bébé » murmura Ella Branham en essayant de rassembler son courage. « J'y suis aussi prête que - »

La douleur la prit à nouveau, plus vive et plus intense qu'auparavant. Ella sentit la panique monter en elle à mesure que son inconfort augmentait. Pressant son ventre gonflé, elle gémit : « Pas maintenant. S'il te plaît, pas maintenant. Pas avant que Charles ne revienne. »

La sueur perlait sur son front. Elle tituba sur le plancher de terre battue jusqu'à l'unique fenêtre de la cabane, située au milieu d'une porte de bois rudimentaire. La fenêtre n'avait même pas de vitre, seulement un volet en bois qu'Ella tenait ouvert pendant la journée et fermait la nuit. Le volet était maintenant ouvert.

« Charles! » cria-t-elle. Sa voix semblait se perdre dans les forêts du Kentucky, dans toutes les directions, par-delà la vaste étendue de collines et de vallées. Sachant que son plus proche voisin vivait à des milles [kilomètres] de là, elle se sentait désespérément seule. La douleur dans son ventre se fit alors plus aiguë, l'amenant au bord de la panique. « Charles! » cria-t-elle de nouveau. « Charles, où es-tu? » Puis sa voix se perdit dans un sanglot : « S'il te plaît, reviens. J'ai besoin de toi. »

Charles Branham avait reçu sa paie de bûcheron ce matin-là et s'était rendu en ville, à Burkesville, Kentucky, pour s'acheter une nouvelle salopette. « En l'honneur de mon premier enfant » avait-il dit. Mais qu'est-ce qui le retenait si longtemps? S'était-il arrêté dans une taverne? Si tel était le cas, ça n'aurait pas été la seule fois pendant leur première année de mariage. Mais Charles ne ferait pas une chose pareille aujourd'hui? Il savait que le bébé était attendu d'un moment à l'autre.

Les contractions continuaient, laissant Ella épuisée. Elle s'appuya contre le battant rugueux de la porte, regardant le soleil se coucher derrière les chênes et les érables qui commençaient tout juste à bourgeonner. C'était en avril 1909. Ella frissonna en fermant le volet.

Maintenant, la seule lumière qui éclairait la pièce était celle provenant du coucher du soleil, dont les rayons s'infiltraient entre les rondins. Ces rayons de lumière se mouvaient lentement sur la table. Celle-ci était de fabrication maison à partir d'une souche, avec des chevilles de bois en guise de pieds et un banc rustique en guise de siège. Dans l'unique pièce de douze pieds [3,5 m]

de long, il y avait encore un lit rudimentaire cloué à un mur. Ella s'y rendit en titubant et s'écroula sur la paille, remontant la couverture jusqu'à son menton. Son oreiller bourré de feuilles d'épis de maïs craquait à chacun de ses mouvements. Alors que la pièce devenait de plus en plus sombre, Ella se mit à penser à son ancienne maison à Paris, Texas, d'où elle avait voulu s'échapper tout récemment. L'an dernier, la situation lui avait semblé intolérable. Mais aujourd'hui, dans cette condition, ça ne lui semblait plus si grave.

Elle avait grandi au Texas sous le nom d'Ella Harvey. Son père était chasseur, trappeur et maître d'école. Sa mère était une Indienne Cherokee de souche. Aînée de quatre enfants, Ella avait vécu une enfance heureuse et insouciante jusqu'à ce que sa mère meure de la scarlatine trois ans plus tôt. À cette époque, Ella avait douze ans et son plus jeune frère seulement quatre. La lourde charge de mère retomba sur les épaules d'Ella.

Elle avait rencontré Charles Branham un peu plus d'un an auparavant à un rodéo. Charles était petit et séduisant, il avait des cheveux noirs frisés et assez d'habileté en rodéo pour vaincre presque tous les chevaux sauvages qu'il défiait. Ella succomba à son charme. À cette époque, le mariage lui avait semblé une bonne façon d'échapper à la corvée de s'occuper de ses jeunes frères et sœurs. Mais maintenant, elle se demandait si elle n'était pas simplement tombée d'une poêle à frire dans une autre. Elle avait quinze ans, était une étrangère dans les collines du Kentucky et était sur le point d'avoir un bébé à 40 milles [63 km] du médecin le plus proche, sans même une amie à qui elle pourrait demander de l'aide. Enfouissant sa tête sous l'oreiller, Ella se mit à sangloter.

CHARLES BRANHAM revint à sa cabane après la tombée de la nuit. Il avait bu, bien sûr, mais pas assez pour altérer sa pensée. Il ouvrit la porte doucement, pour ne pas déranger sa jeune épouse si celle-ci dormait. C'est alors qu'il entendit ses gémissements. Il alluma rapidement un nœud de pin qu'il déposa sur le couvercle d'une jarre à fruits. Le nœud de pin brûlait en diffusant une faible lueur et en dégageant une épaisse fumée. Mais comme la cabane était ventilée naturellement, la fumée montait dans les chevrons du toit et s'échappait à travers les fentes des bardeaux.

« Charles, murmura faiblement Ella, c'est pour ce soir, va chercher ta maman. »

Charles fit un feu, puis se dépêcha de se rendre à la cabane de sa mère. La nuit était froide et claire et la lumière des étoiles lui permettait de suivre le sentier. Une heure plus tard, il revenait avec sa mère et deux femmes du voisinage.

Grand-mère Branham était une vieille dame bourrue et dure comme de la couenne de lard. Mais la vue de cette jeune fille dans les douleurs de l'enfantement adoucit son cœur, tout comme la graisse de raton chaude assouplit les bottes de cuir. (Non pas qu'elle eût jamais porté des bottes de cuir. Elle n'avait jamais possédé une paire de chaussures de sa vie.) Elle prit alors la situation en main. Comme elle avait elle-même donné le jour à dix-sept enfants, elle était bien préparée à devenir la sage-femme de sa belle-fille. Elle insista pour que Charles attende à l'extérieur. Il ne protesta pas. Prenant une couverture, il se traîna jusqu'à l'appentis qui se trouvait d'un côté de la

cabane et se fit un lit dans la sciure et les copeaux de bois. Il sortit ensuite un flacon de whisky de sa poche et le vida d'un trait pour se calmer les nerfs. Puis il s'endormit.

Alors que l'aurore approchait, l'agitation dans la cabane devint plus intense. Charles se réveilla. L'horizon devenait plus clair du côté est avec l'approche de l'aube, mais le soleil ne s'était pas encore levé. Charles se maudit de s'être assoupi, puis commença à s'inquiéter parce que le bébé n'était pas encore né. Y avait-il un problème? Devait-il entrer et vérifier? Avant même qu'il puisse se décider, il entendit le cri aigu d'un nouveau-né. La porte de la cabane s'ouvrit toute grande et l'une des femmes du voisinage l'appela : « Charles Branham, c'est un garçon. »

Piteusement, Charles entra en traînant les pieds et ferma la porte. La pièce était imprégnée d'une odeur de graisse qui provenait d'une chandelle posée sur la table. Grand-mère Branham finit de laver l'enfant, évalua son poids à cinq livres [un peu plus de deux kg], puis le déposa gentiment dans les bras de sa mère. Charles se tenait près du lit, les mains dans les poches de sa nouvelle salopette, regardant nerveusement cette petite créature qui se tortillait et grognait et qui était son fils.

Ella lui dit : « Charles, il a tes yeux bleus. »

Charles examina les petits yeux, mais il ne pouvait distinguer leur couleur dans la pénombre. « Son premier prénom sera William » dit-il. « Et son second prénom Marrion. »

Ella prononça lentement : « William... Marrion... Branham. Ça sonne assez distingué. Et nous pourrons l'appeler Billy. Charles, je crois que Billy aura aussi tes cheveux frisés. Ouvre le volet afin que je puisse mieux le voir. »

C'était peu après cinq heures, mardi matin, le 6 avril 1909. De la lumière filtrait à travers les fentes, bien que le soleil ne se soit pas encore pointé à l'horizon. Charles ouvrit le volet, puis recula, saisi. Quelque chose avait pénétré à l'intérieur par le volet ouvert : une lumière, comme une étoile, d'environ un pied [35 cm] de diamètre.

Ella cria et serra son fils contre son sein. Les autres, déconcertés, reculèrent contre le mur. L'étrange lumière fit plusieurs fois le tour de la pièce, puis s'arrêta au-dessus du lit, suspendue au-dessus de la jeune mère et de l'enfant. Elle brillait d'une lueur fluorescente et vibrait comme si une vie en émanait. Elle garda cette position un peu moins d'une minute, pas longtemps, mais assez pour que tous soient certains de l'avoir réellement vue. Puis, aussi rapidement qu'elle était venue, la boule de feu tourbillonna au-dessus des chevrons et disparut à travers le toit.

Charles fixa les bardeaux du toit en écarquillant les yeux. Soudain, un bruissement d'ailes attira son attention vers la porte où une colombe s'était posée sur le rebord du volet. La colombe blanche comme la neige observa la pièce comme si elle était à la recherche de quelque chose. Lorsque ses yeux se posèrent sur le nouveau-né, elle inclina la tête, puis roucoula avant de s'envoler. Charles regarda dans la direction de l'oiseau pendant un instant, puis ses yeux se fixèrent de nouveau sur le toit.

Une des femmes du voisinage murmura : « Ça alors, je n'ai jamais... »

Et la seconde d'ajouter : « Je me demande quel genre d'enfant sera ce bébé. »

Billy Branham n'était alors âgé que de quinze minutes.

LA NOUVELLE se répandit rapidement parmi les montagnards, à propos du « bébé, là-bas sur la colline, né avec une lumière au-dessus de la tête. » Certains mirent cela sur le compte d'un reflet du soleil dans un miroir. Mais Charles et Ella n'étaient pas dupes ; il n'y avait pas de miroir dans la cabane. De plus, le soleil n'était pas encore levé. Ils étaient intrigués. Y avait-il, dans cette lumière, une signification spirituelle? Charles ne voulait plus y penser, mais Ella ne le laissa pas oublier. Elle insista pour « qu'on fasse quelque chose » et décida finalement que leur bébé serait amené à l'église pour y être consacré à Dieu. Au début, Charles lutta contre cette idée, mais finit par y consentir, même si une telle concession allait à l'encontre de son caractère. Puis survint une question : où allaient-ils l'amener?

Les ancêtres de Charles Branham étaient tous des catholiques irlandais. Du côté d'Ella, les Harvey étaient aussi des catholiques irlandais, excepté la mère d'Ella qui faisait partie du peuple Cherokee. De toute façon, ni Charles ni Ella n'avaient de convictions religieuses, ayant tous deux abandonné la foi catholique depuis fort longtemps. Ils s'entendirent donc sur le fait que, pour eux, la meilleure église serait la plus proche.

C'est ainsi que, lorsque Billy Branham fut âgé de deux semaines, Charles et Ella l'emmaillotèrent et l'emmenèrent à l'église Baptiste Opossum Kingdom où une petite congrégation se réunissait chaque dimanche dans un bâtiment rustique construit avec des rondins, au plancher de terre battue et dont les bancs étaient de simples planches posées sur des blocs de bois. L'église Baptiste Opossum Kingdom n'avait pas de pasteur permanent. La plupart des dimanches, la congrégation chantait des cantiques et lisait la Bible. Mais tous les deux mois, un prédicateur itinérant passait par là et prêchait un sermon. Le vieux ministre était présent ce jour-là. Il pria pour le jeune William Branham, demandant à Dieu de l'utiliser, un jour, pour Son service. C'était la dernière fois que Billy Branham allait se trouver dans une église pour vingt-trois ans.

LE TRAVAIL DE BÛCHERON forçait souvent Charles à être loin de sa femme et de son fils durant la semaine. En octobre 1909, un blizzard le retint dans un camp de bûcherons, loin de la maison. Ella, qui était enceinte de quatre mois de son deuxième enfant, s'inquiétait à mesure que ses provisions diminuaient. Lorsque ses réserves de bois de chauffage furent épuisées, elle s'enveloppa les pieds dans des sacs et marcha dans la neige qui lui arrivait à la taille, luttant contre le vent mordant, se frayant un chemin dans la forêt, afin de couper des branches de sapin et des branches mortes, dans l'espoir de garder son feu allumé. Mais lorsque la nourriture vint à manquer, elle abandonna la partie. Le feu devint cendres. Ella était maintenant trop faible pour ressortir chercher du bois. Rassemblant tout ce qu'elle pouvait trouver de tissu dans la cabane, elle s'en enveloppa avec son fils, se blottit dans le lit puis tira la couverture sur eux. Dehors, le vent soufflait et hurlait sans cesse. La pièce devint si froide que l'eau du seau gela. Tout en contemplant les chevrons du toit, Ella se mit à penser à cette étrange lumière qui était apparue à

la naissance de son fils. Elle y avait pensé souvent au cours des six derniers mois. Parfois, elle croyait que c'était un signe montrant que Billy était destiné à de grandes choses. Mais maintenant que la mort se tenait tout près d'eux, cela lui semblait dénué de sens.

Son plus proche voisin était un vieil homme qui vivait de l'autre côté de la vallée. Lorsque la tempête s'apaisa, il sortit pour effectuer quelques travaux. Il ne pouvait voir que le toit de la cabane des Branham, mais il remarqua qu'il n'y avait pas de fumée sortant de la cheminée. Sur le moment, il n'y prêta pas beaucoup d'attention, mais après plusieurs jours, il commença à s'en inquiéter. Il savait que de la fumée était sortie de la cabane avant le blizzard, et il était impossible que quelqu'un ait quitté la cabane pendant la tempête. Se disant que quelque chose n'allait pas, il décida d'aller y faire un tour. Comme il approchait de la cabane, il constata qu'il n'y avait pas de traces dans la neige fraîchement tombée. Cela confirma ses craintes que personne n'avait quitté la demeure pendant la tempête. Il frappa à la porte, mais n'obtint pas de réponse. Lorsqu'il essaya d'ouvrir, il s'aperçut que la porte était verrouillée de l'intérieur. Maintenant il savait que quelqu'un était là, quelqu'un qui devait être mal en point, sinon on lui aurait répondu. Avec de grands efforts, il parvint à forcer la porte. Ce qu'il vit à l'intérieur le fit frémir.

Ella et son bébé étaient blottis dans le lit, presque morts de faim et de froid. Le vieil homme prit rapidement la hache d'Ella, se rua dans les bois et ramena assez de bois pour réchauffer la cabane. Ne trouvant rien à manger, il courut alors chez lui et rapporta toute la nourriture qu'il put transporter. Appeler le docteur étant hors de question, il prit soin lui-même de la mère et de l'enfant. Lorsque Charles revint chez lui, sa femme et son fils commençaient à se rétablir.

Le reste de l'hiver, Charles demeura près de la maison, chassant et faisant le trappeur afin de garder le garde-manger toujours bien rempli. Au printemps, il retourna travailler comme bûcheron. Après la fonte des glaces, il attachait un bœuf aux billes de bois et les traînait, une à une, jusqu'à la rivière Cumberland, où d'autres bûcherons les attachaient ensemble et les faisaient flotter de la rivière Ohio jusque dans le fleuve Mississippi.

EN MARS 1910, Charles et Ella eurent leur deuxième fils, Edward. Quelques mois plus tard, Ella, qui avait maintenant seize ans, sentit un autre bébé se mouvoir en son sein. Elle accoucha de son troisième enfant au début de l'année 1911. C'était encore un garçon. Elle le nomma Henry. Charles travailla comme bûcheron pendant tout le printemps, pendant l'été et jusqu'à l'automne 1911. Puis la malchance frappa de nouveau, tenant Charles loin de sa famille et le détruisant presque.

Étant le plus jeune de dix-sept enfants, Charles avait grandi avec plusieurs instituteurs violents. Il buvait du whisky alors qu'il n'était encore qu'un petit garçon et apprit à régler les conflits avec les poings. En automne 1911, il était à une fête, lorsqu'une querelle éclata. Whisky fabriqué clandestinement et hommes durs constituant un mélange des moins recommandables, la bataille dégénéra en une mêlée générale féroce. Une grande brute du nom de Willy Yarbrough plaqua un ami de Charles au sol, lui sauta dessus, sortit un couteau de sa poche et s'apprêtait à le plonger dans sa poitrine, lorsque Charles lui fracassa une chaise sur la tête. Après avoir reculé de quelques

pas, Charles sortit son couteau. Willy oublia l'homme qui était par terre et se rua sur Charles. Il lui aurait tranché la gorge s'il avait pu - c'était un homme sans pitié qui avait tué son propre fils avec un pieu de clôture - mais le couteau de Charles l'atteignit en premier, laissant Willy dans une mare de sang, quoique toujours en vie.

Lorsque les nouvelles de cette bagarre parvinrent à Burkesville, Kentucky, Charles fut considéré comme étant le meneur de la bataille et fut inculpé de meurtre. Un shérif partit à cheval pour aller l'arrêter. Mais avant qu'il puisse le retrouver, Charles eut vent du danger qui le menaçait. Il dut quitter la ville à la hâte, sans savoir ni où il irait ni ce qu'il ferait. Avant de partir, il promit à Ella qu'il enverrait quelqu'un pour venir la chercher aussitôt qu'il aurait un travail et un endroit où habiter, en utilisant un nom d'emprunt afin qu'on ne retrouve pas sa trace.

C'est ainsi qu'en l'espace d'un après-midi, Charles Branham disparut, laissant sa femme seule dans les bois pour subvenir à ses propres besoins et à ceux de leurs trois enfants. Billy avait deux ans et demi, Edward un an et demi et Henry à peine six mois. Âgée de dix-sept ans, Ella était elle-même presque une enfant. À peine quelques semaines plus tard, elle réalisa que Charles avait laissé une partie de lui-même derrière lui. Elle était de nouveau enceinte.

Cet automne et cet hiver-là, Ella fut poussée dans ses derniers retranchements. Il lui semblait vivre un cauchemar, essayant de faire vivre ses enfants dans cette cabane rustique isolée, souffrant de nausées presque en permanence. Elle n'avait pas d'argent, pas de ressources, pas d'énergie. Sans l'aide de la famille de Charles, qui était elle-même très pauvre, Ella savait qu'elle n'aurait pas pu survivre.

Mais finalement, les saisons se succédèrent, le sol dégela et ses nausées prirent fin. Henry eut un an, Edward deux et Billy trois. Le bébé qui gigotait et remuait dans le ventre d'Ella pouvait naître à tout instant. Une fois, pendant le printemps 1912, un shérif s'arrêta à la cabane et demanda si Ella avait eu des nouvelles de son mari. Elle put lui dire la vérité ; elle n'avait pas de nouvelles de lui et n'avait aucune idée de l'endroit où il se trouvait.

Quelques jours après la visite du shérif, Billy et Edward s'amusaient derrière la cabane où une petite source rendait le sol boueux. Billy, qui voulait montrer à son petit frère à quel point il était fort, prit la plus grosse pierre qu'il ait pu trouver, la souleva au-dessus de sa tête et la jeta dans la source. La pierre tomba dans la boue et éclaboussa Edward qui se mit à pleurer et courut se réfugier dans la cabane. Au même moment, un rouge-gorge se mit à chanter avec entrain. Billy fouilla les branches afin de pouvoir observer l'oiseau qui se trouvait dans l'arbre tout près de lui. Il fit un pas dans sa direction et le rouge-gorge s'envola. À cet instant, il se produisit quelque chose de si étonnant que Billy en restera marqué sa vie durant et que cet incident deviendra par la suite le premier souvenir significatif de son enfance. Venant de l'endroit où était perché le rouge-gorge, un son qui ressemblait au murmure du vent dans les feuilles se fit entendre, *whoasssssh*. Puis une voix s'éleva de l'arbre, une voix claire, humaine, qui dit : « *Tu habiteras près d'une ville qui s'appelle New Albany.* »

Avec un cri de terreur, Billy courut vers la cabane aussi vite que ses petites jambes pouvaient le porter, hurlant : « Maman, maman! »

Ella était en train d'essuyer la boue sur le gilet d'Edward. « Billy, qu'est-ce qui s'est passé? » lui demanda-t-elle tout en l'attirant contre elle.

« Un oiseau m'a parlé, maman. Je l'ai entendu chanter dans l'arbre, puis il m'a parlé. »

Ella se mit à rire : « Tu dois avoir rêvé, mon enfant. »

Mais Billy insista : « Je l'ai entendu maman. Je l'ai entendu parler. »

« Alors qu'est-ce qu'il a dit, cet oiseau? » lui demanda Ella en le taquinant, pensant toujours que c'était l'imagination de Billy.

« Il m'a dit que nous habiterions près d'un endroit appelé New Albany. »

Cette réponse l'étonna. Cela ne ressemblait pas à quelque chose qu'un petit garçon aurait pu inventer pour s'amuser. Elle fit le tour de la cabane et appela : « Allô, il y a quelqu'un? » Lorsqu'elle rentra, Billy lui demanda : « Maman, c'est où, New Albany? »

« C'est une ville en Indiana, de l'autre côté de la rivière, en face de Louisville, Kentucky. Billy, dis-moi, où as-tu entendu parler de New Albany? »

« Je n'ai jamais entendu parler de New Albany avant que cet oiseau me parle. Maman, quand allons-nous habiter là-bas? Est-ce que papa va y habiter avec nous? »

Ella secoua la tête.

Plusieurs semaines plus tard, la lettre tant attendue de Charles arriva enfin. Ella s'assit à la table et fixa longuement l'enveloppe qu'elle tenait dans sa main tremblante. Billy se mit alors sur la pointe des pieds afin de voir par-dessus la table. « Ouvre-la, maman. » Ella se mit à rire nerveusement : « Bien sûr. Nous avons attendu ce moment assez longtemps, pourquoi attendre encore? » Elle défit le rebord collé et retira la lettre de l'enveloppe avec soin, la déplia et se mit à lire. Comme son père avait été maître d'école, elle avait reçu une certaine éducation. Mais Charles n'était presque jamais allé à l'école, et il ne savait donc ni lire ni écrire, pas même son nom. C'était son frère qui vivait à Louisville qui avait écrit la lettre pour lui.

« Qu'est-ce qu'elle dit, maman? » demanda Billy.

Ella lui parla donc tout en poursuivant sa lecture. « Elle dit que ton papa est en Indiana. Il a trouvé un emploi stable et un endroit pour que nous puissions habiter avec lui. Il veut que nous allions le rejoindre tout de suite. C'est dans une petite ville qui s'appelle Utica, située à environ dix milles [16 km] au nord-est de... » Elle s'arrêta brusquement et regarda son fils de trois ans avec stupeur. Comment était-ce possible?

« C'est où maman? Où est Utica? »

Ella lui répondit lentement : « Billy, nous allons vivre à dix milles [16 km] au nord-est de New Albany, en Indiana. »

Chapitre 2

Sa première vision

1912-1916

CHARLES BRANHAM avait envoyé assez d'argent avec sa lettre pour qu'Ella puisse louer un chariot pour le déménagement. Elle n'avait guère d'autres biens à transporter que ses trois petits garçons turbulents. New Albany était située à environ cent milles [160 km] au nord de Burkesville. La date de son accouchement approchant à grands pas, Ella appréhendait le voyage. Mais pour Billy qui, à trois ans, n'avait jamais quitté sa cabane dans les montagnes, ce trajet promettait d'être une aventure excitante. Il fut particulièrement impressionné par un petit pont en bois qui enjambait la rivière Ohio entre Louisville, Kentucky, et New Albany en Indiana. Après avoir parcouru encore dix milles [16 km] en direction du nord, ils arrivèrent à leur nouveau domicile, dans la petite ville d'Utica, Indiana.

Le 27 mai 1912, Ella donna naissance à son quatrième fils qu'elle appela Melvin. Cet été-là, Charles travailla pour un fermier de la région. C'était un travail excessivement dur physiquement. Parfois, il devait suivre péniblement un cheval et labourer ainsi durant douze heures par jour, suant à grosses gouttes sous un soleil de plomb. Plus d'une fois, il revint à la maison avec sa chemise brûlée et collée à son dos. Ella devait couper la chemise avec des ciseaux pour l'enlever. Lorsque le maïs sortit, Charles passa ses journées à biner entre les lignes. Au début, ses mains étaient couvertes d'ampoules et saignaient ; mais plus tard, il s'y forma de la corne aussi dure que du cuir. Et il endurait tout cela pour seulement soixante-quinze cents [0,53 euro] par jour.

Cet automne-là, Charles se remit à couper le bois ; ça lui venait plus naturellement que le travail à la ferme. Il avait grandi dans les bois et avait commencé à couper le bois lorsqu'il était encore tout jeune. Même s'il ne pesait que 150 livres [68 kg], Charles était très musclé et c'était un bûcheron tellement habile qu'il pouvait hisser un billot de neuf cents livres [408 kg] sur un chariot sans aucune aide. Mais à mesure que l'hiver approchait, Charles se sentait de plus en plus mal à l'aise. Ils vivaient tous les six dans une cabane d'une pièce, pas plus grande et moins bien construite que la cabane de rondins qu'ils avaient laissée derrière eux au Kentucky. Le travail de bûcheron le forcerait à quitter sa famille durant plusieurs semaines consécutives. Ne voulant pas que sa femme souffre comme l'hiver précédent, il se mit à chercher une meilleure situation.

Le printemps 1913 arriva avant que Charles ne puisse trouver quelque chose de permanent. Il obtint finalement un emploi à Jeffersonville, Indiana, travaillant pour M.Wathen, un multimillionnaire qui possédait les distilleries Wathen et qui était aussi copropriétaire d'une

équipe professionnelle de baseball, les Colonels de Louisville. Charles fut engagé comme chauffeur privé parce qu'il était très doué avec les chevaux. L'emploi n'était pas très bien rémunéré, mais offrait plusieurs avantages substantiels, notamment un logement gratuit sur les terres de M. Wathen. L'endroit comprenait une cabane en rondins de deux pièces, une vieille étable, un grand espace pour un jardin ainsi, qu'un lopin de terre que Charles pouvait ensemençer pour ses propres besoins. De plus, M. Wathen avait une laiterie non loin de là et Charles pouvait rapporter un seau de lait chaque soir, un avantage non négligeable pour un père qui a quatre petits garçons en pleine croissance.

Jeffersonville était une ville située à quatre milles [6,5 km] au nord-est de New Albany, sur la route de la rivière, appelée, là-bas, Utica Pike. M. Wathen vivait sur un grand domaine à sept milles [11 km] de la localité. La petite maison dans laquelle Charles déménagea était située sur le versant d'une colline avec une vue sur la rivière Ohio. Des planches recouvraient les murs extérieurs et, à l'intérieur, les fentes entre les rondins étaient bouchées avec de la boue. La cabane avait un plancher de terre battue, deux pièces et une mezzanine pour y dormir dans les chevrons, au-dessus d'une des pièces. L'échelle pour accéder à la mezzanine était faite des troncs de deux jeunes arbres. Au milieu du plancher d'une des pièces se trouvait une souche d'arbre sciée qui avait été roulée et sur laquelle on avait posé des pierres plates. Sur ces pierres, on avait posé un poêle à bois fabriqué avec un bidon d'huile vide. Pour cuisiner, Ella utilisait un petit four. Ils avaient même une lampe à pétrole pour l'éclairage. Tout bien considéré, c'était une grande amélioration comparativement à la baraque d'une seule pièce qui les avait abrités à Utica.

A flanc de coteau, devant la cabane, se trouvait un pommier dont les branches s'étendaient au-dessus d'une petite source. Cette source fraîche servait de réfrigérateur une bonne partie de l'été, permettant au lait, au beurre et au babeurre contenus dans des bidons de se conserver plus longtemps. (Charles ne pouvait y garder de la crème ; il y avait trop de petits Branham gloutons et charpardeurs.) La source leur procurait de l'eau jusqu'à la mi-août puis s'asséchait. Ils devaient alors pomper leur eau du puits qui se trouvait plus bas près de l'étable et la transporter en haut de la colline jusqu'à la maison.

Billy aimait la source joyeuse. Une gourde était accrochée à un clou planté dans le tronc d'un pommier, mais Billy l'utilisait rarement. Il aimait s'étendre à plat ventre dans l'herbe chaude, mettre ses lèvres dans l'eau et boire jusqu'à ce que son estomac soit bien rempli. Puis, il remplissait une cruche qu'il allait porter à son père dans les champs.

Charles revenait toujours des champs, affamé. Comme il n'y avait pas de tuyauterie à l'intérieur, Charles devait se laver derrière la cabane où un banc était appuyé contre un pommier. Le banc était une simple planche prise à l'étable, qu'on avait clouée au tronc, avec une autre planche à l'extrémité qui servait de pied et une autre au-dessous qui était inclinée afin de consolider le tout. Les quatre petits garçons se tenaient alignés derrière leur papa pour se laver. Lorsque Charles relevait les manches de sa chemise cousue à la main pour se savonner, les muscles de ses bras se tendaient et se gonflaient. Billy regardait son papa avec fierté, pensant : « C'est mon papa. Il est fort. Il vivra jusqu'à cent ans. Lorsque je serai un vieil homme, je regarderai encore mon papa avec ses gros muscles. » Charles ne mesurait que cinq pieds sept

pouces [1,80 m]. Billy avait hérité de son père ses cheveux foncés et bouclés, ainsi que sa beauté irlandaise, mais pas sa carrure puissante. Billy était plutôt maigre comme sa mère.

C'était ensuite au tour de Billy de se laver. Il faisait bien attention de ne pas se mettre dans les yeux du savon à lessive fait maison. Une seule fois lui avait servi de leçon. Il s'essuyait avec une serviette que sa mère avait fabriquée à partir d'un sac de maïs vide. La serviette était rugueuse, alors Billy se tamponnait légèrement. Au-dessus du banc, il y avait un morceau de miroir cassé qui était accroché à l'arbre par cinq clous recourbés. Billy grimpait sur le banc afin de se voir pour pouvoir lisser sa tignasse ébouriffée avec le peigne en fer-blanc.

Charles avait construit leur table et les bancs à l'aide de vieilles planches de grange. Les bancs ressemblaient à des bancs d'église. Au souper, Billy s'asseyait toujours à côté de son père. Il y avait presque toujours de la soupe aux haricots au menu, avec du pain de maïs, des oignons bouillis et du babeurre. Ella cuisait le pain de maïs dans une poêle, puis elle le mettait sur une assiette qu'elle faisait circuler autour de la table afin que chacun puisse en détacher un morceau. Billy prenait toujours un bord parce que c'était plus croustillant et il aimait tremper du pain de maïs croustillant dans sa soupe.

LE 14 MAI 1914, Billy eut un autre petit frère, Edgar Lee Branham. Pendant quelques années, la vie de Billy se passa selon une routine agréable. Tous les samedis après-midi, son père empruntait une mule et un chariot couvert à M. Wathen, y entassait sa famille et parcourait sept miles [11 km] pour se rendre en ville et acheter des provisions. Les quatre plus jeunes Branham étaient ballottés à l'arrière, assis sur un tas de paille ; mais Billy pouvait faire le voyage sur le banc avant, avec son père et sa mère. Billy était toujours excité à l'idée d'aller au magasin, parce qu'il savait exactement ce qui allait se passer. Charles, qui gagnait 3,50 \$ [2,50 euros] par semaine, en dépensait souvent 3 \$ [2,10 euros] à l'épicerie. Parfois, il faisait une folie en achetant un sac de cassonade ou des biscuits salés mais en général, il achetait des produits de base comme des haricots, des pommes de terre et du maïs, le genre de nourriture qui dure longtemps. Après que Charles avait payé sa facture, M. Grover, l'épicier, lui donnait un sac de sucettes à la menthe pour ses enfants.

De retour dans le chariot, cinq paires d'yeux regardaient leur papa avec impatience, alors qu'il distribuait équitablement quatre sucettes à ses cinq garçons. Les quatre plus jeunes suçaient leurs sucettes immédiatement jusqu'au bâtonnet. Billy était plus astucieux. Il suçait sa sucette pendant un petit moment, puis enroulait ce qui en restait dans un morceau de sac en papier brun qu'il avait déchiré et le mettait dans sa poche. Il s'en servirait plus tard.

Chaque samedi soir, ils remplissaient d'eau chaude le grand baquet de cèdre et prenaient leur bain hebdomadaire, les uns après les autres, dans la même eau. Ella frottait Billy bien fort avec son savon en disant : « Je veux que tu sois aussi propre qu'un oignon épluché. » Puis, elle le séchait avec une serviette et frottait si fort qu'il avait l'impression de ne plus avoir de peau. Ella savait que Billy n'avait pas une alimentation équilibrée, alors, chaque semaine après son bain, elle lui donnait une cuillerée d'huile de castor, qui croyait-elle, aidait à prévenir les rhumes. Billy

regardait cette grosse cuiller d'huile de castor et suppliait : « Oh, Maman, s'il te plaît, ne me la fais pas avaler. Ça me rend tellement malade. Je ne peux pas le supporter. »

Et elle répondait : « Si ça ne te rend pas malade, ça ne te fera aucun bien. »

Billy se pinçait alors le nez et portait la cuiller à sa bouche, essayait d'avalé, avait des haut-le-cœur, tremblait de la tête aux pieds, et finissait par l'avalé pour de bon.

Le dimanche, Ella cuisinait du « bouilli Mulligan » - des navets, carottes, choux, pommes de terre, haricots, maïs et un morceau de bœuf, qu'elle faisait bouillir en même temps dans une grande casserole. Les restes leur servaient de repas pour deux ou trois jours.

Le lundi, Ella lavait les vêtements dehors dans une grande bassine au-dessus d'un feu. Étant l'aîné, Billy devait couper des petites branches pour entretenir le feu. On attendait aussi de lui qu'il remplisse la bassine d'eau, une tâche difficile pour un garçon de son âge et de sa taille.

Elle appelait : « William. »

« Oui, maman. »

« Va à la source et ramène un seau d'eau. »

Billy pensait combien le seau de cèdre était lourd sur son épaule et ce, même s'il n'était rempli qu'à moitié. Il mettait la main dans sa poche pour vérifier si son bonbon à la menthe emballé dans du papier était toujours là. Puis, il allait trouver son frère Edward et lui disait : « Humpy (Billy appelait souvent son frère Humpy), je vais te dire ce que je vais faire. Je vais te laisser sucer ce bonbon le temps que je compte jusqu'à dix, si tu vas remplir le seau d'eau pour moi. » Edward allait donc joyeusement chercher l'eau et Billy le récompensait en lui donnant la sucette à la menthe. Billy commençait à compter : « Un, deux, trois... »

Edward, qui léchait aussi vite que possible, se plaignait : « Pas si vite. Tu comptes trop vite. Recommence. »

Alors, Billy recommençait et Edward avait droit à quelques coups de langue de plus. Puis, Billy remballait la sucette et la remettait dans sa poche. Il y avait d'autres tâches à accomplir le lundi, mais, tant que la sucette à la menthe durait, Billy était un jeune homme sans souci.

Les jours de lessive, Ella utilisait un grand bâton de noyer plat pour remuer les vêtements dans la bassine d'eau bouillante, les repêchant lorsqu'ils étaient prêts. Elle gardait son bâton accroché à un clou derrière la porte, à l'intérieur de la cabane. Ce bâton avait plusieurs fonctions. Ella l'utilisait pour battre les épaisses paillasses afin d'en répartir également la paille, puis, pour assouplir les édredons. Charles l'utilisait aussi comme verge pour punir. Parfois, lorsqu'un des garçons avait fait quelque chose de mal et s'attendait à recevoir une fessée, le bâton disparaissait mystérieusement. Mais Charles trouvait toujours moyen de s'en passer, utilisant à la place la courroie de son rasoir, qui était en fait une vieille ceinture, ou, encore, la sangle de son fusil. Tous les petits Branham reçurent une certaine « éducation » dans leur cabane au fond des bois, courant autour de leur père aussi vite qu'ils le pouvaient, pendant qu'il leur chauffait les fesses. Charles appelait cela « faire sortir d'eux le diable. »

Une fois, Edward conçut un plan espiègle. « Billy, dit-il, Maman et Papa sont en train de désherber au jardin. Si tu vas chercher du sucre, je prendrai les biscuits salés et nous nous retrouverons dans la grange. » Billy trouva ça juste. Ella gardait la cassonade dans une boîte, dans la cabane. Elle en mélangeait souvent avec de l'eau pour faire de la mélasse qu'ils versaient sur leurs crêpes le matin. Billy se faufila donc dans la cabane, prit une pleine poignée de sucre et se mit en route pour la grange.

Le jardin était à mi-chemin en descendant la colline, entre la maison et la grange. Charles s'était redressé et essayait la sueur de son front avec son mouchoir à carreaux rouges et blancs. Il remarqua que son fils aîné marchait le bras raide, comme s'il cachait quelque chose. Charles dit : « Où vas-tu, William? »

« Je descends à la grange. »

« Qu'as-tu dans la main? »

Billy pensa : « Oh, oh. » Il essaya d'être évasif. « Quelle main? »

Charles dit : « Viens ici. »

Pendant longtemps après cela, Billy n'eut plus envie de cassonade.

A LA FIN DU MOIS D'AOÛT 1916, après qu'une moissonneuse à vapeur eut fini de battre le grain, Ella bourra toutes ses paillasses de paille fraîche. Ce soir-là, peu après que les garçons furent allés au lit dans la mezzanine, Billy se mit à crier comme si un spectre avait touché sa joue. Ella se précipita vers l'échelle et appela : « Billy, pour l'amour du ciel, qu'est-ce qui ne va pas? »

« Maman, il y a quelque chose dans mon lit! »

« C'est seulement une sauterelle qui est prise dans la nouvelle paille. Maintenant calme-toi et dors. »

« Maman, je ne peux pas dormir avec cette sauterelle qui saute partout. »

Ella prit la lampe à pétrole et grimpa à la mezzanine afin que Billy puisse la voir ouvrir sa paillasse sur le côté, fouiller dans la paille fraîche et en retirer la sauterelle incriminée. Il la fit sortir par une fente, là où il y avait un interstice entre le mur et le toit.

Plus tard, Ella rit en racontant cet incident à Charles. Mais elle ne put confier à son mari ses profondes inquiétudes à propos de Billy. Il était tendu ces derniers temps et ne digérait pas bien. A plusieurs reprises au cours de ce dernier mois, il s'était plaint de maux d'estomac après les repas et avait des reflux gastriques. Était-il nerveux parce qu'il allait bientôt commencer l'école? Ou bien était-ce autre chose qui le dérangerait? Était-ce lié au fait que son père buvait?

En septembre, Billy et Edward commencèrent l'école ensemble. Billy avait sept ans et demi. Même s'il avait onze mois de plus qu'Edward, on aurait pu les prendre pour des jumeaux, en raison de leur taille, car Edward était à peine plus petit.

Billy n'avait pas de vêtements pour l'école. Pendant l'été, il s'était promené nu-pieds et sans chemise, portant une vieille salopette maintes fois rapiécée et raccommodée. La famille ne pouvait s'offrir de nouveaux vêtements, alors, Ella improvisa : elle prit le veston que Charles avait porté le jour de leurs noces, le coupa et le transforma en une paire de pantalons. Charles revint à la maison avec des chaussettes blanches et une paire de baskets d'occasion qui allaient à peine, et ceci compléta la garde-robe de Billy.

Lorsqu'Ella eut fini de l'habiller pour sa nouvelle aventure, elle dit : « Maintenant regardons de quoi tu as l'air. » Elle recula de quelques pas pour évaluer son œuvre. Il n'avait que la peau sur les os et avait l'air si petit. On aurait dit qu'il venait d'une autre époque, avec ses cheveux hirsutes qui lui tombaient dans le cou, ses pantalons faits main et ses baskets de seconde main. Ella sourit et dit : « Tu ressembles à un vrai petit gars du Kentucky. » Elle avait fait de son mieux avec ce qu'elle avait. Malheureusement, son fils aîné allait devoir aller à l'école sans chemise.

C'est ainsi que, par une fraîche matinée de septembre 1916, Billy et Edward descendirent la route de la rivière pour se rendre à l'école d'Utica Pike, une école rurale typique, d'une seule pièce, située dans les collines, avec une vue sur la rivière Ohio. Mme Temple serait son institutrice pendant de nombreuses années. Elle enseignait les huit niveaux à des élèves âgés de six à quinze ans.

À l'école, Billy n'apprit pas seulement à lire, écrire et compter. Soudain, sa vision du monde s'élargit. Alors qu'il était assis en classe, il eut le temps de se comparer aux autres enfants. La différence lui sauta aux yeux. Ses camarades étaient des enfants de la campagne comme lui, mais, ils portaient tous de beaux vêtements et des chaussures qui leur allaient. Et ils portaient tous des chemises. Pour dîner, ils mangeaient des sandwiches et avaient des biscuits ou du gâteau pour le dessert. Billy, lui, mangeait des haricots ; et certains jours il ne mangeait rien du tout. Il commença à réaliser que sa famille était pauvre.

Dès le début, Billy fut traité d'étranger par les garçons plus âgés. Ils l'appelaient « mangeur de maïs » et se moquaient de lui parce qu'il parlait avec le drôle d'accent typique des montagnards du Kentucky. Et ils se moquaient de son aspect déguenillé.

Quelques semaines après le début de l'école, Billy et d'autres garçons de son âge décidèrent de passer un après-midi à pêcher à l'étang de glace, derrière la cabane des Branham. Ils l'appelaient l'étang de glace parce que, chaque hiver, M. Wathen y coupait des blocs de glace, les mettait dans de la sciure, puis les utilisait l'été dans les glaciers de sa laiterie. Billy était excité à l'idée que les garçons l'associent à leurs plans. Non seulement il adorait la pêche, mais encore il désirait ardemment faire « partie de la bande. »

Après l'école, Billy courut chez lui, pressé de descendre sa canne à pêche, fabrication maison, de la mezzanine. Ses espadrilles étaient trop petites et une ampoule douloureuse s'était formée sur son gros orteil. Toute la journée, à l'école, son ampoule l'avait dérangé. Chaque fois qu'il bougeait le pied, son orteil lui faisait si mal qu'il ne pouvait se concentrer sur ses travaux d'école. Maintenant, dans sa hâte et son excitation, il oublia la douleur. Il se rua dans la cabane et avait à

peine posé un pied sur l'échelle qu'une main ferme l'agrippa à l'épaule. Son père le retourna vers lui.

« Billy, j'ai un travail important à te confier cet après-midi. Je veux que tu charries de l'eau aux distilleries pour moi. »

Le cœur de Billy se serra. « Mais papa, j'allais pêcher avec mes copains, cet après-midi. »

« Tu pourras aller pêcher demain. Je prévois de produire une bonne quantité d'eau de vie et j'ai du retard. Je dois avoir assez d'eau dans le hangar pour garder les échangeurs froids. Tu es assez grand pour travailler et j'ai besoin de ton aide. Les seaux sont à la grange, près de la pompe. Maintenant, monte changer de vêtements. Je serai dans le hangar en train de préparer les alambics pour la production. »

Lentement, Billy se mit à grimper l'échelle, tournant la tête afin que son père ne voie pas ses larmes.

« Et rappelle-toi, garde ça pour toi. N'en dis rien à personne. »

« Oui, papa. »

Même si la prohibition nationale n'allait pas être votée avant 1919, certains États avaient adopté des lois interdisant l'alcool dès 1906. En 1916, l'Indiana était déjà un État « sec ». Charles ne pouvait se passer de son whisky. Puisqu'il n'avait pas les moyens de s'en procurer au marché noir, lui et un voisin, M. Dornbush, construisirent leur propre distillerie dans le hangar derrière la maison pour préparer leur boisson. Après avoir vendu leur surplus à des voisins assoiffés et empoché un petit peu d'argent, ils avaient décidé de construire une autre distillerie. Ce soir-là, ils allaient faire fonctionner les deux distilleries et il fallait que tout soit prêt.

Billy demeura longtemps assis sur sa paillasse, sentant, dans son orteil, des élancements provoqués par l'ampoule à chaque battement de son cœur. Finalement, il trouva la force de se changer. Avec un grand soulagement, il enleva ses chaussures. Il troqua ensuite son pantalon d'école pour sa vieille salopette. Celle-ci n'avait plus de bretelles, alors, elle tenait par des ficelles, avec des clous en guise de boutons. Les clous entraient facilement dans les boutonnières et une fois qu'ils étaient tournés sur le côté, ils n'en ressortaient pas. Ensuite, il se fit une attelle avec un épi de blé qu'il attacha sous son gros orteil afin de le relever pour le protéger de la poussière.

Lentement, il descendit l'échelle et boitilla jusqu'au puits situé en bas de la colline, près de la grange. Deux seaux à mélasse étaient posés à côté de la pompe. Billy les remplit. Chaque seau contenait un demi-gallon [2 L] d'eau et c'était tout ce que ses muscles de sept ans pouvaient soulever par les poignées de ficelle.

L'après-midi était chaud et parfaitement calme. Il n'y avait pas un souffle d'air qui ondulait l'herbe sèche toute jaune. Comme il descendait le sentier, Billy entendit des rires venant de l'étang de glace, pas très loin de là. Ses copains étaient déjà là, pêchant, racontant des plaisanteries, s'amusant bien. La déception de Billy explosa en un torrent de larmes.

À mi-chemin de la colline, près du jardin, Billy s'assit à l'ombre d'un grand peuplier argenté. Des traces de boue maculaient ses joues, là où les larmes avaient coulé. Il gémit : « N'est-ce pas horrible ; tous ces garçons qui sont là, à la pêche, pendant que je reste à la maison à charrier de l'eau. » Il entendit alors un son, comme le bruissement du vent dans les feuilles, *whoossssb*. Mais Billy ne sentait pas de brise. Il pensa : « Qu'est-ce que c'est ? » et il regarda alentour. Les feuilles, qui venaient de tourner au brun, étaient parfaitement immobiles. Il ne pouvait percevoir nulle part le moindre souffle. Il continua à maugréer : « Leurs papas ne font pas cela. Pourquoi devrais-je charrier de l'eau à ces distilleries ? »

Il entendit à nouveau le bruissement des feuilles. Bondissant sur ses pieds, il regarda les branches au-dessus de lui mais ne vit rien bouger. Il rouspéta encore un petit peu, puis, prit les seaux et commença à monter le sentier, son « attelle » laissant des traces bizarres derrière lui. Il n'avait marché que sur une petite distance lorsqu'il entendit à nouveau ce bruit, *whoossssb*, plus fort qu'avant. Billy se retourna et, cette fois, il le vit. Un tourbillon de vent tournoyait dans les branches à mi-hauteur de l'arbre. Ce phénomène, en soi, n'était pas étrange. Les tourbillons étaient chose commune, en automne. Il en avait souvent vu parcourir les champs, soulever un tas de feuilles, puis, les faire tourbillonner un peu plus loin. Mais, ces tourbillons étaient toujours en mouvement et ils se déplaçaient. Ce tourbillon semblait pris au même endroit. Fasciné, Billy regardait les feuilles vertes, brunes et or bruire et tourner.

Soudain, une voix s'échappa de l'arbre, une voix profonde et sonore qui dit : « *Ne bois jamais, ne fume ni ne souille ton corps d'aucune façon. Il y aura un travail à faire pour toi lorsque tu seras plus âgé.* »

Billy entendit ces mots aussi distinctement que si cela avait été son père qui lui parlait, mais ce n'était pas la voix de son père. Il n'avait jamais entendu une voix aussi impressionnante. Laisant tomber ses seaux, il se mit à courir vers la cabane en criant de toutes ses forces.

Ella le prit dans ses bras. « Billy, que se passe-t-il ? T'es-tu fait mordre par un serpent ? » Elle pensait que son fils avait peut-être marché sur la tête d'une vipère cuivrée, un serpent venimeux de la région, en passant près du jardin.

« Non, maman » balbutia-t-il tout en pointant le bas de la colline en direction du jardin. « Il y a un homme dans cet arbre, là-bas. »

« Oh, Billy, Billy. Allez, t'es-tu arrêté et t'es-tu endormi ? »

« Non, maman. Il y a un homme dans l'arbre et il m'a dit de ne jamais boire, ni fumer. »

Ella rit de cela. Elle serra son fils dans ses bras et l'embrassa sur le front pour le calmer. Mais Billy restait surexcité et ne se calmait pas. Elle le mit donc au lit et courut chez le plus proche voisin qui avait le téléphone pour appeler un médecin. Après avoir entendu l'histoire, le docteur dit : « Ce garçon est seulement nerveux. Ça lui passera. »

Ce soir-là, au souper, Billy répéta son histoire. « Il y a un homme dans cet arbre et j'ai entendu ce qu'il m'a dit. Et je ne passerai plus jamais là-bas. » Et il n'y retourna plus jamais. À partir de ce jour-là, chaque fois qu'il devait aller à la grange, il contournait le peuplier et passait à l'extrémité du jardin.

DEUX SEMAINES PLUS TARD, Billy et Edward étaient devant la cabane en train de jouer aux billes sous le pommier, lorsque, soudain, Billy sentit quelque chose d'étrange venir sur lui, une pression qui le fit frissonner, comme si une sorte d'énergie invisible l'avait entouré. Il leva les yeux. C'était comme si la rivière Ohio lui semblait plus proche qu'auparavant. Alors que Billy regardait en aval de la rivière vers Jeffersonville, le paysage changea devant ses yeux. Un pont se formait de la berge jusqu'à l'autre côté de la rivière, pièce par pièce, la construction avançait de façon accélérée. Ce n'était pas comme les ponts bas et plats qu'il avait traversés en venant habiter en Indiana. Ce pont avait l'air immense, avec de grands arcs de fer sur le dessus. Billy n'avait jamais rien vu de pareil. Regardant de plus près, il aperçut des hommes qui travaillaient très haut dans la superstructure. Puis, il vit une travée se briser. Des hommes tombèrent du haut des arcs, comme au ralenti. Billy les compta alors qu'ils tombaient. Il vit seize hommes disparaître dans l'eau trouble.

Laissant tomber son sac de billes, Billy partit en direction de la maison en hurlant. Ella fit de son mieux pour le calmer. Lorsqu'il put enfin raconter ce qui s'était passé, elle dit : « Billy, tu as seulement rêvé. »

Billy insista : « Non maman, j'ai eu un pressentiment, puis, j'ai regardé vers la rivière et j'ai tout vu! Oh, maman, j'ai peur. »

Charles donna son opinion. « Le garçon est seulement nerveux, comme l'a dit le médecin. »

Mais Ella n'en était pas si sûre. Elle se souvenait d'un certain jour, il y avait de cela quatre ans, où Billy avait bredouillé quelque chose à propos d'un oiseau lui disant qu'ils allaient habiter près de New Albany. Chose étrange, cela s'était avéré vrai. Un pont sur la rivière? Seize hommes qui mouraient? Et si, un jour, ça arrivait? Ella nota l'incident en pensant : « On verra bien. »

Chapitre 3

L'opprobre de la pauvreté

1916-1917

L'ÉCOLE ÉLARGIT la perception de Billy de plusieurs manières. Il apprit qu'il y avait un monde au-delà des vertes collines de l'Indiana et du Kentucky, un monde en guerre. Il entendit des noms de pays dont il ne connaissait pas l'existence : Allemagne, Autriche, Hongrie, et il apprit comment ces pays avaient formé une alliance contre la France, la Grande-Bretagne et la Russie. Même si, à l'automne 1916, les États-Unis d'Amérique maintenaient leur politique de neutralité, Mme Temple gardait ses élèves au courant des affaires étrangères. Elle amenait souvent en classe des articles de journaux sur la guerre et les lisait aux enfants. Les récits à propos de fantassins, de généraux qui donnaient des ordres, de batailles acharnées et de héros romantiques excitaient l'imagination de Billy. Parfois, il passait la moitié de sa pause de midi à étudier les photos de soldats qui étaient reproduites dans les journaux. Il lui arrivait même de voir des soldats au centre-ville de Jeffersonville. Leurs beaux uniformes enflammaient l'imagination du petit Billy de sept ans et le faisaient rêver de devenir soldat lui aussi.

Lloyd Ford, un copain d'école de Billy, avait gagné un uniforme scout en vendant des exemplaires du magazine *L'éclaireur* durant l'été. Lloyd le portait souvent pour aller à l'école, ce qui faisait envie à Billy. Avec son écusson devant, son grade cousu sur les manches, son chapeau de style militaire et les bandes le long de chaque jambe de pantalon, l'uniforme scout de Lloyd Ford ressemblait exactement à ce que Billy désirait comme vêtement. Si jamais il avait la chance de porter un tel uniforme, il savait qu'il se sentirait très important.

Un jour, Billy rassembla assez de courage pour demander : « Lloyd, lorsque ton uniforme ne t'ira plus, veux-tu me le donner? »

Lloyd répondit : « Bien sûr, Billy, je te le donnerai. »

Vers la fin octobre, la température baissa. Tous les matins, les champs étaient recouverts de gelée qui fondait rarement avant dix heures. Billy, qui n'avait toujours pas de chemise, grelottait, en courant le long de l'Utica Pike. S'il arrivait à l'école assez tôt, il pouvait s'asseoir près du poêle à charbon et se réchauffer avant de gagner sa place habituelle, avant le début de la classe. Mme Wathen, la femme du patron de Charles, devait l'avoir vu courir à l'école la poitrine nue, car, un jour, elle lui donna un manteau de seconde main avec un écusson en forme d'aigle sur le bras. Aimant le luxe de posséder un manteau si chaud, Billy le portait chaque fois qu'il jouait ou

travaillait à l'extérieur de la cabane. À l'école, il attachait son manteau jusqu'au cou pour empêcher les autres enfants de voir qu'il ne portait pas de chemise dessous.

La nuit, dormant dans la mezzanine, Billy et ses jeunes frères pouvaient voir les étoiles briller entre les bardeaux du toit. Lorsqu'il commença à neiger, Ella recouvrit ses garçons d'une toile pour les garder au sec pendant qu'ils dormaient. Le matin, la toile était couverte de neige.

Ella préparait le déjeuner avant que les garçons se lèvent : du gâteau sec avec de la mélasse. Un matin, elle alla vers l'échelle et appela : « Billy! Edward et toi, descendez déjeuner. »

Billy répondit : « Maman, je ne peux pas voir. J'ai quelque chose dans les yeux. » Les paupières de Billy étaient collées ensemble à cause de l'air froid qui avait circulé dans la mezzanine durant la nuit.

Ella lui dit : « Tu as quelque chose dans les yeux. Attends un instant, je vais chercher la graisse de raton. »

Chaque fois que Charles tuait un raton, il séparait le gras de la viande et Ella le faisait bouillir pour en faire du lard, qu'elle gardait dans une boîte de conserve. La graisse de raton était la panacée de la famille. Ella en frictionnait ses enfants pour un mauvais rhume, avec de la térébenthine et du pétrole de lampe. Ils l'avalait lorsqu'ils avaient mal à la gorge. Cette fois, Ella massa les paupières des garçons avec de la graisse de raton chaude jusqu'à ce qu'ils puissent ouvrir les yeux.

Billy et Edward se rendaient à l'école dans la neige, parfois en suivant les traces d'un traîneau, parfois en enjambant les amoncellements de neige. Ils arrivaient à l'école les pantalons trempés jusqu'aux genoux. Heureusement, leurs souliers et leurs pantalons avaient le temps de sécher jusqu'à l'heure du dîner.

Ils transportaient toujours leur repas de midi ensemble dans un seau à mélasse vide. Ella y mettait un petit pot de légumes verts, un autre plein de haricots, deux morceaux de pain de maïs qui restaient du déjeuner et deux cuillers. Billy pouvait sentir le pain cuit au four pour les repas des autres enfants, cela sentait si bon. Il savait que ces enfants mangeaient des sandwichs et des biscuits pour dîner et il avait honte de les laisser voir ses modestes haricots et galettes de maïs ; alors, Billy et Edward descendaient à la rivière, s'asseyaient sur un billot, déposaient leurs petits pots entre eux pour manger à l'abri des regards. Billy prenait, le premier, une cuillerée de haricots, ensuite, c'était le tour d'Edward de planter sa cuillère, puis, de nouveau, le tour de Billy et ainsi de suite, jusqu'à ce que les pots soient vides et équitablement partagés entre les deux.

Peu de temps avant Noël de 1916, Mme Temple montra aux enfants comment utiliser des bandes de papier bleu, rouge et blanc, pour en faire des guirlandes à emporter à la maison pour les suspendre à leur sapin de Noël. Charles n'avait encore jamais eu de sapin de Noël dans sa maison, mais, lorsqu'Ella vit les décorations de ses fils, elle décida que ce serait différent cette année-là. Emmenant une hache dans la forêt, Ella ramena à la maison, un petit cèdre touffu. Elle l'entoura des deux guirlandes de papier, mais trouva qu'il était trop dégarni. Comme, pendant l'été, Charles avait fait pousser du maïs au jardin, Ella pensa que c'était le moment idéal pour

l'utiliser. Elle fit du pop-corn dans une bouilloire qu'elle agitait au-dessus du feu. Avec un fil et une aiguille, elle enfila le pop-corn en une longue chaîne qu'elle enroula plusieurs fois autour du sapin, jusqu'à ce qu'elle trouve que son petit cèdre ressemblait à un vrai arbre de Noël.



La résidence de M. Otho H. Wathen (à l'arrière) et l'étable (au premier plan)



M. Wathen avec l'équipe de baseball Les Colonels en 1916

Après qu'elle eut décoré l'arbre, il restait encore du pop-corn. Alors, Ella le mit dans un seau à mélasse vide et l'envoya à l'école avec Billy et Edward, comme gâterie pour le dîner. Les deux garçons mirent la boîte de leur repas au vestiaire, là où les autres enfants accrochaient leur manteau. (Billy portait encore son manteau toute la journée, même en classe.) Vers dix heures, Billy se mit à penser à ce pop-corn. Quel goût cela pouvait-il bien avoir? Puis il pensa : « Pourquoi n'en prendrais-je pas une poignée avant le dîner? » Alors, il leva la main et demanda à Mme Temple s'il pouvait aller aux toilettes. Elle dit oui. En traversant le vestiaire, Billy souleva le couvercle du seau, prit une grosse poignée de pop-corn, puis remit le couvercle en place. Il sortit derrière la cheminée de briques et dégusta son pop-corn, bouchée après bouchée, chacune plus délectable que la précédente. Après cela, il fit bien attention de s'essuyer les mains et la figure avant de rentrer, afin que personne ne découvre sa supercherie.

À la pause de midi, Billy et Edward allèrent à la rivière pour manger sur leur billot. Ils voulaient tous les deux manger le pop-corn en premier. Lorsqu'ils ouvrirent le seau, ils virent qu'il manquait le tiers du pop-corn. Edward regarda Billy avec un étonnement innocent et dit : « Quelque chose est arrivé au pop-corn. »

Billy essaya d'avoir l'air aussi étonné que son frère. « Ça, c'est sûr. »

Edward ne soupçonna jamais la vérité.

Les garçons suspendirent leur chaussette, la veille de Noël. Le lendemain matin, chacun trouva une orange et trois bonbons dans sa chaussette. Billy pensa : « Le Père Noël est vraiment un chic

type, pour m'apporter tout ça!» Il mangea son orange le jour de Noël, mais garda les pelures sèches dans ses poches pendant des semaines, les suçant comme un bonbon.

Un jour de janvier 1917, Billy remarqua que Lloyd Ford n'avait pas porté son uniforme scout depuis les vacances de Noël. Il demanda : « Lloyd, qu'est-il arrivé à ton uniforme scout? »

Lloyd dit : « Oh, je suis désolé, Billy, j'ai oublié que tu le voulais. Je vais demander à ma mère. » Le lendemain matin, Lloyd rapporta de mauvaises nouvelles. « Ma mère a pris le manteau et en a fait un coussin pour le chien. Et elle a utilisé une jambe de pantalon pour rapiécer les pantalons de mon père. Il ne reste plus que l'autre jambe. »

Loin d'être embarrassé, Billy dit : « Alors, apporte-la moi. »

Billy était désormais le fier propriétaire d'une jambe de pantalon d'un vieil uniforme scout, avec une bande d'un côté et une ficelle pour la retenir de l'autre. Il avait tellement envie de porter cette jambe de pantalon pour aller à l'école, mais il ne savait pas comment faire. Alors, il la glissa dans sa poche, ainsi prête quand l'occasion se présenterait. Il n'eut pas à attendre longtemps

Une énorme tempête d'hiver déchargea sa furie blanche sur la campagne de l'Indiana. Certaines congères de neige avaient plus de dix-sept pieds [5 m] de haut. Puis, il tomba une neige fondante qui laissa une couche de glace sur les arbres et la neige, créant ainsi des conditions parfaites pour faire de la luge. Les élèves d'Utica Pike passaient maintenant leur récréation de midi à faire de la luge sur une grande colline tout près. Tous les enfants avaient des luges achetées au magasin ; tous, sauf Billy et Edward. Billy se souvint d'une vieille bassine de métal qu'il avait vue dans un dépotoir près de la rivière. Il alla la chercher et, bientôt, Billy et Edward se joignirent aux autres enfants au sommet de la colline. Ils s'assirent dans la vieille bassine, Billy derrière, entourant de ses jambes Edward qui était devant, et ils dévalèrent la colline en tournoyant. C'était vraiment amusant, mais, le fond rouillé de la bassine finit par céder. Ils durent donc trouver autre chose pour faire une luge. Cette fois-ci, ils transformèrent un billot de bois, le taillant jusqu'à ce que l'avant ressemble vaguement à un patin de luge. La neige était juste assez glacée pour que ça marche. Les deux garçons dévalèrent, alors, à vive allure les pentes les plus raides de la colline, à bord de leur luge de fortune.

À la fin d'une descente, les garçons chutèrent durement au bas de la colline. Billy se releva avec de la neige dans le manteau et une douleur sourde dans la jambe. Les enfants se rassemblèrent autour de lui, demandant s'il allait bien. « Oh, je me suis fait mal à la jambe » grogna-t-il. Soudain, il eut une idée. « Cela me rappelle que j'ai une jambe de mon uniforme scout dans ma poche. Ça me fera un bon bandage. » Sortant la jambe de pantalon de sa poche, il enfila sa basket à travers et l'arrangea autour de sa jambe avec de la ficelle. Au même moment, la cloche de l'école sonna, appelant les enfants en classe.

Cet après-midi-là, Mme Temple demanda à Billy de venir au tableau. Il se tenait de côté en travaillant sur le problème, espérant que les autres enfants ne remarqueraient pas qu'il portait l'uniforme uniquement sur une jambe. Mais, naturellement, tout le monde le remarqua. Les rires étouffés se transformèrent bientôt en éclats de rire. Billy commença à pleurer et Mme Temple l'envoya à la maison plus tôt que d'habitude.

En avril, Mme Temple amena un journal de Louisville dont le titre principal était, LES ÉTATS-UNIS DÉCLARENT LA GUERRE À L'ALLEMAGNE. Elle lut l'article à haute voix, expliquant comment, le 18 mars 1917, des sous-marins allemands avaient coulé trois navires marchands américains, forçant le président Woodrow Wilson à mettre fin à la neutralité de l'Amérique. Les États-Unis étaient maintenant en guerre.

En dehors de l'école, les chênes bourgeoñaient. Les jours étaient de plus en plus chauds. L'après-midi, Billy suffoquait dans son épais manteau d'hiver. Ses orteils sortaient maintenant par des trous au bout de ses baskets.

Un jour, Mme Temple remarqua que les élèves assis en arrière faisaient des grimaces et se pinçaient le nez comme si quelque chose sentait mauvais. Elle se demanda si cela avait quelque chose à voir avec le jeune William Branham. Pourquoi ce garçon insistait-il à porter son manteau par un après-midi si chaud? Elle dit : « William, pourquoi n'enlèves-tu pas ton manteau? N'as-tu pas chaud? »

Le cœur de Billy sembla s'arrêter de battre. Il ne pouvait enlever son manteau ; il n'avait pas de chemise! « Non madame, j'ai juste un petit peu froid. »

Elle en fut surprise. « Tu as froid par une journée pareille? »

« Oui, madame. »

Elle dit : « Tu devrais alors t'approcher et t'asseoir près du feu. »

Billy avait gardé son secret tout l'hiver et il n'était pas près de le partager maintenant. Il se leva donc à contrecœur et plaça sa chaise près du poêle, alors que Mme Temple ajoutait une pelletée de charbon. La sueur perlait sur son front et dégoulinait sur son visage.

Mme Temple demanda : « William, as-tu toujours froid? »

« Oui, madame. »

Elle secoua la tête. « Tu dois être malade. Tu ferais mieux de retourner chez toi. »

Billy demeura à la maison plusieurs jours, se demandant comment il pourrait se procurer une chemise pour retourner à l'école. Sa tante, la sœur de son père, vivait de l'autre côté de la colline, non loin de leur cabane. Elle avait une fille de l'âge de Billy. Elles leur avaient récemment rendu visite et sa jeune cousine avait laissé une robe. Malgré le fait qu'elle avait un petit galon décoratif devant et derrière, Billy décida de transformer cette robe en chemise. Il coupa une bonne partie de la jupe et rentra le reste dans son pantalon. Puis il se regarda dans le miroir cassé, accroché au pommier derrière la cabane. Il secoua la tête et se croisa les doigts.

Lorsque les écoliers virent le galon sur sa poitrine, ils se moquèrent : « C'est une robe de fille. »

« Non, pas du tout, insista Billy, c'est mon costume d'Indien! »

Cette remarque les fit rire encore plus fort et ils se moquèrent sans pitié. « Billy Branham porte une robe de fille. Quelle poule mouillée! »

Malgré leurs moqueries, Billy porta cette chemise tous les jours jusqu'aux vacances d'été. Il ne pouvait pas faire autrement. C'était la seule chemise qu'il possédait.



Charles et Ella Branham avec les enfants Donny et Fay Delores

Chapitre 4

Battu sans pitié

1922-1923

LE 5 MAI 1923, Ella Branham accoucha de son huitième fils, Howard Duffy. Il rejoignit Charles Junior, quatre ans ; Jesse, sept ans ; Edgar, neuf ans ; Melvin, onze ans ; Henry, douze ans ; Edward, treize ans ; et William, qui avait maintenant quatorze ans. Charles Branham avait de plus en plus de peine à nourrir ses huit enfants, spécialement les mois d'hiver. En hiver 1922-23, Billy commença à faire le trappeur pour aider à mettre de la nourriture sur la table. Dans les forêts qui se trouvaient sur les terres de M. Wathen, rats musqués, opossums, lièvres, castors et moufettes pullulaient. Chaque matin à deux heures, Billy sortait avec sa lanterne pour aller inspecter ses trappes et rentrait souvent à la maison juste à temps pour partir à l'école. Et parce qu'il n'avait pas de vêtements de rechange, il s'asseyait souvent en classe en sentant la moufette qu'il venait de dépouiller, pour le plus grand dégoût des autres élèves. Mais ses efforts supplémentaires aidaient sa famille. Lorsqu'il attrapait un lapin, il pouvait le vendre pour 15 cents [0,11 euro], puis acheter une boîte de balles .22 et tuer encore trois ou quatre lapins. Sa mère servait alors un lapin au souper, avec de la sauce brune et du gâteau sec. Le reste, Billy le vendait en ville et utilisait l'argent pour acheter du maïs ou de la farine de blé.

Les expéditions en ville déprimaient souvent Billy. La famille Branham avait mauvaise réputation dans la région de Jeffersonville et, plus d'une fois, des gens avaient changé de trottoir pour éviter Billy. Certaines personnes parlaient à Billy pour autant qu'on ne les voie pas, mais, dès que quelqu'un approchait, la personne qui parlait à Billy le quittait et s'éloignait. Ça faisait mal. Billy savait que son père et ses oncles étaient des gens durs, fumant, chiquant du tabac, jouant à l'argent, buvant et fabriquant illégalement de l'alcool, mais Billy pensait amèrement « Qu'est-ce que j'ai fait? Je ne suis pas coupable de cela. Je n'ai jamais bu de ma vie. Pourquoi est-ce à moi qu'on fait payer cela? »

Ce n'est pas que Billy n'ait jamais essayé de boire. Un dimanche matin de printemps, Billy et Edward marchaient le long de la rivière avec leur père et M. Dornbush, le voisin qui avait fait la soudure aux distilleries de Charles. Les deux garçons envisageaient de prendre leur vieux canot qui prenait l'eau pour remonter et descendre la rivière à la recherche de bouteilles de verre vides. Charles avait toujours besoin de bouteilles pour sa bière maison et il les payait un bon prix, cinq sous pour une douzaine. M. Dornbush aimait bien Billy, alors Billy essayait de l'impressionner, espérant qu'il lui prêterait son canot étanche pour la matinée. Le bateau de Billy n'avait pas de gouvernail, si bien qu'il était difficile à manœuvrer quand il y avait beaucoup de courant. En guise

de rames, Billy devait utiliser deux vieilles planches ; il ramait maladroitement d'un côté du bateau, tandis qu'Edward faisait de même de l'autre bord.

Près de la rivière, un arbre était couché en travers du sentier. Charles passa une jambe par-dessus l'arbre, mais, au lieu de l'enjamber, il s'appuya contre une branche et dit : « Arrêtons-nous ici un moment. » Sortant un petit flacon plat de whisky de sa poche revolver, il en prit une gorgée puis le tendit à M. Dornbush. M. Dornbush en prit aussi, puis le redonna à Charles qui le mit entre des racines retournées.

Pour Billy, c'était un moment comme un autre pour demander une faveur. « M. Dornbush, pensez-vous que mon frère et moi pourrions emprunter votre canot pour la matinée? »

« Certainement, Billy. Il n'y a pas de problème. »

Tout excité, Billy pensa : « Voilà enfin quelqu'un qui m'aime bien. »

Charles reprit une lampée de whisky et passa de nouveau le flacon à son ami. Lorsque celui-ci eut étanché sa soif, il tendit la bouteille à Billy en disant : « Tiens Billy, prends-en une gorgée. »

Billy dit : « Non merci, je ne bois pas. »

M. Dornbush parut étonné. « Veux-tu me dire que tu es un Irlandais et un Branham et que tu ne bois pas? »

Charles acquiesça avec dédain, disant : « J'élève huit garçons, mais il n'y a qu'une poule mouillée parmi eux et c'est Bill. »

Billy s'emporta. « Moi, une poule mouillée? » Il eut un mouvement de recul à cette idée. « J'en ai assez de me faire traiter de poule mouillée. Passez-moi cette bouteille. » Billy l'arracha des mains de l'homme, tira le bouchon et la porta à ses lèvres avec une détermination féroce. Il allait commencer à boire, mais, avant même qu'une seule goutte de whisky coule dans sa bouche, il entendit comme un bruissement dans les feuilles, *whoosssh*. Sa main s'arrêta, le goulot encore aux lèvres. *Whoosssh*. Ce n'était pas son imagination ; il l'entendait aussi clairement que la conversation autour de lui. *Whoosssh*. Sa mémoire lui rappela brusquement cette voix qu'il avait entendue dans le peuplier, lui commandant « *Ne bois jamais, ne fume ni ne souille ton corps d'aucune façon. Il y aura un travail à faire pour toi quand tu seras plus âgé.* » Terrifié, Billy laissa tomber la bouteille par terre et partit en courant à travers champs, versant des larmes amères de frustration et de confusion.

Charles ricana : « Tu vois, je te l'avais bien dit ; celui-là est une poule mouillée. »

Quelle que fût la direction prise par Billy, il se heurtait à la cruauté de la vie. Il poursuivit sa formation scolaire jusqu'à la septième année. C'était comme gravir une colline avec des béquilles. Le système scolaire rural exigeait que les élèves fournissent eux-mêmes leurs livres et leur matériel scolaire. Les parents de Billy n'avaient pas d'argent pour les crayons et le papier, sans compter les livres. Alors, chaque fois que Billy devait étudier ses leçons, il devait emprunter le livre d'un autre élève.

Le programme scolaire de l'époque était conçu pour modeler autant le caractère moral de l'élève que son intelligence. Une leçon toucha profondément Billy ; c'était une étude sur le poème *L'Hymne à la vie* de Longfellow.

Ne me dites pas encore avec langueur,
De la vie qu'elle n'est qu'un rêve vide!
Car l'âme qui sommeille, déjà est éteinte,
Et aux apparences il ne faut se fier.

La Vie est réelle! La Vie est intense!
Et le tombeau n'est pas son but ;
Tu es poussière et à elle tu retourneras,
N'a pas été dite concernant l'âme.

Ni les plaisirs, ni les chagrins,
Sont de notre destinée l'accomplissement ;
Mais d'agir pour que chaque lendemain
Nous trouve plus loin qu'aujourd'hui.

L'Art demeure, mais le Temps fuit,
Et nos cœurs, quoique braves et forts,
Battent tels les coups assourdis d'un tambour
Une marche funèbre vers la tombe.

Dans le vaste champ de bataille,
Dans le bivouac de la Vie,
Ne soyez pas comme du bétail muet et conduit!
Soyez héros dans la querelle!

Ne faites pas confiance au Futur, même s'il est agréable!
Laissez le défunt Passé enterrer ses morts!
Agissez, agissez dans le Présent vivant!
Le cœur engagé et Dieu qui veille!

La vie des grands hommes nous rappelle
Que nous pouvons rendre nos vies sublimes,
Et, partant, laisser derrière nous
Des traces dans les sables du temps ;

Empreintes que peut-être un autre,
 Naviguant sur le solennel canal de la Vie,
 Un frère triste et naufragé,
 En les voyant, prenne courage à nouveau.

Montrons-nous donc à la hauteur,
 Le cœur prêt pour chaque saison ;
 Accomplissant, poursuivant toujours,
 Apprenant à travailler et à attendre

Ce poème inspirait Billy. Même dans ses rêves les plus fous, il ne pouvait imaginer les profondes empreintes que sa vie laisserait dans les sables du temps. Pour le moment, le poème de Longfellow chantait une chanson d'espoir dans une terre aride. Ces paroles élevées parlaient au cœur de Billy, encourageant cet adolescent de quatorze ans désillusionné, qui luttait pour comprendre toutes les injustices qu'il voyait dans sa vie. Les garçons plus âgés le harcelaient et se moquaient de lui continuellement, parce qu'il venait du Kentucky, parce qu'il était pauvre, parce qu'il était petit pour son âge, parce qu'il était différent.

Maintenant, Billy comprenait la raison pour laquelle sa famille était si pauvre ; son père avait un problème, il buvait. Un jour que les enfants de l'école se moquaient de lui parce qu'il était vêtu de haillons, Billy lut, dans un manuel d'histoire, un épisode à propos d'Abraham Lincoln qui débarquait d'un bateau à la Nouvelle-Orléans et qui passait par un marché d'esclaves. Selon le récit, Abraham Lincoln vit un blanc qui faisait une offre pour acheter un grand gaillard noir costaud, alors que la femme et les enfants de l'esclave se tenaient à côté et sanglotaient. Lincoln frappa des mains et dit : « Ceci est mal ! Et un jour je ferai cesser cette chose, même si je dois y laisser ma vie. » Billy remit le manuel d'histoire en place et pensa : « Boire, c'est mal aussi ! Et un jour je ferai cesser cela, même si j'y laisse *ma* vie ! »

Mais rien n'enflamma plus son imagination que ce qu'il lut au sujet du désert d'Arizona, dans son livre de géographie de première année. Il rêva d'y être, rêva d'aller à cheval et de galoper dans ces grands espaces parsemés de cactus. Ça avait l'air si romantique, si apaisant, tellement idyllique. Le poète en lui s'émouvait, mais il n'avait rien sur quoi écrire ses pensées ; alors, il emprunta une feuille de papier à son voisin et écrivit :

Je me languis, me languis tellement
 de ce Sud-Ouest lointain,
 Là où les ombres tombent
 par-delà les crêtes des montagnes.

Je peux y voir un coyote dissimulé
dans le crépuscule bleuté ;
Je peux y entendre le cri de l'aigle,
qui surplombe les pâturages.

Et quelque part du haut d'un canyon,
je peux entendre du lion le gémissement,
Dans ces lointaines montagnes Catalina,
aux frontières de l'Arizona.

Malheureusement, le harcèlement des garçons plus âgés allait plus loin que juste la moquerie. Après l'école, ils se liguèrent contre lui régulièrement. Même s'il était petit pour son âge, Billy était courageux et avait assez de tempérament pour se battre contre une scie mécanique. Les garçons le jetaient par terre et il se relevait. Ils le frappaient donc jusqu'à ce qu'il n'ait plus la force de se relever. Plusieurs fois, il dut aspirer son souper avec une paille, parce que sa bouche était trop meurtrie pour manger de la nourriture solide.

Un jour de printemps 1923, Billy raccompagna une fille de l'école chez elle en portant ses livres. Sur le chemin de retour à la cabane, cinq costauds l'attendaient. Ils l'envoyèrent dans la poussière. L'un d'eux ricana : « Pourquoi est-ce que tu vas avec cette fille ? » Un autre se moqua : « Ouais, nous ne voulons pas que tu ailles avec elle, sale petit sauvage du Kentucky. » Ils savaient que Billy était né au Kentucky et que sa mère était à demi indienne, ce qui faisait d'elle une squaw, alors, ils le raillaient en l'appelant le sauvage du Kentucky.

À cette insulte, Billy sauta sur ses pieds et fonça sur eux, les poings battant l'air. Mais cinq contre un, c'était trop pour lui. Les brutes luttèrent corps à corps avec lui jusqu'à lui immobiliser les bras. Puis, alors qu'il était sans défense, un garçon prit une pierre et frappa Billy au visage jusqu'à ce qu'il s'affaisse, presque inconscient.

Billy les supplia : « Si vous me laissez partir, j'irai directement à la maison, je le promets. »

Et comme il était, de toute manière, presque inconscient, ils acquiescèrent. Mais ils le jetèrent d'abord par terre, lui plaquèrent le visage contre le sol puis lui donnèrent des coups de pieds, comme touche finale de leur acte de méchanceté, avant de s'en aller.

Billy s'en alla bien directement à la maison, mais pas pour y rester. Il prit sa carabine Winchester de calibre .22 qui était accrochée au-dessus de la porte de la cabane, la chargea de seize balles, puis emprunta un raccourci à travers un fourré pour gagner un endroit de la route où il savait que les cinq garçons passeraient. Il se cacha près de la route et attendit. Bientôt, il entendit des voix.

« Cela apprendra à ce "mangeur de maïs" d'aller avec une fille », disait l'un d'eux. Un autre reprit : « Avez-vous remarqué comme il avait l'air effrayé ? » Un autre se moqua : « Ouais, ce sauvage du Kentucky apprendra à se tenir dorénavant. »

Sortant de derrière les fourrés, Billy leur barra la route, son fusil, armé, pointé sur eux. Il dit calmement : « Lequel d'entre vous veut mourir le premier afin de ne pas voir les autres mourir ? » Les cinq garçons pâlirent et se mirent à pousser des cris de terreur et d'incrédulité. Billy dit : « Arrêtez de brailler parce que vous allez tous mourir, l'un après l'autre » et il pointa son fusil sur celui qui l'avait frappé avec la pierre : « en commençant par toi. »

Il pressa la gâchette. Clic. Le coup ne partit pas. Rapidement, Billy chargea de nouveau, enfonçant une nouvelle balle dans la chambre. Clic, le coup rata de nouveau. Pendant ce temps, les cinq garçons courraient, criant, sautant par-dessus les fossés et contournant les arbres, faisant tout ce qu'ils pouvaient pour s'en aller de là le plus vite possible. Billy, bien décidé à les tuer, continuait à charger son arme et à presser la détente le plus rapidement qu'il pouvait. Clic, clic, clic, clic... Mais toutes les balles firent long feu.

Les cinq garçons étaient partis depuis longtemps. Les seize balles de Billy étaient éparpillées sur le sol. Il les ramassa, souffla la poussière qui les recouvrait, puis les remit dans le fusil. Il visa alors un arbre et pressa la détente : crac, crac, crac, crac... Cette fois-ci, tous les coups partirent, claquant en touchant le tronc, faisant voler des morceaux d'écorce dans toutes les directions. Billy se tenait au milieu de la route, bouillonnant de colère. Puis il se mit soudain à rire, un rire dur, dément, qui s'échappait des profondeurs de sa frustration. Il rit tellement que les larmes coulèrent sur ses joues enflées.

Lorsque l'année scolaire fut terminée, Billy quitta l'école et n'y revint plus jamais.

Chapitre 5

L'accident de chasse

1923-1924

WILLIAM BRANHAM passa l'été de ses quatorze ans, en 1923, à aider son père à entretenir le jardin et travailler dans les champs. Charles avait deux chevaux sur place, un vieux cheval de trait qui lui appartenait et un plus jeune qu'il avait emprunté à M. Wathen. Comme il avait deux charrues pour labourer, Charles les utilisait toujours les deux à la fois. En juin, Billy et son père labouraient entre les rangées de blé d'Inde, lorsque les chevaux commencèrent à hennir et à ruer nerveusement. Billy lutta pour éviter que sa charrue Moldboard ne s'écrase sur les rangées de maïs. Il cria : « Papa, qu'est-ce qui se passe avec ce cheval? »

Le cheval de Charles dansait aussi. Il s'arrêta, s'épongea le front avec son mouchoir à carreaux rouges et blancs et scruta l'horizon. « Fils, il y a une tempête qui arrive. »

Billy observa le ciel bleu clair. « Une tempête? Je ne vois pas de tempête, papa. »

« Tu ne comprends pas, fils. Dieu a donné un instinct à ces chevaux. Ils peuvent sentir cette tempête bien à l'avance. »

Ils recommencèrent à labourer, mais ne firent que deux rangées avant que des nuages sombres pointent à l'horizon. Ils eurent juste le temps de rentrer les chevaux à l'écurie, que déjà la pluie tombait à verse. Billy pensait rarement à Dieu, car le sujet n'était pas souvent abordé chez lui, mais ce jour-là, il pensa à Lui et se demanda quels autres instincts Il pouvait bien avoir donné aux animaux. Pensant à toutes les choses merveilleuses qu'il avait vues parmi les créatures des bois, Billy décida que Dieu devait être un type pas mal intelligent.

Un samedi matin, Billy demanda s'il pouvait passer la journée en ville. Charles lui remit dix cents [0,07 euro] pour l'avoir aidé toute la semaine, lui disant : « Ne dépense pas tout cet argent au même endroit, fils. »

Billy se rendit chez son cousin Jimmy Poole, à Jeffersonville, en faisant de l'auto-stop. Puis Jimmy, Earnest Fisher et lui allèrent se promener en ville pour dépenser leur argent. Tout en marchant, Billy tâta la pièce de dix cents [0,07 euro] qu'il avait dans sa poche ; il se sentait tellement riche. Il commença par acheter un cornet de crème glacée pour un cent. Après l'avoir mangé, il en acheta et en mangea encore deux. Puis, il alla au magasin de bonbons Schimpff et lorgna la rangée au-dessus des rangées de bocaux remplis de bonbons durs. Billy y était déjà allé et il savait ce qu'il préférait. Il paya deux cents [0,014 euro] pour une demi-livre de bonbons forts

à la cannelle. Il ne lui restait maintenant plus que cinq cents [0,035 euro], juste assez pour deux séances au théâtre Léo.

Après avoir regardé des films western pendant des heures, Billy rêvait de vivre dans l'Ouest et de devenir un héros dans un ranch. L'apogée de ses ambitions de jeune était d'être un vrai cow-boy avec des jambières, des bottes, un chapeau à large bord et un cheval si fougueux, que personne d'autre que lui ne pourrait le monter. Il avait souvent entendu son père raconter comment il avait débouffé des chevaux sauvages lorsqu'il était plus jeune et comment il avait participé à des rodéos, du Kentucky jusqu'au Texas. Billy pensait : « Oh, lorsque je serai un tout petit peu plus âgé, je partirai dans l'Ouest et serai un vrai cavalier. »

Billy s'entraînait sur le vieux cheval de trait. Lorsqu'il passait la journée dans les champs avec son père, Billy revenait toujours plus tôt à la maison pour faire ses tâches. Il conduisait son canasson fatigué derrière l'écurie, à l'abreuvoir qui était fait d'un billot que l'on avait creusé au centre. Le cheval y plongeait son museau et buvait l'eau à longs traits, pendant que Billy lui ôtait son harnais et le rentrait à l'écurie. Les abeilles bourdonnaient au-dessus de l'eau. Les jeunes frères de Billy se rassemblaient tout autour. Ils avaient pris les poils de la crinière et de la queue du cheval qui restaient dans la brosse et les avaient tressés. Ils appelaient ça un serpent de poils de cheval et ils le faisaient flotter dans l'abreuvoir. Lorsqu'en buvant, le cheval faisait des vagues, le « serpent » remuait et se tortillait comme une vipère cuivrée à la surface de l'eau.

Billy traînait une selle de l'écurie et la mettait sur le dos du cheval. Il y avait beaucoup de gratterons qui poussaient autour de l'abreuvoir. Billy ramassait une poignée de ces petites boules piquantes et la mettait sur le dos du cheval avant d'attacher la selle en serrant. Ses frères s'alignaient sur la clôture pour assister au spectacle. Sautant sur le dos du cheval, Billy lui plantait les talons dans les flancs, pour le faire ruer. Le pauvre vieux cheval, qui était épuisé après sa journée de travail, hennissait seulement de douleur et se retournait, soulevant à peine les sabots du sol. Billy se balançait sur la selle d'avant en arrière, imaginant que son cheval était un vrai cheval sauvage de rodéo qui ruait. Il criait : « Regardez-moi, je suis un vrai cowboy! » tandis qu'il frappait son cheval sur la croupe avec son chapeau de paille. Tous ses frères riaient et tapaient des mains.

CET AUTOMNE-LÀ, après les moissons, Billy passa de plus en plus de temps dans les bois, pêchant et chassant avec son chien terrier Fritz. Billy aimait son chien et se vantait que Fritz pouvait forcer à se réfugier sur un arbre n'importe quelle bête capable de grimper. Même les mouffettes ne pouvaient décourager la fidélité de son chien. Fritz poussait la mouffette jusque dans un buisson, puis courait autour du buisson en jappant pour qu'elle ne s'échappe pas. Quand Billy arrivait, il ne lui restait plus qu'à soulever le buisson et à dire : « Attrape, mon gars. » Sans hésiter, Fritz se jetait sur la mouffette, sans se préoccuper de l'odeur nauséabonde dégagée par les jets de liquide projetés contre lui. Naturellement, la mère de Billy désapprouvait ce genre de pratique.

La chasse et la pêche devinrent bientôt, pour Billy, beaucoup plus qu'un passe-temps. Ses heures passées dans les bois devinrent un refuge contre le monde extérieur, un interlude de paix dans une vie rendue oppressante par des circonstances trop dures à supporter. Dans la forêt, Billy ne se sentait plus comme un paria. Il sentait qu'il faisait partie de la vie sauvage, du rythme des saisons, de l'ordre naturel de l'univers. Il sentait qu'il appartenait à ce monde.

Billy commença à explorer de plus en plus loin de la maison et, ce faisant, il découvrit Tunnel Mill, une contrée rurale située à 15 milles [24 km] au nord-est de Jeffersonville, près de Charlestown, en Indiana. La région devait son nom à un magnifique moulin à farine qui se trouvait près de Fourteen Mile Creek, la rivière Fourteen Mile. Au début des années 1800, un homme nommé John Work, cherchait un bon endroit pour construire un moulin. Il n'était pas facile de trouver l'endroit parfait. Le courant devait être assez fort et le volume d'eau assez grand pour pouvoir faire tourner la gigantesque roue du moulin, le plus grand nombre de mois possible durant l'année. John Work remarqua qu'à un certain endroit, la rivière entourait presque complètement une colline de rochers et que son niveau baissait de plus de 24 pieds [7 m]. Il calcula astucieusement que, s'il construisait son moulin en aval de la rivière et qu'il perce un tunnel dans le roc de la colline en amont, à la dynamite, la pente du tunnel créerait un débit d'eau bien assez puissant pour faire tourner la roue du moulin. Le moulin et le tunnel furent achevés en 1820, ce qui valut à la région le nom approprié de Tunnel Mill, le Moulin au tunnel. Trente ans plus tard, le fils de John Work vendit le moulin à Wilford Green, dont la famille l'exploitait depuis lors. C'est la raison pour laquelle, parfois, les habitants de la région appelaient aussi cet endroit Green's Mill.

Isolée de la civilisation, la région de Tunnel Mill pullulait de poissons, chevreuils, opossums, mouffettes, rats, rats musqués, castors, écureuils, arbres, collines, rochers, quiétude et sérénité, en résumé, tout ce que Billy voulait dans la vie. Il se rendait souvent là-bas, montant dans des camions qui faisaient des livraisons entre Jeffersonville et Charlestown. Parfois, il réussissait à convaincre ses deux copains, Jimmy Poole et Sam Adair, à y aller avec lui. D'autres fois, il emmenait Edward et Henry. Ils dormaient habituellement dans une cabane abandonnée et pêchaient leur petit déjeuner directement dans la rivière. À un certain endroit, la rivière était profonde de 10 pieds [3 m] et large de 40 pieds [12 m], un endroit rêvé pour se baigner. Billy appela cet endroit le « Trou du castor ». Il prenait une grande corde et l'attachait à une branche d'arbre tendue au-dessus de l'eau. Du rivage, ils se pendaient à la corde, se balançant au-dessus de l'eau en décrivant un grand arc, puis se laissaient tomber au milieu. Les garçons s'amusaient pendant des heures avec cette corde.

Lorsque personne ne pouvait l'accompagner, Billy se rendait seul à Tunnel Mill, en faisant de l'auto-stop. Il pouvait passer des jours à chasser et à pêcher, explorant la forêt au sol accidenté. Au cours d'une de ses randonnées, il découvrit accidentellement ce qui allait devenir sa future retraite. Au détour d'une colline, il se retrouva au pied d'une falaise de calcaire. Un peu plus loin, le sol devenait un ravin d'environ 80 pieds [24 m] de profond. Aux alentours, la forêt était très dense et il y avait un peu partout des blocs de calcaire qui étaient tombés de la paroi. Billy était en train de se frayer prudemment un chemin au pied de la falaise lorsqu'il remarqua un trou de deux

pieds [60 cm] de large à ses pieds, presque complètement dissimulé par un buisson. Il se dit tout d'abord que c'était le terrier d'un renard, une fente dans les rochers qui permettait aux animaux de se protéger du froid. Mais une inspection de plus près lui révéla que c'était l'entrée d'une grotte. Billy se tortilla pour y pénétrer, les pieds en avant. Le trou était profond d'environ trois pieds [90 cm], puis le sol était en pente jusqu'à un étroit passage dans la colline, assez haut pour qu'il puisse se tenir debout. L'air était froid et humide. Billy se fraya un chemin le long du boyau et avança un petit peu, mais il se mit à avoir peur. Et s'il tombait dans un trou? Il n'osait pas aller trop loin dans l'obscurité. Il reviendrait plus tard, mieux préparé.

Lorsque Billy retourna dans la région, il apporta des chandelles afin d'explorer la grotte plus loin. Il pénétra dans l'ouverture en se tortillant et descendit la pente glissante en dérapant, jusqu'à l'endroit où il pouvait se tenir debout. Le boyau avait seulement 18 pouces [45 cm] de largeur. Bien que les parois aient été à peu près perpendiculaires, les ombres causées par la flamme dansante de sa bougie accentuaient les angles de cette cavité en calcaire. Le passage tourna légèrement vers la droite puis s'élargit un peu. À cet endroit, le sol et le plafond étaient relativement plats, comme si cette partie de la grotte avait été aménagée en habitation pour des humains. Il s'y trouvait même une saillie plate sortant d'un mur qui avait la taille d'un lit. Environ 12 pieds [3,6 m] plus loin, le corridor redevint plus étroit ; le sol et le plafond de la grotte étaient irréguliers et, au plafond, il y avait des morceaux de calcaire acérés qui, quoique solidement pris dans le roc, donnaient l'impression de vouloir tomber à tout moment.

Maintenant, Billy se trouvait à environ 25 pieds [7,5 m] de l'entrée de la grotte. Soudain, il s'arrêta et siffla d'étonnement. Devant lui, la grotte s'élargissait en une petite pièce. Au centre de la pièce se trouvait une table formée dans un gros bloc de calcaire. La table était un bloc rectangulaire d'environ trois pieds [90 cm] de haut, trois pieds [90 cm] de large et quatre pieds [1,2 m] de long. Le dessus de la table semblait remarquablement plat et les coins étaient parfaitement à angle droit. Mais la chose la plus étonnante, c'était un morceau de roc à trois côtés, qui avait la forme précise d'une pyramide à l'envers. La pierre pendait du plafond directement au-dessus de la table ; la pointe de la pyramide n'était qu'à quelques pouces [centimètres] de la table.

Billy était content de sa découverte. Cela semblait être une parfaite retraite. Il décida de ne pas la montrer à ses frères ou à ses copains. Cela serait son secret. Lorsqu'il quitta la grotte, il camoufla l'entrée avec du feuillage, pour éviter qu'un autre chasseur ou randonneur ne la découvre.



Green's Mill, comme cela doit avoir été connu de Billy

CETTE ÉPOQUE-LÀ fut la meilleure période de sa jeunesse, ses bons souvenirs, explorant les bois, dormant à la belle étoile, pêchant pour son petit déjeuner et chassant pour son souper avec sa carabine de calibre .22. Les talents de tireur de Billy s'améliorèrent tellement qu'il pouvait maintenant tirer un écureuil à 50 verges [45 m] et, chaque fois, la balle l'atteignait entre les deux yeux. En fait, par esprit sportif, Billy ne pressait jamais la détente si l'écureuil ne regardait pas dans sa direction. Et il n'était pas moins doué avec un fusil de chasse, pouvant facilement tirer un oiseau en plein vol.

Un soir d'automne 1923, Billy, qui avait quatorze ans, revenait à la maison avec son cousin Jimmy Poole. Ils avaient tous deux passé l'après-midi à la chasse aux oiseaux, mais maintenant leurs pensées étaient ailleurs, ils plaisantaient, riaient et s'envoyaient des boutades. Malheureusement, Jimmy avait oublié de décharger son fusil. Soudain, un coup de fusil tiré à bout portant partit et atteignit les jambes de Billy. Billy s'écroula en poussant un cri de douleur.

Jimmy tomba sur ses genoux en balbutiant : « Je suis désolé, Billy. Je suis tellement désolé, c'est un accident. Je ne l'ai pas fait exprès... » Puis il vit les jambes de son ami. Jimmy pâlit affreusement. « Essaie de ne pas bouger, Billy, je vais chercher de l'aide. »

« Non, ne me quitte pas », cria Billy. Mais Jimmy avait déjà déguerpi comme un lièvre. Lorsque Billy regarda ses jambes, il vit avec effroi qu'elles avaient presque éclaté en deux morceaux. Il laissa retomber sa tête sur le sol et se mit à trembler de terreur. Il cria : « Dieu, aie pitié de moi. Tu sais que je n'ai jamais - », puis il s'arrêta, essayant de penser à quelque chose de bien qu'il aurait pu faire dans sa vie, quelque chose qui pourrait influencer Dieu afin qu'Il ait pitié de lui. La

seule chose à laquelle il pouvait penser, c'était : « Dieu, aie pitié de moi. Tu sais que je n'ai jamais commis adultère. »

Bientôt, Jimmy revint avec un voisin, Frankie Eich, qui conduisit Billy à l'hôpital Clark County Memorial. Billy hurlait de douleur, pendant que les infirmières coupaient de gros morceaux de chair et nettoyaient les plaies ouvertes du mieux qu'elles pouvaient. M. Eich tenait la main de Billy. Lorsque les infirmières eurent terminé, elles durent dégager les doigts de Billy des poignets de M. Eich. Une radiographie révéla la présence de balles tellement près des artères que la moindre égratignure pouvait sectionner les veines et Billy se mettrait à saigner. A cette époque-là, les transfusions de sang n'existaient pas encore. Si Billy perdait trop de sang, ce serait fatal.

Cette nuit-là, Billy dormit d'un sommeil agité, parfois gémissant, d'autres fois hurlant de douleur. Un peu après minuit, il se réveilla à cause d'un bruit d'éclaboussure. Tâtant ses jambes mutilées, il plongea sa main dans une mare de sang. Il sonna pour alerter les infirmières, mais, tout ce qu'elles purent faire fut d'éponger le sang avec des serviettes et de resserrer les bandages.

Le lendemain matin, les infirmières conduisirent Billy sur un chariot jusqu'à la salle d'opération, puis, elles l'endormirent avec de l'éther. Le Dr Reeder fit de son mieux pour réparer les dommages, mais le garçon était si faible qu'il ne pensait pas qu'il s'en sortirait. À part les parents de Billy, deux autres personnes veillèrent Billy durant cette épreuve, Mme Stewart, une amie de la famille et Mme Roeder dont le mari était directeur de l'usine d'automobiles de l'endroit.

Billy dormit pendant huit heures sous l'effet des analgésiques. Lorsqu'il ouvrit les yeux, il vit Mme Roeder qui était assise près de son lit et qui pleurait parce qu'il était si près de la mort. Il se rendormit et, pendant les heures qui suivirent, il perdit et reprit connaissance plusieurs fois. Puis quelque chose arriva, comme un rêve, mais, plus précis qu'un rêve ; aussi clair que s'il y était réellement... il se sentait tomber, tomber à travers des nuages dans une éternité sombre, plus bas, plus bas, plus bas... Ce monde étrange semblait ne pas avoir de fond, rien pour arrêter sa chute. Il cria : « Papa! » Ce mot semblait vide et sans vie. Il cria : « Maman! Maman! » Sa mère n'était pas là. Il cria : « Dieu, attrape-moi! » Ses cris de détresse se perdaient dans ce néant. Est-ce que la nuit était infinie? Avait-il quitté les limites de la terre, hors de la portée de Dieu? Il allait, peut-être, tomber comme ça pour toujours. La terreur s'empara de lui.

Puis, il entendit des bruits, d'abord faiblement, très faiblement même, des sons lugubres, des gémissements horribles. Alors qu'il tombait, les bruits devinrent de plus en plus forts, des grognements et des gémissements, jusqu'à ce que ce soit tout autour de lui. Alors, des visages lui apparurent, des visages hideux de femmes, avec du vert peint autour des yeux et des bouches tordues qui grognaient : « Uh... Uh... Uh... Uh... »

Billy cria : « Ô Dieu, aie pitié de moi, aie pitié! Si seulement Tu me laisses revenir et vivre, je Te promets d'être un bon garçon! »

En un instant, il se retrouva dans sa chambre d'hôpital, sa vision embrouillée lui renvoyant l'image des yeux sombres et profonds de sa mère. Le visage d'Ella s'éclaira et elle serra son fils

dans ses bras, sanglotant : « Oh Billy, Billy, nous pensions que tu étais mort. Merci, mon Dieu, tu es vivant. »

Vivant, oui, mais à peine. Il n'y avait pas de pénicilline en ce temps-là et ses blessures étaient rouge vif à cause de l'infection. Son séjour à l'hôpital se prolongea plusieurs semaines. La famille Branham n'avait pas d'argent pour payer les factures d'hôpital, alors, Mme Roeder organisa une collecte en faveur de Billy. En plus de la société de bienfaisance de son église, les francs-maçons, le Ku Klux Klan, ainsi que des dons privés permirent de payer tous les frais médicaux.

Finalement, les médecins dirent que l'état de Billy s'était suffisamment amélioré pour qu'il puisse retourner chez lui. Malheureusement, son calvaire n'était pas près de prendre fin. A la maison il dut rester au lit. Les mois passèrent et ses jambes n'allaient pas mieux. Et Billy souffrait, se tournait et se retournait sur sa paillasse, pensant à cette étrange expérience, lorsqu'il s'était senti tomber dans ces horribles ténèbres. Cela avait semblé si réel, si vrai. Où était-il allé? Les médecins lui avaient parlé, par la suite, de sa condition physique au moment de son expérience ; sa tension avait tellement chuté, qu'ils pensaient qu'il était en train de mourir. Billy se demanda s'il était tombé en enfer. Cela le tracassait. Il pensait : « Oh, que je n'aie jamais dans un endroit pareil ; qu'aucun être humain n'ait à aller dans un tel endroit. » Puis, il pensa à la promesse qu'il avait faite à Dieu « Si seulement Tu me laisses vivre, je Te promets d'être un bon garçon. » Qu'est-ce que ça signifiait, d'être un bon garçon? Et qui était Dieu, de toute façon? Cette expérience le laissa perplexe.

Quand l'hiver glacial fit place au doux printemps 1924, il devint évident que les blessures de Billy empiraient au lieu de s'améliorer. Ses mollets avaient doublé de volume, de même que ses cuisses, de sorte qu'il ne pouvait tendre les jambes. Le Dr Reeder diagnostiqua un empoisonnement du sang provoqué par les débris qui avaient été laissés dans les blessures. Encore une fois, la vie de Billy ne tenait qu'à un fil. Le médecin recommanda que ses jambes soient amputées à la hauteur des hanches. Billy ne pouvait supporter la pensée de perdre ses jambes. Comment allait-il pouvoir chasser et explorer les bois? Il pouvait tout aussi bien mourir. Avec une détermination absolue, il refusa qu'on ampute ses jambes, disant, les yeux pleins de larmes : « Non, docteur, venez seulement un peu plus haut et ôtez-les ici » et avec sa main, il traça une ligne sur son cou.

« Il y a une chance que tu puisses t'en sortir sans amputation », répliqua le Dr Reeder. « Nous pourrions essayer d'enlever les débris des blessures. Il n'y a qu'une chance minime que ça fonctionne, mais ça pourrait marcher. »

C'était une petite chance que Billy était prêt à saisir. C'est ainsi que, sept mois après son accident, Billy se retrouva sur une table d'opération. Le Dr Reeder et le Dr Pearl, un spécialiste de Louisville, ouvrirent à nouveau les blessures et cherchèrent soigneusement à travers les chairs, enlevant des morceaux de vêtement de chasse grasseyé, de la bourre de fusil et un maximum d'éclats de balles. Puis, ils refermèrent les incisions et se déclarèrent optimistes.

Billy dormit plusieurs heures sous l'effet de l'anesthésie. Passant des limbes à une conscience claire, Billy vécut une autre expérience, aussi réelle et précise que la dernière, mais, très différente.

Cette fois-ci, il savait qu'il était vraiment réveillé, parce qu'il était dans sa chambre d'hôpital et qu'il regardait son père bien en face. La chambre d'hôpital devint floue et il se retrouva dans une prairie, dans l'Ouest. Il y avait des cactus et des touffes d'herbe partout, jusqu'à l'horizon. Une immense croix dorée était suspendue devant lui, dans le ciel, éclatante comme le soleil et lançant des rayons de lumière. Comme Billy levait les mains en direction de cet emblème, certains rayons de lumière semblèrent se déverser directement dans sa poitrine. Puis, l'expérience prit fin et Billy se retrouva dans sa chambre d'hôpital, regardant son père.

L'opération fut un succès.

Chapitre 6

Le coup terrible

1925-1927

LE FAIT DE GRANDIR près d'une fabrique de whisky clandestine déforma la perception que William Branham avait des femmes. Plusieurs fois, il vit des femmes mariées se glisser dans le hangar après la tombée de la nuit et flirter toute la nuit avec des hommes qui n'étaient pas leur mari. Le matin, ces femmes étaient souvent tellement ivres que les hommes leur donnaient du café et les faisaient marcher en rond, essayant de les dégriser juste assez pour qu'elles puissent rentrer chez elles en titubant et servir le petit déjeuner à leur famille. Un tel comportement dégoûtait Billy. Il pensait « Si elles sont ainsi, je ne voudrais pas avoir une de ces vermines, même si la loi m'y obligeait. »

En conséquence, Billy se mit à détester toute forme d'événement social qui aurait pu le mettre en contact avec des filles. Que ce soit une fête d'anniversaire ou une soirée de danse paysanne, Billy faisait tout ce qui était possible pour l'éviter. Aussitôt qu'il entendait parler de préparation d'une festivité, il s'arrangeait pour noter l'endroit et l'heure et il s'arrangeait pour être occupé ailleurs à l'heure de la fête. Occasionnellement, son père et sa mère invitaient des voisins pour une soirée de danse animée. Ces soirs-là, Billy prenait son chien et sa lanterne et s'enfonçait dans les bois et chassait des rats et des opossums pendant la moitié de la nuit. Lorsqu'il revenait à la maison et que les musiciens étaient encore là à faire chanter les cordes de leur violon, Billy grimait sur le toit de l'appentis et y dormait jusqu'au lever du jour.

La fin de l'école n'avait pas résolu les problèmes de Billy, cela les avait seulement déplacés. Il devait toujours lutter avec le fait d'être constamment rejeté. La plupart des garçons de la région ne l'aimaient pas parce qu'il ne voulait pas fumer ni boire ; les filles ne l'aimaient pas parce qu'il ne voulait pas aller danser et aux fêtes. Personne ne le comprenait. Pire encore, Billy lui-même ne se comprenait pas. Bien qu'il ait aimé les gens et désiré ardemment être accepté par eux, il ne pouvait se résoudre à agir comme les garçons de son âge.

Il se disait : « Bon, si je dois être un reclus, je serai un trappeur. Lorsque j'en aurai l'âge et que, quelque part, je pourrai gagner assez d'argent pour prendre soin de ma mère, j'irai au Colorado ou dans l'État de Washington, ou peut-être même en Colombie Britannique, et je serai trappeur. J'emporterai mon fusil et mes pièges, je m'achèterai des chiens et je vivrai là-bas jusqu'à ma mort. Et je ne me marierai jamais. »

Billy pensait toujours à sa mère lorsqu'il faisait des plans à long terme. Ça lui était pénible de voir sa mère souffrir autant à cause de la manière de vivre peu reluisante de son père. À trente ans, elle était mère de huit garçons, dont l'aîné avait quinze ans. Il n'y avait jamais assez d'argent, jamais assez de vêtements et, souvent, il n'y avait pas assez de nourriture. Billy l'avait vue assise, pleurant sur le pas de la porte verrouillée de l'intérieur, un bébé dans les bras, pendant que Charles était couché à l'intérieur ivre mort toute une nuit. Et en dépit de cela, Ella Branham était restée fidèle à son mari et luttait continuellement pour que sa famille soit vêtue, nourrie et la plus heureuse possible. Billy l'aimait pour sa décence ; mais plus que cela, il l'aimait parce qu'elle l'acceptait tel qu'il était, avec toutes ses particularités. Il trouvait qu'elle méritait mieux que ça dans la vie et il se considérait responsable de son bien-être. Son exemple donnait à Billy l'espoir qu'il y avait d'autres femmes décentes dans le monde.

Vers 1926, une nouvelle fille déménagea en ville et se lia d'amitié avec la petite amie de Jimmy Poole. Comme Billy et Jimmy étaient de bons copains, Billy finit par tomber sur elle dans la maison de Jimmy. Sa beauté l'éblouit. Il trouva qu'elle avait les yeux doux comme ceux d'une colombe, les dents blanches comme des perles et le cou aussi gracieux que celui d'un cygne. Lorsque Jimmy les présenta l'un à l'autre, elle battit des cils et dit avec coquetterie : « Comment vas-tu, Billy? » Et voilà Billy accroché.

Après, Jimmy joua le rôle d'intermédiaire. « Je crois que tu lui plais, Billy. »

Billy se sentit fondre : « Tu crois? »

« Certainement. J'ai une idée, pourquoi ne ferions-nous pas une sortie à quatre? Nous ferions une promenade dans la vieille Ford de mon père, si je peux arranger ça. »

« Je ne sais pas », dit Billy nerveusement.

« Allez, on va avoir du plaisir. Mais, nous allons avoir besoin d'un peu d'argent. De combien d'argent disposes-tu? »

Billy hésita, puis décida que si cette fille magnifique l'aimait bien, il devait faire une folie. « J'ai 30 cents [0,21 euro]. »

Cela plut à Jimmy. « Parfait, j'ai 35 cents [0,25 euro]. Ça devrait suffire. En plus de l'essence, il faudra que nous leur offrions quelque chose à boire ou une crème glacée ou quelque chose comme ça. »

Billy eut une idée qui pourrait peut-être le mettre en valeur aux yeux de cette fille. « Je sais ce qu'on va faire Jimmy, pourquoi ne t'occupes-tu pas de la voiture et moi des achats? »

« Ça me semble très bien. »

Ils durent soulever les roues arrières de l'auto et actionner la manivelle une bonne douzaine de fois avant que le vieux modèle T démarre. Le soleil s'était déjà couché lorsqu'ils allèrent chercher les filles. Billy et sa petite amie s'assirent à l'arrière. Toujours aussi timide, Billy s'assit le plus loin possible d'un côté tandis qu'elle s'asseyait de l'autre côté. Il espérait que l'obscurité et l'espace qu'il y avait entre eux dissimuleraient ses habits élimés.

Ils se promenèrent au clair de lune dans la campagne, avec le toit de la voiture ouvert. À l'avant, Jimmy et sa copine faisaient la conversation. Billy était assis tranquillement et regardait sa petite amie à la dérobée. Il la trouvait tellement rayonnante, au clair de lune, et son cœur se gonflait de fierté à la pensée que cette beauté sortait avec lui. Peut-être les filles n'étaient-elles pas si mal, après tout.

Elle le regarda et sourit : « C'est une belle soirée, pas vrai? »

Billy répondit : « Oui, mademoiselle. »

« Il y a un bal au Jardin Sycomore » dit-elle : « allons-y. »

Billy se raidit : « Non, mademoiselle. Je n'ai pas envie d'y aller. Je ne danse pas. »

Ils continuèrent à se promener dans la campagne, puis passèrent devant une petite épicerie. Billy et Jimmy avaient déjà planifié tout ce qu'ils voulaient faire. Billy s'éclaircit la gorge : « Jimmy, j'ai soif. Tu ne trouves pas que nous pourrions nous arrêter? »

« Bonne idée, Billy. » Jimmy arrêta la voiture devant l'épicerie et dit : « Je vais aller acheter quelque chose à manger et à boire. » Ceci était aussi planifié car Jimmy n'avait plus un sou. Ils avaient dépensé 25 cents [0,18 euro] pour deux gallons [7,4 L] d'essence, si bien qu'il leur restait les 40 cents [0,28 euro] que Billy avait dans sa poche.

Billy dit : « Laisse tomber Jimmy, j'irai. »

Les sandwiches coûtaient cinq cents chacun [0,035 euro], quatre gros sandwiches au jambon avec des oignons. Billy avait maintenant juste assez d'argent pour acheter quatre coca-colas. Ils mangèrent dans la voiture, appréciant l'air frais de la nuit. Billy se sentait bien. La fille l'aimait bien! Ce soir, il faisait partie de la bande. Il était quelqu'un.

Ils finirent de boire leur coca, puis Billy ramena les bouteilles vides à l'épicerie pour recevoir le crédit des bouteilles. Lorsqu'il revint, il les retrouva les trois assis dans l'auto en train de fumer. Billy n'en revenait pas ; sa compagne, cette jolie fille fumant une cigarette! Elle inclina la tête en arrière et rejeta la fumée par les narines. Billy se sentit mal. Il monta dans la voiture et s'assit lourdement. Sa compagne lui demanda : « Veux-tu une cigarette? »

« Non, madame, dit-il piteusement : « je ne fume pas. »

Elle eut l'air abasourdi. « Billy Branham, qu'est-ce que tu as? Tu me dis d'abord que tu ne danses pas et maintenant j'apprends que tu ne fumes pas non plus. Qu'est-ce que tu aimes faire? »

« J'aime chasser et pêcher. »

« Comme c'est ennuyeux. » Elle fit une moue de dédain. « Tiens Billy, fume cette cigarette et vis ta vie. »

« Non madame, je ne crois pas que j'en ai envie. »

Elle se moqua. « Tu veux dire que nous, les filles, nous avons plus de cran que toi? Quelle grosse poule mouillée. »

Poule mouillée? Cet horrible mot lui fit encore plus mal que la fois où un piège à castor s'était refermé sur sa cheville. Poule mouillée? Pas lui. La douleur lui déchira le cœur. Il était le méchant Bill, le trappeur, le chasseur, le lutteur. Poule mouillée? Il allait lui montrer : « Donne-moi cette cigarette », ordonna-t-il.

D'un air hautain, elle lui en tendit une tirée du paquet. Billy lui dit : « Donne-moi une allumette. »

« Ah, voilà enfin un homme », dit-elle en lui tendant une allumette.

Les deux mains occupées, Billy frotta l'allumette et la leva vers sa bouche en même temps que la cigarette. Mais avant que la cigarette touche ses lèvres, il entendit un bruit. Ça ressemblait au bruissement du vent dans les feuilles. Il baissa sa cigarette et écouta attentivement. Il ne pouvait plus l'entendre. Il pensa : « Bof, c'est juste mon imagination. »

Sa compagne lui demanda : « Qu'est-ce qui se passe Billy? »

Il secoua la tête : « Oh rien, j'essaie simplement de l'allumer. » Il leva encore la cigarette vers sa bouche. Une fois encore, il entendit ce son ; plus fort cette fois-ci ; un vent calme, régulier, qui soufflait avec de plus en plus de force, jusqu'à ce qu'il devienne un rugissement dans ses oreilles. *Whoossssh!* Sa main se figea à mi-chemin de sa bouche. Sa mémoire le ramena à cette voix dans le peuplier, avertissant : « *Ne bois jamais, ne fume ni ne souille ton corps d'aucune façon. Il y aura un travail à faire pour toi lorsque tu seras plus âgé.* » Ses mains commencèrent à trembler. L'allumette lui brûla les doigts et il la laissa tomber. Puis il laissa tomber la cigarette. Il se mit à pleurer.

Sa compagne se moqua : « Maintenant je sais que tu es une poule mouillée. »

Furieux, frustré et apeuré, Billy ouvrit la portière, sauta de la voiture et commença à marcher dans la rue, pleurant toujours. Jimmy le rejoignit avec la voiture. « Allez Billy, monte. » Billy secoua la tête : « Non, Jimmy » et continua à marcher. Jimmy continua à rouler à côté de lui en le pressant de monter dans la voiture ; mais en même temps, la compagne de Billy se moquait de lui sans pitié. « Billy Branham, la grosse poule mouillée. Je croyais que tu étais un homme. »

Billy sanglota : « Moi aussi. » Puis, il s'éloigna de la route et coupa à travers champs, là où l'auto ne pouvait le suivre. Il marcha mécaniquement jusqu'à ce qu'il soit de l'autre côté d'une colline, hors de vue de la route. Alors, il s'effondra sur le sol et se mit à sangloter : « Je ne m'accorde avec personne. Je ne peux pas avoir d'amis. Je suis le mouton noir parmi les gars. Personne ne m'aime. Pourquoi est-ce que je vis? Dans quel but? Oh, si seulement il pouvait y avoir un moyen pour que je meure ici et que tout cela finisse. Je suis prisonnier de cette étrange chose et je ne sais pas quoi faire. »

Il pleura jusqu'à ce qu'il soit à bout d'émotion. Puis il demeura simplement assis là, fixant la lune, se sentant aussi morne que ce gros morceau de roc sans vie dans l'espace. Soudain, il sentit quelque chose d'étrange, comme une pression sur sa peau. Il avait cette troublante sensation qu'il n'était plus seul. Retenant son souffle, il écouta attentivement. Il n'y avait pas de bruit. Il regarda tout autour de lui le champ inondé par le clair de lune. Il n'y avait personne en vue ; et pourtant,

Billy sentait que quelqu'un (ou quelque chose) se tenait très près de lui. Un frisson lui parcourut l'échine. Terrifié, il partit en courant vers la maison.

De telles expériences faisaient réaliser à Billy que sa vie était différente d'une vie ordinaire, et ceci pas seulement à cause de la pauvreté. D'étranges incidents ne cessaient de survenir pour le tourmenter, comme la fois où il rencontra une diseuse de bonne aventure. Il était à un carnaval avec Jimmy Poole et ils flânaient dans l'allée, écoutant les bonimenteurs faire de la publicité pour leurs jeux et leurs stands. Les deux garçons passèrent devant la tente d'une diseuse de bonne aventure. Une jeune gitane se tenait devant la tente.

Elle appela : « Eh toi, viens ici une minute. » Les deux garçons se retournèrent. « Toi, avec le chandail rayé », ajouta-t-elle.

C'était Billy qui portait le chandail rayé. Il s'avança vers la gitane, pensant qu'elle désirait peut-être qu'il aille lui chercher un coca-cola et un sandwich. « Oui, madame, qu'est-ce que je peux faire pour vous? »

Elle dit : « Savais-tu qu'il y a une lumière qui te suit? » Billy trouva que c'était quelque chose d'étrange à dire. « Une lumière? Que voulez-vous dire? »

Elle expliqua : « Je vois que tu es né sous un signe, trois grandes planètes se sont alignées devant ta première maison ; toutes parfaitement alignées vers Neptune. C'est la raison pour laquelle il y a une lumière qui te suit. Tu es né pour un appel divin. »

Billy en eut la chair de poule. « Écoutez femme, taisez-vous! » lui lança-t-il. Et il quitta l'endroit rapidement.

Plus tard, il en parla à sa mère. Elle dit : « Billy, tu as bien agi. Les diseuses de bonne aventure sont du diable. »

Cela le tracassait. Pourquoi quelqu'un qui était manifestement connecté avec le démon lui dirait avoir un - comment la gitane avait-elle appelé cela? « Un appel divin? »

Incapable de comprendre lui-même, Billy devint de plus en plus insatisfait de sa situation. Pourquoi semblait-il toujours être le vilain petit canard qui ne ressemblait pas aux autres? Et la maison n'était pas non plus un refuge. Même si Charles avait déménagé sa famille de la maison sur la propriété de M. Wathen dans une plus grande maison en banlieue de Jeffersonville, la vie familiale était toujours aussi chaotique et on y était toujours aussi à l'étroit. En août 1927, Ella accoucha de son neuvième fils, James Donald. Cela faisait neuf garçons, âgés de un à dix-huit ans, tous vivant et se disputant dans la même maison.

Comme toujours, Billy trouvait la paix en se promenant dans les bois avec son chien Fritz. C'est alors que survint le coup terrible. M. Short, le shérif local, empoisonna Fritz avec une friandise pour chien. Billy devint fou de haine. Charles surprit son fils devant le poste de police, le fusil à la main.

« Je vais le tuer, papa », siffla Billy, tremblant de rage.

Charles prit la carabine des mains de son fils impétueux. « Pas si je peux t'en empêcher. »

Billy retourna sur la tombe de son chien, s'agenouilla et enleva son chapeau. « Fritz, tu as été un ami pour moi, un vrai compagnon. Tu m'as vêtu et nourri et envoyé à l'école. Lorsque tu serais devenu vieux, j'aurais pris soin de toi. Mais M. Short t'a tué avant ton heure. Je te promets Fritz qu'il ne vivra pas. Un jour je le verrai marcher dans la rue et lui rentrerai dedans avec une auto. Je vais te venger. »

Maintenant que son meilleur ami était parti, Billy sentit plus que jamais le besoin d'un changement dans sa vie. Alors il traversa la rivière vers Louisville, Kentucky, et s'engagea dans la Marine. Lorsqu'il le dit à sa mère ce soir-là, elle en fut furieuse. Le lendemain matin, elle se rendit à pied au bureau de recrutement de la Marine et les persuada de rayer le nom de son fils de leur registre.

Billy réalisa que, s'il voulait un changement radical dans sa vie, il allait devoir le faire secrètement. En automne, il eut une chance. Il connaissait un homme qui s'appelait Francisco et qui s'apprêtait à se rendre à l'ouest, à Phœnix, en Arizona. Billy lui annonça qu'il projetait aussi se rendre, un jour, dans l'Ouest. M. Francisco comprit à demi-mot et invita Billy à venir avec lui, lui proposant même de le payer s'il voulait bien l'aider à conduire la voiture pour ce long voyage de deux mille milles [3 200 km]. Billy saisit l'offre et ils furent bientôt prêts à partir. Billy dit à sa mère qu'il allait camper pour une semaine ou deux à Tunnel Mill. De cette façon, il put quitter la ville sans qu'elle essaie de l'en dissuader. Lorsqu'il serait en Arizona, il lui écrirait une lettre pour lui expliquer.



Billy et M. Francisco

Chapitre 7

La fuite dans le désert

1927-1929

LORSQUE WILLIAM BRANHAM arriva à Phœnix, M. Francisco lui donna 3 \$ [2,10 euros] pour l'avoir aidé à conduire. C'était là tout l'argent que Billy possédait, mais il n'était pas inquiet. Il était sûr qu'une bonne opportunité se présenterait. C'était en décembre 1927. Il avait dix-huit ans et débordait d'enthousiasme face à cette nouvelle chance dans sa vie.

Après avoir écrit une lettre d'explication à sa mère, Billy partit explorer la ville. Bientôt, il se retrouva devant un petit rodéo amateur. Il se dit : « Je suis un bon cavalier. Comme je suis fauché, pourquoi ne pas gagner facilement de l'argent à ce rodéo? Mais je devrai aller m'acheter des jambières avant de me montrer devant tous ces cow-boys. »

Il descendit la rue jusqu'au magasin le plus proche et essaya une paire de jambières en cuir. Elles étaient magnifiques, le mot ARIZONA était gravé dans la ceinture et l'image d'une tête de bœuf était travaillée sur chaque jambe, avec des boutons de cuivre pour les yeux. Mais elles étaient bien trop longues ; les jambières de cuir traînaient par terre. Billy se regarda dans le miroir et pensa : « Je ressemble à un coq de combat ; que des plumes et du duvet. »

Le vendeur lui dit : « Cette paire coûte 25 \$ [17,40 euros], monsieur. »

Billy était content d'avoir une excuse pour ne pas les prendre. « J'ai bien peur de n'avoir que 3 \$ [2 euros]. »

Le vendeur lui suggéra : « Faites un compromis en achetant une paire de jeans Levi. »

Billy acheta une paire de jeans et un chapeau de cow-boy, puis retourna au rodéo. Assis sur une clôture se tenaient une rangée de cow-boys dont les jambes arquées et les visages ravagés montraient qu'ils n'en étaient pas à leur premier rassemblement de bétail, ni à leur première guerre de prairie. Billy pensa : « C'est à ce monde que j'appartiens. » Il grimpa sur la clôture à côté d'eux. Tout le monde murmurait avec excitation. Billy arrivait au moment où un cavalier bien connu montait un fougueux étalon sauvage. Le cheval était dans un box un peu plus loin. Billy regarda le cavalier aux longues jambes se laisser tomber sur la selle et pensa : « Si cet homme ne peut pas monter ce cheval, moi j'y arriverai. »

Dès l'instant où la porte s'ouvrit, le cheval s'ébroua et bondit de sa stalle, les quatre fers en l'air. Lorsqu'il toucha le sol, il bondit à nouveau, tordant son corps dans tous les sens et donnant

des ruades, les deux jambes arrière en même temps. Le cavalier s'envola de la selle aussi léger qu'un épouvantail, retomba sur le sol dans un bruit sourd d'os qui se brisent et se retrouva étendu immobile au milieu du corral, le nez en sang. Pendant qu'un homme ramenait l'étalon dans l'enclos, d'autres mirent le cow-boy inconscient dans une ambulance et l'emmenèrent.

Un homme à cheval longea lentement la clôture où Billy et tous ces cow-boys vêtus de cuir se tenaient. Il dit : « Je donnerai 50 \$ [35 euros] à celui qui parviendra à se tenir sur ce cheval pendant trente secondes. » L'homme s'arrêtait pour regarder un cow-boy dans les yeux et renouveler son offre. Pas un seul n'accepta. Puis l'homme s'arrêta devant Billy et lui demanda : « Es-tu un cavalier? »

« Non monsieur », répondit lâchement Billy.



Billy à l'âge de 17 ans dans l'Ouest

BILLY FUT ENGAGÉ dans un ranch de bétail au nord-ouest de Phœnix, près d'une petite ville qui s'appelait Wickenburg. Il devint rapidement un bon cavalier et put accomplir sa part de travail au ranch. Il était un vrai cow-boy, comme il l'avait toujours rêvé.

La beauté de la prairie surpassait tout ce qu'il avait pu imaginer. Autour de lui, des montagnes aux contours déchiquetés se dressaient sur la prairie. Des cactus saguaro géants parsemaient les plaines du désert et les parois des canyons. Le désert était une image de diversité, où abondaient les figuiers de Barbarie, de petits cactus qui ressemblaient à des queues de castor avec de longues épines ; le cactus « pelote à épingles », dont les petites aiguilles serrées faisaient penser à du duvet ; le cactus « tonneau » qui ressemblait à un tonneau et des petits arbustes connus sous leur nom espagnol de palo verde qui signifie « bâton vert ». La vie sauvage le fascinait aussi, les monstres de Gila, les serpents à sonnettes, les rats kangourous, les porcs javelina ; c'était tellement exotique, si différent des bois de la vallée de la rivière Ohio. Et de penser qu'il était au milieu de tout cela, sur un cheval, soulevant la poussière de la prairie, travaillant avec des cowboys et des bœufs Longhorn. C'était ça la vraie vie ! Qu'y avait-il de mieux ? Il avait l'impression de se trouver dans un de ces films de westerns romantiques qu'il regardait quand il était garçon.

Mais après un an de travail au ranch, l'illusion de perfection commença à s'estomper. Comme l'été 1929 s'étirait, Billy devint de plus en plus insatisfait. Plusieurs fois, il se demanda ce qui n'allait pas. Il était venu dans le désert pour trouver la paix et l'accomplissement, mais la paix et l'accomplissement semblaient le fuir. Il n'était pas heureux, pas entièrement. Quelque chose manquait à sa vie. Mais quoi ?

Vint finalement le temps du rassemblement de l'automne. Tous les étés, les propriétaires de ranch envoyaient leurs troupeaux sur les mêmes plateaux élevés à la montagne, là où l'herbe touffue poussait entre les grands sapins. Chaque automne, ils travaillaient ensemble pour rassembler le bétail dispersé, le ramenaient en plaine dans les ranchs et séparaient les troupeaux selon les races. L'année précédente, Billy avait assisté au grand rassemblement en pensant que c'était la chose la plus excitante à laquelle il ait participé de toute sa vie. Mais cette année-là, il ressentait le même trouble qui l'avait rendu mal à l'aise tout l'été. Qu'est-ce qui n'allait pas ?

Le soir, Billy enlevait la selle de son cheval et l'utilisait comme oreiller, près du feu de camp. Après le souper, il s'appuyait contre sa selle et regardait le soleil qui se couchait derrière les montagnes, colorant le ciel de traînées orangées, roses et rouges. Un vieux Texan du nom de Slim accordait sa guitare. Tous les soirs, il chantait des ballades de cow-boys, accompagné d'un autre cow-boy qui soufflait sur un peigne et faisait vibrer de manière harmonieuse un bout de papier placé dessous. Slim chantait :

La nuit dernière, étendu dans la prairie,
Je regardais les étoiles dans le ciel ;
Je me demandais si jamais un cow-boy
Pourrait s'envoler vers ce bel au-delà.

Il y a un chemin qui conduit à cette heureuse région de lumière ;
Et le sentier qui y mène est sombre, dit-on,
Mais la route large qui conduit à la perdition
Est lumineuse et très fréquentée.

Ils parlent d'un grand Propriétaire
Qui, selon leurs dires, n'est jamais surchargé,
Il fera toujours de la place pour un pécheur
Qui dérivera vers cet étroit chemin.

On dit qu'Il ne t'abandonnera jamais,
Et qu'Il sait tout ce que tu dis ou vois.
Pour être en sécurité, allons donc nous faire marquer,
Ayons nos noms dans son grand Livre de comptes.

Car on parle d'un grand rassemblement,
Lorsque les cow-boys, comme le bétail, se tiendront
Pour être marqués par les cavaliers du jugement,
Qui sont à leur poste et connaissent toutes les races.

J' imagine que je serai comme un animal errant,
Un homme condamné à mourir ;
Je serai séparé du troupeau avec le vieux bétail,
Lorsque le Patron de ces cavaliers viendra par ici.

Billy comprenait ce que les mots de la ballade laissaient entendre. Les animaux errants étaient du bétail non marqué qui finissait en viande pour la soupe. Mais qu'en était-il du grand Propriétaire avec son Livre de Comptes? Billy se demandait si c'était ça qui le troublait. Est-ce que cela avait rapport avec Dieu?

Slim chantait aussi une autre chanson. Cette fois-ci, c'était un vieux cantique d'église :

À la croix où mourut mon Sauveur,
Je suis venu brisé de douleur,
Là son sang purifia mon cœur,
À son Nom la gloire.

En écoutant cette mélodie douce et envoûtante, Billy sentit une douleur distincte dans son cœur. Il se retourna et tira la couverture sur sa tête, laissant juste assez d'espace pour ses yeux et son nez. Les étoiles semblaient si proches, comme si elles étaient suspendues juste au-dessus des montagnes. Dans le murmure éternel de la brise dans les sapins, Billy imaginait qu'il entendait Dieu l'appeler, tout comme il avait appelé son premier fils égaré : « Adam, Adam, où es-tu? »

Au bout de trois semaines, le rassemblement était terminé. Les cow-boys retournèrent au ranch pour recevoir leur chèque de paye et lire leur courrier. Billy reçut une lettre de sa mère qui datait de quelques semaines. Parmi les nouvelles, elle mentionnait qu'Edward était très malade. Billy prit la chose à la légère, supposant que son frère avait un rhume ou une grippe.

Cet après-midi-là, les cow-boys se rendirent à Phoenix pour faire la fête. Même si Billy ne se sentait pas l'âme en fête comme les autres, il avait besoin d'un changement de décor. Lorsque les cow-boys du ranch entrèrent dans un saloon, Billy alla se promener seul dans la rue. Son cœur était toujours troublé. Qu'est-ce qui n'allait pas? Il n'avait vraiment pas le mal du pays. Il aimait l'Arizona, le désert et son travail. Mais il se sentait comme vide à l'intérieur, incomplet. Il n'arrivait pas à trouver pourquoi.

Il s'assit un instant, observant la circulation. Une jolie fille espagnole passa devant lui en battant des cils et laissa tomber son mouchoir. Billy, les pensées ailleurs, lui dit : « Eh, vous avez laissé tomber votre mouchoir. » La jeune fille le ramassa et s'en alla.

Billy entendit de la musique venant d'un peu plus loin dans la rue. Il suivit le son jusqu'à ce qu'il arrive à une arène de rodéo. Et là, près des stalles, un vieux cow-boy grattait sa guitare et chantait :

À la croix où mourut mon Sauveur,
Je suis venu brisé de douleur,
Là Son sang purifia mon cœur,
À Son Nom la gloire.

Mais ce cow-boy chantait avec plus de sentiment que Slim lorsqu'il avait chanté dans la prairie. Cet homme chantait cette chanson comme si les paroles signifiaient vraiment quelque chose pour lui. Des larmes roulaient le long de ses joues marquées par la petite vérole. À la fin du chœur, il dit à Billy : « Frère, tu ne sais pas de quoi il s'agit jusqu'à ce tu reçoives ce merveilleux Jésus-Christ. » Et il reprit le refrain : « À Son Nom la gloire... » Billy enfonça son chapeau et s'en alla. Son cœur était rempli de sentiments inexprimables.

Lorsque Billy s'en retourna au saloon, ses coéquipiers riaient hystériquement, tiraient sur les orteils des autres pour les faire danser et pariaient 5 \$ qu'ils pouvaient marcher en ligne droite. Or, ils étaient tous tellement ivres qu'ils avaient de la peine à rester sur le trottoir. Billy les fit monter dans l'auto et les ramena à Wickenburg.

Le lendemain matin, lorsque Billy descendit à la cantine, on lui remit une note qui lui disait : « Bill, viens dans le pâturage nord. Très important. Pop. »

L'un des gérants du ranch était un vieux cowboy que tout le monde appelait Pop. Dans sa jeunesse, il avait travaillé comme un Texas Ranger. Pop l'attendait à la porte du corral. « J'ai bien peur d'avoir de mauvaises nouvelles pour toi », lui dit-il. Pop lui tendit un télégramme qui disait : « Ton frère Edward est mort la nuit dernière. Viens immédiatement. »

Cette nouvelle l'assomma. C'était la première fois qu'un de ses proches mourait. Il se détourna de Pop et son regard se fixa sur la prairie dorée inondée de soleil, alors que des larmes coulaient sur ses joues. Il pensa à la vie difficile qu'ils avaient eue tous les deux, lorsqu'ils étaient enfants : aller à l'école mal vêtus, sans livres d'école, papier ou crayons, et parfois sans assez de nourriture à manger. Puis, Billy se rappela la poignée de pop-corn qu'il avait volée à son frère. Oh, si seulement il pouvait retourner en arrière, il ne volerait pas une telle gâterie à un vieil ami affamé. Mais il ne pouvait pas recommencer. Et maintenant il ne pouvait même pas dire qu'il était désolé. Edward était parti. Billy se demanda si Edward était prêt à rencontrer Dieu. Puis, cette pensée le frappa : et lui-même? Était-il prêt à rencontrer Dieu?

Billy retourna à Jeffersonville pour les funérailles. À la fin de son sermon, le pasteur McKinney dit : « Il y a peut-être quelqu'un ici qui ne connaît pas Dieu. Si c'est le cas, accepte-Le maintenant. » Billy s'agrippa à son siège pour ne pas se lever. Quelque chose d'étrange lui tirait le cœur, une sorte de magnétisme qu'il ne comprenait pas. Peu importe ce que c'était, ça le rendait malheureux.

Après les funérailles, il projeta de retourner en Arizona, mais sa mère le supplia si fort de rester en Indiana, qu'il finit par accepter, pour autant qu'il puisse trouver un travail. Bientôt, il trouva un travail consistant à creuser des fossés pour l'installation des canalisations de gaz pour la compagnie locale de services publics, les Services publics d'Indiana. Il décida de rester à Jeffersonville, du moins pour un moment.

La neige vint tard, en l'automne 1929. Lorsque Billy se leva et vit le sol tout blanc et froid, il prit une couverture de sa mère, se rendit au cimetière, balaya la neige sur la tombe d'Edward et étendit la couverture sur le monticule de terre. Il voulait qu'Edward soit au chaud.

Chapitre 8

Le signe le suit

1929

EN OCTOBRE 1929, la bourse de New York s'effondra, plongeant les États-Unis dans le plus gros cauchemar économique jamais vu. Des milliers de banques fermèrent leurs portes pendant que les banquiers désespérés faisaient face aux clients furieux. Peu à peu, la Grande Dépression toucha tous les aspects de l'économie. Les usines diminuèrent leur production ou fermèrent complètement ; les fermiers se serraient la ceinture ou faisaient faillite ; le chômage augmenta à un tel point qu'un travailleur américain sur quatre se retrouva oisif.

Même si l'emploi de Billy au Département des Services publics ne lui rapportait que 20 cents [0,14 euro] de l'heure, il se considérait chanceux d'avoir du travail. Il envisageait toujours d'aller, un jour, vivre comme trappeur dans les montagnes de l'Ouest, mais, pour l'instant, ses chèques de paye étaient nécessaires à la maison. La santé de son père se détériorait à cause de son abus d'alcool. Charles Branham, âgé de trente-huit ans, n'avait pas d'emploi et presque aucune chance d'en trouver un et de le conserver. Le 2 novembre 1929, Ella accoucha de son dixième et dernier enfant. Finalement, après neuf garçons, elle eut une fille. Ella nomma sa fille Fay Delores Branham, mais elle l'appelait par son deuxième prénom. Alors, des onze Branham vivant dans la même maison, seul Billy avait un emploi à temps plein. Billy ressentait l'obligation de soutenir sa famille, pour quelques années au moins.

Le travail aux Services publics de l'Indiana allait bien avec le tempérament de Billy. Il travaillait en plein air toute l'année et ses tâches variaient toujours, ce qui faisait qu'il s'ennuyait rarement. Une semaine, il pouvait creuser des fossés pour poser des conduites à gaz ; une autre semaine, il relevait les compteurs ou réparait les fuites de gaz, ou bien montait sur les pylônes pour réparer les lignes électriques. La seule partie de son travail qu'il n'aimait pas, c'était de couper l'électricité aux familles qui ne pouvaient pas payer leurs factures. Et lorsque la Dépression s'accroissait, cela se produisait beaucoup trop fréquemment à son goût.

Bien que Billy ait été content de son emploi aux Services publics, 8 \$ par semaine ne suffisaient pas pour subvenir aux besoins d'une famille de onze personnes. Alors, lorsqu'il se vit offrir un emploi à temps partiel en tant que garde-chasse pour l'État de l'Indiana, il sauta sur l'occasion. Cela voulait dire qu'il serait régulièrement à l'extérieur de la ville pour faire des patrouilles dans les bois. La pensée d'être payé pour faire ce qu'il aimait vraiment le réjouissait. En réalité, cela ne se passa jamais ainsi. Son salaire était censé être une commission sur le nombre

de contraventions qu'il dressait à ceux qui enfrenaient la réglementation de la chasse. Mais Billy ne pouvait jamais se résoudre à dresser une contravention. Il avait le sentiment qu'il serait plus efficace de discuter avec le braconnier sur l'importance de la conservation de la faune et l'obéissance aux lois. En fait, Billy donnait de son temps, mais la satisfaction de se promener dans les bois et d'être hors de ville était suffisante.

Un jour, Billy fut désigné pour faire une patrouille dans le parc national de Henryville, à 20 milles [32 km] au nord de Jeffersonville. Dès qu'il monta dans l'autobus Greyhound, un sentiment étrange l'envahit, une pression, presque comme si une force invisible le poussait. L'autobus était bondé ; les passagers occupaient tous les bancs et plusieurs étaient debout dans le couloir. Billy se fraya un chemin vers le centre de l'autobus et s'arrêta entre une dame corpulente d'âge moyen et un marin. La dame leva la tête et dit : « Bonjour » tandis que l'autobus quittait l'arrêt.

Billy répondit : « Bonjour », puis regarda par la fenêtre les maisons qui défilaient le long de la route.

Maintenant, la force étrange qu'il ressentait le poussait encore davantage. Elle semblait venir de cette dame corpulente. Du coin de l'œil, Billy pouvait voir qu'elle le regardait en face. Elle le rendait mal à l'aise.

Bientôt, elle engagea la conversation. « Êtes-vous un officier? »

Billy portait son uniforme de garde-chasse avec un pistolet dans l'étui qui était attaché à son côté. « Je suis un garde-chasse », lui répondit-il.

« Vous êtes solitaire, n'est-ce pas? »

Billy masqua sa surprise. Il répondit par un mensonge : « Non, madame. »

« C'est que vous n'êtes pas chez vous », dit-elle.

« Si, je suis chez moi.. »

Elle secoua la tête : « Non, vous êtes né pour l'Ouest. »

Cela fit à Billy l'effet d'une douche froide. « Eh, mais de quoi parlez-vous? »

Elle dit : « Peut-être ferais-je mieux de m'expliquer. Voyez-vous, je suis astrologue. »

Billy grogna intérieurement, pensant : « Voilà encore une de ces personnes bizarres. » Et il s'éloigna d'elle et se rapprocha du marin.

Elle le suivit, titubant avec le balancement de l'autobus. Elle dit : « J'aimerais vous parler quelques instants. » Billy continua de regarder en face de lui, faisant comme s'il ne l'entendait pas. Elle insista : « Puis-je vous parler juste un petit moment? »

Billy l'ignora. Il pensait : « Ce n'est pas très poli de ma part, mais je ne veux pas lui parler. »

Mais, la dame ne voulait pas le laisser tranquille. « Dites, vous le garde-chasse, puis-je vous parler un instant? »

Finalement, Billy se retourna et lui dit sèchement : « Que voulez-vous? » Il se sentait coupable de parler de manière aussi impolie, mais il n'avait vraiment pas envie de parler avec une astrologue. Il se rappelait ce que la gitane lui avait dit au carnaval et ce souvenir le mettait mal à l'aise.

La femme demanda : « Êtes-vous un chrétien? »

« Non » coupa-t-il : « et qu'est-ce que ça peut bien vous faire? »

Elle haussa les épaules. « Oh, je me posais juste la question. Saviez-vous que vous êtes né sous un signe? »

Billy avala péniblement. « Écoutez madame, je ne veux rien savoir de cela. Je sais que je suis dur avec vous, mais je le pense vraiment. Je ne veux rien savoir de ça. »

Elle recula un peu : « Oh, ne soyez pas si dur. »

« Je ne veux pas vous blesser, mais je ne connais rien des choses religieuses et je ne veux pas les connaître. » Billy se détourna d'elle et se mit à regarder plus loin que le marin, vers l'avant de l'autobus.

« Oh vous ne devriez pas agir comme ça. Cela n'a rien à voir avec la religion. Je suis en route pour Chicago pour rendre visite à mon fils qui est un ministre baptiste. Je travaille à la Maison Blanche. Saviez-vous que la position des étoiles affecte les choses ici sur la terre? »

« Je n'en ai aucune idée », dit Billy.

Elle dit : « Il y a un marin debout devant vous. Demandez-lui si la lune ne contrôle pas les marées. »

« J'ai assez de bon sens pour savoir cela », coupa Billy.

La femme continua : « Il y a encore de nombreux corps célestes qui ont une signification sur la terre. Si je pouvais vous dire exactement votre date de naissance, me croiriez-vous? »

Billy fronça les sourcils, mal à l'aise. « Vous n'y arriverez pas. »

Elle sourit : « Oh si. Vous êtes né le 6 avril 1909, à cinq heures du matin. »

L'air bourru de Billy fit place à la surprise. « C'est exact. Maintenant, dites à ce marin quand il est né. »

Elle dit : « Je ne peux pas. Voyez-vous, vous êtes né sous un signe. Les pasteurs ne vous en ont-ils jamais parlé? »

« Je n'ai rien à faire avec des prédicateurs ; rien du tout. »

Les yeux de la dame se détournèrent, comme si son esprit poursuivait cette pensée. « N'est-ce pas étrange que les prédicateurs ne puissent pas voir cela? »

Billy répéta : « Je ne vais pas dans les endroits qu'ils fréquentent. »

Elle le fixa de nouveau du regard. « Écoutez, je veux vous dire quelque chose. Vous êtes né sous un signe, comme un don pour l'humanité. Si seulement vous le reconnaissiez... »

Il l'interrompit : « Je serai peut-être un autre Daniel Boone. J'aime chasser et je suis né au Kentucky. »

« Non, je ne parle pas ça. »

« Alors, alors, je serai peut-être un homme d'affaires, j'ai suivi l'école primaire. »

Elle n'avait pas l'air amusée. « Ce n'est pas de ça que je parle. Je ne sais pas ce que vous serez, mais, je vois par votre aura que vous êtes né pour être un don. Vous souvenez-vous de l'histoire des "mages" qui furent conduits par une étoile vers l'enfant Jésus? »

« Je ne connais rien de la religion. »

« Mais vous avez entendu parler des "mages" qui allèrent voir l'enfant Jésus, n'est-ce pas? »

« Oui. »

« Et que sont les "mages"? »

« Oh, ils étaient seulement des mages, c'est tout ce que je sais. »

Elle expliqua : « Ces "mages" étaient comme moi ; c'étaient des astrologues, des gens qui observent les étoiles. Vous savez, avant que Dieu fasse quelque chose sur la terre, Il le déclare toujours dans les cieux auparavant. C'est ce qu'Il a fait lorsque Jésus est né ; trois planètes se sont alignées et ont formé une conjonction qui attira l'attention d'astrologues qui vivaient en Orient. L'un d'eux était de la lignée de Sem, l'autre de Cham et l'autre de Japhet, les trois fils de Noé. Ils représentaient tous les peuples de la terre. Chacun de ces trois hommes voyagea en direction de l'Occident séparément, ne sachant pas que les autres venaient, jusqu'à ce qu'ils se rencontrent à Jérusalem. Puis, ils allèrent à Bethléem et trouvèrent l'enfant Jésus. Ils surent que Jésus était celui qu'ils cherchaient à cause de la couleur de son aura. Vous savez ce qu'est une aura, n'est-ce pas? C'est la lumière surnaturelle de l'âme. Tout le monde a une aura ; elles sont de différentes couleurs et chaque couleur veut dire quelque chose. L'or signifie un don de Dieu. Ces "mages" adorèrent Jésus et Lui donnèrent des cadeaux. Ils s'en retournèrent lorsque les corps célestes se séparèrent pour suivre leurs orbites respectives. En commémoration du plus grand don que Dieu ait fait à l'humanité, son propre fils, Jésus, chaque fois que ces trois planètes s'alignent, Dieu envoie un don moins important aux hommes. Vous êtes né sous une telle conjonction. Il y a une aura dorée qui vous entoure. C'est la raison pour laquelle je connais la date et l'heure de votre naissance et que votre destinée est dans l'Ouest. »

Par courtoisie, Billy avait essayé de l'écouter patiemment ; mais, maintenant, il en avait assez entendu. « Madame, tout ce que je sais, c'est que je suis garde-chasse pour l'État de l'Indiana et que je fais du mieux que je peux. Je ne suis pas religieux et ne veux plus en entendre parler! »

Billy se déplaça vers l'avant de l'autobus, le marin se retrouvant ainsi entre lui et l'astrologue, mettant définitivement fin à la conversation.

Cependant, l'incident n'était pas facile à oublier et il troubla ses pensées à maintes reprises. Sa vie semblait tellement différente de celle des gens qu'il connaissait ; mais un don ? Qu'est-ce que ça pouvait signifier ? Et qu'y avait-il en lui qui attirait tous ces gens étranges ? La diseuse de bonne aventure lui avait dit qu'elle voyait une lumière qui le suivait ; l'astrologue lui avait parlé d'une aura. Billy ne pouvait mettre tout ça ensemble. La question tournait dans son esprit comme de la crème dans une baratte à beurre. Pourquoi était-il si différent ? Pourquoi avait-il senti cette pression immédiatement après être entré dans l'autobus Greyhound ? Et pourquoi était-il si malheureux lorsqu'on abordait le sujet de la religion ? Avait-il peur ? Peut-être que Dieu le cherchait et qu'il essayait de se cacher ? Et qu'est-ce que cette femme avait voulu dire lorsqu'elle avait dit que sa destinée était dans l'Ouest ?

Chapitre 9

Sa dernière chance

1931-1932

LORSQUE WILLIAM BRANHAM eut 20 ans, il trouva par hasard un moyen de se faire un peu plus d'argent. Un jour, il emprunta une motocyclette Harley-Davidson. Alors qu'il faisait de la vitesse sur une route de gravier, il perdit le contrôle de la machine et se retrouva dans le fossé devant un camp d'entraînement pour boxeurs. Plusieurs hommes virent l'accident et coururent vers la route pour voir s'il était blessé. Par chance, Billy n'était pas gravement blessé, mais il se sentait trop secoué pour se relever et reprendre la route. Alors les hommes lui suggérèrent d'entrer et de regarder quelques combats en attendant qu'il se sente mieux. Comme Billy entra dans la salle, un des entraîneurs, un homme du nom de George Six-secondes Smith ouvrit la porte d'une cage à oiseau. Il en sortit un canari qui virevoltait si vite autour de la salle que Smith ne put l'attraper. Mais, lorsque l'oiseau passa comme une flèche près de la tête de Billy, celui-ci l'attrapa au vol.

Six-secondes Smith siffla d'admiration. « Je n'ai jamais vu de mains aussi rapides. Jeune homme, avez-vous déjà envisagé de faire de la boxe de compétition? »

Cette remarque désinvolte fit réfléchir Billy à la boxe de compétition et il passa bientôt tous ses temps libres à s'entraîner à ce sport. Il courait de sept à huit milles [10,5 à 12 km] par jour, puis se présentait au camp d'entraînement pour donner des coups de poings sur le punching bag jusqu'à ce qu'un boxeur lui demande de venir lutter avec lui sur le ring. En regardant Billy s'entraîner, Six-secondes Smith fut bientôt plus impressionné par la détermination de Billy que par sa vitesse. L'entraîneur passa de nombreuses heures avec Billy, lui enseignant les bons mouvements de pieds, la façon de bouger ses mains et, le plus important de tout, comment encaisser des coups sans s'évanouir.

George Smith devait son surnom à son premier combat professionnel, alors qu'il avait mis son adversaire K.O. après seulement six secondes. Smith avait à peu près huit ans de plus que Billy, pesait environ 35 livres [18 kg] de plus que lui et était l'homme le plus dur qu'il ait rencontré de sa vie. La première fois que Billy monta sur le ring avec son entraîneur, ce dernier le mit en pièces sans pitié. Une fois, Smith frappa Billy tellement fort qu'il passa par-dessus les cordes et s'écrasa dans les chaises pliantes autour du ring. Il fallut un long moment à Billy pour se relever. Lorsqu'il retrouva finalement son souffle, il dit : « Six, pourquoi dois-tu me traiter de cette façon? »

Six-secondes Smith se mit à rire et dit : « Ce genre de traitement te fera le plus grand bien. »

« Le plus grand bien? Comment est-ce que ça pourrait me faire du bien? Tu es presque en train de me tuer. »

« Écoute-moi bien, Billy, peu m’importe ta condition physique. Chaque fois que tu reçois un coup, cela donne un choc à ton système et arrête l’afflux du sang vers ton cœur. En boxe, tu dois apprendre à encaisser un coup dur et revenir à toi tout de suite. Si ton corps n’est pas habitué à revenir à lui tout de suite, tu resteras étendu là et tu perdras le compte. Mais si tu es habitué, même si tu es mis K.O., tu reviendras à toi. C’est ma façon d’entraîner. Tu ne m’aimes peut-être pas maintenant, mais tu m’apprécieras quand tu commenceras la compétition. »

Billy remonta sur le ring et continua. Il finit par avoir un tel contrôle de lui-même que Six-secondes Smith pouvait le frapper à l’estomac assez fort pour l’envoyer dans les cordes et ça ne dérangeait pas du tout Billy. Il rebondissait pour se battre. Dès qu’il réussit à tenir pendant huit ou dix rounds à entraînement, il commença à combattre dans le cadre des compétitions de boxe pour amateurs Golden Gloves.

Billy faisait des progrès sur le ring. Qu’il s’entraîne seulement ou qu’il combatte pour un prix, il donnait tout ce qu’il avait. La boxe lui permettait de laisser échapper ses émotions ; toute la colère et la haine qu’il avait refoulées depuis si longtemps chargeaient ses bras comme des bâtons de dynamite. Sa vitesse et sa détermination le conduisirent de victoire en victoire. Chaque triomphe lui apportait plus de gloire et sa confiance en lui-même décupla. Jamais avant il n’avait expérimenté une telle reconnaissance et une telle acceptation. Il commença à avoir le sentiment qu’il était quelqu’un d’important.

Il ne perdit aucun combat de boxe pour amateurs. Après un an passé dans les compétitions Golden Gloves, il devint professionnel. Il gagna quinze combats professionnels consécutifs, y compris un championnat en catégorie poids coq [113-118 livres = 50,8 kg-53,5 kg]¹, qui rassemblait des boxeurs de trois États. Il pensa alors qu’il était imbattable. Mais un certain soir, il eut affaire à forte partie.

Il devait se battre contre Bill Pritchard, un champion de boxe de la Virginie Occidentale. La partie devait se tenir à Evansville, en Indiana. Billy se rendit à Evansville en voiture avec son ami, Howard McLean, un boxeur poids welter qui avait aussi un combat ce soir-là. Ils mangèrent à 3 h de l’après-midi, puis commencèrent à marcher en direction de l’arène afin de se reposer un petit peu avant que leurs mains soient bandées pour le combat. Billy portait un costume bleu. Il sortit un peigne de sa poche et le passa dans son épaisse chevelure noire.

Howard regarda son ami et siffla : « Tu sais Billy, tu ressembles à un petit prédicateur baptiste. » Billy devint rouge de colère. Il était très sensible aux insultes et dans son esprit, prédicateur voulait dire la même chose que poule mouillée. « Attends une minute Howard, tu ferais mieux de sourire quand tu dis ça. » Billy écarta les jambes et leva les poings. Bien que Howard ait pesé 30 livres [15 kg] de plus que lui, Billy était prêt à s’attaquer à lui. Mais Howard rit, insistant que ce n’était qu’une plaisanterie, alors Billy baissa les poings.

¹ Poids coq : 113-118 livres [56 à 59 kg] Poids Welter : 136-147 livres [68 à 74 kg]

Ce soir-là, sur le ring, Billy fut surpris de la force et la rapidité de son adversaire. Pritchard le frappait avec une rage qu'il ne pouvait égaler. Pour la première fois de sa carrière de boxeur, Billy ne se sentit pas sûr de lui-même. Au début de la partie, lorsqu'il réalisa qu'il était en difficulté, il espérait pouvoir obtenir le match nul contre Pritchard. Mais alors que le combat progressait et que Billy ne cessait d'encaisser les coups, il se demanda si Pritchard allait finir par le tuer. Vers la fin du combat, alors qu'il se reposait entre deux rounds sur son tabouret, il leva les yeux vers le plafond et pria silencieusement : « Ô Dieu, si Tu me laisses sortir vivant de ce combat, je Te promets d'arrêter la boxe. »

Après ce soir-là, Billy ne remonta plus jamais sur un ring de boxe.



Bill Pritchard

UN JOUR d'automne 1931, Billy réparait des compteurs à la New Albany Gas Works. Alors qu'il recherchait des fuites éventuelles, il fut atteint par des émanations de gaz et il s'écroula par terre. Les séquelles de cet accident le dérangèrent constamment par la suite. Il souffrait de maux de tête. Sa vue était trouble. Il avait de la difficulté à manger ; il avait des brûlures d'estomac toutes les fois qu'il mangeait et les sucs gastriques remontaient dans sa bouche et lui brûlaient la gorge. Son employeur, les Services publics de l'Indiana, lui paya des consultations chez plusieurs médecins spécialistes à Louisville, Kentucky, mais les médecins avaient de la difficulté à localiser le problème. Après plusieurs examens, ils déclarèrent que c'était une appendicite. Cela surprit Billy, car sa douleur se situait au niveau de l'estomac et non dans son côté. Mais les spécialistes le convainquirent que les gaz qui l'avaient empoisonné rendaient les investigations confuses, masquant les symptômes de l'appendicite. Son appendice était enflammé et ils insistèrent pour l'enlever.

Billy accepta avec réticence de se faire opérer, et seulement si on faisait une anesthésie locale. Il avait des souvenirs terrifiants de l'opération qu'il avait subie à l'âge de 14 ans, lorsque ses jambes avaient été déchiquetées par ces coups de fusil. À cette époque, il avait failli ne jamais sortir de l'anesthésie ; et il ne pouvait oublier l'expérience horrible qu'il avait vécue, alors qu'il tombait dans les régions des âmes perdues ; les ténèbres, le brouillard, la solitude et ces faces hideuses! Il ne voulait plus jamais voir cet endroit.

Parce qu'il était nerveux et inquiet, Billy voulut quelqu'un près de lui pendant l'opération, quelqu'un qui sache prier, alors il demanda au ministre local de la Première Église Baptiste de rester près de lui. Son appendice fut enlevé avec succès et on reconduisit Billy jusqu'à sa chambre. Étendu parfaitement conscient sur son lit d'hôpital, Billy sentit son pouls devenir plus faible de minute en minute. Il essaya d'appeler l'infirmière, mais sa voix n'était qu'un murmure et ses bras étaient trop faibles pour bouger. Sa respiration devint superficielle ; les battements de son cœur ralentirent au point qu'il n'y en avait presque plus. Il pensa : « Est-ce que c'est la mort? Est-ce que je m'en vais? »

La lumière de la chambre devint pénombre et les murs prirent l'aspect d'arbres dans la brume. Il lui semblait être dans une forêt sombre. Un peu plus loin, il pouvait entendre le vent souffler. Faible au début, le bruit augmenta lentement, alors qu'il se rapprochait de lui. Billy fut pris de panique. Ça y est! C'est la mort qui vient me prendre! Il essaya de prier, mais ne put trouver les mots. Le vent se rapprocha jusqu'à ce que les arbres près de lui en soient secoués avec force. Puis, soudain, le paysage changea, la forêt sombre disparut brusquement et Billy se retrouva à l'ombre d'un grand peuplier argenté. C'était le même arbre qu'il avait évité depuis qu'il avait eu tellement peur, lorsqu'il était un petit garçon. Il n'y avait pas un souffle d'air et l'atmosphère était oppressante, comme lors d'une journée où le taux d'humidité est de quatre-vingt-dix-neuf pour cent. Un bruissement dans les feuilles lui fit lever les yeux. Il vit alors le même tourbillon dans les branches, entendit la même voix profonde qui disait : « *Ne bois jamais, ne fume ni ne souille ton corps d'aucune façon. Je t'ai appelé et tu n'es pas allé.* » Billy se souvint soudain de ce jour plusieurs années auparavant, lorsque la voix lui avait dit : « *Il y a un travail pour toi lorsque tu seras plus âgé.* » Et maintenant, elle répétait l'accusation : « *Je t'ai appelé et tu n'es pas allé.* »

Billy était terrifié. Avait-il manqué le but de sa vie? Était-il trop tard? Frénétiquement, il appela à haute voix : « Qui a appelé? Qui es-tu? Et que voulais-tu que je fasse? »

La voix répéta pour la troisième fois : « *Je t'ai appelé et tu n'es pas allé.* »

Billy cria : « Jésus, si c'est Toi, laisse-moi revenir sur la terre et je prêcherai Ton Évangile sur les toits des maisons et aux coins des rues. J'en parlerai à tout le monde! »

En un instant, Billy fut de retour dans son lit d'hôpital. Son cœur se mit à battre fort et il inspira profondément. Il allait vivre.

Le chirurgien qui était à son chevet fut surpris de voir les joues de Billy rougir et ses forces revenir si rapidement. Il se tourna vers Charles et Ella et dit : « Je ne suis pas un homme qui va à l'église. Mon métier ne me laisse pas beaucoup de temps, mais je sais que Dieu a visité ce garçon. »

Par nécessité, Billy retourna au travail dès que les points de suture furent en mesure de supporter le stress. Malheureusement, l'opération ne guérit aucun de ses anciens symptômes. Durant l'hiver 1931-32, son état empira. Son estomac rejetait presque tout ce qu'il mangeait et il ne vivait que de purée d'orge et de jus de pruneaux et même cela ne restait que rarement. Ses yeux développèrent un astigmatisme, si bien qu'il ne voyait pas sans d'épaisses lunettes. Lorsqu'il les enlevait, sa tête tremblait tellement que le barbier n'arrivait pas à lui couper les cheveux.

Les spécialistes de Louisville étaient dérouterés. Après lui avoir fait passer toute une série de tests, un médecin lui dit : « Monsieur Branham, j'ai bien peur que votre condition soit sans espoir. Votre estomac est un gros nœud de plaies. Vous allez devoir faire un régime strict composé d'aliments légers pour le reste de votre vie. N'oubliez jamais cela, car une seule bouchée de nourriture solide vous tuerait. »

Billy retourna à la maison, malade et déprimé. Mais, au moins, il était en vie. Maintenant, il était déterminé à trouver Dieu afin de pouvoir tenir sa promesse. Il commença à lire la Bible avec un grand sérieux. Et plus il lisait, plus ça l'encourageait. Il pouvait s'identifier avec certaines des expériences qu'il lisait, comme lorsque des hommes ou des femmes entendaient la voix de Dieu leur parler directement. Était-il possible que ce fût Dieu qui lui avait parlé lorsqu'il était sous le peuplier alors qu'il était un petit garçon? Il s'en était toujours douté, mais, il n'en fut pas convaincu avant de lire le passage où Dieu parle à Job dans un tourbillon.² Cela le convainquit. Puis, quand Billy plongea dans la vie de Jésus, Pierre et Paul, il se mit à brûler d'excitation. Il trouvait enfin une explication à ces états étranges, comme des transes, qu'il avait expérimentés, alors qu'il était tout à fait conscient et qu'il se retrouvait tout à coup dans un autre lieu, regardant quelque chose arriver qui semblait aussi réel que les chaussures qu'il avait aux pieds. La Bible appelait ça des visions. Sa vie n'était peut-être pas si étrange, après tout. Peut-être était-ce seulement Dieu qui traitait avec lui.

Billy commença à visiter différentes églises de la région, demandant comment il pouvait rencontrer Dieu. Mais, au lieu de trouver un accord général et un chemin clair et bien établi, il fut confronté à des opinions contradictoires qui créaient la confusion. La Première Église Baptiste voulait qu'il inscrive son nom dans leur registre d'église et ils lui auraient alors donné une lettre d'admission. Les Luthériens voulaient qu'il suive des cours pour la Confirmation. Les Catholiques lui dirent qu'il devait reconnaître le pape en tant qu'autorité suprême de Dieu sur la terre et assister à la messe tous les dimanches. Les Adventistes du Septième jour lui dirent qu'il devait observer le samedi comme jour du sabbat. Chaque église croyait avoir le monopole de la vérité, à l'exclusion des autres.

Billy ne savait que faire. Il n'avait aucune idée où trouver Dieu. Puis il se dit : « Je sais que je L'ai vu dans la nature. Je vais aller Lui parler dans les bois. »

Il se rendit à son lieu de chasse préféré, mais cela ne fut pas efficace. Il ne savait pas quoi dire et il se sentait stupide de parler alors que personne ne semblait écouter. Puis, il eut une idée. Pourquoi ne pas écrire une lettre à Dieu? Cela semblait être une bonne idée, alors il écrivit :

²Job 38:1 et 40:6

Cher Monsieur,

Je sais que vous prenez parfois ce sentier, car je chasse l'écureuil et je sais que vous passez par là. Je vous veux. Pourriez-vous venir une fois parler avec moi? J'aimerais vous dire quelque chose.

Billy Branham

Après avoir accroché sa lettre à un arbre, Billy rentra à la maison, pensant revenir plus tard pour voir si cela avait donné quelque chose. Mais le jour suivant il eut des doutes, se disant : « Maintenant, un instant. Je n'ai jamais vu personne là-bas dans ces bois. En outre, si Dieu est partout, je devrais pouvoir le trouver aussi bien en ville qu'à la campagne. Mais cela me ramène à mon problème original. J'aimerais parler à Dieu, mais, je ne sais pas comment m'y prendre. »

Il alla donc à la vieille remise derrière la maison et ferma la porte. L'intérieur de la remise était très humide à cause des averses qu'il y avait eues la nuit précédente. Ignorant la terre humide, il s'agenouilla près d'un vieux Ford de modèle-T. Son esprit était concentré sur un seul but, parler avec son Créateur. Il murmura : « Maintenant, comment est-ce que je fais ça? J'ai vu des images de gens qui priaient et je crois qu'ils mettaient leurs mains comme ça. » Il joignit ses mains à plat devant lui, dans la position classique de la prière. « Maintenant qu'est-ce que je vais dire? Il y a une façon de le faire et je ne la connais pas. » Il décida que la seule manière d'arriver à quelque chose était de tâtonner et d'essayer. « Cher monsieur, j'aimerais que Vous veniez parler un moment avec moi. Je voudrais Vous dire combien je suis mauvais. » Il s'arrêta pour écouter. La remise demeura parfaitement silencieuse. « Peut-être aurais-je dû mettre mes mains comme ça. » Et il croisa ses doigts et essaya de nouveau : « Cher monsieur, je ne sais pas vraiment comment faire cela, mais, je crois que Vous allez comprendre. Voulez-Vous m'aider? » Il s'arrêta de nouveau pour écouter. Rien.

Mais, cette fois, sa retenue se brisa complètement. Les larmes jaillirent de ses yeux, comme il criait : « Monsieur, je vais vous parler même si Vous ne me parlez pas. Monsieur Dieu, je ne suis pas bon. J'ai honte de moi. Je regrette de Vous avoir négligé pendant toutes ces années. Mais, maintenant, je Vous veux. S'il vous plaît, venez me parler. »

Soudain, il se sentit étrange. Lorsqu'il ouvrit les yeux et leva la tête, un frisson de peur parcourut sa colonne vertébrale. Une lumière brillante de couleur ambre flottait dans l'air devant lui en formant une croix parfaite. Des profondeurs de cette énergie sortit une voix parlant une langue que Billy n'avait jamais entendue. Puis, elle disparut.

Billy demeura sur ses genoux, le souffle coupé et incapable de bouger. Finalement, il trouva la force de dire : « Monsieur, je ne comprends pas votre langue, mais j'en déduis que je dois m'identifier à cette croix... et mes péchés sont censés y être aussi. Si Vous voulez bien me pardonner, alors revenez et parlez votre langue. Si Vous ne parlez pas la mienne, je comprendrai comme ça. »

La croix apparut de nouveau, éclatante de lumière et de chaleur. Billy ferma les yeux et étendit les bras. Il ressentit une sensation étrange qui ressemblait à des gouttes de pluie chaude

bombardant son corps. Il se sentit soudain libre et en paix, comme si un poids de cent livres [50 kg] avait été enlevé de ses épaules. Lorsqu'il ouvrit les yeux, la croix était partie.

Transporté, submergé, Billy quitta la remise en courant et entra dans la maison en coup de vent. Étonnée, sa mère lui demanda : « Billy, qu'est-ce qui se passe? Es-tu nerveux? »

« Non, maman. Quelque chose de merveilleux vient de m'arriver. »

« Qu'est-ce que c'est? »

« Je ne le sais pas, mais je me sens si bien. »

Il se précipita à nouveau dehors, cherchant une façon de laisser exploser sa joie. Une voie de chemin de fer passait juste derrière la maison. Billy enjamba le remblai et courut le long des rails, s'arrêtant parfois pour sauter en l'air et donner des coups de poings, boxant dans le vide pour donner libre cours à ses sentiments. Finalement, enfin, il avait trouvé Dieu à la croix de Jésus-Christ.

Quelques jours plus tard, Ella lui dit : « Billy, j'ai rêvé de toi la nuit dernière. Je t'ai vu debout sur un nuage blanc et tu prêchais au monde entier. »

Cela sembla très étrange à Billy, car sa mère ne rêvait presque jamais.

Chapitre 10

Le premier test de foi

1932

EN AUTOMNE 1932, William Branham vérifiait les compteurs électriques dans une petite rue de New Albany, lorsqu'une automobile vint se stationner derrière son camion de service. La porte de l'auto s'ouvrit et il en sortit une ravissante jeune fille. Ses cheveux noirs étincelaient au soleil et ses yeux foncés semblaient briller d'un feu intérieur. Un seul regard dans sa direction et Billy en oublia sa résolution de demeurer célibataire.

La jeune fille défroissa sa robe, attrapa un paquet qui était sur un siège de l'auto et commença à marcher. Billy se mit à transpirer. S'il ne disait pas quelque chose maintenant, il pourrait ne plus jamais la revoir. Il se jeta à l'eau. « Bonjour, madame. Belle journée, n'est-ce pas? »

La jeune fille se retourna et sourit. « Belle? Mais, elle est magnifique! » Elle leva les mains et décrivit un cercle. « Regardez seulement ces érables, rouges et oranges. Ils sont absolument sensationnels. »

« Oui, je crois qu'ils sont, uh, sensationnels. » En fait, il trouvait que c'était elle qui était sensationnelle. « Je m'appelle Billy Branham. Je travaille pour le Département des Services publics et je vérifiais ces compteurs. »

Elle tendit la main. « Ravie de vous connaître Billy. Je suis Hope Brumbach. Peut-être avez-vous entendu parler de mon père, Charlie Brumbach? Il est contremaître aux chemins de fer. »

« Non, je n'ai pas l'impression de le connaître. Vous habitez par ici? »

« Cette maison là-bas. » Elle désigna une maison en haut de la rue.

Billy sentait qu'il faisait des progrès ; il savait non seulement son nom, mais, aussi où elle habitait. Mais ce n'était pas suffisant. Il continua à poser des questions à Hope, cherchant une excuse pour la revoir. En continuant ses investigations, il apprit qu'elle était chrétienne et qu'elle allait à l'Église Baptiste Missionnaire locale sur la rue Watt à Jeffersonville. Il avait trouvé une entrée en matière. « Vous savez, je suis devenu chrétien il y a seulement quelques semaines et je ne vais pas à une église en particulier, je vais peut-être visiter votre église dimanche pour voir si je l'aime. »

« Je vais vous garder une place », dit-elle avec un sourire.

Lorsque Billy se présenta à l'église, le dimanche suivant, un siège libre l'attendait à côté de Hope. Après le service, elle lui parla un petit moment avant de retourner chez elle. Plaisante et radieuse, cette jeune fille de 19 ans l'intéressait plus que toutes les femmes qu'il avait rencontrées dans sa vie. Il y avait quelque chose de rafraîchissant dans sa joie et son innocence. Comme un aimant, elle l'attira à l'église de la rue Watt, encore et encore jusqu'à ce qu'il devienne un membre régulier.

Billy admettait que s'il avait choisi la Mission Baptiste entre toutes les églises de la ville, c'était parce que Hope Brumbach y allait. Cependant, il éprouva bientôt un profond respect pour son pasteur. Le Dr Roy Davis prêchait que Dieu ne valait pas plus que Sa Parole et qu'un chrétien ne valait pas plus que sa foi dans la Parole de Dieu, une chose qui frappa Billy comme étant la pure vérité. Le Dr Davis exhortait les membres de son assemblée à croire la Parole de Dieu de tout leur cœur et à la mettre en pratique dans leur vie quotidienne. Et mieux encore, ce pasteur semblait mettre en pratique ce qu'il prêchait.

Un matin, à l'église, le Dr Davis raconta une histoire. Alors qu'il était jeune, un incroyant traversait le pays, allant d'église en église, et soumettait la foi chrétienne à un test difficile. Le Dr Davis l'entendit lors d'une grande réunion à Memphis, dans le Tennessee. L'homme lut dans Marc, le chapitre 16, où Jésus dit : « *Voici les miracles qui accompagneront ceux qui auront cru : en mon nom ils chasseront les démons ; ils parleront de nouvelles langues ; ils saisiront des serpents ; s'ils boivent quelque breuvage mortel, il ne leur fera point de mal ; ils imposeront les mains aux malades et ceux-ci seront guéris.* » Puis l'incroyant plaça une bouteille d'acide sulfurique sur le podium et jeta un défi à l'auditoire : « Vous qui êtes censés être chrétiens, Jésus a dit que si vous croyez, vous pourriez boire n'importe quel breuvage mortel et que cela ne vous ferait aucun mal. Maintenant, si ceci est la Parole de Dieu inspirée, buvez cet acide sulfurique. » Et il répéta son défi plusieurs fois, critiquant les chrétiens pour leur manque de foi et se moquant même de l'idée d'un Dieu.

Le jeune Dr Davis dit à un évêque méthodiste âgé qui était assis à côté de lui : « Si cet incroyant jette ce défi encore une fois, je m'avancerai et boirai. »

L'évêque essaya de l'en dissuader. « Cet homme est fou. Laisse-le, mon fils. La Bible dit : "Tu ne tenteras pas le Seigneur, ton Dieu". »

Mais Davis était déterminé. « Non, je ne le laisserai pas tranquille. Et si je meurs dans mes souliers, j'irai au ciel en croyant la Parole de Dieu! »

L'incroyant riait de l'embarras des chrétiens. « Et parmi vous qui croyez que Dieu est si réel? Faites ce test de l'acide sulfurique. »

Le Dr Davis gagna le podium à grandes enjambées, se retourna et s'adressa à l'auditoire d'environ 3 000 personnes. « J'ai 25 ans. Je suis un ministre de l'Évangile. Je sais que mon Dieu est capable de me délivrer de cet acide sulfurique ; mais, même s'Il ne le fait pas, je ne laisserai pas cet incroyant défier la Parole de Dieu comme cela. » Il saisit la bouteille d'acide sulfurique et la but jusqu'à la dernière goutte sans souffrir du moindre effet néfaste. Puis, il prêcha l'Évangile avec tellement de conviction que 1 500 personnes consacrèrent à nouveau leur vie à Jésus-Christ.

En écoutant cette histoire, Billy se dit que le vieil évêque méthodiste avait démontré plus de bon sens que le jeune Dr Davis. Pourquoi quelqu'un devrait-il prouver Dieu? Jésus n'avait-il pas dit à propos des pharisiens incrédules : « Laissez-les. Si les aveugles conduisent les aveugles, ne tomberont-ils pas tous dans la fosse? » Mais, même si Billy n'était pas d'accord avec ce que le Dr Davis avait fait, il admirait la foi de son pasteur.

Le fait d'être exposé à un homme ayant une telle conviction inspirait Billy à porter une grande attention à la Parole de Dieu. Le premier petit chœur que Billy apprit à l'église fut : « Être comme Jésus, être comme Jésus, sur terre je languis d'être comme Lui. Pendant tout mon voyage de la terre à la gloire, je ne demande qu'à Lui ressembler. » Cela devint une prière constante dans le cœur de Billy : « Jésus, aide-moi à être comme Toi. » Après avoir lu le Nouveau Testament pour la deuxième fois, Billy réalisa qu'il avait besoin d'être baptisé. Il lut dans Matthieu 28, où Jésus dit à Pierre et aux autres disciples « *Allez, faites de toutes les nations des disciples, les baptisant au nom du Père, Fils et Saint-Esprit.* » Puis, il lut dans Actes, au chapitre 2, où plusieurs semaines après, Pierre ordonna au peuple : « *Que chacun de vous soit baptisé au nom de Jésus-Christ.* » Il sembla à Billy que, si quelqu'un devait savoir ce que Jésus avait voulu dire lorsqu'il donna sa grande commission, c'était bien Pierre et les autres disciples. Alors Billy demanda au Dr Davis de le baptiser de la même façon que les apôtres baptisaient dans le livre des Actes. Bien que cela fût contraire à la doctrine de la Mission Baptiste, le Dr Davis obtempéra et Billy fut baptisé au Nom du Seigneur Jésus-Christ.

Des mois avaient passé depuis son accident à la New Albany Gas Works. La santé de Billy empirait au lieu de s'améliorer. Maintenant, sa tête tremblait même lorsqu'il portait ses épaisses lunettes et, sans elles, il était presque aveugle. Son estomac lui faisait mal, même s'il ne consommait que de la purée d'orge et du jus de pruneaux. Et le plus alarmant dans tout ça était qu'il sentait ses forces décliner à cause de son régime déséquilibré.

Mais, maintenant, il avait un nouveau remède, la foi. Il avait lu où Jésus disait : « *Tout ce que vous demanderez avec foi vous le recevrez.* »³ Puis il lut, dans Jacques 5 : « *Quelqu'un parmi vous est-il malade? Qu'il appelle les anciens de l'Église, et qu'ils prient pour lui, en l'oignant d'huile au nom du Seigneur ; la prière de la foi sauvera le malade, et le Seigneur le relèvera.* » C'était sa réponse. Immédiatement après avoir lu cela, Billy courut à la maison du Dr Davis et demanda à l'ancien de l'oindre d'huile et de prier. Puis, étant dans la joie et clamant sa guérison, il s'en retourna chez lui.

Ce soir-là, au souper, Billy mit sa Bible sur la table, confessa sa guérison et annonça à sa famille que, dorénavant, il mangerait comme les autres.

Inquiète de cette déclaration, sa mère lui dit : « Billy, ça ne me dérange pas que tu aies de la religion, mais, tu sais ce que le médecin a dit : une seule bouchée de nourriture solide te tuerait. »

Billy répliqua : « Je sais aussi ce que Dieu a dit et Il a dit que j'étais guéri! Est-ce qu'on peut prier? » Il n'y avait encore jamais eu de prière à la table des Branham. Ne sachant que faire, Charles demeura figé sur sa chaise. Ella lança un dernier regard désespéré à son fils, puis fondit en larmes. Billy inclina la tête en priant : « Dieu, si je meurs, je m'en irai à la maison en Te faisant

³ Matthieu 21:22

confiance. Ta Parole dit que je suis guéri. J'ai le choix entre considérer ce que le médecin a dit et considérer ce que Tu as dit. J'ai cru ce que le médecin a dit pendant un an, mais, mon état ne s'est pas amélioré ; en fait, je vais moins bien. Je ne considérerai plus ce que le docteur a dit. Maintenant, je considère ce que Tu as dit. S'il Te plaît, bénis ces aliments pour nos corps ; je le demande au nom de Ton fils Jésus-Christ. Amen. »

Mettant de côté son verre de jus de pruneaux, Billy se servit des haricots, des oignons et du pain à la farine de maïs. Aussitôt que la première bouchée atteignit son estomac, elle remonta. Billy mit sa main devant sa bouche et l'avalait de nouveau. Elle remonta encore. Une fois encore, il l'avalait. Encore et encore son estomac protesta contre l'invasion de nourriture solide, l'acide brûlant sa gorge et sa bouche. Mais, Billy refusa de considérer son estomac. Il garda ses pensées sur ce que Dieu avait dit et non sur ce qu'il ressentait. Il continua à ravalier la même bouchée de haricots, jusqu'à ce qu'elle demeure dans son estomac. Puis, il prit une bouchée d'oignons bouillis.

Après le souper, Billy s'enferma dans sa chambre. Son estomac lui faisait tellement mal qu'il en avait les larmes aux yeux. Il avait constamment des renvois acides. Faiblement, il se mit à chanter un petit chœur qu'il avait appris à l'église : « Je peux, je veux, oh oui, je crois ; je peux, je veux, oh oui, je crois ; je peux, je veux, oh oui, je crois que Jésus me guérit. » Il s'écroula sur son lit. Et d'une voix à peine plus forte qu'un murmure, il dit : « Seigneur, je Te prends au mot. »



Hope (Brumbach) Branham

Sa mère frappa à la porte. « Comment te sens-tu Billy? »

« Je me sens bien. »

« J'ai appelé le médecin. Il a dit que tu allais mourir. »

Bill ravalait l'acide gastrique qui lui montait dans la bouche. « Je ne vais pas mourir, maman, je me sens merveilleusement bien », ne parlant pas de comment il se sentait dans son corps mais de son sentiment face à la promesse de Dieu.

Le lendemain matin, la marmite de haricots était toujours sur le fourneau. Ella se retourna lorsque son fils entra à la cuisine. « Qu'est-ce que tu veux pour déjeuner, Billy? »

« J'aimerais encore des haricots et du pain de maïs. »

Les jours passèrent et il souffrait toujours. Chaque repas était une lutte physique, son estomac ripostait en envoyant des acides brûlants et sa tête était tout étourdie. Mais dans le domaine de la foi, il ne combattait ni ne chancelait. Il se répétait constamment les paroles de Jésus : « *Si tu peux le croire, tout est possible à celui qui croit.* »⁴ C'était son ancre et en dépit de tous les symptômes contraires, il continua à témoigner que Jésus-Christ l'avait guéri.

Il lut aussi l'avertissement de Paul ; « *Ne devez rien à personne, si ce n'est de vous aimer les uns les autres.* »⁵ À ces mots, un sentiment de culpabilité envahit son cœur. Il devait alors 2 000 \$ [1 400 euros] de frais médicaux liés à son opération. Après avoir prié à ce sujet, il réalisa que Dieu n'interdisait pas aux chrétiens d'avoir des dettes, mais, Il leur disait plutôt de rembourser ce qu'ils pouvaient de leurs dettes et de ne pas les laisser impayées. Bill devait 300 \$ [210 euro] à un pharmacien, M. Mason, un homme sympathique qui n'avait jamais refusé de médicaments à Billy parce que la famille Branham était pauvre.

Billy descendit à la pharmacie et dit à M. Mason : « Je vous dois de l'argent et je vais vous payer. Je suis encore très faible, des suites de l'opération, mais, j'essaie de travailler. J'ai un travail aux Services publics de l'Indiana et je gagne vingt cents [0,14 euro] de l'heure. J'essaierai de vous payer quelque chose prélevé sur chacune de mes payes. Je suis un chrétien, maintenant, et mon premier devoir est envers Dieu. Je lui dois d'abord mes dîmes. Ensuite, ma seconde tâche est de payer mes dettes. Je suis très serré, financièrement, mon père est malade et j'aide à subvenir aux besoins de ma mère, de mes sept frères et de ma sœur. Mais, j'essaierai de vous donner au moins vingt-cinq cents [0,18 euro], chaque jour de paye. »

Les jours devinrent des semaines et Bill souffrait encore. Mais, petit à petit, après quelques mois, son état s'améliora à un tel point qu'il put manger tout ce qu'il voulait sans le moindre malaise. Son astigmatisme se corrigea à tel point qu'il n'eut bientôt plus besoin de lunettes. Lorsqu'il fit contrôler ses yeux, il obtint 20 sur 20, une vision parfaite. Il était rempli d'allégresse ; et sa confiance dans les promesses de Dieu fit un bond en avant.

⁴ Marc 9:23

⁵ Romains 13:8

Chapitre 11

Consacré pour un Évangile surnaturel

1932

WILLIAM BRANHAM et le Dr Davis se respectaient mutuellement ; Billy était inspiré par l'exemple de foi du vieil homme et le Dr Davis était impressionné par le zèle du jeune homme. Il ne se passa pas beaucoup de temps avant que le pasteur lui fasse une suggestion ; Billy devrait peut-être réfléchir à l'éventualité d'entrer dans le ministère. Le Dr Davis avait, de son organisation nationale, le pouvoir d'accorder un « permis de travail » à des personnes qui promettaient ; elles pouvaient ainsi être reconnues comme ministres dans la Mission Baptiste, sans suivre de formation officielle ou autre. Billy n'avait pas oublié sa promesse ; lorsque la mort était venue le réclamer l'année d'avant, il avait dit au Seigneur que, s'Il lui accordait la chance de vivre, il prêcherait l'Évangile sur les toits des maisons et aux coins des rues. Il était réjoui de s'en voir offrir la possibilité.

Alors, peu avant Noël 1932, le Dr Roy Davis consacra William Marrion Branham comme ministre de l'Évangile de Jésus-Christ, selon les lois et règlements de la Mission Baptiste. Billy avait 23 ans.

Quelques jours après sa consécration, Bill travaillait à New Albany à la tâche qu'il aimait le moins, couper les services aux gens qui ne pouvaient payer leurs factures d'eau, de gaz ou d'électricité. Il frappa à une porte pour avertir les occupants de la maison qu'il allait devoir couper la lumière. La femme qui répondit à la porte commença à l'insulter sans pitié.

À la première occasion, Billy lui dit : « Madame, vous ne devriez pas jurer comme ça. Ne craignez-vous pas Dieu ? »

« Dis-toi bien, espèce d'idiot, coupa-t-elle, que, si je voulais qu'on me parle de Dieu, je n'irais pas chercher un demi-sang comme toi. Ta mère doit être... » et elle se moqua en donnant une description crue et vile de sa mère et de ses ancêtres.

Billy avait toujours dit : « si un homme s'attaque à une femme, c'est qu'il n'est pas assez homme pour se confronter à un autre homme. » Mais, en écoutant cette femme dire de telles ordures à propos du bon caractère de sa mère, il aurait brisé ce précepte si cela s'était passé une année plus tôt. Il aurait fulminé de rage et aurait répliqué. Mais, maintenant, ses insultes ne le dérangent même pas. Comme la pluie qui glissait sur des bottes de caoutchouc, ses insultes n'entamèrent pas la paix qui entourait l'âme de Billy. Il dit poliment : « Je vais prier pour vous,

madame » et il partit. Billy sut à ce moment que le changement qui s'était opéré en lui était bien réel et permanent.

Le prochain endroit où il devait se rendre pour couper les services était une maison dont les gens avaient déménagé. Comme le bâtiment était vide et la porte entrouverte, Billy entra pour prier et remercier le Seigneur. S'agenouillant sur le sol, il joignit les mains mais, avant même qu'il ferme les yeux, le décor de la pièce changea. Les murs n'étaient plus couverts de papier peint rayé aux couleurs vives ; ils étaient blancs. Et la pièce n'était plus vide. Bill regardait un homme de couleur qui avait les cheveux blancs et une moustache et qui était étendu sur ce qui semblait être un lit d'hôpital. On aurait dit que l'homme avait eu un grave accident ; ses bras, ses jambes et sa poitrine étaient tout couverts de bandages. A côté du lit, tout près de Bill, se tenait une dame âgée de couleur. (Peut-être était-ce la femme de l'homme, puisqu'ils avaient l'air sensiblement du même âge.)

Bill perçut du mouvement en dehors de son champ de vision. Se retournant il vit un jeune homme et une jeune femme, tous deux de race blanche, qui entraient dans la pièce et qui se tinrent de l'autre côté du lit. Leur visage avait l'air triste, mais à part la tristesse, Billy ne pouvait faire le lien entre eux et le vieil homme enveloppé de bandages. Puis, deux autres personnes entrèrent dans la pièce, deux jeunes hommes. Ils faisaient face au lit, si bien que Bill ne pouvait pas voir leurs visages. Ces deux hommes lui semblaient étrangement familiers, bien que Bill puisse les reconnaître seulement de dos. Oui, oui, il reconnaissait l'un d'eux. C'était son ami, George DeArk, qu'il avait conduit au Seigneur quelques semaines auparavant. Et l'autre? Il essaya de situer l'autre. Qui, parmi les gens de sa connaissance, avait une épaisse chevelure noire bouclée? À ce moment-là, l'homme se tourna pour parler à la dame âgée à côté de lui. Bill sursauta de stupeur. C'était lui-même qu'il regardait!

Bill se vit se pencher au-dessus du lit et prier pour le malade de couleur. Instantanément, l'homme s'assit dans son lit et se mit à enlever ses bandages. Puis la vue de Billy fut obscurcie par beaucoup d'infirmières et de médecins qui entraient dans la chambre en courant. Le spectacle s'effaça et Billy se retrouva ailleurs. Il se tenait maintenant dans la rue, en face de l'hôpital. Comme il regardait, la porte d'entrée s'ouvrit et le même vieil homme sortit et descendit les marches comme s'il n'avait jamais été blessé. Il n'avait plus de bandages et portait un manteau brun et un chapeau Gibus. Puis soudain, la scène prit fin et Bill se retrouva agenouillé sur un sol nu, dans une maison vide dont les murs étaient couverts de papier peint rayé.

Que s'était-il passé? Où était-il allé? Il n'avait pas bougé d'un pouce, mais, s'était retrouvé dans une chambre d'hôpital à être témoin d'une scène extraordinaire. De quelle façon? Ça ne pouvait pas être un rêve. Il était tout à fait réveillé. Et l'action qui s'était déroulée à l'hôpital avait été aussi réelle que ses deux mains jointes sur son cœur.

Bien qu'il ne comprenne pas ce que ça voulait dire, Billy était pressé de raconter cette vision à la première personne disposée à écouter qu'il rencontrerait. Cela s'avéra être John Potts, un chrétien qui était assis au bureau de la compagnie des Services publics. C'était juste avant l'heure

de partir. M. Potts ne dit pas grand-chose pendant que Billy parlait, juste de temps en temps « Ah-ah... est-ce bien vrai... hum, c'est intéressant. »

Le lendemain matin, aussitôt que Billy apparut dans l'encadrement de la porte, M. Potts le prit à part. « Dis, Billy, à propos de ce rêve que tu as fait hier après-midi... »

« M. Potts, ce n'était pas un rêve, j'étais aussi réveillé que maintenant. Je ne sais pas exactement ce que c'était, peut-être une sorte de transe, j'imagine. »

« D'accord, si tu le dis. Quoi qu'il en soit, il se pourrait que j'aie une idée à propos de ce que ça veut dire. Hier soir, je suis allé rendre visite à un de mes amis à l'Hôpital Catholique de New Albany. Un des patients qui étaient là correspondait à la description de l'homme que tu as vu dans ta, euh, transe. Il s'appelle William Merrill. C'est un homme de couleur d'environ 65 ans et il est vraiment mal en point. Je lui ai parlé un peu, hier soir. Il semble qu'il possède une charrette et deux chevaux et qu'il gagne sa vie en ramassant les ordures dans les rues de New Albany. Il y a de deux jours, un jeune homme et une jeune fille roulaient en voiture à grande vitesse, lorsqu'ils perdirent le contrôle de leur véhicule à un coin de rue. Ils percutèrent sa charrette et lui fracturèrent les bras, le dos et les jambes. Je lui ai parlé de toi et de ta transe. Il est devenu tout excité et m'a supplié de te demander de venir prier pour lui. »

« Je me demande si c'est bien l'homme que j'ai vu. »

Toute la journée, Billy se demanda ce qui allait se passer s'il priait pour un homme aussi mal en point que M. Merrill semblait l'être. Cette pensée rendit Billy nerveux. Est-ce que l'homme s'assoierait vraiment dans son lit et commencerait à enlever ses bandages? Puis Billy pensa aux sermons que le Dr Davis avait prêchés, pressant les gens à croire dans la puissance surnaturelle de Dieu à accomplir des miracles. Lorsque Billy eut terminé son travail, il se sentait prêt. Il se rendit chez son ami George DeArk et s'ouvrit à lui au sujet de cette histoire fantastique.

George lui dit : « Certainement Billy, je vais aller avec toi prier pour cet homme. »

Et comme ils montaient les marches de l'hôpital, Billy expliqua : « Frère George, toutes ces choses étranges qui m'arrivent, je ne les comprends pas ; mais je sais que je ne peux pas prier pour ce vieil homme avant que ces deux jeunes gens soient dans la pièce et se tiennent de l'autre côté du lit, parce que je dois faire exactement comme cela m'a été montré. Alors, je ne sais pas si cela arrivera ce soir. Mais attends un peu et tu verras que cet homme sera guéri. »

Une fois à l'intérieur, Billy demanda à voir M. Merrill et on le dirigea vers sa chambre. Un seul regard à l'homme dans le lit et Billy sut qu'il était au bon endroit. C'était bien l'homme qu'il avait vu la veille. « Bonsoir monsieur. Je m'appelle Billy Branham. Il y avait un homme ici, hier soir, qui vous a parlé de moi. »

Le vieil homme lança avec ardeur : « Oh, c'est vous le garçon qui va prier pour que je sois guéri. »

Sa femme, qui se tenait près du lit, fronça les sourcils et se mit à le sermonner : « Jeune homme, je ne crois pas que vous réalisiez combien l'état de mon mari est sérieux. Non seulement il a plus de 104°F [40°C] de fièvre, mais les radiographies ont montré que certaines de ses côtes

fracturées appuient sur ses poumons. S'il fait le moindre faux mouvement, l'aspérité d'une côte risque de perforer un poumon ou, pire encore, de sectionner une artère et de provoquer une hémorragie mortelle. Je ne pense pas que vous devriez venir ici et le rendre tout excité. »

Mais M. Merrill voyait les choses différemment. « Écoutons au moins ce que ce garçon a à dire. »

Billy raconta l'expérience qu'il avait vécue la veille. Et juste au moment où il finissait, un jeune homme et une jeune femme entrèrent dans la pièce. M. Merrill les présenta comme étant les deux jeunes gens qui étaient dans l'auto qui avait percuté sa charrette. Ils étaient tous deux désolés à propos de l'accident et semblaient sincèrement préoccupés par l'état du vieil homme. Avec des visages sérieux et tristes, ils passèrent de l'autre côté du lit, près du mur.

Ce fut le signal pour Bill. Il inclina la tête et commençait tout juste à prier, lorsque M. Merrill s'écria : « Je suis guéri! » et se dressa d'un coup dans son lit. Sa femme hurla : « William, non! » en essayant de le repousser contre le matelas. Un interne se rua dans la chambre. Il essaya aussi de maintenir M. Merrill, mais, le vieux monsieur parvint à se tortiller hors du lit en criant « Je suis guéri! Je suis guéri! »

Les infirmières et les médecins vinrent en courant. Une des sœurs catholiques entra dans la chambre d'un air affairé et dit à Billy et à George : « Vous deux, il faut que vous sortiez d'ici, maintenant! On ne peut pas vous laisser rendre cet homme tout excité. Il est très malade. »

Comme Billy et George partaient, M. Merrill luttait pour mettre ses vêtements pendant que plusieurs médecins tentaient de le persuader de retourner au lit. Une fois dehors, Billy s'arrêta au pied des escaliers de l'hôpital et dit à George : « Attendons ici. Observe bien, il va porter un manteau brun et un chapeau gibus et descendre ces marches dans un instant. »

Plusieurs minutes passèrent... et il arriva avec sa femme, descendit les marches avec autant de vigueur que s'il était venu à l'hôpital faire une visite plutôt qu'en tant que patient. Il portait un costume brun et un chapeau gibus, exactement comme Billy l'avait prédit.

George demanda au vieil homme : « Comment avez-vous fait pour vous débarrasser de ces médecins? »

M. Merrill sourit sous sa moustache blanche. « Ils ont pris ma température et je n'avais plus de fièvre, alors ils m'ont laissé partir. »

LE LENDEMAIN MATIN, Billy se leva à l'aube. Comme il tâtonnait dans la pénombre pour trouver ses vêtements, la pièce devint claire comme en plein jour, comme si quelqu'un avait actionné l'interrupteur. Billy réalisa tout de suite qu'il n'était plus dans sa maison. La pièce dans laquelle il se trouvait était plus grande que sa chambre ; cela ressemblait à un salon avec un divan, un fauteuil des tables et des lampes, si ce n'est que, dans un coin de la pièce se trouvait un lit. Dans ce lit était étendue une femme d'âge moyen qui était affreusement estropiée. Bill regarda avec étonnement ses membres tordus se redresser et devenir normaux. La femme descendit du lit

et le regarda en face, ce qui permit à Billy de bien voir son visage. Puis il se retrouva dans la pénombre de sa chambre.

Billy demeura assis au bord de son lit un long moment, interloqué. Il était évident que le Seigneur Jésus allait guérir quelqu'un d'autre. Mais qui? Et quand? Il pensa : « Eh, bien, je vais sûrement l'apprendre aujourd'hui. »

Ce jour-là, son travail le conduisit au 2223 rue East Oak, à New Albany. Une nouvelle famille avait déménagé d'une maison composée de deux appartements et Bill devait arrêter l'eau d'un seul côté. Mais la boîte n'indiquait pas clairement quel compteur allait avec quel appartement. Il ferma la valve d'un compteur et alla frapper à la porte de l'appartement occupé.

Une ravissante adolescente vêtue pauvrement lui répondit. « Que voulez-vous? »

« Je travaille pour les Services publics. Voudriez-vous vérifier si l'eau courante est arrêtée? »

« Certainement. » La jeune fille rentra à la cuisine.

Se tenant sur le pas de la porte, Billy pouvait voir une femme étendue au salon, sur un lit qui ressemblait à un lit d'hôpital. Son corps était incroyablement tordu, ça la faisait ressembler à une araignée racornie. Le lit surélevait sa tête face à la porte, si bien que Billy put voir clairement le visage de la femme. Son cœur bondit d'excitation. C'était la femme estropiée qu'il avait vue dans la vision, le matin-même. Elle lisait un livre à la couverture noire. Un journal était par terre près de son lit.

« Bonjour madame? Je m'appelle Billy Branham. »

« Bonjour, moi, je m'appelle Mary Der Ohanion. Ma fille là, c'est Dorothy. »

Dorothy revint dans la pièce en disant : « Non, il y a toujours de l'eau. »

« J'imagine que j'ai fermé le bon compteur, alors. Merci d'avoir vérifié. » Mais il ne partit pas. Il devait maintenir la conversation avec cette femme estropiée. « Qu'est-ce que vous lisez? »

« La Bible, en arménien », répondit-elle.

Il lui lança un défi. « Croyez-vous? »

Mme Der Ohanion posa le livre sur ses genoux. « Dorothy a dix-sept ans. Je suis estropiée au lit depuis sa naissance. Mais, ce matin, j'ai lu dans le journal qu'un homme avait été guéri à l'Hôpital Catholique et j'ai dit : "il y a de l'espoir pour moi". Dites-moi, vous ne m'avez pas dit que votre nom était Branham? » Elle ôta ses lunettes pour regarder le jeune homme qui se tenait sur le pas de la porte de son salon. Son expression changea lorsqu'elle fit le lien entre ce jeune homme qui vérifiait les compteurs et le Branham sans visage du journal. « Êtes-vous l'homme de Dieu qui a guéri cet homme de couleur la nuit dernière? »

« Non, madame. Je ne suis pas un guérisseur. Quelque chose m'a montré que je devais prier pour cet homme. C'est le Seigneur Jésus qui est le guérisseur, pas moi. »

La femme acquiesça. « Depuis que j'ai lu le texte à propos de ce miracle, je demande à Dieu d'en faire un dans ma vie. Voudriez-vous prier pour moi? »

Billy regarda cette femme dont les membres étaient atrophiés depuis dix-sept ans et dit prudemment : « Je vais aller prier à ce sujet et je reviendrai. »

Il trouva un endroit où il pouvait être seul avec Dieu et pria jusqu'à ce que son courage s'accorde avec la vision. Puis il se rendit à la maison de George DeArk. « Frère George, j'ai rencontré la femme dont je t'ai parlé ce matin. Je sais que c'est la même. Viens avec moi. »

Les deux hommes se rendirent à l'immeuble et se tinrent à côté du lit de Mme Ohanion. Pendant que la femme serrait sa Bible arménienne sur son cœur, Dorothy et son petit frère de huit ans se cachèrent derrière l'arbre de Noël, de l'autre côté du salon, riant et se moquant de l'idée que leur mère se lèverait de son lit après y avoir passé dix-sept ans, quelle plaisanterie.

Bill ignora les enfants. « Mme Ohanion, le Seigneur Jésus-Christ va vous guérir. » Billy et George s'agenouillèrent et commencèrent à prier. Même à travers les paupières baissées, la lumière peut toucher les pupilles. Et à travers ses paupières, Billy vit une lumière tourner au-dessus de Mme Ohanion. Il ouvrit les yeux, s'attendant à voir une ampoule électrique. Au lieu de cela il vit une colonne de feu de couleur ambre au-dessus de son lit. Il fut saisi d'un effroi mêlé de respect, un mélange de crainte et de curiosité. Cela devait être la même lumière que celle qui avait formé une croix en l'air, quand il priait dans la remise derrière chez lui. Inspiré, Billy se pencha, prit la main de la femme estropiée et dit : « Mme Ohanion, le Seigneur Jésus m'a dit ce matin que vous alliez être guérie. Dans le Nom de Jésus, levez-vous et marchez. »

Repoussant ses couvertures, elle se tortilla vers le bord du lit comme une chenille, en s'aidant de ses jambes et de ses bras tordus. Billy eut un éclair d'appréhension, pensant que, s'il la laissait tomber en bas de ce lit, elle pourrait se casser le cou en heurtant le plancher. Puis, il pensa à la vision concernant William Merrill, à quel point elle avait été parfaite, infaillible. Alors, sa confiance revint.

Dès que ses jambes glissèrent sur le bord du lit, elles se redressèrent sous les yeux de tous. Dorothy se mit à crier comme une démente en s'arrachant les cheveux, et se précipita dehors en continuant à crier de toutes ses forces. Les voisins arrivèrent en courant et restèrent figés d'étonnement en regardant avec incrédulité leur voisine, Mary Der Ohanion, qui, pour la première fois depuis dix-sept ans, marchait autour du salon, les deux bras au-dessus de la tête, louant le Seigneur Jésus-Christ en arménien, sa langue maternelle.

Billy retourna chez lui, excité et joyeux à cause de ces merveilleuses visions qui précédaient de tels miracles. Mais bientôt son excitation allait s'effacer et sa joie céder la place à la peur. Sa prochaine vision allait être toute différente. Et lorsqu'il décrirait cette vision au Dr Davis, la réponse de son pasteur rendrait Bill tout confus. Ce serait le début d'années d'incertitude qui l'amèneraient à découvrir le secret de sa vie spéciale, un secret qui déclencherait le plus grand ministère de guérison par la foi que le monde n'ait jamais connu.

Livre Deux :
Le jeune homme et son désespoir
(1933-1946)



Chapitre 12

Se tenant dans les airs

1933

LA FOI DE FRAÎCHE DATE de William Branham n'était pas un passe-temps pour lui, ni quelque chose de supplémentaire comme du beurre ou de la confiture sur une tranche de pain. C'était son pain. Pendant vingt-quatre ans, il avait erré dans son propre désert spirituel, affamé au point de manger de l'écorce, des feuilles et de l'herbe pour demeurer en vie, spirituellement parlant. Et maintenant, pour la première fois de sa vie, il mangeait de la nourriture solide, pleine de vitamines spirituelles, se nourrissant de Jésus-Christ le Pain de Vie qui est descendu du ciel afin de donner la vie éternelle aux hommes qui se mourraient. Billy sentait que ses forces spirituelles grandissaient de semaine en semaine. Subitement, le monde avait plus de sens que juste de la sueur et des ampoules, le rejet et la confusion. Billy avait maintenant une espérance et un amour, une raison de vivre éternelle. Sa foi en Jésus-Christ devint rapidement le centre de sa vie, le pivot autour duquel toutes ses activités et pensées évoluaient.

Billy entendit son pasteur prêcher que la raison pour laquelle le Dieu Tout-Puissant avait écrit Ses pensées dans la Bible, c'était que chaque chrétien puisse connaître la volonté de Dieu pour sa vie ; tout ce qu'il fallait faire, c'était de lire et de prier. Ces mots étaient pleins de bon sens aux yeux de Billy et il se mit à lire sa Bible voracement, désireux d'augmenter sa connaissance de la Parole afin de la mettre en pratique quotidiennement. À ses yeux, la Bible était comme une maison remplie de trésors dont il avait subitement hérité. Il voulut aller dans toutes les pièces, ouvrir les tiroirs, les armoires, les placards afin de savoir exactement ce qui lui appartenait.

Il n'avait pas lu beaucoup de livres depuis qu'il avait terminé sa septième année, dix ans plus tôt. Ses compétences en lecture étaient rouillées et rudimentaires. Il pouvait comprendre le sens général d'un texte, mais avait de la difficulté à prononcer les noms difficiles de l'Ancien Testament, tels qu'Artaxerxès, Nebucadnetsar, Zorobabel et Benaïa. Il se battait aussi avec la syntaxe de l'anglais du Roi Jacques [King James], tellement éloignée de son dialecte du Kentucky. Lorsqu'il prêcha son premier sermon, au début de l'année 1933, Billy n'avait pas assez confiance en lui pour lire la Bible à haute voix. Au lieu de cela, il convainquit Hope de s'asseoir derrière lui sur l'estrade et de lire le texte à sa place lorsqu'il lui en donnerait le signal. Son sujet était la grâce et la sollicitude de Dieu dans la vie tumultueuse de Samson. Hope lut le texte dans le livre des Juges puis Billy commença à le développer. Bientôt, il voulut lire à l'assemblée ce que Jésus dit dans Jean 14. Il fit un signe de la tête à Hope et elle commença : « *Que votre cœur ne se trouble pas...* » Billy ajouta : « Vous entendez ce qu'Il dit, ne soyez pas troublés. » Il fit de nouveau signe à Hope

et elle poursuivit : « *Croyez en Dieu, croyez aussi en moi...* » Billy interrompit de nouveau : « Le faites-vous? Croyez-vous réellement? » Et c'est de cette façon que se déroulèrent ses premières tentatives de prédication, hésitantes et maladroites, mais il était rempli d'une telle sincérité que cela le rendait éloquent.

Dans l'auditoire, Ella Branham considérait attentivement les paroles de son fils. Le changement radical dans la vie de Billy et sa guérison miraculeuse avaient réveillé quelque chose de spirituel au plus profond de son âme. Elle y répondit en donnant sa vie à Jésus à l'âge de trente-neuf ans. Débordant de joie, Billy baptisa sa mère au nom du Seigneur Jésus-Christ.

Encouragé par la réponse de sa mère, Billy commença à insister pour que son père vienne à l'église. Charles Branham refusa et, malgré tous les efforts de Billy, ne changea pas d'avis. Cela préoccupait Billy. Il avait toujours ce fardeau pour les perdus, suite à l'expérience horrifiante vécue pendant son opération à l'âge de quatorze ans où il était apparemment tombé dans la région des âmes perdues et en dérive. Maintenant, Billy priait souvent : « Cher Dieu, ne laisse pas mon papa aller dans un tel endroit ; s'il te plaît, laisse-le voir Ta grâce et accepter Ton pardon. »

Une nuit, alors que la plupart des membres de sa famille étaient allés se coucher, Billy s'était agenouillé sur une paille dans la pièce de devant, afin de prier pour son père en train de boire dans une taverne locale. Pendant qu'il priait, Billy eut le sentiment qu'une voix lui disait : « *Lève-toi.* » Il se leva et sortit par la porte, sans savoir pourquoi mais se sentant attiré vers quelque chose.

Derrière la maison, un sentier traversait plusieurs terrains inoccupés couverts de sauge, une herbe rougeâtre à hauteur de genou, très commune dans la région. Billy suivit le sentier à la lueur des étoiles. Lorsqu'il atteignit le milieu du champ, il s'agenouilla, pencha la tête, joignit les mains et continua à prier pour son père. Il ouvrit soudain les yeux et fut étonné de voir un homme à environ dix pieds [3 m] de lui, un homme étrange, petit et mince, les cheveux tombant sur ses épaules, la barbe coupée court et une tunique blanche que Billy pouvait voir clairement à la lumière des étoiles. L'homme était à côté de Billy et regardait en direction de l'est. Il avait un visage paisible et il se tenait les mains jointes, un pied légèrement devant l'autre. Billy regarda ces pieds pour la seconde fois. Incroyable, ils ne touchaient pas le sol!

« Eh, une minute », se dit Billy en se mordant l'articulation du doigt assez fort pour se faire mal. « Je ne dors pas. Non, j'étais à l'intérieur en train de prier pour Papa et quelque chose m'a poussé à venir ici... et maintenant il y a cet homme. »

Cela semblait si réel ; la brise qui faisait ondoyer la sauge faisait aussi onduler la robe de l'homme. Billy arracha un brin de sauge et le mit dans la bouche comme un cure-dent. Il pensa : « On dirait le Seigneur Jésus. Je me demande si c'est Lui. »

Quittant le sentier, Billy se déplaça afin de mieux voir le visage de l'homme. Il s'éclaircit la gorge : « Hem! Hem! » L'homme ne bougea pas. Billy pensa : « Je crois que je vais l'appeler. » Puis, à haute voix il dit : « Jésus? »

L'homme se retourna et étendit les bras.

C'est la dernière chose dont Billy se souvint. Il perdit conscience et tomba face contre terre, mais pas avant que ce visage se soit à jamais gravé dans sa mémoire ; un visage réfléchissant une personnalité telle, qu'aucun artiste au monde ne pourrait le peindre. C'était un visage empreint d'autorité, il semblait que, s'il parlait, ce serait la fin du monde. Pourtant, Ses yeux étaient rayonnants de bonté, de compassion et d'amour.

À l'aube, Billy revint à lui. Il était toujours dans le champ de sauge, frissonnant à cause de l'air frais de la nuit et de son pyjama trempé de larmes. Il marcha jusqu'à la maison, s'habilla, puis, encore tout tremblant d'excitation, se rendit directement chez son pasteur pour lui demander son avis.

Le Dr Davis ne fut guère enthousiaste à propos de l'incident. « Billy, cela te rendra fou. C'est du diable, ne touche pas à de telles choses. »

Ces mots étaient décourageants, venant d'un homme que Billy respectait énormément. Il quitta le presbytère confus et apeuré, mais désirant une seconde opinion. Billy alla donc voir son vieil ami, le Révérend McKinney, et lui raconta tout ce qui s'était passé. « Maintenant, Frère McKinney, qu'en pensez-vous? »

Le Révérend McKinney se gratta pensivement le menton : « Eh bien Billy, je vais te dire, je crois que si tu gardes ta vie propre et que tu prêches ce qui est dans la Bible, la grâce de Dieu et toutes ces choses, je crois que tu te porteras mieux en restant éloigné de cela. Si j'étais toi, je ne courrais pas après des choses fantastiques. »

« Monsieur, je ne recherche pas des choses fantastiques, je veux simplement comprendre ce que c'est. »

Le Révérend McKinney hocha la tête : « Billy, il y a bien des années, on avait ce genre d'expériences dans l'église. Mais lorsque le temps des apôtres fut révolu, ces choses ont cessé d'être également. Maintenant, les seules choses qui démontrent ce genre de phénomènes sont les démons et le spiritisme. »

« Oh, frère McKinney, le pensez-vous réellement? »

« Oui. »

Cette pensée fit frissonner Billy. « Oh, Dieu, aie pitié de moi! Frère McKinney, voudriez-vous vous joindre à moi dans la prière afin que Dieu ne laisse plus jamais ces choses m'arriver. Vous savez que je L'aime et je ne veux pas être dans l'erreur avec ces choses. »

« Oui frère Billy, d'accord. »

Les deux hommes s'agenouillèrent sur le plancher du presbytère. Le Révérend McKinney pria : « Père Céleste, je te demande d'empêcher ces incidents démoniaques de harceler la vie de ce jeune chrétien. »

« Oui, Père Céleste, renchérit Billy en prière, s'il Te plaît, ne laisse pas ces choses m'arriver de nouveau. »

Mais elles continuèrent d'arriver, et régulièrement. Parfois, il sentait une légère pression sur sa peau, comme si quelque chose (ou quelqu'un) d'invisible se tenait tout près et lui soufflait contre. Cela le faisait frissonner, lui donnait la chair de poule. Il arrivait aussi qu'il soit en train de travailler et qu'il se retrouve soudain à un autre endroit pendant quelques minutes, observant quelque chose se dérouler devant lui, voyant aussi bien que s'il avait été assis dans la première rangée à regarder une pièce de théâtre. Puis une fois la transe terminée, il se retrouvait là où tout avait commencé, comme si rien ne s'était produit. Mais l'image demeurait dans son esprit. Il avait été là. Il avait vu quelque chose et ne pouvait le nier, ni l'oublier, même s'il ne savait pas ce que ça signifiait.

Il pensait encore aux paroles de son pasteur : « Si vous voulez connaître la volonté de Dieu pour votre vie, alors lisez la Bible et priez. » Billy trouva un endroit sous un chêne où il put prier pour son problème jusque tard dans la nuit. Un peu après minuit, il secoua la poussière de ses vêtements et marcha jusqu'à la maison. Sa mère l'entendit entrer et l'appela en lui disant que sa sœur était malade. Billy s'arrêta à la chambre de Delores, s'agenouilla et pria pour sa petite sœur de trois ans, puis monta dans sa chambre. Aussitôt qu'il ferma la porte, il entendit des crépitements, comme si deux pôles électriques se touchaient. Était-il possible qu'il y ait un court-circuit dans la chambre? Ses yeux fixaient les prises de courant sur le mur, lorsqu'une lumière jaune-vert remplit la chambre. Un instant après, la pièce disparut complètement.

Billy se sentait flotter, comme s'il se tenait dans les airs. La terreur serra les muscles de son cœur. Que se passait-il? Était-il en train de mourir? Ou peut-être était-il déjà mort? La lumière, qui brillait toujours autour de lui, émanait d'une source qui semblait venir de quelque part au-dessus de lui. Il leva la tête et resta bouche bée, les yeux écarquillés, alors qu'une énorme étoile éclatante s'approcha de lui en tournoyant. Le cœur de Billy battait à tout rompre. Sa poitrine se resserrait et il ne pouvait pas respirer. Il essaya de crier mais il ne pouvait chasser l'air de ses poumons. Chose étrange, la balle de feu rapetissa à mesure qu'elle approchait, jusqu'à ce qu'elle ne soit pas plus grosse que son poing. Elle frappa sa poitrine sans douleur apparente et pénétra dans son cœur.

À ce moment-là, la scène changea. Billy se retrouva sur une colline verdoyante. Sur le sol en face de lui se trouvait une bonbonnière de style ancien, avec le fond carré et un couvercle rond. Mais au lieu de contenir des bonbons à la menthe, cette bonbonnière contenait un papillon de nuit qui tapait frénétiquement contre le verre et essayait de s'échapper. Voulant jeter un coup d'œil à la campagne environnante, Billy se dirigea vers la droite. Un ange se tenait là, sévère et impressionnant, vêtu d'une tunique blanche qui semblait rayonner de sa propre lumière. Billy plissa les yeux en essayant d'observer le visage de l'ange, mais il n'y arriva pas. Les traits de l'ange semblaient être une tache de lumière floue.

L'ange dit : « *Fais attention. Regarde ce que j'ai à te montrer* » et il désigna la bonbonnière.

Billy regarda de nouveau la bonbonnière, juste à temps pour voir une main briser le verre avec une pierre, détruisant ainsi la prison du papillon de nuit. Le gros papillon essaya de s'envoler, mais il ne pouvait s'élever du sol ; son corps était trop lourd pour ses petites ailes. Le papillon

ouvrit la bouche et un essaim de mouches en sortit, remplissant l'air d'un bourdonnement furieux. Les mouches s'éparpillèrent dans toutes les directions. L'une d'elles vola jusque dans l'oreille de Billy. Billy grimaca.

L'ange lui dit : « *Fais attention. Les mouches représentent des mauvais esprits comme des esprits de divination et de bonne aventure. Fais attention.* »

Billy ne sut jamais comment il arriva à la maison. Pendant une seconde, il se tenait sur une colline verdoyante et la seconde d'après il se retrouvait dans l'obscurité de sa chambre. Il n'avait même pas eu le temps de cligner des yeux. Où était-il allé? De quelle façon s'était-il rendu là-bas et par quel moyen était-il revenu à la maison? Cette expérience l'ayant ébranlé, il se blottit dans son lit. Mais il ne trouva pas le sommeil, cette nuit-là. Il tourna et retourna les paroles de l'ange dans son esprit, se demandant ce que ça pouvait bien signifier.

Le lendemain, au travail, Billy fut très prudent, même nerveux. Il s'attendait à ce que quelque chose de radical se produise. Pendant sa pause de midi, il s'arrêta à l'épicerie où George DeArk et son frère Ed travaillaient. Billy était à l'arrière en train de raconter sa vision à George lorsqu'une femme arriva à la porte d'entrée. Une pression particulière effleura Billy, le même genre de sensation qu'il avait expérimenté lorsqu'il était entré dans l'autobus Greyhound, la fois où l'astrologue l'avait accosté. Il le mentionna à son ami : « Il y a quelque chose de bizarre à propos de cette dame. »

S'arrêtant au comptoir, la femme dit à Ed DeArk : « Je cherche un homme du nom de Branham. On m'a dit que c'était un homme de Dieu. »

« Eh bien, ça doit être votre jour de chance, il est justement dans le magasin. » Ed appela à l'arrière : « Bill, il y a quelqu'un ici qui veut te voir. »

Lorsque Billy arriva, la femme demanda : « Êtes-vous William Branham, le prophète de Dieu? »

« Je suis William Branham. »

« Êtes-vous celui qui a accompli un miracle sur M. William Merrill à l'hôpital et qui a aussi guéri Mary Der Ohanion après qu'elle eut été estropiée pendant dix-sept ans? »

Billy secoua la tête : « Madame, vous faites erreur. Je suis William Branham et j'étais là lorsque ces choses se sont produites, mais je ne les ai pas guéris. C'est Jésus-Christ qui a opéré ces miracles. »

Cela la satisfait. « J'ai perdu un immeuble et je voudrais que vous le localisiez pour moi. »

Billy ne comprit pas ce qu'elle entendait par cette déclaration, mais il savait toutefois que cette situation correspondait à l'avertissement de la vision de la nuit dernière. Il dit : « Madame, vous n'êtes pas venue voir la bonne personne ; vous cherchez probablement un médium ou une diseuse de bonne aventure. »

Elle eut l'air surprise : « N'êtes-vous pas un médium? »

« Non, Madame. Les médiums sont du diable. Je suis un chrétien et j'ai l'Esprit de Dieu. »

Le regard de la femme devint glacial. Soudain, Billy prit conscience qu'elle-même était un médium. Il dit : « La nuit dernière, dans une vision, le Seigneur m'a envoyé un ange pour m'avertir de votre venue et m'a dit de faire attention. Ce travail que vous faites vient du diable et attriste l'Esprit de Dieu. »

La femme porta la main à son cœur : « Je... j'ai besoin de médicaments. »

« Madame, cessez de faire ces choses et votre cœur se portera bien. »

Elle tourna les talons et sortit du magasin en trombe. Toujours en vue, elle s'arrêta et porta à nouveau la main à son cœur de toutes ses forces. Poussant un cri aigu, elle s'écroula sur le trottoir. Lorsque Billy et Ed arrivèrent, elle était déjà morte.

D'autres messages lui étaient donnés dans des visions, mais ils n'étaient pas toujours aussi clairs. Dans l'une d'elles, Billy se vit en train de gambader sur un sentier au crépuscule. Il se sentait le cœur léger, aussi heureux que le jour où il avait donné son cœur au Seigneur Jésus-Christ. Dans sa vision, il bondissait et donnait des coups de poings dans l'air pour exprimer sa joie. Soudain, une grande ombre noire se précipita vers lui, comme si c'était un chien sur le point de le mordre. Saisi, Billy lui donna des coups de pieds et cria : « Va-t'en, chien ! »

L'ombre se dressa. À la surprise de Billy, il vit que ce n'était pas un chien mais un grand homme vêtu de noir. L'homme grogna : « Tu m'as traité de chien. »

« Je suis désolé, Monsieur, s'excusa Billy, j'ai pensé que vous étiez un chien parce que vous vous teniez à quatre pattes. »

L'homme ricana : « Traite-moi seulement de chien. Je vais te tuer pour cela. » Il sortit un long sabre de sa ceinture et s'avança vers Billy, à pas lents et déterminés, une lueur meurtrière dans les yeux.

« S'il vous plaît, Monsieur, implora Billy en reculant, s'il vous plaît, comprenez-moi. Je ne savais pas que vous étiez un homme, je pensais vraiment que vous étiez un chien. »

Le fou ne s'arrêta pas. À chaque pas qu'il faisait, il ressemblait davantage à un démon : « Je vais t'apprendre à me traiter de chien. Je vais te tuer. »

Soudain le dos de Billy heurta un ponceau. Il était pris au piège. « Monsieur, je n'ai pas peur de mourir parce que j'ai Jésus dans mon cœur. Seulement, je voudrais que vous compreniez que c'est par erreur que je vous ai traité de chien. »

La figure sombre ne fit que grogner : « Je vais te tuer. » L'homme leva son sabre en l'air, prêt à attaquer.

Billy cria. À ce moment-là, il entendit un bruit au-dessus de lui, ce qui lui fit lever la tête. Un homme revêtu d'une tunique blanche descendit du ciel en piqué. Il planta les pieds fermement à la droite de Billy et fit face à l'attaquant de Billy avec un regard sévère et déterminé. L'assaillant

recula. Son sabre, qui était toujours dressé en l'air, se mit à trembler puis lui échappa des mains. Tournant sur elle-même, la figure sombre s'enfuit à toute vitesse.

L'homme en blanc se tourna vers Billy et sourit. Du moins, Billy crut que c'était un sourire. Billy plissa les yeux comme précédemment pour bien voir son visage, mais le visage de l'ange était flou et difficile à reconnaître. Serrant les pans de sa robe autour de lui, l'ange s'envola de nouveau au ciel. Alors la vision se termina.

Qu'est-ce que ça pouvait bien signifier? Billy n'en était pas certain mais, à moins d'une interprétation plus spécifique, il en déduisit que Dieu enverrait un ange pour le protéger de chaque piège du diable.

WILLIAM BRANHAM prenait son nouveau ministère très au sérieux. Fidèle à son serment, il prêchait l'Évangile à chaque occasion, partageant sa foi en l'amour et en la bonté de Jésus avec ses vieux amis, de nouvelles connaissances et même des étrangers. Une des premières personnes qu'il conduisit au Seigneur fut M. Short, le shérif qui avait empoisonné Fritz, le chien de chasse de Billy. Beaucoup d'autres suivirent. Billy témoignait constamment au sujet de Jésus. Il n'avait pas peur non plus d'élever la voix dans des endroits non-conventionnels comme des arrêts d'autobus, des garages de mécanique, au coin des rues ou des parcs. Il s'arrêtait partout où il pouvait trouver un petit groupe de gens qui voulaient bien s'arrêter assez longtemps pour l'écouter. Il en résultait que sa foi était constamment mise à l'épreuve.

Un samedi, Billy prêchait dans un parc à un petit groupe de gens, lorsqu'un homme, qui vivait près du parc, passa par-là, transportant des sacs d'épicerie. Billy le connaissait. Cet homme avait déjà étudié pour être un prêtre catholique romain, mais il avait délaissé toute forme de religion et était maintenant un athée. L'homme s'arrêta pour écouter une minute, suçant une grosse chique de tabac fourrée à l'intérieur de sa joue. Finalement il dit : « Pasteur, vous parlez de la Bible comme si c'était une bonne chose. Cette Bible est le livre le plus méchant qui ait jamais été écrit. C'est une telle supercherie que sa publication devrait être interdite. »

Bill répondit : « Bien, nous sommes dans un pays libre. Vous avez droit à votre opinion. »

L'ex-prêtre cracha du jus de tabac brun, juste à côté des pieds de Billy : « Pasteur, croyez-vous vraiment qu'il y ait un Dieu? »

« Oui Monsieur. »

« Croyez-vous que cet homme, Jésus, était un Dieu humain? »

« Oui Monsieur, je crois que Jésus était humain et qu'il était aussi Dieu. »

« Croyez-vous qu'Il soit ressuscité des morts dans ce corps humain? »

« Oui Monsieur. »

L'homme prit une autre chique de tabac et la fourra dans sa joue : « Si je pouvais vous prouver qu'il n'y a pas de Dieu humain, l'accepteriez-vous? »

« Oui Monsieur. »

La bouche de l'homme se tordit en un sourire sournois : « D'accord pasteur, dites-moi, combien de sens y a-t-il dans le corps humain? »

« Allez, vous savez combien il y en a. »

« Oui, mais je veux que vous les nommiez. »

Billy débita à toute allure : « La vue, le goût, l'odorat, le toucher et l'ouïe. »

« Très bien. Si Jésus était un Dieu humain, comme vous l'avez dit, alors un de ces cinq sens devrait le déclarer, pas vrai? »

La foule autour d'eux écoutait très attentivement. Billy répondit avec précaution : « Cela me semble raisonnable. Pourquoi? »

« Avez-vous déjà vu Dieu? »

« Euh, oui. Une nuit, il n'y a pas si longtemps, je... »

« Alors montrez-Le-moi » interrompit l'homme. « Je ne parle pas de la foi. Mon sens de la vue est aussi développé que le vôtre. »

Bill dit : « Je L'ai vu en vision. »

« Alors laissez-moi voir cette vision. »

« Je ne le peux pas. C'est seulement Dieu qui peut montrer... »

« La vérité est que vous n'êtes jamais entré en contact avec Lui avec aucun de vos cinq sens. »

« Je Le sens. »

« Bien, si vous Le sentez, laissez-moi Le sentir aussi. Mon sens du toucher est aussi bon que le vôtre. Amenez Jésus ici afin que je puisse Le toucher et je croirai. »

Troublé, Billy répondit : « Je Le sens dans mon cœur. »

L'homme riposta : « Alors, laissez-moi Le sentir dans mon cœur. »

« Si vous pouviez croire... »

« Non, pas votre psychologie. Je veux savoir la vérité. » Puis il cracha encore du jus de tabac aux pieds de Billy.

« S'il vous plaît Monsieur, ne me crachez pas sur le pied. »

L'ex-prêtre exulta : « Alors pasteur, vous êtes pris n'est-ce pas? Vous n'avez jamais senti, touché, goûté, entendu ou vu Dieu. Par conséquent, si les cinq sens ne Le déclarent pas, Dieu n'existe pas et vous ne devriez pas séduire les gens avec de telles sornettes. »

L'homme avait un argument solide. Billy priait dans son cœur pour avoir de la sagesse. « Monsieur, je crois que vous avez amené quelques bons points. »

L'homme eut un sourire narquois : « Vous commencez à revenir à vous-même, n'est-ce pas? »

« Peut-être, en effet », dit Billy. « Vous êtes vraiment un homme intelligent, la raison ne vous fait pas défaut. »

L'homme cracha de nouveau et gloussa : « J'espère bien qu'elle ne me fait pas défaut, ma mère n'a pas élevé des simples d'esprit. »

« Juste une minute, avez-vous dit que vous aviez une raison? »

« Bien sûr que j'ai une raison, est-ce que ce n'est pas le cas pour tout le monde? »

« Est-ce une raison humaine? » demanda Billy.

L'ex-prêtre eut l'air perplexe : « Qu'est-ce que vous avez? Vous devez avoir perdu la vôtre. Bien sûr que c'est une raison humaine. »

Billy dit : « Alors, si c'est une raison humaine, l'un des sens humains devrait le déclarer, n'est-ce pas? »

« Bien, je suppose... »

« Avez-vous déjà vu votre raison? »

C'était maintenant au tour de l'incroyant d'être troublé : « Euh, hum, les docteurs pourraient... »

« Pas le cerveau, interrompit Billy, la raison. Il y a une différence entre le cerveau et la raison. Le cerveau est la partie que l'on peut voir si l'on regarde sous le crâne ; la raison, ce sont les pensées que le cerveau pense. Et vous n'avez jamais vu votre raison, n'est-ce pas? »

« Non, j'imagine que non. »

« Avez-vous jamais senti votre raison? Ou touché? Ou goûté? Ou entendu? Non, jamais, pas vrai? Alors, selon votre raisonnement, vous n'avez pas de raison. »

« Je sais que j'ai une raison », dit l'homme en colère.

« Et moi, je sais que j'ai un Dieu. » dit Billy, satisfait d'avoir bien argumenté. Puis il pensa à une brillante conclusion. Dans la foule se tenait un jeune garçon qui portait une rose épinglée sur le revers de son veston. Billy emprunta l'épingle et dit : « Maintenant, voyez-vous ce que je veux dire? » Et il piqua le bras de l'ex-prêtre avec l'épingle.

« Aïe! »

« Avez-vous senti cela? » demanda Billy.

« Bien sûr », coupa-t-il, en se frottant le bras avec des grimaces

Billy rit : « C'est drôle, je n'ai rien senti. »

Les gens autour de lui rirent aussi.

« Laissez-moi vous piquer le bras et vous allez le sentir, croyez-moi. »

Maintenant, Billy avait amené son adversaire exactement là où il le voulait.

« C'est exactement là où je veux en venir. Si vous acceptiez le même Christ que moi, vous Le sentiriez de la même façon que moi. »

L'infidèle s'en alla d'un pas lourd, en colère et sceptique. Billy n'était pas surpris. Même s'il n'était un chrétien que depuis quelques mois, il avait témoigné à assez de gens pour se rendre compte qu'on ne pouvait pas changer l'opinion de quelqu'un par un bon argument. La foi était une révélation qui venait de Dieu.

Chapitre 13

L'étoile mystérieuse réapparaît

1933

WILLIAM BRANHAM prêchait dans l'Église Missionnaire Baptiste depuis trois mois à peine, lorsqu'il eut un différend avec le Dr Davis. Ce dernier voulait que Billy ordonne plusieurs femmes comme prédicateurs de l'assemblée locale. Billy refusa catégoriquement.

« Qu'est-ce que ça veut dire? » fulmina le Dr Davis, indigné par le toupet de son subordonné : « Tu es un ancien de cette congrégation », lui rappela son pasteur. « Il est de ton devoir de soutenir les règles de cette église. »

« Docteur Davis, avec tout le respect que j'ai pour la foi baptiste et tout ce à quoi j'ai été ordonné, je ne savais pas qu'ordonner des femmes était une doctrine d'église. »

« Ceci est néanmoins une doctrine de cette église. »

Billy demanda : « Monsieur, voulez-vous m'excuser, juste pour ce soir? »

« Non, c'est ton devoir d'être là. »

D'une certaine façon, Billy sentait que le Dr Davis avait raison : en tant qu'ancien de l'église, il devait appuyer tout ce que faisait l'église locale. Billy avait le sentiment désagréable d'être pris dans quelque chose en désaccord avec sa conviction.

« Voulez-vous au moins répondre à quelques questions? »

« D'accord. »

« Pourriez-vous m'expliquer pourquoi Paul dit, dans 1 Corinthiens 14, *“Que les femmes se taisent dans les assemblées, car il ne leur est pas permis d'y parler.”*? »

« Certainement. » Le ton du docteur devint rempli de suffisance : « A cette époque-là, les femmes s'asseyaient à l'arrière dans les coins, jacassant et commérant, alors Paul a dit, “Ne les laissez pas faire ces choses.” Tu vois? »

Aux yeux de Billy, cette explication ne concordait pas avec une autre écriture qu'il avait lue. « Alors, expliquez-moi 1 Timothée 2... » Billy feuilleta sa Bible jusqu'à ce qu'il trouve le passage « où Paul dit : *“Je ne permets pas à la femme d'enseigner, ni de prendre autorité sur l'homme mais qu'elle demeure dans le silence. Car Adam a été formé le premier, Ève ensuite ; et ce n'est pas Adam qui a été séduit, c'est*

la femme qui, séduite, s'est rendue coupable de transgression. Elle sera néanmoins sauvée en devenant mère si elle persévère dans la foi, dans l'amour, dans la sanctification, avec modestie. » Maintenant, Dr Davis, je ne dis pas qu'elle désire mal agir ; mais elle a été séduite. Pour cette raison, Dieu ne veut pas qu'elle prêche. »

Le Dr Davis fronça les sourcils : « Est-ce là ton opinion personnelle? »

« C'est l'opinion des Écritures, telle que je la vois. »

« Jeune homme, cela pourrait te valoir le retrait de ta licence par l'église baptiste. »

Billy sortit son portefeuille de sa poche arrière : « Je vais leur épargner cette peine et la rendre tout de suite. Il vaut mieux que je m'en débarrasse, parce que je vois que cela va être un fardeau pour moi. »

« Non, non, Frère Billy, ne nous précipitons pas trop. »

La dispute se termina sur cette faible déclaration de réconciliation. Mais, comme ils restaient tous deux sur leurs positions, ils s'entendirent pour que Billy suive sa propre voie et commence son travail à lui pour le Seigneur. Une bonne poignée de mains conclut cette décision et les deux hommes se séparèrent en amis.

Débordant de rêves et d'enthousiasme, Billy loua le vieux Masonic Hall à Jeffersonville et commença à tenir des réunions le dimanche. Le premier dimanche, il n'y eut qu'une poignée de gens pour venir l'écouter prêcher, mais à partir de ce jour, sa congrégation s'agrandit d'une âme ou deux chaque semaine. Billy partageait sa foi constamment, témoignant aux nouveaux visages qu'il rencontrait à son travail et à ceux qu'il avait connus toute sa vie. Puisqu'il invitait tant de personnes à venir à l'église, il y en avait toujours de nouvelles aux services du dimanche. Parmi ces visiteurs, quelques-uns acceptaient Christ comme leur Sauveur et assistaient maintenant régulièrement aux réunions. Sa congrégation s'agrandit petit à petit.

Chaque nouveau converti demandait un peu plus de son temps, mais cela ne le dérangeait pas. En fait, il aimait ça. Après avoir été rejeté pendant tant d'années, il avait finalement trouvé l'amour et l'acceptation, de la part de Jésus-Christ et de ce petit groupe de gens dont il était le pasteur. Il avait trouvé sa voie, sa raison de vivre, et il avait l'intention de se donner entièrement à la cause de Christ.

En juin 1933, Billy loua un grand chapiteau qui fut monté sur un lotissement vacant à Jeffersonville, projetant d'y tenir des réunions de réveil pendant deux semaines. Le dimanche précédent ces réunions, comme il se préparait pour l'école du dimanche au Masonic Hall, il tomba en transe comme jamais auparavant. Il vit le monde s'étendre comme une nappe devant ses yeux et c'était comme s'il était connecté d'une certaine manière au temps qui s'écoule. Il vit des soldats au teint olivâtre défiler au pas, des baïonnettes brillant au bout de leurs fusils, puis il vit ces soldats attaquer un groupe de gens à la peau noire qui contre-attaqua avec des lances, des fourches et des faux.

Billy entendit alors une voix qui venait de derrière lui, à droite, hors de son champ de vision. C'était la même voix que celle qui lui avait parlé près du peuplier lorsqu'il avait sept ans ; une voix

grave et puissante qui disait : *« Benito Mussolini va envahir l'Éthiopie et l'occuper. Ce pays plus pauvre va tomber à ses pieds. L'Italie va ensuite essayer de s'emparer d'autres pays, mais va échouer, et Mussolini lui-même va finir de manière honteuse. »*

La scène changea. Bill vit une armée d'hommes vêtus d'uniformes gris vert se battre contre des soldats habillés de gris. Bill pouvait voir des chars d'assaut militaires, des explosions et un vaste réseau d'abris en béton, des canons, mitraillettes et fils de fer barbelé. La voix derrière lui expliqua : *« De l'Allemagne, le jeune Autrichien Adolf Hitler va entraîner le monde dans la guerre. L'Amérique va aussi entrer en guerre et Franklin Roosevelt va être réélu Président pour un quatrième mandat. L'Allemagne va s'armer derrière un immense front de béton et l'Amérique va payer un prix terrible en vies humaines pour briser ce front. Mais l'Allemagne va être vaincue et Hitler connaîtra une fin mystérieuse. »*

La scène changea de nouveau. Il vit l'Europe se déplier devant lui comme une carte, puis il vit les frontières nationales changer et se redéfinir en de nouvelles entités politiques. La voix dit : *« Trois idéologies politiques combattent pour dominer le monde aujourd'hui : le fascisme, le nazisme, et le communisme. Les deux premières n'aboutiront pas, mais le communisme va prendre de l'ampleur. Surveille la Russie, le Roi du Nord. »*

Une quatrième fois, la scène changea. La guerre en Europe devint comme bleue puis disparut dans l'histoire. À la place, Bill fut témoin d'énormes progrès technologiques envahissant la terre. Parmi ces prodiges, il vit des voitures aux formes aérodynamiques comme un œuf, qui se déplaçaient sur des autoroutes aux structures très élaborées. Une voiture l'impressionna en particulier. Elle avait un toit en forme de bulle, fibre de verre, et pas de volant. Pendant que la voiture était guidée électroniquement sur la « route », la famille qui l'occupait jouait à un jeu. La voix ne fit aucun commentaire et la scène changea une cinquième fois.

Bill vit alors des femmes avec des cheveux longs et portant de longues robes, qui défilaient avec des pancartes et réclamaient le droit de vote. Lorsque ce droit leur fut accordé, il les vit élire un jeune homme comme président des États-Unis. Puis, Bill remarqua que les femmes se coupaient les cheveux. Certaines femmes mirent des pantalons tandis que d'autres raccourcissaient leurs jupes et faisaient leurs blouses de plus en plus petites, jusqu'à ce que leurs vêtements aient la taille et la forme de feuilles de figuier.

La vision changea une sixième fois. Billy vit paraître, aux États-Unis une femme très belle et élégante. Mais, malgré sa beauté, elle dégageait une dureté indescriptible. Une grande puissance lui fut donnée et elle domina le pays avec autorité.

La voix à la droite de Billy insista : *« Regarde encore. »* Bill se tourna légèrement pour un septième et dernier spectacle, les États-Unis qui s'étendaient en ruines devant lui. Des cratères creusaient le sol et des montagnes de débris fumants obscurcissaient l'air. Aussi loin que Bill puisse voir, le pays ne contenait aucun être humain. Puis la vision s'estompa.

Bill resta assis un long moment, hébété et abasourdi. Lorsqu'il put à nouveau bouger ses doigts, il prit un crayon et se mit à griffonner les sept visions, tout en réfléchissant à leur signification.

« *Mussolini va attaquer l'Éthiopie...* » Les événements mondiaux prendraient une tournure inattendue. Bill connaissait un peu Mussolini, un homme qui faisait souvent la une de l'actualité. Mussolini était le dictateur totalitaire de l'Italie depuis 1922 et il était généralement considéré comme le sauveur national de l'Italie. Il avait ramené l'ordre dans un pays appauvri par la Guerre Mondiale, stabilisant l'économie de l'Italie et restaurant sa dignité. Ses réformes sociales avaient été menées sans perdre le soutien des industriels ou des propriétaires fonciers. Les personnalités très en vue d'Europe et des États-Unis acclamaient Mussolini, le comparant parfois à César, Napoléon ou Cromwell, en raison de sa grande réussite dans la transformation et le gouvernement de son pays. Pourquoi est-ce que Mussolini risquerait sa réputation pour envahir un pays retiré comme l'Éthiopie?

Quant à Adolf Hitler, en janvier de l'année précédente, le Président Paul Von Hindenburg d'Allemagne l'avait nommé chancelier, mettant ainsi le parti nazi d'Hitler au premier plan de la politique allemande. Mais comment pourrait-il conduire les nations européennes dans une nouvelle guerre, alors que la dernière guerre avait été si destructrice et démoralisante? Personne au monde ne voulait d'une autre guerre. Pourtant, les visions n'avaient jamais été fausses.

Bill ne comprenait pas les forces politiques, mais il lisait les journaux et était donc au courant que le fascisme de Mussolini gagnait en popularité en Asie et en Amérique latine. Le fascisme rejetait l'idée de liberté individuelle, croyant plutôt que l'État devait régler toute la vie de la nation, et prônant l'idée que l'État devait être dirigé par une personnalité dynamique qui régenterait le pays avec une autorité suprême. Bill ne connaissait pas grand-chose du nazisme d'Hitler dont on avait fait peu cas dans les journaux jusqu'alors. Il savait par contre ce qu'était le communisme russe avec son prétendu service des droits des travailleurs et son gouvernement totalitaire, dirigé uniquement par l'élite du parti communiste. De toutes les forces qui s'opposaient en Europe à cette époque, le communisme semblait avoir le moins de chance de dominer. Mais encore une fois, les visions ne s'étaient jamais trompées.

Et ces voitures qu'il avait vues! Si stylisées et aérodynamiques. Tellement différentes des voitures en forme de boîtes qui parcouraient les routes en 1933. Quelles autres merveilles nous attendaient si la science et la technologie pouvaient inventer des machines aussi magnifiques! Mais ces réalisations seraient contrebalancées par l'altération des valeurs dans le monde. La vision en donnait un exemple avec la décadence morale des femmes. Et qu'en était-il de cette beauté au cœur dur qui allait dominer l'Amérique? Serait-ce une femme réelle ou bien représentait-elle une puissance? Peut-être un mouvement féministe ou encore un mouvement spirituel. Bill écrit entre parenthèses : « Peut-être l'église catholique. » Puis, finalement, il y avait cette effroyable destruction. Les jours de l'Amérique semblaient être comptés.

Bill lut la prophétie à sa congrégation, en faisant des commentaires. Lorsqu'il expliqua comment les trois « ismes » de l'Europe allaient être engloutis par le communisme, il demanda aux gens de se lever et leur fit répéter après lui : « Observe la Russie. Observe le Roi du Nord. » Après avoir décrit la septième et dernière vision, il ajouta son opinion personnelle. « Maintenant, mes amis, le Seigneur ne m'a pas dit cela, c'est mon opinion. Mais si j'en juge par la vitesse de tout ce qui arrive dans le monde, je prédis que cela aura lieu d'ici 1977. »

Inspiré par ces visions, Bill prêcha de tout son cœur le premier soir de ses réunions de réveil sous tente. Même s'il avait toujours besoin de Hope pour lire à haute voix son texte dans la Bible, cela ne l'empêcha pas de se concentrer sur son sermon, lorsqu'il exhorta la foule à accepter la grâce salvatrice de Jésus-Christ. Le soir suivant, ainsi que tous les autres soirs, la tente se remplit de plus en plus. Au service du dernier dimanche matin, deux semaines plus tard, Billy prêcha à plus de mille âmes. Il demanda combien de gens voulaient être baptisés au nom de Jésus-Christ et plus de deux cents personnes s'avancèrent. Le service se termina à la rivière Ohio.

C'était le 11 juin 1933. À deux heures de l'après-midi, plus de mille personnes se rassemblèrent sur les berges de la rivière Ohio, au bout de la rue Spring, pour assister à ces baptêmes. La terre cuisait sous un ciel sans nuage. Il n'y avait pas le moindre souffle d'air pour rafraîchir les gens pendant qu'ils chantaient : « Au bord du Jourdain je me tiens et mes yeux se portent au loin. Je vois là-bas mon Canaan, terre de mon trésor. Je vais à la terre promise... »

Lorsque Billy atteignit le rivage, il vit Margie, une jeune fille de son âge, assise dans un canot à rames près de l'endroit où devaient se tenir les baptêmes. Margie n'était vêtue que d'un maillot de bain. Trouvant que celui-ci était indécent et inapproprié, Billy lui demanda poliment si elle pouvait sortir de l'eau.

Elle lui répondit, indignée : « Je n'ai pas à sortir de l'eau. »

« Tu as raison Margie, tu n'as pas à sortir. Mais si j'étais toi, j'aurais assez de respect pour l'Évangile pour quitter l'endroit où je baptise. »

« Ne me dis pas de respecter l'Évangile, je suis monitrice d'école du dimanche. Mais je ne crois pas au baptême et je n'ai pas à m'en aller. »

Margie ricana alors que Billy se détournait.

Billy avança dans la rivière avec le premier candidat au baptême. Ils se tinrent dans la rivière, de l'eau jusqu'à la taille, le courant se déplaçant lentement autour d'eux. La surface de la rivière était tellement lisse qu'on aurait dit du verre sous les rayons ardents du soleil. Des vagues de chaleur estompaient la vue des arbres sur l'autre berge.

Bill demanda : « Croyez-vous avoir rencontré Jésus-Christ à ces réunions de réveil? »

L'homme répondit : « Oui. »

« Vous êtes-vous repenti de vos péchés? »

« Oui. »

« Croyez-vous que Jésus-Christ vous a pardonné et que vous êtes maintenant sauvé de vos péchés? »

« Oui. »

« Alors prions. » Ensemble, ils inclinèrent la tête. Bill pria : « Père Céleste, nous sommes ici parce que Tu nous as commandé d'aller dans toutes les nations et de faire des disciples, les baptisant au Nom du Père, Fils et Saint-Esprit. Amen. » Puis Bill leva la tête, se tourna vers le

candidat et dit : « D'après la confession de votre foi, je vous baptise, mon frère bien-aimé, au Nom de notre Seigneur Jésus-Christ. » Le candidat se boucha le nez pendant que Billy le plongeait en arrière dans les eaux calmes.

Comme la première personne retournait sur le rivage et que le second candidat s'avavançait dans l'eau, Bill exhorta la foule : « Pourquoi Jésus nous a-t-Il dit de nous faire baptiser? Bien, premièrement, ça symbolise la mort, la mort aux choses du monde. Comme si le vieil homme descendait dans la tombe afin de pouvoir y ressortir et vivre une vie nouvelle en Jésus-Christ. Mais rappelez-vous, le baptême ne vous change pas, c'est seulement le signe extérieur d'un travail intérieur. Le croyant témoigne au monde que Jésus-Christ l'a déjà changé à l'intérieur. »

Un par un, Bill baptisa les candidats de la même manière. La dix-septième personne fut Edward Colvin, un garçon à peine plus jeune que Bill. Comme ils se tenaient tous les deux dans le courant jusqu'à la taille, Bill demanda : « Edward, crois-tu avoir été régénéré pendant les réunions de réveil? »

« Oui. » répondit le garçon.



Bill baptisant dans la rivière Ohio

Bill éleva la voix pour se faire entendre de la foule sur le rivage : « Inclinez vos têtes. » Lorsqu'ils le firent, Bill pencha la tête et commença à prier à haute voix : « Père Céleste - »

Juste à ce moment, il entendit une voix dire : « *Regarde en haut.* » Il ouvrit ses yeux et regarda à Edward, qui attendait patiemment avec sa tête baissée et ses yeux fermés. Les mots n'étaient pas

venus de lui. Bill ne savait pas d'où ils venaient. Intrigué, il inclina de nouveau la tête, ferma ses yeux et continua sa prière : « Père Céleste, alors que je baptise ce garçon dans l'eau, puisses-Tu le baptiser du Saint-Esprit. »

De nouveau il entendit une voix dire : « *Regarde en haut.* » Ouvrant ses yeux, il regarda autour.

Edward ouvrit aussi ses yeux, curieux à cause du délai. « Bien, Frère Bill? »

« As-tu entendu cela? »

« Entendu quoi? »

Pour la troisième fois, Bill entendit une voix dire : « *Regarde en haut!* » Cette fois, il regarda en haut dans le ciel... et haleta! Descendant des cieux vint une boule de feu! À distance, cela ressemblait à une étoile, oscillant entre un vert-jaune et ambre. Comme cela se rapprochait, cela ressemblait à un million de cercles de feu – rugissant, tournant, lançant des éclairs et des flammes. Bill retint son souffle, terrorisé, alors que l'étoile se dirigeait droit vers lui, mais elle s'arrêta tout près et resta suspendue au-dessus de sa tête. Les eaux autour de Bill furent agitées et écumèrent.

Tout à coup, Bill entendit une voix lui parler. Ce n'était pas la voix mélodieuse de basse qui lui avait si souvent parlé en vision ; cette voix était différente, quoiqu'étrangement familière. Elle dit : « *De même que Jean-Baptiste a été envoyé comme précurseur de la première venue de Jésus-Christ, de même tu es envoyé avec un message comme précurseur de Sa seconde venue.* »

Sur la berge, les gens avaient toujours la tête inclinée dans la prière sauf Margie qui observait la scène de son canot. Lorsqu'elle vit la lumière, elle se mit à crier hystériquement avant de s'évanouir, tombant contre la proue de son bateau. Son cri fit lever des têtes. En un instant, la panique gagna les gens qui levaient la tête pour voir une boule de feu suspendue au-dessus de la tête de Billy Branham. Les femmes criaient, les hommes s'agrippaient les uns aux autres, certains paniquèrent et s'enfuirent, d'autres s'évanouirent, mais la plupart ne firent que trembler.

Tous ceux qui virent l'étoile n'entendirent pas forcément la voix. Mais une jeune fille de quatorze ans l'entendit. Elle était restée la tête baissée, même pendant que la foule paniquait, parce que son pasteur lui avait dit d'incliner la tête et elle essayait de toujours faire ce que son pasteur lui disait. Cette jeune fille entendit la voix, elle entendit chaque mot distinctement. Et parce qu'elle avait entendu, quelque chose de puissant descendit dans son âme, comme si une ancre s'y était accrochée. Elle s'appelait Meda Broy et elle était destinée à tenir un rôle important dans l'avenir de Bill.

La boule de feu resta suspendue au-dessus de la tête de Bill un peu moins d'une minute, puis elle retourna aux cieux d'où elle était venue. Les eaux agitées redevinrent calmes sous un ciel sans brise. Billy parla à la foule jusqu'à ce qu'elle soit calmée, puis continua à baptiser jusqu'à ce qu'il ait immergé les deux cents candidats au Nom de Jésus-Christ. Comme il s'avancait vers la berge, un groupe d'hommes d'affaires de Jeffersonville l'entoura et lui demanda anxieusement : « Que signifiait cette lumière? »

Bill répondit honnêtement : « Je ne sais pas. Je suis un croyant. C'était peut-être un signe pour les incroyants. Je ne saurais vous dire. »

DANS L'ÉDITION SUIVANTE du journal local, un article racontait l'incident sous le titre : « Une étoile mystérieuse apparaît au-dessus d'un pasteur alors qu'il baptise. » Pour le reste du monde, c'était seulement une de ces nouvelles étranges dont on discutait le jour où le journal sortait. Mais pour William Branham, c'était bien plus que ça. Il s'était tenu sous cette lumière ambre palpitante. Il avait vu l'eau remuer autour de lui. Il avait clairement entendu la voix déclarer : « De même que Jean-Baptiste a été envoyé comme précurseur de la première venue de Jésus-Christ, de même tu es envoyé avec un message comme précurseur de Sa seconde venue. » Non, ce n'était pas là quelque chose à prendre à la légère et à reléguer aux placards seulement parce que ça semblait bizarre et difficile à comprendre. Bill considéra cela comme un signe surnaturel qui requérait une explication. Et si ce signe venait réellement de Dieu, il croyait que l'explication devait se trouver dans les pages de la Parole de Dieu. Bill lut sa Bible avec ferveur, cherchant des indices. Il garda un calepin et un crayon tout près afin de relever les passages qui pourraient s'appliquer au présent contexte. À sa grande surprise, il en découvrit beaucoup.

Le premier endroit où Dieu apparut sous forme d'un feu surnaturel était dans Genèse 15 :17, lorsque Dieu fit alliance avec Abraham. Moïse entendit Dieu lui parler dans un buisson ardent. Ce feu devait bien être surnaturel puisque le buisson ne s'était pas consumé.⁶ Moïse vit le Seigneur de nouveau dans un nuage de lumière qui l'aida à guider les enfants d'Israël hors d'Égypte, puis, une autre fois, lorsque Dieu le rencontra sur le Mont Sinäi.⁷ Moïse le vit à diverses reprises, y compris lors de la dédicace du tabernacle dans le désert l'incitant à écrire : « *L'Éternel notre Dieu est un feu consumant...* »⁸ Salomon le vit lorsqu'il dédicaça le premier temple à Jérusalem.⁹ Manoah, le père de Samson, le vit lorsqu'il rencontra l'ange du Seigneur.¹⁰ Élie le vit au sommet du Mont Carmel.¹¹ Ézéchiël le vit en vision.¹² David le décrit dans le Psaume 18. Saul de Tarse, sur le chemin de Damas, alors qu'il allait persécuter les chrétiens, fut ébloui par une « lumière venant du ciel ». Il entendit même une voix venant de cette lumière, disant : « *Je suis Jésus que tu persécutes.* »¹³ Enfin, Daniel et Jean virent cette lumière corporellement dans le Seigneur Jésus-Christ.¹⁴

C'était là une étonnante collection de versets, qui ne laissa aucun doute dans l'esprit de Bill que l'étoile qui avait brillé au-dessus de lui sur la rivière, dimanche dernier, possédait un héritage scripturaire qui se trouvait partout dans la Bible, de la Genèse à l'Apocalypse. Que pouvait-il demander de plus comme authentification? Il savait que cela ne pouvait venir que de Dieu.

Après cela, Bill tourna son attention sur le fait que la rivière, qui avait été lisse comme du verre, était soudain devenue agitée autour de lui lorsque la lumière était apparue. La seule chose

⁶ Exode 3:2

⁷ Exode 14:19-20 et 19:18-19

⁸ Lévitique 9:24 et Deutéronome 4:24

⁹ 2 Chroniques 7:1

¹⁰ Juges 13:19-20

¹¹ 1 Rois 18:38

¹² Ézéchiël 1:4

¹³ Actes 9:15

¹⁴ Daniel 10:5-7 et Apocalypse 1:14-15

de ce genre qu'il trouva dans la Bible était dans Jean 5:4. Était-il possible que la lumière au-dessus de lui sur la rivière fût le même ange qui avait troublé les eaux à la piscine de Béthesda, dans l'ancienne Jérusalem? Il considéra longtemps cette idée, mais ne trouvant rien d'autre pour la prouver ou la réfuter, il finit par laisser la question en suspens.

La troisième évidence, la plus directe, venait de la voix : « *De même que Jean-Baptiste fut envoyé comme précurseur de la première venue de Jésus-Christ...* » Bill pesa ces mots et les examina sous tous les angles, essayant de décider ce qu'ils signifiaient exactement. Il étudia la vie de Jean-Baptiste et fut particulièrement fasciné par le lien que Dieu avait établi entre le prophète Jean et le prophète Élie. « *Il (Jean) marchera devant lui avec l'esprit et la puissance d'Élie...* » dit un ange au père de Jean.¹⁵ Un peu plus tard, Jésus dit, à propos de Jean : « *Et si vous voulez l'admettre, c'est lui (Jean) qui est l'Élie qui devait venir.* »¹⁶ Il y avait beaucoup de matière ici et Bill savait que ça lui prendrait du temps avant de mieux comprendre.

Finalement, il considéra la deuxième chose que la voix avait dite : « *...de même tu es envoyé avec un message comme précurseur de Sa seconde venue.* » Bill croyait en la seconde venue de Christ, ayant entendu le Dr Davis prêcher à ce sujet et ayant lu à ce propos dans le Nouveau Testament. Mais qu'est-ce que sa petite vie insignifiante avait à voir avec l'événement le plus important de tous les âges? Cette lumière surnaturelle sur la rivière pouvait-elle être un signe? Avait-elle quelque chose à voir avec la seconde venue de Christ? Le temps approchait-il? Et que signifiait ce que disait cette voix « Tu es envoyé avec un message »? Le seul message qu'il avait, c'était la Bible. De telles pensées étourdissaient Bill. Ce mystère lui semblait trop profond à pénétrer. Néanmoins, il était très excité par l'attente qui brûlait dans son âme.

¹⁵ Luc 1:17

¹⁶ Matthieu 11:14

Chapitre 14

Son futur tabernacle lui est montré

1933

PARMI LES CENTAINES de personnes qui avaient assisté à la première campagne d'évangélisation de William Branham en juin 1933, la plupart retournèrent dans leurs églises locales lorsque les réunions nocturnes sous tente furent terminées. Mais quelques-unes étaient des nouveaux convertis à Christ qui n'étaient affiliés à aucune église en particulier. Plusieurs commencèrent à assister aux services réguliers de Billy le dimanche matin. Le Masonic Hall devint bientôt trop petit pour asseoir la foule confortablement, et cela obligea Billy à chercher un autre local.

A l'angle de la 8^e rue et de la rue Penn à Jeffersonville, pas loin de l'endroit où il vivait avec sa famille, la route contournait un petit étang peu profond envahi de nénuphars. En rentrant chez lui, de retour du Masonic Hall, Billy s'agenouilla sur le tapis de mauvaises herbes au bord de l'étang afin de prier pour ce problème imprévu. « Seigneur, que dois-je faire? Où veux-Tu que cette église aille? »

Il observa les nénuphars verts et ronds qui flottaient comme des assiettes à la surface de l'eau. Leurs fleurs étaient si belles, certaines roses, d'autres blanches. Les nénuphars l'impressionnaient, la façon dont ils commençaient à pousser dans la vase et la boue au fond de l'étang pour, ensuite, trouver leur chemin vers la lumière, produisant de si belles fleurs, propres et gracieuses. Cela lui rappelait sa propre vie, qui avait récemment émergé de la boue et de la vase du péché dans la lumière de l'amour de Jésus-Christ. Oh, combien le Seigneur qui pouvait opérer un tel miracle était merveilleux. Puis cette pensée lui vint, comme une révélation envoyée par une flèche du trône de Dieu ; son église serait ici, à l'endroit même où se trouvait l'étang aux nénuphars. Billy se leva et marcha de long en large dans les mauvaises herbes au bord de l'étang. Son cœur battait d'excitation. Oui, ce serait parfait. Il pourrait bâtir...

Les briques du doute tombèrent sur lui avant même que le mortier de sa révélation ait séché. Comment pourrait-il acheter ce lotissement et y construire une église, alors qu'il pouvait à peine faire face financièrement pour lui-même et soutenir sa mère, ses frères et sa sœur? Il était un homme pauvre, prêchant à une congrégation de gens pauvres durant l'une des plus profondes dépressions économiques que le pays ait connues. De nombreux hommes de sa congrégation étaient sans travail. A vrai dire, financer la construction d'une l'église semblait être un rêve impossible à réaliser. Pourtant, si c'était vraiment là une révélation de Dieu, il y aurait sûrement un moyen...

Billy parla de son rêve aux membres de sa congrégation et fut agréablement surpris par leur réponse. En mettant en commun leurs maigres ressources, ils purent trouver assez d'argent pour un acompte. Des plans furent esquissés, un prêt obtenu et l'étang rempli, tout cela en l'espace de quelques semaines. Les fondations furent coulées en juillet et les blocs de béton furent livrés sur l'emplacement du bâtiment. Mais avant que le prochain niveau de blocs de béton soit monté, Billy voulut une brève cérémonie de dédicace au cours de laquelle lui-même poserait la première pierre angulaire sur la fondation rectangulaire.

Le matin de la cérémonie, Bill se réveilla vers six heures. À l'extérieur, les oiseaux chantaient des mélodies de soprano, alors que les abeilles bourdonnaient des harmonies de ténor. Les branches de chèvrefeuille qui pendaient sous sa fenêtre au second étage remplissaient sa chambre des parfums odorants de l'été. Bill demeura allongé dans son lit un long moment, les mains derrière la tête, se gorgeant de la joie du moment, pensant : « Oh, Grand Jéhovah, Tu es tellement merveilleux. Il y a quelques instants, tout était sombre ; maintenant, le soleil s'est levé et toute la nature se réjouit. Et bientôt, le monde spirituel, qui est si froid et sombre à cause du péché, se réjouira aussi, parce que le Soleil de Justice se lèvera avec la guérison sous ses ailes. »

Comme il était étendu là, une voix intérieure lui commanda de se lever. Billy sortit de son lit et se tint face à la fenêtre. Soudain, il sentit une présence indéfinissable dans la chambre, comme une pression, qui n'était ni mauvaise ni menaçante. Cette présence suscitait une sainte crainte, comme si le Seigneur lui-même s'était approché. Billy scruta les trois murs qui étaient dans son champ de vision. La chambre semblait vide. Il se retourna et fut immédiatement transporté dans une vision.

Il se retrouva sur les berges du Jourdain, là où Jean-Baptiste avait baptisé Jésus. Bill prêchait l'Évangile à une foule, lorsqu'il entendit des grognements et des couinements. Il se retourna et vit une grande porcherie construite tout au bord du fleuve. Elle était remplie de déchets et la puanteur était épouvantable. Billy remarqua : « Cet endroit est pollué. Cela ne devrait pas être ainsi. Cette terre est sacrée, c'est là même que Jésus a marché. »

Puis l'ange du Seigneur apparut, enlevant Billy de cet endroit et l'amenant à l'angle de la rue Penn et de la 8^e rue à Jeffersonville. Sur le lotissement où se trouvait auparavant un étang aux nénuphars se tenait maintenant un important bâtiment en béton avec une enseigne au-dessus qui disait : « Branham Tabernacle ». L'ange l'amena à l'intérieur. Bill n'en croyait pas ses yeux. Le bâtiment était plein à craquer. Non seulement les sièges étaient tous occupés, mais des gens étaient assis dans les allées et d'autres étaient debout contre les murs. Tout au bout de la pièce il y avait trois croix, une devant la chaire et une de chaque côté. Dans la vision, Bill alla derrière la chaire et dit : « Oh, c'est merveilleux, c'est glorieux. Ô Dieu, Tu es si bon de m'avoir donné ce tabernacle. »

Alors l'ange du Seigneur dit : « *Mais ce n'est pas ton tabernacle.* »

« Certainement, c'est mon tabernacle », protesta Billy.

L'ange répéta : « Non. *Viens voir.* » L'ange souleva Billy et le redéposa, cette fois-ci sous un beau ciel bleu. L'ange dit : « *Voici ce qui va être ton tabernacle.* »

Regardant autour de lui, Billy se retrouva dans un verger. Des arbres fruitiers mesuraient jusqu'à 20 pieds [6 m] de haut et poussaient en deux rangées identiques, créant ainsi une allée avec un seul grand arbre au bout, positionné de façon à ce qu'il soit à égale distance des deux rangées. Une rangée semblait être composée uniquement de pommiers et l'autre, de pruniers. Chose étonnante, les racines étaient enfoncées dans de grands seaux verts. À sa droite et à sa gauche, il y avait un pot vide en face de chaque rangée d'arbres.

Une voix venant des cieux tonna : « *La moisson est grande, mais les ouvriers peu nombreux.* »

Billy demanda : « Seigneur, que puis-je faire? » Et comme il regardait, les arbres commencèrent à ressembler aux bancs d'église de sa vision du tabernacle et les trois arbres au bout des rangées prirent la forme de trois croix. Bill demanda : « Qu'est-ce que cela signifie? Et qu'en est-il des pots vides? »

L'ange répliqua : « *Tu vas planter dans ces deux pots.* »

Se tenant debout dans l'espace entre les deux rangées, Billy cassa une branche de pommier et la planta dans le seau vide en face de cette rangée, puis il cassa une branche de prunier et la planta dans le pot vide de l'autre côté. Immédiatement, des arbres se mirent à pousser dans ces deux pots, ne s'arrêtant que lorsqu'ils eurent atteint la hauteur des autres arbres du verger.

Ensuite, un grand vent secoua les arbres et une voix dit : « *Tu as bien fait. Étends les mains et récolte la moisson.* »

Billy étendit les deux mains. Dans l'une tomba une grosse pomme jaune, mûre et ferme ; et dans l'autre tomba une grosse prune jaune, mûre et ferme. La voix dit : « *Mange les fruits, ils sont bons.* » Billy prit une bouchée d'un fruit, puis de l'autre. Ils étaient tous les deux sucrés, juteux et délicieux. La voix répéta : « *La moisson est grande et les ouvriers sont peu nombreux.* »

Alors, Billy remarqua que le grand arbre au bout des rangées, qui était toujours en forme de croix, portait à la fois des prunes et des pommes sur ses branches. Billy descendit l'allée en courant et se jeta au pied de l'arbre, criant : « Seigneur, que puis-je faire? »

Le vent secoua les arbres tellement fort qu'une pluie de pommes et de prunes se mit à tomber sur Billy. La voix dit par trois fois : « *Lorsque tu sortiras de cette vision, lis 2 Timothée 4.* » Puis Billy se retrouva de nouveau dans sa chambre à coucher.

Le soleil était plus haut dans le ciel, montrant qu'un certain temps s'était écoulé pendant la vision. Bill saisit sa Bible et l'ouvrit à 2 Timothée. Il lut le quatrième chapitre lentement, réfléchissant à chaque mot, essayant de faire le lien avec la vision.

Prêche la parole, insiste en toute occasion, favorable ou non, reprends, censure, exhorte, avec toute douceur et en instruisant. Car il viendra un temps où les hommes ne supporteront pas la saine doctrine ; mais, ayant la démangeaison d'entendre des choses agréables, ils se donneront une foule de docteurs selon leurs propres désirs, détourneront l'oreille de la vérité, et se tourneront vers les fables. Mais toi, sois sobre en toutes choses, supporte les souffrances, fais l'œuvre d'un évangéliste, remplis bien ton ministère.

Billy arracha cette page de sa Bible et l'emmena avec lui à la cérémonie de dédicace à l'angle de la rue Penn et de la 8^e rue. Comme c'était un jour de travail, il ne put y avoir là qu'une cinquantaine de personnes de sa congrégation, principalement des femmes et des enfants. Alors que le major Ulrey, des Volontaires de l'Amérique, dirigeait sa fanfare en une marche joyeuse, Bill plaça la pierre angulaire fermement dans le ciment mouillé. C'était un geste symbolique. Comme le Nouveau Testament proclamait Jésus-Christ en tant que Pierre Angulaire de son Église universelle, Bill plaça la pierre angulaire sur la fondation de son propre bâtiment comme déclaration que son église serait consacrée aux principes de la Pierre Angulaire, Jésus-Christ.

Puis, les gens mirent des pièces de monnaie, des souvenirs et des requêtes de prières écrites dans une boîte de conserve qu'ils placèrent dans le creux de la pierre angulaire. Bill y mit la page qu'il avait arrachée de sa Bible le matin même, la page qui contenait les mots : « *Mais toi, sois sobre en toutes choses, supporte les souffrances, fais l'œuvre d'un évangéliste, remplis bien ton ministère.* »



Bill posant la pierre d'angle du tabernacle

Chapitre 15

Une demande en mariage muette

1933

B IEN QUE William Branham fût maintenant pasteur de sa propre congrégation et qu'il prêchât au Masonic Hall à Jeffersonville, chaque dimanche matin, il continua à assister aux services du dimanche soir et du mercredi soir à l'Église Missionnaire Baptiste pendant tout l'été 1933. Il faut dire que c'était plus une excuse pour être avec sa petite amie, Hope Brumbach que pour écouter prêcher le Dr Davis. Mais maintenant que la construction de sa propre église allait être bientôt terminée, cela allait changer puisqu'il tiendrait maintenant ses propres services en semaine. Alors, quand pourrait-il voir sa petite amie? Bill avait toujours été timide et peu sûr de lui avec la gente féminine. La pensée de perdre son excuse toute faite pour voir Hope lui donnait des sueurs froides.

Bill chérissait chaque minute qu'il passait en compagnie de Hope. Lorsqu'elle souriait, il souriait. Lorsqu'elle riait, il riait. Elle amenait quelque chose de magique autour de lui, quelque chose qu'il ne comprenait pas, mais qu'il aimait. À ses yeux, elle était tout ce qui était beau et bon dans le monde ; air et pluie, été et fleurs, bonté et désir... Plus il la côtoyait, plus il voulait être avec elle. Qu'allait-il arriver à leur relation s'il n'avait plus d'excuse pour la voir chaque mercredi soir? Allait-elle s'éloigner de lui? Bill frissonnait à cette pensée. Et si elle trouvait un autre petit ami? Bill avait le souffle coupé rien qu'à cette pensée. Il ne pouvait risquer de la perdre. Comment pourrait-il vivre? Non, il fallait qu'il trouve une autre bonne excuse pour la voir régulièrement. Puis, comme Billy tournait et retournait le problème dans sa tête, il lui vint à l'esprit que la meilleure façon de passer plus de temps avec Hope Brumbach était qu'elle change son nom en Branham.

À la minute où il se décida à demander Hope en mariage, ses doutes commencèrent à le torturer sous un autre point de vue. Son père gagnait 500 \$ [350 euros] par mois, étant à la tête d'un syndicat de travailleurs, la ligne locale de la Pennsylvania Railroad. Billy, de son côté, gagnait 20 cents [0,14 euro] de l'heure, en travaillant pour les Services publics et il aidait à entretenir financièrement, avec son maigre revenu, sa mère, son père, sept frères et une sœur. Comment pourrait-il subvenir aux besoins d'une épouse? Tout ce qu'il avait à lui offrir, c'était son amour et son dévouement. Qui était-il pour enlever Hope de sa maison confortable et la soumettre aux difficultés de la pauvreté? Elle méritait tellement mieux que cela. Après beaucoup d'angoisse dans son âme et son esprit, Bill décida qu'il ne pouvait pas demander Hope en mariage. Il l'aimait trop pour gêner sa vie.

Mais cette décision ne mit pas fin à sa souffrance ; elle ne fit qu'amener un autre dilemme. S'il n'allait pas demander à Hope de l'épouser, comment pourrait-il justifier de prendre de son temps? Ne serait-il pas mieux pour elle qu'il mette fin à leur relation? Le plus tôt il cesserait de la voir, le plus tôt elle pourrait trouver quelqu'un d'autre, un homme qui pourrait lui offrir une vie agréable. Oui, c'était la chose à faire. Et c'était ce qu'il devait faire. Mais...

Même si Billy pensait qu'il serait dans l'intérêt de Hope de lui dire adieu, il ne pouvait se résoudre à le faire. Il recalcula ses finances et ses possibilités. Certains de ses frères étaient maintenant assez âgés pour aider aussi sa mère à payer les factures de la famille. C'était un plus. Et ses autres frères n'étaient pas si loin derrière. D'ici quelques années, ils seraient capables de faire leur part. Un autre plus. Peut-être que Bill pourrait réduire son aide peu à peu sans causer de difficultés supplémentaires à sa mère. Alors, après tout, s'il travaillait dur, peut-être qu'il pourrait offrir une vie décente à Hope. Son excitation grandissait alors qu'il considérait les possibilités sous différents angles. Oui, il semblait qu'il pourrait s'en tirer financièrement. Devrait-il le faire? Oui, oui. Il allait demander à Hope Brumbach d'être sa femme!

Mais, prendre la décision de lui demander et lui demander, c'était deux choses différentes. Comme le mois d'août laissait la place au mois de septembre, Billy essayait de rassembler assez de courage pour poser la question décisive. Il regardait ses yeux sombres et son sourire radieux, et pensait : « Oh, là là, nous serions si heureux ensemble. » Mais, chaque fois qu'il s'apprêtait à poser la question, sa bouche devenait sèche et un nœud se formait dans sa gorge, si bien qu'il avait de la peine à avaler, encore plus à prononcer une phrase compréhensible. Chaque soir qu'il était avec elle, il essayait de nouveau, mais les mots refusaient de sortir de sa bouche. Il se disait en lui-même : « Ce soir je le ferai! Je ne laisserai pas dix minutes passer à ma montre avant de lui demander. » Cela ne servait à rien, le temps passait et il ne pouvait rassembler le courage nécessaire pour la demander en mariage.

Bill se tourmentait pendant des heures à propos de son problème. Parfois, il s'arrêtait dans un fossé où il travaillait, appuyait son menton sur sa pelle et fixait l'horizon, pendant que son cerveau creusait et grattait le sol fertile de son esprit, essayant de trouver une solution. Comment allait-il lui faire savoir qu'il voulait l'épouser, s'il n'avait pas le courage de parler? Un moment, il envisagea la possibilité d'envoyer son ami George DeArk faire la demande à sa place. Mais cela ne semblait pas la meilleure idée. Hope pourrait même lui dire non dans ces conditions. Comment pourrait-il s'y prendre, alors? De quelle façon? Puis, il lui vint une idée. Il avait trouvé! Il allait lui écrire une lettre.

Ce dimanche soir-là, Billy veilla tard, papier et crayon en main, peinant sur chaque phrase, composant, réécrivant, transpirant, jusqu'à ce que cette lettre recto-verso exprime au mieux ses sentiments. Une fois ce pas herculéen franchi, sa première intention fut de la remettre à Hope en personne. Puis il l'imagina en train de la lire silencieusement pendant qu'il se tiendrait à ses côtés, se tournant les pouces et se mordant les lèvres, se sentant si nerveux qu'il pourrait facilement s'évanouir. Non, cela ne fonctionnerait pas. Il décida de la poster. S'il postait sa lettre lundi, Hope la recevrait mardi et elle pourrait lui donner sa réponse mercredi soir, lorsqu'il la prendrait pour aller à l'église. Cela lui sembla être un bon projet.

Lundi matin, Billy humecta un timbre, le colla sur l'enveloppe et déposa sa lettre dans une boîte aux lettres en se rendant à son travail. Un peu plus tard ce jour-là, alors qu'il creusait un fossé, une pensée horrifiante lui traversa l'esprit : qu'arriverait-il si la mère de Hope mettait la main sur sa lettre? La sueur perla au front de Billy et ses genoux flanchèrent au point qu'il dut s'appuyer sur le rebord du fossé. Il pensa : « Si sa mère lit la lettre, je suis cuit. »

Bill s'entendait bien avec le père de Hope, Charlie, mais avec sa mère, c'était une autre histoire. Chic et guindée, Mme Brumbach était fière d'appartenir à la haute société. Elle habitait une très belle maison, portait des vêtements coûteux, était membre d'une grande église formaliste et appartenait à une multitude d'organisations influentes. Elle considérait Billy comme un gentil garçon, n'ayant vraiment pas assez de classe pour épouser sa fille. Elle prenait aussi ombrage des convictions religieuses bornées de Billy. Si elle voyait cette lettre, elle s'opposerait probablement vigoureusement. Elle serait même capable de pousser Hope à rompre avec lui. Billy frissonna à cette pensée.

Le mercredi soir, Billy stationna sa voiture derrière la nouvelle Buick rutilante des Brumbach. Il laissa la porte de sa vieille Ford ouverte, au cas où Mme Brumbach aurait lu la lettre et qu'il devrait partir précipitamment.

Hope lui ouvrit : « Bonjour, Billy. Tu ne veux pas entrer? »

« Oh, non », pensa Bill. « Tu vas me faire entrer là où est ta mère et tu vas fermer la porte. Et alors je serai dans un beau pétrin. » Il sourit timidement et dit : « Merci, Hope, mais il fait un peu chaud. Je vais attendre ici sur la galerie, en attendant que tu sois prête. »

« Allez, entre. Papa et maman veulent te voir. »

Billy pensa : « Ça y est. » Il entra nerveusement, enleva son chapeau et se tint près de la porte, prêt à s'échapper rapidement.

Hope lui dit : « Va à la cuisine, où se trouvent mes parents. Je serai prête pour l'église dans quelques instants. »

Billy marcha jusqu'à l'entrée de la cuisine. Les parents de Hope étaient assis à table. « Bonjour, M. Brumbach. Bonjour, Mme Brumbach. »

Charlie Brumbach, toujours cordial, dit : « Bonjour Billy. Ne veux-tu pas entrer et prendre un verre de thé glacé? »

« Non merci, je n'ai pas soif. »

« Bon, pourquoi ne viens-tu pas tout de même t'asseoir ici? »

Le complot semblait grandir. Le cœur de Billy se mit à battre la chamade. « Non, merci, je vais attendre ici, si ça ne vous dérange pas. Quel temps magnifique nous avons. »

Mme Brumbach dit : « Oui, quel temps magnifique. »

Ils parlèrent tous les trois du temps et de choses et d'autres, jusqu'à ce que Hope descende les escaliers. Bill put respirer normalement seulement lorsqu'ils furent sur la galerie, la porte d'entrée bien fermée derrière eux.

« Billy, c'est une si belle soirée, allons à l'église à pied. »

Une nouvelle vague d'angoisse traversa Billy. Il pensa : « Ça y est. Elle va me dire que c'est fini entre nous. Je ferais mieux de la regarder comme il faut, parce que c'est probablement la dernière fois que je vais être avec elle. »

Mais Hope ne mentionna pas la lettre sur le chemin de l'église. Billy souffrit le martyre tout le long du service. Il n'entendit pas un seul mot de ce que prêcha le Dr Davis. Au lieu de cela, il passa son temps à regarder Hope du coin de l'œil, pensant à quel point il refusait l'idée de la perdre. C'était une jeune fille si décente. Ce soir, elle avait l'air plus radieuse que jamais. Il espérait qu'elle trouverait quelqu'un qui serait bon pour elle. Elle méritait ce que la vie avait de mieux à offrir.

Il faisait nuit lorsque Bill et Hope sortirent de l'église et commencèrent à marcher en direction de la maison. Un quartier de lune était suspendu comme une lampe dans le ciel sombre. Toutes les fois qu'ils sortaient de l'ombre des arbres, les rayons de lune contrastaient avec les cheveux noirs de Hope et ses yeux sombres avec ses douces joues blanches. Billy tremblait d'amour et du désir de demeurer toujours à ses côtés.

« Alors, Billy, comment as-tu trouvé le service de ce soir? » demanda Hope avec désinvolture.

« Oh, c'était bien, j'imagine. » Billy avait l'impression que sa mâchoire était faite en carton ; elle semblait si raide et inutile. Il observa Hope pour découvrir un froncement de sourcil ou un autre indice qui indiquerait que le moment fatidique était arrivé. Chaque fois qu'elle bougeait les lèvres pour parler, Billy était sûr que la fin était proche. Au lieu de cela, elle lançait une remarque anodine, comme si elle n'avait rien d'autre à l'esprit que les plaisirs de l'été indien.

Comme ils arrivaient en vue de sa maison et qu'elle n'avait toujours pas mentionné la lettre, Billy commença à soupçonner qu'elle n'avait pas reçu de lettre du tout. Peut-être que celle-ci était restée prise dans la boîte aux lettres ou qu'elle avait été perdue au bureau de poste. Quelque chose devait lui être arrivée. Si Hope l'avait lue, elle l'aurait sûrement mentionné. Billy retrouva son sang-froid et sa langue se délia. Il étendit la main et pris Hope par le bras. Il se sentait bien.

Ils étaient presque devant sa maison, maintenant. Pendant une pause dans la conversation, Hope dit : « Billy, j'ai reçu ta lettre. »

Un frisson parcourut l'échine de Billy ; un nœud se forma dans sa gorge et empêcha l'air de passer, si bien qu'il avait de la peine à respirer. Il déglutit et réussit à dire d'une voix rauque : « Vraiment? »

Hope dit : « Mm-hm » et continua à marcher.

La tension était insupportable. Il pensa : « Femme, dis quelque chose, sinon je vais m'évanouir! » Mais Hope semblait vouloir laisser ses mots suspendus dans les airs sans faire de

commentaire. Bill pensa : « Là, il faut que je dise quelque chose, parce que nous ne sommes qu'à quelques pas de sa porte. » Il rassembla tout son courage et dit : « L'as-tu lue? »

Elle répondit : « Oui, oui » et c'était tout.

Billy sentait que ce suspense allait le rendre fou : « L'as-tu aimée? »

Ses lèvres ébauchèrent un sourire, un sourire impitoyable : « Oh, elle était bien. »

Billy sentit une bouffée d'adrénaline l'envahir. Il arrêta et se tourna pour lui faire face. « Hope... »

« Billy, j'aimerais beaucoup t'épouser », dit-elle. « Je t'aime. »

Le lendemain, Bill et Hope se rendirent au centre-ville, dans une bijouterie. Billy paya 8 \$ [5,50 euros] pour une paire de bagues de mariage. Billy attachait l'alliance dans sa poche pour ne pas la perdre accidentellement. Puis, il prit gentiment le doigt gracieux de Hope dans sa main calleuse et commença à y glisser la bague de fiançailles.

Hope l'arrêta : « Billy, ne penses-tu pas qu'il serait courtois de demander à Maman et Papa d'abord? »

Billy sentit battre les muscles de son cœur. « Oh, là là » pensa-t-il : « nous y voilà de nouveau. » Il craignait que Hope ne change d'idée si Mme Brumbach s'opposait assez fermement. Lentement, à contrecœur, il lâcha : « Oui, je suppose. » Puis, il eut une idée : « Dis, Hope, lorsque nous serons mariés, ce sera moitié-moitié, n'est-ce pas? »

« C'est vrai, j'aurai ma part. »

« Et moi la mienne. Qu'en dirais-tu si on commençait maintenant : tu demandes à ta mère et moi à ton père? »

Hope haussa les épaules : « C'est d'accord. »

« Tu devrais peut-être me laisser demander à ton père en premier », suggéra Bill astucieusement. Il voulait obtenir l'accord de Charlie avant que Mme Brumbach en entende parler. Cela lui semblait être sa meilleure chance.

« Vas-tu lui demander bientôt? »

« Je le ferai dimanche soir. »

Le dimanche soir d'après, lorsque Billy ramena Hope chez elle après l'église, ils étaient tous deux assis au salon en train d'écouter le phonographe Victrola. Charlie Brumbach était en train de taper un texte à son bureau. Mme Brumbach faisait du crochet, assise dans une confortable chaise Morris. Hope le regarda en fronçant les sourcils et lui fit un signe de tête en direction de son père. Bill secoua la tête et lui fit signe en direction de sa mère. Il ne pouvait demander à son père maintenant, pas avec sa mère assise au salon. Ça serait comme de leur demander aux deux. Sa mère pouvait faire une scène et Bill repartir sans rien.

Billy se leva. « Il est neuf heures et demie. Je crois que je devrais y aller. » Hope l'accompagna à la porte, en tenant sa main. Il lui dit bonne nuit et essaya de s'en aller, mais elle ne lâcha pas sa main.

Elle murmura : « Tu ne lui demandes pas? »

« Je ne peux pas lui demander si ta mère est assise là. »

« Dans ce cas, je vais aller à l'intérieur et tu pourras l'appeler dehors. »

C'était plutôt embarrassant pour Billy, mais il n'avait pas d'autre idée. « D'accord. »

Hope retourna au salon.

Bill s'éclaircit la gorge : « M. Brumbach, puis-je vous parler un instant? »

Charlie arrêta de taper et se retourna sur sa chaise. « Certainement Bill, que veux-tu? »

« Je veux dire, sur la galerie. »

Mme Brumbach quitta son ouvrage des yeux et fronça les sourcils d'un air inquisiteur. Charlie dit : « Certainement » et il suivit Bill jusque sur la galerie, en fermant la porte derrière lui.

Billy observa la lune et dit : « C'est une belle soirée, n'est-ce pas? »

« Une très belle soirée » acquiesça Charlie.

« Il a fait très chaud ces derniers temps. »

« Certainement. »

Bill cherchait les mots justes : « Vous savez, euh, je me demandais si, euh, si... »

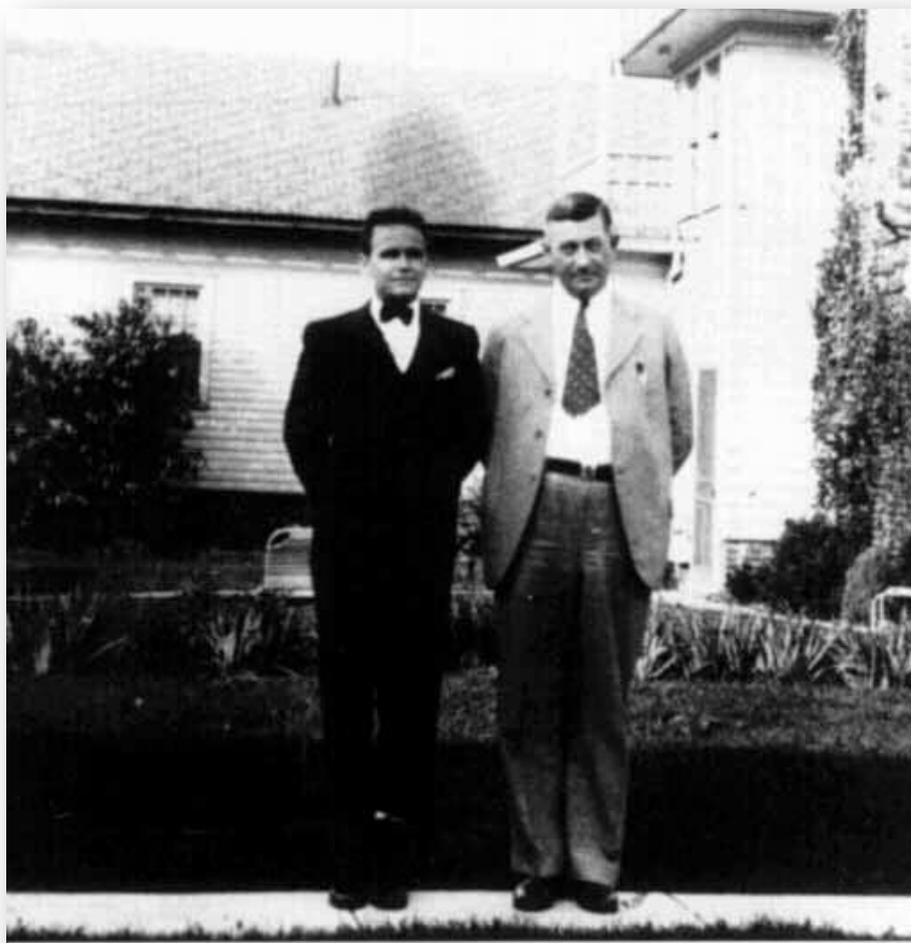
« Tu peux l'avoir, Bill. »

Un soulagement intense l'envahit. Il aurait voulu embrasser M. Brumbach, mais se contenta de lui serrer la main. « Charlie, je suis pauvre. Je ne peux pas prendre soin d'elle aussi bien que vous. Je ne gagne que 20 cents [0,14 euro] de l'heure. Mais, Charlie, elle ne pourrait pas trouver quelqu'un qui l'aime autant que moi. Et je vais travailler jusqu'à ce que mes mains soient en sang pour lui procurer de quoi vivre. Je lui serai fidèle et ferai tout ce que je peux pour la rendre heureuse. »

Charlie posa sa grande main sur l'épaule de Bill. « Billy, je sais que tu l'aimes et je sais qu'elle t'aime ; et je préfère que ce soit toi qui l'aie dans ces conditions, plutôt que quelqu'un qui la maltraiterait, peu importe combien d'argent il pourrait avoir. De plus, ce n'est pas ce que tu possèdes dans la vie qui compte, mais c'est de se contenter de ce que l'on a. »

« Merci, Charlie. Je vais m'en souvenir. »

Bill ne demanda jamais à Hope ce que sa mère avait dit lorsqu'elle lui avait demandé, ça lui suffisait de savoir qu'elle ne se tiendrait pas en travers de leur chemin. La date du mariage fut fixée au mois de juin de l'année suivante.



Bill et M. Brumbach

Chapitre 16

Comme une chauve-souris sortie de l'enfer

1933-1934

LA CONSTRUCTION sur le lotissement à l'angle de la rue Penn et de la 8^e rue fut terminée à la fin du mois de septembre 1933. Par amour et respect pour leur pasteur, les membres de la congrégation votèrent pour appeler le bâtiment « Branham Tabernacle ». La bâtisse ne ressemblait pas à la structure typique d'une église. Elle n'avait pas de clocher, pas de grande croix, pas de toit pointu, pas de plafond en voûte. C'était un simple bâtiment en béton, avec un toit légèrement en pente, une façade, ainsi que des portes et des fenêtres rectangulaires. Dans la région, certains disaient en plaisantant que ça ressemblait plus à un garage ou un entrepôt qu'à une église. Mais, aux yeux de William Branham, elle était magnifique. Il plaça la chaire exactement à l'endroit où il s'était agenouillé, lorsque le Seigneur lui avait donné l'inspiration d'acheter ce terrain. Il plaça trois crucifix devant l'auditoire, un sur la chaire et un de chaque côté, comme il l'avait vu dans la vision.

Le prix total du projet s'éleva à 2 000 \$ [1 400 euros], avec un crédit bancaire sur vingt ans. C'était beaucoup d'argent pour une congrégation pauvre, au milieu de la Grande Dépression. Pour être sûr que le Branham Tabernacle puisse assumer ses obligations mensuelles, Bill refusa de prélever les dîmes et les offrandes pour couvrir ses propres dépenses, préférant plutôt reverser cet argent pour le bâtiment.

Bill conserva son emploi aux Services Publics de l'Indiana, bien qu'il ait été transféré dans un autre département. Il avait pour mission de patrouiller le long des lignes électriques à haute tension qui traversaient la campagne boisée. Ce travail allait tellement bien avec ses tâches de garde-chasse, qu'il pouvait souvent faire les deux en même temps. C'était une bonne chose, car il ne gagnait toujours pas d'argent en tant que garde-chasse.

Un des moyens que Billy avait trouvés pour économiser sur les frais de construction du Branham Tabernacle, c'était de laisser le plancher en terre battue. Lorsque le sol gela, le plancher de l'auditorium gela aussi. Un mercredi soir, Billy arriva en avance à l'église pour allumer les deux poêles à charbon afin de réchauffer l'air avant que la congrégation commence à arriver. Les gens entrèrent dans l'église sur un sol gelé. Mais, à la fin du service, le sol était devenu boueux et collant. Les grands-mères, de même que les petites-filles, s'enfoncèrent dans la boue jusqu'aux chevilles, alors qu'elles essayaient de sortir. Même si, par la suite, ils rirent tous de bon cœur de cet incident, ils couvrirent le sol de sciure afin que cela ne se reproduise plus.

Billy embrassa ses nouvelles tâches de pasteur avec l'énergie de la jeunesse et le zèle d'un jeune homme qui a finalement découvert sa passion. En plus des tâches normales consistant à prêcher, conseiller et prier pour les malades, il dirigeait aussi les chants, payait les dettes et retirait les cendres des poêles. Chaque fois qu'il y avait quelque chose à faire, Billy offrait son temps.

Le fait d'être un jeune pasteur en plus d'un jeune chrétien remplissait les journées de Bill d'expériences enrichissantes, quelques-unes prévisibles, d'autres très étranges. Retournant chez lui, un samedi soir, dans sa voiture, les phares de Bill éclairèrent un homme saoul titubant dans la rue. Il s'avéra que c'était Wayne Bledsoe, un jeune homme qui avait été l'ami d'Edward, le frère de Billy. La prohibition étant encore en vigueur, Bill mit Wayne dans son auto et emmena l'ivrogne chez lui avant qu'il tombe entre les mains de la justice. Il aida Wayne pour entrer dans la maison, le coucha dans son propre lit et se prépara un lit sur le divan.

Billy le réprimanda : « Wayne, n'as-tu pas honte de toi? »

« Ne - ne dis pas ça, Bi - Billy. »

« Boire n'est pas une solution. Ça va te tuer avant l'heure. Tu devrais donner ta vie à Jésus-Christ. Cela allongerait tes jours jusque dans l'éternité. »

« Ah, Billy. »

Billy imposa les mains sur le front de Wayne. « Je vais prier pour toi Wayne. »

À l'extérieur, un taxi s'arrêta. La porte du taxi claqua et Billy entendit les pas de quelqu'un qui courait sur le trottoir. Une femme frappa frénétiquement à la porte en criant : « Frère Bill! Frère Bill! »

Billy pensa : « Ça alors, quelqu'un doit être en train de mourir. » Il alluma d'une chiquenaude, s'habilla et courut ouvrir la porte.

Nellie Sanders, une jeune fille de dix-huit ans, se tenait à la porte, le visage pâle, les yeux rouges et gonflés.

« Entre, Nellie. »

Nellie pénétra à l'intérieur : « Oh, Billy, je suis perdue, je suis perdue. »

« Qu'est-ce qui se passe Nellie? Tu as eu une crise cardiaque? »

« Non, Frère Bill. Je descendais la rue Spring et, honnêtement Frère Bill, je ne voulais rien faire de mal. »

L'esprit de Billy tournait dans tous les sens, se demandant ce qu'il fallait faire avec cette fille hystérique. « Allons, calme-toi, sœur. Raconte-moi ce qui s'est passé. »

Nellie était une jeune chrétienne, une des personnes qui s'étaient converties avec Bill, lors de ses réunions sous tente en juin. Avant de donner son cœur au Seigneur, elle avait été l'une des meilleures danseuses en ville et son partenaire, Lee Horn, avait encore les trophées pour le prouver.

Nellie respira profondément afin de calmer ses mains qui tremblaient. Elle essaya de parler lentement et distinctement, mais ses mots prirent de la vitesse, si bien que le dernier mot fut presque inaudible : « Je passais à pied près du Redman's Hall et j'ai entendu de la musique de danse. Je me suis arrêtée un instant pour écouter. La musique retentissait de mieux en mieux. J'ai dit : "Seigneur, Tu sais que je T'aime, mais je me souviens si bien du temps où Lee et moi gagnions toutes ces coupes et ces prix. Peut-être que si je gravis ces marches, je pourrai témoigner à quelques personnes." Alors je suis montée et avant même que je me rende compte de ce que je faisais, j'étais dans les bras d'un garçon, en train de danser. Oh, Billy, est-ce que je suis perdue pour de bon, maintenant? Je ne veux pas finir comme Margie. »

Billy se souvint de Margie, la fille portant un minuscule costume de bain qui avait refusé de sortir de son canot à rames, lorsqu'il lui avait demandé de partir, le jour où il baptisait des nouveaux convertis, après ses réunions de réveil sous tente. Lorsque la mystérieuse étoile était tombée du ciel, Margie s'était évanouie. Par la suite, elle s'était mise à boire. Pendant une bagarre dans un bar, quelqu'un l'avait frappée au visage avec une bouteille cassée, provoquant une terrible balafre. Selon les dernières nouvelles que Bill avait eues d'elle, elle se trouvait dans un asile de fous.

Nellie était tellement tourmentée, qu'elle tremblait. Billy essaya de la consoler : « Non, sœur, tu n'es pas perdue. Mais tu as fait une erreur lorsque tu t'es arrêtée pour écouter la voix du diable qui t'appelait à retourner à ce que tu étais avant de rencontrer Jésus. Je ne suis pas un chrétien depuis bien longtemps, mais je sais que la plus grande bataille jamais livrée est dans l'esprit humain. C'est la bataille entre la foi et le doute. Vas-tu croire la Parole de Dieu ou douter d'elle? Tu dois faire ton propre choix. »

« Oh, Billy, je veux choisir la foi en Jésus. »

Wayne Bledsoe avait dessoûlé un peu et il était assis au lit, curieux, observant ce qui se passait.

« Je ne connais pas bien la Bible, dit Billy, mais je crois que Jésus a dit ceci, "*en mon nom, ils chasseront les démons*".¹⁷ » Posant la main sur l'épaule de Nellie, il pria : « Démon, je ne sais pas qui tu es, mais c'est ma sœur et tu n'as pas le droit de la retenir. Tu vas devoir la quitter, maintenant. Tu m'entends? »

La porte moustiquaire commença à s'ouvrir et se fermer rapidement toute seule, *bing badaboum, bing badaboum*.

Nellie écarquilla les yeux : « Billy, regarde là. Que se passe-t-il? »

Bill était aussi surpris : « Je ne sais pas. » Il se tourna de nouveau vers Nellie et dit : « Satan, quitte-la. Au Nom de Jésus, sors d'elle. »

Aussitôt que Bill mentionna le Nom de Jésus, l'ombre d'un spectre jaillit de derrière Nellie Sanders, une ombre qui ressemblait à une chauve-souris géante avec de longs poils qui pendaient de ses ailes et ses pattes. Elle émit un grognement guttural « *rrrrrrrrrr* » et fonça sur Bill, qui cria :

¹⁷ Marc 16:17

« Sang de Jésus, protège-moi ! » Le démon changea de direction et vola vers le lit où Wayne était assis. Il fit un tour, puis disparut dans le lit. Les yeux écarquillés et aussi sobre qu'un homme d'église, Wayne cria, sortit des couvertures et courut dans l'autre chambre.

Billy reconduisit Nellie chez elle. Lorsqu'il revint, sa mère et lui démontèrent le lit et secouèrent les draps. Il n'y avait rien.

Troublé, Bill raconta l'incident à plusieurs pasteurs. Ils lui dirent tous à peu près la même chose : « Billy Branham, le temps de chasser les démons est révolu. Et puis, de toute façon, un homme ne peut pas voir un démon. Cela devait être ton imagination. » Billy aurait peut-être mis cela sur le compte de son imagination, sauf que Wayne et Nellie avaient aussi vu l'apparition. Est-ce que c'était ce démon qui le poursuivait tout le temps ? Est-ce qu'il le suivait toujours ? Était-il responsable de toutes les choses étranges qui se passaient dans sa vie, y compris les visions ? Des pensées comme celles-ci le tourmentaient continuellement. Il se demandait pourquoi sa vie semblait si différente de celle des autres pasteurs qu'il connaissait.

Chapitre 17

Un mariage plein d'espoir

1934-1935

WILLIAM MARRION BRANHAM épousa Amelia Hope Brumbach le vendredi 22 juin 1934. Bill avait vingt-cinq ans et Hope en avait presque vingt-et-un. Ils louèrent une petite maison au 434 rue Graham, près du Branham Tabernacle. La maison n'avait que deux pièces. Ils utilisaient un côté comme salon et chambre à coucher, tandis que l'autre côté servait de cuisine. La maison n'avait pas l'eau courante ; Hope devait aller chercher l'eau à un robinet public, un bâtiment plus loin. D'une manière générale, ce n'était pas la meilleure des maisons, mais, pour 4 \$ [2,80 euros] par mois, c'était ce qu'ils pouvaient s'offrir de mieux.

Les jeunes mariés commencèrent leur vie commune avec très peu de biens. Bill possédait un vieux divan de cuir et sa voiture Ford. La mère de Bill leur donna une tête de lit en fer. Quelqu'un d'autre leur donna un vieux lit pliant. Billy acheta une cuisinière usagée pour 75 cents [0,54 euro] chez un brocanteur, puis paya 1,25 \$ [0,90 euro] pour de nouvelles grilles dans le four.

Hope alla travailler à la Fine's Shirt Factory, une usine de chemises, pour aider à acheter d'autres meubles. Ils économisèrent bientôt assez d'argent pour acheter, chez Sears, une table et des chaises de cuisine non peintes, pour le prix de 3,98 \$ [2,80 euros]. Bill peignit la table en jaune avec un gros trèfle vert au centre de la table et sur le siège de chaque chaise, parce que Hope le taquinait souvent à propos de ses origines irlandaises. La table et les chaises améliorèrent leur foyer considérablement. Mais les chaises rigides en bois n'étaient pas faites pour la détente. Billy était si fatigué, ayant deux emplois pendant la journée et s'occupant de ses obligations pastorales le soir. Il aurait aimé pouvoir s'asseoir confortablement dans un fauteuil inclinable, relever les pieds et se reposer en lisant sa Bible.

Avec Hope qui travaillait, Bill pensa qu'après tout, ils pourraient peut-être s'offrir un meuble confortable. Ils partirent donc ensemble tous les deux et traversèrent la rivière pour aller à Louisville acheter un bon fauteuil rembourré. Ils trouvèrent un fauteuil Morris qui ne coûtait que 16,98 \$ [11,90 euros]. Cela ne semblait pas être au-dessus de leurs moyens. Tout excité par cette nouvelle expérience, Billy donna au vendeur un acompte de 3 \$ [2 euros] et ils retournèrent à la maison avec le magnifique fauteuil Morris vert. Ils le placèrent dans un coin de la chambre à coucher. Bill se laissa tomber entre ses deux bras doux comme du velours, remplissant ses poumons du parfum rafraîchissant du tissu neuf. Il n'eut qu'un seul mot pour décrire cela : céleste.

Cette chaise Morris était de loin le plus grand luxe que Billy ait jamais possédé. Après avoir suivi les lignes à haute tension toute la journée et prêché en ville une partie de la nuit, le fauteuil Morris accueillait ses muscles fatigués sur ses coussins reposants. Pendant le mois qui suivit, Bill s'endormit souvent dans son fauteuil, sa Bible ouverte sur les genoux. Avec amour, Hope insistait pour qu'il se lève et le mettait au lit.

Mais son achat créa vite un problème auquel Billy n'était pas préparé. Selon les termes du contrat, il était censé payer sa dette à raison d'un dollar [0,70 euro] par semaine. Il apparut que c'était de l'argent dont il avait réellement besoin pour autre chose. Les semaines passant, le remboursement d'un dollar [0,70 euro] par semaine devint de plus en plus lourd à assumer. La septième semaine, Bill sauta une échéance. Il n'avait tout simplement pas un dollar [0,70 euro] de disponible. La semaine d'après ne fut pas mieux. Lorsque Billy manqua trois paiements de suite, la société de financement appela. Bill s'excusa et, le cœur lourd, leur suggéra de venir reprendre le fauteuil.

Quelques jours plus tard, lorsque Billy revint à la maison après son travail, une odeur de tarte aux cerises tout juste sortie du four flottait dans la cuisine. Sa préférée. Après le souper, il mangea deux tranches de tarte baignant dans de la mélasse chaude. Il taquina Hope : « Pourquoi es-tu si gentille avec moi ce soir? »

Elle sourit comme si elle cachait quelque chose : « Bill, j'ai demandé au garçon de nos voisins de ramasser des vers de terre cet après-midi. Que penserais-tu d'aller pêcher ensemble à la rivière? »

Billy trouva la proposition étrange parce que Hope n'aimait pas tellement la pêche. « Premièrement, allons-nous asseoir dans l'autre pièce pour digérer cette tarte aux cerises. »

« Non, Bill, allons pêcher tout de suite. » Sa voix semblait implorante.

« Chérie, que s'est-il passé aujourd'hui? »

Hope dit : « Rien », mais ses yeux étaient humides.

Se doutant de ce qui faisait problème, Billy répéta : « Allons d'abord dans l'autre pièce. » Lorsqu'il vit son visage se décomposer, Bill sut qu'il avait raison. Il passa son bras autour d'elle et ils entrèrent ensemble dans l'autre pièce. Le fauteuil Morris n'était plus là.

Hope appuya la tête sur la poitrine de Billy et pleura : « Oh, Bill, j'ai essayé de le garder pour toi, j'ai vraiment essayé. »

Bill la serra gentiment contre lui : « Je sais chérie. Ce n'est pas ta faute. On ne pouvait rien faire. Mais un de ces jours, les choses seront différentes. Un jour, Dieu trouvera une solution et nous aurons un beau fauteuil. »

Elle leva la tête afin de pouvoir plonger son regard dans les yeux rassurants de son mari : « Je l'espère Bill. »

EN DÉPIT des difficultés causées par la pauvreté, Bill et Hope Branham étaient très heureux ensemble. Ils se chérissaient mutuellement et leur amour infini atténuait les crevasses et les nids de poules rencontrés sur leur chemin. En décembre 1934, Hope devint enceinte. Ils étaient tous les deux excités à l'idée d'avoir un bébé. Parce que Billy était de souche irlandaise et Hope de souche allemande, Billy la taquina en disant : « Si c'est un garçon, nous allons l'appeler Heinrick Michael. »

Hope eut le souffle coupé : « Oh, Billy, c'est horrible. »

Le 13 septembre 1935, ce fut le début du travail pour Hope. Ce fut difficile et elle faillit mourir pendant l'accouchement. Billy arpenta de long en large le couloir de l'hôpital. À trois heures de l'après-midi, le bébé pleura. Au même moment, Billy cria : « Merci Seigneur! C'est un garçon et il s'appellera Billy Paul. »

Quelques minutes plus tard, le médecin sortit de la salle d'accouchement. Avec un sourire il dit : « Révérend Branham, je devrais vous facturer l'usure de mon linoléum. Mais ça en a valu la peine ; vous avez un garçon. »

Une fois que Bill fut certain que sa femme allait bien, il ne put s'empêcher de plaisanter. « Chérie, j'ai changé d'idée. Je ne crois pas que nous devrions l'appeler Heinrick Michael. Comme il est né un vendredi 13, on devrait l'appeler « Jinx » [Fam. Porte-guigne, oiseau de malheur, N.d.T.]. »

« Mais Bill, je voulais l'appeler comme son père », dit-elle en riant.

« Alors nous l'appellerons comme son père ; et aussi comme le grand apôtre Saint Paul. Nous l'appellerons Billy Paul. »

EN OCTOBRE 1935, les journaux annoncèrent l'invasion inattendue de l'Éthiopie par Mussolini. L'Italie, avec ses machines de guerre modernes, avait pénétré ce pays sous-développé et anéanti la résistance éthiopienne. L'Europe exprima son indignation en appliquant immédiatement des sanctions économiques à l'Italie.

Bill lut les nouvelles avec un vif intérêt. Il ne comprenait pas la force étrange qui lui permettait de voir dans le futur, mais peu importe ce que c'était, ce qu'il voyait finissait toujours par arriver. Il se demanda encore une fois comment, selon ses amis pasteurs, un tel don pouvait venir du diable. Il se sentait vraiment tout embrouillé.

Un dimanche après l'église, Billy entendit Walt Johnson dire : « Tu aurais dû entendre ces saints comédiens, la nuit dernière... »

Billy se mêla à la conversation : « Qu'est-ce que c'était, Frère Walt? »

Walt mâchait une pelure d'orange séchée pour soulager son indigestion : « Les pentecôtistes, Billy. Tu n'as jamais rien vu de pareil ; ils sautaient et se roulaient par terre. Et ils disaient que si tu ne baragouinais pas une espèce de langue inconnue, tu n'étais pas sauvé. »

« Où est-ce? »

« Une réunion sous tente de l'autre côté de Louisville. Ce groupe se nomme La Maison de David et ils appellent ces réunions, l'École des Prophètes. Des gens de couleur, naturellement. »

« Oh, cela explique tout », dit Billy, sachant à quel point certaines personnes de couleur étaient fanatiques dans leur manière d'exprimer leur religion.

« Il y avait aussi beaucoup de blancs. »

« Vraiment? Et ils faisaient aussi cela? »

« Oui, ils le faisaient aussi. »

« C'est étrange comment les gens se retrouvent mêlés à ces choses. » Billy hocha la tête : « J'imagine que nous ne pouvons pas éviter ce genre de choses. »

Mais la discussion aiguisa la curiosité de Billy et, le lundi suivant, il se rendit à Louisville, de l'autre côté de la rivière, pour jeter un coup d'œil. Même s'il ne vit personne se rouler par terre, la foule était certainement excitée par quelque chose et ils semblaient avoir d'étranges doctrines.

Pendant le service, un homme étrange, d'âge moyen, se leva pour témoigner. Il rappelait à Bill un prophète de l'Ancien Testament, avec des cheveux gris qui descendaient jusque sur ses épaules et une longue barbe ondulée qui lui tombait sur la poitrine. Son témoignage était aussi frappant que son apparence. Il se présenta comme étant John Ryan de Dowagiac, au Michigan. Il dit que le Seigneur lui avait montré de venir à Louisville, Kentucky, pour témoigner à cette réunion. Il parla de la puissance de Dieu, du feu de la Pentecôte et du baptême du Saint-Esprit. Son témoignage dégageait tant d'énergie et de conviction, que Bill décida de rencontrer cet homme particulier.

Ils parlèrent un long moment après le service. John Ryan lui dit qu'il avait été acrobate dans un cirque, lorsqu'il était jeune. Il avait appartenu à l'église catholique pendant de longues années, mais il devint pentecôtiste après avoir donné son cœur au Seigneur et, maintenant, il voyageait comme le Seigneur le dirigeait, témoignant de la puissance de Dieu partout où il allait.

Billy lui raconta la vision en sept parties qu'il avait vue en juin 1933. Lorsqu'il apprit qu'une des parties de la vision concernait l'invasion de l'Éthiopie par Mussolini, John Ryan eut de la peine à contenir son enthousiasme et demanda s'ils pourraient en parler plus en détails, un peu plus tard. Billy n'y voyait pas d'objection et il invita donc cet homme âgé à venir passer la nuit chez lui.

Le lendemain matin, ils restèrent longtemps attablés à la cuisine, alors que Billy partageait certaines de ses expériences étranges. Il se sentait plus à l'aise de parler à cet étranger qu'à des pasteurs qu'il connaissait depuis des années.

John Ryan encouragea Billy à prêter attention aux visions, laissant entendre que c'était peut-être la voix de Dieu qui lui parlait. Puis, il commença à lui parler de ce qu'il appelait « l'expérience pentecôtiste » qui, disait-il, était la puissance de Dieu en tant que force dynamique et vivifiante dans la vie du chrétien. Bill ne saisissait pas ce qu'il voulait dire. L'homme utilisait des termes qui lui étaient peu familiers, des termes comme « baptême du Saint-Esprit » : « parler en langues » et « interprétation des langues ». Mais une chose était certaine : John Ryan croyait

fermement à ce qu'il disait. Il s'animait à mesure qu'il parlait. Tout à coup, il leva les mains en l'air et commença à parler une espèce de charabia. Au bout d'un petit moment, il s'arrêta. Puis il contourna la table et posa sa main sur l'épaule de Bill en disant : « Frère Billy, voici l'interprétation. Tu n'es qu'un gamin, maintenant. Il y a encore beaucoup de jeunesse en toi. Mais un jour, elle va se calmer et le Dieu Tout-Puissant va t'utiliser pour réveiller les nations. »



Bill et son amie Hope Brumbach avec M. et Mme George DeArk

Chapitre 18

L'erreur après Mishawaka

1936

DURANT LES SIX MOIS qui suivirent, Bill invita à plusieurs reprises John Ryan chez lui ; ainsi il apprit à mieux le connaître. L'habitude de Ryan à parler en langues fatiguait Billy, mais ce dernier respectait beaucoup sa marche chrétienne. L'homme était très humble et accordait une grande importance à la prière et à la conduite du Seigneur.

John Ryan vivait à Dowagiac, Michigan, une petite ville à environ 300 milles [500 km] au nord de Jeffersonville, juste au-delà de la frontière de l'État d'Indiana. Il invita Billy à venir lui rendre visite et il mit cela attrayant en lui racontant que le Lac Papaw tout proche était un excellent endroit pour pêcher.

Billy était tenté. Même s'il n'avait pas pris de vacances depuis des années, le coût d'un tel voyage le faisait hésiter. Hope avait économisé 8 \$ [5,60 euros] sur son salaire à l'usine de chemises. Comment pourrait-il justifier d'utiliser pour des vacances, l'argent que son épouse avait durement gagné, alors qu'ils avaient besoin de tellement d'autres choses? Mais Hope n'était pas de cet avis. Comme c'était elle qui avait économisé cet argent, elle estimait avoir son mot à dire sur la façon dont il serait dépensé et elle voulait que son mari prenne des vacances. Bill finit par dire qu'il irait, mais qu'il voulait qu'elle vienne avec lui. Hope déclina l'invitation, disant qu'elle préférerait rester à la maison pour s'occuper de Billy Paul qui avait neuf mois. De plus, elle était enceinte de trois mois de son deuxième enfant. Souvent, le matin, elle se sentait fatiguée, sans énergie. Alors elle pensait qu'elle n'apprécierait pas de toute façon les vacances.

C'est ainsi qu'au mois de juin 1936, Billy fit le plein d'essence de son vieux Ford modèle-T et prit la direction du nord pour ses vacances. Lorsqu'il arriva à Dowagiac, Michigan, Mme Ryan l'accueillit chaleureusement. À la grande surprise de Billy, John Ryan n'était pas là. Mme Ryan expliqua : « Le Seigneur l'a appelé à aller quelque part près d'Indianapolis. »

Bill regarda autour de lui la petite cabane de deux pièces. Les armoires n'avaient pas de portes et il pouvait voir qu'elles étaient vides. « Vous voulez dire que vous avez laissé cet homme partir comme ça et vous laisser seule sans rien à manger dans la maison? »

« Oh, mais Frère Bill, il est un serviteur de Dieu », dit-elle.

Billy pensa : « Eh bien, Dieu vous bénisse, ma chère sœur. Si vous avez autant d'estime pour votre mari, alors je ne veux pas non plus le critiquer. »

Après avoir pêché toute la journée sur le lac Papaw, Billy rapporta ses prises chez Mme Ryan. Elle n'avait même pas de graisse pour faire frire le poisson, alors Billy alla en ville acheter des provisions.

Le samedi matin, Billy prit la direction de la maison. En traversant la petite ville de Mishawaka, Indiana, il remarqua une auto avec une grande affiche sur le côté, qui disait :



Le Branham Tabernacle, au coin de la 8^e et de la rue Penn à Jeffersonville, Indiana (1930)

« JÉSUS SEUL ». Billy pensa : « Qu'est-ce que ça veut dire? » Puis, il vit une autre voiture avec les mots « JÉSUS SEUL » sur le côté, puis une autre et encore une autre. Cette affiche semblait être partout, sur des Cadillacs, des Buicks, des Fords et même sur des bicyclettes. Intrigué, Billy suivit une de ces voitures qui le conduisit jusqu'à une grande église située à la périphérie de la ville. Les rues avoisinantes et les lotissements inoccupés qui entouraient l'endroit étaient remplis d'autos stationnées qui portaient presque toutes cette curieuse affiche avec « JÉSUS SEUL ». En passant près de l'église, Bill put entendre chanter par les fenêtres ouvertes. Les chants étaient accompagnés par des cris et des hurlements. Cela semblait être le même genre de service d'adoration que Bill avait vu lorsqu'il était allé à Louisville rendre visite au groupe de la Maison de David. Il pensa : « Maintenant, je vais voir ce que c'est que des saints comédiens. »

Il stationna son auto et entra. Le sanctuaire était rempli d'au moins deux mille personnes, des blancs et des noirs. Bill dut rester debout à l'arrière et regarder par-dessus des têtes pour voir ce

qui se passait. Quelque part à l'avant, on entendait un piano désaccordé. Les gens chantaient avec enthousiasme en frappant des mains : « L'un d'entre eux, l'un d'entre eux ; je suis si heureux de dire je suis l'un d'entre eux... » Les femmes hurlaient, donnant à Bill des frissons dans le dos. Puis, quelqu'un commença à danser dans l'allée en y mettant toute son énergie. Bientôt, d'autres le rejoignirent. La foule entière semblait se balancer et tanguer au son de la musique.

Au début, Billy pensa : « Aïe aïe aïe ! En voilà une manière de se comporter dans une église ! Qu'est-ce qui leur arrive ? » Mais plus il se tenait là, mieux il se sentait. Il se mit à penser : « Il n'y a rien à redire avec ces gens. Ils ne sont pas fous ; ils sont juste excités. »

Lorsque la prédication commença, Bill apprit que c'était une convention nationale pentecôtiste. Elle devait avoir lieu dans le Nord parce que la ségrégation raciale faisait toujours rage dans le Sud. Un jeune prédicateur parla du baptême du Saint-Esprit, en pointant son doigt alors qu'il prêchait. Billy avait l'impression que l'homme le montrait lui-même du doigt. Ce prédicateur se référait constamment à des passages de l'Écriture tels Actes 2:4 : « *Ils furent tous remplis du Saint-Esprit et se mirent à parler en d'autres langues, selon que l'Esprit leur donnait de s'exprimer* » ; Actes 2:38 : « *Repentez-vous, et que chacun de vous soit baptisé au nom de Jésus-Christ, pour le pardon de vos péchés ; et vous recevrez le don du Saint-Esprit* » ; et Actes 10:44, 46 : « *Comme Pierre prononçait encore ces mots, le Saint-Esprit descendit sur tous ceux qui écoutaient la parole... ils les entendaient parler en langues et exalter Dieu.* »

« Ça fait partie de la Bible », pensa Bill. « Je ne l'avais jamais vu de cette façon auparavant. Peut-être qu'il y a quelque chose de bon dans tout ça, finalement. » Plus il écoutait, plus il aimait ce qu'il entendait. Lorsque le service fut terminé, il pensa : « Une chose est sûre à propos de ces gens : ils n'ont pas honte de leur religion. Je crois que je vais revenir ce soir. »

Billy voulait vraiment rester dans les parages et découvrir ce que ce « baptême du Saint-Esprit » signifiait, alors il alla à son auto pour compter son argent. Il lui restait 1,75 \$ [1,25 euros] Comme il savait de quelle quantité d'essence il aurait besoin pour retourner chez lui, il estima qu'il lui restait 20 cents [0,14 euro]. Cela ne suffisait pas pour louer une place réservée aux touristes pour la nuit. Peu importe, il pourrait dormir dans un champ de maïs. En allant en ville, Billy acheta un sac de petits pains rassis pour cinq cents [0,035 euro], estimant qu'il en aurait assez pour deux jours. Il mangea un petit pain, posa le sac sur la banquette arrière et retourna à l'église pour la réunion du soir.

Avant le début du service, un homme s'avança sur l'estrade et dit : « Ce soir, nous aimerions que tous les prédicateurs, peu importe leur dénomination, viennent s'asseoir sur l'estrade. » Plus de deux cents prédicateurs s'avancèrent, y compris Bill. Ils s'assirent derrière la chaire, faisant face à l'auditoire. Lorsqu'ils furent tous assis, l'homme derrière la chaire dit : « Nous n'avons pas assez de temps pour vous inviter tous à prêcher, mais nous aimerions que chacun de vous vienne au micro. Dites simplement qui vous êtes et d'où vous venez. »

Le micro était suspendu au plafond par un fil et se balançait juste au-dessus de la chaire. Billy n'avait jamais vu de micro auparavant. Il le regarda avec curiosité, alors qu'il s'approchait et disait : « William Branham, évangéliste, Jeffersonville, Indiana. »

Ce soir-là, Bill vit des choses étranges et intrigantes dont il se rappellerait toute sa vie. Assis dans l'audience, il y avait deux hommes qui semblaient être spécialement utilisés par Dieu. Il les avait remarqués plus tôt dans l'après-midi et voilà qu'ils le faisaient de nouveau. Un des hommes se levait et se mettait à parler dans une langue inconnue aussi vite qu'une mitraillette, puis l'autre homme se levait et interprétait en anglais ce qu'avait dit le premier dans sa langue inconnue. Après un petit moment, ils le faisaient de nouveau, mais vice-versa. Étonné de la spiritualité de ces deux hommes, Billy décida de leur parler avant de partir le lendemain.

Lorsqu'arriva l'heure de la prédication, un vieil homme de couleur monta en boitillant sur l'estrade. Il portait un long veston noir avec un col de velours. Il avait juste une petite couronne de cheveux blancs à l'arrière de sa tête. Il avait l'air si faible et si fragile. Bill se dit : « Ils ne vont tout de même pas faire prêcher ce pauvre prédicateur âgé, non? »

Mais c'est exactement ce qu'ils allaient faire. Le vieux gentleman vint au micro et dit : « Mes chers enfants, ce soir, je vais prendre mon texte dans Job 38 :4-7. » Il ouvrit sa Bible et lut : « *Où étais-tu quand je fondais la terre?... Alors qu'ensemble les étoiles du matin éclataient en chants de triomphe, et que les fils de Dieu lançaient des acclamations?* À partir de là, au lieu d'apporter son sujet de façon concrète, le vieux prédicateur remonta dans le temps, dix millions d'années plus tôt, afin de décrire ce qui se passait dans les cieux alors que la terre n'était qu'une pensée dans l'esprit de Dieu. Puis, il se rapprocha dans le temps, traversant les dispensations, suivant l'arc-en-ciel horizontal jusqu'au millenium, aux nouveaux cieux et à la nouvelle terre. Il était maintenant si heureux qu'il cria : « Gloire à Dieu! Vous pensez que j'ai une nouvelle religion? Frères, j'ai seulement une valise flambant neuve de religion du bon vieux temps! Youpi!! » Il sauta en l'air, claqua les talons et hurla : « Alléluia! Je n'ai pas assez de place pour prêcher. » Et il sauta de l'estrade, aussi leste qu'un enfant.

Bill en resta bouche bée. Il pensa : « Si le baptême du Saint-Esprit peut faire en sorte que ce vieil homme agisse comme cela, qu'est-ce que ça va faire si ça m'arrive à moi? »

Après l'église, Billy s'arrêta à une bouche d'incendie pour boire, mangea quelques petits pains, puis sortit de la ville et stationna dans un champ de maïs. Son bon pantalon était tout froissé alors il essaya de repasser son gros pantalon de toile. Il l'étendit sur la banquette avant et baissa le siège arrière dessus, espérant que le lendemain matin, le poids du siège aurait effacé quelques faux plis. Puis, il se coucha dans l'herbe sous un cerisier et pria : « Seigneur, dans quoi suis-je tombé? Est-ce, ce que John Ryan appelait, « l'expérience pentecôtiste »? Seigneur, aide-moi à y voir clair. Je n'ai jamais vu de gens aussi religieux de ma vie. Je ne sais pas exactement ce qu'ils ont, mais je sens que c'est ce que mon cœur affamé recherche. Ô Dieu, permets que, d'une façon ou d'une autre, je sois en faveur auprès de ces personnes. »

Longtemps après minuit, il roula sa chemise pour s'en faire un oreiller puis s'assoupit.

Le lendemain matin, Billy examina son pantalon de toile. Il ne s'était pas beaucoup amélioré, mais il était quand même mieux que son bon pantalon. Quant à sa bonne chemise, c'était une catastrophe. L'éducation baptiste de Billy lui dictait d'être toujours bien vêtu dans la maison de

Dieu. Il se demandait s'il pouvait se résoudre à aller à l'église en T-shirt et gros pantalon de toile. Puis, il pensa : « Pourquoi pas? Ici, personne ne me connaît, ça ira. »

Il arriva à l'église de bonne heure. Alors que le sanctuaire se remplissait de gens, un homme de couleur s'assit d'un côté de Billy et une femme blanche de l'autre. Après les chants, un homme vint au micro et dit : « Hier soir sur l'estrade, le plus jeune prédicateur que nous avons avec nous était un évangéliste qui s'appelait William Branham de Jeffersonville, Indiana. Nous voudrions qu'il vienne apporter le message de ce matin. »

Billy n'en croyait pas ses oreilles. Il baissa les yeux sur ses vêtements de travail, puis s'enfonça inconsciemment dans son siège.

L'homme répéta : « Est-ce que quelqu'un ici sait où se trouve William Branham, un évangéliste de Jeffersonville? Il était sur l'estrade hier soir. Nous voudrions qu'il apporte le message, ce matin. »

Billy s'enfonça encore plus au fond de son siège. L'homme de couleur qui était assis à côté de lui se pencha vers lui et demanda : « Dites, le connaissez-vous? »

Ne voulant pas mentir, Bill murmura : « Oui, je le connais. »

« Est-il ici? »

« Euh, oui, il est ici, mais... »

« Alors, allez le chercher. »

Billy était pris au piège : « Euh, hum, vous savez, frère, je vais vous dire, c'est moi. »

L'homme de couleur hochait la tête et sourit : « J'ai bien pensé que quelque chose vous dérangeait. Bon, alors levez-vous et allez prêcher. »

« Non, je ne peux pas aller là-bas vêtu ainsi. » Bill désigna son T-shirt blanc.

« Ces gens ne se soucient pas de la façon dont vous êtes habillé. Allez-y. »

« Non, Monsieur, je ne peux vraiment pas. »

Le micro résonna de nouveau : « Quelqu'un a-t-il trouvé le Révérend William Branham? »

L'homme de couleur leva la main et pointa Billy du doigt en criant : « Il est ici! Il est ici! »

Lentement, Bill se leva. Toutes les têtes dans l'auditoire se tournèrent dans sa direction. Il rougit tellement, que ses oreilles lui semblèrent être en feu. Sa Bible sous le bras, il descendit l'allée et monta sur l'estrade. Timidement, il prit place derrière la chaire. La foule le rendait nerveux ; la façon dont il était vêtu le rendait nerveux ; même le micro le rendait nerveux. Mais par-dessus tout, il était nerveux parce qu'il n'avait pas la moindre idée sur quel sujet il allait prêcher.

Il commença donc à parler : « Hum, mes amis, je ne sais pas vraiment comment vous prêchez ici. Je passais par cette route et... » Il posa sa Bible à plat sur le pupitre et l'ouvrit au hasard. Tout en parlant, il jeta un coup d'œil au premier verset au haut de la page. C'était Luc 16:23 : « *Dans le*

séjour des morts, il leva les yeux ; et, en proie aux tourments... Et il pleura... » Instantanément, Bill reconnut l'histoire du riche qui avait négligé un mendiant du nom de Lazare. Puis, l'homme riche mourut et alla en enfer.

Bill avait son sermon. Il lut l'histoire à l'auditoire, puis prêcha : « Il y a là un homme assis en enfer. Pourquoi était-il tourmenté? Il vit qu'il n'y avait pas de fleurs là ; et il pleura. Il vit qu'il n'y avait pas d'enfants là ; et il pleura. Il vit qu'il n'y avait pas de chants là ; et il pleura... » Bill continua dans cette ligne de pensée, montrant la tragédie finale d'une vie qui avait rejeté l'Évangile. Plus il prêchait, plus les gens entraient dans son sujet, jusqu'à ce que la foule vibre d'émotion : « Il n'y avait pas de paix là ; et il pleura. Il n'y avait pas d'amour là ; et il pleura. Il n'y avait pas de chrétiens là ; et il pleura. Il n'y avait pas de Dieu là ; et il pleura. » Finalement, Billy pleura.

La foule bondit sur ses pieds et cria à Dieu pour implorer sa miséricorde. Alors, le service sembla devenir trouble dans l'esprit de Billy et il se perdit dans le flot émotionnel des gens qui bougeaient. Lorsqu'il reprit tous ses sens, il se trouvait dehors, dans le cimetière. Un grand homme costaud vint vers lui et dit : « Vous dites que vous êtes évangéliste? »

« Oui, Monsieur. »

« Je suis Elder Johnson, du Texas. Que diriez-vous de venir au Texas tenir des réunions de réveil pour moi? »

Billy observa l'homme aux bottes de cowboy à hauts talons et son gigantesque chapeau de cow-boy. « Êtes-vous prédicateur? »

« Certainement. »

Au même moment, un homme plus petit s'avança. Il était vêtu d'un pantalon à carreaux, comme ceux que les joueurs de golf portaient dans le temps : « Je suis le Révérend Smith, de Miami, Floride. J'ai une église de cinq cents personnes. J'aimerais aussi que vous veniez tenir des réunions de réveil. »

Billy pensa : « J'ai l'impression que mon pantalon de toile et mon T-shirt n'étaient pas si mal choisis après tout. »

Une femme vint à son tour et dit : « Je fais un travail missionnaire chez les Indiens, au nord du Michigan. Pendant que vous prêchiez, le Seigneur m'a dit de vous demander de venir m'aider avec les Indiens. »

« Un instant, dit Bill, laissez-moi prendre un papier. »

Alors qu'il relevait les noms et les adresses, d'autres pasteurs vinrent le voir avec la même requête, au point qu'il avait assez d'invitations pour voyager pendant un an. Bill s'extasiait. Sa vie était sur le point de changer. Il avait hâte d'arriver à la maison et de le dire à Hope.

Mais, avant d'aller à la maison, il y avait deux autres hommes que Billy voulait rencontrer. Il chercha parmi la foule jusqu'à ce qu'il trouve l'un des hommes qui l'avaient impressionné

pendant les réunions avec tant de parlars en langues et d'interprétations. Bill se fraya un chemin jusqu'à lui et se présenta.

« Dites, vous êtes le jeune homme qui a prêché ce matin », lui dit le vieux gentleman.
« Avez-vous reçu le baptême du Saint-Esprit? »

« Je suis baptiste. »

« Mais avez-vous reçu le baptême du Saint-Esprit depuis que vous avez cru? »

« Hum, Frère, je n'ai pas ce que vous avez tous, ça je le sais. »

« Avez-vous déjà parlé en langues? »

« Non, Monsieur. »

« Alors je peux vous dire tout de suite que vous n'avez pas le Saint-Esprit. »

Billy haussa les épaules : « Si c'est ce qu'il faut pour avoir le Saint-Esprit, alors je ne l'ai pas. »

Comme ils parlaient, Billy observa l'homme attentivement, cherchant à saisir l'esprit de l'homme. Même si Bill ne comprenait pas le don exceptionnel qu'il possédait, il apprenait à s'en servir pour parvenir à ses fins. Il avait découvert que, s'il voulait réellement connaître quelque chose à propos de quelqu'un, il le découvrait généralement s'il parlait à cette personne assez longtemps pour capter son esprit. Maintenant, ce vieux chrétien semblait sentir que quelque chose de spécial était en train de se passer, parce que ses yeux regardaient nerveusement autour de lui. Bill garda la conversation centrée sur les réunions et bientôt, la vision vint. Bill fut satisfait ; cet homme était un authentique chrétien.



Bill et Hope

Maintenant, convaincu qu'il était sur la bonne voie, Billy brûlait dans son âme d'avoir plus de Dieu. En retournant à sa voiture, il croisa l'autre homme qui l'avait impressionné dans l'auditoire. Bill se présenta.

L'homme lui demanda : « À quelle église appartenez-vous? »

« Je suis baptiste. »

« Vous n'avez pas le Saint-Esprit, pas vrai? »

« Eh bien, je ne sais pas. Je sais que je n'ai pas ce que vous avez tous. »

« Avez-vous déjà parlé en langues? »

« Non, Monsieur. »

« Alors, vous ne l'avez pas. »

Pendant qu'ils parlaient, Billy essayait de saisir son esprit à lui aussi. Lorsque la vision finit par venir, elle dévoila la vie de l'homme comme un œuf pourri que l'on casse. Bill vit qu'il était marié à une femme aux cheveux noirs, mais qu'il vivait présentement avec une femme blonde et qu'il avait eu deux enfants avec elle. La vision continua de dévoiler des détails choquants. C'était là un vulgaire hypocrite. Cet homme n'était pas un « Jésus seul », c'était un « Seulement le dimanche ». Dans la vision, Bill le vit assis dans une taverne, buvant et jurant ; puis assis à l'église le dimanche, parlant en langues et prophétisant! Bill en fut horrifié. « Seigneur, pardonne-moi. L'esprit au milieu de ces gens doit être mauvais, sinon, comment cet hypocrite pourrait-il se tenir debout à l'église et prophétiser? »

Bill s'excusa et alla rapidement à son auto. Comme il s'éloignait de Mishawaka, ses pensées rebondissaient dans sa tête autant que sa vieille Ford sur la route. « Seigneur, je ne comprends pas. Comment le vrai Saint-Esprit peut-il tomber en même temps sur cet authentique chrétien et sur cet hypocrite? C'est impossible. Peut-être que je suis séduit, mais, je ne peux pas le voir dans la Bible. Je crois que je devrais laisser ces affaires de 'langues et les prophéties' de côté. »

Puis Bill se rappela Marc 16 : « *Celui qui croira et qui sera baptisé sera sauvé, mais celui qui ne croira pas sera condamné. Voici les signes qui accompagneront ceux qui auront cru : en mon ils chasseront les démons ; ils parleront de nouvelles langues...* » Bill pensa : « Ça aussi c'est l'Écriture. Qu'est-ce que je vais en faire? »

Les pièces du puzzle ne voulaient pas s'assembler, alors Billy le laissa là et tourna ses pensées vers toutes les invitations qu'il avait dans sa poche. Son esprit se ressaisit ; son rêve étendait maintenant ses ailes comme l'aigle et volait bien haut au-dessus des nuages, regardant sa future route par anticipation. Billy se rappela ce que le Seigneur lui avait dit le jour où il avait posé la pierre angulaire de son tabernacle : « *Fais l'œuvre d'un évangéliste...* » Il semblait que Dieu était en train de préparer un chemin pour que cela arrive.

Lorsque Billy arriva chez lui, il se sentait tellement excité, qu'il était prêt à faire ses bagages et à partir le lendemain. Hope sortit à sa rencontre en courant, ses longs cheveux noirs flottant dans le vent. Dès qu'ils s'embrassèrent, Hope ressentit son excitation.

« Bill, pourquoi es-tu si heureux? »

« Chérie, j'ai trouvé l'église la plus fantastique du monde! »

« Où es-tu allé? »

« Près de Mishawaka. Chérie, tu parles d'une église! Ces gens poussent des cris et se réjouissent ; ils n'ont pas honte de leur religion. »

Hope leva les sourcils d'un air sceptique. « Ce ne sont pas des saints comédiens, n'est-ce pas? »

« Je ne sais pas quel genre de comédiens ils sont, mais ils ont quelque chose dont j'ai besoin. J'ai vu un homme de quatre-vingt-dix ans redevenir jeune. Certains parlent des langues inconnues et d'autres interprètent ce qu'ils disent. Et les prédications! Ils prêchent jusqu'à ce qu'ils n'aient plus de souffle, qu'ils tombent sur leurs genoux, puis ils se relèvent, reprennent leur souffle et continuent à prêcher. Je n'ai jamais rien entendu de pareil dans ma vie. Et regarde ça. » Billy lui montra le papier avec les noms et les adresses. « Tous ces pasteurs veulent que j'aie prêcher pour eux, du Michigan au Texas. Je vais quitter mon emploi, laisser mon église et commencer à prêcher à plein temps pour ces gens. J'ai reçu assez d'invitations pour toute une année. Veux-tu venir avec moi? »

Sans hésiter un instant, Hope lui répondit : « Bill, quand je t'ai épousé, j'ai promis que je serais avec toi jusqu'à ce que la mort nous sépare. Bien sûr que je vais aller avec toi. En outre, si ces gens sont aussi heureux que tu le dis, j'aimerais aussi faire cette expérience. Comment est-ce qu'ils l'appellent? »

« Ils l'appellent le baptême du Saint-Esprit. Allons trouver Jésus de cette manière. »

La prochaine étape consistait à l'annoncer à leurs parents. Lorsque Billy approcha sa mère, Ella lui dit : « Billy, je me souviens d'un rêve que j'ai fait quelques jours après ta conversion. Je t'ai vu debout sur un nuage blanc, prêchant au monde entier. »

Billy se rappelait vaguement qu'elle le lui avait raconté, des années auparavant. Il haussa les épaules : « Je ne sais pas si c'est le monde entier, mais je vais certainement prêcher dans tous les États-Unis. Et, Maman, tu devrais voir à quel point ces gens sont excités à propos de Jésus. Ils n'ont pas honte du tout de crier Son Nom. »

« Il y a longtemps de cela, au Kentucky, on avait ce que l'on appelait les « baptistes à l'ancienne mode ». Ils avaient l'habitude de chanter et crier. C'est une vraie religion du cœur, Billy. »

« Je crois à la religion qui vient du cœur. »

Elle lui tapota le bras. « Je sais, Billy. Et je crois que Dieu va te bénir. »

Cependant, ce fut une autre histoire lorsqu'ils allèrent annoncer la nouvelle à la mère de Hope. M. et Mme Brumbach étaient maintenant séparés. Charlie Brumbach avait déménagé à Fort Wayne, en Indiana, et Mme Brumbach demeurait toujours chez elle à Jeffersonville. Assis sur la galerie avec Hope et sa mère, Bill dit : « Mme Brumbach, j'ai trouvé un merveilleux groupe de

gens. Hope et moi envisageons d'aller chez eux.» Puis il lui raconta ce qui s'était passé à Mishawaka.

Mme Brumbach fronça les sourcils. « William, je voudrais que tu comprennes que je ne permettrai jamais à ma fille d'aller avec de la racaille de saints comédiens. »

« Oh, mais Mme Brumbach, ce sont les gens les plus heureux du monde. Ils n'ont pas honte de leur religion. J'aime cela. »

« Racaille », insista-t-elle. « William, pourquoi ne restes-tu pas avec ton église jusqu'à ce qu'elle soit payée. Ensuite, achète-toi un presbytère et agis comme quelqu'un qui a du bon sens. Crois-tu que je pourrais être heureuse en sachant que ma fille est trimbalée à travers le pays? Un jour elle mange et le lendemain pas, n'ayant même pas de vêtements de rechange ou une jolie robe à porter? »

« Mme Brumbach, ceci n'a rien à voir avec une robe. Le fait est que je sens que le Seigneur veut que je le fasse. »

« Non, je ne permettrai jamais à ma fille d'aller avec une telle racaille. » Mme Brumbach se retourna et jeta un regard accusateur à Hope. « Et si elle le fait, sa mère descendra dans la tombe le cœur brisé. »

Hope haleta. « Maman, tu le penses vraiment? »

« C'est exactement ce que je pense. »

Hope se mit à pleurer. Bill mit son bras autour de ses épaules. « Mme Brumbach, c'est ma femme. »

« Mais, c'est ma fille! »

Bill dit : « Oui, madame. » Il se leva et se dirigea vers l'auto.

Hope courut après lui : « Billy, peu importe ce que dit Maman, je veux rester avec toi. »

« Oh, c'est en ordre. Oublions tout ça. »

« Mais, Bill, si tu sens que Dieu veut que tu y ailles, alors tu devrais y aller. »

Bill soupira : « Chérie, je me sens pris entre deux feux. Je ne veux pas blesser ta mère. Que ferions-nous si quelque chose lui arrivait pendant que nous sommes sur la route? Tu passerais le reste de tes jours à te demander si tu n'as pas brisé le cœur de ta mère. Mettons cela de côté pour le moment. »

C'est ainsi que Bill ignora le premier appel de Dieu pour évangéliser dans tout le pays. Ce fut la pire erreur de sa vie ; une erreur qui allait bientôt avoir des conséquences désastreuses.

Chapitre 19

Un rideau noir tombe

1936

COMME S'IL ESSAYAIT de soulager sa conscience, William Branham augmenta ses efforts pour évangéliser dans la région de Jeffersonville. Ayant le sentiment que son histoire pourrait inspirer d'autres personnes à avoir foi en Dieu, Billy écrivit quelques-unes de ses expériences personnelles et imprima un petit tract de quinze pages. Il prit le titre dans Hébreux 13:8, *Jésus-Christ, le même hier, aujourd'hui et pour toujours*¹⁸ et il signa son travail « par le Rév. Wm. (Billy) Branham. »¹⁹

En guise d'introduction il écrivit :

« Ce livre a été écrit dans le but que chaque lecteur sache que Jésus-Christ sauve et guérit encore aujourd'hui.

Je crois qu'Il va revenir bientôt.

Ce livre explique comment Dieu a choisi un garçon pauvre et l'a appelé au ministère, comment le garçon L'a tout d'abord fui pour un temps pour ensuite Le servir de tout son cœur. »

Bill continua, la page suivante, avec une prière :

« Ô Père Céleste, puisses-tu bénir chaque personne qui lira ce livre. Fais-lui savoir que Tu vas bientôt appeler une Église remplie de Ta puissance, une Église comme nous n'en avons jamais vu. Nous croyons toujours en Toi. Crée un désir dans chaque cœur et, Ô Jésus, aide ton humble serviteur à apporter Ton message. Je sais que Tu m'as caché dans les joncs, comme Tu l'as fait avec Moïse, dans un but. Alors Père, aide-moi à glorifier Ton Nom, car je le demande au Nom de Jésus. Amen. »

Les sept pages suivantes soulignaient la vie hors du commun de Bill, commençant par la fois où sa mère et lui seraient morts dans une tempête de neige, sans l'intervention d'un voisin. Il raconta comment une voix venant des branches d'un arbre lui avait parlé lorsqu'il avait sept ans, disant : « Ne bois jamais, ne fume ni ne souille ton corps d'aucune autre façon. Il y aura un travail à faire pour

¹⁸ Il emprunta le titre d'Hébreux 13:8

¹⁹ La version originale contenait 15 pages. Une autre version de 24 pages fut écrite par la suite. (Cette version est toujours disponible, voir la bibliographie.)

toi lorsque tu seras plus âgé. » Puis, il mentionna son voyage en Arizona, en 1927, comment la mort de son frère Edward l'avait ramené à la maison et l'avait poussé à réfléchir à ce qu'il y avait au-delà de la vie. Il écrivit comment il avait inhalé du gaz pendant qu'il travaillait pour la compagnie des Services publics, l'opération qui s'en suivit et la croix lumineuse qui l'avait tourné vers Dieu. Puis, il décrivit la guérison miraculeuse de ses troubles d'estomac et de son astigmatisme, son appel à prêcher et, finalement, la boule de feu qui était apparue au-dessus de sa tête alors qu'il baptisait dans la rivière Ohio, en 1933. (Cependant, il ne mentionna pas la voix qui avait dit : « *Comme Jean-Baptiste fut envoyé pour annoncer la première venue de Jésus-Christ, tu es envoyé pour annoncer Sa seconde venue.* »)

Il conclut le tract par ces mots :

Cher lecteur, si seulement j'avais assez de place dans ce livre pour vous raconter toutes les choses qui sont arrivées, comment notre tabernacle a été construit et les nombreuses réunions de puissant réveil que nous avons tenues. Des gens sont venus de près et de loin pour être guéris. Mais je dois m'assurer que ce livre soit petit pour qu'il ne se vende pas cher et qu'il soit accessible à tous. Ces choses ont été écrites pour que vous sachiez que Jésus-Christ est le même qu'Il était hier et aujourd'hui et qu'Il le sera pour toujours, et pour que vous croyiez en Lui et soyez sauvés. Si vous le pouvez, chaque fois que nos réunions de réveil se tiendront dans votre région, venez-y assister. »

Les deux pages suivantes étaient des témoignages de gens qui avaient été miraculeusement guéris, y compris ceux de M. Merrill et de Mme Der Ohanion, qui furent les premières personnes à être guéries par vision après que Bill fut devenu un chrétien.

M. Merrill écrivit,

« J'étais à l'hôpital, à New Albany, Indiana, lorsque j'ai entendu parler de Frère Branham. J'avais été renversé par une auto. Mes côtes étaient pratiquement toutes brisées. Mon dos était tout tordu. J'étais un cas désespéré du point de vue médical.

Frère Branham est venu prier pour moi et, instantanément, mes côtes ont repris leur place, de même que mon dos. Le docteur ne pouvait pas comprendre. Je me suis levé, j'ai mis mes vêtements, je suis retourné chez moi et je suis allé au travail.

Que Dieu soit loué pour Sa puissance de guérison. »

*-William Merrill
1034, rue Clark
New Albany (Indiana)*

Mme Der Ohanion écrit,

« J'étais estropiée depuis de nombreuses années. J'étais clouée au lit depuis un certain temps. Mes membres étaient repliés si bien que je ne pouvais pas marcher. J'ai entendu parler de William Branham et comment Dieu exauçait ses prières. Alors je l'ai appelé. Lui et un autre jeune homme nommé DeArk sont venus prier pour moi. Aussitôt, mes membres ont été guéris. Je pouvais marcher. Je marche toujours. Cela est arrivé il y a quatre ans.

Je loue le Seigneur pour Sa puissance merveilleuse. »

*-Mme Der Ohanion
2223, rue East Oak
New Albany (Indiana)*

Le tract se terminait par un sermon de deux pages sur la puissance de guérison de Jésus-Christ aujourd'hui. Bill écrit,

« De nombreuses personnes qui lisent la Bible aujourd'hui disent : 'Si seulement je vivais au temps de la Bible, j'irais vers Jésus et Il m'aiderait.' Ami, Il est ici aujourd'hui pour vous aider, de la même façon qu'Il y était en ce temps-là. Croyez seulement au Saint Esprit, Il est le Témoin de Jésus. S'il vous plaît, à l'endroit même où vous êtes, croyez en Lui et vous serez guéri. »

Les membres de la congrégation de Billy distribuèrent des exemplaires du tract *Jésus-Christ le même hier, aujourd'hui et pour toujours* à leurs amis et à leur parenté, qui à leur tour en passèrent à leurs propres amis et voisins. Avec le temps, ce petit tract sans prétention allait son chemin vers beaucoup d'endroits peu fréquentés et produire des miracles étonnants...

UN PEU PLUS TARD pendant l'été 1936, Bill et Hope se préparaient à aller à Fort Wayne, Indiana, pour rendre visite au père de Hope. Billy était pressé de prendre la route parce que, s'ils arrivaient à temps, ils pourraient assister au service du samedi soir au Tabernacle Redigar, une église qu'il aimait visiter lorsqu'il était à Fort Wayne.

« Hope, tu ne vas pas prendre un bain avant de partir, n'est-ce pas? » dit Billy en regardant sa montre nerveusement.

« Ça ne me prendra pas beaucoup de temps. Mais, Billy, si on va à l'église ce soir, j'aurai besoin d'une nouvelle paire de bas. Pendant que je me prépare, veux-tu aller m'en acheter une paire chez J.C.Penney? »

« Bon, si ça peut accélérer les choses. »

« Oui, ainsi, on va gagner du temps. Voici 60 cents [0,42 euro]. Maintenant, fais bien attention d'acheter des bas en soie et pas en rayonne. Et veille à ce qu'ils aient une forme galbée Pourras-tu te rappeler cela? »

« Bien sûr, bas de soie, forme galbée. »

Les bas en soie étaient faits de soie naturelle, ils étaient doux et c'était un produit de luxe. Malgré le fait qu'ils soient trois fois plus chers que ceux en rayonne, ils étaient les préférés des femmes qui voulaient être élégantes et à la mode. Les bas en rayonne étaient souvent choisis par les femmes plus âgées, plus intéressées par les économies réalisées et l'utilité que par leur apparence. Billy Branham ne connaissait pas grand-chose à la mode féminine et il avait de la difficulté à distinguer, dans son esprit, entre la soie et la rayonne. Pour être certain de ne pas oublier, il répétait mentalement ce qu'il devait acheter tout en se rendant à pied au magasin. « Soie... soie... soie... » Quelqu'un lui dit bonjour alors qu'il passait. « Bonjour », répondit-il tout en continuant à se répéter : « Soie... soie... soie... »

Puis, il rencontra Orville Spon, un vieux copain de pêche. Orville lui dit : « Billy, savais-tu que la perche mord de l'autre côté de la jetée? Il y en a des longues comme ça. » Orville leva ses mains pour indiquer la taille.

Billy siffla, impressionné. Les deux hommes discutèrent d'appâts et de techniques de pêche pendant quelques minutes. Lorsque Billy s'éloigna, il avait oublié quelle sorte de bas il était censé acheter.

Qu'allait-il faire, maintenant? Il était embarrassé de retourner à la maison pour dire à Hope qu'il avait oublié. De plus, cela prendrait trop de temps. Soudain, il pensa à Thelma Ford, une de ses amies qui travaillait dans un supermarché tout près. Elle pourrait probablement lui dire ce qu'il avait besoin de savoir.

Tout près de la porte, Billy s'arrêta au rayon sport pour admirer sa carabine préférée, une carabine de calibre .22 qui était sur le présentoir. C'était une très belle arme à feu, parfaite pour la chasse à l'écureuil. Bill voulait l'acheter depuis plus d'un an. Mais la carabine coûtait 17 \$ [12 euros] et il ne pouvait même pas mettre de côté les 3 \$ [2 euros] nécessaires pour un acompte. Un jour peut-être...

Thelma Ford vint vers lui : « Bonjour Billy, puis-je t'aider? »

« Bonjour Thelma, Hope veut que je lui achète une paire de chaussettes. »

Thelma plissa le nez : « Euh, Billy, je ne crois pas que Hope veuille des chaussettes. »

« Si, c'est ce qu'elle veut. Elle en veut même de forme galbée. »

« Oh, tu veux dire des bas. Quelle sorte de bas? »

Se sentant idiot et ne voulant pas montrer encore plus son ignorance, Billy décida de bluffer : « Quelles sortes avez-vous? »

« Nous avons toutes les sortes, de la rayonne à... »

« C'est exactement ce qu'elle veut, en rayonne. Combien coûtent-ils? »

« 20 cents [0,14 euro] la paire. »

« Dans ce cas, je vais en prendre deux paires. »



Hope Branham

Maintenant Billy était content de lui. Lorsqu'il arriva à la maison, il taquina Hope : « Vous, les femmes, vous vous vantez d'être de bonnes acheteuses. Vous traversez la rivière pour aller à Louisville et passez toute la journée à chiner, pendant que moi je vais au centre-ville, ici à Jeffersonville, et j'achète deux paires de chaussettes avec l'argent que tu m'as donné pour une seule paire, et il me reste encore de l'argent. »

« Tu as acheté de la soie? »

« Oui. » Soie, rayonne, cela avait l'air d'être la même chose, pour lui.

Hope prit le sac et regarda à l'intérieur. Elle sourit : « Oui, Billy, tu trouves vraiment les bonnes affaires. »

Lorsqu'ils arrivèrent à Fort Wayne, en fin d'après-midi, Billy fut ennuyé lorsque Hope lui dit qu'elle devait s'arrêter dans un supermarché avant d'aller à l'église. Bill arrêta la voiture et Hope se dépêcha d'entrer dans le magasin. Quelques minutes plus tard, elle en ressortit avec un petit sac de papier. Elle ne dit pas ce qu'elle avait acheté et, comme la seule préoccupation de Billy était

d'arriver à temps au Tabernacle Redigar, il ne le lui demanda pas non plus. Bill ne se doutait pas que l'innocente petite erreur de ce matin-là allait revenir le hanter.

UN RAYON de soleil illumina la vie de Billy lorsque sa fille naquit, le 27 octobre 1936. Ils la nommèrent Sharon Rose, une inversion de Rose de Saron, l'un des titres poétiques de Jésus-Christ. Sharon Rose était un bébé magnifique et Bill l'aimait plus que le soleil qui brille sur une belle journée d'automne. Il ne savait pas que la naissance de Sharon Rose allait être son dernier rayon de bonheur avant de nombreuses années.

Les nuages sombres commencèrent à s'accumuler au mois de novembre. Tout d'abord, la belle-sœur de Billy mourut. Puis Charles Edward Branham Jr, un de ses frères fut tué à l'âge de dix-sept ans. Un dimanche soir, Charlie faisait du stop et monta sur le marchepied d'une voiture conduite par un ivrogne. La voiture dérapa et percuta un poteau électrique, éjectant Charlie qui se brisa la nuque. Bill était en train de prêcher à l'église. Un autre de ses frères lui apporta la nouvelle. Billy annula le service immédiatement, mais lorsqu'il arriva à l'hôpital, son frère Charlie était déjà mort.

La mort de Charlie affecta profondément le père de Billy. Étant toujours désespérément pauvre et en mauvaise santé, Charles Branham Sr. commença à réfléchir à sa vie passée et future. Un matin, Billy le vit assis sur sa charrue en train de pleurer. Bill lui demanda : « Qu'est-ce qui se passe, Papa? »

« Tu ne comprendras pas maintenant Billy, mais un jour tu vas comprendre. J'aimerais revoir mon ancienne maison. J'ai cinquante-deux ans et je n'y suis pas retourné depuis près de vingt-cinq ans. »

« Si tu veux retourner là-bas, Papa, je vais te donner l'argent pour y aller. »

Pour la dernière fois, Charles Branham visita l'endroit près de Burkesville, Kentucky, où il était né. Lorsqu'il retourna à Jeffersonville, il alla dans un bar et pensa à la façon dont il avait gâché sa vie avec l'alcool. Un homme lui offrit de lui payer un verre. Se sentant coupable mais ne pouvant s'en empêcher, Charles accepta. Comme le liquide brun pâle réchauffait son estomac, Charles dit : « Les gars, un de mes fils se tient derrière une chaire, ce soir. Ce garçon a raison et j'ai tort. Ne laissez pas mon penchant pour la boisson avoir des répercussions sur mon fils. » Lorsqu'il porta le verre à ses lèvres, sa main tremblait tellement que son whisky coula sur son menton. Les hommes se moquèrent de lui. Charles craqua et se mit à pleurer. Il prit son chapeau et sortit.

Deux semaines plus tard, le 30 novembre 1936, Charles Branham eut une crise cardiaque foudroyante. Il était toujours en vie lorsque Billy arriva à ses côtés. Bill serra la tête de son père dans ses bras. Ses boucles noires sur ses tempes commençaient tout juste à grisonner. Bill pensa : « J'ai contribué à rendre ces cheveux blancs. Combien de fois lui ai-je fait mal au cœur? » Il regarda la main de son père à laquelle il manquait un doigt à cause d'un accident et il pensa combien son père avait travaillé dur pour élever ses dix enfants. Billy ne se souciait pas de ce que les autres pouvaient penser de Charles Branham ; cet homme était son père et il l'aimait.

Charles regarda dans les yeux de son fils aîné : « Billy » murmura-t-il : « j'ai eu tort. »

« Papa, il n'est pas trop tard pour changer. »

Et juste là, près du lit de mort de son père, Billy le conduisit au Seigneur de toute vie, Jésus-Christ. En l'espace d'une heure, Charles Branham s'en alla rencontrer son Créateur. À ce moment-là, Bill vit un ange en robe blanche qui se tenait devant lui. Malgré sa souffrance, Bill eut au moins la consolation de savoir que l'âme de son père était en sécurité en Christ.

LE MALHEUR SUIVANT survint une semaine avant Noël, lorsque les deux enfants de Billy s'enrhumèrent. Bientôt, Hope se mit à renifler et à tousser avec eux. La température à l'extérieur était descendue en dessous de zéro. Hope mit des couvertures au bas des portes et des serviettes au bas des fenêtres pour bloquer les courants d'air. Cela aida un peu, mais, comme la maison était mal isolée, le poêle de la cuisine ne suffisait pas à garder les deux pièces au chaud.

En 1936, Noël tomba sur un vendredi. La veille de Noël, Hope alla avec une amie à Louisville, Kentucky, de l'autre côté de la rivière, pour acheter des cadeaux de dernière minute aux enfants. Billy se rendit au travail comme d'habitude. Pendant sa pause de midi, il ouvrit un compte en banque pour Sharon et y déposa 80 cents [0,56 euro], son cadeau de Noël pour sa fille de deux mois. Puis, il déposa un cadeau de Noël au cabinet de son ami d'enfance, Sam Adair, qui venait de terminer ses études de médecine et était de retour à Jeffersonville pour y ouvrir un cabinet.

Plus tard dans l'après-midi, Billy reçut un appel urgent. Pendant qu'elle faisait des achats à Louisville, Hope s'était évanouie dans la rue. Elle était maintenant au lit, à la maison, et avait désespérément besoin de sa présence. Billy se précipita et trouva Hope enroulée dans les couvertures qui frissonnait de manière incontrôlable. Il toucha son front. Sa peau était brûlante.

Bill appela Sam Adair, qui vint tout de suite. Le Dr Adair glissa un thermomètre sous la langue de Hope. Appuyant son stéthoscope sur sa poitrine, il écouta et fronça les sourcils. Puis il regarda le thermomètre : « Oh, là, là, elle a 105°F [42°C] de température. Bill, c'est grave. Elle a une pneumonie. Il faut lui donner du jus d'orange toute la nuit. Fais-lui en boire au moins deux gallons [7,5 L] cette nuit, pour faire tomber la fièvre. »

Bill resta au chevet de Hope toute la nuit, lui donnant une gorgée de jus d'orange toutes les quelques minutes. Le matin de Noël, la fièvre était descendue de quelques degrés.

Mme Brumbach passa voir sa fille et fut horrifiée par la pièce froide et remplie de courants d'air : « William, cette maison n'est pas assez chaude pour Hope. Je vais l'emmener dans ma maison. »

Bill dit : « J'aimerais mieux demander au Dr Adair si on doit la déplacer. »

« Adair? Je ne lui demanderais rien du tout. Ce garçon n'a même pas assez de bon sens pour venir ici sous la pluie. Je vais demander au Dr Lawrence de s'occuper d'elle. » Puis elle partit.

Bill appela le Dr Adair, qui lui donna ce conseil : « Bill, ne la déplace pas. Si tu sors Hope, maintenant, par cette température glaciale, cela va la tuer. »

« Mais, Docteur, sa mère va le faire tout de même. »

« Alors je vais arrêter de m'occuper du cas dès maintenant. Bill, je t'aime comme un frère, tu le sais. Mais je ne peux pas être responsable de Hope dans ces conditions. Je vais devoir laisser le cas et le remettre entre les mains du Dr Lawrence. »

« Bien, Docteur, tu sais quels sont mes sentiments. »

Tourmenté, Billy marcha jusqu'à l'église, s'agenouilla et pria : « Seigneur, j'aime ma femme. S'il te plaît, aie pitié d'elle et guéris-la, veux-Tu, Seigneur? »

Bill vit un drap noir tomber devant ses yeux, comme un rideau qui tombe après une pièce de théâtre. Il frissonna d'horreur à cette vision. Puis, comme il observait, des nuages sombres bouchèrent le soleil. Des pluies torrentielles s'abattirent sur la campagne, faisant déborder la rivière Ohio et céder les digues qui protégeaient Jeffersonville, inondant la partie basse de la ville. Il vit un homme descendre du ciel avec une règle et mesurer le niveau d'eau sur la rue Spring à 22 pieds [6,5 m].

La vision troubla Billy. Jusque-là, chaque vision qu'il avait eue s'était avérée être vraie. Il partagea donc sa vision partout en ville, espérant que les gens en prendraient note et se prépareraient et qu'ainsi, des vies pourraient être sauvées. Mais les gens à qui il le dit se moquèrent, pouffèrent de rire ou rirent tout simplement aux éclats. Même certaines personnes de sa congrégation furent sceptiques, comme Jim Wisheart, un ancien, qui lui dit : « Billy, c'est en 1884 qu'a eu lieu la dernière inondation et il n'y a que 22 pieds [6,5 m] d'eau dans la rue Spring. »

Bill répéta la vision : « J'ai vu un homme descendre du ciel prendre une règle, l'enfoncer à la rue Spring et dire "Vingt-deux pieds [6,5 m]". »

Jim Wisheart se moqua : « Billy, tu es tout excité. »

« Je ne suis pas excité. C'est "ainsi dit le Seigneur"! De plus, le même Dieu qui m'a dit qu'il y aurait une inondation m'a montré un rideau noir qui s'est interposé entre Lui et moi. Il ne m'entend pas lorsque je prie pour ma femme. Je crains qu'elle ne s'en remette jamais. »

Chapitre 20

La désastreuse inondation

1937

ALORS QUE Billy Paul et Sharon Rose se remirent rapidement de leur rhume, la pneumonie de Hope ne la lâchait pas. Elle passa le mois de janvier au lit chez sa mère, incapable de faire quoi que ce soit elle-même. Billy s'occupait de ses enfants après son travail, mais, pendant la journée, il devait les laisser à une garde d'enfants. Il engagea Meda Broy. Meda avait presque dix-huit ans. Elle avait terminé l'école secondaire en mai de l'année précédente et n'avait pas encore trouvé d'emploi à temps plein. Ceci était donc un bon moyen pour elle de gagner un peu d'argent et d'aider son pasteur en même temps.

Durant la dernière moitié du mois de janvier, une tempête se déplaça dans le Nord-Est des États-Unis. Pendant deux semaines, une pluie froide tomba sur la vaste région à l'ouest des Appalaches, d'où s'écoulait la rivière Ohio. Chaque jour, le niveau de la rivière Ohio montait de quelques centimètres le long des digues qui protégeaient Jeffersonville et Louisville. Des hommes patrouillaient en permanence le long des digues. Si une seule d'entre elles cédaient, des centaines de milles [kilomètres] de terres agricoles seraient inondés, de même que toutes les parties des villes de la région bâties le long des rives. Les digues étaient bien bâties, mais c'était seulement de la terre ; elles ne pouvaient supporter une telle pression d'eau que pendant un certain temps. Elles s'affaiblissaient de jour en jour. Finalement, un jour à la mi-février, les autorités décidèrent d'évacuer les gens qui habitaient dans les zones en danger.

Toute la journée, les routes furent remplies de gens qui se déplaçaient vers les parties les plus élevées de la ville. La maison de Billy, de même que celle de Mme Brumbach, étaient toutes deux situées dans une des régions menacées. Bill devait donc trouver un endroit pour loger son épouse. Il commença par chercher dans les hôpitaux habituels. Malheureusement, ils étaient tous pleins. Finalement, il dut conduire son épouse et les enfants dans un hôpital provisoire établi par le gouvernement. Puis, il rejoignit l'équipe d'évacuation civile.

Malgré les nombreux avertissements, certaines personnes demeuraient dans leur maison, le plus souvent parce qu'elles n'avaient pas les moyens de voyager. Des volontaires travaillèrent fébrilement pendant toute la nuit pour repérer ces gens et les déplacer ailleurs avant qu'il soit trop tard. Vers minuit, une partie d'une digue du côté Indiana de la rivière lâcha, envoyant ainsi un puissant mur d'eau s'écraser dans le centre-ville de Jeffersonville. Toutes les sirènes de la ville retentirent en un avertissement final ; le pire était arrivé.

Bill était à l'autre bout de la ville à ce moment, patrouillant avec un des camions de la compagnie des Services publics. Il avait son bateau accroché à l'arrière, au cas où il en aurait besoin. Un appel retentit à sa radio : « Bill, la digue a cédé de notre côté. Dépêche-toi de te rendre à la rue Chestnut avec ton bateau, on va avoir besoin de toi. »

Lorsque Bill arriva à l'endroit indiqué par radio, plusieurs hommes firent signe au milieu des eaux déchaînées qui tourbillonnaient entre les maisons : « Il y a une mère et un groupe d'enfants en rade là-bas. Nous ne pouvons aller jusqu'à eux. Crois-tu que tu pourrais les atteindre avec ton bateau à moteur? »

Observant à travers la neige fondante et l'obscurité, Bill aperçut une silhouette qui se tenait sur la galerie d'une maison près de l'endroit où la digue avait cédé. Le torrent jaillissait à travers ce trou dans la digue et la maison était secouée violemment par l'assaut de l'eau. À travers le bruit du vent et de l'eau mugissante, Billy pouvait entendre faiblement le cri d'une femme qui appelait à l'aide. Le courant avait l'air menaçant : « Je vais faire tout mon possible. Aidez-moi à mettre le bateau à l'eau. »

Faisant démarrer son bateau, Billy essaya de se diriger directement vers la femme, mais le courant était trop fort et le faisait dévier. Il pointa donc le nez de son embarcation à contre-courant, mit les gaz à fond et se dirigea tant bien que mal vers la source de l'inondation. Son petit moteur et sa petite hélice luttèrent pour maintenir le cap. Lorsqu'il arriva aussi près qu'il l'osait de la digue rompue, il fit tourner son bateau dans l'autre direction et se dirigea à toute allure en travers du courant, ce qui l'amena en diagonale à son but.

Il heurta le côté de la maison et attacha rapidement son bateau à un pilier de la galerie. La mère s'était évanouie. Elle faisait pitié, étendue sur la galerie gelée, la neige fondante collant ses cheveux sur son visage et ses vêtements sur sa peau. Derrière elle, deux petites filles terrifiées étaient blotties dans l'encadrement de la porte. Bill réussit à les faire passer toutes les trois, sans anicroche, de la galerie glissante à son bateau ballotté.

Il pointa son bateau directement vers les terres surélevées où il avait laissé son camion, mais le courant puissant le fit dévier de près d'un mille [1,6 km]. Un groupe de secouristes volontaires commença par sortir les enfants du bateau. Lorsqu'ils soulevèrent la mère inconsciente, celle-ci se réveilla et se mit à crier hystériquement : « Mon bébé! Mon bébé! Oh, ne laissez pas mon bébé! »

Saisi, Billy regarda les deux fillettes qu'il avait secourues. La plus jeune avait au moins deux ans. La panique le fit frissonner encore plus que la neige fondante qui lui dégoulinait sur le visage. Il n'avait pas inspecté la maison! Il devait avoir laissé un petit bébé dans la maison condamnée! Bill hurla en direction des autres secouristes : « Je vais retourner chercher le bébé. » Les hommes acquiescèrent.

Bill tourna son bateau de bord et se dirigea de toutes ses forces à contre-courant vers la digue rompue. Lorsqu'il atteignit son objectif, une partie de la galerie de la maison s'était déjà détachée et le reste de la maison semblait être sur le point de suivre. Bill attacha son bateau à un des poteaux de la galerie qui étaient restés en place et courut à l'intérieur de la maison, fouillant frénétiquement une pièce après l'autre. Il n'y avait pas de bébé. Qu'est-ce que ça pouvait bien

vouloir dire? Puis il réalisa : la mère avait été inconsciente tout au long du sauvetage ; elle ne savait pas que ses deux petites filles étaient en sécurité. Elle faisait probablement référence à sa plus jeune fille, lorsqu'elle avait crié : « Mon bébé! »

Autour de lui, la maison gémissait et se tordait à fendre l'âme. Des morceaux de plâtre pleuvaient du plafond et rebondissaient contre les murs comme du pop-corn. Un énorme craquement résonna dans le couloir. Le plancher fut secoué alors que la maison bougeait, projetant Billy contre une porte de penderie. Un autre craquement retentit peu après le premier, en même temps que le bruit du bois qui éclatait. Le bâtiment était en train d'être arraché de ses fondations.



Une vue aérienne de l'inondation à Jeffersonville

Dévalant le couloir, Billy plongea à travers la porte d'entrée, sans savoir que la galerie venait de se détacher complètement de la maison. Il atterrit dans l'eau glacée. Par la grâce de Dieu, il réussit à s'accrocher à une partie de la galerie qui était entraînée par les vagues. Se tirant hors de l'eau, il grimpa par-dessus les planches enchevêtrées jusque dans son bateau. Il défit le nœud avec ses doigts engourdis. Quelques instants plus tard, la maison s'arrachait complètement de ses fondations et disparaissait dans la nuit.

Bill savait qu'il n'était pas encore hors de danger. Le moteur avait calé pendant qu'il fouillait la maison et maintenant, son petit bateau était ballotté sans contrôle dans les rues inondées. Une vague ou une branche d'arbre pouvaient le faire chavirer à tout moment. Bill attrapa la corde

d'arrimage, couverte de glace, et enfila le bout noué dans le cran du volant. Il tira fort. Rien ne se passa. Il tira de nouveau ; toujours rien. Il mit l'étrangleur et essaya une autre fois. Rien. Le moteur était maintenant noyé. Encore et encore, Billy tira sur la corde de démarrage jusqu'à ce que ses muscles le supplient d'arrêter. Le moteur refusait de démarrer.

Pendant ce temps, le courant l'avait entraîné jusqu'à la rue Market, puis, à travers un autre trou dans une digue, jusque dans la rivière Ohio même. La terreur redonna de l'énergie à Bill. Il pouvait entendre le rugissement des chutes de l'Ohio à quelques minutes de lui!

Des vagues de quinze pieds [4,5 m] de haut se dressaient autour de lui. Bill luttait pour garder l'équilibre tout en se battant avec son moteur. Entre deux tractions, il lui semblait entendre une voix qui lui disait : « *Maintenant, que penses-tu de ta décision de ne pas aller parmi ces pentecôtistes?* » Bill tira à nouveau sur la corde de démarrage. Rien.

Il pouvait entendre les chutes de l'Ohio gronder non loin de là. S'agenouillant dans l'eau glacée au fond de son bateau, Bill joignit désespérément ses doigts gelés. « Seigneur, j'ai une femme malade ainsi que deux bébés malades qui sont dans un hôpital. Dans quelques minutes, je vais couler dans ces chutes. Oh, Dieu, je t'en prie, aide-moi. Je ne veux pas mourir ici sur la rivière et laisser ma famille sans appui. »

Une pensée divergente interrompit sa prière. Il lui semblait entendre sa belle-mère dire : « De la racaille, ce n'est que de la racaille. Je ne te permettrai jamais d'entraîner ma fille parmi de telles ordures. »

Tremblant de remords, Bill pria : « Dieu bien aimé, je sais que j'ai fait une erreur, mais, s'il te plaît, pardonne-moi. Jésus, s'il te plaît, aie pitié de moi. Fais démarrer ce moteur! »

Le grondement des chutes devenait de minute en minute plus fort. Se levant, Billy tira une dernière fois sur la corde de démarrage. Cette fois-ci, le moteur cracha, toussa deux fois, puis démarra. Bill fit tourner son bateau et donna tous les gaz qu'il pouvait. Il gagna lentement de la distance à contre-courant, jusqu'à ce qu'il soit assez loin des chutes pour pointer le nez de son bateau en direction des rives de l'Indiana.

Il échoua non loin du parc Howard, à des milles [kilomètres] de son point de départ, presque à New Albany. Après avoir attaché son bateau à un arbre, il se mit à marcher en direction de Jeffersonville.



Bill durant l'effort de sauvetage

Ce n'est que très tôt le matin suivant qu'il hissa son corps fatigué derrière le volant de son camion de service. Il se mit immédiatement en route pour aller voir sa femme et ses enfants, mais, il dut faire un détour lorsqu'il réalisa que le chemin était bloqué par l'inondation. Il essaya d'emprunter une autre route. Elle était aussi bloquée. Au bout de près d'une heure de tentatives infructueuses, Bill réalisa que toutes les routes allant dans cette direction étaient impraticables. Soudain, une nouvelle vague de terreur le submergea. Se pouvait-il que l'hôpital public soit sous l'eau? Il se précipita dans les bureaux du gouvernement et y trouva un de ses amis, le major Weekly.

« Major, est-ce que l'hôpital a été inondé? »

« Billy, il y a plus de vingt pieds [6 m] d'eau dans cette zone. Y connaissais-tu quelqu'un? »

« Oui, une épouse malade et deux bébés malades. »

« Ne t'inquiète pas, tout le monde a pu sortir. On les a tous mis dans un train et on les a envoyés dans le Nord, à Charlestown. Pas fantastique, j'en ai bien peur. Tout ce qu'il y avait de disponible, c'étaient des wagons à bestiaux. »

Quelqu'un d'autre dit : « J'ai entendu dire que le train avait déraillé là où les chevalets du pont enjambent le ruisseau Lancassange. Je crois que tout le monde s'est noyé. »

Toutes les lignes téléphoniques et télégraphiques entre Jeffersonville et Charlestown avaient été emportées par les flots. Il n'y avait donc aucun moyen d'obtenir d'autres informations à moins de s'y rendre. Bill sauta dans son camion et prit la route d'Utica Pike en direction de Charlestown, qui était à douze milles [20 km] au nord de Jeffersonville. Le ruisseau Lancassange

l'arrêta net. Il était sorti de son lit sur des milles [kilomètres], transformant en marécages des champs de maïs et inondant les autoroutes sur des milles [kilomètres] de distance. Bill retourna à Jeffersonville à toute vitesse, chargea son bateau, remplit le réservoir d'essence et retourna là où la route d'Utica Pike et les voies ferrées disparaissaient sous l'eau.

La neige mouillée s'était transformée en grêle et martelait le fond du bateau, alors que Billy faisait glisser la quille dans l'eau. Il essaya de suivre les voies ferrées qui étaient sous l'eau et réussit relativement bien pendant un mille [1,5 km] ; mais plus il approchait du milieu du ruisseau, plus il devait se battre contre le courant, jusqu'à ce qu'il dérive complètement hors de son chemin. Il se retrouva bientôt complètement perdu au milieu d'un champ de maïs marécageux situé entre deux terrains boisés. Il devenait trop dangereux d'avancer ou de reculer. Bien que cela lui brise le cœur, Billy savait qu'il allait devoir attendre jusqu'à ce que la tempête se calme. Il accosta sur une petite île, se construisit un abri avec des troncs d'arbre et fit un feu. Puis il s'assit pour attendre... et s'inquiéter.

Chapitre 21

Hope meurt

1937

L'INONDATION bloqua Billy sur son île pendant trois misérables jours. Il passa la plupart du temps à se tourmenter, imaginant le pire, voyant des images de sa femme et de ses enfants flottant la tête en bas dans la rivière, accrochés quelque part à des broussailles. Ce genre de pensées l'anéantissait presque. Angoissé, il pria son Maître pour demander de l'aide. Mais, quelle qu'ait été l'ardeur avec laquelle il pria, il ne put trouver de réconfort auprès du Seigneur. Il lui semblait que Dieu lui avait tourné le dos et refusait d'écouter. Chaque fois que Billy priait, ses pensées le ramenaient à Mishawaka, là où il avait rencontré ces pentecôtistes. Étaient-ils vraiment le rebut des autres églises? Où bien avaient-ils quitté les autres églises parce qu'ils avaient trouvé quelque chose d'authentique? Assis pendant des heures, prisonnier sur son île, Billy eut amplement le temps de considérer si ces pentecôtistes émotifs étaient de la racaille ou non et si, oui ou non, il aurait dû accorder plus d'importance à l'opinion de sa belle-mère qu'à la conduite du Saint-Esprit.

Le deuxième jour de son isolement, il cessa finalement de pleuvoir. Le ciel s'éclaircit et le soleil commença à briller. Un avion le repéra et lui largua de la nourriture. Le troisième jour, le vent se calma et Billy décida d'essayer de nouveau de traverser. Il réussit à faire avancer son bateau encore un mille [1,5 km] le long du ruisseau, jusqu'à une petite communauté du nom de Port Fulton, située juste assez haut pour que les vagues ne viennent lécher que quelques pas de porte. Il demeura à Port Fulton pendant sept jours, désirant ardemment que le niveau d'eau baisse et que le courant soit moins fort. Finalement, il ne put plus supporter l'attente. Il essaya une nouvelle fois de se rendre sur l'autre rive et cette fois-ci, il réussit.

Attachant son bateau à un arbre, il se mit à marcher le long de l'autoroute en direction de Charlestown. Lorsqu'il arriva à l'entrée de la ville, il demanda à tous ceux qu'il rencontra s'ils avaient entendu parler d'un train venant de Jeffersonville, avant que l'inondation efface les voies. Personne n'en avait entendu parler. Découragé, Bill remonta lentement la rue en direction de la gare.

Une auto passa près de lui et s'arrêta. «Tiens, Billy Branham, qu'est-ce qui t'amène à Charlestown?» C'était le colonel Hayes, un vieil ami de la famille. Après que Billy lui eut expliqué sa situation critique, le Colonel Hayes lui dit : « Monte, Billy, je vais t'aider à les retrouver. »

Ils se retrouvèrent bientôt à la porte du poste de contrôle de la compagnie de chemin de fer. Bill demanda en tremblant : « Il y a dix jours... la nuit où la digue s'est effondrée à Jeffersonville... y a-t-il eu un train qui est arrivé ici vers minuit? Ce devait être un train composé de wagons à bestiaux, mais les wagons étaient pleins de gens, des gens malades. »

« Comment pourrais-je oublier ce train? » répondit le contrôleur. « C'est le dernier qui est arrivé avant que les voies soient submergées par les flots. »

Billy poussa un soupir de soulagement. « Qu'est-il arrivé à ces gens? » demanda-t-il avidement.

« Je ne pourrais te répondre. Le train ne s'est pas arrêté ici. Je ne sais pas où il a abouti, mais le mécanicien qui le conduisait va arriver dans quelques minutes. Restez dans les parages. »

Le mécanicien fut d'un plus grand secours. « Une mère avec deux petits enfants? Oui, je m'en souviens. Ils étaient tous très malades. Nous les avons amenés jusqu'à Colombus, Indiana. Mais, jeune homme, impossible de vous rendre là-bas. L'inondation a interrompu tous les trains pour Colombus et les routes sont également toutes bloquées. »

Lorsque Bill et le colonel quittèrent la gare, Bill était rongé par l'inquiétude et se tordait les mains. Le colonel Hayes mit sa main rassurante sur l'épaule de Billy et dit : « Je peux t'y emmener Billy. Je connais une route secondaire sur les hauteurs. Je suis certain qu'elle contournera l'eau. »

« Alors, allons-y. »

La ville de Colombus, Indiana, se trouvait à 50 milles [80 km] au nord. Ils y arrivèrent au crépuscule et apprirent qu'une église baptiste avait été convertie en hôpital provisoire pour installer les malades et les blessés victimes de l'inondation. Lorsqu'ils arrivèrent devant le bâtiment, Billy gravit quatre à quatre les marches de l'escalier. L'auditoire était comble. Les bancs avaient été poussés contre un mur et le plancher était maintenant occupé par de nombreuses rangées de lits de camp militaires. Le bruit et la confusion dominaient dans la grande pièce ; des gens marchaient dans les allées, d'autres toussaient ou gémissaient. Bill cria frénétiquement : « Hope! Hope! Où es-tu? » Des gens se retournèrent pour le regarder, mais Billy ne s'en soucia pas. Il courut entre les lits de camp, cherchant le visage qu'il aimait plus que tout au monde. « Hope, où es-tu, ma chérie? »

Tout au bout de la pièce, Billy vit une main se lever en l'air. Il courut dans l'allée jusqu'à son lit. Le premier regard qu'il posa sur sa femme bien-aimée le fit frissonner involontairement. « Dieu bien aimé, aie pitié », pensa-t-il. La peau de Hope était aussi blanche que du coton. Ses bras avaient l'air si maigre ; elle devait avoir perdu 25 livres [10 kg]. Ses yeux étaient enfoncés dans les orbites et ses joues étaient tellement creuses qu'on pouvait facilement voir le contour de ses pommettes.

Hope leva les yeux vers lui et sourit faiblement : « Bill, je suis désolée d'avoir une tête pareille. »

Bill tomba à genoux et la serra dans ses bras. Il lutta pour parler d'une voix ferme : « Non, chérie, tu es très bien. Je regrette que tu sois si malade. Où sont Billy Paul et Sharon? »

« Quelqu'un les a emmenés dans une autre pièce. Ils ne me laissent pas les voir. »

Une main toucha l'épaule de Billy. « Êtes-vous le Révérend Branham? »

« Oui. »

« Je suis un des médecins ici. Puis-je vous parler quelques instants en aparté? »

Aussitôt qu'ils furent assez éloignés pour que Hope ne les entende pas, le médecin dit : « Révérend Branham, je suis désolé de devoir vous l'apprendre, mais votre femme a contracté une pneumonie tuberculeuse. Je ne crois pas que quelque chose puisse l'arrêter. »

Les mots du médecin tombèrent comme un scalpel tranchant sur la poitrine de Bill. « Non, Docteur, c'est impossible. Dieu peut la sauver. »

« Eh bien, c'est peut-être vrai, mais, en ce qui concerne la science, c'en est fini pour elle. Nous ne pouvons plus rien faire pour elle. Je m'occupe également de vos enfants. Votre petit garçon va bien mais votre bébé est très malade. Elle a une pneumonie. Vous aurez de la chance si elle s'en tire. »

Bill sanglota : « Oh, Dieu, aie pitié. »

« Ne craquez pas devant votre femme, recommanda le médecin, cela ne fera qu'empirer les choses. Elle ne sait pas qu'elle se meurt. »

Bill lutta pour contenir son angoisse. « Quand pourrai-je les ramener à Jeffersonville? »

« Aussitôt que les routes seront praticables. »

En retournant vers le lit de Hope, Bill dit : « Chérie, le docteur a dit que je pourrai te ramener à la maison dans quelques jours. Nous allons demander au Dr Sam Adair de s'occuper de toi. »

Les lèvres minces de Hope esquissèrent un pauvre sourire. « Ce sera bien, Bill. Peut-être que Dieu va avoir pitié et me laisser vivre. »

Luttant pour conserver une voix ferme Bill dit : « Je l'espère de tout mon cœur. »

PENDANT CINQ MOIS, Hope fut obligée de rester à l'hôpital de Jeffersonville. Le Dr Adair essaya toutes les astuces que contenait sa mallette de médecin pour la sauver. Rien n'y fit.

Lorsque Hope commença à cracher du sang, Bill devint fou d'angoisse. Le Dr Adair ne pouvait pas faire grand-chose pour le rassurer, sinon lui expliquer ce qui arrivait. « Le bacille de la tuberculose qui infecte ses poumons a rongé un vaisseau sanguin dans les bronches. C'est de là que vient le sang. »

« Docteur, n'y a-t-il rien d'autre que l'on puisse essayer? Je suis désespéré. »

« Je connais un certain Dr Miller qui travaille au sanatorium à Louisville. C'est un spécialiste de la tuberculose ; il aurait peut-être des suggestions. Je vais l'appeler. »

Le Dr Miller traversa la rivière pour examiner Hope avant de donner son opinion. « La maladie semble très avancée. La seule chose qui pourrait éventuellement fonctionner serait un pneumothorax artificiel. »

Bill eut l'air perplexe. « Qu'est-ce qu'un pneumothorax? »

« Pneumo signifie poumon et le thorax est la cavité qui contient le cœur et les poumons. Le pneumothorax, c'est un état dans lequel de l'air ou du gaz a pénétré entre les poumons et la paroi thoracique, augmentant la pression dans cette région et causant l'affaissement des poumons. Cela se produit spontanément lors de certaines maladies pulmonaires et c'est généralement très grave. Lors d'un pneumothorax artificiel, on affaisse un poumon volontairement. Comme la bactérie qui provoque la tuberculose a besoin d'un très fort taux d'oxygène pour survivre, on peut parfois étouffer la bactérie en affaissant un poumon à la fois.

« Cela semble prometteur. Qu'est-ce que ça implique? »

« On insère une aiguille entre les côtes, dans la cavité de la poitrine. On injecte ensuite une quantité d'air mesurée, affaissant un poumon à la fois. Graduellement, les poumons absorbent cet air, alors nous devons injecter plus d'air à intervalles réguliers tout au long du traitement. »

Maintenant, Billy était moins sûr. « Cela semble risqué. »

« Il n'y a pas de garantie. »

Bill en parla avec Hope et elle accepta de prendre le risque. L'hôpital de Jeffersonville n'étant pas équipé en pneumothorax, Bill emprunta de l'argent pour en louer un à l'hôpital de Louisville. Il tint la main de Hope pendant que les médecins anesthésièrent son côté et introduisirent une aiguille entre ses côtes et la cavité thoracique. Tout au long du processus, Hope se mordit les lèvres et serra la main de Bill jusqu'à ce qu'elle devienne blanche. Elle souffrait terriblement. Lorsque le Dr Miller eut terminé, Bill dû enlever les doigts de Hope de sa main.

Après le traitement, le Dr Miller voulut des radiographies des poumons. Il les examina attentivement, puis appela Bill dans un cabinet de consultation. « Révérend Branham, j'ai bien peur que nous ayons échoué. Les poumons de votre femme sont déjà trop atteints. Nous ne pouvons plus rien faire pour elle. Le Dieu Tout-Puissant l'appelle à Lui. J'ai bien peur qu'il ne lui reste plus que quelques jours à vivre. »

Déchiré, Bill retourna dans la chambre de Hope. Elle était si pâle et avait l'air si fragile, telle une poupée de porcelaine étendue sur un lit. Il l'aimait tellement. Qu'allait-il faire sans elle? Et les enfants, Billy Paul n'avait même pas deux ans et Sharon à peine neuf mois, qu'allaient-ils devenir sans leur mère?

Hope demanda : « Le médecin t'a-t-il dit quelque chose? »

Bill secoua la tête : « Ne me demande pas, ma chérie. Je dois aller travailler, maintenant, mais je reviendrai toutes les deux ou trois heures pour voir comment tu vas. » Il détestait la quitter, mais il avait emprunté des centaines de dollars [des tranches de 70 euros] pour les frais médicaux, durant les derniers mois, et il devait continuer à travailler pour rembourser tout cet argent.

Le jeudi 22 juillet, Bill patrouillait à 30 milles [50 km] au nord de Jeffersonville, près de Scottsburg, Indiana, lorsque le message qu'il craignait tant lui fut transmis par radio : « William Branham, votre femme est mourante. Vous devriez venir maintenant, si vous voulez la revoir en vie. »

Bill arrêta son camion sur l'accotement et sortit. Il enleva son fusil, le déposa sur la banquette puis enleva son chapeau et s'agenouilla sur le bord de la route. Inclinant la tête devant Dieu, il pria : « Père Céleste, j'ai fait tout ce que j'ai pu. Tu sais que tu déchires l'âme de ton serviteur, mais j'ai probablement déchiré ton âme en écoutant la voix de ma belle-mère au lieu de la Tienne. Je t'ai déjà dit que j'étais désolé. Seigneur, je T'en prie, ne laisse pas Hope mourir avant que je puisse la voir encore une fois. »

Il remonta dans la cabine, mit la sirène en marche et conduisit jusqu'à l'hôpital aussi vite que son camion pouvait rouler. Montant les marches à toute vitesse et franchissant la porte d'entrée, Bill vit Sam Adair dans le couloir, qui venait dans sa direction. Le Dr Adair jeta un regard à Billy, baissa rapidement la tête et entra dans une autre pièce pour ne pas avoir à lui faire face. Bill courut dans le couloir et ouvrit la porte.

Sam mit son bras autour de ses épaules et murmura avec sympathie : « Billy, mon gars. »

« Dis-moi, Docteur, est-elle encore en vie? »

« Je crois que oui, Billy. Mais pas pour longtemps. »

« Docteur, viens avec moi dans sa chambre, d'accord? »

Le Dr Adair secoua la tête. « Oh, Bill, ne me demande pas d'y aller. Hope m'a préparé tant de tartes. Elle est comme une sœur pour moi. Je ne peux pas supporter de retourner dans cette chambre. »

Une infirmière ouvrit la porte et entra dans la pièce. « Révérend Branham, j'aimerais que vous preniez ce médicament. Cela va calmer vos nerfs. »

Bill le repoussa et se dirigea vers la chambre de Hope. L'infirmière dit : « Je vais avec vous » et elle le suivit.

Le Dr Adair l'appela : « Bill, elle est inconsciente. »

Hope était étendue sur le lit avec un drap sur le visage. Bill releva le drap. Ses yeux étaient fermés et sa mâchoire ouverte. Elle pesait maintenant moins de 100 livres [45 kg]. Bill posa la main sur son front ; il était froid et collant. Agrippant son épaule, il la secoua doucement. « Hope, ma chérie, réponds-moi. Je t'aime de tout mon cœur. Peux-tu me parler juste encore une fois? » Il n'y eut pas de réponse, aucun mouvement. À haute voix, Bill pria : « Ô Dieu, je sais que j'ai eu tort, mais s'il Te plaît, laisse-moi lui parler juste une... »

Avant qu'il ait terminé sa prière, les paupières de Hope remuèrent, puis s'ouvrirent. Elle essaya de lever les bras, mais elle était trop faible. Ses lèvres bougèrent et elle prononça quelques mots faiblement : « C'est si facile » dit-elle. « Pourquoi m'as-tu rappelée? »

Bill se pencha au-dessus d'elle pour mieux l'entendre. « Que veux-tu dire, ma chérie? »

« Bill, tu en as parlé, tu as prêché à ce sujet, mais tu n'as aucune idée à quel point c'est beau. »

« De quoi parles-tu? »

« Je m'en allais à la maison. Il y avait deux personnes vêtues de blanc qui se tenaient à mes côtés. Nous marchions sur un sentier bordé de magnifiques fleurs et de palmiers élégants. Il y avait de beaux oiseaux qui chantaient et volaient d'arbre en arbre. C'était si paisible. Puis, je t'ai entendu m'appeler au loin et je suis revenue te voir. » Hope remarqua l'infirmière qui se tenait derrière son mari. « Louise, j'espère qu'un jour tu auras un aussi bon mari que le mien. Il a été si bon, si compréhensif. »

L'infirmière couvrit son visage avec un mouchoir et sortit précipitamment de la chambre.

« Non chérie, je n'ai pas pu faire pour toi ce que j'aurais voulu. »

« Tu as fait du mieux que tu pouvais, Bill et je t'aime pour cela. Mais je dois me dépêcher ; ils m'attendent. Mais, avant de partir, il y a certaines choses que j'aimerais te dire. Tu sais pourquoi je m'en vais, n'est-ce pas? »

Il essaya de dire oui, mais les mots ne voulurent pas sortir. Il acquiesça seulement d'un hochement de tête.

« Nous n'aurions jamais dû écouter Maman », murmura-t-elle. « Ces pentecôtistes ont raison. Promets-moi d'aller vers ces gens, un jour. Éleve nos enfants comme cela. »

« Je sais que je n'aurais jamais dû écouter ta mère. Oh, si seulement je pouvais le refaire, j'agis différemment. Mais, je me rattraperai un jour. »

« Bill, tu te souviens de la carabine que tu voulais acheter, celui dont nous n'avions pas assez d'argent pour verser le premier acompte? »

« Oui, chérie, je sais lequel. »

« Je voulais tellement que tu aies cette carabine. J'ai économisé des pièces de monnaie sur le montant que tu me donnais chaque semaine pour les vêtements. Lorsque tu iras à la maison, regarde au-dessus du lit pliant. Tu y trouveras une enveloppe avec l'argent dedans. Promets-moi d'acheter cette carabine. »

La gorge nouée, il lui promit. « Je l'achèterai par amour pour toi. »

« Autre chose, je veux te demander pardon parce que je t'ai caché quelque chose. Tu te souviens-tu de la fois où nous allions à Fort Wayne, et tu m'as acheté ces bas? »

« Oui, je me rappelle. »

« Bill, tu ne m'as pas acheté les bons. Ces bas étaient pour une femme plus âgée. Je les ai donnés à ta mère. Je ne te l'ai pas dit pour ne pas te faire de la peine. »

Soudain, Bill sentit un autre genre de souffrance lui briser le cœur. Par sa négligence, ce jour-là, il avait déprécié les besoins de Hope. Comment avait-il pu manquer d'égards à ce point? Son angoisse lui semblait maintenant insupportable.

Le visage de Hope devint paisible : « Ils reviennent. Je peux les sentir s'approcher. Bill, c'est facile. Ce merveilleux Saint-Esprit que nous avons reçu me fait traverser. Promets-moi de prêcher le baptême du Saint-Esprit jusqu'à ta mort. Il est réel et c'est une mort merveilleuse. »

« Je te le promets. »

Hope réussit à esquisser un pauvre sourire : « Je veux aussi que tu me promettes de ne pas vivre seul. »

« Oh, Hope, je ne peux pas te promettre cela. Je t'aime trop. »

« Bill, nous avons deux enfants. Je ne veux pas qu'ils soient trimbalés à droite et à gauche. Trouve une gentille jeune fille chrétienne et épouse-la, quelqu'un qui va aimer nos enfants et leur faire un foyer. »

« Oh, Hope, s'il te plaît, ne me demande pas de te promettre cela. »

« S'il te plaît Bill, tu ne me laisserais pas mourir malheureuse, n'est-ce pas? »

Le cœur presque arraché de sa poitrine, Bill murmura : « Je te promets de faire de mon mieux. »

Les dernières paroles qu'elle lui adressa furent : « Bill, demeure dans le champ. »

Bill dit : « Chérie, je vais t'enterrer à Walnut Ridge. Et lorsque je mourrai, je serai enterré à tes côtés. Si Jésus revient avant que je meure, je serai quelque part sur le champ de bataille en train de prêcher l'Évangile du Saint-Esprit. En ce jour glorieux où Jésus déchirera le ciel et où la Nouvelle Jérusalem descendra des cieux, je prendrai Billy Paul et Sharon, et nous te rencontrerons à la Porte orientale avant d'entrer. »

Hope sourit une dernière fois et serra sa main. Puis, elle ferma les yeux pour marcher sur ce sentier bordé de palmiers en direction de la Cité de Dieu. Dans l'esprit de Bill, elle aurait toujours vingt-quatre ans.

Chapitre 22

Le moment le plus traître de sa vie

1937

ELLA BRANHAM pressa son fils de rester chez elle, la première nuit après la mort de Hope. Elle savait que ses enfants étaient avec Mme Broy et Ella ne voulait pas que Bill se retrouve seul. Mais Bill dit non, il voulait aller à la maison. Même s'il n'y avait pas grand-chose - on aurait pu vendre tout ce qui se trouvait dans les deux pièces pour 10 \$ [7 euros] - la petite maison était *leur* maison. Hope l'avait tenue propre, elle l'avait arrangée avec amour et avait transformé des locaux à l'étroit et quelconques en un foyer chaleureux et accueillant.

Mais, aussitôt que Bill franchit la porte, il sut qu'il s'était trompé. L'endroit n'avait pas de gaieté, pas de vie, rien d'hospitalier. En entrant dans la chambre, il regarda au-dessus du lit pliant. Sous un journal, il trouva l'argent mentionné par Hope. Bill versa les petites pièces de monnaie sur le lit et les compta. Il y avait 2,80 \$ [2 euros]. Il ne manquait que 20 cents [0,14 euro] pour l'acompte de cette carabine .22 dont il rêvait depuis plus d'un an. Bill décida dans son cœur de mettre cet argent de côté pour la carabine et, malgré les centaines de dollars qu'il devait en frais médicaux, il fit le vœu de payer les mensualités pour cette carabine jusqu'à ce qu'elle lui appartienne en propre, en mémoire de son épouse dévouée.

Il s'étendit sur le lit, souhaitant ardemment s'échapper dans le sommeil. Une souris était parvenue à entrer dans le four de la cuisine et faisait craquer le papier d'allumage entre les grilles. Pour Bill, c'était comme si Hope était en train d'ouvrir l'emballage de quelques friandises qu'elle aurait conservées sur une étagère de la cuisine. Il se leva et ferma la porte de la cuisine avec le pied. La robe de chambre de Hope était accrochée à un crochet derrière la porte. Il réalisait maintenant qu'il aurait dû aller chez sa mère ; tout ce qui l'entourait lui rappelait sa femme qui était maintenant à la morgue. Bill enfouit ses joues mouillées dans le matelas et donna libre cours à son chagrin.

Des coups furent frappés contre la porte avec insistance. Bill sauta du lit et fit entrer Frank Broy et son fils Fletcher dans la pièce. Frank dit : « Bill, j'ai des mauvaises nouvelles pour toi. »

« Je sais Frank, j'étais avec Hope lorsqu'elle est décédée. »

« Mais ce n'est pas tout. Ton bébé est aussi en train de mourir. »

« Sharon? » haleta Bill : « Ce n'est pas possible! »

« Si. Le Dr Adair vient de l'emmener à l'hôpital. Elle a la méningite. Le docteur dit qu'elle n'a aucune chance de s'en sortir. Viens, je vais te conduire là-bas. »

Au lieu de bouger, Bill s'écrouta sur le plancher. Frank et son fils l'aidèrent à se relever et monter dans le véhicule pickup de Frank.

Lorsque Bill arriva à l'hôpital, le Dr Adair le conduisit au laboratoire et lui montra à travers un microscope un spécimen du fluide qu'il avait extrait de la colonne de Sharon. « C'est la méningite tuberculeuse » dit tristement le Dr Adair : « Elle l'a attrapée avec sa mère. Habituellement, le bacille de la tuberculose s'arrête dans les poumons, mais il arrive qu'il pénètre dans la circulation du sang et atteigne les méninges qui recouvrent le cerveau. C'est ce qui est arrivé à ta fille. Je suis désolé, Billy, mais, à ce stade, on ne peut absolument rien faire pour elle. »

« Où est-elle, Docteur? Je veux la voir. »

« Elle est en bas, en salle d'isolement, alors tu ne peux pas aller la voir. Elle est contagieuse. »

« Ça m'est égal de mourir. Je dois voir Sharon encore une fois. »

Avec peine, le Dr Adair demeura ferme : « Tu ne peux pas faire cela, Bill. C'est la méningite. Tu pourrais transporter le microbe sur ton manteau et le transmettre à Billy Paul. »

Billy s'assit et enfouit son visage dans ses mains, sanglotant : « Amène-moi du chloroforme et laisse-moi mourir avec elle. Qu'est-ce que la vie pour moi, maintenant? Tout ce que j'aime est parti. »

Le Dr Adair ressentait le désespoir de son ami comme si c'était le sien : « Bill, reste ici. Je vais demander à une infirmière de t'apporter quelque chose qui va calmer ta douleur. »

Aussitôt que le docteur Adair eut quitté la pièce, Bill se glissa dehors par une autre porte et descendit au sous-sol. Sharon Rose était étendue dans un petit lit, elle gémissait et était secouée par des spasmes musculaires. On avait recouvert son corps d'une étamine pour la protéger des moustiques, mais le battement de ses jambes et ses torsions l'avaient repoussée et les mouches suçaient maintenant l'humidité autour de ses yeux. Bill chassa les mouches et remplaça le linge.

« Sharon », dit-il doucement.

Lorsqu'elle se retourna pour le voir, ses lèvres frémirent. Elle avait tellement souffert, qu'elle louchait d'un œil.

Bill tomba à genoux, ferma les yeux et joignit les mains : « Oh, Dieu bien aimé » dit-il en pleurant : « Tu as pris mon épouse chérie et, maintenant, Tu prends mon bébé! S'il Te plaît, ne prends pas ma petite fille. C'est moi qui ai mal agi ; c'est moi que Tu devrais prendre. Je suis désolé d'avoir écouté quelqu'un d'autre au lieu de Toi. J'essayerai de ne plus jamais le refaire. Seigneur, j'irai vers ces gens qu'elle appelait de la 'racaille' et des 'gens qui vont à contre-courant' et ça me sera égal qu'on m'appelle un saint comédien. Je ferai tout ce que Tu me demanderas ; seulement, s'il Te plaît, ne prends pas ma petite fille. »

Aussitôt qu'il ouvrit les yeux, il vit comme un rideau noir tomber entre Sharon et lui. Il avait vu la même chose lorsqu'il avait prié pour Hope au dernier Noël. Il sut que Dieu avait rejeté sa prière.

Cet instant fut le moment le plus traître de la vie de Bill. Alors qu'il était agenouillé sur le plancher du sous-sol d'isolement, près de sa fille de neuf mois qui était en train de mourir devant lui, le Tentateur vint lui murmurer : « *Tu dis que Dieu est amour. Est-ce que c'est de l'amour, ça? Tu as prêché Sa Parole et tu as essayé de toutes tes forces de vivre pour Lui et, maintenant, alors qu'il est question de la vie de ton bébé, Il te rejette! Quel genre de Dieu sers-tu donc?* »

Pendant une minute, Bill chancela dangereusement sur la « Great Divide » [Note de la traduction : ligne de partage des eaux entre l'Atlantique et le Pacifique.]. Puis sa réponse vint, comme jaillissant d'une source de force cachée au plus profond de son âme : « Comme Job autrefois, je dirai, "L'Éternel a donné, l'Éternel a repris, béni soit le Nom du Seigneur." »²⁰ Oh Dieu, je ne sais pas pourquoi Tu me déchires comme cela, mais ça ne change pas ma foi en Toi. Même si Tu me tues, je Te ferai confiance. Je crois en Ta bonté. »

Il se leva et se pencha pour la dernière fois au-dessus du petit lit de sa fille : « Sharon, après que les anges auront porté ton âme auprès de ta mère, je t'enterrai dans ses bras. »

Amelia Hope Branham fut enterrée le samedi 24 juillet 1937, au cimetière Walnut Ridge, sur une concession que son père avait achetée pour sa femme et lui-même. Sharon Rose mourut le jour suivant. Le lundi, l'entrepreneur des pompes funèbres rouvrit la tombe de Hope, descendit le petit cercueil de Sharon et le déposa sur celui de sa mère. Bill avait tenu promesse ; il avait enterré Sharon dans les bras de sa mère.

PENDANT LES SEMAINES qui suivirent, Bill vécut dans un profond désespoir. Ses journées lui semblaient interminables ; ses nuits étaient souvent une torture sans sommeil. Chaque jour de semaine, il se forçait pour aller travailler. Il savait qu'il avait l'obligation de payer ses dettes de frais médicaux et cela lui donnait une raison de vivre. Les après-midi, il allait chercher Billy Paul chez les Broy, faisait à souper, puis marchait dans les rues pendant des heures, son fils sur les épaules.

Un jour, après son travail, Bill posa son fils sur les marches à l'entrée et voulait se diriger vers la cour arrière pour aller voir son chien de chasse qu'il gardait attaché à un chêne au fond de son terrain. Billy Paul demanda : « Papa, où est Maman? »

Billy avait répondu à cette question des centaines de fois, mais Billy Paul, à deux ans, était trop petit pour comprendre.

« Elle est au ciel. Elle est allée voir Jésus. »

« Quand reviendra-t-elle? Je veux la voir. »

« Elle ne reviendra pas, Billy, mais toi et moi allons la revoir un jour. »

²⁰ Job 1:21

Bill commença à marcher sur le sentier derrière la maison. Billy Paul pointa son petit doigt vers le ciel : « Papa, regarde! J'ai vu Maman là-haut sur ce nuage. »

C'en était trop pour Bill. Il tomba face contre terre et resta étendu là pendant une heure, sans bouger, pendant que Billy Paul était assis sur les marches à réclamer sa mère en pleurant. Lorsque Bill finit par retrouver la force de se lever, il prit Billy Paul, le ramena chez les Broy, puis poursuivit sa marche en direction de Walnut Ridge. Avant qu'il atteigne le cimetière, une auto passa et s'arrêta. M. Isler, un sénateur de l'Indiana qui vivait à Jeffersonville, sortit de son auto. « Où vas-tu, Billy? Au cimetière? »

« Oui. »

« Ce n'est pas la première fois que je te vois monter cette colline. Qu'est-ce que tu fais là-haut? »

« Je m'assieds à côté de la tombe de ma femme et de ma petite fille, et j'écoute le vent jouer de la musique dans les arbres. »

« Quel genre de musique est-ce? »

Bill cita la première strophe d'un cantique : « Il y a un pays au-delà de la rivière qu'on appelle éternité et nous atteignons ce rivage seulement par la foi. Un à un, nous gagnons le portail pour vivre là-bas avec les immortels ; un jour ils feront sonner ces cloches d'or pour toi et moi. »

Le sénateur Isler serra les mains de Bill dans les siennes : « Billy, je veux te demander quelque chose. Je t'ai vu au coin des rues prêcher jusqu'à ce qu'on aurait dit que tu étais sur le point de tomber raide mort. Je t'ai vu monter et descendre les rues à toute heure de la nuit, faisant des appels pour des malades. Mais, après toutes ces choses qui te sont arrivées, qu'est-ce que Christ représente pour toi, maintenant? »

« Il est tout ce qui me reste, M. Isler. Il est ma vie, mon espérance, tout ce que j'ai. Il est la seule chose solide dans la vie à laquelle je puisse m'accrocher. »

M. Isler secoua la tête : « Après qu'Il a pris ta femme et ton bébé, tu veux toujours Le servir? »

« Je Lui ferai confiance même s'Il me tue. »

Tôt le lendemain matin, Bill fut désigné pour réparer une ligne secondaire endommagée, sur l'autoroute 150, près de New Albany. Fixant ses éperons et sa ceinture de sécurité, il commença à grimper au poteau, s'arrêtant juste au-dessous de la barre transversale. Hope et Sharon accaparaient ses pensées. Il pouvait comprendre pourquoi Dieu avait pris son épouse, mais son bébé? Pourquoi Dieu avait-il pris sa petite fille?

Tout en travaillant, il chanta ce vieux cantique Gospel,

Sur une colline au loin se tenait une vieille croix rugueuse,
L'emblème de la souffrance et de la honte ;
C'était sur cette vieille croix que Jésus a souffert,
Et c'est là qu'Il mourut pour sauver le plus vil des pécheurs.

Juste à ce moment-là, le soleil pointa à l'horizon et l'inonda de lumière, projetant une ombre sur la colline derrière lui, l'ombre d'un homme accroché à une croix.

« C'est juste » sanglota-t-il : « ce sont mes péchés qui T'ont mis là, Jésus. Je suis aussi coupable que n'importe qui d'autre. » Tout à coup, une idée confuse lui traversa l'esprit. Profitant de cette confusion, le diable le pressa de mettre fin à sa vie. Bill regarda ses gros gants de caoutchouc, puis la ligne de transmission principale de 2 300 volts qui se trouvait juste à côté de la ligne secondaire. Il considéra les possibilités. C'était mal, très mal. Mais, à ce moment-là, en quelque sorte, l'esprit embrouillé par le désespoir, ce qui était mal lui sembla bien. Arrachant l'un de ses gants de protection, il dit : « Cher Dieu, j'ai horreur de faire cela, mais, je suis un lâche. Je ne peux pas continuer à vivre sans elles. » Il tendit sa main nue vers la ligne de 2 300 volts, en sachant qu'au moment où il la toucherait, le courant ferait bouillir son sang et fracasserait ses os : « Sharon, Papa va venir vous voir, toi et Maman. »

Il ne sut jamais ce qui se produisit ensuite. Lorsqu'il revint à lui, il était assis par terre avec sa ceinture de sécurité encore attachée au poteau. Son corps était couvert de sueur et il tremblait de façon incontrôlable. Incapable de continuer à travailler, il lança ses outils à l'arrière de son camion de service et retourna chez lui.

Il y avait plusieurs lettres dans la boîte aux lettres, sur la galerie devant la maison. Bill les prit et les porta à l'intérieur, et il les étala sur la table de la cuisine. En plus des habituelles factures mensuelles, l'une des lettres était plutôt inattendue. Elle venait de sa banque et était adressée à « Mlle Sharon Rose Branham ». Les mains de Bill tremblaient tandis qu'il déchirait le rebord. Puis il comprit. La banque renvoyait les quatre-vingts cents [0,56 euro]. Bill avait oublié le compte d'épargne qu'il avait ouvert pour Sharon, quelques jours avant Noël. C'était juste avant que...

Sa digue mentale s'effondra, inondant ses pensées de ces terribles souvenirs. Il pria : « Jésus, quand j'étais un gamin, j'ai eu faim et froid si souvent. Tout le monde se moquait de moi et me traitait de poule mouillée. Je me sentais tellement seul. Quand je suis devenu chrétien, Tu m'as donné une petite maison et une famille. J'ai essayé de vivre correctement. Maintenant, Tu m'as enlevé tout cela. Je suis si tourmenté ; je ne peux pas continuer comme cela. Oh, Dieu, pourquoi ne me prends-Tu pas aussi? »

Encore une fois, le diable vint comme dans une brume, embrouillant la capacité à raisonner de Billy et son bon sens. Pendant un moment, Bill perdit de vue la main de Dieu qui le guidait. Durant ce traître instant, Satan le pressa de prendre les mesures les plus extrêmes. Bill gardait son revolver de garde-chasse dans un étui accroché à un clou derrière la porte de la cuisine. Prenant en main ce pistolet, il s'agenouilla par terre, près d'un lit de camp à côté du poêle. Appuyant le canon contre sa tête, il arma le pistolet et commença à presser sur la détente, tout en priant à haute voix : « Notre Père qui es aux cieux, que Ton Nom soit sanctifié, que Ta volonté soit faite... » Il pressa de plus en plus fort sur la détente bien huilée, mais elle ne bougea pas. Il y mit toute la force qui lui restait, mais le croissant d'acier ne voulait pas bouger. Finalement, Bill

renonça et jeta le pistolet de côté. Lorsqu'il heurta le sol, le coup partit et une balle transperça le mur.

Bill tomba sur le lit de camp : « Oh, Dieu, Tu me mets en pièces. Tu ne veux même pas me laisser mourir. »

A la fin, ayant pleuré jusqu'à l'épuisement, il s'endormit et rêva. Ce n'était pas un rêve ordinaire, aux contours brumeux et aux souvenirs vagues. Les contours étaient clairs et distincts, et ils restèrent dans sa mémoire aussi clairement que s'il avait été là pour vrai.

Il rêva qu'il était quelque part dans une prairie de l'Ouest, marchant le long d'une route déserte, chantant une ballade populaire de l'ouest : « Il y a une roue du chariot qui est brisée et l'écriteau sur le ranch dit "À vendre..." » Bill marchait à côté d'un vieux chariot bâché, du genre de ceux que les pionniers appelaient un « schooner des prairies ». Une roue avant du chariot était brisée, ce qui faisait pencher un angle du caisson au point que l'essieu touchait le sol. A côté de la roue de bois fendue se trouvait une jolie jeune fille qui le regardait, appuyée contre le chariot. Le vent faisait danser sa longue chevelure blonde. Ses yeux bleus étincelaient au soleil. En passant à côté, Bill enleva son chapeau de cow-boy et la salua joyeusement : « Bonjour, Madame. »

Elle répondit : « Bonjour, Papa. »

Bill s'arrêta et dévisagea cette belle jeune femme vêtue de blanc. Elle avait l'air d'avoir au moins vingt ans : « Mademoiselle, comment puis-je être votre père, alors que vous êtes presque aussi âgée que moi? »

Son sourire s'élargit, dévoilant des dents parfaites : « Papa, tu ne sais tout simplement pas où tu es. Sur terre, j'étais ta petite Sharon Rose. »

« Sharon? Mais tu n'étais qu'un petit bébé. »

« Il n'y a pas de bébés ici, Papa. Nous avons tous le même âge ; nous sommes immortels. Où est mon frère Billy Paul? »

« Je l'ai laissé chez Mme Broy, il y a un petit moment. »

Sharon dit : « Je vais attendre Billy Paul ici. Pourquoi ne vas-tu pas voir Maman? Elle t'attend là-haut, dans votre nouvelle maison. »

« Nouvelle maison? Les Branham n'ont jamais eu de maison ; nous avons toujours été de pauvres vagabonds. »

« Tu as une maison ici, Papa. Regarde. »

Elle montra du doigt le haut de la route. Au bout du chemin se trouvait un magnifique palais perché au sommet d'une colline. Le soleil venait juste de se coucher derrière le toit du château et, maintenant, les rayons de soleil étincelaient dans toutes les directions comme la lumière d'un phare qui guide les voyageurs fatigués à bon port. Bill monta la route en chantant les bras levés « *Mon chez-moi, mon doux chez-moi...* ». Un long escalier montait du bas de la colline jusqu'au pas de la porte d'entrée. Hope attendait sur le seuil de la porte, vêtue de blanc, ses longs cheveux noirs

chatoyant dans la brise. Bill gravit les marches d'escalier quatre à quatre. Lorsqu'il arriva en haut, il tomba à ses pieds. Hope le pressa gentiment de se relever. Bill dit : « Hope, je viens de rencontrer Sharon sur la route. Elle est devenue une si belle jeune fille. »

« Oui. Bill, tu dois arrêter de t'inquiéter à propos de Sharon et moi. »

« Chérie, je ne peux pas m'en empêcher. Je m'ennuie tellement de vous deux. Billy Paul pleure tout le temps pour te voir ; je ne sais pas que faire avec lui. »

« Sharon et moi sommes dans une bien meilleure situation que toi. Promets-moi que tu ne t'inquiéteras plus à notre sujet. » Hope mit un bras autour de son épaule et lui caressa le dos, comme elle l'avait fait si souvent sur terre : « Bill, tu as l'air si fatigué. Tu t'épuises à aller prier pour les malades. Viens avec moi à l'intérieur ; maintenant, tu peux t'asseoir et te reposer. »

Il entra avec elle dans le palais. Il y avait là un fauteuil Morris vert, exactement comme celui qu'ils avaient dû rendre à la compagnie de financement parce qu'il ne pouvait pas payer les mensualités.



Billy Paul Branham à un jeune âge

Hope dit : « Te souviens-tu de ce fauteuil? »

Un nœud se forma dans la gorge de Bill : « Et comment, je me souviens. »

« Ils ne prendront pas celui-ci » assura-t-elle : « il est déjà payé. »

« Je ne comprends pas. »

« Tu retournes là-bas, maintenant, Bill. Promets-moi que tu ne t'inquiéteras plus pour Sharon et moi. »

« Hope, je ne peux pas te promettre ça. »

Mais, Hope avait soudain disparu et Bill était en train de se réveiller. Il était toujours à genoux sur le lit de camp, dans l'obscurité de sa cuisine. Il se leva et regarda dans la pièce sombre. Il lui sembla sentir un bras invisible autour de ses épaules : « Hope, est-ce toi? » Il lui semblait la sentir lui caresser le dos : « Hope, es-tu ici dans la pièce? » Était-il en train d'imaginer tout cela? Ou bien pouvait-il réellement entendre sa voix murmurer : « Promets-moi de ne pas t'inquiéter. »

Bill dit : « Hope, je le promets. »

Chapitre 23

Combattant l'adversité

1937-1939

LE NIVEAU DE LA RIVIÈRE OHIO sur la rue Spring, lors de l'inondation de 1937, avait atteint 22 pieds [6,5 m], exactement comme l'ange l'avait montré à William Branham. Le Branham Tabernacle, qui n'était pas loin de la rue Spring, avait aussi reçu son baptême. L'eau de la crue avait brisé les fenêtres et tout ce qui n'était pas vissé au plancher flottait à l'intérieur de l'église ; même la chaire et les bancs. Lorsque, finalement, la rivière boueuse se retira, les bancs se retrouvèrent sens dessus-dessous, par contre, la chaire était revenue presque au même endroit qu'avant, toujours droite et face à la congrégation. Le soir avant l'inondation, Bill avait laissé sa Bible ouverte sur la chaire. Lorsqu'il revint pour examiner les dégâts, il trouva sa Bible à l'endroit où il l'avait laissée, ouverte à la même page. Bill prit cela comme un signe : même si les circonstances extérieures de sa vie étaient confuses, la Parole de Dieu qu'il prêchait demeurait vraie et stable.

C'était encourageant et Bill avait besoin de chaque gramme d'encouragement qu'il pouvait trouver pour l'aider à supporter sa vie. Il ne pouvait tout simplement pas se remettre de la mort de sa femme et de sa fille. Il se sentait comme en prison sans aucun espoir de libération conditionnelle. La tristesse l'enfermait comme derrière les barreaux d'une cellule ; la solitude le surveillait comme un gardien de prison ; et le désespoir, comme un sévère directeur de prison, semblait régler chacun de ses mouvements. La sentence semblait presque trop lourde à porter.

Parfois, il tirait du réconfort dans son rêve avec Hope et Sharon au ciel. Il savait que c'était un rêve parce qu'il s'était endormi. (Les visions se produisaient pendant qu'il était complètement éveillé.) Mais cela avait été un rêve si mémorable, tellement saisissant, jusqu'aux veines du bois du chariot et aux empreintes de ses bottes dans le sable. Son rêve semblait tellement sensé, comme si Dieu avait voulu lui dire beaucoup de choses. Certains points semblaient clairs : la roue brisée du chariot représentait certainement sa famille brisée et il était vrai que Hope et Sharon étaient maintenant dans un endroit meilleur que sur la terre. Mais les autres symboles n'étaient pas aussi clairs. Pourquoi le rêve avait-il eu lieu dans l'Ouest? Le soleil couchant avait-il une signification particulière? Et plus surprenant encore, pourquoi Hope lui avait-elle dit qu'il s'épuisait à prier pour les malades? Il ne pouvait pas trouver de réponse satisfaisante à ces questions.

Bill trouvait sa plus grande force dans la Bible. Il lut dans Romains 8:28, où l'apôtre Paul dit : « *Toutes choses concourent au bien de ceux qui aiment Dieu, de ceux qu'Il a appelés selon Son dessein.* » Bill lutta pour y croire mais c'était si dur à voir. Quel bien pouvait ressortir du fait d'avoir perdu sa

femme et sa fille? Il souligna dans Jean 14 où Jésus dit : « *Que votre cœur ne se trouble pas. Croyez en Dieu, croyez aussi en moi. Il y a beaucoup de demeures dans la maison de mon Père... je vais vous préparer une place, je reviendrai et vous prendrai avec moi... Que votre cœur ne se trouble pas et ne s'alarme pas.* »

Bill essaya de mettre ces versets en pratique, mais son cœur restait souvent troublé. Même s'il continuait à prêcher dans son église, il avait perdu beaucoup de son énergie et de son dynamisme. Il se souciait des gens autant qu'avant mais, d'une certaine manière, il ne se sentait pas en règle avec le Seigneur. Quand il priait, il n'arrivait pas à atteindre le trône de Dieu de la même façon qu'avant. Il se sentait misérable.

Sa mère vivait toujours à quelques pas de chez lui. Après la mort de Charles Sr., elle avait transformé sa maison en pension, ce qui lui procurait un revenu modeste mais stable. Chaque jour, Ella cuisinait le déjeuner et le souper de ses pensionnaires. Billy s'arrêtait fréquemment chez elle pour souper. Un soir, alors que Bill aidait sa mère à débarrasser la table, Ella lui demanda ce qu'il pensait du nouveau pont en construction sur la rivière Ohio, entre Louisville, Kentucky, et Jeffersonville, Indiana : « Cela ne te semble pas familier? » lui demanda-t-elle.

« C'est étrange, mais oui, d'une certaine manière, c'est comme si je me souvenais de cela. »

Ella acquiesça : « Un jour, il y a des années, tu es arrivé à la maison en courant, tout excité parce que tu avais vu un pont là où il n'y en avait pas. J'ai d'abord pensé que c'était ton imagination. Mais, ensuite, je me suis demandé... alors je l'ai inscrit et ai rangé le papier. »

Elle sortit un papier jauni plié en deux. Bill sut ce qui y était écrit avant même de le lire ; ses souvenirs de petit garçon lui revinrent brusquement à la mémoire. Il se souvint du pommier, du jeu de billes, du pressentiment qui l'avait envahi ; il se souvenait à quel point la rivière lui avait semblé subitement proche et la façon dont le pont s'était assemblé rapidement au-dessus de l'eau, pièce sur pièce, jusqu'à ce que la poutrelle du centre se brise et s'écroule. Il déplia la vieille feuille de papier et lut le gribouillis de sa mère. Puis, il pensa au nouveau pont qui était en construction. Ça y était. C'était arrivé exactement comme il l'avait vu alors qu'il n'était qu'un gamin. « Maman, que penses-tu que ça signifie? »

Elle haussa les épaules : « Comment pourrais-je le savoir? Mais Bill, toutes ces années, je me suis demandé si tu n'étais pas né avec un appel spécial. Je crois encore que c'est le cas. »

Se remémorant la vision, sa première vision, et réalisant maintenant qu'elle avait été accomplie, Bill se demanda la même chose. Sa vie était-elle destinée à remplir un appel spécial? Présentement, sa vie lui semblait si sèche, si vide de sens, qu'il lui était difficile d'imaginer comment Dieu pourrait l'utiliser pour quelque chose de spécial. Mais il ne pourrait jamais oublier le petit garçon de sept ans écoutant avec terreur la voix profonde venant d'un tourbillon dans un arbre, disant : « *Ne bois jamais, ne fume, ni ne souille ton corps d'aucune façon. Il y aura un travail à faire pour toi quand tu seras plus âgé.* » Était-ce pour cette raison que Dieu ne le laissait pas encore mourir? Avait-il encore quelque chose à accomplir?

Une petite flamme d'espoir étincela dans son cœur.

LE PREMIER SEPTEMBRE 1939, Adolf Hitler ordonna à ses troupes d'envahir la Pologne. Deux jours plus tard, la France et la Grande-Bretagne déclarèrent la guerre à l'Allemagne. Les Français attaquèrent immédiatement les Allemands sur leur frontière commune le long du Rhin, mais eurent de la difficulté à pénétrer les rigides lignes de défenses allemandes. Pendant ce temps, la cavalerie polonaise faisait désespérément front aux divisions mécanisées de l'Allemagne. Après à peine dix-huit jours de bataille désastreuse, le gouvernement et le commandement militaire polonais s'enfuirent en Roumanie, pays voisin. À partir de ce moment-là, la résistance polonaise s'effondra rapidement, permettant à l'Allemagne de se concentrer sur l'invasion française. Même si les troupes françaises se retirèrent rapidement du sol allemand, il était évident pour les analystes politiques que la guerre en Europe, plutôt que d'être terminée, ne faisait que commencer.

Comme chaque personne qui avait accès à la radio ou aux journaux, William Branham suivait le déroulement du drame européen avec attention. Toutefois, son intérêt pour la guerre venait d'une perspective très différente. C'était exactement ce qu'il avait vu en juin 1933, alors qu'il était entré en transe et avait vu sept événements se dérouler devant lui en une vision panoramique du futur. C'était étrange. Quel genre de puissance lui permettait de voir des événements avant qu'ils se produisent? Et dans quel but? Encore ce mot, but. Peut-être Dieu avait-Il réellement un but spécial pour sa vie. Si tel était le cas, pourquoi cela ne se manifestait-il pas plus clairement?

Parvenu à ce stade de sa réflexion, Bill repensait inévitablement à sa rencontre avec les pentecôtistes à Mishawaka, Indiana, deux ans auparavant. Bill savait qu'il avait désobéi au plan de Dieu pour sa vie en refusant les invitations des prédicateurs pentecôtistes à évangéliser dans leurs églises. Mais comment pouvait-il retourner dans la volonté de Dieu? Il pouvait bien sûr commencer à visiter des églises pentecôtistes en espérant que quelqu'un lui demande de prêcher pour elles. Mais il y avait encore une question embêtante, comme un barrage en béton, qui l'empêchait de suivre cette direction : la question à propos des dons du Saint-Esprit et, plus spécifiquement, la question du parler en langues et de l'interprétation des langues.

Bill était maintenant convaincu que le parler en langues et l'interprétation des langues étaient des dons de l'Esprit de Dieu ; la Bible semblait assez claire sur ce point.²¹

Ce qui le troublait, c'était ces deux hommes à Mishawaka qui avaient été spécialement actifs dans l'expression des dons des langues et leur interprétation. Ils avaient tous deux démontré de puissantes manifestations de l'Esprit de Dieu pendant les services. Mais, plus tard, lorsque Bill avait parlé à chacun de ces hommes, il avait vu directement dans leur vie personnelle. Alors qu'un des hommes était un chrétien authentique, l'autre était un hypocrite absolu. Bill savait que c'était la vérité ; les visions n'étaient jamais fausses. C'était ce qui le tracassait à propos de l'idée pentecôtiste de permettre aux dons de l'Esprit d'opérer ouvertement dans les réunions d'église. Si c'était vraiment l'Esprit de Dieu qui était tombé dans cette réunion pentecôtiste à Mishawaka, comment l'Esprit de Dieu pouvait-Il bénir un tel hypocrite? Cela semblait insensé. Mais l'esprit de Satan pouvait-il produire les œuvres de Dieu? Cela aussi semblait douteux. Alors, était-il

²¹ 1 Corinthiens 12: 1-12 et 14: 1-33

possible que les deux esprits soient à l'œuvre à la même réunion? Cette idée présentait quelques difficultés. Si l'Esprit de Dieu et l'esprit de Satan produisaient les mêmes résultats, comment pouvait-on distinguer la vérité?

Ce casse-tête l'avait souvent troublé au cours des deux années précédentes. Mais, maintenant, après avoir vu cette vision de la guerre en Europe devenir réalité, Bill sentait de nouveau qu'il était urgent, pour lui, de trouver une réponse qui lui permette d'oublier sa faute et de repartir vers la destinée qui était dans la pensée de Dieu.

Bill prit quelques jours de congé et prit la direction du nord en empruntant l'autoroute 62, jusqu'à ce qu'il arrive dans la région de Tunnel Mill. Il stationna son auto au bord de la route, traversa le ruisseau Fourteen Mile en pataugeant et grimpa dans les bois. L'automne révélait sa beauté. Les feuilles rouges, jaunes et orange bruissaient et craquaient sous ses pas. Les oiseaux remplissaient l'atmosphère de leurs chants mélodieux. Finalement, Bill arriva à l'endroit où la paroi de calcaire formait un ravin de 80 pieds [25 m] de profond. Il se fraya un chemin entre les arbustes et les rochers et longea le pied de la paroi jusqu'à ce qu'il arrive à l'entrée de sa grotte. Il y avait un rocher étroit et pointu qui ressemblait à une dent, devant le trou. Il alluma sa bougie, puis se faufila dans l'ouverture, les pieds en premier. Suivant le corridor qui faisant un coude, 25 pieds [7 m] à l'intérieur de la colline, il s'arrêta pour observer à nouveau le rocher en forme de pyramide renversée surplombant cette table de calcaire rectangulaire. Il était impressionné chaque fois qu'il le voyait. Il posa sa veste et quelques bougies sur la saillie qui lui servait de lit. Puis, il prit sa Bible et retourna à l'extérieur pour chercher la face de Dieu sous le chaud soleil d'automne.

Le tronc d'un chêne était couché près de l'entrée de la grotte. La fourche constituée par l'intersection du tronc et des branches formait un fauteuil naturel. Bill s'y installa et y demeura tout l'après-midi, lisant sa Bible et priant. Puis, le ciel s'obscurcit et les étoiles apparurent. Une brise d'automne légère mais fraîche le força à s'abriter dans sa grotte.

Le lendemain, il ne se leva pas avant que le soleil soit assez haut dans le ciel pour réchauffer l'endroit. Il avait laissé sa Bible ouverte dans la fourche du chêne mort et le vent en avait tourné les pages jusqu'à Hébreux, chapitre 6. Bill s'assit à califourchon sur le tronc et commença à lire :

Car il est impossible que ceux qui ont été une fois éclairés, qui ont goûté le don céleste, qui ont eu part au Saint Esprit, qui ont goûté la bonne parole de Dieu et les puissances du siècle à venir, et qui sont tombés, soient encore renouvelés et amenés à la repentance, puisqu'ils crucifient pour leur part le Fils de Dieu et l'exposent à l'ignominie. Lorsqu'une terre est abreuvée par la pluie qui tombe souvent sur elle, et qu'elle produit une herbe utile à ceux pour qui elle est cultivée, elle participe à la bénédiction de Dieu ; mais, si elle produit des épines et des chardons, elle est réprouvée et près d'être maudite, et on finit par y mettre le feu.

Cela n'avait pas de sens aux yeux de Bill. Il tourna les pages, cherchant un passage de 2 Timothée qui lui trottait dans la tête. Lorsqu'il retira ses mains de la Bible, un courant d'air ramena les pages à Hébreux 6. Il pensa : « Comme c'est étrange. » Dieu essayait-Il de lui montrer

quelque chose par ce passage de l'Écriture? Il relut le chapitre 6 mais ça n'avait toujours pas de sens à ses yeux.

Il retourna donc à la grotte, descendit le tunnel et se fraya un chemin le long de l'étroit corridor, jusqu'à l'endroit où la pyramide inversée était suspendue au-dessus de la table de calcaire rectangulaire. Bill s'agenouilla et pria : « Seigneur, que signifie Hébreux chapitre 6? Qu'essaies-Tu de me dire? »

Tout à coup, ses doigts devinrent engourdis, mais pas à cause de la fraîcheur de la grotte ; c'était ce sentiment étrange qui précédait souvent une vision. Ses bras et ses jambes s'alourdissaient et ses lèvres étaient épaisses comme si le dentiste venait de lui injecter une dose de novocaïne. Lorsqu'il ouvrit les yeux, il vit la terre qui tournait sur son axe. Le sol ressemblait à un champ fraîchement labouré. Du bord de cette planète en révolution s'avança un homme vêtu de blanc, porteur d'un grand sac. Tout en marchant, il lançait des poignées de grain qu'il sortait de son sac. Aussitôt qu'il disparut derrière la courbe de la terre, Bill vit un autre homme, vêtu de noir celui-là, apparaître furtivement derrière le premier. Le deuxième homme portait aussi un grand sac et il semait son grain en marchant sur la pointe des pieds. Il tournait continuellement la tête, comme s'il était en train de faire quelque chose de mal et qu'il craignait de se faire prendre.

Après que l'homme en noir eut disparu à l'horizon, Bill vit les semences germer et venir rapidement à maturation. Il était maintenant évident de quelles sortes de semences il s'agissait ; certaines étaient du blé et d'autres étaient des chardons, des ronces et des mauvaises herbes. Puis vint le soleil, réchauffant le champ et aspirant toute l'humidité du sol. Le blé et la mauvaise herbe penchèrent la tête ensemble, haletant et priant désespérément pour qu'il pleuve. Les plantes baissaient la tête de plus en plus vers la terre desséchée. Puis, Bill vit un immense nuage noir monter à l'horizon. Lorsqu'il se mit à pleuvoir à verse, le blé se redressa et cria : « Gloire à Dieu! Béni soit le Seigneur! » Au même moment, les chardons et les mauvaises herbes relevèrent la tête et chantèrent : « Gloire à Dieu! Alléluia! Béni soit le Seigneur! » La terre entière fut tout à coup remplie de sons de réjouissance, toutes les plantes sous la pluie criant la même chose : « Gloire à Dieu! » Puis, la vision prit fin.

Bill exulta. Il comprenait maintenant le chapitre 6 des Hébreux :

« Ceux qui ont eu part au Saint Esprit...qui sont tombés...soient encore renouvelés et amenés à la repentance, puisqu'ils crucifient pour leur part le Fils de Dieu et l'exposent à l'ignominie. Lorsqu'une terre est abreuée par la pluie qui tombe souvent sur elle... elle participe à la bénédiction de Dieu ; mais, si elle produit des épines et des chardons, elle est réprouvée ... »²²

C'était là sa réponse : la même pluie qui faisait croître le blé faisait aussi croître les chardons et les mauvaises herbes. Et le même Saint-Esprit qui nourrit et bénit les chrétiens peut aussi bénir un hypocrite. Seulement, l'hypocrite va manifester une différente sorte de fruit. Tout dépendait du type de semence qui avait été planté.

²² Matthieu 5:44-45

Bill pensa à quelque chose que Jésus avait dit : *« Aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent, faites du bien à ceux qui vous haïssent et priez pour ceux qui vous maltraitent et qui vous persécutent. Alors vous serez fils de votre Père qui est dans les cieux, car Il fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons et Il fait pleuvoir sur les justes et sur les injustes. »*

Ce qui existait dans le naturel existait aussi dans le spirituel. Cela expliquait pourquoi Jésus avait dit :

« Beaucoup me diront en ce jour-là : Seigneur, Seigneur! N'est-ce pas en Ton nom que nous avons prophétisé, en Ton nom que nous avons chassé des démons, en Ton nom que nous avons fait beaucoup de miracles? Alors Je leur déclarerai : Je ne vous ai jamais connus, retirez-vous de Moi, vous qui commettez l'iniquité. »²³

Même si ces gens montraient des signes extérieurs de la puissance de Dieu, leurs motifs intérieurs étaient faux ou corrompus.

Bill quitta sa grotte en comprenant finalement qu'il y avait deux esprits opérant dans l'église, tirant leur vie de la même source, mais se dirigeant dans des directions opposées. C'était comme des branches greffées sur un arbre étranger, elles tiraient leur vie du même tronc. Un oranger pouvait donc porter les branches d'un citronnier, d'un limettier ou d'un pamplemoussier. Les branches greffées pouvaient bien donner l'impression qu'elles appartenaient au citronnier, mais lorsque venait le temps de la récolte, les branches de citronnier produisaient des citrons et les branches de limettier des limes. De même, dans l'église chrétienne, il y aurait toujours des personnes qui tireraient leur vie du tronc du Saint-Esprit, mais leurs fruits seraient de l'égoïsme, de la politique, du légalisme ou de l'hypocrisie, tout sauf les fruits du Saint-Esprit. Néanmoins, si le tronc de l'arbre parent produisait sa propre branche, cette branche produirait des oranges. Jésus dit, dans Jean 15 : *« Moi je suis le cep ; vous les sarments. Celui qui demeure en moi, comme moi en lui, porte beaucoup de fruits, car sans moi, vous ne pouvez rien faire. »* Paul écrit : *« Mais le fruit de l'Esprit est : amour, joie, paix, patience, bonté, bienveillance, fidélité, douceur, maîtrise de soi. »²⁴* Jésus insiste : *« Vous les reconnaîtrez à leurs fruits. »²⁵*

Maintenant qu'il comprenait la différence entre les deux hommes qui avaient fait une démonstration si magistrale du don des langues et du don d'interprétation, à Mishawaka, Bill commença à assouplir sa position concernant les dons de l'Esprit et les manifestations extérieures d'émotion. Le 31 décembre 1939, il tint un service de longue-veille dans son église, pour accueillir l'année 1940. Il avait installé un tableau noir sur l'estrade et avait dessiné, de son mieux, une ligne du temps biblique de la Seconde Venue de Christ. Un groupe de pentecôtistes était venu de Louisville, de l'autre côté de la rivière, pour assister au service. Lorsque Bill fit une pause, quelques femmes de ce groupe voulurent chanter un chant spécial. En fait, ce fut tout une formation musicale : une femme jouait des cymbales, la seconde frappait sur des boîtes de conserves, une autre jouait de la planche à laver avec des dés à coudre au bout des doigts, pendant que la quatrième femme tapait sur le piano. Elles jouèrent un chant rythmé et la congrégation chanta les paroles : *« Il y aura une rencontre, là-haut dans les airs, dans ce beau pays*

²³ **Matthieu 7:22-23**

²⁴ **Galates 5:22-23**

²⁵ **Matthieu 7:15-20**

au-delà du ciel. Nous verrons Jésus et nous L'adorerons pendant toute l'éternité. » Dans tout ce tintamarre, une jeune fille blonde sauta de son siège et se mit à danser dans l'allée.

Bill la méprisa dans son cœur et la critiqua, pensant : « Il n'y a rien de divin là-dedans. Elle ne fait que se donner en spectacle. Elle veut qu'on la remarque. Elle fait de mon église une taverne. »

Une autre jeune fille la rejoignit, puis une autre. Bill pensa : « Maintenant, attends une minute. Je me demande s'il n'y a pas une Écriture à propos de la danse. » Il se souvint de Myriam, qui voyant l'armée du Pharaon périr dans la Mer Morte, prit un tambourin et dansa le long du rivage, se réjouissant de la victoire. Et les filles d'Israël la suivirent en dansant.²⁶ Puis, il se souvint du roi David, qui avait dansé de toutes ses forces devant le Seigneur, en voyant l'arche de l'alliance retourner à Jérusalem.²⁷ Bill pensa : « Peut-être n'ai-je pas encore assez de victoire sur moi-même. » Alors, assis sur l'estrade, il laissa son pied formaliste de baptiste taper le sol au rythme de la musique. Bientôt, son pied se mit à se balancer et à frapper des mains. Avant la fin du chant, il était dans l'allée, dansant avec les autres.

Fort de cette expérience, Bill pria : « Seigneur, ne me laisse pas mépriser les autres. À partir de maintenant, laisse-moi réfléchir calmement aux choses avant de prononcer un jugement. »

C'était une prière toute simple, mais une prière qui allait avoir de grandes conséquences. Il était de nouveau sur le sentier de sa destinée.

²⁶ Exode 15:20-21

²⁷ 2 Samuel 6:12-15

Chapitre 24

Des jambes estropiées redressées

1940

UN CERTAIN DIMANCHE SOIR, au début du printemps 1940, William Branham s'arrêta chez sa mère, après l'église. Il s'assit avec elle à la table de la cuisine et ils parlèrent jusque tard dans la nuit. Meda Broy gardait Billy Paul chez elle pour la nuit, alors Bill n'était pas pressé de retourner chez lui. Lorsqu'il s'apprêta finalement à partir, Ella lui dit : « Il semble faire vraiment froid dehors, Billy. Pourquoi ne restes-tu pas ici pour la nuit? »

À l'extérieur, un vent tempétueux du nord projetait la neige contre les vitres. Bill pensa aux deux pièces froides qui l'attendaient chez lui : « D'accord, Maman, je vais rester pour la nuit », dit-il avec plaisir.

Une fois dans la chambre d'amis de sa mère, Bill se coucha de côté dans le lit pour prier. Toute la journée, il avait senti un fardeau sur son cœur et il avait maintenant l'occasion d'en parler avec son Père Céleste. Il s'endormit une heure plus tard.

Il se réveilla vers deux heures du matin, sentant toujours ce fardeau accablant son esprit. Se sentant reposé par son petit somme, il s'agenouilla à côté du lit et continua à prier. La pièce était si sombre qu'il n'avait pas besoin de fermer les yeux pour se concentrer. Au bout d'un moment, il remarqua quelque chose de blanc qui luisait faiblement dans un coin de la chambre. Il pensa d'abord que c'était la lessive de sa mère empilée sur une chaise. Mais, comme il observait, la lueur sembla bouger et s'élever. Maintenant, ça ressemblait plus à un nuage blanc qui s'avavançait vers lui.

L'instant d'après, il se retrouva au milieu d'une brillante lumière. Soudain, Bill ne se trouvait plus dans une chambre, mais quelque part à l'extérieur. Devant lui se trouvait une maisonnette étroite, le type de maison qu'il avait coutume d'appeler une « maison-fusil ». Il pénétra à l'intérieur et se retrouva dans une pièce qui servait à la fois de salon et de chambre à coucher. Les murs étaient couverts de panneaux en lambris à rainures rouges. En face de lui se trouvait une porte qui donnait dans la cuisine, qui, comme dans son propre logement, était l'unique autre pièce de la maison. Une femme aux cheveux noirs d'environ vingt ans était appuyée contre la porte de la cuisine et pleurait. À la gauche de Bill se trouvait une femme plus âgée, assise dans un fauteuil rouge, et qui pleurait aussi. Elle avait enlevé ses lunettes et s'essuyait les yeux avec son mouchoir. Regardant sur sa droite, Bill vit un jeune homme assis sur un divan rouge. Le jeune homme avait le visage tourné vers la fenêtre, alors, tout ce que Bill pouvait voir de lui, c'étaient ses cheveux blonds ondulés. Plus loin à la gauche de Bill se trouvait un petit garçon aux cheveux bruns qui

portait une salopette en velours côtelé bleue et qui était étendu sur le ventre au milieu d'un lit de fer. Le petit garçon était horriblement estropié, ses jambes étaient tordues en tire-bouchon et repliées contre ses hanches ; ses bras étaient aussi tordus et repliés contre lui. Un grand homme aux cheveux noirs, que Bill présuma être le père, se tenait à côté du lit et regardait l'enfant.

« N'est-ce pas étrange? » pensa Bill. « Il y a un moment, j'étais chez Maman et, maintenant, je suis dans cette maison. »

Il sentit bientôt une présence effrayante derrière son épaule droite. Bill essaya de regarder, mais quelque chose l'empêcha de tourner la tête. Puis, il entendit la même voix qui lui parlait toujours dans les visions.

L'ange demanda : « *Est-ce que l'enfant peut vivre?* »

« Je ne sais pas, monsieur », répondit Bill.

L'ange dit : « *Demande au père de t'apporter l'enfant pour que tu pries pour lui, et il vivra.* »

Le père sortit l'enfant du lit et le porta vers Bill, qui posa les mains sur l'estomac du garçon et commença à prier. Étonnamment, le petit garçon tomba des bras de son père. Il heurta le sol de sa jambe gauche, qui se redressa et devint parfaitement normale. Il fit un pas et sa jambe droite se redressa immédiatement. Au troisième pas, ses bras se déplièrent. Puis, le garçon mit ses mains dans les mains de Bill et leva la tête vers lui. Une moustache de lait couvrait la lèvre supérieure du garçon. Il dit : « Frère Bill, je suis complètement guéri. »

« Eh bien, merci, Seigneur », répliqua Bill.

L'ange, qui était toujours derrière Bill et hors de vue, dit alors : « *Je vais t'amener ailleurs.* » Il transporta Bill très loin et le déposa dans un cimetière, près d'une église de campagne. L'ange désigna une tombe et dit : « *Rappelle-toi le nom et les dates qui sont sur cette tombe. C'est ça qui va te diriger.* » Puis, il emporta Bill rapidement dans un autre endroit, où deux magasins, une station à essence et quelques maisons se trouvaient à un carrefour. L'un des magasins avait une façade jaune. Un homme portant des salopettes bleues et une casquette en velours côtelé jaune en sortit. Il avait une moustache blanche. L'ange dit : « *Il va te montrer le chemin.* »

Bill fut encore une fois enlevé brusquement de la scène. Lorsque ses pieds touchèrent à nouveau le sol, il suivait une jeune femme corpulente à l'intérieur d'une maison. Bill se retrouva dans une pièce au papier peint jaune et aux motifs rouges. Une enseigne « Que Dieu bénisse notre foyer » était accrochée au-dessus de la porte. Un poêle à bois se trouvait près du mur gauche et un lit en laiton se trouvait contre le mur droit. Un adolescent était étendu sur les draps, souffrant de ce qui semblait être la polio ; ses deux jambes étaient repliées sous son corps et un de ses bras était tout ratatiné. Bill ne pouvait pas dire si c'était un garçon ou une fille. Le visage semblait masculin, mais les longs cheveux et les lèvres en forme de cœur suggéraient le contraire.

L'ange demanda : « *Cette personne peut-elle marcher?* »

Bill répondit : « Je ne sais pas, monsieur. »

L'ange commanda : « *Va poser les mains sur l'estomac de cette personne et prie.* »

Quand Bill fit ce qui lui avait été dit, la personne au lit cria : « Loué soit le Seigneur! », alors que sa main ratatinée se redressait et que ses jambes estropiées redevenaient normales. Elle s'assit sur le lit, ce qui fit remonter une jambe de son pyjama, et Bill put voir un genou. Il était maintenant sûr du sexe de la personne. Ce n'était pas le genou osseux d'un garçon, mais le genou doux et rond d'une fille. Bill entendit quelqu'un près de lui crier : « Oh, merci, mon Dieu! »

Au loin, Bill entendit quelqu'un qui hurlait : « Oh, Frère Branham! Frère Branham! » Il se retrouva brusquement dans la maison de sa mère, au milieu de la chambre à coucher. Il secoua la tête, désorienté et confus. Sa mère l'appela de la chambre à côté : « Billy, il y a quelqu'un qui frappe à la porte d'entrée et qui t'appelle. »

« J'entends, Maman. » Il traversa le couloir en titubant et ouvrit la porte. Un homme jeune à l'air éperdu et aux yeux rouges et bouffis se tenait sur le seuil. Bill le reconnut instantanément comme étant l'homme de la première vision, celui qui avait laissé tomber le petit garçon : « Entrez » insista Bill. « Que se passe-t-il? »

L'homme entra pour s'abriter du vent froid : « Frère Branham, vous souvenez-vous de moi? »

« Non, je ne crois pas. »

« Je suis John Himmel. Il y a quatre ans, vous nous avez baptisés, ma famille et moi, à la rivière près de l'usine de munitions »

« Maintenant, je me souviens de vous », dit Bill, alors qu'un vague souvenir devenait plus clair. « Il y a quelques années, vous avez tué un homme, n'est-ce pas? »

« Oui monsieur. Je lui ai donné un coup de poing, lors d'une bagarre, et je lui ai cassé la nuque. J'ai fui la justice et aussi Dieu. L'an dernier, mon fils aîné est mort de pneumonie. J'ai un autre fils et il est maintenant en train de mourir d'une double pneumonie. Le docteur vient de quitter ma maison parce qu'il ne pouvait plus rien faire. Soudain, j'ai pensé à vous. Voulez-vous venir prier pour mon garçon? »

« Oui monsieur. Laissez-moi seulement mettre mes vêtements et mettre mon auto en marche. »

« Pas besoin de prendre votre auto ; vous pouvez venir avec la mienne. Je vous ramènerai. J'habite à seulement 11 milles [18 km] d'ici, à quelques milles [kilomètres] d'Utica. Pendant que vous vous habillez, je vais aller chercher Graham Snelling. C'est mon cousin et je veux qu'il prie aussi pour mon fils. »

Comme Bill retournait dans la chambre pour se changer, Ella l'appela pendant qu'il passait devant sa porte : « Billy, qu'est-ce que cet homme avait? »

« Maman, quelque chose est arrivé. J'étais en vision, il y a quelques instants. »

« Oh, c'est vrai? » dit-elle, presque avec désinvolture. « Est-ce que c'était quelque chose de bon? »

« Oui, le fils de cet homme va être guéri. Je te raconterai à mon retour. »

Dix minutes plus tard, John Himmel arriva avec son cousin. Bill connaissait Graham Snelling, un jeune homme de son âge qui était devenu récemment chrétien. Dès que Bill monta dans la voiture, il réalisa que Graham était le jeune homme blond de sa vision, celui qui était assis sur le divan rouge et qui regardait par la fenêtre. Bill se mit à brûler intérieurement par anticipation, sachant que Dieu allait opérer un miracle.

Ils prirent la direction du nord, sur la route d'Utica Pike. Bill dit : « M. Himmel, vous vivez dans une petite maison blanche, n'est-ce pas? »

« Oui monsieur. »

« Votre maison est bâtie sur une colline et la porte d'entrée fait face au sud. »

« C'est vrai. »

« C'est une maison de deux pièces. L'une d'elles a des panneaux de lambris à rainures rouges, qui couvrent les murs à la mi-hauteur. Dedans, il y a une chaise et un divan rouges, ainsi qu'un petit lit de fer. Votre petit garçon malade a, je dirais, environ trois ans. Il a les cheveux bruns et porte une salopette de velours côtelé bleue. Sa mère a les cheveux noirs. »

John Himmel dévisagea son passager, la bouche grande ouverte : « Êtes-vous déjà venu chez-moi, Frère Branham? »

« Lorsque vous avez frappé à ma porte, je venais de partir de votre maison. »

Le visage de l'homme exprima de la confusion : « C'est étrange, je ne vous y ai pas vu. »

« J'y étais spirituellement parlant. M. Himmel, si je vous ai baptisé, peut-être m'avez-vous entendu dire que je vois parfois des choses avant qu'elles se produisent. »

« Oui, je me souviens. Quelque chose de ce genre vient-il de vous arriver? »

« Oui. Et peu importe ce qui me dit ces choses, cela n'a jamais été un mensonge. M. Himmel, votre fils va être guéri lorsque j'arriverai là-bas. »

À ces mots, John Himmel arrêta son auto, se jeta contre le volant et se cacha le visage dans ses mains. Il lâcha ces mots : « Ô Dieu, j'ai honte de moi. Si Tu me pardonnes, je promets que je vais vivre pour Toi le reste de mes jours. »

Lorsqu'ils arrivèrent à destination, cela ressemblait exactement à la maison que Bill avait vue en vision. Il entra confiant à l'intérieur. Le divan et le fauteuil rouges étaient là, de même que la jeune mère aux cheveux noirs, le petit lit de fer et le garçon malade.

John demanda à sa femme : « Est-ce qu'il respire encore? »

Les poumons du jeune garçon ne bougeaient pas assez pour que ce soit perceptible, alors la jeune mère tint un morceau de papier devant le nez du garçon pour voir s'il y avait le moindre souffle : « Oui, il est toujours en vie, mais à peine. »

Maintenant, Bill savait que les bras et les jambes affreusement tordus dans la vision représentaient la pneumonie qui était en train de tuer le petit garçon : « Amenez-moi le bébé » commanda-t-il.

Le père prit son fils et le tint pendant que Bill priait. Mais au lieu de s'améliorer, sa condition empira. Le mouvement avait éveillé ses sens. Il étouffait maintenant à cause des glaires qui étaient dans sa gorge et finit par arrêter complètement de respirer. Paniquant, ses parents lui tapèrent dans le dos et le secouèrent jusqu'à ce qu'il remplisse à nouveau ses poumons d'air. Mais chaque nouveau souffle semblait être le dernier ; il toussait et crachait tout en luttant pour trouver de l'air, laissant parfois échapper un faible sanglot entre ses prises d'air.

« Il y a quelque chose qui ne va pas » se dit Bill. Comme il lançait un coup d'œil à travers la pièce, il réalisa ce qui ne marchait pas. La situation n'était pas exactement comme celle qu'il avait vue dans la vision. La mère n'était pas appuyée contre la porte de la cuisine ; Graham Snelling n'était pas assis sur le divan en regardant par la fenêtre ; et il devait y avoir une dame plus âgée assise sur la chaise rouge, essuyant ses lunettes.

Pendant que la mère tenait frénétiquement un médicament sous le nez de son fils, Bill s'assit sur le divan, mortifié. Dans son excitation, il avait agi avant que la vision soit accomplie et, ce faisant, avait manqué à la volonté de Dieu. Il ne pouvait même pas dire aux Himmel ce qui n'allait pas. La seule chose qu'il pouvait faire était de s'asseoir et attendre... et espérer que la grâce de Dieu ne tiendrait pas compte de son erreur.

Bill resta assis en priant pendant une heure et demie, pendant que l'enfant luttait désespérément contre la mort. Lorsque les premières lueurs de l'aube pointèrent à l'horizon, Graham Snelling se leva et dit : « Je vais devoir partir, car je dois être à mon travail pour huit heures. »

« Bien » dit John Himmel : « Je vais te reconduire. Frère Branham, voulez-vous aussi partir? »

« Non, je vais rester ici. »

Le cœur lourd, Bill regarda les deux hommes revêtir leur manteau devant la porte. Il savait que Graham Snelling était l'homme blond de la vision. Si Graham partait maintenant, quand serait-il de retour? Ce soir? Bill se demandait si le petit garçon allait pouvoir survivre toute la journée.

En regardant par la fenêtre, Bill vit une femme plus âgée monter le sentier en direction de la maison. Il réalisa tout à coup qu'elle portait des lunettes! Bill pensa : « Oh, merci mon Dieu. Maintenant, si seulement ces deux hommes pouvaient rester ici. »

John Himmel ferma le dernier bouton de son manteau, puis se tourna vers sa femme et dit : « Je serai bientôt de retour, je n'irai pas au travail aujourd'hui. »

Graham était en train de mettre sa casquette, lorsque quelqu'un frappa à la porte de derrière. La mère courut à la cuisine pour ouvrir. La femme âgée pénétra à l'intérieur, frissonnant à cause du froid.

« Qui est là? » demanda John.

« C'est Maman », répondit la jeune mère, refermant la porte. « Maman, as-tu pu dormir un peu? »

« Quelques heures, tout au plus », répondit la femme plus âgée. « Comment va le garçon? Son état s'est-il amélioré depuis que je suis partie? »

« Non » répondit la jeune mère, la voix tremblante. « Maman, il se meurt », puis elle fondit en larmes. Couvrant son visage de ses mains, elle s'appuya contre la porte de la cuisine.

« Ça y est! » pensa Bill, son excitation grandissant. « C'est exactement comme dans la vision. Maintenant, la grand-mère doit s'asseoir sur cette chaise et essayer ses lunettes, et Frère Snelling doit s'asseoir ici où je suis. »

Bill se leva pour que le divan soit libre. Graham Snelling enleva son chapeau, s'assit à l'endroit où était Bill et regarda à travers la vitre.

« Oh, là, là », pensa Bill. « Une dernière chose doit se produire. »

La grand-mère vint dans la pièce de devant et s'assit sur la chaise rouge. Ses lunettes étaient embuées à cause du contraste entre l'air froid du dehors et la chaleur du salon, alors elle les retira de son nez et commença à les nettoyer... exactement comme dans la vision.

A l'instant où toutes les choses furent en ordre, Bill put sentir cette pression particulière sur sa peau, comme si quelqu'un ou quelque chose se tenait tout près. Bill dit : « Frère Himmel, me faites-vous toujours confiance en tant que serviteur de Christ? »

« Bien sûr, Frère Branham. »

« Alors, amenez-moi le bébé. »

Les parents avaient laissé le garçon étendu parce que, chaque fois qu'ils le prenaient, il avait des quintes de toux et manquait complètement de souffle. Maintenant, sans le moindre doute ou crainte, le père prit son fils dans ses bras et l'apporta à Bill.

Posant ses mains sur la peau bleutée du bébé, Bill pria : « Père Céleste, pardonne la stupidité de Ton serviteur qui est allé au-devant de la vision. Guéris ce bébé au Nom de Jésus-Christ. »

Le petit garçon commença à remuer. Ses joues bleues devinrent roses et ses yeux sans vie commencèrent à bouger, puis se fixèrent : « Papa! » cria-t-il. « Oh, Papa, Papa! » Et il se jeta au cou de son père.

Tout le monde dans la pièce se tourna vers le petit garçon en se posant la même question : « Comment va-t-il? » Le garçon dit qu'il allait bien, mais Bill dit : « M. Himmel, il ne va pas être complètement guéri avant trois jours, parce que, dans la vision, il doit faire trois pas avant que ses membres se redressent complètement. »

John Himmel reconduisit Bill et Graham à Jeffersonville juste à temps pour qu'ils puissent aller travailler.

Le mercredi soir, Bill raconta la vision et la guérison à sa congrégation, disant : « Demain après-midi, je veux que vous veniez tous avec moi là-bas et que vous regardiez à travers les

fenêtres. Vous verrez ce petit bonhomme venir vers moi dans la pièce, une moustache de lait sur sa lèvre supérieure. Il prendra mes mains dans les siennes et dira : « Frère Branham, je suis parfaitement guéri. »

Le jeudi après-midi, l'église au complet suivit Bill jusqu'à cette maisonnette de deux pièces à la campagne. Certains s'agglutinèrent autour des fenêtres, d'autres se tinrent derrière Bill alors qu'il frappait à la porte d'entrée. La mère travaillait à la cuisine à l'arrière de la maison. Bill put l'entendre courir sur le plancher de bois pour venir ouvrir.

« Eh bien, c'est Frère Bill. Entrez et venez voir la différence dans notre fils, maintenant. »

Bill entra sans dire un mot. À travers la porte de la cuisine, Bill pouvait voir le petit garçon qui jouait avec des cubes dans un coin de la pièce. L'enfant se leva et traversa la pièce en titubant. Sa lèvre supérieure était décorée d'une moustache de chocolat au lait. Il prit les mains de Bill dans les siennes et dit : « Frère Bill, je suis parfaitement guéri. »

À la réunion suivante de son église, Bill raconta le reste de la vision, à propos de la fille au bras ratatiné et aux jambes estropiées qui allait être guérie. Il souligna : « Je ne sais pas ce que ces choses signifient. Je ne peux vous dire que ce que je vois. »

Deux semaines plus tard, lorsque Bill arriva à son travail le matin, M. Scott, son contremaître, lui dit : « Il y a une lettre pour toi Bill. Je l'ai mise dans ton casier. »

Comme Bill rassemblait ses affaires pour son travail de la journée, il regarda l'adresse de l'expéditeur sur l'enveloppe. Elle venait de Mme Harold Nail, de South Boston, Indiana. Il n'avait jamais entendu parler d'un endroit appelé South Boston, Indiana.

Déchirant l'enveloppe et dépliant la lettre, il lut,

Cher M. Branham,

Je m'appelle Mme Harold Nail. J'habite à South Boston, en Indiana. J'ai une fille estropiée qui est complètement alitée à cause de son état. Elle a de l'arthrite dans ses articulations et, maintenant, elle crie jour et nuit de douleur. Je suis méthodiste. J'étais à une réunion de prières il y a plusieurs semaines... (Bill se sentit défaillir lorsqu'il vit la date. C'était la même nuit que celle où il avait eu la vision de la jeune fille estropiée qui avait été guérie.) ...quelqu'un m'a donné votre petit livre Jésus-Christ le même hier, aujourd'hui et pour toujours. Après avoir lu ce livre, quelque chose dans mon cœur m'a dit de vous écrire pour vous demander de venir prier pour ma fille.

Bien à vous,

Mme Harold Nail

Ce soir-là, à l'église, après avoir rappelé la vision à sa congrégation, Bill leur lut la lettre : « Je suis certain qu'il s'agit de la fille de la vision, mais je n'ai jamais entendu parler de cet endroit. Est-ce que quelqu'un ici sait où se trouve South Boston? »

George Wright dit : « Frère Branham, je crois que c'est juste au sud de New Albany. »

Plusieurs personnes voulurent aller avec Bill pour voir l'accomplissement de la vision : Jim Wiseheart, le diacre âgé ; Meda Broy, qui avait maintenant vingt-et-un ans ; et M. et Mme Brace, un couple qui avait récemment déménagé dans la région pour être plus près du Branham Tabernacle, après que Mme Brace eut été miraculeusement guérie de la tuberculose par les prières de Bill. En fin de semaine, lorsqu'ils s'entassèrent tous dans l'auto de Bill, Bill donna à M. Brace un papier avec un nom et deux dates.

« À quoi cela va-t-il nous servir? »

« Quelque part en cours de route, nous allons croiser un cimetière. Tu vas trouver ce nom et ces dates sur une pierre tombale. »

« Je croyais que tu avais dit n'être jamais allé à South Boston auparavant? »

« Je n'y suis jamais allé. Ces dates m'ont été données par l'ange du Seigneur. Lorsque nous les verrons, nous saurons que nous sommes sur la bonne route. »

Ils prirent la direction du sud, pour découvrir finalement que George Wright avait pensé New Boston au lieu de South Boston. Ils s'arrêtèrent à un bureau de poste et apprirent que South Boston était une ville située au nord de Jeffersonville, juste au-dessus d'Henryville. Redemandant leur chemin à Henryville, on leur indiqua la direction générale.

Ils suivirent une route boueuse et sinueuse pendant six milles [10 km], traversant des champs de maïs, passant devant des fermes et escaladant des collines. Les routes secondaires (ou était-ce des routes principales?) se séparaient souvent, rendant difficile de suivre toujours la bonne direction. Soudain, quelque chose agrippa les entrailles de Bill tellement fort qu'il en perdit presque le souffle. Il rangea son auto sur l'accotement et s'arrêta.

« Qu'est-ce qui se passe? » demanda Jim Wiseheart.

« Je ne sais pas. Il y a quelque chose qui ne va pas. J'ai besoin d'être seul un moment. » Bill tremblait légèrement et la sueur coulait sur ses tempes.

Il sortit et contourna l'auto. Il mit un pied sur le pare-chocs arrière, priant : « Père Céleste, que veux-Tu montrer à Ton serviteur? » Le vent printanier était rafraîchissant et bientôt, la pression sur les poumons de Bill diminua puis disparut. Comme il regardait alentour, il vit une église loin de la route. À côté de la vieille église se trouvait un petit cimetière de campagne. « Frère Brace » appela-t-il tout excité : « amène-moi ce papier. »

Tout le monde sortit de l'auto et suivit Bill dans le cimetière. Juste derrière le portail se trouvait une grande tombe en marbre. Le nom et les dates gravés dans la pierre blanche et lisse étaient les mêmes que ceux qui étaient sur le papier dans les mains de M. Brace.

« Je ne suis encore jamais venu dans cette région » dit Bill : « mais je sais que nous sommes sur la bonne route. C'était l'ange du Seigneur qui m'a arrêté. Il ne voulait pas que je manque cet indicateur. »

Sept milles [10,5 km] plus loin, ils arrivèrent à un point de vue d'où ils purent voir en contre-bas un petit village à un carrefour.

« C'est là » dit Bill. « Voici le magasin à la façade jaune. Maintenant, observez bien : quand nous monterons, un homme à la moustache blanche va nous indiquer la direction. Il portera une salopette bleue et une casquette en velours côtelé jaune. Vous allez voir. »

Mme Brace dit : « Frère Branham, je n'en reviens toujours pas à propos de la tombe, là-bas. Je n'ai jamais rien vu de semblable arriver auparavant. Si cet homme se manifeste comme vous l'avez décrit, je ne sais pas ce que je vais faire. »

« S'il ne se manifeste pas » dit Bill : « alors je suis un menteur. »

Comme l'auto ralentissait pour s'arrêter au carrefour, la porte du magasin s'ouvrit et un homme en sortit ; moustache blanche, salopette bleue, casquette en velours côtelé jaune et tout. Mme Brace, qui était assise sur les genoux de son mari, s'évanouit.

Bill dit : « Maintenant, regardez. Il va agir étrangement parce que la puissance du Seigneur est si proche. » Baissant la vitre de son auto, il dit : « Monsieur, pourriez-vous me dire où habite M. Harold Nail? »

Au début, l'homme eut l'air surpris. Puis, comme il parlait, ses yeux se mirent à rouler d'avant en arrière, comme s'il était nerveux : « Prenez cette route qui monte pendant environ un demi mille [800 m], ensuite, prenez la première route à gauche. C'est la deuxième maison à gauche. Vous allez voir une énorme grange rouge sur la colline. Pourquoi? »

« Il a une fille estropiée, n'est-ce pas? »

« Oui, et alors? »

« Le Seigneur Jésus va la guérir. »

Bill suivit les indications de l'homme à la sortie de South Boston, pendant que M. Brace frottait le visage de sa femme. Mme Brace reprit ses esprits juste au moment où Bill tournait dans l'allée des Nail. Bill stationna l'auto dans la cour et tout le monde sortit. Une femme corpulente ouvrit la porte de la maison.

« Bonjour. Je suis Frère Branham. »

« J'ai bien pensé que c'était vous. Je suis Mme Harold Nail, qui vous a envoyé la lettre. »

« Enchanté de vous rencontrer, Mme Nail. Ces gens sont venus avec moi pour prier pour votre fille. Elle va être guérie. »

« Quoi? » La femme ouvrit tout grand la porte. « Entrez donc. »

Une fois à l'intérieur, Bill n'attendit pas que Mme Nail lui montre le chemin, mais traversa le couloir plein d'assurance jusqu'à la chambre de la jeune fille. Les autres le suivirent de près. La pièce correspondait exactement à sa vision ; le poêle à bois ; le papier peint jaune aux motifs rouges ; l'enseigne « Que Dieu bénisse notre foyer » au-dessus de la porte ; le lit en laiton et, couchée sur les draps, la jeune fille aux airs de garçon, le bras ratatiné et les jambes tordues sous son corps.

Lorsque Mme Brace vit la chambre et la jeune fille exactement comme Bill les leur avait décrits, elle s'évanouit une seconde fois. Son mari se précipita vers elle, la souleva et lui tapota le visage, essayant de la ramener à elle.

Il se produisit à ce moment quelque chose que Bill ne put jamais expliquer par la suite. Il lui sembla que son esprit quittait son corps et se mettait à flotter dans un coin au-dessus du groupe. De cette vue générale, il se vit (ou vit son corps) traverser la pièce et dire : « Sœur, ainsi dit le Seigneur, tu vas être guérie. » Il se vit poser les mains sur l'estomac de la jeune fille, exactement comme il l'avait fait dans la vision. Puis, son esprit rejoignit son corps et il se retrouva les yeux fermés en train de prier : « Seigneur, je fais ceci en croyant que c'est là Ton commandement. »

La fille cria. Bill ouvrit les yeux et vit que la main ratatinée était redevenue normale. Dans son excitation, elle utilisa sa main restaurée pour se soulever sur le lit. Ses jambes se redressèrent et, ce faisant, une jambe de son pyjama remonta, exposant son genou rond, accomplissant ainsi parfaitement la vision.

M. Brace avait réveillé sa femme suffisamment pour qu'elle puisse se tenir sur ses pieds. La jeune fille cria : « Maman! Maman! » : elle balança ses nouvelles jambes par-dessus le bord du lit, les planta sur le plancher et se mit debout. Mme Brace jeta un coup d'œil au miracle et s'évanouit de nouveau dans les bras de son mari.

Peu après, alors qu'ils attendaient dans la pièce de devant, ils virent une jeune adolescente vêtue d'une robe marcher sur deux bonnes jambes en se brossant les cheveux avec la main qui avait été tordue et inutile pendant des années. Cette fois-ci, Mme Brace conserva son sang-froid.

Chapitre 25

Le miracle de M-i-i-i-lltown

1940

PPLUSIEURS SEMAINES après la guérison de la fille de Mme Nail, William Branham passa encore une fois la nuit chez sa mère. Bien qu'il fût très tard, il ne parvenait pas à dormir, alors il se mit à faire les cent pas dans la chambre plongée dans l'obscurité, sentant un vague fardeau lui opprimer le cœur. Il pensa : « Il se trouve peut-être quelqu'un quelque part qui est malade et qui a besoin que je prie. »

Bill s'assit au bord du lit et pria pendant un long moment, sans ressentir de soulagement. Levant les yeux, il remarqua une tache blanche dans un coin, près de l'endroit où sa mère avait mis de la lessive en pile sur une chaise. Assez étrangement, cela semblait luire doucement. Lorsque la tache blanche s'approcha de lui, Bill sut qu'il s'agissait de l'ange du Seigneur. Ça ressemblait à un petit nuage lumineux. La lumière sembla se fondre en lui et il se retrouva bientôt en train de marcher dans un désert sombre. Quelque part au loin, il entendit le bêlement d'un agneau. « *Béééé. Béééé.* » C'était un cri tellement désespéré. Bill dit : « Pauvre petit. Je vais voir si je peux le trouver. » Il s'avança donc en direction du bruit pitoyable, regardant derrière les arbres et sous les buissons, cherchant une petite boule de laine apeurée. Comme il s'approchait, le bêlement devint de plus en plus fort et sembla changer de hauteur et de ton jusqu'à devenir presque humain. Bill s'arrêta et écouta attentivement. L'agneau semblait bêler : « *M-i-i-i-lltown... M-i-i-illtown.* » Puis la vision le quitta.

Bill n'avait jamais entendu parler d'un endroit appelé Milltown, alors, à la réunion du soir suivante, il demanda à sa congrégation si quelqu'un avait déjà entendu parler de cette ville.

George Wright dit : « Je sais où c'est, Frère Branham. C'est une petite ville à environ 35 milles [58 km] à l'ouest d'ici, non loin de chez moi. »

« Je vais m'y rendre samedi prochain » expliqua Bill. « Il s'y trouve quelqu'un qui a besoin d'aide. » Puis, il raconta la vision à sa congrégation.

« Je vais vous y conduire », offrit George Wright.

Milltown s'avéra être une communauté rurale typique de l'Indiana. L'endroit le plus fréquenté de la ville était l'épicerie au centre du village, où tous les fermiers venaient faire leurs provisions pour la semaine. Descendant la rue principale, Bill pensait : « Je me demande ce que Dieu attend de moi. » Comme il n'avait pas d'autre idée, Bill décida de prêcher au coin de la rue, près du marché. Il entra dans un magasin, acheta une caisse en bois, la retourna à l'envers au coin de la

rue, monta dessus, la Bible en main, pour prêcher aux passants. Mais bien qu'il ait fait ce genre d'évangélisation au coin des rues à Jeffersonville des centaines de fois, il ne trouvait pas de sujet de prédication. Il devint bientôt évident que les passants n'allaient pas s'arrêter pour écouter un sermon hésitant et impromptu.

George Wright dit : « Frère Branham, je m'en vais en haut de la colline pour vendre des œufs à une connaissance. Voulez-vous venir avec moi? »

« Je ferais bien d'y aller. Je n'arrive pas à faire grand-chose ici. »

En montant sur la colline, ils passèrent devant une grande église blanche. Bill commenta : « C'est un beau bâtiment. »

« Oui » répliqua George Wright. « Vous savez, c'est vraiment dommage pour cette église. C'était une église baptiste, mais le dernier pasteur a eu de gros ennuis. La congrégation l'a quitté pour aller dans d'autres églises et la ville a racheté le bâtiment. »

« Frère George, arrêtez-vous et déposez-moi ici. Je sens quelque chose qui m'attire vers cette église. »

« D'accord, Frère Branham, je vous reprendrai au retour. »

Après le départ de l'auto, Bill monta les marches et essaya d'ouvrir la porte. Elle était verrouillée. Il s'assit sur les premières marches, joignit les mains, pencha la tête et pria : « Seigneur, si Tu me veux dans cette église, ouvre ces portes pour moi. »

Bientôt, un homme arriva et dit : « Bonjour. Je vous ai vu vous asseoir ici et je me suis demandé si vous aviez besoin d'aide. »

« Eh bien, je suis un prédicateur » expliqua Bill : « et ça m'aurait intéressé de visiter cette église, mais la porte est verrouillée. »

L'homme dit : « J'ai la clef. »

« Merci Seigneur! » murmura Bill.

L'étranger déverrouilla les portes de l'église et fit entrer Bill dans le petit hall conduisant à un grand sanctuaire qui pouvait asseoir près de quatre cents personnes.

« À qui appartient cette église? » demanda Bill.

« À la ville. Je suis seulement responsable de l'entretien. On ne l'utilise que pour des mariages ou des funérailles. »

« Serait-il possible que j'y tiens des réunions de réveil? »

« Il faut que vous en parliez à la ville. »

Lorsque George Wright revint, les deux hommes cherchèrent le maire, qui répondit : « Bien sûr. Mais il faudra y installer un compteur ; il n'y a plus d'électricité dans le bâtiment. »

« Cela ne sera pas un problème, dit Bill, je travaille pour la compagnie des Services publics de Jeffersonville. J'installerai mon propre compteur. »

Le samedi matin suivant, Bill installa son compteur dans la vieille église, puis commença à rendre visite aux gens de la région, leur parlant des réunions de réveil qui allaient commencer le mercredi soir suivant. Son premier contact ne fut pas très encourageant : « Bonjour monsieur Je m'appelle William Branham. »

« Bonjour. Moi je suis M. J- »

« M. J-, nous allons tenir des réunions de réveil, mercredi prochain, dans la vieille église blanche sur la colline. Voulez-vous venir? »

M. J- s'avéra être un type coriace : « J'élève des poulets. Je n'ai pas le temps d'aller à l'église. »

« Eh bien, ne pourriez-vous pas laisser vos poulets un petit moment pour aller à l'église? » insista Bill.

« Écoutez-moi bien Monsieur », coupa l'homme. « Occupez-vous de vos propres affaires et je prendrai soin des miennes. »

« Je ne voulais pas vous offenser, Monsieur! »

Et le reste de la journée se déroula de façon similaire. La plupart des gens se montrèrent plus courtois avec lui que M. J-, mais toutes les personnes à qui il parla résistaient à l'idée d'un réveil. Bill se serait senti découragé s'il n'avait pas eu l'assurance qu'il était là par la parole de Dieu. Quelque part à Milltown, un agneau de Dieu appelait à l'aide en bêlant. Comme la vision ne lui avait donné qu'un seul petit détail, le nom de la ville, Bill savait qu'il devait continuer d'essayer jusqu'à ce que le l'agneau dans le besoin arrive.

George Wright plaça une annonce dans le journal local à propos des réunions de réveil, décrivant son pasteur comme étant « un autre Billy Sunday », comparant Bill au célèbre joueur de base-ball devenu un évangéliste et qui était mort en 1935. Cette publicité aurait pu attirer une petite foule curieuse, mais l'annonce mentionnait aussi « guérison divine » et disait que le Révérend William Branham allait prier pour les malades. L'attitude conservatrice de Milltown se refroidit face à des idées aussi radicales. Ce dimanche-là, les pasteurs locaux avertirent leur congrégation de ne pas prendre part à de telles folies. L'assemblée locale de L'Église de Christ alla même jusqu'à menacer d'excommunier les membres de l'église qui oseraient assister aux réunions de réveil. Avec une telle opposition, il n'était pas surprenant que seulement quatre personnes aient pris place sur les bancs de la vieille église baptiste de Milltown : George Wright, sa femme, son fils et sa fille. Bill prêcha son message de la même façon qu'il l'aurait fait si le bâtiment avait été plein.

Le jeudi soir semblait être parti pour être une répétition du soir précédent. Mais cinq minutes avant le début du service, un homme, la pipe à la bouche, monta les marches et regarda par les portes ouvertes.

Remarquant l'homme qui se tenait là, George Wright se dépêcha d'aller à sa rencontre et l'invita à entrer : « Eh bien, M. Hall, c'est bon de vous voir ici. »

L'homme avait les cheveux ébouriffés, ses vêtements étaient sales et il lui manquait plusieurs dents. Il retourna sa pipe et la secoua contre le bâtiment, laissant les cendres tomber sur les marches : « Où est ce petit « Billy Sunday » dont tu vantes les mérites? Je voudrais le regarder. »

M. Hall se glissa sur le premier banc qu'il rencontra, tandis que George Wright allait devant pour avertir son pasteur : « Frère Bill, le pire renégat du pays vient d'entrer dans l'église. Il s'appelle William Hall. Il dirige la carrière sur la colline. Oh, c'est un vrai faiseur de trouble. »

Bill était assis derrière la chaire en train de lire sa Bible. Il mit son signet entre les pages et se leva.

« C'est peut-être lui que le Seigneur veut sauver. »

Comme Bill commençait à prêcher, George Wright alla à l'arrière de l'église et invita M. Hall à s'asseoir plus à l'avant.

« Non merci, je vais m'occuper de mes affaires ici, tu peux t'occuper des tiennes à l'avant. »

Mais, lorsque Bill eut terminé de prêcher, M. Hall s'était non seulement approché, mais il était agenouillé à l'autel devant la chaire, pleurant et demandant à Dieu d'avoir pitié de son âme.

Le vendredi soir, le nouveau William Hall avait contraint une douzaine de ses voisins et employés à venir avec lui à la réunion de réveil. À la fin du service, Bill offrit de prier pour les malades. Plusieurs s'avancèrent et furent guéris.

Un peu plus tard, M. Hall dit : « Vous savez Frère Branham, pendant que je parlais des réunions et invitais les gens à y assister, j'ai découvert qu'il y avait une jeune fille ici qui vous demandait. Elle s'appelle Georgie Carter et elle a la tuberculose ; elle l'a depuis des années. Georgie a vingt-sept ans et si je me rappelle bien, elle est alitée depuis neuf ans et huit mois. Elle est en piteux état ; elle n'a que la peau et les os. Elle est tellement faible qu'on ne peut même pas la soulever pour mettre une cuvette sous elle. Il semble qu'elle ait lu un petit livre que vous avez écrit à propos de Jésus qui est le même aujourd'hui que hier et elle a supplié que vous veniez prier pour elle. »

L'intuition de Bill lui dit que c'était elle, l'agneau bêlant de la vision : « Qu'attendons-nous? Allons prier pour elle. »

« J'ai bien peur que ça ne soit pas si simple. Ses parents appartiennent à L'Église de Christ, alors ils ne veulent rien avoir à faire avec vous. Ils pensent que vous êtes un imposteur. »

« Dans ce cas » dit Bill : « je vais remettre son cas entre les mains du Seigneur dans la prière. »

Les guérisons qui eurent lieu le vendredi soir suscitèrent des discussions et des débats dans la communauté. Certains se mirent en colère, d'autres se moquèrent ; mais quelques-uns étaient curieux. Le samedi soir, trente nouveaux visages prirent place sur les bancs de la vieille église blanche et une douzaine d'autres miracles attisèrent la polémique locale.

Après le service, M. Hall rapporta une bonne nouvelle : « Les Carter ont changé d'avis et vont vous laisser prier pour leur fille ce soir, pour autant que ni l'un ni l'autre des parents ne soit obligé de rester dans la maison lorsque vous viendrez. »

« J'imagine qu'ils ont dû demander la permission à leur pasteur avant de me permettre d'y aller » commenta Bill. « Bon, allons-y quand même. »

Ce que Bill vit en entrant dans la chambre de la jeune femme le bouleversa profondément. Pendant les neuf années de sa maladie, Georgie Carter avait perdu tellement de poids qu'elle avait maintenant l'air d'un squelette recouvert de peau. Ses bras avaient l'air de manches à balais. Elle ne devait pas peser plus de 50 livres [23 kg]. À côté d'elle, sur les draps, se trouvait une copie du petit livre de Bill *Jésus-Christ le même hier, aujourd'hui et pour toujours*.

Les lèvres de Georgie remuèrent, mais Bill ne pouvait pas entendre ce qu'elle disait. Il marcha jusqu'à son lit et se pencha vers elle. Elle murmura : « Frère Branham, je croyais vraiment que vous viendriez et que Jésus me rétablirait. »

« Sœur, s'Il le fait, voulez-vous Le servir de tout votre cœur? »

Elle acquiesça faiblement et répéta : « De tout mon cœur. » Puis, elle se mit à tousser. Son infirmière tint une tasse devant sa bouche, mais la pauvre fille était si faible qu'elle n'avait pas assez d'énergie pour cracher.

Pour encourager sa foi, Bill raconta à Georgie la guérison de la fille de Mme Nail. Georgie demanda : « Pourquoi ne pouvez-vous pas faire la même chose pour moi? »

« Sœur, c'était une vision. Je dois d'abord avoir une vision. Dans deux semaines, je tiendrai de nouveau quatre jours de réunions de réveil ici en ville. Peut-être que d'ici là, Dieu va me montrer quelque chose de plus explicite. Pour le moment, je peux prier pour vous ; c'est tout ce que je sais. Si Dieu me montre quelque chose de plus, je reviendrai. Mais je crois toujours qu'une fois que nous aurons prié ensemble, vous vous sentirez mieux. »

Lorsque, deux semaines plus tard, s'ouvrirent de nouveau les portes de la vieille église baptiste de Milltown, Bill prêcha sur la grâce salvatrice et la puissance de guérison de Jésus-Christ à deux fois plus de gens que la fois précédente. La foule augmentait chaque soir et produisait plus de conversions, amenant Bill à prévoir un service de baptême le samedi après-midi.

Le samedi 1^{er} juin 1940, ils se retrouvèrent à Totem Ford, près de la rivière Blue. Bill fut surpris de constater qu'il y avait plus de gens sur les rives de la rivière qu'il y en avait eu pour une seule soirée de réunion de réveil. Lorsqu'il le mentionna à George Hall, celui-ci lui répondit que le pasteur d'une congrégation locale avait encouragé ses membres à venir observer.

Bill avança jusqu'à la taille dans l'eau froide et agitée, puis invita les nouveaux croyants à venir sceller leur témoignage par le baptême. Une cinquantaine de personnes répondirent. Un à un, Bill les baptisa au Nom du Seigneur Jésus-Christ. Lorsqu'il arriva à la dernière personne, il pria : « Seigneur, comme tu as envoyé Jean pour baptiser Jésus, Jésus nous a dit : *'Allez dans le monde entier et prêchez la bonne nouvelle à toute la création. Celui qui croira et qui sera baptisé sera sauvé, mais celui qui ne croira pas sera condamné. Voici les signes qui accompagneront ceux qui auront cru : en mon nom ils chasseront*

les démons ; ils parleront de nouvelles langues ; ils saisiront des serpents ; s'ils boivent quelque breuvage mortel, il ne leur fera point de mal ; ils imposeront les mains aux malades et ceux-ci seront guéris.' »²⁸

À ce moment-là, la foule se mit à crier, à hurler et à serrer et à taper des mains comme si l'Esprit de Dieu se mouvait de l'un à l'autre. Presque tous les gens qui avaient encore des vêtements secs firent la queue pour être baptisés, y compris le pasteur qui était venu avec sa congrégation. Un à un, ces personnes entrèrent dans la rivière ; des hommes en costumes et cravate, des femmes en robes de soie, des parents avec leurs enfants. Bill continua à baptiser des personnes jusque tard dans l'après-midi. Lorsqu'il eut terminé, ses jambes étaient tellement gelées et engourdis qu'il fallut deux hommes pour le sortir de l'eau.

George Wright conduisit Bill chez lui pour manger et se reposer avant la réunion du soir. Lorsqu'ils arrivèrent, il restait encore une heure avant que le souper soit prêt. Bill dit à son ami : « Je vais aller dans la forêt pour prier. J'ai un lourd fardeau sur mon cœur. »

« Pas de problème, répondit George, mais venez aussitôt que je ferai sonner la cloche, parce qu'il va falloir se dépêcher de manger si on veut arriver à l'église à l'heure. »

Bill se fraya un chemin dans les bois et s'agenouilla près d'un buisson. Le soleil se couchait et les ombres s'allongeaient. Bien qu'il ait le cœur lourd, Bill n'arrivait pas à se concentrer dans la prière. L'air était frais et il n'arrivait pas à s'installer confortablement ; des épines traversaient ses pantalons et il était inquiet d'arriver en retard à l'église. Mais il persévéra jusqu'à ce que les ailes de sa prière parviennent sous le vent de l'Esprit de Dieu, élevant Bill bien au-dessus de choses aussi futiles que les épines ou le froid. La cloche annonçant le repas sonna, mais Bill pria trop profondément pour l'entendre. La cloche sonna et sonna sans résultat. Bientôt, les Wright se mirent à chercher leur pasteur dans les bois à l'aide de lampes de poche.

Ouvrant les yeux, Bill sursauta en voyant une lumière ambre briller sur lui qui semblait rayonner du buisson. Une voix profonde résonna dans les bois, disant : « *Passe chez les Carter et Georgie va être guérie.* »

Poussant des cris de joie, Bill sauta sur ses pieds et partit en courant en direction de la ferme des Wright. Il traversa un champ, contourna un bâtiment et se retrouva dans les bras de George Wright.

« Frère Bill, où étiez-vous? Il y a des gens partout sur la colline qui vous cherchent. Maman attend depuis une heure pour servir le souper »

« Frère Wright, je ne souperai pas ce soir. Georgie Carter va être complètement guérie. C'est 'ainsi dit le Seigneur'! »

George Wright haussa les sourcils : « Vous voulez dire qu'elle va pouvoir se lever? »

« Elle va être normale et complètement guérie dans quelques minutes, dès que j'arriverai là-bas. »

« Venez, alors, dit George, je vais aller chercher l'auto pendant que vous irez dire à Maman que vous êtes retrouvé. Elle pourra le dire aux autres. »

M. Brace était à la maison. Lorsque Bill lui annonça la bonne nouvelle, il ne pouvait y croire : « Vous voulez dire ce paquet d'os? Puis-je y aller avec vous? »

« Certainement. »

George arriva avec son auto et ils se retrouvèrent bientôt tous les trois parcourant à toute allure les huit milles [13 km] de routes en terre battue conduisant à Milltown.

AU MÊME MOMENT, Mme Carter s'inquiétait en faisant les cents pas sur le plancher de sa maison. Plus tôt ce jour-là, elle s'était assise au chevet de sa fille pendant que Georgie avait conclu un marché avec Dieu. Georgie avait promis à Dieu que s'Il la guérissait ce jour-là, elle irait à Totem Ford pour être baptisée avec les autres. Lorsque l'après-midi passa sans qu'il y ait de miracle, Georgie fut dans tous ses états, pleurant jusqu'à l'épuisement. Mme Carter était maintenant tracassée par la situation. Elle alla à la cuisine, s'agenouilla et pria : « Cher Dieu, aie pitié de Georgie. La pauvre petite est étendue là si proche de la mort et maintenant cet imposteur est venu dans la région en prétendant être quelqu'un qu'il n'est pas et il a rendu mon enfant toute confuse et désespérée. Ô Dieu, aie pitié. »

Elle leva la tête et s'essuya les yeux. Les rayons du soleil couchant inondaient la cuisine d'une lumière rouge intense. Mme Carter vit l'ombre d'un homme bouger sur le mur. Elle pensa tout d'abord que c'était son mari qui venait d'entrer dans la maison. Mais lorsque les contours se précisèrent devant elle, on aurait dit l'ombre de Jésus-Christ.

Elle bégaya : « Qui-qui êtes-vous? »

L'ombre se retourna et regarda en direction de la porte. Mme Carter se retourna aussi et fut surprise de voir ce prédicateur, Billy Branham, entrer sans même avoir frappé à la porte. Elle savait que c'était Branham parce qu'elle avait vu sa photo dans le petit livre qui avait rendu sa fille si agitée. Branham tenait une Bible sur son cœur et il était suivi de deux autres hommes. L'un d'eux était un homme de la région, George Wright, tandis que l'autre était un homme qu'elle ne connaissait pas. Ces trois hommes passèrent devant elle en direction de la chambre de Georgie ; mais, ils disparurent avant d'y arriver.

Mme Carter mit sa main devant la bouche et cria : « Oh, là là, je dois être endormie! » Elle courut à la chambre de sa fille en balbutiant : « Georgie! Georgie! Tu ne devineras jamais ce qui vient de se produire. J'étais dans la cuisine en train de prier et... »

Elle entendit une automobile monter l'allée et s'arrêter devant la maison. Des portières claquèrent. Mme Carter regarda dans la cuisine par la porte ouverte et vit le jeune Révérend Branham entrer dans la maison avec sa Bible sur son cœur. Deux hommes marchaient derrière lui. C'était si bizarre qu'elle n'y comprenait rien. Ses yeux roulèrent en arrière et elle s'évanouit, frappant le plancher comme un sac de farine tombé d'une chaise.

LORSQUE BILL sortit de l'auto devant la maison des Carter, il sentit l'euphorie d'une confiance absolue envahir tout son corps. Maintenant, rien ne pouvait l'arrêter. Il avait la vision. Il savait où il se tenait. Comme il montait les marches vers la porte d'entrée, il lui sembla que son esprit se séparait de son corps. Il se vit ouvrir la porte et entrer sans frapper. Là, au lit, était étendue cette pauvre jeune femme, Georgie Carter, maigre et ratatinée comme une momie égyptienne. Sa mère, agenouillée près du lit, lui jeta un regard et s'évanouit. Bill se regarda marcher vers le lit. Puis, son esprit retourna dans son corps.

Il se pencha au-dessus de la fragile jeune fille sous les couvertures et dit : « Sœur Georgie, le Seigneur Jésus-Christ, que tu as aimé et à qui tu as fait confiance tout ce temps, ce même Jésus m'a rencontré dans les bois, ce soir, et m'a dit par vision que tu allais être guérie. C'est pourquoi je te prends par la main en disant, au Nom de Jésus-Christ, mets-toi sur tes pieds et sois guérie. »

Saisissant sa main osseuse, Bill la tira doucement. Mais il n'avait pas besoin d'être doux ; Georgie cria, alors qu'une puissance surnaturelle entra dans son corps. Rejetant ses couvertures, elle bondit de sa prison aussi pleine d'entrain qu'une écolière le jour de Noël.

La jeune sœur de Georgie entendit le tapage et arriva dans la pièce en courant. Elle vit sa grande sœur qui avait été alitée depuis aussi loin qu'elle pouvait se rappeler, danser à travers la pièce comme un petit squelette. Le choc lui fit perdre momentanément la raison. Elle se mit à crier et à se tirer les cheveux en courant vers la porte d'entrée qui était toujours ouverte, hurlant : « Il est arrivé quelque chose ! Il est arrivé quelque chose ! »

M. Carter arrivait de l'étable, transportant un seau de lait. Entendant les cris et craignant le pire, il laissa tomber le lait et courut à toutes jambes vers la maison juste pour s'arrêter sur le seuil et regarder avec étonnement sa fille Georgie, assise au piano, jouer un cantique qu'elle avait appris à jouer lorsqu'elle était une petite fille,

Jésus, garde-moi près de la croix,
Là où une précieuse fontaine,
Gratuite pour tous, un flot de guérison,
Coule du mont Calvaire.

Plus tard, George Wright conduisit jusqu'en haut de la colline pour annoncer à la foule qui attendait à l'église, pourquoi le Révérend Branham était en retard. Tout le monde voulut être témoin du miracle. Lorsqu'ils arrivèrent à la maison des Carter, Georgie marchait à quatre pattes dans le jardin de devant, embrassant l'herbe et les fleurs.²⁹

²⁹ Georgie Carter a vécu en bonne santé jusqu'en 1954 alors qu'on lui diagnostiqua un cancer du sein. Elle avait alors 41 ans. Lorsque le cancer fut découvert, il y avait déjà des métastases. Cela signifiait qu'elle n'avait pas d'espoir médical pour une guérison. En désespoir de cause, elle demanda à William Branham de prier pour elle. Il l'a fait et Georgie Carter fut guérie de nouveau. Elle a vécu pour un autre 44 ans, décédant le 22 mars 1998 à l'âge de 84 ans.

Bien entendu, le soir suivant, la vieille église était remplie à craquer. Lorsque le service fut terminé, William Hall demanda : « Frère Branham, qu'envisagez-vous de faire avec cette église maintenant? »

« Je n'en sais rien. Je n'ai pas réfléchi plus loin que de trouver l'agneau de la vision »

George Wright observa : « Ce serait une honte de laisser ces gens s'en aller sans leur donner une bonne base des enseignements fondamentaux de la Bible. »

Bill acquiesça : « J'imagine que je pourrais revenir ici régulièrement en attendant que Dieu appelle quelqu'un d'autre pour faire ce travail. »

M. Hall, qui devint plus tard le pasteur de l'Église Baptiste de Milltown, exprima son approbation : « Ça serait bien d'utiliser cette belle vieille église pour autre chose que des funérailles. Il semble y en avoir bien trop ces temps-ci. Il y en aura encore d'autres lundi. »

« Oh, est-ce quelqu'un que je connais? » demanda George.

« J'imagine que vous connaissiez M. J-. »

George et Bill échangèrent un regard. George dit : « Je suppose qu'il n'élèvera plus de poulets. »

Bill ajouta : « C'est dommage qu'il n'ait pu trouver le temps de s'occuper de son âme. »



Plusieurs membres de la famille accompagnèrent Bill à Milltown au dernier jour du réveil et à Totten's Ford pour le baptême. Dans la rangée arrière, de gauche à droite : Edgar (Doc), frère, âge 27, Bill, Delores, sœur, âge 12, Ella Branham, mère, âge 54. Rangée d'en avant : Donnic, frère, âge 14 et Billy Paul, fils, âge 5

Chapitre 26

Perdu sur le Mont Hurricane

1941

LA CHANSON SE TERMINA. Tout excité, Billy Paul se plaça en face de son gâteau, remplit ses poumons de tout l'air qu'ils pouvaient contenir et souffla jusqu'à ce que ses six bougies soient éteintes. Rayonnant de joie, il déchira l'emballage de ses présents.

William Branham sourit, heureux de voir que son fils avait du plaisir pour son anniversaire, grâce à la bonté de Meda Broy. Elle avait préparé un gâteau pour Billy Paul et avait organisé sa fête d'anniversaire avec soin, voulant que ce jour, samedi 13 septembre 1941, soit un souvenir mémorable pour son jeune protégé.

Meda gardait maintenant Billy Paul Branham tous les jours de semaine depuis près de cinq ans. Il lui semblait normal d'organiser son anniversaire. Toutefois, tout le monde ne voyait pas d'un très bon œil la relation entre Billy et Meda. Plusieurs méchantes rumeurs couraient concernant « ce jeune prédicateur et sa gouvernante. »

Bill n'aimait pas ces potins qui nuisaient à la bonne réputation de Meda, mais il pouvait comprendre pourquoi les gens jasaient ; Meda était une belle jeune femme en âge de se marier, qui n'avait rien de mieux à faire que de laver son linge, faire son ménage et s'occuper de son fils. Ce n'était vraiment pas juste de sa part de prendre tant de son temps. Bill décida, pour le bien de Meda, de mettre fin à son emploi. Il prévoyait de le lui annoncer un après-midi en allant chercher Billy Paul après le travail. Mais chaque fois que se présentait une occasion, les mots ne sortaient pas. Comment pouvait-il dire à cette jeune fille au cœur tendre, qui s'était occupée de son fils pendant près de cinq ans, qu'il voulait maintenant une nouvelle gouvernante? Il ne pouvait s'y résoudre. Mais pour son bien à elle, il sentait que c'était ce qu'il devait faire. Meda devait être libérée de ses liens temporaires avec lui afin de pouvoir envisager une relation pour la vie avec un autre homme.

Finalement, Bill trouva un plan détourné. Il pensa que s'il demandait à une autre femme de sortir avec lui, Meda serait si fâchée contre lui qu'elle quitterait son emploi d'elle-même. Cela ne se passa pas comme ça. Meda ne fut pas fâchée du tout ; elle eut le cœur brisé. Elle en pleura des journées entières.

Bill se sentit aussi terriblement mal. Il estimait tellement Meda et essayait de faire ce qu'il croyait être le mieux pour elle ; mais au lieu de cela, il avait fait un gâchis. Il lui devait au moins

une explication : « Meda, ne vois-tu pas? Je prends trop de ton temps. Tu es trop bonne de gâcher ta vie pour moi. »

« Mais Bill, je t'aime. Je t'ai toujours aimé. Je n'aimerai jamais d'autre homme que toi. »

« J'apprécie cela Meda. Je t'aime aussi. Mais tu sais, je vais tout simplement vivre en ermite. Je ne vais pas me remarier, jamais, alors comment puis-je continuer à prendre de ton temps? »

C'était là un argument que Meda ne pouvait tout simplement pas accepter. Lorsqu'elle se retrouva seule, elle mit sa Bible fermée sur ses genoux et pria : « Seigneur, si c'est là ce que Tu veux, je ne veux pas te désobéir... mais j'aime Bill. Je ne sais pas ce qu'il faut faire. Seigneur Jésus, veux-Tu m'aider? Je ne T'ai jamais demandé cela de ma vie, Seigneur, et j'espère ne jamais devoir le faire de nouveau ; mais je te demande maintenant, lorsque j'ouvrirai ma Bible, pourrais-Tu, s'il Te plaît, me donner une écriture pour me guider et me consoler? »

Fermant les yeux, elle ouvrit sa Bible au milieu et mit son index au centre de la page. Puis, elle regarda. Son doigt désignait un verset dans Malachie au chapitre 4 : *Voici je vous enverrai le prophète Élie avant la venue du jour grand et redoutable...* »

« C'est un étrange verset de consolation » pensa-t-elle. « Je me demande pourquoi le Seigneur...? » Puis elle se souvint... Des années auparavant, elle se tenait sur les rives de la rivière où Bill était dans l'eau en train de baptiser, lorsque cette étoile était apparue à midi. Elle n'avait pas vu l'étoile parce qu'elle avait gardé les yeux fermés ; mais elle ne pourrait jamais oublier la voix qui avait déclaré : « *Comme Jean le Baptiste fut envoyé pour annoncer la première venue de Jésus-Christ, tu es envoyé pour annoncer sa seconde venue.* » Elle réalisait maintenant pourquoi le Seigneur lui avait donné cette Écriture particulière pour la consoler : « *Voici je vous enverrai Élie le prophète...* » Meda se leva et continua son chemin le cœur en paix, convaincue que Bill et elles se marieraient.

Bill n'était pas loin d'arriver à la même conclusion. Un jour, Bill alla chercher son fils chez les Broy après son travail. Billy Paul jouait dans un bac à sable. Bill dit : « Billy, viens à la maison avec Papa. »

Billy Paul tourna la tête et dit : « Papa, c'est où ma maison? »

Bill fut secoué. Depuis peu, il vivait dans une petite maison-bateau sur la rivière parce qu'il détestait se retrouver dans sa maison qu'il louait ; elle semblait si vide sans Hope. Il regarda son fils de six ans et pensa : « Si un jour il est condamné à la chaise électrique, il pourrait se tourner vers moi et dire, 'Papa, si tu avais fait ce que Maman t'avait demandé de faire, si tu t'étais remarié et m'avais donné un bon foyer au lieu de me trimbaler partout, les choses n'auraient pas tourné comme ça.' » Comme Bill essayait le sable sur le pantalon de son fils, il pensa : « Peut-être que Hope, sur son lit de mort, avait raison. »

Cette nuit-là, quelque chose tira Bill d'un profond sommeil. Étendu calmement dans l'obscurité, il écouta le bruit des vagues qui frappaient doucement sa petite maison-bateau. Mais il y avait maintenant quelque chose d'autre. Quelqu'un se tenait-il à la porte? Ses cheveux se dressèrent sur sa tête. Puis Bill entendit une voix profonde résonner et dire : « *Prends Meda Broy et épouse-la le 23 octobre prochain.* »

WILLIAM BRANHAM et Meda Broy s'unirent par les liens du mariage le 23 octobre 1941. Comme lune de miel, Bill suggéra d'aller visiter les chutes Niagara, puis de continuer en direction de l'est, le long de la frontière nord des États-Unis, jusqu'aux montagnes Adirondack, au nord de l'état de New York. Bill était allé dans cette région plusieurs fois et connaissait là-bas un garde forestier. Deux années auparavant, lui et le garde forestier Denton avaient tiré trois ours près du Mont Hurricane, non loin de la frontière canadienne. Si Bill pouvait aller à la chasse cet automne, il pourrait peut-être tirer un autre ours et ils auraient de la viande tout l'hiver.



Meda Broy Branham

Meda trouva cette idée raisonnable. Elle savait dans quelle pauvreté ils commençaient leur vie de couple. Elle avait aidé Bill à cueillir des mûres le soir, afin de gagner assez d'argent pour leur charbon de l'hiver. Une provision de viande serait un atout bienvenu pour leur budget serré.

Bill écrivit : « M. Denton, je vais venir cet automne. J'aimerais de nouveau aller chasser l'ours avec vous. »

M. Denton répondit : « D'accord, Billy, viens. Je serai dans la cabane au bout de la route du Mont Hurrucane... » et il donna la date en novembre. « Tu pourras m'aider à démonter la ligne de téléphone qu'on a installée ce printemps, puis on ira à la chasse à l'ours. »

Il y avait un poste de guet pour les incendies au sommet du Mont Hurrucane. Ce printemps-là, Bill avait aidé le garde-chasse à installer une ligne de téléphone de cinq milles [8 km] de long, qui reliait le poste de guet à une cabane au bout de la route. Cela prendrait au moins une journée pour enrôler ces fils pour l'hiver, mais Bill trouvait que c'était un marché équitable pour avoir le privilège d'aller à la chasse avec un excellent guide.

Bill, Meda et Billy Paul arrivèrent avec quelques jours d'avance. La cabane de garde-chasse était fermée à clé, mais il y avait un petit abri un peu plus loin sur le sentier qui les protégerait du vent. Il n'avait pas encore neigé, mais cela pouvait commencer à tout instant. Cette nuit-là, la température descendit en dessous de zéro. Pour empêcher Billy Paul d'attraper froid, Bill et Meda le placèrent entre eux pour dormir.

Le lendemain matin, Bill dit : « Tu sais, chérie, ça serait bien si je pouvais tirer un gros chevreuil et le ramener à la maison avec un ours. Si je pouvais aller chasser un peu aujourd'hui, nous aurions certainement notre viande pour l'hiver. »

Jetant un coup d'œil aux nuages noirs, Meda demanda : « Crois-tu que c'est prudent d'aller sans le garde-chasse? Qu'est-ce qui arrivera si tu te perds? »

« Me perdre? Moi? » Bill trouva cela amusant. « Il n'y a pas de risque. Tu ne pourrais me perdre nulle part. Ma mère est à demi indienne, tu te souviens? J'ai assez d'instinct pour savoir où je suis à n'importe quel moment. Je suis comme mon grand-papa Harvey. En plus d'être professeur d'école, c'était le meilleur chasseur et trappeur de tout le Sud. »

Meda lui lança un regard résigné voulant dire « Je n'en suis pas si sûre ». « Bon, mais ne pars pas trop longtemps, Bill. Souviens-toi que je ne suis jamais allée dans les bois auparavant. Je n'y connais rien. »

« Je serai de retour vers deux heures », promit-il.

Il mit son fusil sur son épaule et commença à descendre le sentier jusqu'à ce qu'il arrive à un endroit qui avait été déboisé des années auparavant. Parmi les souches et les tas de branches, de nouveaux arbres avaient maintenant atteint quinze pieds [4,5 m] de haut. Cela semblait être l'habitat idéal pour les chevreuils ; de la nourriture en abondance et un bon camouflage. Bill quitta le sentier et s'enfonça dans la forêt. Pendant l'heure qui suivit, Bill vit plusieurs traces de chevreuil, mais les empreintes étaient tout étroites, ce qui signifiait que c'étaient des biches. Il avait besoin d'un cerf.

Comme il passait par-dessus une crête puis descendait dans un canyon, Bill entendit quelque chose bouger dans les buissons. Il s'arrêta et demeura immobile comme une souche. Il entendit distinctement des pieds qui faisaient craquer des aiguilles de pin sèches, pas des sabots, mais des pattes avec des coussinets plantaires. Juste à ce moment, la créature s'élança. Bill eut le temps d'apercevoir un immense lion des montagnes courir vers les bosquets. Il chargea son fusil, mais le géant était trop rapide. Bill n'eut pas le temps de tirer avant qu'il disparaisse entre les arbres.

Bill poursuivit ce lion pendant un mille [1,6 km] dans le canyon. Il lui arrivait parfois de l'entendre remuer dans les buissons. Mais le félin fut bientôt trop éloigné. Bill dut se remettre à chercher des traces et des branches pliées. Finalement, le lion pénétra dans la forêt géante où il put s'enfuir agilement de branche en branche. Bill perdit sa piste et abandonna.

Il se remit en marche pour escalader le canyon, mais s'arrêta en sentant l'odeur particulière d'un vieil ours mâle. Tout excité, il grimpa le canyon contre le vent, franchit à nouveau la crête et descendit de l'autre côté. Il perdit plusieurs fois l'odeur, mais il fut capable de la retrouver. Le sol était maintenant plus plat. Bill continua à marcher, cherchant des indices sur le terrain comme un terrier de fourmis démolit ou des marques de griffes sur un arbre. Il parvint à une autre crête et descendit dans un ravin peu profond. Lorsqu'il arriva au fond, il sentit à l'odeur que son gibier était proche. Bill chercha derrière les rochers et les crevasses jusqu'à ce qu'il trouve la caverne de l'ours. Il n'y avait pas d'erreur ; l'odeur fétide le fit pleurer. Il s'approcha prudemment de l'ouverture sombre, son fusil chargé et prêt. La grotte était vide.

Bill regarda sa montre. Les aiguilles indiquaient 12 h 30. Il allait devoir partir, s'il voulait tenir sa promesse envers Meda. Mais ça ne le dérangeait pas d'interrompre sa chasse. Maintenant qu'il savait où était la cachette de l'ours, M. Denton et lui pourraient revenir dès qu'ils auraient terminé avec la ligne de téléphone sur le Mont Hurricane.

Il venait de commencer à monter hors du ravin lorsqu'il vit un buisson bouger de l'autre côté du canyon : « Il est là » pensa-t-il. Il chargea son arme et se tint immobile. Au lieu d'un ours, c'est un cerf majestueux qui sortit du buisson. Bill leva son arme et pressa sur la détente. Le cerf s'écroula à l'endroit même où il était.

Il était plus d'une heure, lorsque Bill eut fini de saigner et de vider son gibier. Il suspendit le cerf par les pattes de derrière à une grosse branche d'arbre et sortit du canyon aussi vite que les broussailles le lui permettaient. Il remarqua que le ciel se couvrait. Le Mont Hurricane était déjà voilé. Il pensa : « Je vais devoir me dépêcher. Cette tempête s'approche tout près. » Il savait que si le brouillard s'installait, il ne pourrait pas voir ses points de repère.

Il avança en faisant des bonds pendant une demi-heure, cherchant l'endroit par lequel il avait pénétré dans ce canyon. S'arrêtant pour se reposer, il sortit son mouchoir de sa poche et essuya la transpiration sur son visage : « Fichtre, c'était loin. Je ne croyais pas m'être éloigné autant. »

Il se remit à courir. Quelques minutes plus tard il s'arrêta, complètement éberlué ; son chevreuil était suspendu par les pattes juste devant lui.

« Bon, qu'est-ce que j'ai fait? J'ai dû manquer mon intersection quelque part. Mais comment ai-je pu faire demi-tour et me retrouver ici? »

Il se remit en route pensant : « Cette fois-ci, je l'aurai. Je n'étais pas assez attentif. » Marchant rapidement, il se mit à chercher l'endroit d'où il avait descendu la pente raide. Les nuages étaient juste au-dessus des arbres, maintenant. Il était de plus en plus difficile de reconnaître quoi que ce soit. Après quarante minutes, il arriva à un endroit qui lui semblait familier. La seconde d'après, il sut pourquoi ; son chevreuil y était suspendu à l'arbre.

Comme Bill repartait pour la troisième fois, il pensa : « Je ne peux pas faire la même erreur trois fois de suite. » Mais une heure plus tard, il se retrouva de nouveau devant son cerf.

Fatigué et essoufflé, il s'assit pour se reposer et reprendre ses esprits. Il savait ce qui lui arrivait. Les Indiens appelaient ça la marche de la mort ; un homme qui se perd dans les bois et qui tourne en rond jusqu'à ce que, épuisé, il meure de froid. Si Bill avait été seul dans les montagnes, il ne se serait pas inquiété. Il serait tout simplement retourné à la grotte de l'ours et aurait hiberné jusqu'à ce que la tempête se calme et que le ciel se dégage. Une fois ses points de repère visibles, il serait facile de retourner à la cabane. Mais, dans les circonstances présentes, ce plan était hors de question. Meda n'avait jamais été dans les bois auparavant. Elle ne saurait pas faire un feu. Si Bill ne rentrait pas au camp, elle et Billy Paul pourraient facilement mourir de froid durant la nuit. De plus, elle serait terrifiée par l'obscurité. Et si elle entendait le cri d'un animal? Elle pourrait penser que c'est lui et partir à sa recherche, pour se perdre elle aussi. Bill pensa ensuite au lion des montagnes qui rôdait dans la forêt près de leur abri...

Terrorisé, Bill se leva et se mit à courir dans les broussailles. Mais, après quelques minutes, il se dit : « Un instant, William Branham. Que se passe-t-il? Es-tu devenu fou? » Il avait été forestier toute sa vie. Il savait que le pire danger était une situation comme celle-ci : un homme s'agite et se met à courir désespérément dans la forêt ; puis, au printemps, quelqu'un retrouve ses ossements au fond d'un ravin. Il respira profondément pour calmer ses nerfs à fleur de peau : « Il faut que je me ressaisisse » pensa-t-il. « Je ne suis pas vraiment perdu ; seulement un petit peu désorienté. Il faut seulement que je me repère. »

Le brouillard s'était installé et tout lui semblait maintenant étranger. Pour aggraver les choses, il se mit à neiger. Le pire, c'est que le soleil se couchait et que la nuit tombait rapidement. S'il ne trouvait pas son chemin rapidement, il ne trouverait pas son chemin du tout. Alors ils périraient tous les trois pendant la nuit.

Luttant pour garder son calme, Bill pensa : « Je ne peux pas être perdu. Je suis un trop bon forestier pour me perdre. Réfléchis un instant. Lorsque je suis venu ici, j'avais le vent de face. Ça y est, il faut simplement que je garde le vent dans le dos et, alors, je m'en sortirai. »

Il prit donc la direction opposée au vent. Tout ce qu'il pouvait voir autour de lui, c'était l'ombre des arbres et des buissons près de lui qui ondulait dans le brouillard et la neige. Le vent changeait très souvent de direction. Il devint bientôt évident que le vent qui tourbillonnait autour des sommets ne pouvait pas servir de boussole.

Pour se donner du courage et conserver son calme, Bill dit tout haut : « Tu n'es pas perdu. Tu sais où tu te trouves. »

Mais sa conscience appela cela du bluff : « Billy, tu sais que tu es perdu. »

Il se répondit à lui-même : « Moi? Pas moi. Je ne peux pas me perdre. » Puis, il arriva près d'un tronc géant qu'il savait n'avoir jamais vu auparavant. Il commença à trembler. La sueur coulait sur son front : « Tu es perdu, admetts-le » pensa-t-il. « Ça ne sert à rien de continuer à prétendre le contraire. »

Ce n'était pas son orgueil qui lui faisait mal, c'était la terreur qu'il ressentait pour sa femme et son fils : « Je suis vraiment perdu » se dit-il à lui-même. « Je n'arrive pas à distinguer l'est de l'ouest. Il faut que je choisisse une direction et que je marche tout droit, parce que, pour l'instant, je tourne en rond. Alors je vais marcher comme ça. »

Prenant une direction au hasard, il commença à marcher, faisant très attention aux quelques arbres qu'il voyait, essayant d'avancer en ligne droite d'un arbre à l'autre. Alors qu'il marchait, il lui sembla entendre une voix murmurer : « *Dieu est pour nous un refuge et un appui, un secours qui se trouve toujours dans la détresse.* »³⁰

Bill pensa : « Maintenant je deviens fou. J'entends des voix. »

Il continua à marcher, se concentrant aussi fort qu'il le pouvait sur la mission qu'il s'était donnée. Bientôt il l'entendit de nouveau, un peu plus fort que la fois d'avant. « *Dieu est pour nous un refuge et un appui, un secours qui se trouve toujours dans la détresse.* » Bill continua à marcher, traînant son fusil ; il était si fatigué. La voix insistante devint plus forte encore : « *Dieu est pour nous un refuge et un appui...* »

Bill s'arrêta et dit tout haut : « Seigneur Jésus, je suis perdu. Je n'ai ni boussole ni points de repère, mais je T'ai encore Toi. Seigneur, je ne suis pas digne de vivre, mais s'il Te plaît, ne laisse pas mourir ma femme et mon fils. »

Puis il entendit de nouveau la voix. Ce n'était pas son imagination ; il l'entendait clairement avec ses oreilles : « *Dieu est pour nous un refuge et un appui, un secours qui se trouve toujours dans la détresse.* »

Posant son arme contre un arbre, Bill enleva son chapeau, le laissa tomber dans la neige et s'agenouilla dessus. Levant les yeux, il dit : « Père Céleste, je croyais que je savais tout de la forêt, mais je me suis trompé. Je sais que je ne vais pas dans la bonne direction, mais je ne sais pas de quel côté tourner. J'ai été un tel vantard, je mérite d'être perdu. Je devrais rester ici des jours et des jours et manger des porcs épics pour survivre. Mais, Seigneur, ma pauvre femme est innocente. Elle et mon fils vont mourir ce soir si je ne sors pas d'ici. Père, il fait presque nuit et je suis perdu, totalement perdu. S'il Te plaît, aide-moi. Sois ma boussole et mon guide. »

Se relevant, il secoua la neige sur sa casquette et dit : « Seigneur, je crois que cette voix qui m'a murmuré à l'oreille était Ta voix. Je crois qu'il y a un ange du Seigneur quelque part dans cette

³⁰ Psaumes 46:1

forêt qui me suit. Seigneur, je T'ai demandé de me guider. C'est tout ce que je peux faire. Maintenant je vais avancer comme ça. »

Il commença à marcher dans la même direction qu'il avait prise auparavant. Soudain, il sentit une main sur son épaule, le retenant, comme pour l'arrêter. Effrayé, Bill tourna la tête pour voir qui était là. Chose étrange, il n'y avait personne. Mais comme il regardait, le brouillard se dissipa un moment et il aperçut le Mont Hurricane derrière lui. C'était le chemin vers la sécurité. Et il marchait exactement dans la direction opposée! Il avait maintenant juste assez de temps pour faire demi-tour et longer la montagne avant que le brouillard s'épaississe à nouveau.

Levant sa main, Bill cria : « Oh, grand Jéhovah Dieu, Tu es si près de moi que Tu as posé Ta main sur mon épaule. Tu es vraiment un secours dans la détresse. »

Bill grimpa vers le Mont Hurricane en ligne droite du mieux qu'il le put dans le crépuscule brumeux, s'assurant à chaque seconde d'être toujours sur le bon parcours. La forêt disparut dans la nuit. Bill marchait en gardant un bras en l'air, cherchant la ligne de téléphone qui était accrochée d'arbre en arbre sur cinq milles [8 km] sur le flanc de la montagne. S'il parvenait à mettre la main sur l'un de ces deux câbles, il n'aurait qu'à le suivre au bas de la montagne jusqu'à la cabane. S'il manquait ces câbles, lui, sa femme et son fils périraient.

Pendant les trois heures qui suivirent, il poursuivit son chemin, escaladant parfois des falaises rocheuses. Les rafales de neige s'étaient transformées en blizzard. Le vent rugissait, arrachant parfois des branches d'arbre. Bill portait son fusil d'une main et gardait l'autre au-dessus de sa tête jusqu'à ce qu'elle lui semble aussi lourde qu'un baril de poudre. Puis il changeait de main, reculant toujours de quelques pas pour s'assurer qu'il n'avait pas manqué la ligne de téléphone pendant le transfert. Parfois sa main rencontrait un objet et il criait : « Je l'ai! » Mais il n'avait agrippé qu'une branche d'arbre. Ses doigts s'engourdisaient dans ses gants. Il avait si froid qu'il avait de la peine à garder l'un ou l'autre bras en l'air. Il devait pourtant continuer à en garder un en l'air. Trois vies en dépendaient.

Il faisait maintenant si noir qu'il pouvait à peine voir la neige tourbillonner devant son visage. Il perdait espoir. Peut-être avait-il passé dans un endroit plus bas et son bras levé avait-il manqué les câbles parce qu'ils étaient trop hauts? Si cela s'était produit, alors ils étaient tous condamnés.

Son bras buta contre quelque chose d'élastique. Il tira sa main jusqu'à ce que ses doigts s'enroulent autour d'un câble mince. Il l'avait trouvé! Il était sauvé! Ils étaient tous les trois sauvés!

Bill laissa tomber son fusil, enleva son chapeau et remercia Dieu : « Oh, Dieu, quel sentiment c'est d'être trouvé quand on est perdu. Comment pourrai-je assez Te remercier? Au bout de ce câble se trouve tout ce que j'ai de plus précieux au monde : ma femme et mon fils. Cette ligne de téléphone sera mon guide jusqu'au bas de la montagne. Je ne lâcherai ce câble pour rien au monde. Mais, vraiment, Seigneur, c'est Toi qui es mon guide. Et j'ai l'intention de m'accrocher à Toi pour le reste de mes jours parce que je sais qu'à la fin se trouvent le repos, la chaleur et la sécurité. »

Chapitre 27

Le taureau meurtrier

1945

LA GUERRE dévastatrice en Europe tirait à sa fin avec les Allemands qui étaient maintenant pris en tenailles de deux côtés par les Alliés. En janvier 1945, l'armée russe, dirigée par le général Joukov, fit une percée jusqu'au fleuve Oder, à seulement 40 milles [65 km] à l'est de Berlin. Mais bientôt, les divisions mécanisées russes se retrouvèrent prises dans la boue printanière face à une solide résistance allemande. Au même moment, les Alliés occidentaux progressaient à travers la France et la Belgique avec les Américains qui avaient pénétré très loin en territoire d'occupation allemande. Au début du mois de mars, la 3^e Armée du général Patton atteignit le Rhin à Coblenz. Quelques jours plus tard, la 1^{ère} Armée du général Hodge s'empara d'un pont un peu en aval, à Remagen. Les généraux américains voulaient continuer à progresser afin d'arriver à Berlin avant les Russes, mais ils reçurent l'ordre d'attendre les vingt-cinq divisions britanniques du général Montgomery.

Le 25 avril, les Russes avaient non seulement encerclé Berlin, mais encore rejoint les troupes américaines sur le fleuve Elbe, quarante-cinq milles [70 km] plus à l'ouest. Au même moment, la défense allemande en Italie s'effondrait, permettant aux Alliés occidentaux de progresser rapidement vers le nord de la botte italienne. Le 28 avril, le dictateur italien Benito Mussolini fut arrêté et exécuté par son propre peuple, alors qu'il essayait de fuir devant l'avance des Alliés. Le fascisme venait de s'effondrer en tant que force politique et le nazisme était sur le point de rendre son dernier souffle. Le communisme, par contre, s'étendait de plus en plus, dévorant tout ce qui se trouvait sur son passage. Pendant que les communistes et les nazis se battaient dans les rues de Berlin, Hitler nomma l'un de ses aides, Karl Donitz, chef de l'État allemand. Puis, le 30 avril, Adolf Hitler disparut discrètement de la surface de la terre. Donitz entreprit immédiatement le processus de reddition, qui fut officiellement complété le 8 mai 1945. La guerre en Europe était terminée.

FACE À CES événements mondiaux de portée considérable, Bill ne pouvait qu'observer et s'émerveiller ; des sept visions concernant l'avenir qu'il avait eues en ce matin de juin 1933, trois s'étaient maintenant littéralement accomplies. Mussolini était mort dans la disgrâce, Hitler avait connu une fin mystérieuse et le communisme devenait une force politique de plus en plus forte. Il ne faisait pas de doute que les quatre autres visions allaient s'accomplir au temps de Dieu. Cela donna à Bill une raison d'être optimiste face à son propre avenir. Le Seigneur avait sûrement un

but spécial pour sa vie, sinon pourquoi le Tout-Puissant lui aurait-il donné un tel don exceptionnel?

Bill avait besoin de tout l'espoir qu'il pouvait trouver pour demeurer optimiste, parce que, dans le naturel, il ne trouvait aucun moyen de sortir de sa pauvreté assez pour pouvoir accomplir quelque chose de grand pour le Royaume de Dieu. Il avait toujours ses trois activités dont deux sans rémunération. Même s'il était toujours à court d'argent, il n'avait jamais envisagé de prendre de l'argent pour ses services rendus en tant que pasteur. Il avait pour cela plusieurs raisons. Premièrement, en lisant sa Bible et en observant les pasteurs autour de lui, il réalisa très tôt que l'amour de l'argent pouvait être l'un des pièges mortels auxquels un prédicateur pouvait être exposé et Bill voulait l'éviter. Deuxièmement, même si certains membres de sa congrégation gagnaient près de 3 \$ [2 euros] de l'heure, la plupart étaient aussi pauvres ou encore plus pauvres que lui. Bill ne pouvait se résoudre à demander à ces gens pauvres de faire encore davantage de sacrifices. Il prêchait bien le principe biblique de la dîme et chaque membre mettait le dixième de son revenu dans une boîte à l'arrière de l'église qui était prévue à cet effet. Mais Bill n'utilisa pas un sou de cet argent pour lui-même. Tout l'argent était destiné au remboursement du prêt et il restait juste assez d'argent pour entretenir le bâtiment. Sa troisième raison était une question de fierté et d'indépendance. Comme il était fort et capable de travailler, il pensait : « Pourquoi pas travailler? »

Un après-midi du jour de paye, Bill et Meda préparaient leur budget avec le chèque hebdomadaire de 28 \$ [20 euros] que Bill recevait pour son travail aux Services publics de l'Indiana. Sa propre dîme venait en premier. Puis, Meda indiquait les factures qui avaient absolument besoin d'être payées. Quelle que soit la façon dont ils divisaient les 25,20 \$ [17,60 euros] restants, ils n'arrivaient tout simplement pas faire face à toutes leurs obligations urgentes. Il leur manquait environ 10 \$ [7 euros]. Bill prit une facture et dit : « Chérie, on ne peut pas commencer à payer celle-ci. »

« Mais il faut la payer » dit-elle : « Oh, Bill, qu'allons-nous faire? »

Bill eut une idée. « Tu sais quoi, ce soir, à l'église, je vais prélever une offrande. »

La première réaction de surprise de Meda se mua en amusement. « Je vais bien m'amuser en te regardant essayer. »

Ce soir-là, après les chants, juste avant de commencer à prêcher, Bill dit : « Bon, mes amis, ce soir... hum, je déteste devoir vous demander cela... » Meda le regarda d'un air drôle, sachant à quel point il se sentait mal à l'aise. Bill évita de la regarder pendant qu'il bégayait en cherchant ses mots : « Je n'ai encore jamais fait cela... les jours sont difficiles, vous savez et... j'ai de la peine à joindre les deux bouts... si vous avez des petites pièces de monnaie que vous aimeriez mettre dans mon chapeau... Frère Wiseheart, voulez-vous venir prendre mon chapeau? »

Le diacre Wiseheart s'avança, l'air aussi surpris que le reste de la congrégation. Ce n'était pas que ces gens n'aimaient pas leur pasteur, ils l'aimaient vraiment et étaient prêts à l'aider comme ils le pouvaient. C'était seulement que cela ne s'était jamais produit au cours des douze années précédentes.

Frère Wiseheart passa le chapeau dans la première rangée. Bill regarda Mme Weber mettre la main dans la poche de son tablier à carreaux et en sortir une petite bourse. Lorsqu'elle en sortit une pièce de cinq cents [0,035 euro], Bill sentit son cœur s'enfoncer comme un petit plomb au bout d'un fil de pêche dans la boue d'un étang. Il savait que les temps étaient durs pour tout le monde, pas seulement pour lui. Il ne pouvait pas faire cela : « Un instant, Sœur Weber. Vous n'avez pas besoin de mettre cette pièce de cinq sous. Je n'étais pas sérieux. Je voulais seulement vous taquiner tous pour voir ce que vous feriez. »

Le vieux diacre Wiseheart était maintenant plus perplexe que jamais. Il demanda : « Frère Branham, que dois-je faire? »

« Remettez le chapeau à sa place, Frère Wiseheart. Je vais continuer le service. »

Meda se couvrit la bouche avec sa main et secoua la tête. Bill put voir dans ses yeux qu'elle riait.

John Ryan, un vieil ami de Bill qui venait d'un peu plus au nord, faisait des visites à Jeffersonville cette semaine-là. Ce vieil homme plein de cran avait pédalé sur sa bicyclette depuis le Michigan, sur à peu près deux cent cinquante milles [400 km]. Mais il avait eu tellement de problèmes sur la route, avec la bicyclette, qu'il décida de l'abandonner et de faire du stop pour retourner chez lui. Avec sa générosité caractéristique, il l'offrit à Bill, qui la répara rapidement et acheta de la peinture pour une dizaine de cents [0,07 euro] et la remit d'aplomb. Bill n'avait pas vraiment besoin d'une bicyclette, mais il pensa qu'il pourrait la vendre pour se faire un peu d'argent dont il avait encore besoin.

Le second emploi non rémunéré de Bill, garde-chasse pour l'État de l'Indiana, coïncidait tellement bien avec son emploi aux Services publics qu'il ne considérait pas cela comme un effort supplémentaire. Fort heureusement, parce que son emploi sur les lignes à haute tension était assez épuisant pour deux emplois. Une de ses tâches principales pour les Services publics de l'Indiana était de patrouiller le long des lignes de transmission à haut voltage qui s'étendaient sur des centaines de milles [kilomètres] dans les forêts retirées de l'Indiana. La plupart de ces endroits n'étaient pas situés près des routes, alors Bill se retrouvait souvent à marcher 30 milles [50 km] par jour, six jours par semaine, pour seulement 60 cents [0,40 euro] de l'heure. Son emploi avait pourtant d'autres avantages hormis l'argent. Il travaillait à l'extérieur de la ville, dans la campagne qu'il aimait. Occasionnellement, en tant que garde-chasse, il remettait un braconnier sur le droit chemin et protégeait ainsi la faune et la flore. Puis, il s'arrêtait toujours pour discuter avec les fermiers qui travaillaient dans leurs champs. Le sujet tournait invariablement autour de Dieu et Bill pouvait ainsi partager avec eux l'amour de Jésus-Christ. Il arrivait parfois qu'un fermier s'adoucisse et donne son cœur à Jésus. Bill l'amenait immédiatement au cours d'eau le plus proche et le baptisait au Nom du Seigneur. Ils se quittaient et retournaient ensuite, tous deux les vêtements trempés, à leurs tâches respectives, en se réjouissant.

Un après-midi, Bill était près d'Henryville, Indiana, en train de relâcher des poissons dans un ruisseau, pour le Département de la pêche et des loisirs. Il n'était pas loin de la ferme d'un de ses amis qui était malade. Alors Bill pensa qu'il serait gentil de s'arrêter afin de prier pour cet homme.

La ferme étant séparée seulement par quelques clôtures, Bill ne prit pas la peine d'utiliser son véhicule pour contourner les champs par la route. Il enleva son étui, lança son fusil sur le siège de son camion, ferma la portière et enjamba la première clôture, oubliant qu'à chaque coin du pâturage, il y avait un panneau qui mettait en garde : « DANGER! ATTENTION AU TAUREAU ».

Bill fredonnait un cantique tout en traversant le pré nonchalamment. Au milieu du pâturage se trouvait un bouquet de chênes en buisson, des petits arbres d'environ dix pieds [3 m] de haut. Bill avançait dans cette direction, lorsque l'immense taureau se leva et s'ébroua. Jusque-là, il était couché tranquillement à l'ombre des branches de chêne, hors de la vue de Bill. Lorsque Bill l'aperçut, il évalua rapidement la situation. Ce taureau Guernesey, en particulier, avait une solide réputation. C'était un reproducteur qui avait remporté des prix pour la ferme Burk, près de Jeffersonville, mais il était tellement méchant qu'il avait fini par tuer son gardien d'un coup de corne, obligeant son propriétaire à se débarrasser de lui. Mais comme il avait gagné tant de prix, Burk l'avait vendu à cet homme d'Henryville, en espérant que l'isolement de la campagne l'empêcherait de faire des sottises.

Bill savait tout cela, mais ça lui était sorti de l'esprit. Il évalua désespérément ses chances. Les arbres étaient trop petits et dans la mauvaise direction. Les clôtures étaient trop loin. Il ne lui restait plus que son fusil. Il allait peut-être devoir tirer l'animal, puis rembourser le fermier.

Le taureau meurtrier baissa la tête, s'ébroua et gratta le sol. Ses longues cornes acérées ressemblaient à des armes meurtrières. Bill étendit la main pour saisir son fusil. Il n'était pas là. Puis il se souvint ; il avait laissé son étui sur la banquette de son camion!

« Eh bien, Seigneur, si mon heure est venue, je veux faire face à la mort comme un homme. » Il redressa les épaules et regarda froidement son adversaire. À ce moment, quelque chose d'extraordinaire se produisit en lui. Sa peur s'évanouit et fut remplacée par un amour et une sympathie comme il n'en avait jamais ressenti auparavant. Il pensa : « Ce pauvre taureau était étendu là dans son pré, je suis venu et l'ai dérangé. Il ne sait rien faire d'autre que se protéger. »

Le taureau se mit à s'ébrouer plus fort et de plus en plus vite, grattant le sol avec son sabot, soulevant la poussière comme le font les taureaux avant de charger. Bill dit tout haut : « Taureau, je suis désolé de t'avoir dérangé. Je ne veux pas que tu me tues. Je suis un serviteur du Seigneur et je m'en vais prier pour un malade. J'ai oublié qu'il y avait ces panneaux. »

Le taureau chargea tête baissée, les cornes courbées pointées droit sur la cible. Étonnamment, Bill ne ressentit aucune crainte, mais seulement de l'amour. Il dit : « Au Nom de Jésus-Christ, va-t'en et couche-toi sous ces arbres. »

Le taureau continua à charger de tous ses muscles et sa fureur. Lorsqu'il ne fut plus qu'à dix pieds [3 m], il raidit ses pattes avant et s'arrêta dans un nuage de poussière. Une expression étrange parcourut sa face pendant qu'il tournait la tête à droite et à gauche. Puis, l'animal fit demi-tour et montra sa queue. Il retourna lentement jusqu'aux buissons de chênes, s'étendit et regarda Bill traverser le champ nonchalamment.

Pendant la fin de cette journée et encore de nombreux jours, Bill s'émerveilla de ce qui s'était produit dans le pré entre lui et le taureau. Face à une mort presque certaine, il avait dépassé ses propres craintes pour sentir le battement de cœur d'une autre vie. Il avait compris, d'une certaine façon, les craintes du taureau et avait sympathisé avec l'animal. En tant que pasteur, il devait souvent se donner entièrement, aidant et se souciant de tous. Mais cette expérience était différente, plus profonde. Pendant quelques minutes, toute peur avait disparu et il ne restait plus qu'un amour parfait.

À CETTE MÊME PÉRIODE, Bill apprit qu'une de ses voisines, Mme Reed, qui vivait au bout de son quartier, se mourait de la tuberculose. Elle avait été envoyée dans un sanatorium à Louisville pour protéger ses quatre jeunes enfants de la maladie extrêmement contagieuse. Comme la tuberculose était le démon qui avait tué Hope, Bill ressentait un lourd fardeau pour Mme Reed. Il ne pouvait tout simplement pas la chasser de ses pensées ; une mère si jeune qui souffrait tant et qui avait dû quitter tous ces petits enfants dans le besoin.

Un soir, Bill se rendit au sanatorium et pria pour elle. Deux jours plus tard, alors qu'il était assis sur son perron, le Seigneur lui montra une vision de Mme Reed, une grand-mère aux cheveux blancs, serrant la main à ses enfants devenus adultes. Bill retourna au sanatorium et lui dit : « Ainsi dit le Seigneur, 'vous allez vivre!' »

Mme Reed cria : « Oh, merci ô Dieu! »

Bill demanda : « Voulez-vous vous lever, être baptisée au nom du Seigneur Jésus-Christ et Lui demander de vous laver de vos péchés? »

Elle répondit : « Je ferai tout ce que Dieu me demandera de faire. »

Quelques jours plus tard, Bill était sur le trottoir, prêt à enfourcher sa nouvelle bicyclette pour se rendre à l'épicerie. Il venait juste de passer la jambe par-dessus la barre et s'apprêtait à partir, lorsque son voisin l'appela : « Dites, attendez une minute, pasteur. Où allez-vous? »

« Bonjour, M. Andrews. Je m'en vais à l'épicerie. Voulez-vous que je vous ramène quelque chose? »

« Non, je voulais seulement vous demander quelque chose » sa voix devint tranchante : « n'avez-vous pas honte de vous? »

« Que voulez-vous dire? »

« Dire à cette pauvre mère mourante qu'elle allait vivre et donner ainsi de faux espoirs à sa famille. »

Maintenant, Bill comprenait de quoi il retournait. M. Andrews était un bon voisin, la plupart du temps, mais il avait toujours été méprisant face à la foi de Bill en Dieu. M. Andrews travaillait avec M. Reed au dépôt du gouvernement et devait l'avoir entendu parler de la vision.

« Mais, M. Andrews, elle *va* vivre » insista Bill.

« Des milliers de gens meurent de la tuberculose, chaque année. Qu'est-ce qui vous fait penser que Mme Reed va vivre? »

Bill lui donna la seule explication qu'il avait : « Parce que Jésus l'a dit. Il me l'a montré en vision. »

M. Andrews renifla de dégoût : « J'aurais honte de moi si j'étais vous, séduire les gens comme ça. Je sais que je suis dur avec vous mais... »

« C'est en ordre M. Andrews, vous avez vos idées et j'ai les miennes. » Bill enfourcha sa bicyclette et partit.

Pendant ce temps, l'état de Mme Reed s'était si remarquablement amélioré, que les médecins voulurent refaire des radiographies de ses poumons. À leur plus grande surprise, ils ne trouvèrent aucune trace de la maladie dans son corps. Il n'y avait maintenant plus aucune raison de la garder au sanatorium. C'est avec une joie débordante, qu'elle retourna à la maison auprès de sa famille.

Deux jours plus tard, Meda dit : « Bill, j'ai entendu dire que Mme Andrews était très malade. Tu devrais aller la voir. »



Bill, Meda et Billy Paul Branham

« D'accord, j'irai. Mais je vais devoir y aller en douceur avec son mari. Il ne pense pas le plus grand bien de moi. »

Bill se rendit à la porte d'à côté et frappa. M. Andrews ouvrit la porte : « Bonjour, M. Andrews. J'ai appris que votre femme était malade. Puis-je faire quelque chose pour vous aider? »

« Écoutez-moi bien, répondit son voisin d'un ton bourru, nous avons un bon médecin et nous n'avons pas besoin de votre aide. Elle n'a qu'une appendicite. On va lui enlever son appendice et elle ira mieux. Nous n'avons pas besoin de prières par ici. »

« M. Andrews, je ne vous ai pas demandé si je pouvais prier pour votre femme. Je voulais seulement vous offrir mon aide. Je pourrais vous amener de la soupe, faire vos courses ou quoi que ce soit d'autre dont vous auriez besoin. »

« Merci, mais, non merci », répondit M. Andrews insolemment. « Tout est sous contrôle. »

« Je l'espère vraiment », dit Bill. « Si je peux vous aider en quoi que ce soit, faites-le moi savoir. »

Son voisin grogna et claqua la porte.

Le matin suivant, Bill se rendit au travail comme d'habitude, patrouillant le long des lignes à haute tension pour la compagnie des Services publics. Il sortit de son camion, attacha son étui avec son fusil et commença à marcher. Il n'était pas allé bien loin, lorsqu'il se sentit poussé à faire demi-tour et à retourner chez lui. Le ciel était gris et une pluie fine tombait, mais le temps n'était pas assez mauvais pour quitter le travail, alors il ignora cette pression étrange et poursuivit sa route. Mais, ce sentiment revint, encore plus fort qu'avant. Bill rebroussa chemin et retourna à son camion, envoya un message radio à son contremaître pour lui dire qu'il ne travaillerait pas ce jour-là. Puis, il se mit en route vers sa maison.

Meda fut surprise de voir son mari arriver à la maison au milieu de la matinée : « Qu'est-ce que tu fais ici si tôt? »

« Je ne sais pas exactement. Le Seigneur m'a dit de revenir, alors c'est ce que j'ai fait. »

Il posa son fusil sur la table de la cuisine, le démontra puis se mit à huiler et à polir les pièces. Par la fenêtre, il vit M. Andrews qui contournait la maison. Un instant plus tard, on frappa à la porte et M. Andrews appela : « Mme Branham, est-ce que le pasteur est là? »

Meda, qui était en train de travailler au comptoir de la cuisine, s'essuya les mains à son tablier et dit : « Oui. Entrez M. Andrews. »

Leur voisin entra par la porte de la cuisine, avec l'air d'un chien battu. Ses yeux étaient rouges et bouffis et il avait la goutte au nez. Son chapeau était froissé et de travers sur sa tête : « Bonjour, pasteur », dit-il, tout contrit.

« Bonjour, M. Andrews, prenez une chaise. »

M. Andrews s'assit à côté de Bill. Chaque trait de son visage montrait qu'il était bouleversé : « Avez-vous eu des nouvelles de Mme Andrews? »

« Non, qu'est-ce qui ne va pas? »

« Eh bien, pasteur », sa voix tremblait : « elle va mourir. »

« Je suis vraiment désolé d'apprendre cela, M. Andrews. Pourtant, je sais que vous avez un bon médecin. »

« Oui » répondit-il en se mouchant : « mais ce n'était pas l'appendicite, finalement. C'est un caillot de sang qui va atteindre son cœur dans quelques heures. Nous avons un spécialiste de Louisville à l'hôpital. Il a dit que lorsque le caillot atteindrait le cœur, elle mourrait. »

« Oh, c'est bien ennuyeux, dit Bill, je suis désolé d'apprendre cela, mais, je suis vraiment heureux que vous ayez un bon médecin qui s'occupe de son cas. »

M. Andrews se mit à bégayer et à chercher ses mots : « Heu, hum, elle est vraiment mal en point et, hum, je me demandais si heu, heu, si vous pourriez l'aider? »

« Moi? » Bill pointa ses mains sur sa poitrine. « Je ne suis pas médecin. Comment saurais-je ce qu'il faut faire? »

« Eh bien, hum, je pensais que, peut-être, vous pourriez l'aider un peu, comme vous avez aidé cette femme au coin de la rue, Mme Reed. »

« Ce n'était pas moi », expliqua Bill. « C'est le Seigneur Jésus qui a aidé Mme Reed. Je pensais que vous ne croyiez pas en Lui. »

M. Andrews balbutia : « Vous savez, une de mes tantes était une chrétienne qui vivait dans les collines. Une fois, elle a promis à Dieu de donner 5 \$ [3,50 euros] à un prédicateur itinérant, à la fin de l'année. Elle lava des vêtements pour des gens, essayant d'économiser l'argent, mais comme la fin de l'année approchait, elle ne l'avait tout simplement pas. Le jour précédant l'arrivée du prédicateur, elle acheta un morceau de savon pour 5 cents [0,035 euro]. Elle était debout près de la bassine, pleurant parce qu'elle ne pouvait pas tenir sa promesse. Elle sécha ses larmes avec son tablier, mit les mains dans l'eau et commença à frotter le savon contre la planche à laver pour faire de la mousse. Le savon fit un drôle de bruit, comme un tintement. Lorsqu'elle regarda plus près, elle vit une pièce d'or de 5 \$ [3,50 euros] incrustée dans le morceau de savon. Elle fut donc en mesure de tenir la promesse qu'elle avait faite à Dieu. »

« Comment la pièce d'or s'est-elle retrouvée là? » demanda Bill, même s'il sentait qu'il connaissait la réponse.

M. Andrews secoua la tête. « Je ne sais pas. Je me suis souvent demandé. »

« Je vais vous dire comment. C'est Jésus le Ressuscité qui a fait cela. Cette femme avait fait une promesse de bonne foi et avec un cœur sincère. Elle pensait vraiment pouvoir le faire. Dieu a seulement fait en sorte qu'elle puisse tenir sa promesse. »

M. Andrews acquiesça : « J'ai beaucoup pensé à cela. Ça m'a même poussé à me demander s'il y avait un Dieu. »

« M. Andrews, il y a un Dieu. »

L'homme pencha la tête : « Pensez-vous qu'Il pourrait aider ma femme? »

« Certainement. Je sais qu'Il le peut. »

« Voulez-vous prier pour elle? »

« Commençons par le commencement. Vous avez besoin que votre cœur soit droit. Voulez-vous vous agenouiller ici avec moi et nous allons prier ensemble? »

« Heu, je ne sais pas vraiment quoi dire. »

« Je vais vous aider. »

Ils éloignèrent donc leurs chaises de la table et s'agenouillèrent en appuyant leurs coudes sur leur chaise. Bill donna des instructions : « Du plus profond de votre cœur, dites 'Dieu, aie pitié de moi, un pécheur.' »

Ils continuèrent à prier jusqu'à ce que cet athée endurci accepte la foi en Jésus-Christ en pleurant. Puis M. Andrews s'essuya les yeux et dit : « Eh bien, pasteur, voulez-vous venir à l'hôpital, maintenant? »

« Oui j'irai. »

Meda alla avec lui. Lorsqu'ils arrivèrent à sa chambre d'hôpital, Mme Andrews était si mal en point, que ses yeux n'avaient plus de couleur. Son visage était si enflé, qu'elle ressemblait à peine à la personne qui vivait à côté de chez eux depuis tant d'années. Meda se mit à sangloter en la voyant. Bill s'agenouilla près du lit et pria : « Cher Dieu, s'il te plaît, aide Mme Andrews. Nous sommes tous impuissants. Le médecin a fait tout ce qu'il pouvait, mais elle est tout de même mourante. Jésus, nous savons que Tu es ressuscité des morts et que Tu vis parmi nous avec la puissance pour tout accomplir. Nous Te demandons d'avoir pitié de cette pauvre femme et de la laisser vivre. »

Bill demeura là un moment, tenant la main enflée de Mme Andrews dans la sienne.

Meda demanda : « Est-ce que tu vois quelque chose? »

« Non chérie. »

Ils sortirent de la chambre et descendirent le couloir jusqu'à la maternité pour regarder les nouveau-nés de l'autre côté de la vitre. Puis, ils retournèrent dans la chambre de Mme Andrews. Au moment où il franchissait le seuil, Bill vit Mme Andrews dans sa cuisine, en train de sortir une tarte aux pommes de son fourneau. Puis, Bill se vit assis sous le porche de sa propre maison. Mme Andrews arriva de l'autre côté de la maison et lui offrit toute la tarte. Après avoir découpé la tarte, Bill en prit un morceau et le mangea. Puis, aussi vite qu'il était parti, il se retrouva dans la chambre d'hôpital. Il se tourna vers Meda et dit : « Chérie, tout va bien aller. Ne t'inquiète pas, Dieu a entendu nos prières. »

Une infirmière entendit sa remarque. Elle demanda : « Révérend Branham, que voulez-vous dire? »

Bill expliqua : « Dans trois jours, Mme Andrews va me préparer une tarte. Si cela n'arrive pas, je quitterai le ministère. »

Ils retournèrent chez M. Andrews et Bill lui dit : « Ainsi dit le Seigneur, 'votre femme va être guérie'. Ne vous inquiétez pas, M. Andrews. »

« Comment pouvez-vous en être sûr? »

« Dieu me l'a montré par vision, de la même façon qu'Il me l'a montré pour Mme Reed, qui est maintenant à la maison et se sent bien. » Mais Bill ne mentionna pas la tarte aux pommes.

Bill et Meda retournèrent chez eux. Deux heures plus tard, M. Andrews frappa de nouveau à leur porte : « Pasteur, le médecin dit qu'elle est en train de mourir. Elle émet des râles d'agonie dans sa gorge. »

« Mais, le Seigneur Jésus a dit qu'elle allait vivre », répondit Bill, essayant de le rassurer. « Ne croyez-vous pas ce que je vous ai dit? »

« Eh bien, pasteur, j'aimerais bien, mais, les médecins disent qu'elle ne peut pas survivre encore une heure. »

« Peu importe ce que les médecins disent. Lorsque Dieu dit quelque chose, cela doit arriver. »

Nerveux et pas confiant du tout, M. Andrews partit à l'hôpital. Meda, se souvenant à quel point Mme Andrews avait l'air mal en point, demanda à son mari : « Bill, que penses-tu réellement? »

« Ne t'inquiète pas pour ça. Dieu l'a dit et ça règle la question. Dans trois jours, cette femme va me préparer une tarte aux pommes et je serai assis sous le porche, lorsque je mangerai le premier morceau. Si cela ne se produit pas, alors Dieu ne me parle pas. »

Une heure plus tard, M. Andrews revint tout excité en criant : « Pasteur, savez-vous ce qui s'est passé? »

Bill venait juste de finir d'assembler son revolver. Il fit tourner le baril, le referma et glissa l'arme dans son étui : « Que s'est-il passé, M. Andrews? »

« Toute l'eau qui était en elle est partie. Elle s'est redressée dans son lit et a dit, 'Je meurs de faim.' Lorsqu'une des infirmières lui a apporté du bouillon de poule, elle a dit, 'Je ne veux pas de bouillon ; je veux des saucisses et de la choucroute.' Pasteur, ils ont dit que je pourrais la ramener à la maison dans quelques jours! »

Trois jours plus tard, alors que Bill était assis sous le porche, Mme Andrews arriva au coin de la maison, une tarte dans les mains. Bill se leva et mangea le meilleur morceau de tarte aux pommes de sa vie.

Le jour suivant, Bill vendit sa bicyclette remise à neuf pour 10 \$ [7 euros], juste assez pour payer ses emprunts du mois en cours. Il sut que le Seigneur prenait soin de lui.



Bill et son Assemblée au Tabernacle en 1944



M. et Mme. John Ryan

Chapitre 28

Un ange apporte une commission

1946

PENDANT PLUSIEURS HEURES, Bill marcha de long en large dans la salle d'attente de l'hôpital. Dans une salle d'accouchement toute proche, Meda était en train de mettre au monde son premier enfant. Ce n'était pas une naissance facile. À la fin, le médecin dut sortir la petite fille par césarienne. C'était le 21 mars 1946, cinq jours avant le vingt-septième anniversaire de Meda.

Un peu plus tard ce jour-là, le médecin recommanda à Bill de ne plus avoir d'enfant. Selon son avis de spécialiste, le corps de Meda ne pourrait pas supporter le stress d'un second accouchement. Bill accepta ce conseil avec philosophie. Il avait presque trente-sept ans. Quelques années plus tôt, il avait cru que Billy Paul serait sa seule famille. Il avait maintenant non seulement une femme qu'il chérissait, mais aussi une petite fille. Si Dieu avait décidé qu'il n'aurait pas d'autre enfant, il ne s'en plaindrait pas.

Meda et Bill nommèrent leur nouvelle petite fille Rebekah. Même si elle faisait paraître leur maison de deux pièces encore plus petite, Rebekah compensait cet inconvénient en ajoutant un soupçon de fraîcheur aux journées de Bill, qui, autrement, auraient été surchargées de périodes de découragement et de doute.

La dépression de Billy avait de profondes racines. Depuis qu'il avait laissé passer sa chance de prêcher parmi les églises pentecôtistes, il y avait de cela presque dix ans, Bill avait rarement été satisfait de sa relation avec Dieu. Même s'il avait prié, étudié, prêché ou témoigné pendant toutes ses années, il lui semblait qu'il n'allait nulle part avec tout ça. Bien sûr, il y avait eu quelques visions et de nombreuses guérisons, certaines exceptionnelles. Mais, paradoxalement, ces événements rendaient Billy plus troublé et confus qu'autre chose, car ils étaient farouchement critiqués par presque tous les pasteurs de la région. Les pasteurs les plus sévères disaient de Bill qu'il était un séducteur possédé du diable et un charlatan sans scrupules. Les plus gentils le décrivaient comme un homme bien intentionné qui était séduit. Mais ils s'entendaient tous pour dire que les visions que Bill avait et les miracles qui suivaient, étaient opérés par des puissances démoniaques ; Dieu ne faisait tout simplement plus ce genre de choses.

Lorsque Bill était devenu chrétien, au début, il avait été décontenancé par de telles attitudes de condamnation chez les pasteurs. Après tout, les visions qu'il voyait s'étaient toutes réalisées et étaient généralement bénéfiques, montrant le chemin conduisant à une guérison miraculeuse dans

la vie de quelqu'un. Comment quelque chose produisant de si bons résultats pouvait-il être inspiré par le Prince des ténèbres? Mais après tant d'années de critiques de la part de ses pairs, Bill commença à penser autrement. Si tant d'hommes bien informés, ses collègues de travail pour l'Évangile de Jésus-Christ, s'accordaient pour dire que les visions étaient inspirées par les démons, alors les visions devaient venir de la mauvaise source. Cela tourmentait affreusement l'âme de Bill. Parce qu'il aimait Jésus-Christ de tout son cœur, la pensée du diable ayant une étrange et inexplicable puissance dans sa vie rendait Bill malheureux. Il pria depuis longtemps pour être délivré d'événements aussi extraordinaires, demandant : « S'il Te plaît Dieu, enlève cette chose de moi. Je ne veux plus jamais voir cela. Père Céleste, je suis un chrétien, maintenant. Je n'appartiens pas à Satan ; j'appartiens à Toi. S'il te plaît, ne laisse pas ces choses étranges m'arriver de nouveau. Ne me laisse pas continuer comme maintenant. Je veux être comme les autres pasteurs chrétiens, étudiant simplement la Parole comme on m'a enseigné. »

Cette prière ne fut pas exaucée. Peu après la naissance de sa fille Rebekah, il eut une autre vision dans laquelle il se vit marcher sur une route en direction du nord-est. A ce moment-là, l'Esprit de Dieu lui fit faire demi-tour et lui désigna l'ouest. Bill vit une grande plaine, puis une montagne qui s'élevait de la prairie, une montagne avec un imposant clocher au sommet.

Un ange se tenait derrière Bill, sur sa droite, hors de sa vue. L'ange lui commanda : « *Va à l'ouest vers cette montagne.* »

Bill obéit. En s'approchant, il vit une porte au pied de la montagne. Il pénétra à l'intérieur et rencontra une belle femme vêtue d'une robe de mariée. La robe compliquée, qui avait dû être blanche comme la neige à une certaine époque, était maintenant tachée et souillée. La femme dit : « Bonjour, je suis Mme Méthodiste. Êtes-vous Frère Billy Branham? »

« Oui. Dites-moi, pourquoi votre robe est-elle toute tachée? »

« Oh, cela » dit-elle en faisant un geste de la main pour montrer qu'elle ne s'en souciait pas. « J'ai été *tellement* occupée. »

« C'est juste » acquiesça Bill. « Vous, les méthodistes, vous avez tellement d'organisations et de sociétés dans vos églises, que vous n'avez pas eu beaucoup de temps pour le Seigneur. »

Mme Méthodiste dit : « On m'a dit que vous étiez envoyé vers moi. Peut-être devrais-je aller réveiller mon mari. » Puis, elle descendit un tunnel latéral en hâte et ne revint pas.

Regardant à gauche, Bill aperçut une petite pile de miches de pain croustillant entourée d'un troupeau de poules blanches. Les poules regardaient le festin du coin de l'œil en piaillant ; certaines picoraient un peu, mais la plupart des miches de pain étaient toujours intactes.

L'ange demanda : « *Les connais-tu?* »

« Non! » répondit Bill.

« *C'est ton tabernacle et ils ne veulent plus manger le Pain de Vie. Je t'envoie plus loin à l'ouest.* »

Continuant vers l'ouest, Bill quitta la montagne et arriva dans un désert aride où il vit une grande structure, ressemblant à une tente ou une cathédrale. Bill entra à l'intérieur par les côtés ouverts et monta sur une estrade dressée. Il s'arrêta enfin devant un épais rideau.

L'ange ordonna : « *Tire le rideau!* »

Lorsque Bill tira sur la cordelette, le rideau glissa sans effort d'un côté, révélant une immense pile du Pain de Vie.

L'ange dit : « *Donne ceci à manger aux gens!* »

Bill se retourna pour apercevoir une multitude de gens revêtus de robes blanches arriver de toutes les directions, se rassembler sous le pavillon et former une vaste audience. Puis, la vision se termina.

Cette vision troubla Bill encore plus que d'habitude. Il avait prié si fort dernièrement pour être délivré de ces distractions indésirables. Et voilà qu'il avait une autre vision. Pourquoi Dieu permettait-Il à Satan de le harceler comme ça? Comme pour empirer les choses, la vision avait l'air si spirituel. Elle ne faisait qu'apporter d'autres questions. Pourquoi la direction de l'ouest? Pourquoi la montagne du Pain de Vie était-elle aussi immense? D'où venaient tous ces gens? Et, finalement, comment pourrait-il nourrir tous ces gens avec le Pain de Vie? Après tout, il n'était qu'un pauvre pasteur de petite ville, sans éducation. Pourquoi tant de gens viendraient-ils l'écouter prêcher l'Évangile? Pourtant, jusque-là, les visions n'avaient jamais été fausses. C'était probablement là la question qui troublait le plus Bill : pourquoi le diable lui donnerait-il des visions qui s'accomplissaient réellement? Pourquoi? Pourquoi? Pourquoi? Tout cela semblait tellement troublant.

À midi, le mardi 7 mai, Bill stationna son camion de service au 922 de la 8^e rue Est devant sa maison, juste en face du Branham Tabernacle. Comme il sortait de son véhicule, Roger Gibbs, un membre de sa congrégation, se stationna juste derrière lui.

Roger dit : « Billy, viendrais-tu à Madison avec moi, cet après-midi? »

« Désolé, Frère Roger, mais je ne peux pas. Je dois aller patrouiller à Henryville. Mais entre, ma femme a préparé à dîner. »

« Non, je ferais mieux d'y aller. On se verra à l'église, dimanche. »

« D'accord, à dimanche. »

Bill releva ses manches et se lava les mains au robinet du jardin. Puis, il fit le tour de la maison, débouclant son ceinturon pour poser son étui à revolver sous le porche. Il y avait un grand érable qui ombrageait cette partie du terrain. Bill se trouvait sous ses branches, lorsqu'il entendit le vent mugir au-dessus de lui. Il leva les yeux et sursauta en voyant un énorme tourbillon qui se dirigeait droit sur lui. Il semblait arracher l'arbre et le toit de la maison, projetant toutes les feuilles et les bardeaux contre sa poitrine. Bill trébucha et tomba sur le perron, à moitié évanoui.

Roger Gibbs sauta de son auto et courut vers son pasteur : « Frère Bill, que se passe-t-il? »

Lentement, Bill regarda autour de lui, ne comprenant pas ce qui s'était passé. Le tourbillon n'était plus là. Il faisait chaud et tout était calme. Il regarda la cime de l'érable, puis le toit de sa maison. Étonnamment, ils étaient intacts et n'avaient subi aucun dommage. Il réalisa alors ce que c'était : « Je vais bien » dit-il d'une voix absente. « Frère Roger, tu peux y aller. Ça va aller, merci. »

Meda sortit de la maison en courant, avec une cruche d'eau : « Bill, est-ce que tu t'es évanoui? »

Repoussant l'eau, Bill dit : « Non, je vais bien. »

Après le départ de Roger, Meda le pressa de questions pour avoir des précisions. « Qu'est-ce qui s'est vraiment passé, Billy? Es-tu malade? »

« Non, chérie. C'est de nouveau la même chose. »

Elle l'aïda à se relever : « Rentre. Le dîner est prêt. »

« Meda, chérie, je suis fatigué de cela. » Sa voix trahissait la souffrance causée par ses doutes les plus secrets et sa dépression. « Je sais dans mon cœur que j'aime Jésus-Christ. Je ne veux pas que le diable ait quoi que ce soit à voir avec moi. J'ai prié et supplié Dieu de ne pas laisser ces choses m'arriver de nouveau, mais ça revient quand même. Je ne peux pas continuer comme cela. Tout le monde me dit que je suis possédé par un démon et moi j'essaie de vivre une vie chrétienne. Je suis prisonnier! »

« Billy, tu ne devrais pas écouter ce que ces gens te disent. »

« Mais chérie, regarde ces autres pasteurs. Ils ne sont pas harcelés par ce genre de chose. »

Meda pouvait voir la détermination grandir dans les yeux cernés de son mari et cela lui fit peur : « Que veux-tu faire? »

« J'aimerais que tu téléphones à mon patron et que tu lui dises que je ne travaillerai pas cet après-midi. Peut-être que je serai de retour demain ; peut-être que je ne reviendrai jamais. Dis-lui, si je ne suis pas de retour d'ici vendredi, de mettre un autre homme à ma place. Meda, j'ai économisée 17 \$ [12 euros] à la banque. Ça suffira pour vivre en mon absence. »

« Bill, où est-ce que tu t'en vas? Que vas-tu faire? »

« Je monte dans ma grotte, à Green's Mill, pour mettre les choses au point avec Dieu. Je ne sais pas quand je reviendrai à la maison ; ça peut être dans deux jours ou dans deux semaines. Meda, je ne sortirai pas de cette grotte avant que Dieu me promette qu'Il chassera cela de ma vie et ne laissera plus jamais ces choses m'arriver. »

Lorsqu'il arriva dans la région sauvage de Tunnel Mill, Bill stationna son automobile dans un creux, à un virage serré de la route. Après avoir marché un mille et demi [2,4 km] le long de cette piste, il arriva à une vieille cabane abandonnée. Étant enfant, il s'était souvent arrêté dans cette vieille cabane abandonnée alors qu'il chassait, pêchait et tendait des pièges dans ces bois. Lorsqu'il était devenu un Chrétien, il venait prier ici à l'occasion ; c'était lorsqu'il ne voulait pas

s'aventurer plus loin jusqu'à sa caverne secrète. Demain, il se dirigerait jusqu'à cette caverne. Maintenant il voulait lire sa Bible ; aussi, il s'arrêterait ici et y passerait la nuit.

Il pénétra par la porte ouverte et regarda autour. L'intérieur de la cabane était vide sauf une couple de boîtes de bois et un petit poêle à bois en acier auquel il manquait la partie supérieure. Le plancher était fait de simples planches de bois et il y avait seulement une fenêtre. Bien entendu, la fenêtre n'avait pas de vitre. Déplaçant les boîtes près de la fenêtre, Bill en utilisa une comme chaise et l'autre pour une table. Il ouvrit sa Bible dans 1 Corinthiens et commença à lire. Une partie du chapitre 14 remua ses émotions. Les versets 32 et 33 mentionnaient : « *Les esprits des prophètes sont soumis aux prophètes ; car Dieu n'est pas un Dieu de désordre mais de paix.* » Voilà ce après quoi le cœur de Bill soupirait, la paix. Depuis qu'il était un jeune garçon, depuis sa première vision, il avait toujours été rempli de confusion. Le fait de devenir chrétien avait rendu certaines choses plus claires, mais cette confusion persistait. Où était cette paix promise par Dieu? Et qu'est-ce que la Bible voulait dire par « *Les esprits des prophètes sont soumis aux prophètes?* »

Lorsque la lumière devint trop faible pour qu'il puisse continuer à lire, il ferma sa Bible et arpenta le plancher de la cabane. Quelques-unes de ces vieilles planches craquaient sous ses pas. Son âme semblait grincer elle aussi, luttant contre quelque chose, ou peut-être pour quelque chose, comme pour une délivrance. Il pria : « Père, pourquoi laisses-Tu ces choses étranges m'arriver? Tu sais que je T'aime. Je ne veux pas être possédé du diable. Je ne veux pas que ces choses m'arrivent. S'il Te plaît, ô Dieu, ne laisse plus ces choses m'arriver. Je ne veux pas aller en enfer. À quoi me sert-il de prêcher et de faire tant d'efforts, si je suis dans l'erreur? Et je ne fais pas que me diriger vers l'enfer, j'égare aussi des centaines de personnes. »

Les heures passèrent lentement, mais pas une fois il ne tomba endormi. Il était trop démoli dans son esprit pour dormir. La pièce était sombre, quoique que légèrement éclairée par la lumière des étoiles qui filtrait au-travers la fenêtre et la porte. Il s'arrêta à la fenêtre, regardant le ciel nocturne. Ses pensées demeuraient concentrées. Alors que ses yeux regardaient vers les cieux, son esprit s'élevait au-delà de la lune et des étoiles et de la dimension du temps et d'éternité, cherchant un endroit où il pourrait finalement communier avec son Créateur. Après un moment, il se leva et se remit à faire les cent pas, plaidant avec Dieu de le délivrer de cette étrange chose qui le suivait continuellement de près. Quelques fois, il priait à haute voix ; quelques fois, il priait silencieusement ; et quelques fois, il pensait seulement à sa situation désespérée.

C'était plusieurs heures après minuit qu'il s'assit sur une boîte pour reposer ses jambes. Il pria à haute voix : « Seigneur, s'il Te plaît, délivre-moi. Tu connais mon cœur. Tu sais que je T'aime. Tous ces gens d'église n'arrêtent pas de me dire que l'esprit qui évolue autour de moi vient du diable. Pourquoi permets-Tu que ma vie soit tourmentée comme cela? Ô Dieu, je resterai ici jusqu'à ce que je meure si Tu ne viens pas me délivrer de ma prison. Pourquoi ne me délivres-Tu pas de cette chose pour que je puisse être comme les autres ministres? »

Il sentit de nouveau cette étrange pression, incontestablement réelle, encore mystérieuse, comme si une présence invisible était entrée dans la cabane. Bill en eut la chair de poule et ses cheveux se dressèrent sur sa tête. Peut-être le Seigneur était-Il sur le point de lui donner la

réponse qu'il avait demandée. Il s'assit silencieusement dans la nuit, dans l'attente d'entendre la voix du Seigneur. Pendant qu'il attendait, il fut frappé par une nouvelle pensée : et si tous ces pasteurs avaient tort? Bill n'avait encore jamais envisagé une telle possibilité. Et s'ils avaient tort? Et si c'était Dieu, et non Satan, qui était derrière ces étranges expériences qui le suivaient? Mais, si c'était le cas, comment se faisait-il que des gens possédés du diable comme les diseurs de bonne-aventure, les astrologues ou les médiums pouvaient reconnaître un don dans sa vie et que, par contre, ces ministres chrétiens l'ignoraient?

Dès qu'il formula cette question avec des mots, la réponse survint avec la force d'une météorite. Lorsque Jésus vint au monde, ce sont les observateurs d'étoiles, des astrologues, qui virent l'étoile à l'est et la suivirent jusqu'à Bethléem³¹. Pas un seul homme saint en Palestine ne la vit ; ou s'il l'avait vue, ils ne la reconnurent pas comme le signe que cela représentait. Se pourrait-il que ce soit la même étoile qui soit apparue au-dessus de la rivière Ohio, en 1933, pendant qu'il baptisait des gens après ses premières réunions de réveil? Il se souvenait si clairement de cet événement ; l'eau lisse et transparente, le ciel bleu sans nuages, la boule de feu tourbillonnante, la voix qui déclara : « *Comme Jean le Baptiste a été envoyé pour annoncer la Première Venue de Jésus, ainsi tu es envoyé avec un message comme précurseur de sa Seconde Venue.* » Bill se souvenait du groupe d'hommes d'affaires, plus tard cet après-midi-là, qui était venu vers lui et lui avait demandé ce que ça signifiait. Il ne savait pas, à cette époque. Il ne l'avait pas su pendant toutes ces années. Mais, maintenant... maintenant, dans le silence de la nuit, après avoir pleuré toutes les larmes de son corps ; après avoir plaidé avec Dieu d'enlever de lui ces visions et de ne jamais les laisser se produire de nouveau ; maintenant, pour la première fois de sa vie, il se demandait s'il n'avait pas demandé à Dieu la mauvaise chose!

Le tableau de sa vie étrange qui, pendant de si nombreuses années avait été embrouillé et difficile à comprendre, commençait maintenant à devenir étonnamment clair. Il vint à l'esprit de Bill qu'à l'époque où Jésus marchait sur la terre, Israël débordait d'hommes religieux, pharisiens, sadducéens, avocats, scribes, prêtres et rabbins. Beaucoup de ces hommes étaient des érudits, très versés dans les Écritures. Pourtant, chose curieuse, lorsque Jésus commença son ministère public, la plupart d'entre eux le renièrent froidement, traitant Jésus de démon, de Belzébub, de prince des diseurs de bonne-aventure, le meilleur médium de tous.³² Chose encore plus étrange, des gens possédés du diable identifièrent Jésus correctement, disant : « Il est le Fils de Dieu! »

Bill se mit à trembler, alors que les Écritures affluaient dans son entendement. Les prédicateurs en Israël disaient que Jésus était un démon ; les démons disaient que Jésus était le Saint d'Israël. Ce modèle pouvait-il s'appliquer à la vie de Bill? « Oui » pensa-t-il ; oui ce modèle ne se limitait pas seulement à la vie de Christ. Lorsque Paul et Silas prêchèrent l'Évangile en Asie Mineure, la plupart des Juifs les considérèrent comme de faux enseignants et des faiseurs de troubles ; alors que dans la cité de Philippes, une diseuse de bonne aventure, une fille clairement possédée par un démon, proclama que Paul et Silas étaient des serviteurs du Dieu très haut qui

³¹ Mathieu 2:1-11

³² Matthieu 9:32-34, 10:25 et 12:22-28 ; Marc 3:22-26 ; Luc 11:15-20

montraient aux gens la voie du Salut.³³ Puis, Bill se souvint de la façon dont Jésus et Paul traitaient les démons, les chassant et leur commandant de sortir de leurs corps, - ce qu'ils faisaient. Ni Jésus, ni Paul n'avaient besoin de l'aide du diable – mais c'était intéressant de voir que les gens possédés de démons, regardant dans les réalités spirituelles, pouvaient reconnaître le vrai Esprit de Dieu sur quelqu'un lorsqu'ils le voyaient.

« Peut-être que j'ai été dans l'erreur pendant tout ce temps » pensa Bill. « Peut-être aurais-je dû accepter cela au lieu de le combattre. » Et il pria à haute voix : « Ô Dieu, si j'ai fait erreur et essayé de me détourner de quelque chose qui venait de Toi, parce que je ne pouvais pas le comprendre ; si j'ai mal agi, pardonne-moi, s'il Te plaît. »

Lorsqu'il eut terminé cette prière, il vit le scintillement d'une lumière briser l'obscurité. Cela le fit tressaillir. Il avait sa tête inclinée, ainsi il voyait cette lumière scintiller sur le plancher. Instantanément il leva la tête pour voir que produisait cela, pensant que quelqu'un venait sur le sentier avec une lampe de poche? Mais la lumière ne venait pas de l'extérieur ; c'était dans la pièce - un petit point de lumière suspendu en l'air qui palpitait d'énergie, devenant de plus en plus gros et brillant jusqu'à ce que ce soit une boule de feu vibrante et tourbillonnante illuminant l'intérieur de la cabane. Bill plissa les yeux et mit la main devant son visage pour se protéger de la lumière éblouissante. Puis, il entendit un léger *clump, clump, clump* de pas sur le plancher de bois. Juste en dessous de la lumière ambre, Bill aperçut un pied nu et une robe blanche. Puis, un homme sortit de cette lumière.

C'était un homme comme Bill n'en avait jamais vu auparavant! Il était très grand, au moins six pieds [2 m] de haut et devait peser près de 200 livres [90 kg]. Il avait des bras énormes croisés sur la poitrine. Ses cheveux noirs tombaient jusque sur ses épaules. Il avait l'air d'avoir environ trente ans. Son visage sans barbe était foncé, de couleur olive. Et quels yeux! Ces yeux foncés et perçants semblaient regarder directement à l'intérieur de lui, dans son âme.

Comme cet homme s'approchait à la droite de Bill, la lumière ambre diminua en montant vers le plafond de la grotte et s'arrêta juste au-dessus de la tête du visiteur, vibrant et tournoyant toujours. Bill était assis là, glacé de terreur. Il se mordit le doigt tellement fort qu'il se mit à saigner. L'homme s'arrêta et le regarda avec une expression de bonté. Bill se rappellerait toujours ce visage, même s'il n'arrivait jamais à le décrire avec précision - un visage si gentil, si paisible, et en même temps, possédant une telle force de caractère qu'il semblait qu'il pourrait créer un nouveau monde avec juste une parole.

D'une voix douce et profonde, l'homme dit : « *Ne crains pas...* »

Aussitôt que Bill entendit cette voix, sa peur s'envola. C'était lui! Il ne faisait aucun doute. C'était la même voix qui lui avait parlé du peuplier lorsqu'il n'était qu'un petit garçon, disant, *Il y aura un travail à faire pour toi quand tu seras plus âgé.* » Bill ne pourrait jamais oublier cette voix. Il l'avait entendue tellement de fois au fil des ans. Cet homme devait être le même ange que celui qui avait parlé à Bill dans toutes ces visions. Bill n'avait jamais bien pu le voir avant. Parfois, l'ange s'était tenu juste derrière lui, à sa droite, mais hors de sa vue. A d'autres occasions, l'ange

³³ Actes 13:45 et 50; 14:2 et 19; 17:5; 22:22; et 24:1-9; Paul réprimande un mauvais esprit : Actes 16:16-18

s'était montré, mais son image avait toujours été floue, si bien que Bill n'avait jamais pu distinguer ses traits correctement. Mais, maintenant, Bill le voyait clairement. Et ce n'était pas une vision! L'homme excitait les sens de Bill de manière aussi réelle que le sang qui coulait au bout du doigt que Bill avait mordu de terreur.

L'ange continua : *« Je suis envoyé de la présence du Dieu Tout-Puissant pour te dire que ta naissance particulière et l'existence mal comprise que tu as vécue jusqu'à maintenant avaient pour but d'indiquer que tu es sur le point de recevoir un don de guérison divine pour aller à travers le monde et prier pour les malades. Si tu es sincère quand tu pries et si tu peux amener les gens à te croire, rien ne résistera à tes prières, pas même le cancer. Tu iras aux extrémités de la terre et tu prieras pour des rois, des autorités et des gens puissants. Tu prêcheras à des multitudes dans le monde entier et des milliers de gens viendront à toi pour demander conseil. Tu dois leur dire qu'au ciel, leurs pensées parlent plus fort que leurs paroles. »*

Bill entendit les paroles de l'ange aussi clairement que s'il écoutait son patron lui donner des instructions pour son travail aux Services publics de l'Indiana ; mais il ne pouvait pas imaginer comment il pourrait remplir une tâche aussi noble : *« Monsieur, je suis un homme pauvre et je vis parmi des gens pauvres. Comment pourrais-je aller à travers le monde? Et comment pourrais-je me faire comprendre? Je suis allé seulement à l'école primaire. Peut-être qu'il faudrait quelqu'un avec assez d'éducation pour parler aux gens. Ils ne voudront pas m'écouter. »*

Le visage de l'ange devint sévère : *« Comme il fut donné au prophète Moïse deux signes pour prouver qu'il était envoyé de Dieu, il te sera aussi donné deux signes.³⁴ Premièrement, lorsque tu prendras avec ta main gauche la main droite de la personne pour laquelle tu prieras, tu seras capable de discerner la présence de la maladie par des vibrations que tu sentiras dans ta main gauche. Alors, tu prieras pour la personne. Si ta main redevient normale, tu annonceras à la personne qu'elle est guérie ; sinon, demande seulement une bénédiction pour elle et continue ton chemin. Lorsque tu seras sous l'onction de Dieu, n'essaie pas de penser tes propres pensées ; les paroles appropriées te seront inspirées. »*

« Et s'ils ne me croient quand même pas? » demanda Bill.

« Le second signe est plus grand que le premier. Si tu demeures humble et sincère, tu seras capable de dire, par vision, les secrets mêmes de leur cœur. Alors, les gens seront obligés de te croire. Ceci va initier l'Évangile en puissance qui va précéder la seconde venue de Christ. »

Ces mots frappèrent encore plus ses pauvres nerfs qui avaient été mis à l'épreuve par des mois, non, des années de doute et de dépression. Toute son angoisse revint, brûlante et douloureuse : *« Monsieur, c'est la raison pour laquelle je suis ici en train de prier, ce soir. Les hommes d'église me disent que ces visions viennent d'un mauvais esprit. »*

« Ne comprends-tu pas » lui dit l'ange : *« que c'était comme ça du temps de Jésus notre Seigneur? »*

La perception qu'avait Bill du monde spirituel changeait si rapidement qu'il avait de la difficulté à garder son équilibre. *« Dans ce cas, quel genre d'esprit me donne ces visions? »*

« C'est le Saint-Esprit de Dieu. Et maintenant, ces visions vont se multiplier dans ta vie. »

Le fait d'entendre ces mots changea la perception de Bill pour toujours. Il s'était laissé influencer par l'opinion d'autres hommes pendant bien trop longtemps. Il réalisait maintenant à quel point la marche d'un homme avec Jésus-Christ était personnelle.

Les bras de l'ange restaient croisés sur sa poitrine et son visage demeurait impassible. Il instruisit Bill dans l'anglais de King James à chaque fois qu'il citait la Bible, sachant qu'il serait ainsi plus facile pour Bill de reconnaître les Saintes Écritures. L'ange dit : *« Considère la vie de Jésus-Christ. Lorsque Nathanaël se tint pour la première fois en sa présence, Jésus dit, “Voici un Israélite en lequel il n’y a point de fraude!” Nathanaël demanda, “D’où me connais-tu?” Notre Seigneur répliqua, “Avant que Philippe t’ait appelé, quand tu étais sous le figuier, je t’avais vu.”³⁵ Comment notre Seigneur avait-il “vu” Nathanaël? Par vision. Souviens-toi comment le Fils de Dieu a déclaré, : “Le Fils ne peut rien faire de lui-même, mais seulement ce qu’il voit faire au Père ; et tout ce que le Père fait, le Fils aussi le fait également.”³⁶ T’es-tu déjà demandé ce que ça signifiait? Cela signifie que le Père donnait des visions au Fils pour Lui montrer ce qu’Il devait faire. Il prouva cela à la piscine de Béthesda, lorsqu’il passa à travers une foule de gens malades et nécessiteux pour aller guérir un homme en particulier. »³⁷*

« Les visions montraient par avance au Seigneur Jésus ce qui allait arriver. Te souviens-tu qu’Il savait que Pierre allait trouver une pièce d’or dans un poisson?³⁸ Rappelle-toi comment le Seigneur Jésus, alors qu’il approchait de Jérusalem, dit à ses disciples, “Allez au village qui est devant vous ; vous trouverez aussitôt une ânesse attachée, et un ânon avec elle ; détachez-les, et amenez-les-moi. Si quelqu’un vous dit quelque chose, vous répondrez, le Seigneur en a besoin. Et à l’instant, il les laissera aller.”³⁹ Cela ne s’est-il pas déroulé exactement comme le Seigneur l’avait dit? Il savait cela parce que le Père le lui avait montré en vision premièrement. »

« Il viendra un temps dans ton ministère où les visions te révéleront les secrets cachés des cœurs des gens qui les empêchent d’être guéris. Regarde la femme au puits en Samarie. Jésus lui parla jusqu’à ce qu’Il contacte son esprit ; puis, par vision, Il vit où se trouvait son problème. Il dit, “Va, appelle ton mari et reviens ici.” Lorsque la femme répliqua, “Je n’ai pas de mari,” Jésus répondit, “Tu as bien fait de dire, Je n’ai pas de mari. Car tu as eu cinq maris et celui que tu as maintenant n’est pas ton mari.” Cela amena la femme à s’exclamer, “Seigneur, je vois que tu es un prophète.”⁴⁰ Si tu es sincère, cela arrivera aussi dans ton ministère. »

L'ange fit une pause, laissant ainsi à Bill une chance de répéter ses doutes : « Monsieur, je ne sais pas comment cela pourrait se produire dans ma vie. Je suis pauvre et sans éducation... »

L'ange l'interrompit : *« N’oublie jamais que Jésus-Christ est le même hier, aujourd’hui et pour toujours, comme les Écritures le déclarent.⁴¹ Ce n’est pas toi qui accompliras ces choses ; ce sera le Seigneur Jésus-Christ. Souviens-toi que Jésus a promis à ses disciples, “Celui qui croit en moi fera, lui aussi, les œuvres que je fais, et il en fera aussi de plus grandes, parce que je m’en vais vers le Père... Encore un peu de temps, et le monde ne me verra*

³⁵ Jean 1:43-51

³⁶ Jean 5:19

³⁷ Jean 5:1-15

³⁸ Matthieu 17:24-27

³⁹ Matthieu 21:1-7, Marc 11:1-7, Luc 19:28-35

⁴⁰ Jean 4:6-19

⁴¹ Hébreux 13:8

*plus, mais vous, vous me verrez parce que moi je vis, et que, vous aussi, vous vivrez. En ce jour-là, vous connaîtrez que moi, je suis en mon Père, vous en moi, et moi en vous.»*⁴²

Qu'est-ce que Bill pouvait dire de plus? Devant lui se tenait un messager de Dieu avec une commission extraordinaire ; que lui, Billy Branham, allait avoir un don de guérison pour les peuples de la terre. Cela semblait presque impossible. Il se sentait effrayé, dépassé par tout cela et pourtant, quelque chose au plus profond de son cœur remuait à la pensée des Écritures que l'ange avait appliquées à sa vie, des Écritures qui semblaient avoir un sens dans la vie excentrique de Bill. Pourtant, il hésitait.

« *Je serai avec toi* » lui dit l'ange.

Billy prit sa décision : « J'irai. »

L'ange ne sourit pas. Il approuva seulement de la tête une fois et dit : « *Chaque fois que tu éprouveras le même sentiment que tu ressens présentement en ma présence, tu sauras que je suis là.* »

La boule de feu au-dessus de la tête de l'ange commença à grossir, crépitant et tourbillonnant, lançant des étincelles. L'ange sembla s'évaporer au centre de cette étoile. Puis, la Colonne de Feu disparut à travers le plafond.

Instantanément, la pièce était sombre et silencieuse, faisant que Bill se questionna sur sa propre santé mentale. Avait-il réellement parlé avec un ange ; ou était-ce un rêve réaliste? Il mit un doigt entre ses dents et se mordit assez fort pour prouver qu'il ne rêvait pas. Il était réveillé et correct. Cela signifiait que l'ange qu'il venait de voir était aussi réel que le goût du sang au bout de son doigt. Non, il ne douterait pas d'un seul mot de ce que l'ange lui avait dit.

Bill s'agenouilla sur le sol, joignit les mains et dit : « Père Céleste, merci de m'avoir envoyé ton ange pour m'expliquer les choses. Cela paraît impossible que tout cela va m'arriver à moi, que je vais prêcher à des multitudes dans le monde entier et que je vais prier pour des rois et des dirigeants et tout cela. Je suis si pauvre. Comment pourrais-je me le permettre? Je sais que par moi-même, je ne le peux pas. Mais je sais aussi que Tu peux faire toutes choses. Seigneur, j'irai et je Te promets que je demeurerai sur le champ aussi longtemps que Tu pourvoiras à mes besoins de sorte que je n'aie jamais à mendier de l'argent. »

Ce mercredi matin, le 8 mai 1946, William Branham retourna chez lui un homme nouveau.

Chapitre 29

Le signe dans sa main

1946

APRÈS QUE WILLIAM BRANHAM eut raconté à sa femme la commission de l'ange, il appela immédiatement son ancien pasteur. Le Dr Roy Davis était maintenant évêque de toutes les églises missionnaires baptistes de cette section de l'Indiana. Même si Bill et le Dr Davis avaient eu des désaccords dans le passé, Bill respectait toujours le jugement de cet homme plus âgé et le considérait comme son mentor. Et maintenant, plus qu'à n'importe quel autre moment de sa vie, Bill avait besoin de conseils. L'ange lui avait dépeint un fantastique tableau d'un ministère mondial, mais ne lui avait donné aucun indice quant à savoir où commencer et dans quelle direction aller. Peut-être le Seigneur voulait-Il qu'il commence dans le cadre de l'Église baptiste missionnaire. Si tel était le cas, le Dr Davis pourrait l'aider à démarrer.

Assis dans le bureau de l'évêque, Bill décrivit l'angoisse et la dépression qu'il avait vécues à la pensée que le diable pouvait avoir une influence sur sa vie. Il raconta comment hier, un érable avait semblé se briser et lui tomber dessus, et comment il s'était résolu à aller dans les bois et à n'en revenir que lorsque le Seigneur l'aurait rencontré et délivré de son agonie. Il parla au Dr Davis de la boule de feu tourbillonnante dans la cabane et de l'ange qui en était sorti. Il dépeignit le visage de l'ange, puis commença à partager ce que l'ange lui avait dit, comment il allait prier pour des rois et des dirigeants, et comment des gens allaient venir à lui des quatre coins du monde pour lui demander des conseils.

A ce moment-là, le Dr Davis l'interrompit et rendit brusquement son verdict : « Billy, qu'as-tu mangé pour souper, cette nuit-là? Tu as manifestement fait un cauchemar. » Bill se senti désemparé : « Dr Davis, je n'apprécie pas cela du tout. » Le vieil homme balaya la remarque d'un geste de la main : « Oh, va à la maison Billy et oublie cela. C'est encore une de ces hallucinations que tu as. Tu as une imagination débordante. »

« Dr Davis, vous pouvez me dire d'oublier ça, mais Dieu a ancré quelque chose au fond de mon cœur. Et si vous ne me voulez pas, il y en a d'autres qui vont vouloir m'avoir. Je suis dans l'obligation envers Dieu d'aller prêcher au monde. »

Voyant à quel point le jeune homme semblait être sérieux à propos d'une visitation angélique, le Dr Davis tenta de le raisonner : « Billy, tu veux me dire que tu vas aller partout dans le monde et gagner des milliers d'âmes à Christ avec ton niveau de septième année primaire? »

« C'est ce qu'il m'a dit et c'est ce que je crois. »

« Comment vas-tu le faire? »

« Je ne sais pas. J'espérais que vous auriez quelques suggestions. »

Le Dr Davis sourit : « Ma suggestion est que tu ailles à la maison faire une longue sieste. Peut-être seras-tu plus raisonnable lorsque tu te réveilleras. Penses-tu réellement faire face à un monde instruit en leur présentant une telle théologie sur la guérison divine? »

« Ce n'est pas ma guérison divine », riposta Bill. « C'est la promesse de Dieu. C'est Lui qui m'a donné cette commission. »

Le Dr Davis ne fut pas impressionné. « Penses-tu vraiment que les gens vont te croire? »

« Ce n'est pas mon problème » dit Bill résolument. « Mon problème, c'est de demeurer avec la Parole. »

« Billy, si tu prêches une chose pareille, tu vas prêcher aux poteaux qui soutiennent le toit de ton église. »

Bill s'est senti comme frappé. « Dr. Davis, je n'apprécie pas cela du tout. »

Le vieil homme leva son bras et repoussa cette remarque. « Oh, va à la maison et oublie cela, Billy. C'est juste une autre de ces hallucinations que tu viens de voir. Tu as une imagination trop active. »

« Dr. Davis, vous pourriez me dire d'oublier cela mais Dieu a ancré cela à l'intérieur de mon cœur. Si vous ne voulez pas m'avoir, il y en a d'autres qui me voudront. J'ai l'obligation envers Dieu d'aller prêcher cela au monde. »

« Je prêcherai alors la Parole de Dieu aux poteaux, parce que Dieu est capable de ces poteaux de susciter des enfants à Abraham. Si Dieu m'envoie, il y aura quelqu'un là-bas qui croira cela. »

Bill quitta la maison du Dr Davis toujours aussi déterminé à suivre la commission de l'ange malgré les conséquences ou les difficultés. Toutefois, les moqueries de l'évêque avaient laissé un petit doute dans son cœur, qui le fatigua et le déranga le reste de la semaine. Après tout, cela semblait être un rêve absurde ; comment le modeste petit Bill Branham pourrait-il apporter un don de guérison divine aux peuples de la terre? Si l'on y pensait d'une manière logique, cela paraissait improbable.

Un certain vendredi après-midi, Bill descendait la rue Spring vers la pharmacie Mason pour aller encaisser son chèque hebdomadaire de 28 \$ [20 euros] et ramener des biberons et des tétines de caoutchouc pour que sa petite Rebekah de six semaines puisse commencer à boire du thé de cataire. Bill venait de sortir du travail et portait encore son uniforme de garde-chasse. Comme il s'approchait du magasin, un autobus venant de Louisville s'arrêta au coin de la rue pour déposer des passagers. La plupart des gens sortirent de l'autobus dans un but précis et s'éloignèrent rapidement, sauf un homme. Cet homme déposa sa valise sur le trottoir et regarda autour de lui d'un air perplexe. Lorsque ses yeux rencontrèrent ceux de Bill, une étrange expression se peignit sur son visage.

Entrant dans la pharmacie pour faire ses emplettes, Bill oublia cet homme bizarre qui était à l'extérieur. Lorsqu'il ressortit, il vit l'homme ramasser sa valise et se diriger vers la pharmacie. L'homme vit Bill et s'arrêta, le fixant de nouveau avec cette expression perplexe. Pendant un instant, Bill pensa que l'homme voulait le voler. Puis, Bill réalisa que cette idée était absurde puisqu'on était en plein jour, à carrefour très fréquenté et qu'il portait toujours son revolver à la ceinture bien en évidence.

Bill tourna pour remonter la rue. Il sentit immédiatement une main lui toucher l'épaule. Se retournant, il vit que c'était cet étranger énigmatique.

« Excusez-moi », dit l'homme. « Êtes-vous un officier? »

« Je suis garde-chasse » répliqua Billy. « Je travaille pour le Département de la faune de l'Indiana. »

L'homme parlait de façon entrecoupée, comme s'il était peu sûr de lui : « Je, euh, je cherche une certaine personne. Peut-être pourriez-vous m'aider. Êtes-vous, euh, connaissez-vous bien l'endroit, ici? »

« J'ai vécu ici pratiquement toute ma vie », dit Bill. « Qui cherchez-vous? »

Le visage de l'homme redevint perplexe. « Je ne suis pas tout à fait certain. Vous allez peut-être penser que je suis fou, mais laissez-moi vous raconter mon histoire. J'habite à Paducah, Kentucky, à environ deux cents milles [320 km] d'ici, en aval de la rivière. Depuis environ deux ans, ma santé s'est détériorée. Au début de la semaine, j'ai fait un rêve dans lequel j'ai vu un grand ange brillant descendre du ciel pour me dire d'aller à Jeffersonville, Indiana, pour demander à quelqu'un du nom de Branham de prier pour moi. Connaissez-vous quelqu'un ici du nom de Branham? »

Le cœur de Bill battait tellement fort d'excitation, qu'il eut l'impression qu'il allait sortir de sa poitrine. Il dit : « Ma mère tient une pension là, juste au coin de la rue. Son nom est Branham. »

« Oh, c'est une Branham. Ne serait-ce pas aussi votre nom? »

« Frère » dit Bill en mettant son bras autour des épaules de l'homme : « un peu plus tôt cette semaine, j'étais dans une cabane, lorsqu'une lumière étincelante est apparue et qu'un ange m'a dit d'aller prier pour les malades. »

L'homme éclata en pleurs. Bill enleva son chapeau et ils s'agenouillèrent tous les deux au coin de la rue et demandèrent à Dieu de redonner la santé à cet homme. Lorsque Bill finit de prier et ouvrit les yeux, il vit que les piétons s'étaient arrêtés. Les hommes, par respect, avaient enlevé leur chapeau et les femmes empêchaient leurs enfants de courir. Bill se sentit comme si l'aiguille de Dieu avait piqué sa peau et retiré définitivement toute ombre de doute. Maintenant, il était certain que Dieu l'envoyait et, si Dieu l'envoyait, Dieu tracerait un chemin pour lui.

LORSQUE BILL entra à l'église, le dimanche suivant, la première chose qu'il entendit fut un nouveau cantique chanté par sa congrégation. Il aima ce qu'il entendit. (Ce chant allait devenir

son refrain favori.) Le rythme suivait une mélodie simple, mais très belle. Alors que Bill écoutait les gens chanter les différents couplets, il sentit la présence de l'ange du Seigneur... comme si l'ange aimait aussi ce chant.

Crois seulement, crois seulement,
Tout est possible, crois seulement...

Jésus est ici, Jésus est ici,
Tout est possible, Jésus est ici...

Seigneur, je crois, Seigneur, je crois,
Tout est possible, Seigneur, je crois...

Ce dimanche-là, Bill fit face à sa congrégation et, sans l'ombre d'un doute dans son esprit, il leur raconta tout ce que l'ange lui avait dit. Il dit : « Des milliers de gens vont venir ici de tout le pays. Ils vont vous pousser dehors. Vous n'aurez pas de place à moins d'être sincères avec Dieu et d'arriver de bonne heure. »

Sa congrégation le crut, y compris un homme qui s'appelait Charlie McDowell. Le lundi, à son travail, Charlie se brûla les yeux en soudant. Le médecin l'assura que sa cécité serait temporaire et durerait seulement huit à dix jours. Mais Charlie appela tout de même Bill pour qu'il vienne prier pour lui. Le lendemain matin, Charlie voyait assez bien pour retourner au travail.

Son patron, M. Morgan, fut surpris de voir Charlie de retour au travail si rapidement. Il le questionna et Charlie lui expliqua que Jésus avait répondu à la prière de son pasteur.

M. Morgan dit : « Je me demande si les prières de votre pasteur auraient de l'effet pour ma femme. Elle est à l'hôpital baptiste, en train de mourir du cancer. »

Charlie répondit : « Je ne sais pas. Pourquoi ne l'amenez-vous pas à l'église, mercredi soir, pour voir. »

Margie, la femme de Morgan, qui avait été infirmière pendant vingt-et-un ans, se mourait du cancer depuis de nombreux mois. Elle avait subi plusieurs chimiothérapies, mais sans succès. Les médecins pratiquèrent une opération exploratoire et découvrirent que le cancer ravageait son corps de la poitrine jusqu'en bas. Le cancer était si avancé, qu'il s'enroulait autour de ses intestins comme les racines d'un arbre s'enroulent autour des conduites d'égouts. En la recousant, les médecins n'eurent qu'un seul pronostic ; il n'y avait plus aucun espoir pour elle.

Le mercredi soir, M. Morgan fit transporter sa femme à l'église sur une civière, pour la réunion du soir. Elle était à peine consciente. Bill regarda la pauvre femme avec pitié. Elle délirait à cause de la douleur. Bill prit sa main droite dans sa main gauche, comme l'ange lui avait dit de faire. Son poignet et son avant-bras commencèrent à vibrer. Sa main enfla et devint rouge foncé. Des petites bosses blanches apparurent sur sa main. Il pouvait sentir les vibrations monter dans son bras, passer à travers son épaule, traverser sa poitrine jusqu'à son cœur.

Levant les yeux vers le mari de la femme, Bill demanda : « Qu'est-ce qu'elle a? »

« Elle se meurt du cancer » dit M. Morgan. « Pouvez-vous l'aider? »

Bill pensa aux mots de l'ange : « *Si tu es sincère et que tu amènes les gens à te croire, rien ne se tiendra devant tes prières, pas même le cancer.* » Il regarda M. Morgan droit dans les yeux : « Monsieur, je crois que Dieu peut la guérir. La question est, le croyez-vous? »

« Oui » répondit M. Morgan.

Bill ferma les yeux et demanda la guérison de la femme au Nom de Jésus-Christ. Soudain, les vibrations dans son bras gauche cessèrent. Bill ouvrit les yeux et fut surpris de voir que sa main gauche était maintenant aussi normale que sa main droite. À ce moment, il eut une vision de Mme Morgan en uniforme d'infirmière, en train de soigner des patients dans un hôpital. Bill se leva et déclara : « Monsieur, ne craignez pas ; car ainsi dit le Seigneur, "Votre femme vivra"! »

Le médecin de Margie Morgan, qui l'avait accompagnée à l'église, protesta : « Excusez-moi, Révérend Branham, mais le cancer serre ses intestins tellement fort que nous ne pouvons même pas lui faire un lavement. »

« Peu m'importe son problème. J'ai eu une vision d'elle en train de s'occuper à nouveau de patients dans un hôpital. Et l'homme que j'ai rencontré dans les bois m'a dit de dire tout ce que je voyais et qu'il en serait ainsi. Et je le crois! »

Le jour suivant, Margie Morgan était complètement consciente et saine d'esprit. Le vendredi, son appétit était revenu, de même qu'une partie de ses forces. Le samedi, au plus grand étonnement de ses médecins, elle marchait dans les couloirs et suppliait pour qu'on la laisse retourner chez elle.

Chapitre 30

Des prisonniers libérés

1946

LES NOUVELLES DE LA GUÉRISON de Margie Morgan se transmirent par le téléphone arabe d'ami à voisin, voyageant et s'étendant de façon mystérieuse, traversant même le fleuve du Mississippi. Bill reçut bientôt un télégramme du Révérend Robert Daugherty de St. Louis, Missouri, lui demandant de venir prier pour sa fille Betty, qui souffrait d'une maladie inconnue. Reconnaisant la main du Seigneur derrière cela, Bill annonça à sa congrégation qu'il irait aussitôt qu'il aurait économisé assez d'argent pour le voyage. Sa congrégation sentit aussi que c'était là la volonté de Dieu. Unissant leurs ressources, ils collectèrent immédiatement les 11 \$ [8 euros] nécessaires pour un billet de train aller-retour. Bill emprunta un costume à un de ses frères et prit un train de nuit pour le Missouri.

Lorsque le train arriva à St. Louis, le matin suivant, Robert Daugherty attendait à la gare. Il avait l'air abattu.

« Frère Branham, avez-vous entendu quelque chose du Seigneur? »

« Non, Frère Daugherty. Comment va votre petite fille? »

Ses épaules s'affaissèrent et sa voix résonna complètement découragée : « Elle est très mal en point. Venez, je vais vous conduire vers elle. »

En conduisant vers sa maison, il expliqua : « Ma fille souffre de cela depuis trois mois. Les médecins sont déroutés. Ses tremblements continuels laissent croire qu'il s'agit de la danse de Saint Guy, mais elle a d'autres symptômes qui infirment ce diagnostic. ⁴³ Les médecins n'ont rien pu faire pour aider. J'ai prié et prié pour elle ; ma famille a prié ; ma congrégation a prié et d'autres pasteurs en ville ont jeûné et prié pour elle. Mais elle ne va quand même pas mieux. »

En arrivant chez eux, Bill rencontra Mme Daugherty. Elle avait l'air découragée ; les coins de ses yeux et de sa bouche étaient tombants. Semaine après semaine, cette mère était demeurée assise au chevet de sa fille malade. Pour ce qui était de la petite Betty Daugherty aux cheveux bouclés, elle souffrait constamment. Elle faisait tellement pitié. Sa lèvre inférieure était rouge vif et enflée parce qu'elle saignait, à force de se mordre de douleur. Elle se balançait constamment

⁴³ La danse de Saint Guy est un trouble du système nerveux qui peut se produire lors d'un certain type d'infection de streptocoque. La condition est latente avec des symptômes qui apparaissent des mois après l'infection. Cela se produit souvent chez les filles et est caractérisé par des mouvements involontaires et saccadés.

d'avant en arrière sur ses draps. La pauvre enfant avait tellement gémi et pleuré, qu'elle n'avait plus de voix. Malgré cela, elle essayait toujours de pleurer.

S'agenouillant près du lit, Bill prit la main droite de la fillette dans sa main gauche. Il fut surpris de ne sentir aucune vibration. L'ange avait dit qu'il sentirait la maladie dans sa main gauche et c'était exactement ce qui s'était produit avec Margie Morgan. Pourquoi ne pouvait-il pas le sentir maintenant? Alors, Bill se souvint : l'ange avait dit qu'il pourrait sentir les vibrations seulement si l'affliction était causée par une vie démoniaque, comme un microbe. Cela signifiait que Betty Daugherty n'avait pas de maladie. Alors, qu'est-ce qui pouvait bien l'affliger?

Bill pria pour la petite fille souffrante, sans résultat immédiat. Ne sachant pas que faire d'autre, Bill suggéra que le Révérend Daugherty et lui aillent à son église pour continuer à invoquer Dieu. Là, dans le silence du sanctuaire, ces deux hommes prièrent pendant trois heures, demandant à Dieu d'avoir pitié de la petite Betty Daugherty. Avant de terminer, Bill pria : « Père Céleste, si Tu permets à cette pauvre fillette de se rétablir, je te promets d'entrer dans le ministère que Tu m'as appelé à remplir. Et je te promets de nouveau de demeurer dans le champ tant et aussi longtemps que Tu pourvoiras à mes besoins, parce que je ne veux pas avoir à solliciter les gens pour de l'argent. »

Lorsqu'ils retournèrent à la maison, l'état de Betty Daugherty n'avait pas changé. Bill s'assit sur le divan du salon, en priant tranquillement. Des gens allaient et venaient sans arrêt. Après plusieurs heures, Bill sortit pour s'étirer les jambes, continuant à prier tout en marchant de pâté de maison en pâté de maison.

Le grand-père Daugherty le rencontra sous le porche lorsqu'il revint, et lui demanda : « Le Seigneur vous a-t-il montré quelque chose, Frère Branham? »

Bill répliqua tristement : « Non, pas encore. » Il rentra et s'assit sur le divan. Tandis qu'il regardait par la fenêtre, la pièce changea. Il vit le lit de la petite fille, vit des gens rassemblés autour, puis il se vit en train de faire quelque chose à l'enfant. Qu'est-ce que c'était? Avant qu'il puisse le dire, la vision disparut brusquement et il se retrouva de nouveau dans le salon, assis sur le divan. Alors, Bill réalisa ce qui s'était passé. Le grand-père était revenu dans la maison, interrompant ainsi la vision.

Le grand-père demanda : « Puis-je vous apporter quelque chose, Frère Branham? »

« Non, merci. » Bill se leva et se dirigea vers la porte d'entrée. « Excusez-moi, mais, j'ai besoin d'être seul un moment. » Il sortit et s'assit dans l'auto de Robert Daugherty, demandant à Dieu de faire revenir la vision. Bientôt, ses oreilles captèrent le son rythmé d'un tourbillon. Levant les yeux, il vit la même colonne de feu que celle qui avait palpité au-dessus de la tête de l'ange dans la grotte. La lumière tourbillonnait maintenant quelques pieds [environ 1 m] au-dessus du capot du véhicule.

La vision se déroula à toute allure. Bill vit la petite fille à l'extérieur de la maison des Daugherty en train de jouer sur une porte de cave inclinée. Il la vit sauter au sommet de la porte.

Puis, il la vit glisser et tomber sur le sol comme une masse. Bill vit alors quel était son problème et ce qu'il fallait qu'il fasse pour l'aider.

Ouvrant brusquement la portière de la voiture, Bill sortit se précipita dans la maison : « Frère Daugherty, avez-vous confiance en moi, en tant que serviteur de Dieu? »

« Oui, Frère Branham. »

« J'ai le 'ainsi dit le Seigneur' pour votre fille. Mais vous devez faire exactement ce que je vous dirai. Premièrement, je veux que tout le monde, sauf la famille, sorte de la maison. » Une fois les nombreux amis partis, Bill dit à la mère : « Sœur Daugherty, il y a deux jours, vous avez acheté une cuvette blanche et l'avez mise sous l'évier, dans le garde-manger. Vous ne l'avez pas encore remplie d'eau. »

« C'est vrai, Frère Branham. Comment le saviez-vous? »

« Allez la chercher, remplissez-la d'eau et apportez-la ici avec un linge blanc. »

Lorsqu'elle revint, Bill s'agenouilla près du lit de la fillette et continua : « J'aimerais que le grand-père s'agenouille à côté de moi et le père de l'autre côté. Pendant que je réciterai le Notre Père, j'aimerais que la mère mouille ce linge, le torde et essuie le visage de l'enfant, puis ses mains, puis ses pieds jusqu'au moment où je terminerai. » Bill inclina la tête et commença : « Notre Père qui es aux cieux, que ton Nom soit sanctifié, que ton règne vienne, que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel... » Lorsqu'il eut terminé sa prière, il dit avec autorité : « Ainsi dit le Seigneur, "Betty Daugherty sera guérie." Elle est tombée de la porte de la cave et s'est déplacé un os. Remettez cet os en place et elle sera guérie. »

Robert Daugherty tourna sa fille sur l'estomac et tâta la courbe de sa colonne vertébrale. C'était bien ça, une vertèbre saillait excessivement. De ses mains fortes, il appuya rapidement et fermement sur cet endroit et la vertèbre se remit en place. Immédiatement, Betty arrêta immédiatement de gémir et de trembler. Elle fut bientôt assise dans son lit et sourit. Plus tard dans la journée, Bill et Betty descendirent à pied jusqu'à une crèmière et partagèrent un lait frappé au malt.

PLUSIEURS SEMAINES PLUS TARD, en fin d'après-midi, Bill était assis sous le porche, devant sa maison, lorsque la famille Daugherty arriva. Betty sauta la première du véhicule. Ses boucles blondes retombèrent sur ses épaules, lorsqu'elle courut vers Bill et lui donna un gros baiser. Robert Daugherty s'assit sous le porche et demanda à Bill s'il étudierait la possibilité de retourner à St. Louis pour tenir une semaine de réunions de guérison.

Bill n'eut pas à étudier la proposition très longtemps. Il pensa à la vision qu'il avait eue au mois de mars, dans laquelle il se trouvait à l'Ouest en train de distribuer une montagne de Pain de Vie. St. Louis était à l'ouest de Jeffersonville. Peut-être que ce réveil serait l'accomplissement de cette vision. Mais, même si ce n'était pas, Bill sentait que, maintenant, il devait garder sa promesse envers Dieu et entrer dans son nouveau ministère à temps plein.

Le jour suivant, il quitta son emploi aux Services publics de l'Indiana et son poste de garde-chasse. À l'église, le dimanche suivant, Bill parla à sa congrégation des réunions de réveil qui allaient avoir lieu à St. Louis. Il expliqua aussi sa promesse faite à Dieu que, si Betty Daugherty était guérie, il ferait le travail d'un évangéliste aussi longtemps que Dieu pourvoirait à ses besoins sans devoir solliciter les gens pour de l'argent. Puis, Bill prêcha son dernier sermon au Branham Tabernacle, le dernier avant bien des années.

Il prit le sujet du petit David qui vainquit Goliath, le géant philistin. Ce texte semblait bien convenir à la situation, car, comme David, Bill était tout différent de ses ennemis. Il était un prédicateur provincial sans le sou, qui faisait un pas de foi pour combattre quelques-uns des démons géants de ce monde tels que la maladie, la souffrance et l'ignorance spirituelle. Mais il ne s'inquiétait pas de son manque de ressources et de qualifications, car il savait que Dieu était avec lui. Et avec Dieu, tout est possible (comme le prouva l'histoire de David et Goliath).⁴⁴

Margie Morgan accompagna Bill et Meda à St. Louis, de même que plusieurs autres membres de son église. Robert Daugherty loua un grand chapiteau et fit de la publicité pour les réunions de réveil dans toute la ville.

Seules quelques dizaines de personnes vinrent l'écouter, le premier soir. Bill leur raconta comment l'ange l'avait rencontré et lui avait donné, de la part du Seigneur, la commission d'apporter le don de guérison divine aux peuples de la terre. Ensuite, il fit venir Margie Morgan sur l'estrade pour qu'elle donne son témoignage. Et quel témoignage! Un mois et demi plus tôt, Margie était couchée dans un lit, délirant de douleur. Ses heures semblaient être comptées. Le cancer l'avait consumée au-delà de tout espoir. Puis vint un miracle. Elle était maintenant aussi forte et en aussi bonne santé qu'elle l'avait été toute sa vie. Après cela, Betty Daugherty s'avança en sautillant. Elle aussi semblait être aussi en forme et pleine d'énergie que n'importe quelle autre fillette de sept ans. Avec ces deux témoignages en toile de fond, Bill prêcha un court sermon, encourageant les gens à avoir une foi absolue dans les promesses de guérison de Dieu. Puis, il invita les personnes malades à s'avancer. Dix-huit s'approchèrent pour la prière.

Une des premières personnes pour qui Bill pria était une femme de soixante-dix ans, avec un pansement autour de la tête. Elle avait aussi une tumeur de la grosseur d'une balle de golf au bout du nez. Prenant la main droite de la femme dans sa main gauche, la main de Bill devint rouge vif et se mit à enfler. Il pouvait sentir les vibrations qui venaient de la femme se déplacer de sa main à son bras, puis jusqu'à son cœur. Il étudia les petites taches blanches qui apparaissaient sur sa main rouge et enflée. Elles avaient la même forme que celles qu'il avait vues en touchant la main de Margie Morgan : « C'est le cancer, n'est-ce pas? » dit-il.

La femme le confirma. Après que Bill eut prié pour elle, les vibrations dans son bras cessèrent, sa main désenfla et redevint normale. Bill la prononça guérie, même si la tumeur était toujours évidente sur son nez.

Ensuite, Bill se déplaça vers un homme âgé qui s'était avancé en boitant et en s'appuyant péniblement sur sa canne. L'homme dit à Bill qu'il était estropié depuis de nombreuses années.

⁴⁴ 1 Samuel 17

Lorsque Bill prit la main de l'homme, il n'y eut pas de vibrations. Alors, Bill proclama la promesse de Dieu, dans Jacques 5:14-15 : « *Quelqu'un parmi vous est-il malade? Qu'il appelle les anciens de l'Église, et que ceux-ci prient pour lui en l'oignant d'huile au nom du Seigneur ; la prière de foi sauvera le malade, et le Seigneur le relèvera.* » Bill toucha le front de l'homme avec une goutte d'huile d'olive et demanda à Jésus-Christ de le guérir. Avant même que Bill ait fini de prier, l'homme jeta sa canne et se mit à marcher aussi droit que s'il avait vingt ans de moins. Ramassant la canne, Bill l'accrocha aux barres transversales au-dessus de l'estrade.

C'est donc ainsi que se déroula la soirée, une guérison après l'autre. Ce soir-là, deux personnes sourdes retrouvèrent l'ouïe et un aveugle recouvra la vue. Bien sûr, toutes les guérisons n'étaient pas visibles ; mais toutes les personnes qui s'avancèrent déclarèrent que quelque chose de surnaturel leur était arrivée après que Bill eut prié pour elles. La foule s'en retourna toute excitée.

Les nouvelles de miracles si spectaculaires firent bientôt le tour de la ville et, le lendemain soir, tous les sièges sous le chapiteau étaient occupés. On rajouta des chaises, le soir suivant, mais il y avait quand même des gens debout. Il en fut de même tout au long de la semaine de réunions de réveil ; la tente n'était pas assez grande pour contenir tout le monde. Pourtant, ceux qui ne pouvaient entrer ne rentrèrent pas à la maison. Ils se pressèrent aux ouvertures de la tente pour entendre Bill prêcher, espérant ainsi avoir une chance plus tard de s'avancer pour la prière.

Et les guérisons! Bill n'avait jamais vu autant de miracles et de guérisons avoir lieu dans la même semaine. Des gens furent délivrés de loucherie, arthrite, hernies, tuberculose, diabète, troubles cardiaques, paralysie infantile, cancer, troubles nerveux, problèmes d'estomac et ainsi de suite.

Les gens qui souffraient des maladies, Bill les identifiait par le signe dans sa main. Il commençait à comprendre quelque peu ce que ce don dans sa main pouvait faire. Apparemment, la vie de chaque maladie causée par des germes vibrait selon une fréquence spécifique. Son bras gauche réagissait physiquement à ces vibrations. Les marques blanches qui apparaissaient sur sa main l'intéressaient encore plus. Le modèle ou le genre de taches semblaient être différents pour chaque maladie. En apprenant la signification de chaque modèle de taches, il devrait être capable de diagnostiquer n'importe quelle maladie causée par un microbe ou un virus. Il s'exerçait vraiment bien.

Le samedi soir, un homme de quatre-vingt-treize ans avec une longue barbe blanche fut porté devant. Il avait une jambe de bois et un œil en verre, mais sa requête de prière était pour son ouïe. Il était complètement sourd. Après avoir été oint d'huile et qu'on eut prié pour lui au Nom de Jésus, l'homme put entendre même un murmure. Le dimanche soir, un pasteur noir de soixante-cinq ans fut guidé devant. Cet homme était aveugle depuis vingt ans. Bill pointa une lampe de poche en direction de son visage sans obtenir le moindre clignement de paupières. Il pria pour l'homme en l'oignant d'huile et en invoquant le Nom du Seigneur. Puis, Bill mit sa main devant le visage de l'homme et demanda : « Pouvez-vous voir ma main? »

L'homme frissonna d'excitation : « Oui! Oui, je vois quelque chose. C'est flou et embrouillé. »

« C'est ma main », dit Bill. « Gardez les yeux fixés sur elle et dites-moi lorsque vous ne la verrez plus. » Bill recula sur l'estrade en laissant sa main au niveau des yeux de l'homme. Lorsque Bill arriva au bout de l'estrade, quarante pieds [12 m] plus loin, l'homme leva soudain les yeux et dit : « Loué soit le Seigneur! Je peux compter les lampes! Et je peux même voir les montants auxquels elles sont attachées. »

Le lundi matin, plusieurs pasteurs de la ville vinrent à la chambre d'hôtel de Bill pour lui demander s'il pourrait continuer les réunions encore une semaine. Bill dit qu'il allait prier à ce sujet et leur dirait. Lorsque les pasteurs partirent, Bill et Meda s'agenouillèrent pour demander la direction du Seigneur. Après qu'ils eurent prié un moment et que leur voix se fut tue, Meda se sentit conduite à lire dans sa Bible. Elle l'ouvrit au hasard et commença à lire dans Ésaïe, au chapitre 42 :

« Voici mon serviteur auquel je tiens fermement, mon élu, en qui mon âme se complaît. J'ai mis mon Esprit sur lui ; il révélera le droit aux nations... Moi, l'Éternel, je t'ai appelé pour la justice et je te prends par la main, je te protège et je t'établis pour faire alliance avec le peuple, pour être la lumière des nations, pour ouvrir les yeux des aveugles, pour faire sortir de prison le captif et de leur cachot les habitants des ténèbres. »

Bill sentit que c'était sa réponse. N'avait-il pas vu des prisonniers être libérés cette semaine, des gens recouvrer la vue? Il appela les pasteurs de St. Louis et leur dit qu'il continuerait les réunions de guérison encore une semaine.

Ce soir-là, il prêcha à une tente remplie à craquer et pria pour les malades jusqu'à une heure du matin. Les prisonniers continuèrent à être libérés, de troubles des sinus, de calculs rénaux, de désordre glandulaire, de vision défectueuse, d'hypertension artérielle, d'arthrite et de cancer. Rien ne semblait pouvoir résister à la foi des gens en la puissance de Jésus-Christ. Un homme avait un bras paralysé depuis vingt-neuf ans. Après la prière, il put le faire tourner au-dessus sa tête. Une femme estropiée qu'on avait portée à l'intérieur ressortit en marchant sans aide. Un homme qui avait la tuberculose osseuse à sa jambe droite se mit à marcher sur sa jambe qui avait été malade sans ressentir la moindre douleur. Une femme tenant un petit enfant dit à Bill que le bébé n'avait jamais ouvert les yeux. Bill pria au nom de Jésus et les yeux du bébé s'ouvrirent.

Un soir, une fille de onze ans du nom d'Évangeline Getty s'avança avec un garçon plus jeune qui était sourd. Lorsque Bill entendit son histoire, il la fit répéter au micro. Évangeline dit que les parents de Bobby ne croyaient pas en Dieu. Mais, elle croyait en Dieu et avait vu ce qu'Il pouvait faire. Elle avait donc emmené son ami Bobby à la réunion pour qu'il soit guéri. Bill oignit Bobby avec de l'huile et pria pour lui au Nom de Jésus. L'ouïe de Bobby fut restaurée.

Ce ne fut pas le seul enfant à être guéri. Un soir, vers minuit et demi, alors que Bill s'apprêtait à mettre fin au service de prières, un homme surgit du fond de la tente en criant : « Frère Branham, attendez! Ne fermez pas encore. » L'homme guida une jeune fille de douze ans en avant. Il expliqua : « Je suis un pasteur du nord de l'Illinois. Des amis m'ont appelé et m'ont dit comment le Seigneur Jésus répondait à vos prières. J'ai roulé toute la journée pour que vous puissiez prier pour ma fille. Elle n'a jamais entendu un seul son de sa vie ; elle est née sourde. »

Oignant la fille d'une goutte d'huile d'olive, Bill leva les yeux vers le ciel et pria doucement : « S'il Te plaît cher Seigneur, restaure l'ouïe de cette enfant, au Nom de Jésus-Christ. »

La jeune fille sursauta. Mettant les mains sur ses oreilles, elle courut vers son père. Elle pouvait entendre!

Au début de chaque service, quelques-unes des personnes qui avaient été guéries dans les réunions de réveil précédentes s'avancèrent pour parler de leur guérison. L'une d'entre elles était la vieille dame qui avait une tumeur au bout du nez. Le soir où Bill avait prié pour elle, la tumeur tomba, laissant une cicatrice à l'endroit où la grosseur se trouvait. Une autre vieille dame montra à quel point ses mains pouvaient travailler maintenant, expliquant que pendant deux ans, ses deux mains avaient été estropiées et inutilisables, suite à une opération ratée. Un homme qui pouvait à peine bouger à cause de l'arthrite montra à l'audience comment il pouvait maintenant utiliser ses membres de façon efficace. Une jeune femme raconta qu'elle s'était fracturée le métatarse du pied droit et que l'os faisait une bosse juste sous la peau. Les médecins ne pouvaient rien faire pour elle. Mais, un quart d'heure après que Bill eut prié pour elle, elle sentit son pied devenir froid. Baissant les yeux, elle s'aperçut que la bosse avait disparu et que l'os était de nouveau à sa place.

Les derniers soirs de la campagne de guérison, il y avait tellement de gens rassemblés sur l'estrade pour qu'on prie pour eux, que Bill avait de la peine à se déplacer d'une personne à l'autre. Avec difficulté, il réussit à prier pour tous ceux qui désiraient la prière, mais, du coup, les réunions duraient jusqu'à deux heures du matin. À la fin de chaque service, il était si faible, que le Révérend Daugherty devait l'aider à marcher jusqu'à l'auto. En plus de ces services épuisants, le Révérend Daugherty emmenait Bill pendant le jour afin de prier pour ceux qui étaient trop malades pour assister aux réunions du soir.

Finalement, sa première campagne de guérison se termina, laissant Bill excité à propos du futur. Il entra dans son nouveau ministère et Dieu bénissait. Au cours des onze derniers jours, Bill avait atteint et prié pour plus de mille personnes. Des prisonniers avaient été libérés, mais cela ne s'était pas fait sans effort. Physiquement, Bill était vidé. Toutefois, il était satisfait, parce qu'il savait qu'il avait fait de son mieux pour servir la cause de Christ. Malheureusement, à St. Louis, il avait instauré un modèle pour ses campagnes qui le laisserait presque complètement anéanti, deux ans plus tard.

Livre Trois : L'homme et sa commission

(1946 — 1950)



Chapitre 31

Le rêve étrange de l'homme aveugle

1946

INSPIRÉ par les guérisons stupéfiantes qui eurent lieu au réveil de St. Louis, les nouvelles se répandirent comme une traînée de poudre à travers les états du centre-ouest des États-Unis.

On y racontait l'histoire d'un prédicateur de l'Indiana du nom de William Branham qui avait été visité par un ange. Il avait reçu un don de guérison divine et il avait été commissionné par Dieu pour soulager l'humanité souffrante. Peu après son retour de St. Louis, Bill reçut un télégramme d'un autre ministre qu'il ne connaissait pas- un Révérend Adams de Camden, Arkansas, qui voulait parrainer Bill pour une campagne de guérison divine d'une semaine dans sa ville. Bill accepta et les dispositions furent prises pour que le réveil se tienne au début du mois d'août 1946.

Comme Bill ne possédait pas de costume, il emprunta un complet à un de ses frères. Le costume avait été porté lors d'un accident d'auto et était déchiré à plusieurs endroits. Meda reprisa les pantalons pendant que Bill recousait une longue et très évidente déchirure sur la poche droite du veston. Meda prit ensuite ses deux chemises blanches, en décousit les cols, raccommoda les accrocs, tourna les cols à l'envers et les recousit sur chaque chemise. Bill entassa ses effets dans une petite valise qu'il mit dans le coffre de sa vieille Ford et prit la direction du sud.

Lorsqu'il arriva à Camden, Bill salua le Révérend Adams en lui donnant une poignée de main à l'envers, disant : « Désolé pour la main gauche, Révérend, mais elle est plus près de mon cœur. » En réalité, il gardait sa main droite devant la poche de son veston pour en dissimuler le raccommodage qui l'embarrassait. Cette pratique allait devenir courante dans les mois qui suivirent.

La ville de Camden, située près de la frontière sud de l'Arkansas, avait une population modeste de 15 000 habitants. Mais lorsque les réunions commencèrent, il était évident que les gens qui y assistaient venaient de partout à travers le Sud. Le Pasteur Adams avait loué le gymnase d'une grande école et l'endroit fut rempli à craquer dès le premier soir. Bill essayait d'amener les gens à croire en Dieu, leur rappelant « *qu'avec Dieu, tout est possible* » ; mais la foule demeurait austère et peu convaincue. Les gens semblaient être venus par curiosité et avaient une attitude du genre « prouve-le-nous ». Bill les encourageait à ouvrir leur esprit, disant : « Chers amis, je ne suis qu'un homme mais j'essaie de vous expliquer que Dieu a envoyé son ange et qu'Il m'a visité. »

En un instant, Bill sentit l'atmosphère changer. Il pouvait ressentir la présence qu'il avait sentie dans la grotte à Tunnel Mill. Il était évident que l'auditoire la ressentait aussi puisque que les gens commençaient à regarder autour d'eux avec des yeux inquisiteurs. Puis, Bill vit un anneau de feu tourbillonner à travers les portes du gymnase. « Je n'ai plus besoin d'en parler davantage, dit Bill, parce que c'est ici maintenant. »

Le feu surnaturel monta dans l'allée et se tint juste au-dessus de la tête des gens. La foule retint son souffle. Puis des femmes et des enfants se mirent à crier ou à s'évanouir, alors que d'autres, en état de choc, demeuraient immobiles. Un ministre baptiste infirme était assis dans un fauteuil roulant dans l'allée. Lorsque la colonne de feu passa au-dessus de lui, il bondit hors de sa prison roulante et se mit à pousser son fauteuil devant lui, louant Dieu du plus fort qu'il pouvait crier, tirant ainsi la foule de son scepticisme.

Pendant ce temps, la lumière ambrée continuait à avancer vers l'estrade où elle s'arrêta, tournoyant juste au-dessus de la tête de Bill. Le Révérend Adams se tenait de l'autre côté du pupitre lorsqu'un journaliste prit une photo, capturant ainsi la lumière surnaturelle sur film. L'instant d'après, le Révérend Adams s'avança vers le phénomène comme s'il s'apprêtait à le toucher, criant : « Je le vois ! » La lumière se mit à briller plus fort et le Pasteur Adams recula en titubant, temporairement aveuglé. Puis l'étoile disparut.

À partir de ce moment, tout scepticisme quitta la foule et pour le reste de la soirée, la foi se déversa comme un raz-de-marée dans l'auditoire. Des centaines de personnes se levèrent et se tinrent dans ce qui ressemblait vaguement à une ligne de prière. Bill voulait que les gens l'approchent du côté droit parce qu'il pouvait sentir la pression de l'ange du Seigneur qui se tenait là. Bill prenait la main droite d'une personne dans sa main gauche. Sa main devenait rouge et enflée s'il tenait la main d'une personne qui avait une maladie causée par un microbe ou un virus. Après la prière, il savait que la personne était guérie si sa main redevenait normale. Pour ce qui était des gens qui avaient un autre problème, la foi était si grande dans leur cœur qu'une simple prière dans le Nom de Jésus était tout ce qui leur fallait pour que s'accomplisse l'impossible.

Ce soir-là, des miracles prirent place dans des centaines de vies. Bill pria pour les malades, chacun d'entre eux jusque tard dans la nuit. Lorsqu'il put finalement arrêter, son bras gauche était si engourdi qu'il dut le tenir sous l'eau courante pendant une demi-heure avant de pouvoir sentir ses muscles de nouveau.

Le lendemain matin après le petit déjeuner, alors que Bill était en prière dans sa chambre d'hôtel, il entendit une conversation juste derrière sa porte. Un homme disait : « Je veux seulement parler au Révérend Branham. Je suis journaliste et j'ai quelque chose à lui montrer. »

Un employé de l'hôtel, qui était responsable de surveiller la porte de Bill, répondit : « Qui vous êtes ne fait pas de différence. Mes ordres sont de ne laisser entrer personne. C'est son temps de prière. »

Ouvrant la porte, Bill invita le journaliste à l'intérieur. L'homme pénétra dans sa chambre avec enthousiasme. Il avait amené une photographie qu'il tenait dans sa main. « Frère Branham, regardez ceci. »

Prenant la photo, Bill étudia son contenu. C'était une photographie en noir et blanc de la réunion du soir précédent. Bill se vit se tenant derrière la chaire. Au-dessus de lui rayonnait une lumière surnaturelle et le Révérend Adams se tenait à sa gauche. « Frère Branham, dit le journaliste, je dois admettre que j'étais un sceptique la nuit dernière. Je pensais que cette histoire d'ange et de guérison était seulement de la psychologie. Mais maintenant il y a cette photo! Remarquez les quatre lumières équidistantes juste au-dessous du jubé. Elles étaient les seules lumières derrière vous. Cela signifie que la lumière qui brille au-dessus et autour de votre tête ne peut être que surnaturelle. »

Bill acquiesça : « Cela ressemble effectivement à la lumière que j'ai vue. »

Le journaliste dit : « J'appartiens à l'église baptiste mais je veux avoir le Saint-Esprit de la même façon que vous l'avez. »

Avant que Bill ne puisse répondre, quelqu'un frappa à la porte. S'attendant à ce que ça soit une femme de chambre, il fut surpris d'ouvrir à la gérante de l'hôtel. Elle pénétra à l'intérieur, faisant nerveusement tourner une clef autour de son doigt. Bill lui montra la photo de l'ange du Seigneur.

« C'est la raison pour laquelle je suis venue vous voir », dit-elle. « Frère Branham j'étais là hier soir et j'ai vu la lumière aussi. Je... » Elle semblait mal à l'aise, cherchant les bons mots. « Frère Branham, je... je veux naître de nouveau. »

Pour toute réponse, Bill ouvrit la fenêtre et montra du doigt les collines à l'extérieur de la ville. « Voyez-vous la route blanche qui passe par ces pins? Il y a quelques jours, je suis demeuré là-bas pendant quatre heures, priant avec ferveur pour que Dieu laisse son ange visiter la ville et remuer le cœur des gens comme jamais auparavant. Maintenant c'est arrivé. Naître de nouveau n'est pas difficile. Il suffit simplement d'abandonner complètement sa vie à Jésus-Christ. »

Ils s'agenouillèrent tous les trois sur le plancher de la chambre d'hôtel et la gérante et le journaliste naquirent de nouveau dans la famille de Dieu.

Une heure plus tard, un garçon vint à la porte avec un télégramme d'un autre ministre, le Révérend G. Brown, qui demandait à Bill de venir tenir des réunions dans sa ville, à Little Rock, Arkansas. Le garçon qui avait livré le télégramme se tenait toujours dans le cadre de la porte, comme s'il avait autre chose à dire. Bill lui demanda s'il y avait autre chose. Le garçon répondit : « Mon papa avait un problème de dos depuis des années. Il a été guéri la nuit dernière et aujourd'hui, il est différent. C'est comme si j'avais un nouveau papa. Je veux connaître Jésus moi aussi. »

« Béni soit ton cœur, mon garçon. Viens ici et ferme la porte. Tu peux trouver Jésus ici même ; ce n'est pas difficile. »

Le jeune garçon s'agenouilla sur le plancher, posa sa casquette sur le sol et donna son cœur à Christ.

Le reste de la semaine à Camden, les foules devinrent de plus en plus nombreuses à mesure que les gens témoignaient des guérisons à leurs amis et voisins, les pressant de venir voir par

eux-mêmes Dieu visitant la ville avec son ange. Nuit après nuit, Bill priait pour une ligne sans fin de gens, jusqu'à ce que l'horloge indique plus de minuit. Lorsque Bill prêcha le dernier service de guérison le samedi soir, il était épuisé.

Le Révérend Adams avait planifié que Bill prêcherait dans une église locale le dimanche matin. Comme il ne ferait que prêcher et non prier pour les malades, Bill sentait qu'il aurait la force de le faire. Bien sûr, il vint plus de gens que l'église ne pouvait en contenir.

Après le service, quatre policiers costauds escortèrent Bill et le Révérend Adams jusqu'à la voiture rouge du pasteur. Des gens s'assemblèrent autour de l'auto pour voir Bill, quelques-uns essayèrent de le toucher mais furent repoussés par les policiers. Le cœur de Bill se brisait à la vue de gens infirmes et de mères tenant leur bébé malade sous la pluie fine, voulant désespérément être guéris. Il aurait voulu toucher chacun d'eux et prier pour eux mais il savait qu'il ne le pouvait pas. Après un court repos, il aurait des obligations à remplir à Little Rock.

Au-dessus du murmure de la foule, Bill entendit quelqu'un crier : « Ayez pitié! Ayez pitié! » Il se retourna et vit un vieil homme et une vieille femme de couleur se tenant sur une petite butte derrière l'église, loin de la foule composée uniquement de blancs. (À cette époque, les lois de Jim Crow étaient encore en vigueur dans le Sud, défendant aux gens de race noire de se mêler aux blancs dans les lieux publics.) Ce vieil homme noir tenait sa casquette dans sa main, permettant ainsi aux gouttes de pluie de mouiller les mèches de cheveux gris sur le dessus de sa tête. Il continuait son chant pitoyable : « Pitié! Pitié! Ayez pitié! »

« Pauvre homme », pensa Bill en continuant à marcher. Puis il s'arrêta brusquement et regarda le vieil homme de nouveau. Quelque chose d'inhabituel se passait. Bill pouvait sentir comme une pression sur sa peau, aiguissant ses sens. C'était un bon sentiment, pas un mauvais, et Bill sentit intuitivement que cela se rapportait au vieil homme de couleur qui criait du haut de cette butte. Bill se mit à marcher dans sa direction.

Un des policiers de l'escorte dit : « Où allez-vous, Révérend? »

« Le Saint-Esprit veut que j'aile là où se tient cet homme de couleur », répliqua Bill.

L'officier l'avertit : « Ne faites pas ça, mon garçon. Avec tous ces gens de race blanche autour de vous, vous allez causer une émeute raciale. Nous sommes dans le Sud. »

Bill ignora le danger. « Je ne peux rien faire à propos de vos lois. Le Saint-Esprit me dit d'aller parler à cet homme. »

Les quatre policiers suivirent Bill jusqu'à la petite butte où se tenaient l'homme et la femme de couleur. Comme il s'approchait, Bill entendit la femme dire : « Chéri, voici le pasteur. »

Bill monta sur la butte tout près de lui pendant que les policiers les encerclaient, empêchant ainsi la foule de s'approcher. « Puis-je vous aider, mon oncle? » demanda Bill.

L'homme avait la tête penchée vers la mauvaise direction pour le regarder. Bill réalisa que le vieil homme était aveugle. L'homme balbutia : « Est-ce, est-ce vous, Pasteur Branham? »

« Oui, mon oncle. »

Le vieil homme leva ses mains et toucha doucement le visage de Bill. « Oh, vous êtes un tout jeune homme. »

« Pas si jeune », dit Bill. « J'ai 37 ans. »

« Pasteur Branham, avez-vous juste une minute pour m'écouter? »

« Allez-y, mon oncle. »

« Je reçois une pension à cause de mon handicap depuis plus de dix ans. J'habite à plus de 200 milles [320 km] d'ici. Je n'ai entendu parler de vous que depuis ce matin. Vers trois heures du matin, je me suis réveillé dans ma chambre. Bien sûr, je ne peux pas voir, mais écoutez, ma vieille maman se tenait juste devant moi. Elle est morte depuis plusieurs années maintenant, mais lorsqu'elle vivait, elle avait de la religion comme vous en avez. Ma vieille maman ne m'a jamais raconté de mensonge de sa vie. Ce matin, elle s'est tenue là et a dit, "Mon enfant chéri, lève-toi, habille-toi et va à Camden, Arkansas. Demande quelqu'un du nom de Pasteur Branham et tu recouvras la vue". Alors me voici, pasteur. Pouvez-vous m'aider? »

Rempli de sympathie, Bill posa la main sur les yeux du vieil homme et pria : « Père Céleste, je ne comprends pas l'apparition de sa mère dans son rêve, mais je te demande dans le Nom de Jésus de lui redonner la vue. »

La foule poussait de partout. Les policiers avaient de la difficulté à contenir la foule. Bill savait qu'il devait retourner à son auto le plus tôt possible alors il se tourna et partit.

Le vieil homme souriait en hochant la tête, disant calmement, rempli de satisfaction : « Merci, Seigneur, merci. »

Sa femme le regarda, les yeux écarquillés. « Chéri, vois-tu? »

« Certainement que je vois. Je t'ai dit que si j'allais là-bas, je verrais. Regarde par là. » Il désigna la voiture qui était la destination de Bill. « Tu vois cette auto? Elle est rouge. »

Sa femme cria : « Oh, Jésus! » alors qu'ils se jetaient dans les bras l'un de l'autre, remplis de joie.

Resserrant leur mur protecteur, les policiers escortèrent rapidement Bill à travers la foule excitée jusqu'à ce qu'il soit en sécurité dans la berline rouge.



Photo aux réunions de Camden montrant la lumière derrière la tête de Bill

Chapitre 32

Défiant la folie

1946

APRÈS CAMDEN, William Branham prêcha un réveil de guérison d'une semaine à Pine Bluff, Arkansas, puis se rendit à Little Rock, la capitale de l'état. Le Révérend Brown avait loué un grand auditorium non loin des immeubles du centre-ville. La réputation de Bill s'était répandue si loin, à cause du bouche à oreille, que les foules qui assistèrent aux réunions de Little Rock étaient encore plus grosses qu'à Camden. L'auditorium fut bientôt rempli à capacité et plusieurs personnes se tenaient à l'extérieur.

Le premier soir, Bill expliqua la commission de l'ange et partagea des témoignages de guérisons qui s'étaient produites à Camden et à Pine Bluff. Puis, il demanda à ceux qui voulaient faire prier pour eux de former une ligne à sa droite. Des centaines de gens se levèrent sur les pieds et formèrent graduellement une ligne, non sans une grande confusion. Le pianiste jouait la chanson « Crois seulement » encore et encore pendant que les gens s'avançaient un par un.

Lorsqu'une personne se tenait devant lui, Bill lui prenait la main droite dans sa main gauche. Si la personne avait une maladie, Bill en ressentait instantanément les vibrations dans son bras comme s'il était traversé par un courant électrique de faible intensité. Puis sa main gauche enflait et devenait rouge comme si elle était infectée et une série de petits points blancs apparaissaient sur le dos de sa main. D'après le patron ou le modèle de ces boutons, Bill pouvait déterminer la maladie de la personne. Parlant dans le micro pour permettre à l'auditoire de l'entendre, Bill identifiait le problème : ulcère, tuberculose, cancer, etc. Ses diagnostics étaient toujours justes. Puis il priait, chassant les démons dans le Nom de Jésus-Christ. Aussitôt que le démon quittait le malade, sa main retrouvait sa forme et sa couleur normale. Il déclarait alors que la personne était guérie, puis se tournait vers le malade suivant.

À ces moments, un murmure spontané d'étonnement s'échappait des lèvres de ceux qui observaient. Ces hommes et ces femmes n'avaient jamais rien vu de tel. Ces guérisons étaient des preuves visibles que Dieu était au milieu d'eux. Cela en inspira plusieurs à verser des larmes de révérence.

Bill était aussi stupéfait par son don que tous les autres. Avant de recevoir sa commission, il ne lui était jamais venu à l'esprit que les microbes et virus émanaient des vibrations. Il pouvait maintenant, non seulement sentir ces vibrations, mais aussi en voir les effets sur sa main gauche : l'enflure et les petits boutons blancs qui formaient un modèle différent selon la maladie. Plus il

utilisait son don, plus il en apprenait sur les démons et leurs façons de faire. Par exemple, il savait maintenant que la raison pour laquelle les petits points blancs bougeaient sur le dos de sa main c'était parce que la vie démoniaque de la maladie s'agitait en la présence de l'ange.

La signification spirituelle de ces vibrations devenait, elle aussi, plus claire. Pendant ses moments libres entre les services, Bill lisait et relisait le Nouveau Testament, essayant de comprendre les ministères de guérison de Jésus, Pierre et Paul (afin de pouvoir comprendre le sien). En joignant ses connaissances des Écritures à ses propres notions de médecine moderne, il en vint à la conclusion que les maladies avaient deux aspects, l'un était physique et l'autre spirituel. Le plan physique était le microbe ou le virus que le scientifique pouvait voir au microscope. Mais d'où venaient ces microbes et virus? Certainement pas de Dieu. Les microbes et virus tiraient leur vie de celle insufflée par Dieu dans le corps de la personne qu'ils avaient envahie. En lisant les rapports bibliques du ministère de guérison de Jésus, Bill reconnut que les microbes et virus représentaient l'aspect physique des puissances démoniaques. Tout comme chaque créature vivante a un aspect physique et un aspect spirituel, il en est de même pour les maladies. Les docteurs en médecine étaient concernés par la physiologie d'une maladie alors que Bill traitait avec la démonologie. Le signe dans sa main captait les vibrations de la vie démoniaque qui s'attaquait à la vie donnée par Dieu à l'homme.

Bill savait que l'enflure dans sa main ne pouvait guérir personne, mais pouvait élever la foi. De voir une maladie révélée surnaturellement élevait la foi de la personne au point où elle pouvait croire en Dieu pour sa guérison. Jésus dit : « Si tu peux croire, tout est possible à celui qui croit. »⁴⁵ C'était Jésus qui opérait les guérisons tant par le passé qu'aujourd'hui encore.

Évidemment, ce n'était pas tous les problèmes qui avaient besoin d'être révélés surnaturellement. Certains troubles étaient évidents. Un homme avait un goitre rouge dans le cou. Aussitôt que Bill demanda à Jésus la guérison de cet homme, le goitre devint blanc, tomba sur le plancher et roula entre les pieds de Bill. Un journaliste prit une photo qui fit la manchette du journal du lendemain.

Un homme boiteux, qui n'avait marché qu'à l'aide de béquilles pendant des années, fut guéri devant tout le monde et descendit l'allée portant ses béquilles au-dessus de sa tête en criant des louanges à Jésus-Christ. Le soir suivant, lorsque le service commença, un homme assis à l'avant portait une affiche dans son dos qui disait : JÉSUS-CHRIST, LE MÊME HIER, AUJOURD'HUI ET POUR TOUJOURS. Comme Bill s'avavançait vers le podium, cet homme se leva et appela : « Eh, prédicateur, je veux vous demander quelque chose! »

Bill fit un signe à l'homme. « Qu'y a-t-il, papa? »

« Je suis un nazaréen et lorsque je vous ai entendu prêcher pour la première fois, j'ai pensé que vous étiez aussi un nazaréen. Puis, lorsque j'ai vu tous les pentecôtistes qui assistaient à vos réunions, je me suis dit que vous étiez sûrement pentecôtiste. Ensuite, je vous ai entendu dire que vous étiez baptiste. Je ne comprends pas. »

⁴⁵ Marc 9:23 ; aussi Matthieu 19:26 ; Marc 10:27 ; Luc 1:37

« C'est simple, papa. » répliqua Bill. « Je suis un nazaréen-pentecôtiste-baptiste. » Après que la foule eut terminé de rire de sa plaisanterie, Bill dit : « Sérieusement, je représente seulement la grâce de Jésus-Christ. Les Écritures disent que nous sommes tous baptisés dans un seul corps et devenons un seul peuple. ⁴⁶ Jésus ne nous demandera pas si nous sommes Méthodistes ou Baptistes. Il va nous juger d'après ce qu'il y a dans nos cœurs. »

Soir après soir, des centaines de gens s'avancèrent pour la prière. Aussi épuisant que cela était pour son corps, Bill continuait à prier jusqu'à une, deux, parfois trois heures du matin. Puis le Révérend Brown le guidait, alors qu'il était engourdi et épuisé, jusqu'à sa chambre d'hôtel où il dormait, d'un sommeil agité, pendant six d'heures.

Un matin, le Révérend Brown le réveilla à cause d'une situation urgente. « Il y a un certain M. Kinney de Memphis qui attend au rez-de-chaussée. Il semble que son ami, M. D-, qui est le receveur des postes à Memphis, soit en train de mourir d'une pneumonie asthmatique. M. Kinney est venu jusqu'ici en avion afin de vous demander de retourner avec lui prier pour M. D-. M. Kinney vous a déjà réservé un billet d'avion pour que vous puissiez aller à Memphis ce matin. Vous devriez pouvoir être de retour à temps pour la réunion de ce soir. Je vais descendre lui dire qu'il peut venir vous voir. »

Bill s'habilla et venait tout juste de mettre son manteau lorsqu'il entendit le son d'un vent fort. Il présuma qu'il venait de l'extérieur et pensa : « Il y a vraiment du vent aujourd'hui ! » Puis il vit la lumière surnaturelle dans sa chambre, suspendue dans les airs, tournoyant et palpitant avec énergie. Bill s'agenouilla près du lit. Il entendit bientôt la voix de l'ange lui dire : « *Ne va pas là, son heure est venue.* » Puis la lumière disparut. Bill se leva et enleva son manteau.

Quelques minutes plus tard, le Révérend Brown revint avec un homme qui avait l'air stressé et anxieux. « Frère Branham, mon nom est Kinney. Mon ami, M. D- est actuellement inconscient mais j'ai foi que Dieu peut... »

Bill l'interrompit : « Monsieur, le Saint-Esprit vient tout juste de s'entretenir avec moi et m'a averti de ne pas aller avec vous car « ainsi dit le Seigneur : L'homme va mourir. »

« Vous voulez dire qu'il n'y a plus d'espoir ? »

« Il sera probablement déjà décédé avant votre retour à Memphis. Mais je vais continuer de prier à son sujet. Appelez-moi pour me faire connaître sa condition, s'il est encore vivant ou s'il était déjà décédé à votre arrivée. N'essayez pas de m'appeler ce soir car je serai à la réunion jusqu'à deux ou trois heures du matin. »

Ce soir-là, après plusieurs heures de prières constantes pour les malades, le Révérend Brown dit à Bill : « Frère Branham, faites-moi savoir lorsque vous aurez besoin de prendre une pause. Je voudrais vous montrer quelque chose dans le sous-sol de l'auditorium. C'est un cas comme je n'en ai encore jamais vu. »

⁴⁶ 1 Corinthiens 12:12-27

Fatigué à cause de la tension, Bill saisit cette excuse pour se reposer l'esprit un instant. « Je suis prêt pour une pause », dit-il. Pendant que les gens attendaient dans la ligne de prière, le Révérend Brown guida Bill jusqu'au sous-sol où ils rencontrèrent un jeune homme au pied des escaliers. Il ressemblait au fermier typique de l'Arkansas, vêtu d'une chemise bleue délavée et d'une salopette. L'homme avait le regard hagard, les yeux vitreux et l'air abattu. Bill regarda aussi et fut bouleversé par ce qu'il y vit. De toute sa vie, Bill n'avait jamais vu une telle chose. Dans le centre de la grande pièce du sous-sol, étendue sur le plancher dénudé, se trouvait une femme large et musclée, vêtue d'un T-shirt blanc et d'un short noir. Bill devina qu'elle devait avoir environ 30 ou 35 ans. Elle était allongée sur le dos, les bras et les jambes élevés dans les airs. Ses jambes étaient couvertes du sang provenant de ses nombreuses coupures.

Bill se tourna vers l'homme qui se tenait dans les marches. Il demanda, incrédule : « Frère, est-ce votre femme? »

« Oui, Frère Branham. »

« Oh là là. Qu'est-ce qu'elle a? »

« Le médecin pense qu'elle est entrée en ménopause prématurément après avoir donné naissance à notre dernier enfant. Il lui donna des injections, mais cela a mal tourné et elle est devenue sauvage. Elle a passé les deux dernières années dans un asile psychiatrique. J'ai vendu ma ferme pour payer ses soins médicaux, mais rien de ce que les médecins ont essayé n'a fonctionné. Frère Branham, j'ai quatre enfants à la maison. Lorsque j'ai entendu parler de cette femme aliénée qui fut guérie à vos réunions l'autre soir, j'ai vendu ma mule pour pouvoir emmener ma femme ici en ambulance. »

« Pourquoi ses jambes saignent-elles? »

« Les gens de l'institut m'ont permis de partir avec elle pour une seule nuit, mais ils n'ont pas réussi à la mettre dans une ambulance. J'ai donc appelé quatre frères de mon église et nous avons réussi à la monter à bord d'une auto. Puis, en route, les quatre frères n'ont pas réussi à la maîtriser et elle a brisé la vitre arrière du véhicule à grands coups de pied. Lorsque nous l'avons emmenée dans le bâtiment, elle se débattait et nous poussait partout. Nous sommes finalement parvenus au sous-sol et l'avons allongée sur le dos. Elle est restée comme ça depuis, les bras et les jambes dans les airs. »

Bill regarda la femme aliénée avec pitié, étendue sur le plancher, les bras et les jambes ensanglantés dans les airs. Bill dit à son mari : « Je vais aller vers elle et prendre sa main pour voir si je peux sentir des vibrations. »

La terreur apparut dans les yeux de l'homme. « Frère Branham, ne vous approchez pas d'elle. Elle vous tuera! »

Ignorant l'avertissement, Bill s'avança vers la femme démente qui observait son approche avec un regard intense et calculateur. « Bonsoir » dit Bill en tendant la main.

Juste comme il encerclait le poignet de la femme de sa main, elle tourna soudainement sa paume et encercla son poignet à lui, le tirant si puissamment qu'il faillit tomber. Elle ne devait pas

peser plus de 170 livres [77 kg] mais devait posséder au moins quatre fois la force d'une femme de taille moyenne. Comme elle l'attirait plus près d'elle, Bill eut peur qu'elle lui brise les os. Il leva son pied et la frappa sur la poitrine. Elle lâcha prise et il courut jusqu'à l'escalier.

La femme démente le poursuivit, toujours sur le dos, tordant son corps rapidement sur le plancher de béton tel un serpent géant en poussant des grognements inhumains. À mi-chemin dans les marches, elle changea de direction et se dirigea vers un banc en bois qui était appuyé contre un mur. Elle se cogna la tête tellement fort sur le banc que le bois se fendit. Du sang se mêla à ses cheveux. Elle ramassa un morceau de bois et le lança à son mari, le manquant de quelques pouces [cm] et faisant un trou dans le mur derrière lui.

« Frère Branham, sanglota le mari, y'a-t-il le moindre espoir pour elle? »

« Écoutez, frère, dit Bill en mettant son bras autour de ses épaules, la seule chose que je puisse affirmer, c'est que l'ange m'a dit qui si j'étais sincère et que je pouvais amener les gens à me croire, les malades seraient guéris. Avez-vous foi que Jésus-Christ, le Fils de Dieu, peut chasser les démons? »

Rassemblant son courage, l'homme répondit : « Je le crois. »

Lorsque la femme possédée entendit cela, elle hurla : « William Branham, tu n'as rien à faire avec moi. C'est moi qui l'ai emmenée ici. »

« Qu'est-ce que c'est? » demanda le mari, très surpris. « Cette femme ne connaît même pas son propre nom! Elle n'a pas dit un seul mot en deux ans. »

« Ce n'était pas elle », dit Bill. « C'était le démon qui la garde en sa possession. Il sait qu'il va devoir la quitter si vous croyez au Seigneur Jésus-Christ maintenant. Prions. »

La femme hurla de nouveau : « Tu n'as rien à faire avec moi! » alors que Bill inclinait la tête et priait : « Père Céleste, dans le Nom de ton Fils Jésus-Christ, fais sortir ce démon d'elle. »

La femme devint silencieuse. L'instant d'après, elle s'effondra sur le plancher, comme si elle était sans vie. Son mari demanda : « Que dois-je faire maintenant? »

« Aussitôt que le service sera terminé, ramenez-la à l'institution. Si vous croyez, cela doit arriver. Vous m'en donnerez des nouvelles. »

LE LENDEMAIN MATIN, les rayons de soleil réveillèrent Bill. Il tourna la tête pour regarder par la fenêtre de l'hôtel et fut surpris de voir une femme assise près de son lit. Ses cheveux gris étaient rassemblés en un chignon serré et elle portait un costume brun avec une ceinture blanche. Elle ne le regardait pas mais avait la tête tournée vers le mur, lui permettant ainsi de voir son profil. Elle avait l'air triste.

Troublé, Bill pensa : « Comment cette femme est-elle entrée dans ma chambre? La porte est verrouillée et la clef est sur la table de nuit. »

Se levant sur ses coudes, il demanda : « Madame? » Puis Bill vit un homme, juste derrière la femme. C'était un grand homme aux cheveux gris, portant un complet brun et une cravate rouge vif. Il avait l'air triste lui aussi. La femme tourna la tête pour regarder l'homme et ils se sourirent.

« Qu'est-ce que c'est que ça? » Il s'assit dans son lit. Lorsqu'il le fit, il n'était plus dans le lit mais debout sur la plate-forme d'une église qu'il ne reconnaissait pas. Il se mordit un doigt très fort pour s'assurer qu'il ne dormait pas. La douleur lui assura qu'il était tout à fait réveillé. Puis il réalisa que c'était une vision.

L'église s'effaça et Bill se retrouva dans son lit. Il observa l'homme et la femme aux cheveux gris. Ils lui sourirent, hochèrent la tête et semblèrent glousser comme s'ils étaient maintenant heureux. Puis ils disparurent.

Fermant les yeux, Bill murmura : « Seigneur, je ne comprends pas cela. S'il te plaît, montre-moi ce que ça signifie. » Il pressentait que ces deux personnes allaient être dans la ligne de prière ce soir-là. Cela lui était arrivé plusieurs fois auparavant : il voyait une personne en vision avant le service et un peu plus tard, pendant la réunion, il reconnaissait la personne dans la ligne de prière et savait que Dieu allait faire quelque chose de spécial dans la vie de cette personne. Habituellement, une vision de ce type lui montrait exactement ce qui allait arriver pendant le service de prière. Toutefois, cette vision-ci s'était terminée en laissant planer un mystère.

Prenant sa Bible qui était posée sur la table de chevet, Bill demanda : « Seigneur, que vas-Tu me faire lire dans ta Parole ce matin? » Puis il ouvrit sa Bible au hasard. Les pages se séparèrent dans 2 Rois au chapitre 20. Bill y lut à propos du prophète Ésaïe qui se rendit vers le roi Ézéchias pour lui dire que son heure était venue et que la maladie allait l'emporter. Le roi Ézéchias se tourna vers le mur et pria avec ferveur pour avoir plus de temps. Le Seigneur entendit la prière d'Ézéchias et parla à Ésaïe, disant : « Va dire à mon serviteur Ézéchias que je lui accorde quinze années de plus. »

À ce moment, le téléphone sonna. Bill décrocha le récepteur, croyant que ce serait le Pasteur Brown. Au lieu de cela, ce fut M. Kinney qui l'appela de Memphis. Ce cas lui était complètement sorti de l'esprit, mais il s'en rappela soudainement. « Alors, M. Kinney, qu'avez-vous à m'annoncer? »

La voix de M. Kinney était abattue. « Frère Branham, nous sommes demeurés auprès de lui toute la nuit dernière. Il devrait partir d'une minute à l'autre maintenant. »

« Dites-moi, M. Kinney, M. D- porte-t-il parfois un complet brun pâle et une cravate rouge? »

« Oui, il est toujours vêtu ainsi. Pourquoi donc? »

« Et est-ce que Mme D- porte parfois un costume brun avec une ceinture blanche? »

« C'est la robe qu'elle porte présentement. Comment le savez-vous? Frère Branham, les connaissez-vous? »

« Oui. Dites à Mme D- de venir au téléphone. »

M. Kinney hésita : « Je lui ai déjà dit ce que vous aviez dit. »

« Je veux lui parler », insista Bill. Bientôt, une voix tremblante et éperdue se fit entendre au bout du fil. Bill dit : « Sœur D-, ainsi dit le Seigneur : “Votre mari vivra.” Croyez-vous cela? »

Mme D- ne répondit pas. Bill pouvait entendre une certaine agitation à l'arrière-plan puis M. Kinney reprit l'appareil. « Que lui avez-vous dit, Frère Branham? La femme s'est évanouie. »

« Je lui ai dit que son mari allait vivre. Je vous l'ai décrit parce que je l'ai vu en vision il y a quelques instants. J'arriverai à Memphis par le prochain avion. Attendez-moi à l'aéroport. »

Lorsque Bill arriva à l'hôpital de Memphis, la sœur de M. D- le rencontra dans le corridor. Elle était froissée et contrariée. « Quelle idée! Un saint comédien de prédicateur qui vient prier pour mon frère mourant. Je pense que c'est une honte. »

Bill continua à marcher, pensant : « Satan n'a pas assez de démons en enfer pour arrêter cela maintenant. C'est déjà accompli parce que c'est le “Ainsi dit le Seigneur”. » Une infirmière sortit de la chambre. « Y a-t-il d'autres infirmières ou docteurs à l'intérieur? »

« Oui, dit-elle, il y a deux médecins. »

« Veuillez leur demander de sortir, s'il vous plaît »

Offusqués, les médecins quittèrent la chambre. Bill reconnut instantanément l'homme qui languissait sous la tente à oxygène comme étant l'homme de la vision qu'il avait eue ce matin-là. M. D- était étendu sur le dos, fixant le plafond de ses yeux sans vie. Bill étendit la main sous la tente à oxygène et prit la main de l'homme. Sa propre main commença à enfler au rythme des vibrations de la pneumonie. « Frère D-, m'entendez-vous? »

Mme D- dit : « Mon mari est inconscient depuis deux jours, Frère Branham. »

Bill regarda la dame plus âgée. Elle était exactement comme il l'avait vue dans la vision. « Vous ne doutez pas de ce que je vous ai dit, n'est-ce pas? »

« Non. Je ne doute pas. »

Tournant son attention vers le mourant, Bill pria : « Cher Dieu, je sais que ce sont les gens que j'ai vus dans la vision de ce matin. Maintenant, au Nom de Jésus-Christ, veuille guérir cet homme. » Même si ses yeux étaient toujours fermés, il savait que l'enflure diminuait sur sa main, car les vibrations avaient cessé. Puis Bill sentit l'homme serrer sa main. Bill ouvrit les yeux et vit M. D- mouiller ses lèvres avec sa langue.

Mme D- était debout au pied du lit, les yeux fermés et toujours en prière.

Bill dit : « M. D-, me connaissez-vous? »

L'homme hocha la tête lentement et dit : « Oui, vous êtes Frère Branham. »

Sa femme leva la tête d'étonnement. Puis aussitôt qu'elle réalisa ce qui venait de se passer, elle plongea sous la tente à oxygène criant : « Papa! Papa! » l'inondant de baisers et de caresses.

Sans dire un autre mot, Bill se glissa hors de la chambre et prit le prochain avion pour Little Rock.

Deux jours après, M. D- mangeait des œufs et du jambon pour déjeuner et put quitter l'hôpital. Le jour suivant, il était de retour à son travail de receveur des postes.

Chapitre 33

Une ligne de prière longue de huit jours

1946

PENDANT LE RESTE de l'été et l'automne 1946, Bill prêcha à travers l'Arkansas sans même prendre de congé. Comme chaque réunion assurait une excellente publicité pour la prochaine réunion, la foule augmentait à chaque service et les lignes de prières s'allongeaient toujours. Bill poussa ses limites au maximum, priant pour les malades jusqu'aux petites heures du matin. Il essayait de reprendre le temps perdu, comme s'il voulait réparer l'erreur qu'il avait faite dix ans plus tôt, lorsque Dieu l'avait appelé à un ministère d'évangéliste à temps plein et qu'il avait refusé. Même s'il était en très bonne forme physique grâce à ses longues marches dans la campagne pour examiner les lignes à haute tension, l'effort constant et le manque de sommeil minaient de plus en plus sa santé. Il était tout simplement en train de s'épuiser.

Cela aurait peut-être été différent s'il avait pu récupérer ses heures de sommeil durant le jour, mais il en avait rarement l'occasion. Il y avait toujours des besoins spéciaux que Bill ne pouvait pas refuser, comme la fois où il prêcha pour le Pasteur Johnson à Corning, Arkansas. Après avoir terminé une réunion à trois heures du matin, Bill s'écroula dans un lit du presbytère, à côté de l'église, épuisé. Quelques heures plus tard, la sonnerie du téléphone le réveilla. Il entendit Mme Johnson dire : « On ne peut pas le réveiller. Il vient juste de se coucher. »

La personne au bout du fil semblait être plutôt persistante. Finalement, Bill descendit dans le salon et dit en baillant : « Laissez-moi lui parler. »

« Bonjour Frère Branham, mon nom est Paul Morgan », dit l'homme d'une voix fatiguée mais déterminée. « Je suis le chef du comté ici à Walnut Ridge, à environ 70 milles [115 km] de l'endroit où vous êtes. Ma fille de 12 ans se meurt de pneumonie. Voudriez-vous s'il vous plaît venir prier pour elle? »

Le téléphone était près d'une fenêtre, ce qui permettait à Bill de voir à l'extérieur. Le ciel était couvert. Une pluie fine tombait sur plus d'une centaine de gens rassemblés en petits groupes sur la pelouse. Bill savait qu'ils attendaient pour le voir. « M. Morgan, il me ferait plaisir de venir si je le pouvais mais écoutez, il y a des mères ici qui se tiennent sous la pluie, attendant que je prie pour leur bébé. Elles ont attendu là toute la nuit. Comment pourrais-je les quitter pour aller prier pour votre fille? »

« Je comprends cela, dit M. Morgan, mais ces mères n'ont pas des bébés mourants. Les meilleurs spécialistes que j'ai pu trouver s'accordent pour dire que ma fille ne survivra pas plus de trois heures. Frère Branham, elle est ma fille unique. S'il vous plaît, venez prier pour elle. »

Pensant à la mort de sa petite Sharon Rose, Bill dit : « Je serai là aussitôt que je le pourrai. »

Lorsqu'il raccrocha, le Pasteur Johnson protesta : « Frère Branham, vous ne pouvez pas aller là-bas. Vous êtes presque mort de fatigue. »

« J'essaierai de dormir un peu en chemin. »

Le Révérend Johnson conduisit à 70 milles à l'heure [115 km/h] sur les routes mouillées pendant que Bill, étendu sur la banquette arrière, dormait d'un sommeil agité, se réveillant à tout moment. Il ne réussissait pas à s'installer confortablement. Ses yeux brûlaient et il avait mal à la tête. Se redressant, Bill appuya sa tête contre la vitre. Soudainement, il se mit à avoir la chair de poule et la pression sur ses tympans s'accrut. Puis il vit l'ange du Seigneur assis à côté de lui sur la banquette. Bill était maintenant pleinement réveillé. Il retenait son souffle, les yeux grands ouverts et les muscles tendus.

Juste au-dessus de l'ange, la lumière surnaturelle tourbillonnait à travers le toit de l'auto, moitié à l'intérieur, moitié à l'extérieur. Comme d'habitude, l'ange avait les bras croisés et regardait Bill d'un air sévère. Mais lorsqu'il parla, sa voix était chaleureuse et rassurante. « *Dis à Paul Morgan, "Ainsi dit le Seigneur..."* » Aussitôt que l'ange eut fini de donner ses instructions, il disparut.

À l'hôpital, Bill vit quelque chose qu'il n'avait jamais vue auparavant. Au lieu d'utiliser une tente à oxygène, une infirmière se tenait près du lit et mettait périodiquement un masque à oxygène de caoutchouc sur le nez de la jeune fille. À chaque fois que l'oxygène arrivait, la jeune fille prenait quelques petites respirations brèves et saccadées. L'infirmière dit : « Je vais devoir continuer à lui mettre ce masque à oxygène. C'est le seul moyen de la garder en vie. Elle ne respire plus par elle-même. »

M. Morgan mit ses bras autour de Bill et sanglota : « Frère Branham, j'ai essayé de vivre une bonne vie. Je ne sais pas pourquoi Dieu m'enlève ma petite fille. »

« Ne vous agitez pas, M. Morgan », dit Bill d'un ton rassurant. « Ne craignez pas. J'ai un message pour vous de la part du Seigneur. Mais premièrement, je vais prier pour votre fille. » Posant ses mains sur la jeune fille, Bill réclama sa guérison au Nom de Jésus-Christ. L'infirmière s'apprêtait à remettre le masque à oxygène sur le nez de la patiente. Bill l'arrêta avec sa main. Il y eut un moment d'attente anxieuse. Puis la fille prit une petite inspiration d'elle-même. L'infirmière regarda Bill d'un air inquisiteur. Bill lui fit signe d'attendre. La fillette prit une autre respiration d'elle-même, puis une autre. Il devint bientôt évident qu'elle n'avait plus besoin du masque.

Bill se tourna vers les parents. « Plusieurs spécialistes ont déclaré que votre fille est mourante mais ainsi dit le Seigneur : "M. Morgan, votre fille va se rétablir." Et voici votre message de la part du Seigneur (et souvenez-vous en pour le reste de votre vie), "Les eaux sont claires au-devant de vous." »

Même si Bill ne put se reposer avant le service, il sentait que des voyages-éclair comme celui-là en valaient la peine puisque trois jours plus tard, la petite fille des Morgan se sentait assez bien pour aller à l'école.

IL VINT UN TEMPS, un peu plus tard à l'automne 1946, où Bill réalisa qu'il ne pourrait pas continuer à ce rythme indéfiniment. Il décida qu'après les huit réunions qu'il devait tenir à Jonesboro, Arkansas, il devrait s'arrêter pour se reposer quelque temps.

Le Révérend Reed parrainait la campagne de guérison et avait obtenu la coopération d'un grand nombre d'églises locales. Ensemble, ils louèrent le plus grand auditorium de la ville. Malgré cela, il était loin d'y avoir assez de places pour asseoir tout le monde. Des milliers et des milliers de gens étaient venus de partout à travers le Sud et le Centre-Ouest des États-Unis. Il n'y avait plus une seule chambre d'hôtel ou de motel disponible dans un rayon de 50 milles [80 km]. Ceux qui n'avaient pas pu trouver d'hébergement dormaient dans des tentes, sous leur camion ou dans leur automobile. Un journal local estima la foule à au moins 28 000 personnes. Lorsque les réunions commencèrent, plusieurs milliers avaient dû rester debout à l'extérieur, espérant avoir une chance de pénétrer à l'intérieur.

Bill commença la première réunion de Jonesboro de sa façon chaleureuse habituelle : « Si jamais vous avez besoin de moi, appelez-moi et si c'est possible, je viendrai, que ce soit par beau temps ou par mauvais temps. Si vous êtes proche de Jeffersonville, Indiana, passez me voir à la maison. J'habite près de mon église, au coin des rues Penn et 8^e rue. Je vous aime et ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour vous aider. » Puis Bill fit une déclaration courageuse. « Comme cette semaine sera ma dernière en Arkansas pour quelque temps, j'ai l'intention de demeurer derrière cette chaire jusqu'à ce que la dernière personne dans la ligne de prière soit passée. »

À ce moment, Bill remarqua une femme assise à l'avant qui lui faisait de grands signes de la main.

« Que puis-je faire pour vous, sœur? » demanda-t-il.

« Ne me reconnaissez-vous pas? » demanda-t-elle en souriant.

« Non, je ne crois pas. »

« La dernière fois que vous m'avez vue, c'était à Little Rock. Ils m'ont dit que mes jambes étaient ensanglantées et que je n'étais pas saine d'esprit. »

Maintenant Bill la reconnaissait. C'était la femme pour qui il avait prié dans le sous-sol du centre municipal de Little Rock. Quelques mois auparavant, elle était si démente qu'elle avait brisé la vitre arrière d'une auto en donnant des coups de pied et qu'elle avait traversé le plancher du sous-sol de l'auditorium en se tortillant sur le dos. Elle était maintenant assise calmement à côté de son mari et de ses quatre enfants. Son mari témoigna : « Après que vous ayez prié pour elle ce soir-là, elle est demeurée assise tranquillement sur la banquette arrière de la voiture tout le long du trajet jusqu'à l'institution. Trois jours plus tard, ils ont déclaré qu'elle était parfaitement guérie et l'ont laissée revenir à la maison. »

Le fait de commencer le service avec un tel témoignage éleva la foi de l'auditoire de façon extraordinaire. Ils observèrent le signe dans la main de Bill révéler surnaturellement les maladies et s'émerveillèrent de voir à quel point ses prières tranquilles pouvaient changer une situation. Bientôt, plus rien ne semblait impossible. Formant une ligne à la droite de Bill, les gens s'avançaient pour la prière comme le flot d'une rivière intarissable. Heure après heure, ils continuèrent à avancer. Aussitôt qu'une personne ayant reçu la prière s'asseyait, une autre se levait et se plaçait au bout de la file. La foule avait le sentiment inéluctable que Jésus-Christ se tenait près du petit homme sur la plate-forme et chacun voulait avoir son tour pour se tenir dans la présence de Christ.

Comme il n'y avait pas d'heure déterminée pour terminer le service, la réunion se poursuivit purement et simplement. Bill pria pour les malades pendant toute la nuit, s'arrêtant occasionnellement pour boire un jus d'orange. Parfois, il s'étendait derrière la chaire et sommeillait un peu durant les petites heures du matin. Lorsqu'il se relevait, l'organiste était toujours en train de jouer doucement la chanson « Crois seulement, crois seulement, tout est possible, crois seulement » et la ligne de prière était toujours là, le prochain patient attendant patiemment son tour.

À chaque deux heures, un musicien en bonne forme échangeait sa place avec l'organiste fatigué comme deux coureurs à relais s'échangeant le bâton et la musique continuait ainsi gardant une atmosphère de révérence. Bill prenait ses repas à côté de la chaire afin de pouvoir continuer à prier pour les malades toute la journée durant. Ceux qui furent assez chanceux pour obtenir un siège à l'intérieur de l'auditorium le premier jour ne voulurent pas quitter de peur de perdre leur place. Plusieurs d'entre eux gardèrent leur siège jour après jour, envoyant quelqu'un chercher des sandwiches lorsqu'ils avaient faim. Ils téléphonaient aussi à leurs parents et amis, leur racontant les choses extraordinaires qui se produisaient dans la présence de Dieu, les pressant de venir assister aux réunions pour être témoins des miracles. Cela fit en sorte qu'encore plus de gens se rendirent à Jonesboro cette semaine-là. Ceux qui étaient à l'extérieur de l'auditorium attendaient patiemment, pêle-mêle à la porte de devant, espérant avoir une chance de pénétrer à l'intérieur. Lentement, très, très lentement, la ligne avançait ; au fur et à mesure que quelques personnes sortaient de l'auditorium, quelques-unes de l'extérieur y entraient. Lorsque les gens sortaient, ils décrivaient les miracles stupéfiants qui se déroulaient à l'intérieur. Peu de gens de la ligne extérieure quittèrent les lieux de toute la durée de la campagne. Seulement quelques personnes de la foule quittèrent lorsqu'il se mit à pleuvoir vers le milieu de la semaine.

Nuit et jour, Bill priait pour une ligne sans fin de malades et d'affligés. Les miracles eux, se produisaient tout aussi indéfiniment. Un matin, vers quatre heures, une dame de 35 ans s'approcha de Bill, tenant un mouchoir devant son nez avec sa main gauche. Bill présuma qu'elle pleurait. Il prit sa main droite dans sa main gauche et les vibrations révélèrent sa maladie. Il dit : « Vous avez un cancer, n'est-ce pas Madame? »

La femme enleva le mouchoir de devant son nez. Elle n'avait plus de nez du tout ; le cancer l'avait déjà dévoré.

« Croyez-vous? » demanda Bill.

Sa voix trembla de désespoir. « Frère Branham, je dois croire. C'est mon seul espoir. »

« Alors sœur, je peux vous aider. Parce que l'ange m'a dit que si j'étais sincère et si je pouvais amener les gens à me croire, rien ne pourrait résister à mes prières, pas même le cancer. » Bill avait pitié de cette jeune femme qui était dans une condition si critique. Il pria pour elle au Nom de Jésus-Christ et bientôt, les vibrations dans son bras cessèrent et il sut qu'elle était guérie.⁴⁷

La huitième et dernière soirée de la campagne de Jonesboro, Bill interrompit la ligne de prière incessante assez longtemps pour aller à la gare rencontrer sa femme. Ils ne s'étaient pas vus depuis des mois. Elle avait pris le train pour assister à la dernière soirée de sa campagne pour ensuite l'accompagner à Jeffersonville où il prendrait le repos dont il avait tant besoin.

En revenant vers l'auditorium, leur auto dut s'arrêter à une bonne distance de sa destination. Les rues et les stationnements étaient bondés de voitures, de camions, de bicyclettes, de tentes... Bill et Meda commencèrent à marcher. Finalement, Meda vit l'immense foule qui attendait à l'extérieur du bâtiment, plusieurs personnes tenant des journaux au-dessus de leur tête afin de se protéger de la pluie. Même si Bill lui avait décrit tout ça au téléphone, elle n'était pas préparée à une telle réalité. « Bill, est-ce que tous ces gens sont venus pour t'entendre prêcher? »

« Non, répondit-il, ils sont venus voir Jésus. »

Meda prit sa main dans la sienne et commença à chanter : « Ils viennent de l'Est et de l'Ouest, ils viennent de lointains pays, à la fête du Roi, manger à Sa table ; que ces pèlerins sont bénis! » Bill se joignit à elle : « Contemplant Son saint visage, brillant d'un éclat divin ; convives bénis de Sa Grâce, tels les bijoux rutilants de Sa couronne. » Bill n'avait jamais été un très bon chanteur, sa voix était plutôt rauque et il avait de la difficulté à garder la bonne note, mais il aimait chanter. Ensemble, Bill et Meda entonnèrent le refrain : « Depuis que Jésus m'a libéré, je suis aussi heureux qu'un cœur peut l'être... »

Un groupe de placiers les rencontrèrent, les guidant à travers la cohue jusqu'à l'intérieur du bâtiment. Près de la porte, Bill remarqua un homme qui agitait sa casquette bleue pour attirer son attention. Bill s'approcha assez pour demander : « Est-ce à moi que vous faites signe, Monsieur? »

L'homme tordait maintenant sa casquette nerveusement. « N'êtes-vous pas Frère Branham? »

« Oui, c'est moi. Mais je ne devrais pas prier pour quelqu'un ici sinon je vais déclencher une émeute. Si vous pouvez trouver une place dans la ligne de prière, je... »

⁴⁷ Plusieurs mois plus tard, Bill exerçait son ministère à Texarkana, Texas, où une femme s'avança et lui dit : « Frère Branham, me reconnaissez-vous? »

« Non, sœur, je ne le crois pas », dit Bill.

« Souvenez-vous à Jonesboro, vous avez prié pour une femme dont le nez avait été mangé par le cancer? »

Alors Bill se souvint. « N'êtes-vous pas cette femme? »

« Oui, je la suis », répondit-elle. « Non seulement ce cancer est parti mais, comme vous pouvez le voir, mon nez est revenu. »

« Oh, je ne demande pas des prières pour moi. » expliqua l'homme. « Je suis un ambulancier. Aujourd'hui j'ai emmené une patiente âgée et très malade du Missouri. Elle agonise dans mon ambulance. Je pense qu'elle est peut-être déjà morte. Je ne peux trouver de médecin nulle part et je ne sais pas ce que je devrais faire. Pourriez-vous venir la voir? »

« Monsieur, ce n'est pas à moi de constater le décès. Vous devriez vous adresser à un entrepreneur de pompes funèbres. »

L'ambulancier le pressa. « Si vous pouviez seulement venir. Son mari est tout simplement frénétique et peut-être pourriez-vous le calmer. »

Bill savait où l'ambulance était stationnée. Les agents de la circulation avaient désigné un endroit exclusivement pour les ambulances. « Je ne crois pas pouvoir parvenir à cette dame. Il doit y avoir 2 000 personnes entre nous et cette ambulance. »

« Nous allons vous aider », offrit l'un des quatre placiers.

Bill accepta donc d'y aller. Après s'être fait pousser de tous côtés et non sans beaucoup de difficulté, ils atteignirent la rangée d'ambulances. Les quatre placiers demeurèrent à l'extérieur pendant que Bill et l'ambulancier grimpèrent dans l'ambulance. Un homme d'âge avancé s'y trouvait, agenouillé près du corps inerte d'une vieille femme ridée. La chemise de l'homme était rapiécée et sa salopette délavée. On voyait ses bas à travers les trous de ses chaussures. Une barbe d'une semaine couvrait son visage fatigué. Il était vouté au-dessus du lit, hochant faiblement la tête, il sanglotait : « Oh, Maman, Maman, pourquoi m'as-tu quitté? »

La façon dont l'homme agrippait son vieux chapeau de paille rappelait à Bill son père. Il demanda : « Qu'est-ce qui se passe, Monsieur? »

Le vieil homme leva la tête. « Êtes-vous le médecin? »

« Non, je suis Frère Branham. »

« Oh, Frère Branham, pauvre Maman. » Il jeta un regard à la femme immobile sur la civière. « Je l'ai perdue, j'en suis sûr. Elle a arrêté de respirer il y a quelques instants. Elle voulait tellement vous voir avant de mourir. Elle a été une si bonne femme pour moi. Elle a élevé mes enfants et labouré les champs à mes côtés, m'aidant à chaque étape de notre vie. Elle a eu un cancer dans ses organes féminins il y a quelques années. Nous l'avons emmenée à St. Louis pour que les médecins puissent l'opérer, mais cela n'a pas changé grand-chose. Son état continuait à empirer. » Il se tourna vers Bill et dit d'une voix amère : « Ce matin, nous écoutions la radio lorsqu'un homme témoigna que bien qu'il ait été aveugle pendant dix ans, il avait été complètement guéri après que vous ayez prié pour lui. Nous n'avions plus d'argent puisque j'avais utilisé toutes mes économies pour payer l'opération. Mais je suis allé vendre quelques courtpointes qu'elle avait cousues et des mûres qu'elle avait mises en conserve et j'ai engagé cet ambulancier pour nous amener jusqu'à Jonesboro. » Il regarda tristement sa femme de nouveau. « Maintenant, elle est morte et je ne sais pas ce que je vais faire sans elle. Je vais être si seul. »

D'une voix réconfortante, Bill dit : « Eh bien, Papa, la seule chose que je puisse faire est d'offrir une prière. »

Bill ne savait pas si la femme était décédée ou non. Elle avait définitivement l'air morte. L'ambulancier lui avait enlevé son dentier et ses lèvres s'étaient toutes affaissées. Elle avait ce qui ressemblait à de l'eau boueuse dans les yeux. Son front était froid et collant. Bill prit sa main droite dans sa main gauche pour tâter son pouls. Il ne le trouva pas. De plus, la main gauche de Bill ne pouvait pas détecter les vibrations du cancer.

Courbant la tête, Bill dit calmement : « Cher Seigneur Jésus, je Te prie d'accorder Ta grâce à mon frère, aide-le et bénis-le. Et pour cette femme qui a fait tout ce chemin croyant que... »

Bill pensait avoir senti la femme serrer sa main. Ouvrant les yeux, il l'étudia attentivement. Elle avait toujours l'air d'un cadavre. Était-ce son imagination ou un spasme musculaire? Bill ferma les yeux et continua sa prière, mais quelques instants plus tard, il sentit la pression de nouveau. Cette fois, il savait qu'elle était en vie. Il ouvrit les yeux et étudia son visage. La peau de son front se plissa. Elle ouvrit les yeux et le regarda.

Bill ne dit pas un mot. Le vieil homme avait toujours les yeux fermés, se tordant les mains, la tête relevée vers le plafond. La femme leva sa tête lentement et demanda : « Quel est votre nom? »

« Je suis Frère Branham. »

Le vieil homme baissa la tête et se mit à crier d'étonnement : « Maman! » Puis rempli de joie, il l'entoura de ses bras et balbutia : « Maman! Maman! »

Comme la couleur revenait sur les joues de la vieille femme, Bill nota qu'il ne pouvait toujours pas sentir les vibrations du cancer dans son corps. Cela signifiait que la maladie était partie.⁴⁸

Les cris du vieil homme avaient attiré l'attention de quelques personnes autour de l'ambulance et ils regardaient maintenant par la fenêtre.

L'ambulancier dit à Bill : « Je crois qu'ils viennent de réaliser qui vous êtes. Vous allez avoir de la difficulté à retourner au bâtiment. »

Bill savait que l'ambulancier avait raison. Il avait été en sécurité lorsqu'il s'était déplacé à travers la foule pour venir ici car les gens ne l'avaient jamais vu auparavant. La plupart de ces gens avaient attendu des jours durant afin d'avoir une chance d'entrer à l'intérieur et de se joindre à la ligne de prière. Aussitôt qu'ils sauraient qu'il était au milieu d'eux, la nouvelle se répandrait comme une traînée de poudre et il aurait de la difficulté à retourner à l'auditorium.

Bill eut soudainement une idée. Il dit à l'ambulancier : « Si vous vous teniez dos à cette fenêtre et enleviez tranquillement votre manteau, cela cacherait l'intérieur de l'ambulance juste assez longtemps pour que je puisse me glisser à l'extérieur par l'autre porte. Si je peux sortir d'ici sans être vu, je vais être sauf. Personne ne me connaît à l'extérieur. Je pourrai me déplacer derrière la foule vers le stationnement d'en arrière. Vous allez devoir dire aux placiers de m'attendre là-bas. Je ne crois pas pouvoir traverser la foule dans l'auditorium sans leur aide. »

⁴⁸ Bill revit cette femme de nouveau huit ans plus tard. En 1954, elle était forte et en santé.

« Je vais leur dire », dit l'ambulancier. Puis, il tourna le dos à la fenêtre où plusieurs visages l'observaient. Il retira lentement un bras de sa manche, obstruant efficacement les petites fenêtres de l'ambulance. « Allez-y. »

Bill sortit tranquillement de l'autre côté et marcha rapidement derrière la rangée d'ambulances jusqu'au stationnement arrière. Les projecteurs électriques illuminaient la bruine qui tombait sur les milliers d'hommes, femmes et enfants qui attendaient aux portes arrière de l'auditorium. Bill se sentait complètement anonyme puisqu'aucune personne ici ne l'avait vu auparavant. Alors, au lieu d'attendre l'aide des placiers, il décida de traverser la foule seul.

Une grosse voix rauque lui dit sèchement : « Arrêtez de pousser! »

« Excusez-moi », dit Bill en essayant toujours de continuer son chemin.

Un homme costaud et bourru se retourna pour lui faire face : « J'ai dit : arrêtez de pousser! » grogna-t-il.

« Oui, Monsieur » dit Bill, penaud. « Excusez-moi. »

S'écartant de la foule, Bill se demanda ce qu'il devait faire. Les placiers n'étaient nulle part en vue. Il entendit la voix d'une femme dire : « Papa! Papa! » Bill se retourna pour voir d'où venait le cri et aperçut une jeune fille noire d'environ 17 ans qui essayait de se frayer un chemin parmi la foule de gens de race blanche. Il était évident qu'elle était aveugle ; ses yeux étaient couverts de cataractes. Et, à cause de la loi de Jim Crow sur la ségrégation raciale, personne ne voulait l'aider.

La fille avançait à tâtons vers Bill. Bill se fraya un chemin jusqu'à ce qu'il soit directement dans sa trajectoire. En peu de temps, elle se buta contre lui.

« Excusez-moi, dit-elle, mais je suis aveugle et j'ai perdu mon papa. Pourriez-vous m'aider à trouver l'autobus vers Memphis? »

Bill regarda la rangée d'autobus qui étaient alignés au bout du stationnement. « Oui, je peux vous aider », dit-il. « Que faites-vous ici? »

« Mon papa et moi sommes venus pour voir le guérisseur », répliqua-t-elle.

« Comment avez-vous entendu parler de lui? »

« Ce matin, à la radio, j'ai entendu un homme raconter qu'il n'avait pas prononcé un seul mot pendant des années et que maintenant il pouvait parler. Un autre homme a dit qu'il recevait une pension depuis 12 ans à cause de sa cécité et que maintenant il pouvait voir assez bien pour lire sa Bible. Cela m'a redonné espoir pour ma vue. Quand j'étais une petite fille, j'ai commencé à avoir ces cataractes dans les yeux. Le docteur a dit que lorsque je serai plus vieille, il pourrait les enlever mais maintenant que je suis plus âgée, il dit que les cataractes se sont enroulées autour des nerfs optiques et qu'il ne peut pas les opérer. Alors ma seule chance est de me rendre jusqu'au guérisseur. Mais ce soir est son dernier soir et mon papa et moi n'avons même pas pu nous approcher du bâtiment. Maintenant, j'ai perdu mon papa et je ne peux même pas retourner à l'autobus. Gentil Monsieur, pourriez-vous m'aider s'il vous plaît? »

« Oui, Madame, je vais vous aider. Mais avant, j'aimerais vous poser quelques questions à propos du guérisseur dont vous parlez. Croyez-vous que Dieu a envoyé un ange et qu'Il guérit les malades aujourd'hui? »

« Oui, Monsieur, je le crois. »

« Vous voulez dire que vous croyez cela même s'il y a tant de bons médecins et d'hôpitaux aux alentours? » Bill avait un peu honte d'utiliser la cécité de la jeune fille de cette façon, mais il voulait éprouver sa foi.

Elle lui répondit rapidement : « Pas un seul de ces docteurs ne peut m'aider. Monsieur, si vous me prenez par la main et me conduisez au guérisseur, je pourrai trouver mon papa toute seule ensuite. »

Bill ne pouvait plus continuer à prétendre. « Sœur, peut-être suis-je la personne que vous désirez voir. »

Elle agrippa la manche de son manteau de toutes ses forces. « Êtes-vous le guérisseur? » demanda-t-elle.

« Non, madame. Je suis Frère Branham, le prédicateur. Jésus-Christ est le guérisseur. Maintenant si vous voulez bien lâcher mon manteau... » Bill saisit ses poignets pour qu'elle lâche prise.

La jeune fille serra le pan de son manteau encore plus fort. Elle l'avait trouvé et n'avait pas l'intention de le laisser aller. « Ayez pitié de moi, Frère Branham », supplia-t-elle.

« Sœur, voudriez-vous me laisser tenir votre main pendant que je vais prier? » Bill réussit à lui faire lâcher son manteau. Il pouvait sentir les vibrations des cataractes dans son bras alors qu'il commençait à prier. « Cher Jésus, un jour Tu as porté cette vieille croix rugueuse dans les rues, le sang coulant sur Tes épaules, Ton petit corps frêle tremblant sous la charge. Un homme de couleur du nom de Simon de Cyrène est venu près de Toi, a pris la croix et T'a aidé à la porter.⁴⁹ Et maintenant, une des enfants de Simon vit dans un monde de ténèbres constantes. Je suis sûr que Tu comprends... »

La fille frissonna. « Quelque chose m'a traversée », dit-elle en tremblant. « Mes yeux sont si froids. »

Bill pouvait sentir les vibrations dans son bras diminuer ; la vie démoniaque venait tout juste de quitter les cataractes. « Sœur, fermez vos paupières pour un moment. C'est ça. Les cataractes rapetissent. Dans un instant, vous allez être capable de voir. Ne dites rien à propos de cela sinon les gens vont me reconnaître. Je ne veux pas que les gens sachent que je suis ici. Maintenant, ouvrez lentement les yeux. Jésus vous a redonné la vue. »

Ses paupières s'ouvrirent en papillotant. Elle leva la tête : « Est-ce que ces choses sont des lumières? » dit-elle, le souffle coupé.

⁴⁹ Matthieu 27:32 ; Marc 15:21 ; Luc 23:26

« Oui. Pouvez-vous les compter? »

« Il y en a quatre! Est-ce que ce sont des gens qui se promènent? » Avant que Bill puisse répondre, elle cria de toutes ses forces. Plusieurs se retournèrent. « Loué soit Dieu! Je peux voir! Je peux voir! J'étais aveugle, mais maintenant je vois! »⁵⁰

Les gens commencèrent à se rassembler autour de Bill et la jeune fille. Juste à ce moment, le groupe de placiers repèrent Bill et vinrent à son secours. Mais avant qu'ils ne parviennent à l'emmener avec eux, un homme à la jambe tordue appuyé sur un bâton cria : « Je sais que vous êtes Frère Branham. Ayez pitié de moi. Je suis ici depuis huit jours. J'ai cinq enfants à la maison et je suis estropié. Je crois que vous êtes un bon garçon. Si vous demandez à Dieu de me guérir, Il le fera. »

Bill dit : « Alors au Nom de Jésus-Christ, donnez-moi votre bâton.. »

Sans hésitation, l'homme estropié donna à Bill sa canne de fabrication artisanale. Instantanément, sa jambe tordue se redressa et l'homme pouvait maintenant marcher sans aide. Claquant son soulier sur la chaussée, l'homme dit : « Je suis guéri! Je suis guéri! »

Excitée, la foule s'approcha davantage. Les quatre placiers protégèrent Bill de leur mieux alors qu'ils essayaient de se frayer un chemin jusqu'à l'auditorium. Les gens qui étaient assez proches tendaient la main afin de toucher les vêtements de Bill comme il passait près d'eux. Que son complet soit rapiécé ne les dérangeait pas du tout.

⁵⁰ Des années plus tard, Bill rencontra cette femme. Elle travaillait comme serveuse et lui dit qu'elle n'avait jamais eu de problème avec ses yeux depuis le jour de sa guérison en 1946 à Jonesboro, Arkansas.



Bill et Meda avec la jeune Rebecca

Chapitre 34

Le choc du retour

1946

A JONESBORO cet automne-là, William Branham demeura sur la plate-forme pendant huit jours et huit nuits d'affilée, priant pour un flot continu de malades et de nécessiteux. Il prenait ses repas sur l'estrade et dormait derrière la chaire pendant que les gens dans la ligne de prière attendaient patiemment qu'il se réveille et poursuive son travail. À la fin de la semaine, Bill était si fatigué qu'il sentait battre ses tempes. Il n'avait plus de poils sur le dos de ses mains à force de se les arracher pour demeurer éveillé. Mais malgré sa fatigue, il ne voulait pas arrêter. Il voulait demeurer là et prier pour tous les malades qui viendraient ; mais il ne put y parvenir. Les nouvelles des guérisons et des miracles étaient comme un aimant, attirant des milliers de gens de plus à Jonesboro tout au long de la semaine. Lorsque Bill finit par arrêter, le huitième soir de la campagne de guérison, la ligne de prière était encore plus longue que lorsqu'il avait commencé.

Bill était épuisé physiquement et mentalement. Le Pasteur Reed le mit au lit mais Bill était si nerveux qu'il ne pouvait s'endormir. Il se tourna et retourna sous les couvertures pendant des heures. Il finit par décider de partir tout de suite pour Jeffersonville, là où il pourrait dormir dans son propre lit pendant des jours sans être dérangé.

Après quelques heures de route, Bill avait de la difficulté à garder les yeux ouverts. Pour se garder éveillé, il commença à se cogner la jambe contre la porte jusqu'à ce qu'elle soit totalement bosselée. Une fois, il s'endormit. Un coup de klaxon le réveilla en sursaut, juste à temps pour qu'il puisse se ranger du bon côté de la route. Ébranlé, il stationna l'auto sur l'accotement afin de pouvoir reprendre ses esprits. Meda dormait toujours à poings fermés sur la banquette arrière. Bill sortit de l'auto, espérant qu'une marche le rafraîchirait. Il s'endormit quelque part, épuisé. Lorsqu'il reprit conscience, il était debout dans un pâturage, la main étendue, marmonnant : « Croyez seulement, sœur. C'est tout ce que vous avez à faire. Croyez. » Il secoua sa tête vigoureusement, pensant : « Que se passe-t-il avec moi ? On dirait que je perds l'esprit. »

Ils arrivèrent à Jeffersonville tard dans la soirée et arrêtaient chez les parents de Meda pour prendre les enfants. Rebecca avait maintenant 5 mois. Bill ne l'avait pas vue depuis trois mois, il n'était donc pas surprenant qu'elle ne le reconnaisse pas. Lorsqu'il essaya de la prendre dans ses bras, elle se mit à pleurer et lutta pour retourner dans les bras de sa mère. Cela lui fit de la peine. « Elle ne me reconnaît pas » se lamenta-t-il.

Tout en berçant Rebecca pour la calmer, Meda désigna une photo de Bill sur la table d'appoint. « J'ai cette même photo sur notre commode. Je la lui ai montrée chaque jour, disant : "C'est ton papa." »

Bill examina la photographie, puis se regarda dans le miroir de l'entrée. « Elle peut bien ne pas me reconnaître. J'ai perdu 20 livres [9 kg] ; j'ai perdu beaucoup de cheveux ; mes épaules sont même voûtées. Je ne me ressemble plus du tout. »

Un autre choc les attendait lorsqu'ils arrivèrent chez eux : de longues files d'autos étaient garées des deux côtés de la rue et environ 200 personnes attendaient dans sa cour.

« Qu'est-ce que tout cela? » demanda Meda.

Bill rougit. « Partout où je suis allé, j'ai donné notre adresse en invitant les gens à s'arrêter chez nous s'ils passaient près de Jeffersonville et avaient besoin de prière. Mais je ne pensais pas qu'ils se présenteraient ici si tôt. »

Bill pria pour les gens qui étaient dans sa cour jusqu'à tard dans la nuit. Finalement, la dernière personne s'en alla. Meda aida Bill à se mettre au lit. Il était deux heures du matin. Il était allongé là, tranquille, sombrant dans un état vague de demi-sommeil, quand il se réveilla en sursaut. Il avait des crampes dans les jambes.

Meda était assise sur le bord du lit. « Bill, sais-tu ce que tu étais en train de faire? »

« Je pensais que je dormais. »

« Tu enlaçais ton oreiller et tu murmurais : "Qui est le suivant?" Maintenant, si vous vouliez tout simplement croire, parce que l'ange m'a dit que si je pouvais amener les gens à me croire... "Bill, je m'inquiète pour toi." »

Ils entendirent une voiture arriver. Cela semblait être une vieille auto. Le ralenti du moteur chevrotait, faisant vibrer les ailes. Bientôt, quelqu'un cogna à la porte. Meda mit ses doigts sur les paupières de Bill et les ferma gentiment. « Je vais leur dire de revenir demain. Dors, mon chéri. »

Bill pouvait entendre une voix d'homme venant de la cuisine qui disait : « Le bébé est malade depuis longtemps. Il n'arrête pas de pleurer. Il pleure jour et nuit. Le médecin ne trouve pas le problème. » Bill entendait le bébé faire des bruits étranges, sa respiration était sifflante, comme s'il essayait de pleurer mais n'avait plus l'énergie pour produire un son. Le bruit ne semblait même pas humain. Bill entendit Meda dire : « Je viens juste de mettre Bill au lit et je ne veux pas le réveiller maintenant. » Puis Bill entendit une autre femme dire : « Nous venons du nord de l'Ohio. Nous avons voyagé toute la journée et toute la nuit pour venir ici. »

Bill pensa : « Comment pourrais-je dormir alors que ce pauvre bébé souffre dans l'autre pièce et qu'une prière pourrait peut-être l'aider? »

Il se leva et, chancelant, se rendit dans l'autre pièce, revêtu de son pyjama. Un bébé de dix semaines était couché sur la table de la cuisine, enveloppé d'une couverture. Son petit visage se tordait alors qu'il essayait de pleurer faiblement. Bill demanda à tout le monde de s'agenouiller et de prier ensemble Celui qui avait la puissance de délivrer ce bébé souffrant : Jésus-Christ. Le bébé

arrêta de pleurer et son visage se détendit. Dix minutes plus tard, lorsque le couple s'apprêtait à partir, le bébé riait et roucoulait.

Avant que Bill ait le temps de retourner au lit, une autre auto arriva dans la cour. Bill entendit des pas courir vers la maison. Quelqu'un cognait fort à la porte. Bill laissa entrer un jeune homme excité dans la cuisine. Le jeune homme dit : « Frère Branham, ma sœur fait une appendicite. Elle est dans un très mauvais état. Elle est sensée subir une opération à Louisville dans la matinée, mais mon père ne pense pas qu'elle soit en mesure de supporter le voyage jusqu'à l'hôpital. C'est une route de montagne très cahoteuse. On habite à environ 35 milles [56 km] à l'ouest d'ici, près de Milltown. Nous savons ce que Dieu a fait pour Georgie Carter, alors mon père m'a envoyé vous demander si vous viendriez prier pour ma sœur. Viendriez-vous? »

Sans hésiter une seconde, Bill répondit : « D'accord. Laissez-moi changer de vêtements rapidement. Je prendrai ensuite mon auto et vous suivrai. »

Meda commença à pleurer. « Chéri, tu vas t'endormir quelque part. »

« Non, tout va bien aller, ma chérie », la rassura-t-il.

Son assurance ne dura pas plus d'une douzaine de milles [19 km]. Ses paupières étaient devenues aussi lourdes que des plombs. Afin de demeurer réveillé, parfois il se pinçait ou se mordait les doigts ; il alla même jusqu'à se mettre du crachat sur les paupières. Le jeune homme avait eu raison : les conditions routières étaient terribles, surtout pendant les huit derniers milles [12 km] où la route n'était plus que deux ornières longeant une clôture jusqu'au sommet. Au moins, il n'avait plus besoin de lutter contre le sommeil ; l'auto rebondissait chaque fois que ses pneus heurtaient une roche ou s'enlisaient dans un nid de poule.

Ils stationnèrent leur véhicule dans la cour. Après avoir salué le père et la mère, Bill fut conduit au chevet d'une jeune fille d'environ 18 ans. Sa peau était pâle et la sueur perlait à ses tempes. Elle montra à Bill son côté enflé.

Le père de la jeune fille dit : « Elle n'a pas mangé depuis trois jours. Aujourd'hui elle ne pouvait même pas avaler de l'eau. Elle doit subir une chirurgie plus tard dans la matinée. Une ambulance doit venir la chercher dans quelques heures mais son état s'est tellement détérioré que j'ai peur qu'elle ne puisse survivre au trajet. »

Bill était familier avec l'appendicite, ayant observé son ami Sam Adair opérer plusieurs patients. Si l'appendice de la fille était sur le point de rompre, ce qui semblait être le cas, elle ne survivrait certainement pas les 40 milles [64 km] jusqu'à New Albany. Ces huit premiers milles [12 km], à eux seuls, étaient assez pour l'achever.

La jeune fille demanda nerveusement : « Oh, Frère Branham, pensez-vous que je vais survivre? »

Choisissant ses mots avec soin, Bill dit : « Je crois que vous allez être guérie si vous avez assez de foi. Croyez-vous que Jésus-Christ peut vous guérir? »

Sa réponse jaillit de ses lèvres en un flot de paroles nerveuses : « Oh, oui, je crois. Mon église dit que les jours des miracles sont passés, mais je ne me soucie pas de ce que mon église dit, je crois. Georgie Carter a été guérie et je serai guérie aussi. J'ai peur de l'opération. »

Ayant été témoin de milliers de miracles et de guérisons au cours des six derniers mois, Bill perçut le doute et la crainte cachés sous la confession nerveuse de la jeune fille. « Sœur, je ne voudrais pas vous blesser mais vous *ne croyez pas*. Habituellement, il y aurait assez de temps pour vous laisser prendre le petit peu de foi que vous avez et vous amener à croire en votre guérison. Mais ceci est une urgence. Vous devez croire dès maintenant ou, je vais être honnête avec vous, vous ne vivrez pas assez longtemps pour voir l'hôpital. »

La jeune fille et ses parents n'apprécièrent pas sa franchise, mais Bill n'avait pas le choix. La situation était urgente. Il avait décidé d'être radical pour qu'elle puisse saisir pleinement la situation. Bill était assis au bord du lit de la jeune fille, du côté le plus proche du centre de la pièce. Ses parents et quelques voisins, eux, étaient assis de l'autre côté, près du mur. Il y avait un plafonnier au centre de la pièce. De son abat-jour pendait une cordelette au bout de laquelle était attaché un bracelet rouge et blanc, le tout pendant à mi-chemin entre le plafond et le plancher. Bill ignorait l'utilité de ce bracelet. Peut-être servait-il à amuser le bébé. Quoiqu'il en soit, Bill réalisa que le bracelet saurait lui être utile. Bill demanda aux adultes de se tourner face au mur puis il se tourna vers la jeune fille : « À quelle distance croyez-vous que ce bracelet se trouve de vous? »

« À environ 15 pieds [4 à 5 m]. Pourquoi? »

« Vous me dites que vous avez la foi pour croire que tout est possible. Je veux que vous me le prouviez. Je veux que vous regardiez directement ce bracelet-là. Je veux que vous le fassiez tourner, puis le faire balancer d'avant-arrière, puis le faire arrêter. Si vous réussissez, je saurai que vous avez assez de foi pour l'accomplissement d'un miracle. »

La surprise initiale de la jeune fille se mua en déception. « Oh, Frère Branham! Pourquoi me demandez-vous quelque chose comme ça? Personne ne peut faire cela. »

« Oh, oui! » dit Bill. « Quelqu'un qui a la foi pourrait le faire. Jésus a dit, "Tout est possible à celui qui croit." »

Elle était toujours sceptique. « Mais Jésus parlait de choses spirituelles. Ceci est matériel. Pourriez-vous le faire? »

« Oui, Madame. »

« Pourriez-vous le faire devant moi? »

« Si vous le voulez. Gardez les yeux fixés sur le bracelet. » Bill fixa ses propres yeux sur le bracelet et concentra sa foi. Il avait vu Dieu faire tant de miracles qu'il savait que toutes choses étaient réellement possibles à ceux qui croient. L'instant d'après, le bracelet se mit à tourner au bout de la cordelette. Puis il se balançait d'avant-arrière comme un pendule pour ensuite s'immobiliser.

La fille en eut le souffle coupé : « Frère Branham, c'est du spiritisme! »

« J'ai bien pensé que vous me diriez quelque chose comme ça. Non, ce n'est pas du spiritisme, c'est la foi. Les spirites utilisent cela plusieurs fois pour exécuter des tours comme briser du verre, plier des cuillères et ainsi de suite, mais c'est toujours la foi. »

La fille ne pouvait pas comprendre ce qu'il disait. « J'appartiens à l'Église de Christ. On dit ce que la Bible dit et on demeure silencieux où la Bible est silencieuse. Et il n'y a rien de ce genre dans la Bible. »

« Certainement que c'est dans la Bible », dit Bill. « Souvenez-vous de ce matin où Jésus alla vers un figuier pour cueillir des figues. Lorsqu'il n'en trouva pas, il maudit le figuier et l'arbre se mit à dessécher. Lorsqu'il revint ce soir-là, l'arbre avait séché jusqu'aux racines. Pierre remarqua à quel point la mort de l'arbre avait été subite alors Jésus répondit que non seulement on pourrait faire la même chose au figuier, mais que si l'on disait à cette montagne de bouger, sans douter dans notre cœur, elle se déplacerait.⁵¹ Ne l'a-t-Il pas dit? Certainement qu'Il l'a dit. Je sais bien que votre pasteur essaie de justifier sa propre incrédulité en disant que Jésus parlait d'une montagne de péchés mais c'était du Mont des Oliviers dont il était question. Et Il a dit que cela ne prenait qu'un tout petit peu de foi, pas plus que la grosseur d'une graine de moutarde. Maintenant si une si petite quantité de foi peut déplacer une montagne, combien de foi avez-vous besoin pour faire bouger ce bracelet? »

La fille ne répondit pas. Son souffle était laborieux à cause de la douleur qui la tenaillait. Bill essaya une autre approche. « Écoutez, sœur. Un ange est venu à moi il y a de cela cinq mois et m'a dit qu'avant même le jour de ma naissance, j'avais été pré-ordonné par Dieu pour apporter un don de guérison divine aux gens de la terre. Je me suis tenu face à face avec un être surnaturel qui m'a dit que si je pouvais amener les gens à me croire et être sincère quand je priais, rien ne s'opposerait à ma prière. Si vous croyez de tout votre cœur, c'est cela qui va toucher Dieu. Votre foi vous sauvera. Pas ce que vous vous êtes répété dans votre pensée, mais ce que vous croyez réellement. »

Puis la jeune fille répondit : « Frère Branham, je sais qu'il y a quelque chose au-delà de ce que je peux atteindre. Que Dieu ait pitié de moi. Je vais essayer de tout mon cœur de croire en Lui. »

Prenant sa main droite dans sa main gauche, Bill regarda sa propre main devenir rouge et enflée au rythme des vibrations invisibles. Il avait senti les vibrations de l'appendicite auparavant et était familier avec le modèle de petits boutons qui se formaient sur le dos de sa main. À cause de l'intensité des vibrations, il savait que le cas était sévère. Comme il demandait au Seigneur Jésus d'intervenir, les vibrations diminuèrent puis cessèrent complètement. Sa main gauche redevint normale. Bill dit : « Que Dieu vous bénisse, sœur. Votre foi vous a sauvée. »

Au milieu de la joie et du soulagement qui traversèrent la pièce, Bill s'assit et s'endormit instantanément. Quelques heures plus tard, il se réveilla avec des rayons de soleil sur le visage.

⁵¹ Matthieu 21:18-22 ; Marc 11:12-14

Le père lui dit bonjour et serra la main de Bill avec enthousiasme pour le remercier. « J'ai appelé les ambulanciers et leur ai dit qu'ils n'avaient plus besoin de venir puisque ma fille était complètement guérie. »

La fille était maintenant assise à la cuisine en train de manger de la crème glacée. « Je me sens si bien, Frère Branham. L'enflure a complètement disparu de mon côté et je n'ai plus mal du tout. Et j'ai tellement faim! »

Chapitre 35

Refusant un cadeau de 1 500 000 \$

1947

MAINTENANT qu'il était de retour à Jeffersonville, Bill découvrit que de nouvelles responsabilités l'attendaient. Des lettres lui arrivaient de partout à travers les États-Unis et le Canada. Au début, Bill et Meda essayèrent de répondre eux-mêmes à tout ce courrier. Mais à chaque jour, le facteur déposait à leur porte un gros sac rempli de lettres et Bill réalisa bientôt que c'était tout simplement trop de travail. Il loua un petit bureau et engagea M. et Mme Cox, des membres de sa congrégation, comme secrétaires. Avec leur aide, Bill séparait les lettres en deux piles. La première pile, qui était aussi la plus grosse, contenait les lettres de gens qui décrivaient leurs troubles et leurs besoins et qui désiraient qu'il prie pour eux. Bill considérait ces lettres comme une autre part de sa commission et priait avec ferveur pour chacune des requêtes. La deuxième pile contenait les lettres des différents ministres qui l'invitaient à venir tenir des campagnes de guérison dans leur localité. Bill mettait ces invitations de côté et demandait à Dieu de lui montrer là où il devait aller.

Il finit par tracer un itinéraire qui le garderait occupé jusqu'à la première moitié de l'année 1947. Premièrement, alors que les états plus au nord seraient encore sous la neige, il voyagerait dans le Sud, en commençant par la Louisiane, puis il se dirigerait vers l'ouest pour atteindre le Texas, l'Arizona et la Californie. Plus tard au printemps, il passerait plusieurs mois plus près de la maison avant d'aller vers le nord, en Saskatchewan et en Alberta, au Canada.

Même s'il n'était pas encore tout à fait remis de son épuisement, Bill était impatient de retourner au travail pour lequel Dieu l'avait commissionné. Il commença à Shreveport, Louisiane où il était censé tenir cinq réunions pour le Révérend Jack Moore, pasteur d'une église pentecôtiste indépendante connue sous le nom de Life Tabernacle.

Lorsque le Révérend Moore emmena Bill à son église pour le premier service, il fut stupéfait de voir son grand tabernacle si rempli d'étrangers que son invité et lui avaient de la difficulté à pénétrer à l'intérieur. C'était simplement le bouche à oreille qui avait attiré des gens de partout à travers l'Arkansas et la Louisiane. Jack Moore décida qu'ils avaient besoin de plus d'espace, alors il loua l'auditorium d'une école secondaire. Ils ne tinrent que deux réunions à cet endroit avant qu'ils ne retournent au Life Tabernacle. Les gens arrivaient si tôt à l'auditorium et en si grand nombre qu'ils troublaient les journées d'école.

Cette semaine-là fut une semaine comme Jack Moore n'en avait jamais vue auparavant ; cinq soirées remplies de miracles et de merveilles. Plus tard, il écrivit : « Les gens étaient devenus humbles et tendres parce qu'ils savaient que Jésus de Nazareth était présent dans son serviteur... Oui, les jours de la Bible étaient ici à nouveau. Il y avait là un homme qui *mettait en pratique* ce qu'il *prêchait*. Je ne dis pas cela pour élever un homme mais bien pour préciser que notre profonde appréciation pour notre frère (William Branham) provient du fait que son ministère semble rapprocher notre Seigneur Jésus plus près de nous, nous rendant plus familiers avec sa Parole, sa personnalité, sa déité, comme jamais rien ni personne ne l'avaient fait auparavant... »⁵²

Sentant qu'il devait en savoir plus à propos de ce ministère phénoménal, Jack Moore laissa son assemblée entre les mains de son assistant-pasteur afin de pouvoir voyager avec William Branham pour le reste de l'année.

Après la Louisiane, Bill prit l'avion pour le Texas et y tint des réunions pendant 15 soirs de suite. Il se rendit ensuite à Texarkana et San Antonio. Pendant la première réunion à San Antonio, quelque chose se produisit qui remua profondément l'essence même de son âme. Le service venait tout juste de commencer ; le directeur de chant venait de présenter Bill à l'auditoire et la foule attendait avec révérence et anticipation. Alors que Bill marchait sur la plate-forme en direction de la chaire, un homme qui était assis sur l'estrade se leva et se mit à parler dans une langue inconnue, en mitraillant un flot de mots inintelligibles. Lorsqu'il eut terminé, l'auditoire demeura tranquille. Un autre homme se leva à l'arrière de l'auditorium et dit d'une voix forte : « Ainsi dit le Seigneur : "L'homme marchant sur la plate-forme s'avance avec un ministère qui a été ordonné par le Dieu Tout-Puissant. Comme Jean le Baptiste a été envoyé pour annoncer la première venue de Jésus-Christ, cet homme est envoyé pour annoncer sa seconde venue." »

Bill se sentit si faible et étourdi que ses genoux flanchèrent. Il s'agrippa à la chaire tout en disant dans le micro : « Monsieur, vous à l'arrière qui venez juste d'interpréter la prophétie, connaissez-vous cet homme sur la plate-forme qui a parlé en langues? »

L'homme qui était à l'arrière se leva de nouveau. Il avait l'air d'un cow-boy. « Non, Monsieur, je ne le connais pas. »

« Avez-vous déjà entendu parler de moi auparavant? »

« J'ai entendu parler de vous pour la première fois aujourd'hui. »

« Comment vous êtes-vous retrouvé ici ce soir? »

« Les gens pour qui je travaille prévoient venir aux réunions ce soir et m'ont demandé si je voulais les accompagner, alors je suis venu. »

Se tournant vers l'homme qui était sur la plate-forme et qui avait parlé en langues, Bill demanda : « Connaissez-vous cet homme qui a interprété la prophétie? »

« Non, Monsieur. »

« Pourquoi êtes-vous ici ce soir? »

⁵² William Branham, *Un Homme envoyé de Dieu*, par Gordon Lindsay, 1950, pages 103-104

« Je suis un commerçant local, j'ai vu l'annonce dans un journal à propos d'un "guérisseur divin" ; alors j'ai décidé de venir voir ce qu'il en était. »

Ayant étudié 1 Corinthiens 12 jusqu'à 14, Bill savait que « l'interprétation des langues » était un don du Saint-Esprit. Toutefois, Bill avait toujours soupçonné que la plupart de ce que les pentecôtistes appelaient les « langues » n'était rien de plus que de l'excitation, du fanatisme et du charnel. Cette « interprétation-ci » ne pouvait se classer dans aucune de ces trois catégories. Celle-ci semblait véritable parce que l'étranger avait répété ce que Bill avait entendu ce jour de 1933 pendant qu'il baptisait dans la rivière Ohio alors que l'étoile était apparue au-dessus de sa tête. Cela s'était passé il y avait plus de 14 ans! Bill frissonna, se demandant s'il y avait plus dans son ministère que la prière pour les malades.

APRÈS LE TEXAS, Bill voyagea jusqu'à Phœnix, Arizona. Le stress continuait à l'épuiser – mais une étrange sorte de stress. Cela lui semblait bien plus que de longues heures passées debout et de nuits trop courtes. Lorsque Bill priait pour les malades, il pouvait sentir les forces démoniaques qu'il combattait. C'était aussi épuisant que de creuser un fossé dans un sol rocheux à l'aide d'un pic et d'une pelle lorsqu'il travaillait pour la compagnie des Services publics à Jeffersonville. Chaque fois que Bill prenait la main droite d'un patient dans sa main gauche, permettant ainsi à la maladie de vibrer de son bras jusqu'à son cœur, il pouvait sentir une partie de son énergie s'envoler : de l'énergie qui ne se récupérait pas après une nuit de sommeil.

Bill apprit sur les démons en joignant ce qu'il lisait dans la Bible à ce qu'il exprimait en priant pour les malades. Il lut dans le Nouveau Testament comment les démons chassés d'une personne pouvaient ensuite chercher à s'installer chez une autre.⁵³ Il avait observé le même phénomène se produire dans ses réunions. Pendant qu'un patient dans la ligne de prière était délivré de la folie, une personne irrévérencieuse dans l'auditoire pouvait recevoir du coup cette même maladie. Dans une réunion en particulier, un groupe de gens s'était montré irrespectueux, huant et émettant des sifflements pendant que Bill priait pour un jeune homme étendu sur le sol, secoué de spasmes épileptiques. (Tout épileptique qui venait dans la présence de l'ange du Seigneur faisait automatiquement une crise.) Le jeune homme fut promptement délivré. Aussitôt que les vibrations dans la main de Bill cessèrent, les incroyants irrespectueux, qui étaient environ une douzaine, furent atteints de crises d'épilepsie. Après cet incident, Bill devint très prudent. Lorsqu'il sentait un cas plus rebelle, il demandait à l'auditoire de courber la tête et de prier avec lui. Il découvrit que même les incroyants étaient en sécurité s'ils étaient respectueux pendant ses réunions.

Un soir, à Phœnix, un enfant s'avança dans la ligne de prière. Bill prit la main de la fillette et sentit les vibrations particulières de l'épilepsie. Aussitôt, la fillette se mit à faire une crise, tomba sur la plate-forme et fut secouée de spasmes. L'auditoire retenait son souffle. Bill demeura calme et demanda aux gens de courber la tête. Lorsqu'il inclina la tête pour prier, il sentit comme une coupure dans le flot continu de foi. Il regarda dans la foule et repéra un homme qui n'avait pas

⁵³ Matthieu 8:28-32 et 12:43-45

courbé sa tête. Bill dit dans le micro : « Il y a un homme à ma droite qui n'a pas courbé la tête. Monsieur, même si vous ne croyez pas, s'il vous plaît, inclinez la tête et soyez respectueux. Ces puissances démoniaques peuvent se déplacer d'une personne à l'autre. »

L'homme ne courba pas la tête. Un des placiers s'approcha de lui et lui parla à l'oreille puis monta sur la plate-forme et dit à Bill : « C'est M. K-, un personnage public de la ville de Phœnix. Il dit que tout cela n'est que de la psychologie. Il insiste pour garder la tête haute. »

Bill prit le micro à nouveau. « D'accord, Monsieur. Je vous aurai averti. C'est tout ce que je peux faire. » Puis Bill se tourna vers la fillette qui était toujours sur le sol, émettant de lents bruits gutturaux. Bill pria : « Dieu, ne laisse pas cette enfant innocente souffrir à cause de l'incrédulité de cet homme. Bénis l'enfant et délivre-la. » La fillette se calma et ouvrit les yeux. Son tuteur se rua à l'avant pour l'aider et ensemble ils descendirent de la plate-forme en louant Dieu.

M. K- sourit triomphalement, comme pour montrer qu'il avait eu raison. Malheureusement, sa victoire fut de très courte durée.

Lors de son dernier soir à Phœnix, Bill promit à la foule qu'il essaierait de prier pour tous les malades qui étaient dans le bâtiment. Cela aurait été impossible à faire s'il avait eu à prendre la main de chaque personne pour que les vibrations révèlent la maladie. Ce soir-là, il essaya quelque chose de différent. Il appela cela une ligne de prière rapide. Les gens dans la ligne de prière avançaient à un rythme régulier pendant que Bill posait la main sur leur épaule alors qu'ils passaient, demandant au Seigneur Jésus de les guérir.

De tous les miracles qui eurent lieu ce soir-là, le plus stupéfiant fut celui de Haddie Waldorf, une femme qui se mourait de cancers du cœur, du foie et du colon. Comme les médecins avaient abandonné tout espoir, elle essayait maintenant désespérément de voir cet homme qui proclamait avoir un ange à ses côtés pendant qu'il priait pour les malades. Le mari de Haddie et un interne de l'hôpital la transportèrent à la réunion sur une civière. Pendant qu'ils attendaient dans la ligne de prière, elle sentit sa vie commencer à s'envoler. Elle dit à son mari : « Amène-moi à l'avant même si je meurs. » Ils étaient loin derrière. Pendant que la ligne avançait petit à petit, elle perdit conscience. Bientôt, sa poitrine cessa de bouger. Ne pouvant trouver son pouls, l'interne remonta le drap sur son visage. Mais M. Waldorf garda sa place dans la ligne avec détermination. Il dut attendre près d'une heure avant d'atteindre Bill. Quelqu'un l'avertit qu'on lui amenait un cadavre. Bill arrêta le flot de la ligne de prière afin de pouvoir prier un peu plus longuement pour ce cas. La femme était froide lorsqu'il la toucha. Lorsque Bill demanda à Dieu de redonner la vie à Haddie Waldorf, celle-ci se mit non seulement à respirer mais elle put s'asseoir et, un peu plus tard, elle sortit du bâtiment de ses propres forces.⁵⁴

Cette longue ligne de prière à Phœnix fut remplie de miracles et de guérisons. Même si Bill faisait de courtes prières, il lui fallut jusqu'à trois heures du matin pour toucher tous les malades qui passèrent. Selon l'estimé de Jack Moore, Bill pria pour 2 500 personnes en cette nuit de février 1947.

⁵⁴ Mme Haddie Waldorf continua d'assister aux réunions de William Branham jusqu'à la mort de celui-ci en 1965. Il la saluait souvent dans l'auditoire et mentionnait ce merveilleux miracle.

AU MOINS DE MARS, Bill se dirigeait vers la côte de la Californie. Ses premières réunions à Los Angeles remplirent la grande église de Monterey Park à tel point que les églises coopératrices durent déplacer les réunions à l'auditorium municipal de Long Beach.

Le deuxième soir de la campagne, trois hommes et une jeune femme s'avancèrent dans la ligne de prière en transportant une femme inconsciente sur une civière. Bill prit la main flasque de la patiente et ressentit les vibrations familières. « C'est le cancer », dit-il.

La jeune femme répondit : « Oui. Son nom est Melikian. Je suis sa fille et cet homme est son médecin. Elle s'est récemment rendue à St. Louis et a subi l'ablation des deux seins, espérant que le cancer cesserait de se répandre mais cela ne changea rien. Dieu est maintenant sa seule chance. »

Penchant la tête, Bill demanda à Dieu d'opérer un miracle. Les vibrations dans sa main cessèrent. Il s'apprêtait à la prononcer guérie lorsqu'un sentiment étrange l'envahit et il dit sans même penser : Ainsi dit le Seigneur : "Dans trois jours, cette femme sera en train de magasiner dans les rues." »

Le médecin, qui se tenait tout près et qui de façon évidente n'était venu que pour faire plaisir à la famille, renifla d'indignation. « Quelle idée, Révérend Branham! Cette femme est mourante. Comment pouvez-vous donner de tels faux espoirs aux gens? »

Bill répondit calmement : « Docteur, si cette femme n'est pas guérie et ne magasine pas d'ici trois jours, vous pourrez mettre une pancarte dans mon dos avec l'inscription "faux prophète" dessus et me promener à travers la ville sur le capot de votre voiture. »

Vers la fin de la semaine, Bill fut réveillé au son de coups frappés à la porte de sa chambre d'hôtel. Dans le couloir se tenait l'homme dont la tâche était de faire en sorte que Bill ne soit pas dérangé dans son intimité. Derrière lui se trouvaient deux hommes élégamment vêtus. « Je suis désolé de vous déranger, Frère Branham, mais ces deux hommes ont besoin de vous voir. Je sais que vous avez besoin de votre sommeil mais leur mission est si extraordinaire que j'ai pensé... »

« Entrez. Que puis-je faire pour vous? »

Les deux hommes pénétrèrent à l'intérieur et le porte-parole alla droit au but. « Nous sommes des agents pour M. Melikian. »

« Melikian? » Bill répéta le nom, essayant de se rappeler où il l'avait entendu.

« M. Melikian dirige l'entreprise vinicole Mission Bell. Sa femme a été guérie du cancer dans une de vos réunions cette semaine. »

Bill se souvenait maintenant de la femme inconsciente étendue sur la civière. « Comment se porte-t-elle? »

« M. Branham, sa guérison a stupéfié tout le monde, spécialement son médecin. Le jour après que vous ayez prié pour elle, elle a repris conscience et s'est assise dans son lit. Le troisième jour,

elle est allée magasiner avec sa fille, exactement comme vous l'aviez dit. M. Melikian vous est si reconnaissant qu'il nous a envoyés pour vous remettre ce chèque d'un million cinq cents mille dollars [1 050 000 euros]. »

L'homme tendit le chèque. Bill ne bougea pas. Il pensait à sa famille qui vivait dans une petite baraque de deux pièces à Jeffersonville et à sa femme qui devait aller puiser de l'eau à un puits à quelques maisons de distance de chez eux pour ensuite revenir vider l'eau usée parce qu'ils n'avaient pas de système de plomberie. Il pensait à quel point la maison était froide et humide en hiver et comment Meda mettait des guenilles sous les portes et les fenêtres pour empêcher l'air froid d'entrer. Ce serait merveilleux de pouvoir offrir quelque chose de mieux à sa femme et à ses enfants ; mais pourtant...

Pendant tant d'années, Bill avait lutté pour comprendre son appel. Lorsqu'il avait refusé de suivre la volonté de Dieu pour sa vie, en 1937, il avait si atrocement souffert que maintenant, même un chèque d'un million cinq cents mille dollars [1 050 000 euros] ne pouvait le détourner de ses convictions. Il savait qu'il n'avait pas guéri Mme Melikian de son cancer ; le Seigneur Jésus-Christ l'avait guérie. Comment pourrait-il accepter une récompense pour quelque chose qu'il n'avait pas fait ? De plus, Bill avait remarqué les trois pierres d'achoppement si souvent responsables de la ruine des hommes qui avaient commencé à vivre pour Dieu : les femmes, la popularité et l'argent. Tout ministre qui flirtait avec une de ces trois causes d'échec s'exposait à glisser et à chuter. Depuis longtemps, Bill avait résolu de s'éloigner de ces choses, peu importe le prix qu'il devait payer.

« Messieurs » dit-il fermement : « Je ne veux même pas regarder ce chèque. Dites à M. Melikian que j'apprécie son geste mais que je ne peux pas accepter son argent. »⁵⁵

APRÈS LA DERNIÈRE ligne de prière à Long Beach, Californie, qui se termina à deux heures du matin, Bill, engourdi et quasi inconscient, se rendit en titubant vers la voiture qui l'attendait. Jack Moore et Young Brown conduisirent à travers la ville pendant une heure, parlant à Bill, essayant de l'amener à réagir. Ils ouvrirent sa fenêtre pour que la pluie lui martèle le visage. Finalement, Bill revint à lui suffisamment pour vouloir aller se coucher.

Ils le reconduisirent à son hôtel. Un groupe de personnes s'était rassemblé dans une petite salle d'attente, à la sortie de l'ascenseur, appelant le nom de Bill et voulant lui parler. Pendant que Moore et Brown le poussaient à travers la pièce, une femme tomba devant lui et agrippa son pantalon. Jack Moore se pencha pour la repousser mais Bill lui fit signe, disant : « Écoutons au moins son histoire. »

Malgré l'assurance qu'il allait l'écouter, la femme ne lâcha pas prise. Le désespoir se lisait dans ses yeux. « Frère Branham, je suis Mme K-. Mon mari et moi étions à vos réunions à Phœnix. Lorsque vous étiez en train de prier pour cette enfant épileptique, mon mari a refusé de courber la tête. Le jour suivant, il s'est mis à se sentir étrange. Il pensa que ce n'était que son imagination.

Deux jours plus tard, les policiers l'ont retrouvé errant dans le centre-ville de Phoenix. Il avait perdu l'esprit. Il ne sait plus qui il est ni ce qu'il fait. »

Bill remarqua un homme qui se tenait à l'arrière du groupe. Ses yeux étaient creux, son visage émacié, il était échevelé, ses vêtements étaient chiffonnés et ses joues recouvertes d'une barbe clairsemée. « Est-ce votre mari? » demanda Bill.

« Oui, Frère Branham. » gémit Mme K-. « J'ai essayé de l'amener dans la ligne de prière à tous les soirs mais je n'ai jamais pu me rendre jusqu'à vous. Je suis désespérée. Quelque chose doit être faite. Il ne mange pas. Je dois verser de l'eau sur lui pour qu'il s'abreuve. » Elle posa son front sur le soulier de Bill.

Se tournant vers Jack Moore, Bill dit : « Amenez M. K- dans ma chambre pour que je puisse le voir en privé. »

Jack Moore prit la main de M. K- et le guida vers la chambre aussi facilement que s'il avait été un enfant. Bill essaya de suivre mais Mme. K- était toujours agrippée à sa jambe et refusait de lâcher prise. Finalement, Moore et Brown durent transporter Bill dans leurs bras, traînant Mme K- derrière eux. Après avoir verrouillé la porte, ils réussirent à la convaincre de lâcher la jambe de Bill.

« Sœur, dit Bill, il y a environ un an, un ange du Seigneur m'est apparu et m'a dit que j'aurais un don de guérison divine pour les peuples de la terre. Il m'a dit que si j'étais sincère et pouvais amener les gens à me croire, rien ne se tiendrait devant ma prière. J'ai découvert que c'était vrai ; il n'y pas une affliction, peu importe la gravité, qui n'a pas été guérie si je priais assez longtemps pour cette personne. Me croyez-vous? »

« Oui, frère Branham. »

M. K- était assis immobile, sans cligner des yeux, le regard fixe et vide. Mais lorsque Bill s'approcha de lui, il recula et rugit comme un animal. Pour des raisons de sécurité, Moore et Brown tinrent Mme K- par le bras pendant que Bill imposait les mains à son mari et commençait à prier. La victoire ne fut pas obtenue facilement. Pendant 45 minutes, Bill lutta avec le démon de la folie. Finalement, M. K- cligna des yeux et regarda autour de la pièce, comme quelqu'un qui avait dormi longtemps et qui venait de se réveiller dans un endroit inconnu, se demandant où il était et ce qu'il y faisait. Après que sa femme lui eut raconté les événements, M. K- prit Bill par le cou et l'embrassa tel un frère retrouvé après une longue absence. Il quitta l'hôtel, l'esprit aussi vif qu'auparavant ; cependant, il était devenu passablement plus en harmonie avec l'Évangile de Jésus-Christ.

Chapitre 36

Une foi d'Apache

1947

LORSQUE WILLIAM BRANHAM arriva à Oakland, Californie, à la mi-mars 1947, il entendit parler du petit David Walker, un « garçon prédicateur » qui tenait des réunions évangéliques dans la ville les mêmes soirs que Bill devait prier pour les malades. Cela éveilla la curiosité de Bill au point où il termina son service plus tôt le premier soir de sa campagne afin d'aller écouter le petit David Walker prêcher. Bill aima ce qu'il entendit. Même si David Walker n'était qu'un adolescent maigrichon, il maniait la Parole de Dieu avec une sagesse et une assurance bien au-delà de son âge.

Après le service, Bill s'avança pour faire sa connaissance. Pendant leur conversation, les deux évangélistes comparèrent la taille des foules qui assistaient à leurs réunions respectives. Le petit David Walker prêchait à Oakland depuis déjà plusieurs soirs, mais son bâtiment n'était jamais rempli à plus du tiers. (L'auditorium qu'il avait loué pouvait asseoir 7 000 personnes mais ses foules comprenaient environ 2 500 personnes.) De son côté, Bill tenait des réunions dans un auditorium qui pouvait asseoir 3 000 personnes mais lors de sa première réunion, il y eut une foule d'au moins 7 000 personnes. Le petit David suggéra d'échanger d'auditorium. C'est ce qu'ils firent et tout se déroula pour le mieux des deux côtés. Bill voulut payer la différence de prix entre les deux auditoriums mais le garçon ne voulut pas en entendre parler, disant : « Peut-être qu'un jour, ce sera moi qui aurai besoin de votre aide. »

Pendant ce temps, Jack Moore, qui suivait toujours les campagnes Branham, prit l'avion pour Ashland, Oregon, afin de persuader son ami Gordon Lindsay de venir voir ce ministère phénoménal. Moore décrit avec exubérance la puissance de Dieu dont il avait été témoin à tous les soirs ; l'enflure dans la main de Bill, les maladies révélées, l'aveugle, le sourd et le boiteux délivrés et les démons chassés. Il le convainquit qu'il s'agissait là de quelque chose qui en valait le détour. Ils conduisirent donc jusqu'en Californie et arrivèrent à temps pour les réunions de Bill à Sacramento.

Le service de ce soir-là secoua Gordon Lindsay jusqu'aux racines même de sa foi. À l'âge de 41 ans, Lindsay était maintenant un ministre du plein Évangile depuis 23 ans : les cinq dernières années, il avait été pasteur d'une congrégation à Ashland, Oregon, mais avant cela, il avait passé 18 ans à faire le travail d'évangéliste, voyageant à travers les États-Unis et le Canada. Durant toutes ces années et pendant toutes ses réunions, il n'avait jamais vu la puissance du Saint-Esprit se manifester aussi tangiblement que ce soir-là à la réunion de Sacramento. Cela éleva sa foi au

maximum. Comme il souhaitait pouvoir partager son expérience avec ses amis! Pendant qu'il pensait aux pasteurs et aux congrégations qu'il connaissait à travers le pays, une idée se forma dans son esprit. Le lendemain, Gordon Lindsay rencontra Bill et lui partagea ses pensées. Ce fut le début d'une grande amitié qui allait avoir d'importantes répercussions pour tous les deux.

De Sacramento, Bill alla à Santa Rosa, Californie. Un samedi soir, les placiers avaient de la difficulté à empêcher un jeune homme de contourner la ligne de prière. Ils pensaient qu'il ne voulait pas attendre son tour. Le brouhaha qui en résulta dérangeait Bill pendant qu'il priait pour un malade. Bill entendit le jeune homme dire : « Je ne veux pas être dans la ligne de prière, je veux seulement poser une question au ministre. »

S'avançant au bord de la plate-forme, Bill demanda : « Que voulez-vous, Monsieur? »

Le jeune homme demanda : « Comment épelez-vous votre nom? » Bill trouvait que c'était une raison étrange pour tant d'agitation. Il répondit : « B-R-A-N-H-A-M. »

L'homme regarda un morceau de papier qu'il tenait dans sa main puis se tourna et cria d'une voix excitée dans la foule : « Maman, ça y est! Ça y est! » La mère s'avança et expliqua : « Mon mari et moi sommes des évangélistes pour les Assemblées de Dieu. J'ai le don de parler en langues et mon mari a le don de l'interprétation. Il y a 22 ans, je priais en langues et mon mari en a donné l'interprétation, prophétisant d'une soirée comme celle-ci. J'ai écrit la prophétie et l'ai conservée dans un coffre pendant toutes ces années. Lorsque j'ai entendu parler de vos réunions, j'ai ressorti le papier mais nous voulions être sûrs que vous étiez bien la personne de la prophétie. »

Elle retira le papier des mains de son fils et le passa à Bill. Il y était écrit :

*Ainsi dit le Seigneur : « Dans les derniers jours, avant l'avènement du Seigneur, j'enverrai **Mon** serviteur William Branham sur la Côte Ouest. »*

« Il y a 22 ans! » pensa Bill. « Cela était donc en 1925, alors que je n'avais que 16 ans. » Un frisson lui traversa le dos. Ici, dans cette vieille prophétie, se trouvait une autre preuve que son ministère avait été pré-ordonné par Dieu pour une raison spéciale.

VERS LA FIN du mois d'avril 1947, Bill retourna à Phœnix afin de tenir une réunion spécifiquement pour la population espagnole de la ville. C'était la première fois qu'il devait diriger une réunion par l'intermédiaire d'un interprète.

Pendant la journée, Bill rencontra un missionnaire chrétien qui travaillait avec les Apaches à la réserve indienne de San Carlos, 50 milles [80 km] à l'est de Phœnix. Le missionnaire avait amené avec lui trois Indiens malades, espérant que ces Indiens auraient une place dans la ligne de prière et puissent être guéris. Le missionnaire invita Bill à venir tenir une réunion dans la réserve indienne. Bill promit au missionnaire que si Dieu guérissait les trois Indiens ce soir-là, il tiendrait une réunion pour les Apaches.

Ce soir-là, Bill lança un défi audacieux. Il était maintenant si convaincu que Jésus-Christ désirait guérir le peuple que sa propre foi avait très peu de limites. (L'ange du Seigneur ne lui avait-il pas dit que s'il était sincère et pouvait amener les gens à le croire, *rien* ne résisterait à sa prière?) Après tous les miracles dont il avait été témoin dans la dernière année, Bill ne craignait pas de s'attaquer aux cas les plus difficiles qu'il pouvait trouver. Il les accueillait même avec joie, sentant qu'ils étaient une preuve supplémentaire que son Dieu pouvait faire toute chose. Maintenant, devant ces gens de langue espagnole, il dit : « Amenez-moi quelqu'un qui est estropié ou affligé, amenez-moi le pire cas que vous pourrez trouver. Je vous garantis que cette personne sera guérie avant même que j'aie fini de prier pour elle. »

Quelqu'un amena une fillette mexicaine qui n'avait jamais marché de sa vie. Elle était horriblement déformée : son dos était arqué et ses jambes étaient recroquevillées, inertes. Sans même l'ombre d'un doute, Bill commença à prier pour la délivrance de la petite fille. Cinq minutes passèrent sans qu'il n'y ait aucun changement... puis dix minutes... puis quinze. Bill n'était pas inquiet. Il savait que Dieu le ferait. Le temps que ça prendrait n'était pas important. Vingt minutes passèrent... puis trente. Bill continuait doucement d'implorer Dieu de délivrer l'enfant de sa prison. Une heure passa... puis une heure et demie. Les gens dans l'auditoire devinrent agités tout en essayant d'avoir la même confiance que le petit homme sur l'estrade semblait posséder. Après une heure quarante-cinq minutes, la petite fille mexicaine poussa un cri. Son dos craqua alors qu'elle redressait sa colonne pour la première fois de sa vie. L'auditoire vibra d'excitation et de soulagement alors que la fillette qui avait été estropiée toute sa vie se tenait maintenant sur ses deux jambes et marchait sur la plate-forme en tenant la main de Bill.



William Branham chancelant sous l'onction alors qu'il exerce son ministère à la réserve indienne de San Carlos

En réponse, les gens se jetèrent en une ligne de prière pour attendre leur tour. Par l'intermédiaire d'un interprète, Bill pria pour les malades et les nécessiteux durant dix heures de plus. Ces gens de langue espagnole croyaient en Jésus-Christ d'une foi si pure que plusieurs miracles se produisirent ce soir-là. Parmi les centaines de miracles qui eurent lieu ce soir-là, les trois Indiens apaches amenés par le missionnaire furent guéris.

Fidèle à sa parole, Bill se rendit quelques jours plus tard à la réserve indienne de San Carlos pour y tenir une réunion. La petite église en bois était trop petite pour contenir les centaines et centaines d'Indiens qui s'étaient rassemblés pour entendre Bill prêcher, alors le missionnaire brancha un micro et un amplificateur à plusieurs haut-parleurs qu'il installa à l'extérieur. Des familles étendirent des couvertures sur le sol et s'y assirent pour écouter. Bill commença à parler juste comme le soleil se couchait. Une femme apache servit d'interprète.

Comme l'Ouest américain avait toujours été cher au cœur de Bill, il avait beaucoup lu au sujet des Indiens et s'était souvent penché sur leur condition. C'était peut-être le soupçon de sang indien qui coulait dans ses veines qui lui donnait une telle empathie pour ces Apaches. Ce soir-là,

comme il ouvrait son cœur à ses frères et sœurs à la peau rouge, il ressentit son sermon encore plus profondément que d'habitude. Il dit aux Indiens qu'il était désolé pour la façon dont leurs ancêtres avaient été maltraités par les hommes blancs. Et il savait que même aujourd'hui, le meilleur intérêt des Indiens était rarement considéré par le gouvernement des États-Unis. « Mais il y a quelqu'un qui va toujours être juste envers vous, leur dit-il, et c'est le Seigneur Jésus-Christ. »

Lorsque Bill eut fini de prêcher, il demanda à ceux qui avaient besoin de prière de former une ligne à sa droite. Pas un seul Indien ne se leva. Étonné, Bill demanda à son interprète, Guy Evans, ce qui n'allait pas. Guy Evans ne le savait pas. Ils étaient probablement sceptiques.

Retournant à la mission, le missionnaire ramena quelques-unes de ses aides qui avaient accepté de s'avancer pour la prière. La première fut une Indienne avec un papoose attaché dans son dos. La femme ne parlait pas anglais. Aussitôt que Bill prit sa main droite dans sa main gauche, il put sentir le pouls d'une vibration démoniaque. Il ressentit comme un choc électrique allant de son bras à son cœur. Le dos de sa main devint rouge et enflée, et de petits boutons blancs apparurent sur sa peau. Bill dit dans le micro : « Madame, vous avez une maladie vénérienne. »

La femme le regarda d'un regard étonné qui semblait vouloir dire : « Comment le saviez-vous? » Puis elle admit que c'était la vérité.

Tenant toujours sa main, Bill expliqua le don de guérison à l'auditoire, décrivant comment le signe dans sa main pouvait sentir les vibrations de toutes les maladies causées par des microbes et des virus. Il ferma ensuite ses yeux et courba la tête, demandant à Jésus-Christ de guérir cette femme de son affliction. Lorsqu'il leva la tête, sa main gauche était redevenue normale. Ceux qui étaient assis à l'avant purent le voir. Elle était guérie. Des murmures d'étonnements parcoururent les rangées des sceptiques.

La suivante dans la ligne de prière fut une mère avec sa fille. Bill prit la main de la fillette puis se tourna vers l'interprète et dit : « Je ne sais pas ce qui ne va pas avec elle. Ce n'est pas une maladie causée par un virus parce que je ne sens pas la réaction d'une autre vie en elle. »

Comme la mère ne parlait que la langue Apache, Guy Evans dut lui demander quel était le problème de sa fille. Puis Guy expliqua à Bill : « Cette fille ne peut pas parler ou entendre. Elle a eu une fièvre lorsqu'elle était un bébé et cela l'a rendue comme cela. »

Bill prit la fillette dans ses bras et pria : « Seigneur Jésus, s'il Te plaît fais quelque chose qui va permettre à ces gens de comprendre. » Lorsqu'il eut terminé sa prière, il sut qu'elle était guérie. Il la pressa à essayer de parler.

Un regard surpris vint sur son visage. Elle inclina sa tête et regarda sa mère avec un air interrogateur qui lui indiqua en se servant de signes qu'elle devrait essayer de parler. La petite fille marmonna quelques sons inintelligibles.

Bill dit en s'excusant : « Oh, elle parlera mieux dans quelque temps. »

Guy Evans sourit et dit : « Elle, parler beaucoup bien déjà. »

Voyant le miracle, l'audience devint excitée avec des commentaires chuchotés de voisin à voisin. Ils devinrent rapidement silencieux lorsqu'une autre mère s'avança avec son petit garçon. Bill le prit par la main mais ne put sentir aucune vibration. Lorsqu'il demanda à la mère ce qu'il avait, elle le saisit par les cheveux et lui versa la tête par en arrière, révélant des yeux qui louchaient. À toutes les fois que Bill voyait un enfant qui louchait, cela lui rappelait sa fille, Sharon Rose, alors qu'elle se mourrait de la méningite. Ses yeux s'étaient mis à loucher à cause de la douleur. Bill demanda à la foule de courber la tête. Puis il prit le petit garçon apache dans ses bras afin que la tête du garçonnet soit appuyée contre son épaule, dos à la foule. Avec toute la sincérité qu'il possédait, Bill demanda à Dieu de délivrer l'enfant. Lorsqu'il sentit que le Saint-Esprit avait guéri l'enfant, Bill demanda aux Indiens de lever la tête. Sans même jeter un regard au petit garçon, il le tourna face à la foule. Les Apaches murmurèrent leur approbation. Les yeux du gamin étaient maintenant parfaitement alignés. Grâce à l'interprète, Bill demanda au petit garçon de bouger les yeux de tous côtés pour démontrer sa guérison. Cela fut convaincant. Des nuages de poussières se levèrent dans la salle alors que des centaines d'Apaches se ruèrent à la droite de Bill pour recevoir la prière eux aussi.

Bill était émerveillé par la foi toute simple des Apaches. Lorsque ces Indiens virent le surnaturel agir au milieu d'eux, ils ouvrirent tout grand leur cœur et en recueillirent les bienfaits. Une vieille femme au dos voûté s'avança à l'avant à l'aide de deux manches à balai en guise de béquilles. Ses cheveux étaient décorés de bandes de cuir et sa peau brune était ridée par les années, le soleil et le vent. Lorsqu'elle leva les yeux sur Bill, des larmes coulaient sur ses joues plissées. Bill pouvait sentir sa foi, son amour et son respect. Avant même qu'il ne commence à prier pour elle, elle se redressa d'elle-même et lui tendit ses béquilles. Puis elle quitta la plate-forme sans aucune aide.

Toute la nuit, Bill pria pour la longue file d'Apaches. À l'aube, il remarqua que plusieurs Indiens dans la ligne de prière étaient mouillés de la taille aux pieds. Il demanda à Guy Evans pourquoi cela. Guy expliqua : « Au début, ils pensaient que vous étiez un imposteur. Mais lorsqu'ils virent les yeux du garçon redevenant droits, plusieurs marchèrent des milles [kilomètres], passèrent à gué la rivière, trouvèrent leurs bien-aimés et les ramenèrent pour la prière. »

Deux Indiens, qui étaient détrempés de la taille aux pieds, transportaient un vieil homme sur une civière de fortune faite de branchages mal dégrossis. L'air était frais. Bill demanda au premier Indien : « N'avez-vous pas peur d'attraper une pneumonie? »

L'homme répondit : « Jésus-Christ prendra soin de moi. J'ai amené mon papa. Je crois que Jésus le guérira. »

Posant les mains sur le vieillard, Bill pria : « Que le Seigneur Jésus vous guérisse et vous rétablisse. » Les deux jeunes hommes transportèrent le vieil homme en bas de l'estrade. Après que Bill eut prié pour plusieurs autres personnes, il entendit des cris. Lorsqu'il regarda pour essayer d'en trouver l'origine, il vit le vieil homme se tenir sur ses jambes, criant et agitant sa civière dans les airs.

Le matin suivant, les Indiens demandèrent à Bill s'il aimait chasser. Bill savait que cette réserve était située là pour empêcher les blancs de chasser en territoire apache alors il considéra l'invitation comme un honneur. « Oui, j'aime beaucoup chasser. » Ils partirent à dos de poneys, remontant un canyon. La chasse fut merveilleuse. Il y avait tellement de dindons sauvages que Bill aurait pu les attraper avec ses mains.

Chapitre 37

La réprimande de l'ange

1947

EN MAI 1947, William Branham fut impliqué dans le miracle le plus stupéfiant qu'il ait jamais vu. Il tenait des réunions sous la tente à Vandalia, Illinois. Comme d'habitude, la foule débordait de la tente jusque dans le stationnement. Le premier soir, Bill lança le même défi qu'il lançait à chaque nouvelle campagne depuis les réunions avec les gens espagnols à Phœnix le mois précédent. Il dit : « Amenez-moi le pire cas que vous pourrez trouver et accordez-moi assez de temps pour prier pour la personne et je vous garantis que Jésus-Christ va guérir cette personne avant même qu'elle ait quitté l'estrade. »

Une femme arriva en guidant un garçon de 16 ans. Elle se pencha et murmura quelque chose à l'oreille de Bill. Se tournant vers le micro, Bill annonça : « Cette mère me dit que son fils est né aveugle. »

Un murmure tendu parcourut l'auditoire, comme si la foule se demandait : « Serait-ce là quelque chose de trop difficile pour Dieu? » Mais Bill croyait que Dieu allait le faire. Il avait vu tellement de miracles au cours de cette dernière année qu'il savait qu'avec Dieu, tout était possible à ceux qui croyaient. Posant la main sur l'épaule du garçon, il pria pour un miracle au Nom de Jésus.

Les minutes s'écoulèrent. Une demi-heure passa... puis une heure... une heure et demie... sans résultat. Il pleuvait à torrents sur le toit de toile de la tente. La foule commençait à devenir agitée. Il ne faisait aucun doute que plusieurs se demandaient pendant combien de temps encore cet évangéliste pourrait prier face à une si grande impossibilité. Après tout, le garçon était *né* aveugle. Mais la foi de Bill ne faillit pas et il continua à prier sa prière toute simple. Il gardait en tête les paroles de l'ange : « *Si tu es sincère et peux amener les gens à te croire, rien ne résistera à ta prière, pas même le cancer.* »

Après une heure et quarante-cinq minutes de prière, le garçon commença à trembler. Il tourna la tête vers la droite, puis vers la gauche. Avec un cri, il s'éloigna de Bill, se jetant dans les bras de sa mère. Elle le tint fermement contre elle alors qu'il poussait des petits cris d'excitation et agitait ses bras dans toutes les directions, montrant du doigt tout d'abord les lumières, puis tous les objets autour de lui. Il pouvait voir!

La foule fut inondée de foi en la puissance de guérison de Jésus-Christ. Des centaines de miracles eurent lieu en même temps ; des infirmes quittaient leur fauteuil roulant, jetaient leurs béquilles dans les airs ou se levaient de leur civière. Rien ne semblait impossible.

Une fois le service terminé, les placiers ramassèrent tous les fauteuils roulants et les béquilles abandonnées et les amassèrent en un énorme monceau. Bill, qui se tenait toujours derrière la chaire, regardait la scène avec joie et satisfaction. Une femme et un garçon revinrent dans la tente, marchant vers lui dans l'allée sablonneuse. C'était le jeune homme qui était né aveugle. Maintenant c'était lui qui guidait sa mère dans l'escalier qui montait vers l'estrade.

Les yeux du garçon étaient humides d'émotion. « J'ai dit à ma mère que je voulais voir l'homme qui m'a ouvert les yeux. »

Bill sourit : « J'espère que tu vas Le voir un jour, parce que c'est le Seigneur Jésus qui a ouvert tes yeux. »

Le garçon mit sa main derrière la cravate de Bill se mit à l'examiner. « Ces choses qui sont là, est-ce que c'est ce qu'on appelle des rayures? » La mère du jeune homme, qui se tenait derrière eux, éclata en larmes de joie.

Lorsque Bill arriva à sa chambre d'hôtel, il était deux heures du matin. Il partageait une chambre avec son fils Billy Paul et son frère cadet Donny. Âgé de 22 ans, Donny aidait Bill pendant les réunions, distribuant des cartes de prière avant chaque service et aidant à organiser et diriger les gens qui s'alignaient pour la prière. Billy Paul, qui avait maintenant 11 ans, était venu juste pour le plaisir. Comme l'école était presque terminée, Bill allait le laisser l'accompagner pendant tout l'été.

Cette chambre d'hôtel à Vandalia avait deux lits doubles. Donny et Billy Paul étaient déjà endormis dans l'un d'eux. Mettant son pyjama, Bill se blottit dans l'autre lit et s'endormit lui aussi.

Seulement quelques minutes s'étaient écoulées lorsque quelque chose le réveilla en sursaut.

« Oh, là là, est-ce déjà le matin? » se demanda-t-il, observant une lumière qui grandissait dans la pièce. « On dirait que je viens juste de me coucher. Eh!, attends une minute, la fenêtre est de l'autre côté de la pièce. Ce n'est qu'un mur ça là-bas. »

La lumière était de plus en plus intense. Maintenant, elle ressemblait plus à un nuage fluorescent sans contours définis. Bill savait que c'était un esprit mais de quel genre d'esprit il s'agissait, il ne le savait pas encore. Il y avait tellement de démons qui étaient chassés lorsqu'il priait pour les malades et, une fois séparés de leurs hôtes, il n'était pas inhabituel que quelques-uns de ces démons le suivent jusqu'à sa chambre d'hôtel après le service. Il sentait ensuite leur pression dans la chambre pendant des heures et il entendait parfois des bruits qui sonnaient comme des petites clochettes.

Se glissant hors de ses couvertures, Bill s'agenouilla près de son lit, ferma les yeux et pria. Son cœur battait la chamade à cause de la terreur du surnaturel. Il pouvait sentir l'esprit s'approcher. Lorsque la présence atteint le bord du lit, il sut que c'était l'ange du Seigneur. Il le savait parce que c'était le même sentiment qu'il avait expérimenté dans la grotte l'année précédente lorsque l'ange

l'avait rencontré et lui avait donné sa commission. C'était une présence différente de celle des vies démoniaques qu'il combattait dans les lignes de prière. Ces esprits étaient méchants et menaçants ; cet Esprit était saint et inspirant.

Bill dit : « Oh, Père Céleste, que veux-Tu me dire par Ton ange? Ton serviteur écoute. »

La réponse ne vint pas immédiatement. Bill attendit. Même s'il gardait les yeux fermés, il savait que l'ange était toujours là. Il pouvait sentir sa présence au pied de son lit. Cinq minutes plus tard, l'ange s'approcha jusqu'à ce qu'il soit au-dessus du lit, juste devant Bill. Puis, aussi clairement que n'importe laquelle autre parole qu'il avait entendue dans sa vie, Bill entendit la voix profonde et résonnante de l'ange dire : « *Ta commission était de prier pour les malades. Tu limites trop le don de guérison à l'aspect spectaculaire des miracles. Si tu continues comme cela, il viendra un jour où les gens ne te croiront pas à moins de voir un miracle.* »

Ces mots ne furent pas prononcés sévèrement, mais ils frappèrent tout de même le cœur de Bill comme un couteau tranchant. Il repensa aux défis qu'il avait lancés pendant les réunions du mois passé : « Amenez-moi le pire cas que vous pourrez trouver et je vous garantis que Jésus-Christ va le guérir... » Bill ne savait pas qu'il déplaisait au Seigneur en lançant ce défi ; il avait seulement voulu exalter la puissance de Jésus-Christ devant les gens. Mais ses bonnes intentions ne rectifiaient pas la situation. Humblement, Bill dit : « Je ne le ferai jamais plus. J'en prends Dieu à témoin! »

Il sentit l'ange s'éloigner de lui. Ouvrant les yeux, Bill vit qu'il s'était arrêté au milieu de la chambre, entre le lit et le petit lavabo dans le coin. Il était suspendu dans les airs, vibrant et tourbillonnant dans toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Bill le regarda un moment. Il se sentait soulagé, comme si son péché lui avait été pardonné. Puis, sous l'impulsion du moment il dit : « Monsieur, est-ce que cela vous ferait quelques chose si mon petit garçon vous voyait? »

Ce n'était pas là une requête sans but. Depuis le jour où Bill avait commencé à voyager à travers les États-Unis, Billy Paul était devenu obsédé par la possibilité de perdre son père. Souvent avant que Bill ne parte, Billy Paul suppliait : « Papa, ne me quitte pas. Mère est partie et qui d'autre sur la terre ai-je sinon toi? J'ai si peur que tu partes et ne reviennes jamais. » Bien sûr, Bill essayait de le rassurer. Pourtant, cela le faisait toujours réfléchir une seconde fois avant de partir. Puis il pensait à ce que Jésus dit : « *Celui qui ne prend pas sa croix et ne me suit pas n'est pas digne de moi.* »⁵⁶ Et Bill finissait toujours par partir. Il n'était pas facile de laisser son fils en détresse. Maintenant, agenouillé près de son lit à Vandalia, Illinois, avec cette lumière surnaturelle suspendue dans les airs et Billy Paul endormi dans l'autre lit, il vint à l'esprit de Bill que si son fils voyait l'ange du Seigneur, peut-être Billy Paul réaliserait-il à quel point il était important pour son père de le quitter parfois pour aller travailler pour le Seigneur.

Même si l'ange ne répondit pas directement à la question de Bill, il ne quitta pas non plus. Bill en déduit que cela devait être correct. Ne voulant pas bouger, Bill essaya de réveiller Billy Paul d'un fort murmure : « Billy. Psst... Billy! » Le garçon ne bougea pas alors Bill appela son frère. « Donny. Donny! » Il n'y eut pas de réponse. Bill prit son oreiller et le lança sur l'autre lit.

⁵⁶ Matthieu 10:37-38 ; Luc 14:26-27

L'oreiller atterri sur la tête de Donny, le réveillant juste assez pour qu'il puisse repousser le coussin de son visage. « Donny! » murmura Bill à nouveau.

Il se retourna et dit : « Ouais, que veux-tu? »

« Donny, réveille Billy Paul pour moi. »

Encore endormi, Donny se redressa sur ses coudes et secoua Billy Paul. « Billy, réveille-toi. Ton papa veut te voir. »

Billy Paul se retourna et ouvrit ses paupières à demi. « Que veux-tu, Papa? »

Comme Donny se recouchait, il aperçut le feu surnaturel qui brûlait dans les airs. Il hurla de terreur et se lança en bas du lit pour s'éloigner de l'ange. Cela réveilla Billy Paul d'un seul coup. Lorsque le garçon vit l'ange, il cria à son tour. Sautant en bas de son lit, Billy Paul s'élança dans les bras de son père, hurlant : « Ne le laisse pas m'attraper, Papa! Ne le laisse pas m'attraper! »

Bill tint son fils tout tremblant contre son cœur et le rassura. « Mon garçon, il ne te fera aucun mal. C'est l'ange du Seigneur qui dirige ton papa. Il vient juste de terminer de me parler et je lui ai demandé si tu pouvais le voir pour que tu ne t'inquiètes plus lorsque ton papa devra partir travailler pour le Seigneur. »

Billy Paul regarda la lumière surnaturelle de nouveau. Cette fois-ci, il vit un homme vêtu d'une tunique blanche qui se tenait les bras croisés et qui le fixait d'un regard grave. Soudainement, l'homme rétrécit et se transforma en une vapeur blanche qui se précipita hors de la pièce à la vitesse de la lumière. Étrangement, une phosphorescence aux couleurs de l'arc-en-ciel semblait flotter dans la pièce à l'endroit où s'était tenu l'ange.

Le lendemain matin, Bill se tenait sur le bord de la fenêtre de sa chambre et regardait dans la rue lorsqu'une escorte de police y passa, dirigeant un camion pour bétail rempli de béquilles, de chaises roulantes et de civières, toutes des vestiges de la réunion de la veille. Derrière le camion marchaient tous ceux qui avaient abandonné ces articles. Ils chantaient le chant thème de Bill : « Crois seulement, crois seulement, tout est possible, crois seulement. »

Bill pleura de joie, se souvenant que la foi de tous ces gens avait été inspirée par *un seul* miracle ; un garçon qui était né aveugle et qui avait retrouvé la vue. Il était vrai que de prier pendant une heure quarante-cinq minutes pour une seule personne était plutôt long alors qu'il y avait des centaines d'autres personnes qui attendaient leur tour. Mais cette parade ne montrait-elle pas que cela en valait la peine?

La nuit dernière, Bill avait cru comprendre le reproche de l'ange. Ce matin, pourtant, il n'en était plus aussi sûr.

Chapitre 38

La « ligne aux miracles »

1947

PARTOUT où William Branham tenait une campagne, il voyait de grandes foules et des miracles spectaculaires. En juin 1947, il passa de nouveau deux semaines à Jonesboro, Arkansas. Encore une fois, comme ils l'avaient fait l'année précédente, des milliers de gens convergèrent dans la ville, venant de partout à travers le Sud. Cette fois-ci, Bill essaya de conserver ses énergies. Au lieu de prier nuit et jour pour les malades comme il l'avait fait lors de sa dernière visite, il terminait les services vers une heure ou deux du matin. Mais, malgré cela, il demeurait épuisé. Outre la fatigue de se battre tous les soirs contre les puissances démoniaques, il lui arrivait souvent de ne pas pouvoir se reposer pendant la journée. Soit que sa nervosité l'empêchait de dormir, soit que survenait une situation requérant son attention immédiate.

Un certain matin, son hôte, le pasteur Young Brown frappa à sa porte et dit : « Frère Branham, je déteste devoir vous réveiller mais ceci est une urgence. J'ai besoin de vous parler. »

« Entrez, Frère Brown. »

« J'ai reçu un appel ce matin d'un père d'El Dorado, Arkansas. Son nom est Myrick. Il semble que sa fille se meurt du cancer et il voulait savoir si vous iriez prier pour elle. »

« El Dorado est à un bon bout de chemin d'ici, n'est-ce pas? »

« Oui, à environ 230 milles [370 km]. Il y a un avion Cessna qui est posé non loin d'ici et qui vous attend si vous décidez d'y aller. »

Sentant que le Saint-Esprit voulait qu'il y aille, Bill dit : « D'accord, je serai prêt à partir dans 30 minutes. »

Lorsque l'avion privé atterrit à El Dorado, un médecin attendait Bill pour le conduire chez les Myrick. En route, le médecin lui donna plus de détails. « Laddie Myrick a 28 ans. Frère Branham, la jeune femme a eu la vie dure. La polio l'a rendue infirme alors qu'elle n'était qu'une toute petite fille et maintenant, c'est le cancer qui la consume. Il y a deux semaines, j'ai pratiqué une ouverture à son côté et j'y ai retiré une masse cancéreuse de 6 livres [2,7 kg]. La masse s'est déjà reformée. Selon moi, il n'y a plus d'espoir pour elle. »

Quinze personnes, parents, amis, frères et sœurs, oncles, tantes et cousins attendaient Bill dans la cour. Après les poignées de main, tout le monde s'entassa dans la cuisine. Bill demanda : « Est-ce que Laddie est au courant de sa maladie? »

« Non », répondit son père. « Nous ne lui avons jamais dit. Nous pensions que ce serait mieux ainsi. Ne lui dites pas, Frère Branham. »

« Je ne peux pas vous promettre cela. » Bill pouvait voir que le père ne le prenait pas très bien. « Ne pleurez pas. Cela ne ferait qu'ébranler votre foi. Vous devez être fort et croire que Jésus-Christ peut guérir votre fille. Êtes-vous un chrétien? »

« Non, Frère Branham. Laddie est la seule personne de la famille à être chrétienne. Je suppose que nous sommes trop mauvais. Ça doit être la raison pour laquelle Dieu nous l'enlève. »

Bill y vit là une opportunité. « Si Dieu permet à cette jeune femme de vivre, est-ce que chacun d'entre vous me promet de se repentir de ses péchés, de donner son cœur à Jésus-Christ, de se faire baptiser et de vivre une vie chrétienne? »

Ils acceptèrent à l'unanimité. Bill se rendit seul dans la chambre. Laddie était si pâle et enflée ; elle avait vraiment l'air d'une femme qui n'avait plus que quelques jours à vivre. Bill se présenta.

Laddie dit : « Frère Branham, je comprends que vous pouvez dire aux gens ce qui ne va pas avec eux. »

« Oui, madame, par la grâce et l'aide de Dieu, je le peux. »

« Frère Branham, voudriez-vous me dire quel est mon problème? Ils ne veulent pas me le dire. »

« Oui, madame. » De sa main gauche il s'empara de la main droite de la malade et sentit les vibrations du cancer, fortes et mortelles. « C'est le cancer, dit-il, mais votre médecin me l'avait déjà dit. Il ne vous donne pas plus de deux ou trois jours à vivre. Êtes-vous prête? »

Un doux et magnifique sourire se forma sur ses lèvres enflées. « Frère Branham, je suis prête. Je suis une chrétienne et il n'y a rien entre mon âme et mon Sauveur. Mais j'aimerais tant que mes parents et amis soient sauvés. J'ai essayé de les conduire à Christ mais je n'ai pas réussi. »

Bill tapota le dos de sa main : « peut-être aurez-vous maintenant l'opportunité que vous attendiez. Ils vous aiment tous tellement. Chacun d'eux a fait la promesse que si vous étiez guérie, ils serviraient Dieu. »

S'agenouillant au bord du lit, Bill commença à prier, tenant toujours la main enflée de Laddie. Après quelques minutes, les vibrations du cancer cessèrent.

Laddie frissonna et dit : « Frère Branham, quelque chose de froid m'a traversée. Je ne sais pas ce qui s'est passé mais je me sens différente. Je sais que je vais être guérie. »

« Oui, Sœur Laddie, acquiesça Bill, le Seigneur Jésus a tué la vie de ce cancer. »

GRADUELLEMENT, la condition de Laddie Myrick s'améliora. Sa famille appela cela un miracle, de même que ses amis, ses voisins et son médecin. Mais William Branham préféra appeler cela une guérison. Il sentait qu'un miracle était différent d'une guérison, même si Dieu était responsable des deux. Dans une guérison, Dieu influençait les lois de la nature à restaurer la

santé de la personne. C'est pourquoi une guérison se produisait après un certain temps, selon les lois de la physiologie et de la biochimie. Un miracle, par contre, se produisait instantanément, défiant ainsi toutes les lois naturelles. Par exemple, lorsqu'un certain Révérend Shepherd s'était avancé dans la ligne de prière à Jonesboro, avec une grosse tumeur sur le côté de son cou. Bill avait chassé le démon au Nom de Jésus et le cancer devint immédiatement blanc, tomba du cou, frappa la plate-forme et roula entre les pieds de Bill. M. Shepherd se pencha, ramassa la tumeur et quitta l'estrade en se réjouissant. Quelques jours plus tard, il était venu témoigner de la puissance de guérison de Jésus-Christ, tenant le cancer qu'il avait mis dans une bouteille d'alcool pour le préserver et montrant à la foule l'endroit sur son cou où la tumeur avait été. Ceci était définitivement un miracle ; une impossibilité scientifique, et pourtant, le résultat était là. Mais dans le cas de Laddie Myrick, aussi miraculeux que cela puisse paraître, Bill appelait cela une « guérison » parce qu'il fallut plusieurs semaines avant qu'elle ne soit complètement rétablie.

Puisque le résultat d'une guérison était souvent le même que celui d'un miracle, Bill les considérait aussi bien l'un que l'autre. Toutefois, les gens qui travaillaient avec lui ne voyaient pas tous les choses ainsi. Le Révérend Kidson, qui était responsable d'organiser les campagnes de Bill au Canada au mois d'août, croyait que si les gens pouvaient être témoins de quelques miracles au début de chaque réunion, cela élèverait la foi de chaque personne dans le bâtiment. C'est ainsi qu'à toutes les fois qu'une ligne de prière se formait, à Saskatoon, Saskatchewan, en premier, puis à Edmonton, Alberta et finalement à Calgary, M. Kidson parcourait la longue file de gens et choisissait deux ou trois cas difficiles et les plaçait au début de la ligne. C'était parfois une personne sourde, quelqu'un qui était aveugle ou qui louchait ou encore une personne qui boitait ; toute personne dont la délivrance pouvait être facilement observée par les gens dans la salle et décrite comme étant un miracle.

Au début de la campagne de Calgary, Alberta, le Révérend Kidson décida qu'il serait intéressant d'observer ce qui se passerait si la ligne de prière était composée uniquement de personnes infirmes. Il annonça ses intentions de tenir ce service de prière le vendredi soir. Faisant la promotion d'une « ligne aux miracles », il définit un « infirme » comme étant toute personne ayant un handicap physique externe.

Lorsque Bill entendit parler du plan, il se sentit mal à l'aise. La réprimande de l'ange résonnait encore à ses oreilles : « *Tu limites trop le don de guérison à l'aspect spectaculaire des miracles.* » Bill avait promis à Dieu qu'il ne lancerait plus le défi aux gens d'amener le pire cas qu'ils pourraient trouver. Selon toute apparence, il avait gardé sa promesse, il ne lançait plus de défis. Par contre, il savait que Frère Kidson plaçait quelques-uns des pires cas à l'avant de la ligne de prière et qu'il ne s'y était pas opposé. Que voulait dire l'ange par « limiter » ? Pendant que Bill réfléchissait à ce qu'il devrait faire, il pensa à toutes ces années où il avait été comme un paria rejeté de tous. Aujourd'hui, il avait des amis et du soutien partout à travers le pays et Frère Kidson était l'un d'eux. Si le Frère Kidson avait une telle confiance en lui, ne devrait-il pas lui retourner cette confiance ? Bill décida d'aller de l'avant avec cette « ligne aux miracles », advienne que pourra.

Ce vendredi soir-là devait être le rassemblement chrétien le plus étonnant depuis les jours où Jésus marcha en Galilée : « guérissant toute maladie et toute infirmité parmi le peuple. »⁵⁷ Plus de 600 personnes formèrent la « ligne aux miracles. » Des enfants sourds entendirent leurs parents, des yeux qui louchaient furent alignés et des aveugles virent la lumière ; des boiteux marchèrent, lançant leurs béquilles et leur canne de part et d'autre ; des gens qui étaient arrivés couchés sur une civière aidèrent ensuite à transporter leur civière à l'extérieur. Chaque personne dans la ligne reçut son miracle. Après avoir été témoin de ce spectacle grandiose, qui dans l'auditorium pouvait douter que Jésus-Christ était vivant?

Un des miraculés était le jeune Ukrainien nommé Bardanuck qui était né avec une jambe trois pouces [8 cm] plus courte que l'autre. Pour compenser, il portait un soulier qui avait une semelle de trois pouces [8 cm] d'épaisseur. Mais sa foi était si grande qu'il avait apporté une paire de souliers réguliers avec lui dans la ligne de prière. Il avait attaché les deux souliers par les lacets et les portait autour de son cou bien à la vue. Après la prière, il quitta le bâtiment, ses nouvelles chaussures aux pieds et laissa la vieille paire sur l'estrade.

Un autre cas remarquable fut celui d'un homme de 33 ans qui avait passé presque toute sa vie en fauteuil roulant. L'homme était terriblement handicapé ; ses bras et ses jambes étaient flétris et inertes. Sa mère l'avait amené à toutes les réunions que tenait Bill au Canada, premièrement à Saskatoon, puis à Edmonton, essayant désespérément de trouver une place dans la ligne de prière, mais sans succès. À Calgary, ses fonds s'épuisèrent et elle pensa devoir retourner à la maison, bredouille. Mais lorsqu'elle entendit le Révérend Kidson annoncer qu'il y aurait une « ligne aux miracles » le vendredi soir pour les infirmes et handicapés, elle laissa sa bague de mariage à un prêteur sur gages afin de pouvoir obtenir les fonds nécessaires pour demeurer à Calgary toute la semaine.

C'était maintenant vendredi soir et ce jeune homme attendait son tour dans la « ligne aux miracles. » Une seule autre personne se tenait devant lui, une fillette de neuf ans qui souffrait d'une déviation de la colonne vertébrale. Donny Branham aida la fillette à gravir les marches jusqu'à l'estrade.

Bill posa sa main gauche sur la cuisse de la petite fille et demanda au Seigneur Jésus d'avoir pitié d'elle. Sa main devint très chaude puis il sentit ensuite comme un courant d'énergie traverser la jambe de la jeune patiente. Le moment d'après, la colonne de la fillette se redressa en une série de craquements. Pendant que la foule laissait libre cours à son excitation, Bill posa sa Bible sur la tête de la petite fille et la fit marcher d'un bout à l'autre de la plate-forme. Elle réussit aussi bien qu'une acrobate de cirque, la colonne droite et la tête haute.

C'était maintenant au tour du jeune homme dans la chaise roulante. Donny Branham poussa la chaise du quadruplégiq ue sur la plate-forme. Bill jeta un regard aux membres flétris du jeune homme et son cœur fut chaviré. Pendant 35 minutes, il implora le Seigneur de délivrer le jeune homme de son affliction. Puis, en un clin d'œil, Bill sentit partir la puissance démoniaque qui retenait le jeune homme en esclavage.

⁵⁷ Matthieu 4:23

Le jeune homme le sentit aussi et essaya de bouger ses membres. Un de ses bras se leva à demi ; une jambe remua ; puis son autre bras se leva encore plus haut que le premier. Il poussa un petit cri d'excitation alors qu'il sentait une vie nouvelle couler dans ses membres morts, mais il ne put pas quitter son fauteuil ce soir-là.

LE SOIR SUIVANT était la dernière réunion de Bill à Calgary. Jack Moore dirigeait le service de chant pendant que Bill priait à l'écart, attendant d'entendre son chant thème : « Crois seulement » qui était son indication pour monter sur l'estrade. Ce samedi soir-là, le Révérend Moore fit quelque chose qu'il n'ait jamais fait auparavant et qu'il ne ferait jamais plus ; il divulgua le secret de William Branham, le côté de l'évangéliste que l'auditoire ne verrait jamais, mais que Jack Moore avait observé attentivement pendant sept mois. Moore décrit comment le Révérend Branham jeûnait et priait pendant des jours avant chaque campagne et comment il allait jusqu'au bout de ses énergies s'il pensait pouvoir aider qui que ce soit. Moore raconta à la foule à quel point le Révérend Branham était prudent face à l'argent et qu'il refusait de recevoir des gains monétaires pour le don que Dieu lui avait donné. Puis Moore décrit à la foule la baraque de deux pièces sans système de plomberie dans laquelle le Révérend Branham et sa famille vivaient. Il leur dit à quel point l'isolation des portes était mauvaise et que l'hiver, Meda Branham devait couvrir les portes de couvertures pour empêcher l'air froid d'entrer afin que les enfants n'attrapent pas une pneumonie. Puis Jack Moore demanda aux gens de donner une « offrande d'amour » pour cet évangéliste courageux qui travaillait exclusivement pour leur bénéfice, sans aucune pensée pour lui-même. L'offrande servirait uniquement à l'achat d'une nouvelle maison pour le Révérend Branham. La foule répondit généreusement avec amour et appréciation.

Lorsque Bill arriva sur l'estrade, il n'avait aucune idée de ce qui venait de se passer. Mais il pouvait sentir à quel point la foi des gens était enflammée. Avant de débiter la ligne de prière, il demanda au jeune homme qui était dans un fauteuil roulant la veille, de s'avancer et de donner son témoignage. Pendant des années, cet homme avait été quadraplégique. Ce soir-là, il marcha lentement dans l'allée en poussant son fauteuil roulant. Il raconta à l'auditoire comment un frisson l'avait traversé quand William Branham avait prié pour sa délivrance. Bien que la veille il n'avait pu que remuer ses bras et ses jambes, ce matin il avait été capable de manger et de se raser lui-même. Excité par ses progrès, il avait continué à explorer ses limites. À midi, il avait pu se tenir debout et se traîner les pieds, s'agrippant aux chaises et aux rebords des tables. Sa condition s'était améliorée d'heure en heure après cela.

Ce samedi soir-là, plus de 2 000 personnes s'avancèrent dans la ligne de prière. Le cœur rempli d'une ferme assurance, les gens reçurent non seulement la guérison mais des centaines reçurent le salut, se détournant de leurs péchés pour se tourner vers Jésus-Christ, le Dieu vivant.

Le lendemain matin, Bill fut bouche bée en apprenant ce que Jack avait fait le soir précédent et combien d'argent il avait recueilli pour que Bill puisse acheter une nouvelle maison. La première réaction de Bill fut de refuser l'offrande. « Je n'ai rien emporté avec moi en venant au monde et il

est certain que je n'en rapporterai rien non plus. J'ai déjà une maison, pourquoi en aurais-je besoin d'une nouvelle? »

Jack insista : « Si tu ne le veux pas pour toi, fais-le pour ta femme. Il est injuste de la traiter de cette façon lorsque tu as les moyens de mieux la traiter. »

« Mais je n'en ai pas les moyens. »

« Oui, tu en as les moyens. Tu as 28 000 \$ [19 500 euros]. Cet argent t'appartient parce que les gens te l'ont donné. »

« Oh, retourne l'argent, frère Jack. »

« Et comment suis-je sensé le faire? Ils sont tous repartis chez-eux. »

Bill dut accepter cet argument. À contrecœur, il accepta l'offrande.

Chapitre 39

Les Rocheuses du Colorado

1947

APRÈS ses campagnes de l'été 1947, William Branham avait hâte de retourner chez lui revoir sa famille et prendre un repos indispensable. Mais lorsqu'il arriva à Jeffersonville, il y avait tellement d'autos dans sa rue qu'il ne put même pas trouver un endroit pour stationner son véhicule. Un seul regard à sa maison lui suffit pour en comprendre la raison. Il y avait des gens partout, marchant de long en large dans sa cour et sur le trottoir, assis dans leur auto et debout sur son balcon. Il était évident que tous ces étrangers attendaient son retour. Bill n'avait plus assez d'énergie pour arrêter leur parler. Il passa tout droit.

Pendant cinq jours, Bill demeura chez une famille de son église pendant qu'il réfléchissait et priait sur ce qu'il allait bien pouvoir faire. Finalement, quelques diacres du Branham Tabernacle se rendirent chez lui et parlèrent aux squatters, leur expliquant que Bill avait besoin de se reposer et de passer du temps en privé avec sa famille. La foule se dispersa et Bill put rentrer chez lui.

Cela faisait maintenant plus d'un an que l'ange l'avait rencontré dans la grotte et qu'il l'avait commissionné d'un don de guérison pour les peuples de la terre. Les résultats de sa commission commençaient à poindre et dépassaient tout ce qu'il aurait pu imaginer. En une brève année, après le plus humble des commencements, son ministère avait touché des dizaines de milliers de vies en Amérique du Nord. Mais une montée aussi fulgurante avait son prix. L'immense tension et le stress d'une année d'efforts continus avaient fini par le rattraper. Les longues nuits de prière, le manque de sommeil, les déplacements continuels de ville en ville ; tout cela avait contribué à la fatigue de Bill. Il semblait pourtant y avoir autre chose en cause, quelque chose de spirituel que Bill avait de la difficulté à comprendre.

Pendant les campagnes, lorsque la main de Bill enflait sous l'effet des vibrations des démons, c'était plus qu'une simple réaction physique de la maladie. C'était une bataille spirituelle. Même si la puissance de Jésus-Christ était toujours plus forte, ces démons ne partaient pas sans livrer bataille. Bill ressentait l'impact de chaque bataille. Lorsque les vibrations des maladies cessaient, Bill pouvait sentir une partie de son énergie s'envoler. À la fin de chaque service, il titubait et devenait presque inconscient. Le jour suivant, peu importe le nombre d'heures de sommeil, il se sentait toujours épuisé. Puis le prochain service de prière commençait et Bill devait à nouveau se battre pendant quatre ou cinq heures contre les puissances démoniaques alors qu'il priait. Il n'avait aucune chance de se rétablir et sa condition précaire empira progressivement.

Il savait qu'il avait besoin d'une pause dans son horaire rigoureux. Quelques mois de vacances lui permettraient peut-être de récupérer ses forces. Bill passa une grande partie du mois de septembre à planifier sa nouvelle maison. Il avait acheté un lot au 208 Ewing Lane à Jeffersonville et avait engagé un entrepreneur local pour en réaliser la construction.

Après avoir réglé ces détails, Bill tria son courrier. Il passa plusieurs jours en forêt, priant Dieu pour les milliers de requêtes de prière qui s'étaient empilées pendant son absence. Il y avait aussi des centaines de lettres venant de ministres, chacun le suppliant de venir tenir des campagnes de guérison dans sa région. Évidemment, il ne pouvait pas tous les accommoder. Plus Bill priait à ce sujet, plus il aimait l'idée que Gordon Lindsay lui avait proposée quelques mois plus tôt.

Le Révérend Lindsay avait proposé d'organiser une tournée à travers le Nord-Ouest du Pacifique. Lindsay avait suggéré que ces réunions soient organisées à partir d'un tout nouveau concept. Jugeant que le ministère de Bill attirerait des chrétiens de plusieurs dénominations différentes, le Révérend Lindsay voulait regrouper le plus de dénominations possibles en une seule coopérative de parrainage. L'idée enthousiasmait Bill. Depuis que l'ange l'avait rencontré et lui avait donné sa commission, il avait espéré que son ministère puisse aider à unifier la communauté chrétienne fragmentée. Il pensait à la vision de 1933 dans laquelle il s'était tenu entre deux vergers, ramassant les pommes et les prunes des deux vergers. C'était à ce moment que le Seigneur lui avait dit : « Fais l'œuvre d'un évangéliste. » Bill avait toujours interprété cette vision dans le sens d'aller prêcher l'Évangile dans toutes les dénominations sans jamais se joindre à l'une d'entre elles. Il était donc heureux de laisser le Révérend Lindsay organiser une série de réunions dans le Nord-Ouest du Pacifique pour la première partie du mois de novembre.

EN OCTOBRE 1947, Bill prit des vacances. Voyageant dans l'ouest du Colorado, il loua des chevaux de randonnée et monta haut dans les Montagnes Rocheuses pour passer plusieurs semaines à chasser, camper et communier avec son Créateur. Même si la dernière année l'avait mis en contact direct avec des dizaines de milliers de gens ; dans son cœur, il demeurait toujours un homme des bois. Ici, au milieu des hautes vallées et des pics enneigés des Rocheuses du Colorado, Bill se sentait libre des foules et des soucis qui le pressaient. Les matins givrés autour du feu de camp le revigoraient et les après-midi ensoleillés, avec leur douce brise murmurant dans les pins, apaisaient ses nerfs tendus.

Un jour, Bill repéra un aigle royal perché haut dans une paroi rocheuse qui était une partie d'une épine rocheuse de la montagne. À travers ses jumelles puissantes, il observa sa beauté sauvage. Éventuellement, il étendait ses ailes, se lançant du rebord des parois, captant la brise et grimpant le long de la saillie. Sa force et sa grâce remuait quelque chose de profond dans l'âme de Bill.

Ce soir-là, à la lueur de son feu de camp, Bill chercha le mot « aigle » dans sa concordance et suivit les références tout au long de sa Bible. Un passage en particulier le fascina – dans Exode 19:4, le Seigneur a comparé le ministère de Moïse aux ailes d'un aigle. Pourquoi Dieu devrait-Il comparer Son prophète à un aigle? Peut-être c'était parce qu'un aigle pouvait voler plus

haut et plus loin et voir plus loin qu'aucune autre créature sur la terre. Oui, c'était là l'appel des prophètes de Dieu. Le Seigneur leur donnait l'habileté d'aller plus haut et de voir plus loin dans le domaine spirituel, les laissant voir le passé et le futur, de même que le vrai et le faux.

Bill avait vu des portions du futur - et ces aperçus s'étaient toujours avérés vrais. Cela voulait-il dire qu'il avait quelque chose en commun avec Moïse? Lorsque l'ange l'avait rencontré dans la grotte, il avait dit : *« Comme il fut donné au prophète Moïse deux signes pour prouver qu'il était envoyé de Dieu, il te sera aussi donné deux signes. »*

Bill tourna dans Exode 3 et lut à l'endroit où Dieu rencontra le berger Moïse, lui commandant de porter un message de délivrance aux Israélites qui étaient esclaves en Égypte. Dans Exode 4, Bill lut :

Moïse répondit, Voici ils ne me croiront pas et n'écouteront pas ma voix. Mais ils diront, l'Éternel ne t'est pas apparu.

L'Éternel lui dit, Qu'y a-t-il dans ta main? Il répondit, Un bâton.

L'Éternel dit, Jette-le par terre. Il le jeta par terre et cela devint un serpent. Moïse s'enfuit devant lui.

L'Éternel dit à Moïse, Étends ta main et saisis-le par la queue. Il étendit la main et le saisit, et cela redevint un bâton dans sa main.

C'est, dit l'Éternel, afin qu'ils croient que l'Éternel, le Dieu de leurs pères, t'est apparu, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob.

L'Éternel lui dit encore, Mets ta main dans ton sein. Il mit sa main dans son sein ; puis il la retira, sa main était couverte d'une lèpre blanche comme de la neige.

Il dit, remets ta main dans ton sein. Il remit sa main dans son sein ; puis il la retira de son sein ; elle était redevenue comme sa chair.

S'ils ne te croient pas, dit l'Éternel, et ne prêtent pas attention au premier signe, ils croiront à ce dernier signe.

Manifestement, Dieu savait à quel point les Israélites seraient hésitants à croire que Moïse était le prophète envoyé par le grand « JE SUIS ». Ces deux signes surnaturels étaient conçus à dessein pour convaincre et impressionner. Il était évident qu'aucun homme ne pouvait faire cela de lui-même. Les signes devaient être la manifestation de la puissance de Dieu.

Comme Moïse, Bill avait considéré ses propres incapacités lorsque l'ange lui avait commandé d'apporter le don de guérison aux peuples de la terre. Comme à Moïse, il lui avait été promis deux signes pour authentifier sa commission. Il regarda sa main gauche. Soir après soir pendant les réunions, il avait vu le dos de sa main enfler sous l'effet des vibrations de différentes maladies. Après que Jésus eut chassé les démons, Bill avait vu sa main redevenir normale. Il n'avait jamais vu le signe faillir. Mais qu'en était-il du second signe? L'ange avait dit : *« Si tu demeures humble et sincère, il adviendra que tu pourras discerner les secrets de leur cœur. Alors les gens devront te croire. »* Qu'est-ce que ça signifiait? Quand cela arrivera-il?

Bill lança une autre bûche dans le feu et s'appuya contre un arbre, se demandant s'il y avait d'autres parallèles entre sa propre vie et celle de Moïse. Lorsque Dieu utilisa Moïse pour délivrer les enfants d'Israël de la captivité en Égypte, Il se révélait sous la forme d'un nuage pendant le jour et une colonne de feu pendant la nuit. Dieu était certainement apparu sous plusieurs formes dans l'histoire, mais un nuage et une colonne de feu semblaient être les formes les plus fréquemment utilisées. En fait, c'était le Seigneur sous la forme d'une colonne de feu qui avait attiré l'attention de Moïse dans le désert lorsqu'il vit le buisson en feu mais que celui-ci ne se consumait pas.⁵⁸ Cette colonne de feu, pouvait-elle avoir été la même étoile qui avait dirigé les trois mages de Perse jusqu'à Bethlehem où ils trouvèrent l'enfant Jésus?⁵⁹ C'était définitivement cette même lumière aveuglante qui avait converti Saul de Tarse en l'apôtre Paul.⁶⁰ Cette lumière était-elle la même qui était apparue dans la cabane le matin où Bill était né? Était-ce aussi l'étoile brillante qui était apparue au-dessus de sa tête pendant qu'il baptisait ses premiers convertis en 1933? Est-ce que c'était la lumière qui était apparue dans la vieille cabane la nuit où l'ange l'avait rencontré? L'ange était sorti du milieu d'une lumière qui pourrait être décrite comme la Colonne de Feu. Quel lien y avait-il exactement entre la colonne de feu et l'ange du Seigneur? Chaque fois que l'ange l'avait visité sous forme humaine, une lumière surnaturelle tourbillonnait quelques pieds [environ 1 m] au-dessus de la tête de l'ange.

En pensant à l'ange du Seigneur, Bill se sentit soudainement troublé. Pendant la première année du ministère de guérison de Bill, l'ange lui était apparu fréquemment. Il y avait maintenant six mois que l'ange l'avait visité. Bill n'avait pas vu l'ange depuis Vandalia, Illinois, lorsque l'ange l'avait mis en garde de mettre trop d'emphase sur les miracles. Bill s'ennuyait des visites de l'ange. Pourquoi était-il absent? Y avait-il quelque chose qui clochait?

⁵⁸ Exode 3:2

⁵⁹ Matthieu 2:1-2

⁶⁰ Actes 9:1-5

Chapitre 40

Le grand test

1947

EN NOVEMBRE 1947, William Branham commença son tour du Nord-ouest du Pacifique avec une campagne de guérison de quatre jours à Vancouver en Colombie-Britannique. La coopération entre les églises des dénominations locales surpassait tout ce que la ville de Vancouver avait vu auparavant. Le grand auditorium civique était rempli à capacité tous les soirs. Soir après soir, les réunions étaient stupéfiantes. Un évangéliste local, Ern Baxter, fut tellement impressionné que, comme Jack Moore et Gordon Lindsay, il annula ses engagements afin de pouvoir suivre les campagnes Branham de ville en ville.

Le prochain arrêt de Bill fut à Portland, Oregon. Comme à Vancouver, des centaines de ministres locaux coopérèrent pour que les réunions soient un succès. La première soirée, 7 000 personnes pénétrèrent dans l'auditorium avant que le chef du département des pompiers ordonne de fermer les portes. Des milliers de gens durent demeurer à l'extérieur.

Ce fut lors du troisième soir de la campagne de Bill à Portland que Satan essaya de le détruire. Gordon Lindsay faisait chanter, à la foule, la chanson thème de Bill « Crois seulement, crois seulement, tout est possible, crois seulement » pendant que Bill se dirigeait vers l'estrade. Après avoir salué l'auditoire, Bill encouragea les gens à avoir foi en Dieu pour les guérisons et les miracles. Pendant qu'il parlait, il remarqua un grand homme vêtu d'un complet gris qui descendait avec détermination l'allée centrale vers la plate-forme. Lorsque l'homme commença à monter les marches de l'estrade, Bill se demanda s'il était un des placiers qui avait un message important à lui transmettre. Peut-être quelqu'un s'était-il évanoui ou avait fait une crise cardiaque et avait besoin de prière immédiatement. Mais lorsque l'homme atteint l'estrade, Bill constata que quelque chose n'allait pas, vraiment pas.

Le colosse s'arrêta. Ses yeux roulaient de gauche à droite, regardant d'abord vers l'auditorium bondé puis vers les 300 personnes qui étaient sur la plate-forme. Il concentra finalement son attention sur le petit prédicateur qui se tenait derrière la chaire. Le grand homme se renfrogna. Sa mâchoire inférieure avançait et reculait, faisant grincer ses dents. Il avait levé les deux poings comme s'il s'apprêtait à les utiliser. Il fit un pas en avant, grognant : « Espèce d'hypocrite, serpent dans l'herbe. Je vais te montrer quel genre d'homme de Dieu tu es réellement. Je vais briser chaque os de ton petit corps chétif. »

Sans dire un mot, Bill se retourna et fit face à la menace. Le colosse semblait plus que capable d'exécuter sa menace. Il mesurait plus de six pieds [près de 2 m] et devait peser au moins 250 livres [115 kg]. En comparaison, le poids de Bill avait baissé à 118 livres [53 kg]. Les bras de cet homme délirant semblaient être plus gros que les cuisses de Bill.

Lentement, l'homme s'approcha. Deux policiers arrivèrent de la foule pour l'intercepter mais Bill, ignorant sa peur, leur fit signe d'arrêter et dit : « Ceci n'est pas une situation qui concerne la chair et le sang. C'est une bataille entre des puissances spirituelles. »

Les deux officiers reculèrent à contrecœur et observèrent le maniaque qui continuait toujours à avancer lentement, délibérément. Le colosse dit en grognant : « Imposteur, prétendant être un serviteur de Dieu. Je vais montrer à ces gens que tu n'es rien d'autre qu'un menteur. Je vais te battre à mort et te jeter sur leurs genoux. »

Le géant s'arrêta à six pieds [2 m] de Bill. Il était si grand que Bill devait lever la tête pour voir son visage. Silencieusement, Bill pria : « Cher Dieu, le seul espoir que j'ai est en Toi. »

Il entendit un son familier, comme le souffle du vent, *whooooosh*, puis sentit la présence de l'ange du Seigneur s'approcher. Instantanément, les craintes de Bill s'évanouirent, submergées par un amour profond.

Le maniaque continuait ses imprécations : « Imposteur, je vais briser chaque os de ton petit corps chétif. » Ses muscles se tendirent et ses poings se resserrèrent.

Bill pensa : « Pauvre homme, il ne sait pas ce qu'il fait. » Puis il ouvrit la bouche, ayant l'intention de dire : « Je ne ferais pas cela si j'étais vous, mon ami », mais les mots qui sortirent de sa bouche furent différents. Sans avoir planifié dire cela, il dit : « Ainsi dit le Seigneur, "Parce que tu as défié l'Esprit de Dieu ce soir, tu vas tomber à mes pieds, en courbant l'échine devant le Nom de Jésus-Christ." »

Le colosse cracha un gros bouchon de salive et de mucus directement sur le visage de Bill. Puis il grogna : « Hypocrite, je vais te montrer qui va tomber aux pieds de qui. » Avançant d'un pas, il éleva son poing dans les airs, prêt à frapper.

Bill dit doucement : « Satan, sors de cet homme. »

Telle une statue, le bras du maniaque se figea dans les airs. Ses yeux devinrent ronds, sa bouche s'ouvrit et sa langue se mit à rouler et tourner dans tous les sens, hors de contrôle. Il gémit comme un chien battu alors que ses yeux roulaient dans leurs orbites et il s'écroula sur le sol, inconscient. Sa tête atterrit sur les souliers de Bill et son bras s'enroula autour du pied de Bill, le serrant si fort que Bill ne pouvait plus bouger.

Les deux policiers se ruèrent à l'avant et s'agenouillèrent près de l'homme inconscient. Un des officiers leva la tête et demanda : « Est-il mort? »

« Non » dit Bill. « C'était seulement Dieu montrant sa puissance pour forcer ce démon à s'incliner devant Lui, c'est tout. »

« Est-ce que tout rentrera dans l'ordre...là-haut? » demanda le policier en montrant du doigt la tête de l'homme.

« Non, Monsieur, répondit Bill, s'il était prêt à abandonner cet esprit, le démon ne reviendrait pas. Mais il pense qu'il a raison. Il adore cet esprit alors il le reprendrait volontiers. Pourriez-vous l'enlever de sur mes pieds? »

Les policiers soulevèrent le bras du colosse et plusieurs hommes aidèrent à le transporter hors de l'auditorium. Avant de quitter, un des policiers dit : « Je connais cet homme. Il a eu plusieurs démêlées avec la loi dans le passé suite aux ennuis qu'il créait dans les services religieux. Il avait été placé dans une institution mais il s'en est échappé. Nous avons un mandat d'arrêt contre lui. Hier seulement, il a brisé la mâchoire d'un homme, le frappant tellement fort qu'il s'était écroulé dans la rue. On dirait qu'il s'est finalement attaqué à plus fort que lui ce soir. »

Retournant sur l'estrade, Bill s'adressa à l'auditoire. « Comme vous pouvez le constater, notre Père Céleste a tout pouvoir dans les cieux et sur la terre... »

À l'avant, un homme malade étendu sur une civière cria : « Oui, c'est vrai! Il m'a guéri! » et il se leva de sa civière. À l'autre extrémité du bâtiment, un homme appuyé sur des béquilles cria : « Il m'a guéri aussi! » Lançant ses béquilles dans les airs, il se mit à courir dans l'allée sur deux bonnes jambes. Un autre homme se leva de son fauteuil roulant, s'écriant : « Moi aussi! » À partir de cet instant, la puissance de Dieu éclata dans l'auditorium, touchant chaque cœur qui s'élevait dans la foi pour croire à un miracle ou à la guérison du Tout-Puissant.

La tournée rapide de Bill dans le Nord-ouest du Pacifique se termina à Ashland, Oregon, après 15 jours seulement. Gordon Lindsay écrivit à ce sujet, disant : « En 14 jours de réunions, avec seulement un petit nombre d'annonces dans les journaux, 70 000 personnes ont entendu l'Évangile de guérison et au moins 1 000 d'entre elles étaient des ministres. »⁶¹ C'était un accomplissement stupéfiant.

À LA FIN DE NOVEMBRE 1947, Bill s'envola pour Phœnix, Arizona, pour tenir trois réunions les vendredi, samedi et dimanche. Une fois rendu à Phœnix, Bill entendit dire que les ministres qui parrainaient la campagne, impressionnés par les comptes rendus de Calgary, avaient planifié leur propre « ligne aux miracles » pour le dimanche soir. L'ayant fait une fois auparavant, Bill ne se sentait pas mal à l'aise de le faire encore.

Une heure avant la réunion du vendredi soir, l'ange du Seigneur apparut soudainement pendant que Bill priait dans une petite pièce derrière l'estrade. Comme toujours, l'ange avait les bras croisés sur sa poitrine et ce feu surnaturel tournoyait au-dessus de sa tête. L'ange ne bougea ni ne parla. Son visage avait toujours eu l'air sévère mais cette fois-ci, on aurait dit qu'il fronçait les sourcils et le regardait d'un œil réprobateur. Rempli de crainte, Bill poussa un cri et tomba face contre terre. Entendant le cri, Gordon Lindsay se précipita dans la pièce. Aussitôt, l'ange s'évapora comme dans un brouillard et disparut.

⁶¹ *William Branham, Un Homme Envoyé de Dieu*, par Gordon Lindsay, 1950, page 125

Pendant les deux jours suivants, Bill s'inquiéta au sujet de cette visitation. Pourquoi n'avait-il pas vu l'ange pendant sept mois? Pourquoi l'ange lui était-il apparu maintenant? Et pourquoi n'avait-il pas parlé? Était-il fâché? Bill ne pouvait pas oublier le regard réprobateur de l'ange.

À chaque soir de la campagne à Phœnix, Bill prêchait environ une demi-heure avant d'appeler la ligne de prière. Son sujet portait sur les enfants d'Israël traversant le désert vers la terre promise. Le dimanche soir, alors que la foule attendait anxieusement de voir la « ligne aux miracles », Bill prit son texte dans Nombres au chapitre 22 où Dieu dit au faux prophète Balaam de ne pas aller avec le prince Balak pour maudire Israël. Balaam continuait à demander à Dieu s'il pouvait y aller quand même jusqu'à ce que Dieu le lui permette finalement. Puis l'ange du Seigneur rencontra Balaam sur sa route et l'aurait tué si l'âne de Balaam ne lui avait pas sauvé la vie en s'écartant du chemin par trois fois.

Pendant que Bill dénonçait Balaam pour sa désobéissance au premier commandement de Dieu, il réalisa soudain qu'il était coupable du même crime. Dieu ne lui avait-il pas déjà dit qu'il mettait trop d'emphase sur les miracles? Cela pouvait-il être la raison pour laquelle l'ange lui était apparu deux soirs plus tôt? Était-ce pour l'avertir qu'il désobéissait au Seigneur en permettant à ces « lignes aux miracles » de continuer? Bill se sentit si faible à l'intérieur qu'il lui semblait que ses genoux allaient flancher. Agrippant la chaire, il essaya de continuer son sermon mais sa conscience coupable le condamnait tellement qu'il dut arrêter.

Pendant que la « ligne aux miracles » se formait, Bill pria silencieusement : « Père Céleste, si j'ai mal fait et si ce n'est pas Ta volonté divine que je me concentre sur les miracles, s'il Te plaît, montre-le moi clairement. Si une personne dans la ligne de prière n'est pas guérie ce soir, alors je saurai que je ne suis pas dans Ta volonté et je ne laisserai plus personne amener les pires cas en premier ou former une autre "ligne aux miracles." »

Une mère et sa fille furent les premières à s'avancer. Bill demanda à la petite fille où elle vivait mais elle ne répondit pas. « Elle est dure d'oreille », expliqua la mère. « C'est la raison pour laquelle nous l'avons emmenée ici ce soir. » Élevant la voix, Bill demanda à la petite fille où elle habitait. Cette fois-ci, elle répondit : « Californie. »

Prenant la main droite de la fillette, Bill sentit des vibrations dans sa main gauche signifiant qu'une vie démoniaque était à l'origine du problème. Soit une infection avait brisé son tympan, soit une tumeur obstruait les sons. Lorsque Bill chassa le démon au Nom de Jésus, les vibrations cessèrent.

Lâchant sa main, Bill dit : « L'enfant est guérie. » Puis il lui parla, mais elle ne répondit pas. Bill éleva la voix mais il n'eut pas de réponse. Il dû battre trois fois des mains avant qu'elle fasse signe qu'elle entendait. Au lieu d'entendre mieux, elle semblait entendre moins bien qu'auparavant. Alarmé, Bill prit sa main de nouveau. Il sentait les vibrations qui étaient maintenant plus fortes que la fois précédente.

Pour une seconde fois, Bill chassa le démon au Nom de Jésus-Christ. Le démon sembla quitter plus lentement que la fois précédente, mais Bill savait qu'il était parti parce que l'enflure dans sa main avait diminué et les vibrations avaient cessé. Mais aussitôt qu'il essaya de lui parler

(il tenait encore son poignet), la main de Bill enfla à nouveau et les vibrations recommencèrent plus fortes que jamais. Pire encore, elle ne pouvait maintenant plus entendre un seul mot, peu importe comment fort Bill criait. Cette pauvre enfant n'était plus simplement dure d'oreille, elle était devenue complètement sourde! Ébranlé et confus, Bill ne savait plus que faire sinon de laisser la fillette tranquille et de passer au cas suivant.

La personne suivante était un vieil homme affirmant être dur d'oreille lui aussi. Bill éleva la voix : « Croyez-vous, Monsieur? » L'homme acquiesça et pencha la tête. Bill prit la main du vieil homme. Il n'y avait pas de vibrations, ce qui signifiait que le problème n'était pas causé par un démon, mais, plus probablement, par un trouble neurologique. Après avoir prié au Nom de Jésus pour la guérison de l'homme, Bill demanda d'un timbre de voix normal : « Maintenant, Monsieur, pouvez-vous m'entendre? » L'homme, qui avait toujours la tête penchée et les yeux fermés, ne répondit pas. Bill éleva la voix et posa la question de nouveau. Toujours pas de réponse. Bill tapa des mains le plus fort qu'il pouvait. L'homme ne broncha pas. Il était maintenant complètement sourd!

Pendant que l'épouvante l'envahissait, Bill réalisa que le don de guérison n'était plus en opération! Que pouvait-il faire de lui-même? Sans la présence de l'ange du Seigneur à ses côtés sur l'estrade, il était aussi incapable que quiconque. Était-ce ainsi que s'était senti Samson après que Dalila lui eut coupé les cheveux, le laissant faible et sans ressources devant les Philistins? Se tenant devant la foule pleine d'attentes, Bill se sentit ridicule... et honteux... et condamné. La seule chose qu'il pouvait faire était de confesser son péché à l'auditoire et terminer la réunion.

Cette nuit-là, Bill ne put fermer l'œil. Dans la noirceur, il se torturait à propos de sa folle audace. Comment pouvait-il avoir été effronté au point de défier les gens : « Amenez-moi votre pire cas et je vous garantis que Jésus-Christ va accomplir un miracle devant vos yeux »? Jésus n'avait jamais lancé un tel défi. En fait, la Bible dit que Jésus ne put accomplir aucun miracle dans sa ville natale à cause de l'incrédulité des gens⁶². Si cela était vrai pour le Fils de Dieu, qu'en était-il de ses serviteurs? Maintenant, Bill réalisait à quel point il était anti-scripturaire de déclarer que n'importe qui pouvait être guéri, que la personne soit croyante ou non. Il était vrai qu'il avait arrêté de lancer de tels défis après la visite de l'ange à Vandalia, Illinois, mais il avait permis à ses partenaires de rassembler les pires cas à l'avant des lignes de prière afin que l'auditoire puisse voir des miracles dès le début des services. Et, pire que tout, il leur avait permis de former ce qu'ils appelaient la « ligne aux miracles ». Bill ne s'était pas opposé parce qu'il savait que Dieu pouvait guérir n'importe qui de n'importe quoi. Mais juste parce que Dieu *peut* faire quelque chose ne signifie pas que c'est Sa volonté de le faire. L'apparition de l'ange, le vendredi précédent, avait été un second avertissement.

Bill avait dénoncé Balaam avec tant de force et pendant tout ce temps, il s'était tenu dans les souliers de Balaam! Balaam avait désobéi à Dieu à cause de son amour pour l'argent. Dans le cas de Bill, il savait que ce n'était pas l'amour de l'argent qui l'avait poussé à désobéir ; c'était sa sympathie pour les gens. Mais peu importe les raisons, il est toujours mal de désobéir au Seigneur.

⁶² Matthieu 13:58 ; Marc 6:5-6

Le matin suivant, les yeux bouffis et l'air découragé, Bill prit l'avion pour son prochain engagement à Long Beach, Californie. Ses pensées le tourmentaient encore et son angoisse était imprimée sur son visage. Une hôtesse de l'air descendit l'allée et lui demanda : « Qu'y a-t-il, Monsieur? » Il ne pouvait le lui dire. Comment pourrait-elle comprendre? Parce qu'il avait désobéi au Seigneur, Bill craignait que Dieu lui ait retiré le don de guérison.

Lorsque Bill atterrit à Long Beach, plusieurs ministres le rencontrèrent à l'aéroport pour le conduire à sa chambre d'hôtel. Il ne leur fallut pas beaucoup de temps pour remarquer sa tristesse. Bill leur partagea son fardeau et son inquiétude.

Un de ces ministres était Ern Baxter qui se trouvait maintenant dans la position singulière d'essayer d'encourager l'homme pour lequel il avait voyagé si longtemps afin de le rencontrer. « Frère Branham, je peux vous assurer que le "don de guérison" ne vous a pas quitté. Romains 11:29 dit que "*les dons et les appels sont sans repentance*", ce qui veut dire qu'ils ne sont pas basés sur nos actions. Dieu ne serait pas fidèle à Sa promesse s'Il avait enlevé ce don de votre vie. Cela ne peut pas vous quitter. Samson dort toute la nuit avec une prostituée mais sa force ne le quitta pas. Le matin suivant, il arracha les portes de la ville et les transporta sur le sommet d'une colline.⁶³ Et même si les Philistins coupèrent ses cheveux, sa force le quitta seulement pour une saison ; ses cheveux repoussèrent et ses forces lui revinrent.⁶⁴ Rappelez-vous lorsque Moïse a frappé le rocher au lieu de lui parler comme Dieu le lui avait prescrit, les eaux s'y échappèrent quand même.⁶⁵ Frère Branham, peu importe les erreurs que vous avez commises, Dieu va traiter avec vous personnellement à leur propos, mais le "don de guérison" est toujours là. »

Les arguments de Baxter étaient plein de bon sens mais Bill avait de la difficulté à croire qu'ils pouvaient s'appliquer à lui. Il se sentait si vide, si solitaire, si complètement abandonné par Dieu. C'était comme l'enfer sur terre. Et si le don de guérison l'avait quitté pour toujours? Comment pourrait-il le supporter? Comment pourrait-il vivre, sachant qu'il avait trahi Dieu si misérablement? La seule façon de savoir s'il était condamné ou non était d'aller de l'avant avec la campagne de guérison.

La campagne de guérison de Long Beach devait commencer le mercredi 3 décembre pour se terminer trois jours plus tard. Le mercredi soir, à l'église, Bill expliqua à l'auditoire qu'il avait désobéi au Seigneur en mettant l'emphase sur les miracles au détriment des guérisons. Il dit aux gens qu'il ne savait pas si le don de guérison était encore avec lui, mais qu'il le découvrirait bientôt. Pendant que les gens formaient la ligne de prière, Bill avait les mains moites et pouvait sentir la sueur se former autour de son cou tandis qu'un nœud lui nouait l'estomac.

Une femme s'avança à l'avant avec sa fille de dix ans à ses côtés. Les nerfs de Bill étaient à vif alors qu'il prenait la main droite de la fillette dans sa main gauche. Les vibrations étaient là, fortes et distinctes, parcourant sa main, son bras et se rendant jusqu'à son cœur, comme un courant électrique. Bill se sentit soulagé qu'au moins cette partie du don soit encore intacte. Mais la question était : Dieu allait-Il honorer sa prière pour la petite fille en besoin? Bill étudia le modèle

⁶³ **Juges 16:1-3**

⁶⁴ **Juges 16:16-30**

⁶⁵ **Nombres 20:7-13**

de petits boutons qui se formaient sur sa main enflée. « La fillette est sourde-muette, dit-il, et elle est aussi atteinte de tuberculose. Courbez tous la tête et priez avec moi. » Doucement, Bill pria : « Cher Jésus, s'il Te plaît, pardonne ma stupidité. Ne laisse pas mes erreurs empêcher la guérison de cette petite fille. » Puis, rassemblant tout son courage, il déclara : « Esprits de mutisme et de surdité, démon de tuberculose, sortez de cette fillette immédiatement au Nom de Jésus-Christ. »

C'était le moment de vérité. Bill retint son souffle. Oui, c'était en train de se produire! Au plus grand soulagement et à la plus grande joie de Bill, les vibrations cessèrent et sa main redevint normale. Même s'il savait que la tuberculose était partie, la foule, elle, ne pouvait pas le voir. Bill demanda donc à la petite fille : « Peux-tu m'entendre? » Ses yeux s'agrandirent d'excitation et il sut qu'elle le pouvait. Bill dit lentement : « Amen. » La fillette essaya de reproduire le son mais cela ressemblait plus à « ah-aaaa. » Bill dit distinctement : « Amen! » Elle essaya de nouveau : « Ah-zi. » Bill dit : « Papa. » Elle reproduisit la forme de ses lèvres et produisit un son comme « poooppoo. »

Une foi immense envahit l'auditoire comme une traînée de poudre. Dans les heures qui suivirent, des guérisons et des miracles eurent lieu partout à travers le bâtiment. Un professeur d'une institution pour muets amena dans la ligne de prière cinq enfants qui étaient nés sourds et muets. Les cinq enfants recouvrèrent et l'ouïe et la voix. Un homme étendu sur une civière, fut instantanément guéri de sa maladie de Parkinson. Plusieurs boiteux jetèrent leurs béquilles pendant que d'autres se levaient de leur fauteuil roulant pour se mettre à courir autour du bâtiment, louant Jésus-Christ. Haute pression sanguine, glaucome, asthme, ulcères et cancers succombèrent devant à la foi des gens.

Le jeudi soir, alors que Bill commençait à prier pour les malades, un garçon atteint de polio boitilla à l'avant, les jambes emprisonnées dans des orthèses. La mère vint avec lui et dit : « Frère Branham, si vous pouviez seulement prier pour lui. »

« Très bien, sœur. Maintenant si vous ne... »

Elle l'interrompit. « Je ne désire pas un miracle. Je veux seulement que vous priiez. Je peux croire en Dieu moi-même pour la guérison. »

En une prière toute simple, Bill demanda à Jésus de guérir le garçon handicapé. Le vendredi soir, le même garçon descendit l'allée vers l'estrade, ses orthèses sur les épaules. Montrant ses orthèses à la foule, le garçon témoigna que Jésus accomplissait encore des miracles.

Ce soir-là était la dernière réunion de la campagne de Bill à Long Beach alors il voulait prier pour le plus de gens possible. Au lieu de discerner les maladies par le signe dans sa main, il forma une « ligne de prière rapide » où il offrait une courte prière à chaque personne qui passait devant lui. De cette façon, Bill pouvait prier pour des centaines de personnes par heure. Mais aussi rapide que la ligne puisse être, c'était encore trop long pour un homme qui s'était dépensé sans compter pendant un an et demi et qui n'avait presque pas dormi les jours précédents. Après avoir prié pour près de 3 000 personnes, avec des centaines qui attendaient encore leur tour, Bill s'écroula, inconscient.

Le samedi matin, encore faible et tremblant, Bill prit l'autobus pour Phoenix. Il voulait dire aux gens que Dieu lui avait pardonné. Le dimanche, à l'église, il dit : « La dernière fois que je me suis tenu derrière cette chaire, j'étais un homme condamné. Je sentais que Sa présence m'avait quitté et je réalisais à quel point je ne peux rien faire sans Lui. Aujourd'hui la grande épreuve est terminée. Je ferai de cette épreuve un tremplin (et non une entrave) qui me permettra de mieux suivre les voies du Seigneur afin de vivre plus près de Lui. En vivant plus près de Lui, je suis en mesure de vous aider davantage et d'être conduit par l'Esprit. Je veux remercier Dieu de m'avoir redonné le don de guérison et d'avoir permis plus de succès dans la prière pour les malades (à partir de dimanche passé) qu'il n'y en avait pas eu depuis des mois. Le don est encore plus béni que jamais. » Bill expliqua ensuite pourquoi il avait eu tort de lancer des défis. « J'ai déclaré qu'aucune maladie, peu importe la gravité de celle-ci, ne résisterait à la prière et qu'aucune affliction ne perdurerait, peu importe le degré de handicap, si je prenais le temps de prier pour la personne. Vous m'avez entendu mentionner cela partout où je suis allé. Et c'est encore vrai. Mais c'est moi qui faisais tout. J'empêchais les gens de participer. Vous avez quelque chose à faire vous aussi. C'est comme lorsque Jésus dit à Marthe et Marie d'enlever la pierre.⁶⁶ Vous devez faire quelque chose par vous-mêmes, vous devez croire et alors vous serez guéris. »⁶⁷

⁶⁶ Jean 11:39

⁶⁷ William Branham, « Expériences # 1 », sermon prêché à Phoenix, Arizona, 7 décembre 1947, (édité)

Chapitre 41

La connexion Bosworth

1948

WILLIAM BRANHAM passa décembre 1947 à sa maison à Jeffersonville, Indiana, essayant de se reposer et de recouvrer ses forces. Au même moment, il pria pour que Dieu lui montre où il devait aller par la suite. Depuis qu'il avait rencontré l'ange dans le lieu désertique de Tunnel Mill, la conduite du Saint-Esprit était devenue plus forte dans sa vie, quelques fois le poussant à faire des choses qu'il n'aurait jamais considérées faire s'il utilisait juste son esprit rationnel.

Un après-midi, il reçut un appel téléphonique d'un médecin qui lui dit qu'Élijah B- venait juste de mourir à la maison. Élijah B.- était un ami de Bill. Il était un Chrétien qui venait occasionnellement au Branham Tabernacle pour entendre Bill prêcher. Bill alla à la maison d'Élijah pour offrir ses sympathies à la famille. Par le temps qu'il arriva là-bas, le médecin était déjà parti. Le corps d'Élijah reposait toujours dans le lit de la chambre à coucher où il était mort. Le docteur avait étendu un drap blanc sur lui. Mme B- et plusieurs de ses amis étaient assis dans le salon, sous le choc et peinés. Bill parla à Mme B- au sujet de la foi d'Élijah en Jésus et comment son mari était maintenant dans un meilleur endroit. Après avoir partagé quelques versets réconfortant des Écritures et prié pour Mme B-, il lui dit au revoir. Comme il franchissait la porte d'entrée, il sentit que quelqu'un lui saisissait le bras par l'arrière. Il ressentit comme une solide main humaine avec une poigne solide- une poigne assez forte pour l'arrêter au milieu de sa foulée. Mais lorsqu'il se retourna pour voir qui c'était, il n'y avait personne là! Un frisson courut le long de sa colonne vertébrale. Maintenant il savait que l'ange du Seigneur ne voulait pas qu'il quitte cette maison tout de suite.

Il retourna au salon. Mme B- lui demanda s'il avait oublié quelque chose, mais il l'ignora. Il la dépassa et entra dans la chambre à coucher où le corps d'Élijah reposait, flasque et raide sous le drap blanc. S'agenouillant à côté du lit, Bill commença à prier. Au commencement, il ne savait pas pourquoi il était là, ainsi il ne savait pas exactement ce qu'il devait dire. Bientôt le Saint-Esprit s'empara de sa prière et il était à peine conscient de ce qu'il était en train de dire ou faire. Une demi-heure plus tard, il réalisa qu'il était étendu sur le corps de l'homme mort de sorte que son visage et le visage d'Élijah n'étaient séparés que par ce mince drap de coton. Bill poussa un cri : « Frère Élijah! Frère Élijah! Où es-tu, Frère Élijah! » - cherchant en quelque sorte pour l'esprit qui avait quitté Élijah.

Soudainement, il sentit une main saisir son oreille. Bill secoua sa tête juste assez pour voir qui c'était. La main qui le touchait venait de l'homme qui était sous le drap! Rapidement, Bill descendit du lit et tira la couverture. Élijah avait ouvert ses yeux et souriait.

Bill demanda Mme B- de venir dans la chambre à coucher. Instantanément ses larmes de tristesse se transformèrent en larmes de joie. Quelques jours après sa résurrection, Élijah B- retourna travailler à son emploi au chemin de fer Pennsylvania. Bill continua à prier Dieu qu'Il lui montre où Il voulait qu'il aille par la suite.

À LA MI-JANVIER 1948, William Branham reçut un appel du petit David Walker, le prédicateur adolescent qu'il avait rencontré à Long Beach, Californie, dix mois plus tôt.

« Bonjour, Frère Branham, j'appelle de Miami, Floride. Je viens de commencer un réveil de deux semaines ici et ça ne fonctionne pas très bien. »

« Oh, qu'est-ce qui ne va pas? »

« J'ai loué une tente qui peut contenir 2 500 personnes mais jusqu'à maintenant, il n'y a qu'une poignée de gens qui sont venus à chaque soir. C'est gênant. »

« C'est bizarre. » Sachant avec quel talent ce garçon pouvait prêcher, Bill fut surpris d'apprendre que si peu de gens assistaient à ses réunions. « As-tu une idée des raisons qui empêchent les gens de venir assister aux réunions? »

« Je crois que c'est de la jalousie et des soupçons de la part des ministres religieux de là-bas. Aussitôt qu'ils entendirent que je venais, chaque église en ville avait soudainement son propre « garçon prédicateur ». C'est dur à croire mais il y a deux pages à chaque jour dans les journaux de Miami qui annoncent tous les « prédicateurs adolescents » qui tiendront un réveil. Ils doivent avoir peur de perdre des membres si quelques-uns parmi ceux-ci venaient m'écouter. »

« C'est dommage », dit Bill. Il savait à quel point les jalousies mesquines étaient présentes parmi les ministres. « Il est dommage que les chrétiens ne puissent se rapprocher les uns des autres dans l'amour de Christ. »

« Ça l'est certainement. » Le petit David fit une pause puis mentionna la raison de son appel. « Frère Branham, pourriez-vous venir à Miami pour m'aider? »

Bill se rappela cette soirée de mars à Long Beach lorsque le garçon évangéliste LUI avait fait une faveur.

« Certainement, je viendrai. »

Il prit le prochain train vers le sud, se préparant à un long voyage. En passant à travers le Tennessee, Bill sentit la présence de l'ange du Seigneur s'approcher. Il pouvait sentir les cheveux de sa nuque se hérissier de peur. Malgré les nombreuses visites de l'ange au cours des 21 derniers mois, Bill ne pouvait toujours pas s'habituer à la présence surnaturelle. Sa peur se mit toutefois à diminuer à mesure qu'il entra dans une vision. Les conversations des passagers diminuèrent

d'intensité et le roulis du train ne devint plus qu'un murmure avant de disparaître complètement. Bientôt, le wagon entier disparut.

Bill se retrouva debout dans un décor vallonné et verdoyant, couvert de grands cèdres et parsemé de grandes strates de roches superposées les unes sur les autres. Son attention fut attirée par un jeune garçon qui devait avoir entre huit et dix ans et qui était étendu, difforme et sans mouvement, sur le bord d'une route. Le garçon avait l'air mort. Bill s'approcha assez pour voir les traits du gamin, un nez plat, des yeux bruns, des cheveux coupés de façon inégale, comme par une main malhabile. Il était pauvrement vêtu de vêtements qui avaient l'air étrangers - des bas aux genoux et une culotte de golf [knickerbocker] garnie de gros boutons de cuivre à la taille. Il devait y avoir eu un accident parce que le visage du garçon était éraflé et défiguré et ses vêtements étaient en lambeaux. Un de ses souliers était toujours lacé à son pied mais l'autre manquait. Bill ne pouvait voir aucun signe de vie.

Pendant que Bill se tenait là à se demander ce que tout cela signifiait, l'ange du Seigneur s'approcha de lui à sa droite. L'ange demanda : « *Le garçon pourra-t-il vivre?* »

Bill répondit : « Monsieur, je ne le sais pas. »

L'ange était maintenant dans son champ de vision, lui montrant comment s'agenouiller près de la forme sans vie et démontrant la façon de poser les mains sur le corps de l'enfant lorsqu'il priait pour lui. En un instant, les poumons de l'enfant se remplirent d'air et il s'assit. Puis la vision prit fin. Bill se retrouva soudainement de retour dans son siège à bord du train quelque part au Tennessee.

Peu après l'arrivée de Bill à Miami, le petit David lui montra le journal du matin. Une publicité était encadrée dans le coin d'une page annonçant que le Révérend William Branham tiendrait cinq services de guérison dans la ville. Le reste de la page était rempli d'autres publicités plus grosses et plus tape-à-l'œil annonçant d'autres réunions de guérison dans les églises locales.

Le petit David soupira. « Ils ont fait cela le jour après que j'eus placé la première publicité à propos de votre venue. Aussitôt qu'ils l'apprirent, toutes les autres dénominations en ville ont soudainement trouvé quelqu'un pour prêcher la guérison divine dans leur propre église. »

« J'aimerais qu'ils puissent comprendre que nous ne sommes pas venus ici pour commencer un autre groupe », commenta Bill. « Nous sommes venus seulement pour servir la cause de Christ. »

Malgré les tentatives des églises locales pour saper le réveil, le nom de William Branham avait développé son propre magnétisme. Lorsque Bill arriva le premier soir, il trouva la tente à moitié remplie de spectateurs curieux. Bill salua les gens. Puis avant de parler à propos de la guérison divine, il leur raconta la vision qu'il avait eue en traversant le Tennessee. Bill incita la foule : « Inscrivez-le sur la page de garde de votre Bible ; puis attendez et vous verrez que ce gamin sera ressuscité des morts par la puissance de Jésus-Christ. Je ne sais ni où ni quand cela prendra place, mais cela arrivera car c'est le "ainsi dit le Seigneur." Et lorsque cela se produira, nous ferons paraître le compte-rendu dans la nouvelle revue que Frère Lindsay publiera. »

Gordon Lindsay, toujours excité par le potentiel du ministère unique de Bill, avait déjà mis ses capacités d'organisateur à l'œuvre. Lindsay avait suggéré à Bill qu'il devrait engager un assistant à temps plein pour aider à organiser les réunions et s'occuper des nombreux détails des campagnes, ce qui permettrait à Bill de se concentrer uniquement sur la prière pour les malades. Le succès des campagnes de Bill dans le Nord-ouest du Pacifique, organisées par Lindsay, avait prouvé la validité de cette idée. Toutefois, Lindsay ne voulait pas cet emploi pour lui-même, ou du moins, pas à temps plein. Il avait une autre ambition.

Gordon Lindsay avait commencé à publier une revue qui donnerait les comptes rendus officiels des campagnes Branham, imprimant des articles à propos des dernières réunions et annonçant les prochaines, de même que les témoignages écrits de gens qui avaient été guéris. Lindsay planifiait intituler son magazine *La Voix de la Guérison*. Aussitôt que Bill eut donné son accord, Lindsay avait commencé à travailler à la publication. La première édition mensuelle de *La Voix de la Guérison* allait sortir dans deux mois.

Le premier soir à Miami, des centaines de gens passèrent dans la ligne de prière. La foi s'intensifiait dans l'auditoire au fur et à mesure que Bill discernait les maladies à l'aide du signe dans sa main. La plupart des gens furent guéris et quelques miracles stupéfiants eurent lieu, incluant deux petits garçons qui étaient nés aveugles et qui recouvrèrent la vue. Un compte rendu de ces deux guérisons fut imprimé dans les journaux du matin. Cela éveilla la curiosité d'une chaîne de radio locale et les deux garçons furent invités au studio pour une entrevue en direct. Débordants de zèle, les deux garçons témoignèrent de la puissance de guérison de Jésus-Christ. L'intérêt du public était maintenant éveillé ; certains étaient curieux, d'autres excités et d'autres encore, sceptiques.

Un auditeur en particulier semblait ressentir un mélange des trois émotions. Le Révérend Fred Bosworth était très familier avec la puissance de Jésus-Christ pour la guérison, ayant prêché à ce sujet d'innombrables fois au cours des quarante dernières années. Dans les années 1920, Bosworth avait tenu des réunions de réveil dans une douzaine de villes américaines, pressant le pécheur à la repentance et le chrétien à croire en Dieu pour la guérison de ses maladies. Son style énergique et sa présentation ordonnée s'avèrent un tel succès qu'après une réunion à Ottawa, Canada, on estima à 12 000 personnes le nombre de ceux qui reçurent le salut par la grâce de Jésus-Christ. Puis la Grande Dépression écourta son ministère évangélique. Comme les revenus de tous diminuaient dans les années 1930, il devint de plus en plus difficile de financer de larges campagnes de réveil. Quittant le champ missionnaire, Fred Bosworth devint un pionnier de la radio évangélique, établissant *la Radio Nationale de la Croisade du Réveil Missionnaire*. Il écrivit aussi deux livres, *La Confession Chrétienne et Christ le Guérisseur*. Il prit sa retraite un peu plus tard et déménagea en Floride.

Maintenant âgé de 71 ans, Fred Bosworth avait quitté le ministère à temps plein depuis plusieurs années. Il pensait que tout ce qu'il voulait maintenant dans la vie était une succession de jours lents et sans soucis. Mais lorsqu'il entendit le témoignage de ces deux garçons à la radio, quelque chose d'inattendu le remua à l'intérieur. Nés aveugles? Et maintenant ils pouvaient voir? Au cours des années, Fred Bosworth avait été témoin de plusieurs miracles ; il avait vu des muets

parler, des sourds entendre, des infirmes marcher, des cancers disparaître. En fait, il avait reçu au-delà de 200 000 témoignages écrits de gens qui avaient été guéris sous son ministère. Mais il n'avait jamais vu ou entendu parler de personnes *nées* aveugles qui avaient recouvert la vue. Qui était cet homme, William Branham? Était-il un escroc? Ou était-ce l'Esprit de Dieu qui travaillait d'une façon dont il n'avait jamais été témoin auparavant? Bosworth était curieux et, il devait bien l'admettre, un peu excité aussi. Peut-être devrait-il aller y jeter un coup d'œil?

Le Révérend Fred Bosworth n'était pas le seul qui désirait mener sa petite enquête. Il vint tellement de gens aux réunions de Bill pendant le reste de la semaine que la tente devint trop petite pour contenir la foule. Plusieurs rebroussèrent chemin et retournèrent chez eux, mais des milliers d'autres demeurèrent à l'extérieur, espérant avoir une chance d'avoir une place dans la ligne de prière. Comme il y avait tant de gens qui désiraient recevoir la prière, Bill décida de ne pas utiliser le don de discernement dans sa main. Cela prenait trop de temps. Il forma donc une « ligne de prière rapide », imposant les mains aux malades et offrant une courte prière pendant qu'ils défilaient devant lui.

Lors de la dernière soirée du réveil de Miami, avant que le service ne commence, le petit David vint vers Bill et dit : « Il y a un père qui cause de l'agitation à l'arrière. Il semblerait que son fils se soit noyé dans un fossé d'irrigation ce matin. Le père a assisté à toutes les réunions et il vous a entendu parler de la vision du petit garçon qui est ressuscité des morts. Il se demande maintenant si la vision était à propos de son fils. Il a vu assez de miracles et de guérisons cette semaine pour croire que ça pourrait arriver à son fils et ne laisse donc pas l'entrepreneur de pompes funèbres toucher à son enfant avant que vous l'ayez vu. »

« Je serais heureux d'aller le voir », dit Bill. En descendant l'allée vers le père en deuil, il ne fallut à Bill qu'un regard pour savoir. Il dit au père : « Je suis désolé mais ce n'est pas lui. Le garçon que j'ai vu dans la vision avait les cheveux bruns coupés de façon inégale et devait avoir au moins huit ou dix ans. Votre fils a des cheveux noirs et n'a pas plus de cinq ans. Et il est trop bien habillé. Le garçon dans la vision était pauvrement vêtu. De plus, votre fils est mort noyé tandis que le garçon de la vision était tout éraflé et défiguré comme s'il venait d'avoir un accident. Je suis désolé, Monsieur, mais tout ce que je peux faire est de prier pour la consolation de la famille. »

Ce dernier soir à Miami, il y eut tellement de gens désirant un contact de Dieu que Bill forma deux lignes de prière afin que le petit David et lui puissent prier en même temps ; lui d'un côté et le petit David de l'autre. Parmi les milliers de gens qui se bouscuaient autour de lui, Bill remarqua une malheureuse jeune fille qui avançait dans la ligne de prière avec l'aide d'une dame plus âgée. La fille avançait péniblement avec de lourdes orthèses qui lui montaient jusqu'à la taille. Prenant un moment pour prendre la main de la jeune fille pendant qu'elle passait, Bill sentit les vibrations démoniaques de la polio. Il perçut aussi que la jeune fille n'avait pas encore assez de foi pour être guérie.

Mettant la jeune fille de côté, Bill lui dit : « Ma chérie, reste là derrière moi et prie pour que Dieu augmente ta foi. » La jeune infirme fit ce qui lui avait été dit, tenant la queue du complet de

Bill pendant qu'elle penchait la tête et priait. Bill reporta son attention à la ligne de prière. Après un moment, il sentit la foi de la jeune fille s'élever comme un battement de cœur : *boum-boum, boum-boum, boum-boum*. Il se retourna vers elle et dit : « Maintenant, ma petite amie, au Nom de Jésus, je chasse ce démon qui te retient prisonnière. Satan, sors d'elle. » Regardant la femme plus âgée qui était venue avec elle, Bill ordonna : « Enlevez-lui ses orthèses. »

La femme eut l'air horrifiée. « Mais Frère Branham, elle ne peut pas se tenir debout toute seule! »

« Madame, ne doutez pas. Faites seulement ce que je vous dis de faire. »

La femme ravala sa salive, manifestement inquiète. Mais elle commença toutefois à délayer les orthèses. Bientôt, un cri strident transperça le tintamarre de la foule. Bill se retourna pour voir cette fille qui avait été infirme tenir ses orthèses au-dessus de sa tête en marchant le long de la plate-forme aussi parfaitement que n'importe lequel autre enfant.

C'était là un miracle que personne dans la tente ne pouvait manquer de voir. La foi des gens atteint son summum et tous essayaient de toucher Bill en passant près de lui. Bill priait pour le plus de personnes qu'il pouvait, le plus rapidement possible. Quelques minutes plus tard, il sentit un autre regain de foi chez quelqu'un. Il tourna la tête maintes fois pour voir où en était la source. Puis il la trouva. Bill s'approcha du micro et dit : « Monsieur, vous à l'arrière, à quatre sièges de l'allée, l'homme vêtu d'une chemise blanche. Je peux sentir votre foi jusqu'ici. Levez-vous sur vos pieds, Jésus-Christ vous a guéri. »

L'homme se leva sur ses pieds, levant les mains au-dessus de sa tête en même temps. Mais aussitôt que ses bras furent complètement allongés, il les baissa brusquement et se mit à fixer un de ses bras comme s'il était surpris. Puis il se mit à crier. Cela fit se lever la femme qui était assise à côté de lui. Regardant le bras de l'homme, elle manifesta aussi sa surprise, levant ses bras dans les airs, sautant et criant sans retenue.

Pendant que Bill reportait son attention vers la ligne de prière, Fred Bosworth se leva de son siège et descendit l'allée jusqu'à l'arrière de la tente. Lorsque l'homme qui venait d'être guéri finit par se calmer, Bosworth demanda : « Monsieur, je suis un ministre de l'Évangile et je me demandais si vous pourriez m'expliquer ce qui vient de se produire? »

L'homme tendit la main. « Regardez ceci! » dit-il tout excité.

« Ça m'a l'air d'une main bien ordinaire », dit Bosworth.

« Elle *est* normale! C'est ça le miracle. Il y a quelques années, je suis tombé du haut d'un cheval et j'ai atterri sur cette main. Depuis ce temps elle a été infirme et inerte - jusqu'à maintenant! » Il bougea énergiquement ses doigts pour montrer à quel point ils fonctionnaient bien.

Bosworth demanda : « Pourquoi n'êtes-vous pas allé dans la ligne de prière comme tous les autres? »

« Je suis venu ici ce soir en critique. Mais plus je regardais, plus j'ai commencé à croire que Dieu pouvait encore opérer des miracles. Puis lorsque j'ai vu cette jeune fille infirme enlever ses orthèses, j'ai tout de suite su que Dieu pouvait aussi guérir ma main flétrie. »

Bosworth se fraya un chemin jusqu'à l'avant, attira l'attention de Bill et dit : « Révérend Branham, je suis un ministre de l'Évangile et je voudrais vous poser une question. Comment avez-vous fait pour savoir que cet homme à l'arrière avait assez de foi pour être guéri? »

« Je me suis soudainement senti devenir faible » expliqua Bill. « J'ai su que la foi de quelqu'un tirait fort sur le don, alors je me suis mis à regarder autour de moi. Il me sembla que mes yeux étaient toujours attirés vers cet homme. »

Fred Bosworth se frappa la joue, émerveillé. « C'est exactement ce qui s'est produit lorsque la femme avec une perte de sang a touché le vêtement de Jésus.⁶⁸ Il a dit qu'Il a senti une vertu s'échapper de lui. La vertu est une force. Puis-je dire quelque chose à la foule? »

« Allez-y. »

S'approchant du micro, Fred Bosworth partagea le miracle à la foule, ajoutant : « Cela prouve que Jésus-Christ est le même hier, aujourd'hui et pour toujours. Le don qui était en Jésus-Christ serait comme l'océan Atlantique dont les vagues se brisent contre les plages ; le don qui est dans notre frère est comme une cuillerée d'eau de cet océan. Mais les mêmes minéraux qui se trouvent dans l'océan se trouvent aussi dans cette cuillerée. »

Le soir suivant, Fred Bosworth et Bill soupèrent ensemble à l'hôtel. Bosworth raconta à Bill quelques miracles dont il avait été témoin pendant les 40 années de son ministère. « Pourtant, pendant toutes ces années, remarqua-t-il, je n'ai jamais rien vu comme la réunion d'hier soir. »

Bill raconta donc à ce ministre âgé comment l'ange du Seigneur l'avait rencontré en 1946 et l'avait commissionné d'un don de guérison divine pour les peuples de la terre. Il expliqua le signe dans sa main, comment il pouvait discerner plusieurs maladies à travers les vibrations causées par la vie démoniaque de la maladie, ce qui ferait enfler sa main et produirait un modèle de petits boutons sur le dos celle-ci.

Fred Bosworth oublia soudainement ses plans de retraite. « Frère Branham, auriez-vous besoin de mon expertise? J'aimerais beaucoup voyager avec vous et vous aider de quelque façon que ce soit. »

« Frère Bosworth, je serais honoré d'avoir votre compagnie. J'ai prié pour trouver un gérant pour mes campagnes. »

Ils quittèrent l'hôtel et marchèrent le long de la plage, parlant de la seconde venue de Christ. Le soleil se couchait derrière les hôtels qui longeaient la plage. Des vagues écumantes venaient lécher les pieds des deux hommes. Bill remarqua une certaine vigueur dans la marche de Fred Bosworth, une énergie tellement différente de ses propres pas traînants. Bill se sentait épuisé

⁶⁸ Matthieu 9:20-22 ; Marc 5:25-34 ; Luc 8:43-48

même s'il avait bien dormi pendant la journée. Il lui semblait qu'il pouvait à peine lever ses pieds du sable. Il demanda : « Frère Bosworth, quel âge avez-vous? »

« Soixante et onze ans. »

« Quand avez-vous été au meilleur de votre forme? »

« Maintenant, Frère Branham. Je ne suis qu'un enfant qui vit dans une vieille maison. »

Bill enviait sa vigueur. Il n'avait lui-même que 38 ans et il était presque mort de fatigue. Qu'est-ce qui lui tirait ainsi toutes ses énergies?

AU MOIS DE MARS, Bill devait se rendre de nouveau à Phœnix, cette fois-ci pour une campagne qui devait durer toute une semaine. Le jour de son arrivée dans la ville, Bill mentionna sa fatigue chronique au pasteur qui parrainait ces réunions.

« Frère Branham, dit le pasteur, votre problème est que vous êtes trop sincère. Après avoir prié pour les enfants de Dieu, vous devriez tout simplement les oublier. Après tout, c'est le problème de Dieu si les gens acceptent leur guérison ou non. »

« Je ne savais pas que je pouvais être trop sincère à propos du travail du Seigneur », remarqua Bill. « Je pensais que plus j'étais sincère, plus Dieu pouvait m'utiliser. »

« Bien, si vous continuez à ce rythme, avertit le pasteur, vous allez faire un épuisement nerveux. »

Bill se rendit dans le désert pour prier. « Père Céleste, comment se fait-il que je devienne si faible? Les autres ministres n'ont pas ce problème. Frère Bosworth m'a dit qu'il a gardé un rythme semblable au mien pendant des années et que cela ne l'a jamais dérangé. Peut-être est-il plus rempli du Saint-Esprit que moi. Si c'est ça mon problème, alors s'il te plaît Seigneur, donne-moi plus de ton Saint-Esprit pour que je puisse être plus fort. » Il fit une pause, observant le désert et ses figes de Barbarie, ses arbustes fleuris « palo verde » et ses petits arbres épineux « mesquite ». Il pouvait voir au loin les montagnes abruptes qui contrastaient avec la plaine sablonneuse. Pendant que Bill écoutait, il lui sembla entendre Dieu lui parler, pas de façon audible mais dans ses pensées, disant : « *Ces hommes dépendent de leur propre foi et prêchent leurs propres paroles. Tes forces sont épuisées par un don surnaturel.* »

Soudainement, certaines Écritures frappèrent sa compréhension. Il se souvint que le prophète Daniel fut troublé physiquement après avoir vu une vision.⁶⁹ Bill se rappela aussi le commentaire de Fred Bosworth à propos de la femme qui fut guérie après avoir touché le vêtement de Jésus. Jésus dit qu'Il a senti une vertu sortir de Lui. Cet après-midi-là pendant qu'il conduisait dans le désert, Bill se sentait si épuisé qu'il aurait pu s'écrouler sur le sol, mais il connaissait maintenant au moins la raison de sa fatigue continue.

⁶⁹ Daniel 7:15

Lors de sa deuxième soirée à Phoenix, alors que la ligne de prière tirait à sa fin, Bill prit la main d'une femme corpulente. Au début, il ne pouvait pas interpréter les vibrations qu'il sentait. « Vous avez soit un cancer, soit des troubles féminins ; les deux maladies vibrent de façon similaire. Attendez une minute... ce sont des troubles féminins, n'est-ce pas? C'est presque un cancer. Votre vie ne fut pas un lit de roses. Non, vous avez eu votre lot de labeurs. Mais ce soir, Jésus-Christ peut alléger vos fardeaux si vous le croyez. »

Le prochain patient en ligne était un homme d'âge moyen qui était élégamment vêtu. Bill prit sa main. « Monsieur, je ne sens aucune vibration. Peu importe quel est votre trouble, il n'est pas causé par un microbe ou un virus. »

L'homme sanglotait. « Frère Branham, j'imagine que j'ai été hypocrite d'attendre dans la ligne de prière alors que je ne suis pas malade, mais c'est le seul moyen que je connaissais pour vous atteindre. J'ai entendu dire que vous étiez un homme pauvre. Je veux vous donner une petite offrande. » Il tendit un chèque.

Bill repoussa le chèque gentiment. « Je n'accepte pas les offrandes. »

« Écoutez, je veux seulement démontrer ma gratitude au Seigneur. Hier soir j'ai amené ma femme dans la ligne de prière dans un fauteuil roulant. Après que vous ayez prié pour elle, elle a marché pour la première fois en 16 ans. »

« Mais ce n'est pas moi qui l'ai guérie », insista Bill. « Jésus-Christ l'a guérie. »

« Je travaille dans le pétrole au Texas et j'ai signé un chèque de 25 000 \$ [17 500 euros] à votre nom... »

Prenant le chèque des mains de l'homme, Bill le déchira en deux, superposa les pièces ensemble et le déchira à nouveau en deux. Puis il redonna à l'homme les morceaux du chèque. « Monsieur, je ne veux pas votre argent. Ce que je voudrais, c'est que votre foi soit fermement ancrée en Jésus-Christ. »

La dernière personne pour laquelle Bill pria ce soir-là était une femme qui boitillait avec difficulté. Son mari l'aidait pendant qu'elle montait péniblement les marches de la plate-forme où Bill se tenait.

Prenant la main de la femme, Bill dit : « Je ne sens pas de vibrations en vous non plus. »

« Je souffre d'arthrite », lui dit la femme.

« Voilà qui explique tout », dit Bill. « Les vibrations proviennent de virus ou de microbes. Je ne peux pas sentir votre trouble parce que l'arthrite est causée par des acides. Mais Jésus-Christ peut vous guérir si vous croyez qu'Il le peut. Le don qu'Il m'a donné ne guérit pas ; il aide seulement à élever la foi des gens. Jésus-Christ est le seul guérisseur. »

Comme Bill commençait à prier pour elle, les yeux de la femme se mirent à fixer le vide et ses muscles se détendirent comme si elle venait de tomber en transe. Pendant que le pasteur hôte donnait congé à la foule, la femme arthritique demeura sur la plate-forme, les yeux fixés sur Bill pendant qu'il titubait en franchissant une porte sur le côté de l'auditorium.

Quelques jours plus tard, le mari de cette femme supplia le portier qui gardait la chambre d'hôtel de Bill de le laisser entrer. Bill l'invita à l'intérieur.

« Frère Branham, vous ne m'avez jamais rencontré mais vous avez rencontré ma femme dans la ligne de prière il y a quelques jours. Elle souffrait d'arthrite et fut la dernière personne pour laquelle vous avez prié ce soir-là. »

« Oui, je me souviens d'elle. Comment se porte-t-elle? »

« Son arthrite semble avoir diminué mais quelque chose d'autre ne va pas. Elle parle comme si elle délirait. »

« Que voulez-vous dire? »

« Après que vous ayez prié pour elle, on aurait dit qu'elle était dans une transe jusqu'à ce qu'on arrive à la maison. Le lendemain matin, elle me demanda, "Qui était l'autre homme près de Frère Branham pendant qu'il priait pour moi?" Et j'ai répondu, "Il n'y avait pas d'autre homme." Elle dit, "Oh, oui. Il était grand avec la peau foncée et des cheveux noirs qui tombaient sur ses épaules." Frère Branham, de quoi parlait-elle? Vous étiez seul sur la plate-forme. »

Bill savait qu'elle avait vu l'ange du Seigneur, mais il ne voulait pas le dire à l'homme tout de suite. « Monsieur, est-ce que vous ou votre femme avez assisté à une de mes réunions avant ce soir-là ou entendu raconter mon histoire? »

« Non, nous n'avions jamais entendu parler de vous avant cette semaine. »

« Je vois. Veuillez m'en dire plus au sujet de cet homme que votre femme a vu sur la plate-forme avec moi. Qu'a-t-il fait? »

Le visiteur de Bill se mit à se trémousser comme s'il était inquiet que son histoire paraisse incroyable. « Elle dit qu'elle a vu l'homme vous regarder pendant que vous étiez en train de prier pour elle. Lorsque vous avez terminé votre prière, l'homme a regardé ma femme et lui a dit, "*Vous êtes venue chercher la guérison. Ne vous inquiétez pas, la prière de Frère Branham va être exaucée et vous allez être guérie.*" Puis l'homme vous a regardé de nouveau et a dit à ma femme, "*Ne trouvez-vous pas que Frère Branham a l'air maigre et fragile? Mais ses forces lui reviendront après un certain temps.*" Puis lorsque vous êtes parti, elle dit qu'elle a vu l'homme sortir par la porte de côté avec vous. Frère Branham, j'étais là aussi. Je sais que vous et ma femme étiez les seules personnes sur la plate-forme. Qu'en dites-vous? »

Bill expliqua calmement : « C'est l'ange du Seigneur qui se manifeste à moi. Je suis heureux que vous soyez venu me raconter cela. Je suis si épuisé et vidé d'énergie ; il est bon de savoir que je prendrai des forces dans quelque temps. »

Chapitre 42

Brisé et relevé

1948

APRÈS PHOENIX, ARIZONA, William Branham tint des campagnes de guérison à Pensacola, Floride ; à Kansas City, Kansas ; à Sedalia, Missouri et à Elgin, Illinois. Dans chacune de ces villes, il raconta à la foule la vision du petit garçon ressuscité des morts, disant : « Écrivez-la sur la page de garde de votre Bible afin que lorsque cela arrivera, vous croyiez que ce que je vous dis est la vérité. »

Pendant ce temps, la santé de Bill continuait de se détériorer. Pendant les services de prière, il avait de la difficulté à garder son équilibre en priant pour les malades. Il avait de la difficulté à s'endormir après chaque réunion et lorsqu'il finissait par succomber au sommeil, il avait ensuite à peine la force de se lever pour le prochain service. Il avait constamment mal à la tête et son corps se mettait parfois à trembler. Son estomac était devenu acide et il ne pouvait rien garder de ce qu'il mangeait. Son esprit s'embrouillait parfois, oscillant entre le rêve et la réalité. Il se sentait comme une épave.

Le jeudi 13 mai 1948, il commença une campagne de guérison de cinq soirs dans l'état de Washington. Six mille personnes remplirent l'Aréna Tacoma Ice à pleine capacité. Chaque soir, la longue ligne de prière avançait lentement pendant que Bill utilisait le signe dans sa main pour déceler les maladies et élever la foi des gens avec assez d'intensité pour qu'ils acceptent la puissance de guérison de Jésus-Christ. Ruby Dillard était parmi les gens qui s'avancèrent. À cette époque, Ruby était presque étouffée par une tumeur cancéreuse dans sa gorge. Elle écrivit plus tard dans le magazine *La Voix de la Guérison* : « Même si ma gorge me faisait horriblement mal pendant que le cancer partait, je n'ai plus jamais eu de problème par la suite. » Des centaines de personnes qui assistèrent à la campagne de Tacoma avaient des témoignages tout aussi étonnants.

À la fin du dernier service le lundi soir, Bill était de nouveau au point de s'écrouler de fatigue. Il tituba en reculant derrière la ligne de prière et serait tombé sur le sol si deux hommes ne l'avaient pas rattrapé. Comme les deux hommes le transportaient à l'extérieur, Bill les supplia de le laisser dire au revoir à la foule. Gordon Lindsay l'entendit dire ce « au revoir » à la foule, ne réalisant pas à cette époque sa véritable signification.

Le lendemain, Bill rassembla son équipe de soutien, Jack Moore, Gordon Lindsay, Ern Baxter et Fred Bosworth, et leur dit qu'Eugene, Oregon, serait la dernière campagne qu'il tiendrait pour quelque temps. Tous ses autres engagements allaient devoir être annulés. Naturellement, ces

ministres demandèrent pendant combien de temps il se retirerait du champ. Bill leur dit qu'il ne le savait pas ; ça pourrait être quelques mois ou plus d'un an. Mais en lui-même, il n'était pas si optimiste. Son énergie était tellement épuisée qu'il se demandait s'il pourrait prier pour les malades de nouveau.

Pour Gordon Lindsay, en particulier, cette nouvelle fut dévastatrice. Il avait non seulement donné sa démission comme pasteur de son église à Ashland, Oregon, pour suivre les campagnes Branham, mais il avait aussi mis toutes ses énergies dans la planification de la revue *La Voix de la Guérison*, une revue qui n'avait maintenant plus de raison d'être. Après de longues heures de prière agonisante, Gordon Lindsay réalisa qu'il s'était rendu trop loin avec *La Voix de la Guérison* pour abandonner maintenant. Les deux premiers exemplaires avaient déjà été publiés. Il décida d'investir ses propres économies pour continuer la publication. Mais quel serait maintenant le thème central de la revue? Peut-être n'avait-il besoin que d'un nouveau ministère à suivre.

Il ne manquait certainement pas de candidats. L'ascension fulgurante de William Branham sur la scène nationale en 1946 avait élevé l'opinion publique à propos de la guérison divine et en avait inspiré d'autres à suivre les traces de Bill. Des douzaines d'autres ministères de guérison divine avaient débuté en 1947 et plusieurs autres prenaient de l'expansion à cette période de l'année 1948. Dans quelques exemplaires, *La Voix de la Guérison* mettait en vedette William Freeman, un jeune homme qui avait un succès moyen dans la prière pour les malades. Mais Gordon Lindsay sentait que *La Voix de la Guérison* devait survivre sans l'influence du nom de William Branham. Le magazine ne devrait pas se limiter à suivre un seul individu mais un vaste réseau de ministères de guérison et de délivrance. « Après tout, pensa Lindsay, combien de fois ai-je entendu Frère Branham dire que Jésus-Christ était le seul guérisseur? »

Pendant ce temps, Bill se languissait à la maison, malade et abattu. Jour après jour, il demeurait au lit pendant que son estomac semblait produire de l'acide caustique en grande quantité. À toutes les fois qu'il essayait de manger, de l'eau chaude et graisseuse lui remontait dans la gorge et lui brûlait la bouche. Son poids descendit à un peu plus de 100 livres [45 kg]. Ses yeux se renfoncèrent. Son visage était pâle et émacié. Lorsqu'il essayait de se lever, il avait des élancements dans la tête et ses jambes pouvaient à peine supporter son poids. Il se sentait comme s'il allait mourir.

Les médecins ne pouvaient pas l'aider. Ils décrivirent sa maladie comme étant un « épuisement nerveux » dû au surmenage et ils lui prescrivirent beaucoup de repos. Mais après avoir suivi les prescriptions médicales pendant deux mois, Bill se sentait toujours aussi malade.

Il implora le Seigneur en prière ; il pria Jésus, sa vie ; Jésus, son amour ; Jésus, son seul espoir. Il le supplia pour sa guérison jour après jour, mais malgré cela, son état ne s'améliora pas. Il ruminait. Il pensait aux milliers de miracles et de guérisons qu'il avait observés pendant ses réunions. Le Seigneur les avait guéris, eux ; alors pourquoi ne le guérissait-Il pas? Cela lui semblait injuste.

Éventuellement, Bill comprit la réponse - le Seigneur essayait de lui apprendre quelque chose d'essentiel. Lorsque Bill passa en revue les deux dernières années de son ministère, il eut honte en

pensant à quel point il avait repoussé ses limites au-delà du bon sens. Jonesboro en était un exemple extrême alors qu'il était demeuré derrière la chaire pendant huit jours d'affilée, priant nuit et jour pour les malades. Mais dans l'ensemble, c'était en laissant les lignes de prière s'étirer jusqu'à une ou deux heures du matin qu'il s'était fait le plus de tort. Il avait toujours soupçonné que c'était là son erreur, mais il avait pitié de ces pauvres gens qui souffraient et dont la vie dépendait souvent de ses prières. Il s'était donc démené, démené, démené et démené. Il en payait maintenant le prix.

Il s'était attiré lui-même cet ennui et Dieu voulait maintenant qu'il reçoive une bonne leçon. Bill réalisa que le fait que Dieu lui ait donné un don de guérison ne signifiait pas qu'il devait porter le fardeau en entier sur ses épaules. Il lut dans Exode 19 comment Moïse, qui avait 2 000 000 d'Israélites à sa charge, s'épuisa en essayant de régler les problèmes des gens par lui-même. Jéthro, son beau-père, le pressa à diviser la charge entre plusieurs hommes dignes de confiance dans le camp. Bill lut comment Dieu prit l'Esprit qui était sur Moïse et le divisa entre 70 anciens afin qu'ils puissent aider Moïse à porter la charge.

Bill parcourut les dernières éditions de *La Voix de la Guérison* et fut émerveillé de voir combien d'hommes et de femmes dirigeaient maintenant des campagnes de guérison à travers les États-Unis et le Canada - William Freeman, Oral Roberts, Jack Coe, Tommy Osborn, A.A. Allen, W.V. Grant et plusieurs autres. Il connaissait quelques-uns de ces ministres personnellement parce qu'ils avaient assisté à ses réunions et lui avaient serré la main. Tommy Osborn, par exemple, qui était présent en Oregon lorsque le maniaque avait menacé de lui briser tous les os du corps. Mais ce ne fut pas le fait de voir ce colosse de 250 livres [115 kg] s'écrouler sur le plancher qui avait inspiré le jeune Osborn ; ce fut d'observer Bill imposer les mains à une fillette sourde et muette, disant tranquillement : « Esprit de mutisme et de surdité, je t'ordonne de sortir de cette enfant au Nom de Jésus-Christ. » Lorsque Bill claqua des doigts, la fillette pouvait entendre. Puis elle parla. Cela alluma un feu dans l'âme de Tommy Osborn pour démarrer son propre ministère indépendant, un ministère qui se frayait un chemin de salut et de guérison dans le territoire du diable, enflammant les cœurs de la foi en Jésus-Christ.

Un autre nom que Bill reconnaissait était celui d'Oral Roberts. Bill avait rencontré le jeune homme pour la première fois l'été précédent à Tulsa, Oklahoma. À cette époque, Roberts, qui avait 32 ans, venait juste de commencer son propre ministère indépendant de délivrance et n'était pas certain quant à la direction à prendre. Après avoir assisté à une des réunions de Bill et d'avoir été témoin de la puissance de guérison de Jésus-Christ, il avait décidé de mettre aussi l'emphasis sur la guérison divine. Bill avait rencontré Oral Roberts une deuxième fois à Kansas City, au printemps, et il fut impressionné de voir à quel point le jeune homme avait pris de la maturité en dix mois. Roberts irradiait maintenant de la confiance et du leadership. À cause du talent naturel du jeune homme à s'adresser au public, son ministère était constamment en expansion. Roberts avait aussi un bon sens des affaires et maniait d'une main de maître l'argent qui lui passait entre les mains. Pour couper sur les coûts de ses campagnes, il avait acheté sa propre tente. En plus de radiodiffuser sa propre émission, il avait aussi commencé à publier sa propre revue *Healing Waters*

(les Eaux de Guérison). Ces deux entreprises élargissaient à la fois son réseau d'influence et la base de son support financier.

Impressionné par la sincérité et l'initiative d'Oral Roberts, Bill était réconforté par le fait qu'il avait influencé le jeune prédicateur enthousiaste. En fait, en feuilletant les pages de la revue *La Voix de la Guérison*, Bill réalisa que son propre ministère avait influencé chacun de ces hommes et ces femmes de façon directe ou indirecte. Lorsqu'il avait commencé, en 1946, il n'y avait pas un seul autre prédicateur en Amérique qui tenait de grosses campagnes et prêchait la guérison divine. Maintenant, ils semblaient être partout, prêchant chacun une variation du thème de Bill, Jésus-Christ le même hier, aujourd'hui et pour toujours. Cela ne devrait pas le surprendre. N'était-ce pas ce que l'ange du Seigneur lui avait dit dans la grotte? « *Tu es envoyé pour apporter un don de guérison aux peuples de la terre.* » À cette époque, Bill avait pensé qu'il serait le seul à porter le don. Il pouvait maintenant voir qu'il n'avait été qu'une étincelle qui avait démarré un réveil mondial. Son ministère de 24 mois avait enflammé un saint feu dans des milliers de cœurs et le Saint-Esprit allumait maintenant des flammes de réveil dans toutes les directions.

Cela voulait-il dire que Dieu en avait terminé avec lui? Non, c'était impossible. L'ange lui avait dit qu'il lui serait donné *deux* signes pour prouver qu'il était envoyé de Dieu. Qu'en était-il du second signe? L'ange lui avait dit que s'il était sincère, il arriverait à discerner les secrets des cœurs des gens. Bill n'avait aucune idée de ce que cela voulait dire, mais il savait que cela ne s'était pas encore produit. La vision du petit garçon qui ressuscitait des morts ne s'était pas accomplie non plus. Dieu n'en avait certainement pas terminé avec lui, à moins qu'il n'ait court-circuité les plans de Dieu pour sa vie en gaspillant ses énergies. Il pria avec ferveur que cela ne soit pas le cas.

LE 15 SEPTEMBRE 1948, Bill se rendit à la clinique Mayo à Rochester, Minnesota, espérant que les médecins puissent l'aider. Pendant trois jours, une équipe de spécialistes le soumièrent à tous les tests qui pourraient leur donner un indice.

Le matin où il devait recevoir les résultats de ces tests, Bill se réveilla anxieux. Dans quelques heures, il allait se rendre à la clinique afin de recevoir les résultats finaux sur sa condition. Y aura-t-il un espoir pour lui? Ou était-il fini? Il s'assit sur le rebord de son lit et pria : « Cher Jésus, des gens ayant toutes sortes d'épuisements nerveux sont venus à mes réunions et Tu les as guéris. Pourquoi ne ferais-Tu pas de même pour moi? Durant toutes ces années, Tu m'as montré des visions d'autres personnes qui étaient guéries mais Tu ne m'en as jamais montrées qui me concernaient. J'ai vécu avec cette nervosité irrépressible depuis que je suis enfant. Mes forces ont maintenant disparu et il me semble que je n'ai pas assez de foi pour croire Ta Parole pour ma propre guérison. Qu'advient-il de moi? »

Aussitôt qu'il eut fini de prier, il entra dans une vision. La chambre d'hôtel disparut. Bill semblait se retrouver dans un creux boisé. En face de lui se trouvait un petit garçon de sept ans se tenant près d'un vieux tronc d'arbre. Où avait-il vu ce visage auparavant? Soudainement, Bill se souvint- le garçon ressemblait à lui-même à cet âge. Oh, c'était lui!

Bill aperçut ensuite une petite boule de fourrure s'enfuir dans un trou du tronc d'arbre. Bill dit au garçon : « Laisse-moi te montrer comment faire sortir l'écureuil de là. » Il ramassa un bâton et se mit à frapper de haut en bas contre le tronc. C'était un vieux truc de chasse pour faire sortir un écureuil d'un billot creux. Le truc fonctionnait maintenant sauf que la créature qui sortit du trou ressemblait plus à une belette qu'à un écureuil, sans toutefois avoir tous les traits de la belette. Elle avait un long corps noir et mince, une petite tête étroite et des petits yeux noirs. Elle avait l'air féroce et mauvais.

« Fais attention », dit Bill au garçon. « Ne t'approche pas de ce vieux tronc d'arbre. Tu ne peux pas savoir si ce rongeur est dangereux. » Bill se retourna pour voir si le garçon avait écouté son avertissement. Le garçon, lui-même alors qu'il était garçon, avait disparu.

Bill se retourna vers l'arbre. L'animal grogna, tendant son corps comme s'il allait attaquer. Bill n'avait pas son fusil ; tout ce qu'il avait était son petit couteau de chasse attaché à sa ceinture. Il pensa nerveusement : « Si cet écureuil m'attaque, mon couteau ne me servira pas à grand-chose. Je suis vraiment vulnérable. »

Provenant de quelque part à sa droite, Bill entendit l'ange du Seigneur dire : « *Rappelle-toi, il ne mesure que six pouces [15 cm].* »

Bill étendit la main pour prendre son couteau. Mais avant qu'il puisse sortir la lame de son étui, la créature fit un bond et atterrit sur son épaule. Bill essaya de la frapper mais l'écureuil était trop vif. Il sautait d'épaule en épaule tellement vite que Bill ne pouvait même pas y toucher. Bill ouvrit la bouche pour dire quelque chose. Rapide comme l'éclair, l'animal entra dans sa bouche et descendit dans sa gorge. Bill pouvait le sentir courir dans son estomac, le mettant complètement en pièces. Levant ses mains, Bill cria : « Oh, Dieu, aie pitié! »

Comme il sortait de la vision, il entendit la voix de l'ange répéter cette ligne énigmatique : « *Rappelle-toi, il ne mesure que six pouces [15 cm].* »

Ébranlé, Bill s'écroula sur son lit. Sa femme, Meda, le remua mais il ne se réveilla pas. Pendant un long moment, Bill demeura étendu sur son lit, réfléchissant à la vision. Ce drôle d'écureuil devait faire référence à cette condition nerveuse qui pouvait attaquer son estomac avec tant de force que Bill se sentait sur le point de mourir. Mais que représentait le petit garçon de sept ans? Bill se souvint qu'il était âgé de sept ans lorsqu'il eut sa première crise de nervosité. Sept ans, c'était son âge lorsqu'il avait réalisé pour la première fois toutes les choses qui n'allaient pas dans sa vie - son père buvait, sa famille était pauvre, il était rejeté à l'école et, en plus de tout cela, il voyait des choses que nul autre ne pouvait voir. Il n'était pas étonnant qu'il soit devenu si nerveux et si mélancolique. Sa vision commençait à avoir du bon sens.

Soudainement, il reconnut la périodicité de cette condition tout au long des années de sa vie. En effet, sa condition nerveuse lui était revenue à tous les sept ans avec une régularité étonnante. Il fut de nouveau frappé de nervosité à l'âge de 14 ans, après que son cousin lui eut accidentellement tiré dans les jambes avec son fusil de chasse. Pendant cet hiver où il fut alité, il avait souffert de dépression nerveuse pendant des mois. Environ sept ans plus tard, il avait inhalé des gaz toxiques pendant qu'il testait une fuite de gaz, ce qui lui causa des troubles d'estomac si

sévères qu'il faillit en mourir. Pendant cinq mois il n'ingurgita que du jus de pruneaux et de la soupe à l'orge. Il serait mort à l'heure actuelle si Dieu ne l'avait pas guéri. Sept ans plus tard, Hope et Sharon Rose moururent. Cette tragédie l'avait tellement dévasté, le rendant si nerveux qu'il avait essayé de se tuer. Lentement, le Seigneur Jésus l'avait rétabli et pendant les années qui suivirent, sa condition nerveuse l'avait laissé tranquille, ne le dérangeant pas plus que ce qu'il considérait normal. Puis vint la commission de l'ange et durant les deux années qui suivirent, Bill s'était dépensé au-delà des limites d'endurance humaine. Son corps s'était finalement rebellé, le plongeant dans cet épuisement nerveux.

Réfléchissant toujours à la vision, il considéra ensuite le petit couteau. Pendant la dernière semaine de tests, un des médecins avait suggéré de couper quelques nerfs dans l'estomac de Bill. Le couteau dans la vision devait représenter le scalpel du chirurgien, montrant ainsi à Bill qu'une opération contre son ennemi serait inutile.

Qu'en était-il des paroles de l'ange? « *Rappelle-toi, il ne mesure que six pouces [15 cm].* » Cela voulait-il dire qu'il allait souffrir de ses troubles d'estomac pendant seulement six mois? Si cela était ainsi, alors Dieu allait le guérir bientôt parce qu'il y avait environ six mois qu'il était tombé malade. Son cœur se remplit d'espoir. Puis une pensée décourageante lui traversa l'esprit. Rien dans la vision ne laissait croire que cet écureuil étrange était mort. Cela signifiait-il que ce problème allait revenir dans sept ans? Allait-il devoir souffrir ces attaques périodiquement pendant le reste de sa vie? Oh, s'il pouvait seulement voir une vision où cet écureuil mourrait, alors il saurait que c'était terminé!

Quelques heures plus tard, Bill était assis dans un bureau dans la clinique Mayo pendant qu'un médecin âgé lui expliquait les résultats de ses tests. « Jeune homme, je suis désolé de vous dire cela mais votre condition est héréditaire. Comme plusieurs Irlandais, votre père aimait le whisky. Votre mère est à demi indienne et nous savons que les Indiens ne peuvent pas tolérer l'alcool. Le mélange de ces deux sortes de gènes vous a donné cette condition nerveuse. Vous ne serez jamais guéri. Vos nerfs affectent votre estomac et font remonter la nourriture dans votre gorge. Il n'y a pas de remède, rien que vous puissiez faire. Vous allez avoir ce problème pour le reste de votre vie. »

Bill connaissait mieux. Lorsqu'il retourna à Jeffersonville, sa mère vint le visiter pour savoir ce que les médecins de la clinique avaient dit. Bill dit : « Je serais un homme découragé si le Seigneur ne m'avait pas donné espoir dans cette vision. »

Ella Branham acquiesça. « Billy, il est intéressant que tu aies eu cette vision jeudi matin parce que de bonne heure ce même jour, j'ai fait un rêve étrange à ton sujet. »

Bill savait que sa mère ne rêvait presque jamais mais que les quelques fois où elle avait rêvé, ses rêves semblaient avoir une signification spirituelle, comme la fois peu après la conversion de Bill où elle l'avait vu debout sur un nuage blanc en train de prêcher au monde entier.

Ella continua : « J'ai rêvé que tu étais étendu, malade, sur le porche ; presque mort à cause de tes troubles d'estomac. Tu étais en train de construire une maison sur une colline dans l'Ouest. Puis j'ai vu... »

« Maman, l'interrompit Bill, laisse-moi le terminer. Après que tu m'as vu étendu là, tu as vu six colombes blanches descendre du ciel en formant la lettre "S". Elles ont atterri sur ma poitrine. La colombe la plus proche de ma tête roucoulait et se frottait la tête contre ma joue comme si elle essayait de me dire quelque chose. Elle avait l'air désolé. Puis j'ai crié, "Loué soit le Seigneur!" juste avant que tu te réveilles. »

« C'est juste. Comment l'as-tu su? »

« Maman, tu sais bien qu'à chaque fois que quelqu'un me raconte un rêve qui a une signification spirituelle, le Seigneur me montre le même rêve ainsi que son interprétation. Comme dans la Bible. Te souviens-tu lorsque le Roi Nebucadnetsar faisait des cauchemars et voulait savoir ce qu'ils signifiaient? Son problème était qu'il ne pouvait jamais se rappeler ses rêves. Alors le Seigneur montra à Daniel le même rêve afin que Daniel puisse rappeler au roi son rêve, ce qui prouvait à Nebucadnetsar que l'interprétation de Daniel venait de Dieu. »⁷⁰

« Alors Billy, qu'est-ce que mon rêve signifie? »

« Le Seigneur t'a donné ce rêve en même temps qu'Il m'a donné la vision. Les deux sont liés ensemble. L'écureuil bizarre représente ma condition nerveuse qui me revient à environ tous les sept ans. L'animal qui m'a attaqué mesurait environ six pouces [15 cm] de long et tu as vu six colombes dans ton rêve. Cela signifie qu'après chaque période de maux d'estomac, je serai guéri... pour un temps. Bibliquement, six est un chiffre incomplet. Dieu est complet en sept. Un jour, je verrai cet écureuil bizarre mourir puis je verrai une septième colombe et je saurai que la bataille sera terminée. »

Deux jours plus tard, Bill était assis sur le balcon en train de lire un livre écrit par Fred Bosworth, *La confession chrétienne*. Mettant le livre de côté, il prit sa Bible et l'ouvrit au hasard. Les pages se séparèrent dans Josué au chapitre un. Bill lut : « *Fortifie-toi et prends courage... Car l'Éternel ton Dieu est avec toi partout où tu iras.* » Soudainement, il sut que cela devrait être sa confession. Puis il entendit une voix intérieure lui murmurer : « *Je suis l'Éternel qui te guérit.* »⁷¹ Rempli de joie, Bill entra dans la maison et prit sa femme dans ses bras, disant : « Chérie, Dieu vient de me guérir! »

⁷⁰ Daniel 2

⁷¹ Exode 15:26

Chapitre 43

Le second signe apparaît

1948

LA SEMAINE APRÈS son retour de la clinique Mayo, William Branham prit 12 livres et demie [5,5 kg]. Il était encore faible et tremblant, mais il savait que ce n'était maintenant plus qu'une question de temps avant qu'il se sente assez fort pour reprendre son ministère.

Pendant qu'il récupérait, il suivait les nouvelles de la guerre en Palestine avec grand intérêt. Israël, la nouvelle-née, se défendait bien contre ses voisins arabes plus forts et plus nombreux. Il était facile pour Bill de s'identifier avec les difficultés de cette Israël en herbe. Presqu'au même moment où Bill fut forcé de suspendre son ministère de guérison à cause de l'épuisement nerveux qui menaçait sa vie, les Juifs en Palestine furent forcés, eux aussi, de se battre pour défendre leur vie. Le 14 mai 1948, ils s'étaient déclarés une nation indépendante. Le jour suivant, cinq pays arabes déclarèrent la guerre à Israël, traversant ses frontières avec leurs armées, jurant qu'ils allaient jeter tous les Juifs à la mer. Israël n'avait pas encore sa propre armée mais elle était animée par la témérité de son désespoir, tout comme Bill. Au début, il sembla que les Juifs de Palestine étaient condamnés. Mais après une forte résistance, ils immobilisèrent leurs ennemis. La guerre s'était maintenant enlisée en pourparlers.

Bill médita pendant des heures à propos de la signification biblique de ces événements. Israël, une nation à nouveau! Pendant près de mille neuf cents ans, les Juifs avaient été dispersés aux quatre coins de la terre. Ils étaient maintenant de retour dans la Terre Promise. Était-ce là le figuier dont Jésus avait parlé dans Luc 21? Bill était certain que la nouvelle nation d'Israël allait survivre à ce conflit parce que bibliquement, elle jouait un rôle majeur dans le plan de Dieu aux temps de la fin. C'était palpitant d'en suivre le déroulement. Il lui semblait que les prophéties de la Bible s'accomplissaient partout autour de lui.

À la fin du mois de septembre, Bill appela Gordon Lindsay et lui fit connaître le sombre diagnostic des médecins de la clinique Mayo, il lui raconta aussi la vision de l'écureuil bizarre et comment le Seigneur l'avait guéri pour l'instant. Lindsay était excité d'entendre cela, disant qu'il avait une valise pleine d'invitations provenant de partout à travers le pays, demandant à Bill de venir tenir des campagnes de guérison divine. Bill avertit son gérant de campagnes qu'il était encore trop faible pour supporter un horaire à temps plein. Puis Lindsay, qui était maintenant très occupé par la publication de sa revue *La Voix de la Guérison*, suggéra à Bill d'utiliser Ern Baxter comme gérant de campagnes. Ern Baxter avait non seulement d'excellentes qualités

d'organisateur, mais il était aussi un prédicateur dynamique et il avait offert d'aider de quelque façon que ce soit. Après avoir prié à ce sujet, Bill accepta l'échange.

Le Révérend Baxter s'avéra être un bon organisateur de campagnes. Fred Bosworth et lui planifièrent de réintégrer Bill tranquillement à son ministère de délivrance. Protéger la santé de Bill du surmenage était leur principal souci. Ils commencèrent par analyser leurs erreurs antérieures. Pendant les nombreuses campagnes de Bill à travers le pays, le pasteur hôte avait souvent été celui qui avait décidé de l'heure à laquelle les services se termineraient. Ces hommes ne comprenaient pas à quel point le don de discernement de Bill pouvait drainer ses énergies. Jour après jour, ils laissaient les lignes de prière continuer jusqu'aux petites heures du matin ; pensant qu'aussi longtemps que Bill se tenait debout, tout allait bien. Cela s'avéra être un piètre critère parce que Bill avait tellement compassion des gens qu'il repoussait toujours ses limites aussi loin qu'il pouvait le supporter, essayant de prier pour chaque personne qui s'avancait. Lorsque l'onction était sur lui, son corps s'engourdissait progressivement et ses pensées personnelles s'embrouillaient. Éventuellement, ses forces défailaient. Rendu à la fin de chaque service de prière, Bill était tellement épuisé qu'il ne savait même pas s'il marchait, rampait ou si quelqu'un le transportait à l'extérieur.

Baxter et Bosworth décidèrent qu'à partir de maintenant, la décision de terminer chaque service allait appartenir à des hommes qui se souciaient de Bill personnellement ; des hommes qui l'observeraient attentivement et termineraient le service de prière au premier signe de fatigue de sa part. De telles mesures permettraient sûrement de protéger Bill d'un autre épuisement nerveux.

Par mesure de précaution supplémentaire, les organisateurs suggérèrent de limiter le nombre de personnes qui s'avancèrent dans la ligne de prière à chaque soir. Bill reconnut la sagesse de cette idée. La prochaine question était - comment allaient-ils sélectionner ceux qui pourraient former la ligne de prière? Après avoir discuté de plusieurs options, ils décidèrent d'utiliser les cartes de prière de nouveau.

Au début du ministère national de Bill, il avait élaboré un système pour réduire la longueur des lignes de prière. De cartes numérotées étaient distribuées avant chaque réunion et personne ne pouvait se tenir dans la ligne de prière sans une de ces cartes. Cette méthode s'était avérée plus ou moins efficace parce que Bill distribuait trop de cartes, donnant de 150 à 200 cartes par soir. Il y eut aussi plusieurs services où il ignorait tout simplement le système et annonçait à l'auditoire : « Ce soir, je vais essayer de prier pour tous les malades qui sont présents. » Alors, la ligne de prière s'allongeait sans fin et Bill priait jusqu'à ce qu'il n'ait plus d'énergie, soit vers une ou deux heures du matin. Cela devait maintenant changer.

Le système de cartes de prière devait être réinstauré et suivi à la lettre. Le nombre de personnes pouvant s'avancer dans la ligne de prière devait être contrôlé à chaque réunion. Bill ne devait plus jamais laisser sa sympathie pour les gens dépasser son gros bon sens. Il devait être en bonne santé lui-même premièrement, avant d'aider les autres à retrouver la leur.

Fred Bosworth et Ern Baxter aidèrent Bill à peaufiner les détails. Une heure ou deux avant les services, quelqu'un passait les cartes dans l'auditorium à quiconque voulait être dans la ligne de

prière. Lorsque venait le temps de prier pour les malades, Bill choisissait un nombre au hasard et disait, par exemple : « Ce soir, commençons avec la carte B-75 ; nous allons essayer de prier pour le plus de gens possible mais commençons par 15 personnes, soit du numéro 75 au numéro 90. De cette façon, personne n'a besoin de faire la file trop longtemps pendant que je prie pour les malades. Qui a la carte numéro B-75? Levez votre main afin que les placiers puissent vous voir. Voilà. Maintenant, qui a la carte numéro portant le numéro B-76?... »

Pendant qu'il appelait les différents numéros, les huissiers plaçaient les gens en file d'un côté de l'auditorium vers la droite de Bill. (Bill faisait toujours approcher la ligne de prière à sa droite parce que l'ange du Seigneur se tenait toujours de son côté droit.) Les gens dans la ligne de prière attendaient sur le plancher de l'auditorium pendant que la personne à qui était le tour de recevoir la prière montait sur l'estrade pour être seule avec l'évangéliste. De cette façon, les gérants de Bill pouvaient surveiller étroitement ses forces et terminer le service aussitôt qu'ils sentaient qu'il avait assez prié.

DU 29 AU 31 OCTOBRE 1948, William Branham testa ses forces en tenant un réveil de guérison divine de trois soirs à Fresno, Californie. Puis, le 1^{er} novembre, il conduisit jusqu'à Seattle, Washington, où il rejoignit Fred Bosworth dans une campagne de réveil qui durait depuis déjà deux semaines. Après six autres soirs de prière pour les malades, Bill se sentit complètement épuisé. Réalisant qu'il n'était pas encore prêt à retourner au travail, il retourna chez lui pour se reposer.

Il essaya de nouveau en janvier 1949, tenant une campagne de cinq jours à Hot Springs, Arkansas. Il y supporta le stress un peu mieux, mais ne se sentit pas prêt à recommencer à temps plein. Un mois plus tard, il prêcha à un réveil de sept jours à Miami, Floride. Cette fois-là, il se sentit en pleine forme et dit à Ern Baxter de remplir son horaire pour le reste de l'année.

Le 11 mars 1949, après une absence de 10 mois de prédication continuelle, Bill recommença son travail évangélique à temps plein avec une campagne de quatre jours à Zion, Illinois. Pendant les quatre mois qui suivirent, il tint des campagnes au Missouri, Indiana, Texas, Michigan, Washington, Colombie-Britannique et Dakota du Nord. Malgré les nombreux ministères qui étaient maintenant sur la scène, la mystique qui entourait le nom William Branham n'avait pas perdu de sa puissance pendant son absence. Des gens assistaient à ses réunions par milliers. Les miracles abondaient.

En juillet, il commença une tournée de deux mois qu'il l'amènerait jusqu'au Canada central. C'est pendant ce voyage que le cours de l'histoire chrétienne changea complètement.

Le 24 juillet 1949, Bill était à Regina, Saskatchewan, prêchant à une foule de 10 000 personnes. Il venait juste d'appeler la ligne de prière. Pendant que les placiers rassemblaient 15 personnes en ordre numérique, Bill continua de parler à l'auditoire.

« Lorsque j'étais à Miami, Floride, il y a de cela un an, le Seigneur Jésus m'a donné une vision d'un garçon qui ressuscitait des morts. Le garçon avait entre huit et dix ans et avait les yeux et les

cheveux bruns. Il était drôlement habillé, comme s'il venait d'un autre pays. Cela ne s'est pas encore produit mais c'est "ainsi dit le Seigneur," alors cela arrivera à un moment donné. Inscrivez la vision sur la page de garde de votre Bible. Lorsque la vision s'accomplira, je vais demander au Frère Gordon Lindsay d'en imprimer le compte rendu dans la revue *La Voix de la Guérison* afin que vous puissiez tous le savoir.

« On dirait que la ligne de prière est formée. Maintenant, soyez révérencieux. Restez concentrés sur Jésus et croyez. Ce sont des gens malades. Pour certains d'entre eux, c'est leur dernier espoir. Je dois être révérencieux moi aussi. L'ange m'a donné un signe dans la main et m'a dit : "Si tu es sincère et que tu peux amener les gens à te croire, rien ne se tiendra devant ta prière, pas même le cancer." Cela s'est avéré être vrai partout où je suis allé. Plusieurs de vous en avez été témoins. Ce même ange m'a aussi dit, "Si tu es sincère avec ce que je te donne, il arrivera que tu connaîtras les secrets même de leur cœur et les choses qu'ils ont faites qui étaient mal et ainsi de suite." » Se tournant vers son frère Donny, Bill dit : « Très bien, tu peux amener le premier patient. »

C'était une soirée chaude et les projecteurs rendaient l'air encore plus chaud. De la transpiration coulait du front de Bill et mouillait son collet. Il s'essuya avec un mouchoir. Sa gorge sèche piquait. Lorsque la première personne dans la ligne de prière s'avança, Bill recula du micro pour prendre une gorgée d'eau.

Le Révérend Baxter dit : « Que Dieu vous bénisse, Frère Branham. »

« Merci, Frère Baxter. » Bill retourna au micro. Une femme d'âge moyen l'attendait. « Bonjour, comment allez-vous Madame? »

« Bonjour, comment allez-vous? » dit-elle nerveusement. Comprenant son anxiété, Bill dit : « Cette présence que vous sentez maintenant ne vous fera pas de mal. C'est l'ange du Seigneur. Je le vois comme une lumière entre vous et moi. Je le sens aussi. C'est un sentiment très sacré... »

Pendant que Bill parlait, quelque chose de fantastique se produisit. Pendant un moment, il regardait une femme normale d'âge moyen et le moment d'après, la même femme commençait à rapetisser comme si elle disparaissait à la vitesse d'un avion. Elle semblait rajeunir à mesure qu'elle rapetissait. Lorsque sa transformation atteignit l'âge de 12 ans, elle arrêta de changer. Maintenant Bill la voyait superposée à une autre scène, très différente de l'estrade sur laquelle elle se tenait. Elle semblait être assise à un pupitre. Il y avait d'autres pupitres autour d'elle et un tableau noir sur le mur. Cela devait être une salle de classe. La jeune fille bougeait maintenant. Même si la scène se déroulait en miniature, Bill pouvait voir ce qui se passait très clairement.

« Quelque chose est en train de se produire », dit Bill à l'auditoire, le micro amplifiant ses mots. « La dame plus âgée m'a quitté et je vois maintenant une jeune fille d'environ 12 ans, assise dans une salle de classe. Elle cogne son crayon, non, c'est un stylo. Oh, je vois le stylo voler dans les airs et lui percer l'œil... » Bill entendait maintenant un cri distant. La salle de classe disparut. Bill secoua la tête et se frotta les yeux, rempli de confusion. En face de lui sur la plate-forme se tenait la même femme d'âge moyen. Elle n'était allée nulle part après tout. Alors où s'était-il rendu? Qu'avait-il vu?

La femme en face de lui cria de nouveau. Elle avait la main devant sa bouche et tremblait de tout son corps. « Frère Branham, c'est moi! Cela m'est arrivé il y a des années, alors que j'étais à l'école. Le stylo m'a atteinte et je suis maintenant aveugle de l'œil droit. »

Bill secoua la tête. « Il ne m'est jamais rien arrivé de semblable auparavant. Attendez un instant... cela revient de nouveau... Je vois une jeune fille d'environ 16 ans qui porte une robe à carreaux. Ses cheveux sont coiffés en deux longues tresses attachées d'un gros ruban. Je la vois courir de son plus vite et elle a l'air terrifié. Attendez... il y a un chien qui la poursuit, un gros chien jaune. Je la vois courir jusqu'à un balcon. La porte s'ouvre et une dame plus âgée fait entrer la fille à l'intérieur. »

La femme en face de Bill s'écria de nouveau d'une voix perçante : « Frère Branham, cela m'est arrivé alors que j'étais encore à l'école secondaire. Je n'y avais pas repensé depuis des années! »

La peau du visage de Bill semblait engourdie, ses lèvres et sa langue semblaient plus épaisses que d'habitude. « Quelque chose est en train de se produire, mes amis. Je ne sais pas ce qui se passe. Sœur, laissez-moi prendre votre main. » Il prit son poignet, cherchant un indice. Il n'y avait rien. « Je ne sens pas de vibrations. »

Il regardait les veines sur le dos de sa main lorsque tout bascula encore et que la scène changea de nouveau. Il regardait une femme sortir d'une grange rouge et s'en aller en clopinant vers une maison blanche. Bill dit : « Je vois une dame marcher vraiment lentement... sœur, c'est vous! Je peux vous voir peiner pour monter les marches de la maison blanche. Il y a quelque chose qui ne va pas avec votre dos. Je vois que vous ne parvenez pas à monter ces marches. Je vous vois maintenant vous pencher au-dessus d'une plate-bande fleurie tout à votre droite et vous mettre à pleurer... Juste un moment. » Bill arrêta de parler à l'auditoire afin de mieux entendre ce que la femme de la vision disait. « Je peux vous entendre dire, "Si je pouvais seulement aller à une réunion de Frère Branham, je sais que cela serait terminé." »

Sans un mot de plus, la femme roula les yeux et s'évanouit. Heureusement, un placier se tenait assez près d'elle pour la soutenir et la déposer doucement sur le plancher. Lorsqu'elle reprit ses esprits quelques minutes plus tard, elle pouvait non seulement tourner son dos dans toutes les directions mais elle pouvait aussi voir de son œil droit!

La tension montait dans la foule alors que les gens cherchaient à comprendre ce qui avait pris place. Bill était aussi stupéfait que le reste. « Hum, quelque chose s'est passé, amis et je ne sais pas... »

Ern Baxter s'empara du micro et dit, tout excité : « Frère Branham, ceci est justement ce que vous nous avez dit qui se produirait. C'est le second signe dont parlait l'ange! »

Des louanges exubérantes montèrent de la foule. Les gens s'étaient levés, ils criaient, applaudissaient et adoraient le Seigneur Jésus qui visitait Son peuple avec de telles merveilles.

Au milieu de l'excitation et de la confusion, un jeune homme en béquilles monta sur la plate-forme sans carte de prière et boitilla jusqu'à l'évangéliste. Deux placiers, réalisant ce que l'homme essayait de faire, le saisirent pour le faire redescendre.

Entendant le tapage que faisaient les béquilles, Bill se retourna et, voyant tout le brouhaha, lui dit gentiment : « Vous devez retourner en bas vous chercher une carte de prière, mon garçon. »

Le jeune homme supplia : « Frère Branham, dites-moi ce que je dois faire ; c'est tout ce que je veux. Dites-moi quoi faire. »

« Mon garçon, je ne sais pas quoi vous dire... Juste une minute. Ne l'amenez pas tout de suite. » Cela se produisait de nouveau. Le jeune infirme qui se tenait devant lui semblait rapetisser devant ses yeux ; il reculait, reculait... Bill ne pouvait plus voir l'auditorium. À la place, il voyait un autobus portant une grosse enseigne sur le devant annonçant : « Regina Beach ». Les portes de l'autobus s'ouvrirent et Bill en vit sortir le jeune homme sur ses béquilles. « Vous avez quitté Regina Beach ce matin, n'est-ce pas? » demanda Bill. « Vous êtes venu ici en autobus. Je vois un homme et une femme qui vous disent de ne pas y aller. Oh, ce sont vos parents. »

« C'est juste », cria le jeune homme.

« Je vois un autre homme vous prêter l'argent pour faire le voyage. Il ressemble un peu à votre père, mais pas tout à fait... »

« C'est mon oncle. »

« Je vous vois maintenant dans une pièce en train de regarder par une fenêtre en baie. »

« C'est la maison de ma tante. J'habite chez elle. » Son excitation était palpable. « Frère Branham, que dois-je faire? »

« Croyez-vous de tout votre cœur? »

« De tout mon cœur, je crois que Jésus est ici. »

« Alors tenez-vous sur vos pieds », commanda Bill, pointant fermement le doigt vers lui. « Jésus-Christ vous a guéri. »

Les béquilles tombèrent sur le sol, claquant sur la plate-forme en bois. Se libérant de l'emprise des placiers, le jeune homme fit un pas prudent, puis un autre un peu plus assuré, puis un troisième et un quatrième. Avec une confiance grandissante, il prit de la vitesse et les mains levées dans les airs, remercia Jésus-Christ à chaque pas.

Pendant que la foule éclatait en louanges, Bill se rappela ce que le Seigneur avait dit à Moïse : « *S'ils ne te croient pas et ne prêtent pas attention au premier signe, ils croiront à ce dernier signe.* »⁷²

Chapitre 44

Comprenant son ministère

1948-1949

L E SECOND SIGNE changea dramatiquement le ministère de William Branham. À partir de maintenant, en plus du signe dans sa main, Bill pouvait aussi voir les secrets des cœurs des gens. Ce second don, le discernement par vision, étonnait tous ceux qui y étaient confrontés, incluant Bill lui-même. Même s'il avait des visions depuis qu'il était enfant, il ne les avait jamais expérimentées à une si grande échelle ni avec un but si immédiat. Réunion après réunion, soir après soir, étranger après étranger, maladie après maladie, secret après secret ; rien de ce que Dieu voulait révéler ne pouvait demeurer caché. Le signe dans sa main était toujours disponible s'il voulait l'utiliser. Mais ce nouveau don, qui semblait ne pas avoir de limites, réussissait encore mieux à élever la foi des gens au point où ils pouvaient accepter leur guérison.

Parce que ce nouveau phénomène était si différent de tout ce que les gens avaient vu auparavant, Bill essayait parfois de l'expliquer à ses auditeurs, disant : « Plusieurs d'entre vous rêvez. Un rêve se produit lorsque votre subconscient travaille pendant que votre conscience est endormie. Mais pour une vision, c'est différent. Le subconscient est parallèle à la conscience, ce qui rend donc possible le fait d'avoir une vision en étant éveillé. »

En réalité, il était plus facile de démontrer le don que de l'expliquer. Lorsque l'auditoire voyait ce discernement par vision aller droit au cœur de chaque nouveau cas avec une précision infaillible, cela semblait au-delà de ce qu'aucun mortel ne pouvait inventer. Bill expliquait que Jésus-Christ était présent sous la forme du Saint-Esprit, se révélant Lui-même à travers un don administré par un être angélique.

Cette explication ne convainquait pas tout le monde. Certains pensaient que Bill utilisait de la psychologie pour subjuguier l'auditoire. D'autres le soupçonnaient de jouer des tours avec les cartes de prière. Derrière chaque carte se trouvait un espace pour que le patient écrive son nom, son adresse et la raison pour laquelle il était dans la ligne de prière. Ces informations pouvaient alors être utilisées par les pasteurs de l'endroit qui parrainaient les réunions pour garder contact avec ces gens et voir comment ils se portaient. Bill ne voyait jamais ces cartes. Un placier les ramassait lorsque la ligne de prière était formée le long de l'auditorium. Cependant, quelques sceptiques pensaient que le placier lisait les cartes et envoyait l'information à Bill par télépathie. C'était là un bien faible argument puisque ce n'était pas tout le monde qui inscrivait sa maladie sur le dos de la carte et la télépathie mentale ne révélait pas non plus comment Bill pouvait connaître les secrets des cœurs. Certaines personnes spéculaient que Bill lisait dans l'esprit des

gens. Mais cela n'expliquait pas comment Bill pouvait voir dans le futur. Malgré tout, les sceptiques continuèrent à douter.

Après Regina, Saskatchewan, Bill tint une campagne à Windsor, Ontario. Le premier soir, plus de 8 000 personnes y assistèrent. Vers la fin de la ligne de prière, un jeune homme s'avança et dit : « Révérant Branham, je veux être guéri. »

Bill se sentait engourdi par l'effort de la prière et ses yeux avaient de la difficulté à converger. Cependant, le jeune homme avait l'air robuste et en pleine santé. Bill prit la main de l'homme. Il n'y avait pas de vibrations. « Je vois que vous n'avez pas une maladie causée par un microbe ou un virus. »

« Oh, oui », argumenta l'homme. « Demandez au placier, là-bas, qui a pris ma carte de prière. » Bill secoua la tête. « Je ne me soucie pas de ce que vous avez écrit sur votre carte de prière. Je le sentirais dans ma main si vous étiez malade. Vous n'êtes pas malade. »

Le jeune homme insista : « Je suis un homme malade. J'ai la tuberculose. C'est écrit sur ma carte de prière. »

« Monsieur, vous l'aviez peut-être avant mais vous ne l'avez plus maintenant. Peut-être votre foi s'est-elle élevée au point où vous avez reçu votre guérison dans l'auditoire. »

L'homme mit ses mains dans ses poches, fit un pas vers le micro et ricana : « Alors c'est ainsi que ça se passe. "La foi quand j'étais debout dans l'auditoire" ; je savais qu'il y avait quelque chose de louche qui se passait ici. »

Pendant un moment, Bill se sentit confus. Puis une vision se dévoila devant lui comme si les rideaux d'un théâtre s'étaient ouverts. Regardant le jeune homme, Bill dit : « Vous appartenez à l'Église de Christ. Vous êtes un ministre dans cette église. »

L'expression de l'homme changea de celui qui exposait à celui qui était maintenant exposé. Il essaya de nier, mais Bill l'interrompit : « Ne mentez pas devant Dieu encore une autre fois. Hier soir, vous étiez assis à une table avec deux autres personnes. Un homme portant un complet bleu était assis en face de vous et une femme vêtue d'une robe verte était assise à votre droite. Elle avait étendu son foulard vert sur le dessus de la table ; j'en vois une partie qui pend sur le côté de la table. Vous leur avez dit que vous prendriez une carte de prière et y inscrieriez que vous aviez la tuberculose. Vous pensiez que je faisais de la télépathie mentale et vous aviez l'intention de me dénoncer en tant que charlatan. »

Un homme dans l'auditoire se leva d'un bond et cria : « C'est la vérité! J'étais l'homme qui était avec lui. »

Soudainement, Bill sembla ne plus avoir le contrôle de sa propre voix. Il s'entendit dire : « La maladie que vous avez écrite sur votre carte de prière sera maintenant sur vous pour le reste de vos jours. »

Se jetant sur le plancher, le jeune homme agrippa le bord du pantalon de Bill. « Révérend Branham, je pensais honnêtement que c'était de la fumisterie. Y a-t-il un espoir que je sois pardonné? »

« Monsieur, c'est entre vous et Dieu, pas entre vous et moi. »

MÊME SI BILL ne comprenait pas exactement comment les visions prenaient place, il reconnaissait un modèle qui l'aidait à prévoir ce qui allait se passer. Lorsque l'ange du Seigneur venait à une réunion, Bill sentait une présence sainte, distincte, qui lui donnait la chair de poule comme si l'air était chargé d'une énergie électrique. Bill voyait souvent l'ange du Seigneur sous la forme d'une bulle de lumière suspendue dans l'air à quelques pieds [environ 1 m] de lui. L'ange se tenait toujours du côté droit de Bill. Quand les gens dans la ligne de prière s'avançaient sur l'estrade, ils sentaient aussi cette présence angélique. Leur expression changeait, plusieurs se mettaient à s'agiter nerveusement et d'autres reculaient d'un pas.

Le simple fait de parler à quelqu'un dans la présence de l'ange du Seigneur était tout ce qu'il fallait pour qu'une vision prenne place. Bill appelait cela « contacter l'esprit de la personne. » Si Bill fixait intensément la personne, il la voyait soudainement rapetisser alors que la vision, elle, s'élevait dans les airs. C'était différent d'un rêve parce que d'une part il était pleinement éveillé et que d'autre part il lui semblait faire partie de la vision. Il avait de la difficulté à expliquer l'expérience. Il disait que c'était comme d'être à deux endroits à la fois. À un niveau, il savait qu'il était encore dans un auditorium parlant à une immense foule mais, en même temps, il se retrouvait à une quarantaine d'années dans le passé, observant quelque chose se produire dans la vie de quelqu'un d'autre. C'était comme être dans un monde différent, une dimension différente.

Pendant que tout cela se déroulait, il pouvait toujours parler à la foule ; en fait, il ne pouvait s'empêcher de parler. Pendant une vision, il ne semblait pas avoir le contrôle de sa voix. C'était comme si le Seigneur Jésus parlait à travers lui, utilisant les cordes vocales de Bill pour décrire ce qui se passait dans la vision. Il pouvait observer un péché dans la vie du patient, un accident ou un autre événement significatif, comme une opération ou une visite chez le médecin. Si la foule était raisonnablement tranquille, Bill pouvait même entendre ce que le médecin disait dans la salle d'examen. Puis Bill le répétait pour que tous l'entendent. Tout ce qu'il disait s'avérait être la vérité. Cela captait l'attention des gens.

Chaque personne attendant son tour dans la ligne de prière était apte à raisonner : il se tient là un étranger qui décrit des choses à propos de la vie des gens, des choses qui lui sont impossible de savoir par lui-même ; même leur nom et adresse et les prières qu'ils avaient faites alors qu'ils étaient seuls dans leur chambre! Ce n'est pas humainement possible. Et pourtant, il le fait continuellement sans faillir. Quelque chose qui est hors de l'ordinaire se déroule ici, quelque chose que je ne comprends pas. Cela pourrait-il (comme l'homme le prétend) être la présence surnaturelle du Seigneur Jésus-Christ, prouvant qu'Il est Dieu et qu'Il s'intéresse à nous? Si Frère Branham peut me dire quelque chose qui est vrai à propos de ma propre vie, alors je croirai que Jésus-Christ est ici pour m'aider.

Une personne n'avait pas besoin d'être dans la ligne de prière pour faire partie du discernement. Parfois, la lumière surnaturelle suivait un patient qui descendait l'estrade et se déplaçait dans l'auditoire jusqu'à ce qu'elle s'arrête au-dessus de quelqu'un qui priait avec une grande foi. Puis la vision s'ouvrait au-dessus de cette personne et Bill décrivait ce qu'il y voyait. Il ne pouvait pas continuer de prier pour les malades tant que l'ange du Seigneur n'était pas revenu sur l'estrade.

Après avoir vu une vision, Bill oubliait beaucoup de ce qu'il avait vu et entendu, comme un rêve que l'on oublie en s'éveillant. Il ne se rappelait parfois que de quelques points et d'autres fois, il oubliait tout. Cependant, il savait que tout ce qu'il avait dit sous l'onction était vrai. Lorsqu'une vision se terminait, il disait souvent au malade : « Maintenant ce qui a été dit était vrai, n'est-ce pas? Bien sûr, j'ai oublié ce que j'ai dit, mais peu importe ce que j'ai dit, c'était exactement comme je l'ai décrit...n'en est-il pas ainsi? » Par égard pour l'auditoire, Bill donnait habituellement la chance au malade de nier ou de confirmer ses affirmations. Elles étaient toujours confirmées.

L'onction le dominait seulement durant la vision actuelle. Entre les visions, l'onction baissait. Si cela n'avait pas été le cas, Bill n'aurait pas pu tenir plus que 15 minutes avant de s'écrouler. Chaque vision le rendait plus faible. Cela prenait seulement de 15 à 20 visions pour épuiser Bill. Ses gérants, Fred Bosworth et Ern Baxter, comprenaient la situation et observaient Bill attentivement. Lorsqu'ils jugeaient qu'il avait enduré assez de tension pour la soirée, ils le retiraient du service.

L'onction le quittait habituellement aussitôt que Bill commençait à quitter l'estrade. On aurait dit un vrombissement qui s'atténuait en s'éloignant. À ce moment, Bill était souvent si fatigué qu'il ne savait pas ni où il était ni ce qui se passait. Il était parfois tellement épuisé qu'il ne savait pas s'il marchait par lui-même ou si quelqu'un le transportait. Il réalisait éventuellement qu'il avait quitté la réunion. Il ne voulait jamais parler du service tout de suite. Il avait été si proche de la merveilleuse présence de Jésus-Christ qu'il se sentait maintenant dégonflé, déprimé. Il demeurait souvent assis dans sa chambre d'hôtel à lire sa Bible pour une heure ou plus, essayant de relaxer et se détendre. Un peu plus tard, Ern Baxter et Fred Bosworth arrêtaient à sa chambre pour voir comment il se portait. Bill demandait : « Que s'est-il passé ce soir, mes frères? Je me souviens vaguement d'avoir prié pour quelques personnes et me rappelle quelques visions, mais c'est tout. »

« Oh, Frère Branham, ce fut une merveilleuse réunion... » Puis l'un de ses gérants lui racontait ce qui s'était passé.

Dans la quiétude de sa chambre d'hôtel, Bill comparait souvent ce nouveau don de discernement avec les Écritures. Cela allait exactement avec ce que l'ange avait prédit. Il lut dans Jean 5:19 : « Le Fils ne peut rien faire par lui-même, mais seulement ce qu'il voit faire au Père », ce qui signifiait que Jésus voyait une vision de chaque miracle avant de l'accomplir. Et pourquoi pas? Pour le Dieu Tout-Puissant, le futur et le passé sont aussi clairs que le moment présent. Lorsque Jésus eut besoin d'un endroit pour manger le repas de la Pâque, il envoya Pierre et Jean

avec des instructions : « Allez à la ville ; un homme portant une cruche d'eau vous rencontrera ; suivez-le, et là où il entrera, dites au maître de la maison, Le Maître dit, Où est la salle où je mangerai la Pâque avec mes disciples? Et il vous montrera une grande chambre haute aménagée et toute prête : c'est là que vous nous préparerez la Pâque. »⁷³ Comment Jésus savait-il que cet homme-là serait en train de transporter une cruche d'eau, sur cette rue-là, à cette heure précise? Il le savait parce qu'il avait déjà vu la scène se dérouler en vision. Il voyait dans le futur - par vision.

Lorsque Philippe amena son frère Nathanaël au Maître, Jésus regarda Nathanaël et dit : « Voici vraiment un Israélite en qui il n'y a pas de fraude. » Cela étonna Nathanaël qui demanda : « D'où Me connais-tu? » Et Jésus répondit : « Avant que Philippe t'ait appelé, quand tu étais sous le figuier, je t'avais vu. »⁷⁴ Là encore, Bill réalisa que Jésus avait eu une vision de Nathanaël assis sous un figuier. Partout où Bill regardait dans la vie de son Maître, il voyait que Jésus était conduit par vision. Il ne faisait pas de doute que ces visions donnaient à Jésus-Christ une perspicacité qui lui permettait de percevoir les pensées des autres.⁷⁵ Le premier chapitre de Jean décrit Jésus comme étant « La Parole de Dieu faite chair ». Hébreux chapitre quatre ajoute l'idée que le discernement parfait vint à travers Jésus-Christ, la Parole. « Car la parole de Dieu est... juge des sentiments et des pensées du cœur. Il n'y a aucune créature qui soit invisible devant lui : tout est mis à nu et terrassé aux yeux de Celui... »

Les visions semblaient être rattachées aux actions du Maître, comme lorsque Jésus dit qu'Il avait besoin de passer par la Samarie. C'était très loin de sa destination, mais Il avait vu une vision qui devait être accomplie. Il y rencontra une femme à un puits et lui parla assez longtemps pour contacter son esprit. Puis Il dit : « *Va, appelle ton mari.* » Lorsqu'elle protesta en disant qu'elle n'avait pas de mari, Jésus alla au cœur du problème : « *Tu as bien fait de dire : Je n'ai pas de mari. Car tu as eu cinq maris et celui que tu as maintenant n'est pas ton mari.* » Étonnée de ce que cet étranger soit au courant de son passé, la femme dit précipitamment : « *Seigneur, je vois que tu es prophète... Je sais que le Messie vient, celui qu'on appelle Christ. Quand il sera venu, il nous annoncera tout.* » Jésus dit simplement : « *Je le suis moi qui te parle.* » Et la femme crut.⁷⁶

C'était là la clef que Bill cherchait. Une vision avait guidé Jésus à cet endroit, ce jour-là, à cette heure-là pour rencontrer cette femme samaritaine particulière afin qu'Il puisse exposer son problème. Bien entendu, Jésus était intéressé à son âme. (Comme Jésus dit : « Car le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu. »⁷⁷) La femme samaritaine crut en Jésus après qu'Il eut discerné ses péchés passés. Elle reconnut dans l'homme Jésus à la fois le signe d'un prophète et le signe du Messie. En fait, les deux signes sont les mêmes parce le don dans les prophètes était le présage de l'avènement du Grand Don, Jésus-Christ, le Sauveur de l'humanité. C'était l'esprit de Christ dans les prophètes qui accomplissait le signe. Bill réalisait maintenant que ceci était la clef pour comprendre son propre ministère ; le discernement par vision était le signe du Messie.

⁷³ Marc 14:13-15

⁷⁴ Jean 1:43-50

⁷⁵ Luc 5:22

⁷⁶ Jean 4:1-39

⁷⁷ Luc 19:10

AU FUR ET À MESURE QUE les nouvelles du rétablissement de William Branham se répandaient, des lettres venant de partout en Amérique s'empilaient sur son bureau ; des lettres de témoignages, des requêtes de prière et des invitations. Quelques personnes adressaient simplement leur enveloppe : William Branham, Jeffersonville, Indiana. Les lettres arrivaient toujours. Mais l'adresse de Bill n'était pas un secret. Grâce à la publicité que Bill recevait dans *La Voix de la Guérison*, des centaines de milliers de gens apprirent l'adresse de son bureau, qui ne changea pas pendant toutes les années de son ministère, sauf pour l'ajout d'un code postal :

**Branham Campaigns
P.O Box 325
Jeffersonville, Indiana 47131 (USA)** ⁷⁸

Éventuellement, le courrier devint un déluge de milliers de lettres par jour. La majorité venait de gens demandant des prières. Bill aurait aimé pouvoir répondre personnellement à chaque requête mais il ne le pouvait pas ; il y avait tout simplement trop de lettres. Mais de l'autre côté, il ne se sentait pas à l'aise de laisser l'immense fardeau à sa secrétaire. Ces gens lui écrivaient à lui, demandant ses prières. Que pouvait-il faire?

Bill trouva sa réponse dans Actes chapitre 19, les versets 11 et 12 : « Et Dieu faisait des miracles extraordinaires par les mains de Paul, au point qu'on appliquait sur les malades des linges ou des étoffes qui avaient touché son corps ; alors les maladies les quittaient, et les esprits mauvais sortaient. » Bill pensa que Paul devait avoir eu l'idée en lisant à propos d'Élisée donnant son bâton à son serviteur et lui ordonnant de mettre le bâton sur le visage du garçon mort de la femme Sunamite⁷⁹. Peu importe ce qui en fut la source, l'inspiration de Paul produisit des résultats. Bill savait que si cela avait réussi il y avait mille neuf cents ans, cela fonctionnerait encore aujourd'hui. Après tout, les guérisons ne venaient pas de l'apôtre Paul ; elles venaient de la foi des gens en Jésus-Christ. Les mouchoirs étaient seulement quelque chose de tangible sur lesquels les croyants pouvaient concentrer leur foi. Jésus-Christ était le Guérisseur à cette époque le même qu'Il l'est aujourd'hui.

Bill savait maintenant ce qu'il pouvait faire pour ces milliers de requêtes de prière. Comme Paul, il pouvait prier sur un mouchoir et celui-ci agirait en tant que substitut. Il magasinait pour acheter des mouchoirs en vrac, mais lorsqu'il découvrit qu'ils lui coûteraient dix cents [0,07 euro] chacun, il abandonna l'idée à cause des coûts trop élevés. Comme il comptait les envoyer gratuitement, il devait minimiser ses dépenses. Pendant un certain temps, il utilisa des draps qu'il découpait en petits morceaux et envoyait par la poste. Finalement, il eut l'idée d'utiliser du ruban. Il achetait le ruban en grande quantité, des centaines de verges [mètres] à la fois. Lorsqu'il était à la maison entre ses différents engagements, il passait des heures à couper du ruban en bandes de quatre pouces [10 cm] de longueur, priant sur chaque languette. Plus tard, sa secrétaire postait les

⁷⁸ Cette adresse est encore en service et il est possible de recevoir des sermons imprimés ou enregistrés de William Branham en y envoyant la requête. Toutefois, c'est aujourd'hui sous le nom de : **The William Branham Evangelistic Association**

⁷⁹ 2 Rois 4:29

tissus de prière avec des instructions expliquant aux gens comment accepter la guérison divine en croyant la Parole de Dieu. Bill suggérait qu'ils gardent leur tissu de prière dans leur Bible au chapitre 19 du livre des Actes. De cette façon, si un contretemps survenait ou si la maladie frappait leur famille, le tissu de prière serait facile à retrouver près d'une Écriture qui encouragerait leur foi.

Bientôt des lettres se mirent à arriver avec des témoignages de guérisons et de miracles reliés aux tissus de prière. À l'occasion, Bill en a vu lui-même les résultats. Un témoignage dramatique venait d'une femme qui vivait dans la contrée du coton, près de Camden, Arkansas. Pendant qu'elle nettoyait une lampe au kérosène, elle échappa le globe de verre qui se brisa en tombant sur la table et sectionna une des artères de son bras. Elle enveloppa la blessure dans une taie d'oreiller mais le saignement n'arrêtait pas. Elle essaya de l'envelopper dans un drap. Le saignement continuait toujours. Son mari était à Camden ; son plus proche voisin habitait à deux milles [3 km] de chez-elle ; elle n'avait ni téléphone ni auto et s'affaiblissait à chaque seconde. Elle savait qu'elle allait mourir sous peu à moins que... Elle se rappela soudain du tissu de prière. Elle ouvrit sa Bible dans Actes 19, attrapa le tissu de prière et l'appliqua sur sa blessure. Le saignement arrêta immédiatement. Cet après-midi-là, elle pataugea dans la boue pendant deux milles [3 km] pour prendre l'autobus Greyhound et se rendre à Little Rock, Arkansas, 100 milles [160 km] plus loin, où Bill tenait des réunions. Les bottes encore pleines de boue, elle arriva au service, criant des louanges à Jésus pour un tel miracle. Bill vit la balafre sur le bras de la femme et le tissu de prière qu'elle avait utilisé. Pas une seule goutte de sang n'avait taché le ruban. Dieu avait honoré sa foi toute simple.

CE NOUVEAU DON, le discernement par vision, ne faillit pas une seule fois. Il laissait les gens dans l'auditoire abasourdis devant la puissance et la proximité de Dieu. La foi de ceux qui croyaient que Jésus-Christ était présent sur l'estrade, opérant le don de discernement, s'élevait au point où ils pouvaient croire que toutes choses étaient possibles.

Lorsque Bill tint sa première réunion à Beaumont, Texas, le grand colisée civique était presque rempli à capacité. Alors qu'il attendait que s'avance la troisième personne dans la ligne de prière, Bill vit deux hommes dans l'allée qui transportaient une civière vers l'orchestre. L'homme sur la civière était recouvert d'un drap. Bill remarqua la rougeur du visage de l'homme. Soudainement, une vision se forma au-dessus de la civière ; une vision d'un homme prêchant derrière une chaire. C'était le même homme qui était étendu sur la civière.

Montrant la civière du doigt, Bill dit : « Monsieur, vous êtes un ministre de l'Évangile. »

L'homme releva la tête, étonné. « Oui, comment l'avez-vous appris? »

Bill ne répondit pas immédiatement parce qu'il était en train d'observer quelque chose se dévoiler dans la vision. Puis il dit : « Oui, vous êtes un ministre et il y a environ quatre ans, Dieu vous a dit de faire quelque chose que vous n'avez pas fait. Depuis ce temps-là, vous n'avez eu que des problèmes et vous êtes maintenant à l'hôpital avec une greffe d'os dans une jambe. »

L'homme au visage rouge s'écria : « Jésus, aie pitié! » et le Seigneur le guérit à l'instant.

Bill regarda par-dessus son épaule pour voir qui serait le prochain patient dans la ligne de prière. Donny Branham était en train de guider une jeune femme dans les marches vers l'estrade. Jetant un coup d'œil à l'homme au visage rouge qui venait d'être guéri, Bill vit que l'ange planait toujours au-dessus de la civière. Bill le regarda intensément. Bientôt la lumière se dirigea vers l'orchestre où se trouvaient plusieurs personnes en fauteuils roulants ou étendues sur des civières. Bill gardait les yeux fixés sur l'ange du Seigneur, sachant que toute vision devait venir de cette lumière. Bientôt, la lumière s'arrêta au-dessus d'un autre homme étendu de tout son long sur une civière. Instantanément, la bulle de lumière se transforma en vision. Bill vit une plate-forme de forage pour un puits de pétrole dans une prairie du Texas. Un travailleur dans le haut de la tour essayait de faire un nœud solide dans une corde pour pouvoir lever des objets lourds avec les poulies. Bill le vit perdre pied et tomber sur le sol.

« Vous, Monsieur, là-bas sur la civière. Bill le pointa directement. Il n'était pas très loin. « Vous aviez l'habitude de travailler sur les champs de pétrole n'est-ce pas? Vous étiez foreur. Il y a environ quatre ans, vous avez fait une chute. Ils vous ont transporté à l'hôpital et un grand homme aux cheveux foncés était votre médecin. Votre femme a les cheveux blonds et vous avez deux petits enfants. Je vous vois tous ensemble à l'hôpital parlant au médecin. Il n'avait pas pu rien faire pour vous et vous avez été paralysé de la taille aux pieds depuis ce temps. »

L'homme répondit : « Frère Branham, je ne sais pas comment vous le savez, mais tout ce que vous avez dit est la vérité. Que dois-je faire? »

Au même moment, Bill vit cet homme portant un costume brun, marchant dans les airs au-dessus de la tête des gens disant : « Béni soit le Seigneur, loué soit le Seigneur. » La vision toujours en vue, Bill déclara : « Monsieur, Jésus-Christ vous a guéri. Tenez-vous debout sur vos pieds. »

Même s'il avait été paralysé pendant quatre ans, l'homme se leva, tituba un moment sur ses jambes tremblantes avant de marcher dans l'allée, louant Jésus-Christ son guérisseur. La foule éclata en louanges.

Bill gardait encore les yeux fixés sur la lumière surnaturelle. Elle était toujours là dans le coin de l'orchestre, glissant au-dessus de la tête des gens. Bientôt, elle s'arrêta au-dessus d'une femme en fauteuil roulant. Lorsque la vision apparut, Bill vit une autre jeune femme qui ressemblait à la femme dans le fauteuil roulant, mais qui était assez différente pour qu'il soit certain qu'il ne s'agissait pas de la même personne. Dans la vision, cette autre jeune femme tenait un nouveau-né handicapé enveloppé dans une couverture bleue à la frange blanche. Puis la vision sembla se déplacer et pointer une dame plus âgée assise dans l'auditoire, quelques rangées derrière la femme assise en fauteuil roulant. Bill reconnut la femme plus âgée comme étant la jeune mère de la vision. Maintenant, il comprenait. Pointant la jeune femme dans la chaise roulante, il dit : « Jeune femme, n'êtes-vous pas née avec un handicap moteur? »

La foule se tut assez rapidement pour entendre ce nouveau drame :

« Oui », répliqua-t-elle.

« J'ai vu une vision de votre mère qui vous tenait enveloppée dans une couverture bleue lorsque vous étiez un bébé, il y a 25 ans. Vous avez été dans ce fauteuil roulant depuis 17 ans. Votre mère est assise à environ quatre rangées derrière vous. Madame, est-ce votre fille? »

« Oui, Monsieur », confirma la femme plus âgée.

« Venez à l'avant vous tenir près de votre fille. »

Pendant que la mère descendait l'allée, la jeune femme en fauteuil roulant demanda : « Frère Branham, que dois-je faire? Suis-je guérie? »

« Sœur, tout ce que je sais, c'est ce que j'ai vu dans la vision. La vision est finie pour maintenant. Je ne peux rien dire d'autre que ce qu'Il me dit de dire. »

Comme il ne pouvait plus voir la colonne de feu dans l'auditoire, Bill retourna son attention vers la ligne de prière. La prochaine patiente était maintenant à côté de lui. Elle était une magnifique jeune fille d'environ 20 ans, avec de longs cheveux noirs qui lui allaient en bas des épaules. Elle avait l'air d'une sainte de Dieu. « Bonsoir, sœur. » Il prit sa main droite dans sa main gauche. « Je sens un esprit de surdité mais les vibrations ne sont pas très fortes. Pouvez-vous m'entendre, sœur? »

« Oui, je peux vous entendre. Je suis sourde d'une oreille. Je suis ainsi depuis plusieurs années. »

« Cela explique tout. Croyez-vous que Jésus-Christ peut vous guérir si je Lui demande? »

« Je le crois de tout mon cœur. »

Inclinant la tête, Bill pria pour la guérison de la jeune femme. Il pria une prière tranquille, le genre de prière qu'il priait toujours. Il savait que Dieu ne répondait pas aux émotions bruyantes ; Il répondait à la foi en sa Parole. Cette fois-ci, le démon ne sortit pas. Bill sentait toujours les vibrations palpiter comme de l'électricité à faible voltage. Il pria de nouveau. Le modèle de petits boutons blancs qui indiquaient la surdité continuaient à s'étendre sur le dos de sa main enflée.

« Il y a quelque chose qui ne va pas. L'esprit de surdité ne s'en va pas. » Bill regarda profondément dans les yeux de la jeune femme. Soudainement, elle sembla disparaître alors qu'à sa place il voyait la vision d'une jeune fille aux cheveux tressés. Bill parlait tout en observant la vision se dévoiler. « Lorsque vous aviez 14 ans, vous coiffiez vos cheveux en longues nattes attachées d'un ruban à carreaux. C'est à peu près à cette époque que vous avez commencé à prendre la mauvaise voie. Vous avez eu un bébé avant d'être mariée. »

La jeune femme cacha son visage dans ses mains. « C'est exact, Frère Branham. »

« Vous avez marié un homme que vous n'aimiez pas ; alors vous l'avez quitté. Puis vous vous êtes retrouvée mélangée à une secte religieuse et ils vous ont mariée à un autre homme que vous n'aimiez pas. Vous l'avez quitté et êtes maintenant mariée à un autre homme. »

Elle sanglota : « Chaque mot est la vérité. »

Bill continua : « Vous avez déjà été chrétienne mais vous avez abandonné Dieu. »

« C'est juste », haleta-t-elle, titubant comme si elle allait s'évanouir. Elle poussa soudainement un cri. Dieu lui avait non seulement pardonné mais Il avait restauré son ouïe.

Pendant que la foule adorait Dieu, l'attention de Bill se tourna vers l'orchestre où la mère se tenait maintenant près de sa fille handicapée. Il vit la lumière suspendue au-dessus d'elles et quelques instants plus tard, il vit une vision de la jeune femme handicapée hors de son fauteuil roulant. Il savait que c'était une vision parce que la jeune femme portait une robe différente. Pourtant, la vision avait l'air aussi réel que le micro qui se trouvait devant lui. Bill la vit marcher au-dessus de la tête des gens en criant : « Merci mon Dieu! Merci mon Dieu! » jusqu'à ce que la vision s'évapore.

Bill montra la jeune femme handicapée du doigt. « Sœur, Jésus-Christ, le Fils de Dieu, a entendu votre prière et vous a guérie. Levez-vous. » C'est ce qu'elle fit. Sa mère l'aida à se lever et lui aurait tenu le bras mais sa fille, guérie, refusa l'aide de sa mère et marcha toute seule.

La foule se leva d'un seul cœur. La puissance de Dieu balaya le bâtiment, guérissant toute personne qui croyait. Bill vit des gens abandonner leurs cannes et leurs béquilles et d'autres quitter leur fauteuil roulant. Combien d'autres furent guéris de maladies qui n'avaient pas de signes extérieurs ; c'était impossible de le savoir! Bill ne continua même pas la ligne de prière. Il semblait ne plus avoir personne ayant besoin de prière dans tout le bâtiment. « C'est comme cela que ça devrait toujours être », pensa Bill.

Des miracles comme ceux-ci indiquaient que les gens n'avaient pas besoin d'aller dans la ligne de prière pour être guéris ; ils n'avaient besoin que d'avoir foi dans les promesses de Dieu. C'était la raison pour laquelle Bill voulait que sa chanson thème soit chantée à toutes les réunions :

Crois seulement, crois seulement,
Tout est possible, crois seulement...

Jésus est ici, Jésus est ici,
Tout est possible, Jésus est ici...

« Rappelez-vous » disait Bill à ses auditeurs : « ces dons ne peuvent pas vous guérir. C'est votre propre foi dans les promesses de Dieu qui amène la guérison. Les dons servent à vous aider à réaliser que le Dieu surnaturel est ici pour garder Ses promesses. Amis, je crois que les jours des apôtres sont répétés devant vos yeux. Je crois que l'avènement de Jésus approche. Je crois dans le retour littéral et physique de Jésus-Christ. Et je crois que ce grand réveil universel qui balaie la terre en ce moment avec tant de force authentifie ce message : comme il en était aux jours de Noé, les nations étaient perdues dans le péché et destinées à la destruction et Noé prêcha son Évangile fanatique, appelant les gens à venir dans l'arche de la sécurité. Je crois que l'Évangile du

Fils de Dieu, manifesté par le Saint-Esprit, balaie la terre aujourd'hui, appelant les gens à venir dans l'arche de la sécurité, qui est Jésus-Christ le Seigneur. »⁸⁰

⁸⁰ William Branham : « Mon ministère expliqué », sermon prêché à Minneapolis, Minnesota, le 11 juillet 1950, (édité).

Chapitre 45

Phénomènes à Fort Wayne

1949

WILLIAM BRANHAM suivit le conseil de ses gérants de campagnes et retourna lentement au ministère à temps plein avec les précautions d'un homme qui a appris une dure leçon. Même s'il prêcha à de nombreuses réunions d'une seule soirée dans l'année 1949, il n'avait à son horaire que quelques campagnes où il devait prêcher pendant plus d'une soirée : Regina, Saskatchewan ; Windsor, Ontario ; Beaumont, Texas ; Zion, Illinois ; Minneapolis, Minnesota et finalement, tard à l'automne, trois soirs à Fort Wayne, Indiana.

Meda l'accompagna à Fort Wayne, amenant avec elle leur fille de trois ans, Becky. Margie Morgan y alla aussi, en tant qu'infirmière, pour encourager les patients qui attendaient dans la ligne de prière. Cela faisait plus de trois ans depuis que le mari de Margie l'avait transportée au Branham Tabernacle, inconsciente et presque morte du cancer. Lorsque Bill avait vu Margie pour la première fois, elle était faible et décharnée. Maintenant, elle était forte et en santé.

Le premier soir à Fort Wayne, plus de 5 000 personnes s'entassèrent dans un théâtre du centre-ville. Comme d'habitude, Bill parla au sujet de la foi dans l'œuvre parfaite de Jésus-Christ. Il expliqua le processus de guérison divine, mettant l'accent sur ses fondements scripturaux. Il mentionna sa commission et décrivit les deux signes du mieux qu'il le put, expliquant comment chacun d'eux fonctionnait. Puis il décrivit la vision du petit garçon qu'il avait vu ressusciter des morts. « Écrivez la vision dans la page de garde de votre Bible », dit-il à la foule. « Lorsque cela arrivera, vous allez savoir que je vous dis la vérité. »

Dans le hall planait une atmosphère froide d'incrédulité. Lorsque Bill mentionna l'ange du Seigneur, Bill vit plusieurs personnes dans l'auditoire se regarder les uns les autres, sceptiques. Bill imaginait que ces gens étaient en santé. Les malades seraient plutôt désireux d'avoir de l'aide autant que les affamés d'avoir de la nourriture.

Pendant que les placiers préparaient la ligne de prière, une jeune femme vêtue d'une robe blanche jouait du piano à queue au pied de l'estrade. Avec des doigts d'experte, elle remplissait l'auditorium de la musique du vieux chant : « Le Grand Médecin ».

Le premier malade dans la ligne de prière était un petit garçon paralysé par la polio. Howard Branham le transporta sur l'estrade afin que la mère du gamin puisse demeurer assise. Prenant le pauvre enfant dans ses bras, Bill courba la tête et pria : « Père Céleste, je te demande d'avoir pitié... »

Soudainement, Bill vit une lumière aveuglante. Il pensa tout d'abord que c'était le gardien du bâtiment qui avait tourné le projecteur vers lui. Bill pensa : « Comme c'est grossier. Même s'il n'approuve pas les réunions, il ne devrait pas faire cela. » Clignant des yeux, Bill regarda vers le jubé, espérant pouvoir faire signe au gardien de diminuer la lumière. Il réalisa alors que ce n'était pas un projecteur, mais l'ange du Seigneur qui descendait du plafond en brillant plus fort que d'habitude. Bill pouvait maintenant entendre le son caractéristique, *wboossssb*. L'ange vint directement sur l'estrade. Bill ne sut jamais ce qui s'était passé ensuite, s'il avait échappé l'enfant ou si l'enfant s'était libéré de son emprise. Le petit garçon se retrouva sur le plancher, droit sur ses deux pieds, de façon tout à fait normale. Hurlant d'excitation, le gamin courut vers les marches au bout de l'estrade. La mère poussa un cri et étendit les bras pour rattraper son fils si jamais il venait à tomber. Puis elle vit l'étoile aussi... et s'évanouit.

Lorsque la jeune pianiste vit cela, elle leva les mains vers le ciel et cria. Miraculeusement, les notes du piano continuèrent à bouger toutes seules de haut en bas du clavier, jouant le même cantique :

Le Grand Médecin est ici,
Le sympathisant Jésus.
Il soulage les cœurs brisés,
Oh, entends le Nom de Jésus...

La jeune pianiste se leva, (les mains toujours dans les airs) et se mit à chanter le cantique dans un autre langage pendant que le piano continuait à jouer tout seul. Avec sa robe blanche et ses longs cheveux blonds qui cascadaient le long de son dos, elle ressemblait à un ange... et elle chantait comme l'un d'eux aussi.

De voir ces deux miracles fit brûler un feu de conviction dans le cœur de l'auditoire. Sept cent personnes se levèrent et bondèrent les allées, essayant de venir à l'avant pour donner leur vie à Jésus-Christ. Comme il n'y avait pas assez de place à l'avant pour tous ces gens, plusieurs s'agenouillèrent dans les allées, pleurant : « Dieu, aie pitié de moi, un pécheur. »

Lorsque la ligne de prière commença finalement, deux hommes guidèrent un vieil homme aveugle à l'avant pour recevoir la prière.

Bill lui demanda : « Monsieur, croyez-vous que ce que je dis est la vérité? »

« Oui, je le crois », répondit-il.

Puis la vision vint. Bill dit : « Votre nom est John Rhyn. Vous êtes catholique. Vous habitez à Benton Harbor où vous vendez des journaux au coin des rues. Vous avez été aveugle pendant 20 ans. Ainsi dit le Seigneur, "Vous êtes guéri." »

Rhyn se gratta la tête. « Mais je ne peux toujours pas voir. »

« Cela n'a rien à y voir. Vous êtes guéri. Je l'ai vu par vision et les visions ne faillissent jamais. »

John Rhyn le remercia et fut guidé vers son siège. Plus tard ce soir-là, les mêmes deux hommes guidèrent John Rhyn dans la ligne de prière pour la deuxième fois.

Rhyn dit : « M. Branham, vous m'avez dit que j'étais guéri. »

« Et vous m'avez dit que vous me croyiez », répliqua Bill.

« Je vous crois. Vous m'avez dit des choses à propos de ma vie qu'il vous était impossible de savoir par vous-même. Je n'ai donc aucune raison de douter. Seulement, je ne sais pas ce que je dois faire maintenant. »

Bill vit que l'homme avait besoin de quelque chose qui l'aiderait à garder la foi. « Répétez-vous sans cesse que “par ses meurtrissures, je suis guéri” et témoignez à tous que Jésus-Christ vous a guéri. Cela arrivera parce que c'est “Ainsi dit le Seigneur”. »

Le deuxième soir de la campagne, John Rhyn était assis au jubé. Pendant la prédication, il ne cessait de se lever en criant : « Loué soit le Seigneur pour m'avoir guéri! » même s'il était aussi aveugle qu'avant.

Ce soir-là, une femme s'avança en transportant une fillette qui avait un pied dans le plâtre. Lorsque Bill vit le plâtre, il dit : « L'enfant a le pied bot, n'est-ce pas? Sœur, ferez-vous ce que je vous dirai de faire? » La femme répondit que oui. Sans même prier pour la fillette, Bill donna à la mère des instructions. « Retournez chez-vous et enlevez le plâtre de son pied ce soir. Vous allez trouver le pied de l'enfant parfaitement normal. Ramenez-la demain et témoignez du miracle que Jésus-Christ a accompli. »

Le miracle le plus marquant de cette deuxième soirée se produisit lorsque Jésus-Christ redonna la vue à une fillette aveugle. Et pourtant, chaque guérison, qu'elle soit modeste ou grandiose, était importante pour la personne qui la recevait, comme la guérison d'une fille qui louchait et qui n'avait pas pu obtenir de carte de prière. Au milieu du service, elle alla dans le hall d'entrée où Mme Bosworth vendait de la littérature chrétienne. Mme Bosworth vit la jeune fille pleurer et lui demanda ce qui n'allait pas.

« Je viens de voir une autre fille qui louchait être guérie sur l'estrade », sanglota-t-elle. « Si je pouvais seulement aller dans la ligne de prière, je pourrais être guérie aussi. Mais je ne peux même pas obtenir de carte de prière. »

Voyant à quel point les yeux de l'adolescente louchaient, le cœur de Mme Bosworth se remplit de pitié. « Tu n'as pas besoin d'une carte de prière, sœur », dit-elle à la jeune fille. « Tu as besoin d'avoir la foi. Maintenant, voici ce que tu devrais faire. Retourne là-bas à un endroit où tu peux voir Frère Branham et crois de tout ton cœur que le discernement est un don de Dieu. Je t'assure que dans quelques minutes, il va t'appeler. »

Sur l'estrade, Bill avait le dos tourné à cette fille pendant qu'il priait pour les malades dans la ligne de prière. Sentant une forte pression de foi derrière lui, il se retourna dans sa direction et se mit à scruter le fond du bâtiment pour en découvrir la source. Il y avait tellement de gens qui croyaient qu'il était difficile d'identifier une seule personne. Mais il pouvait sentir que la foi de cette personne était d'une catégorie supérieure. Puis Bill l'aperçut. Il dit dans le micro : « La jeune dame qui porte un manteau vert, assise à l'arrière. Vous avez les yeux qui louchent, n'est-ce pas? Ne craignez plus ; Jésus-Christ vous a guérie. » Il en fut ainsi instantanément.

Lorsque le service de prière se termina, Bill se sentait étourdi de fatigue. Il quitta l'estrade en titubant jusqu'au rideau de coulisse, là où il pouvait se cacher du public.

Un ministre baptiste du nom de Dr Pedigrew attendait impatiemment de lui parler. « M. Branham, vous êtes l'orateur qui avez la grammaire la plus pauvre que j'ai jamais entendue. Et devant de telles foules. C'est terrible! »

Bill avait déjà parlé avec le Dr Pedigrew auparavant et il savait que l'homme était comme un diplomate, avec un langage raffiné et précis. « Oui, Monsieur, acquiesça Bill docilement, je sais que j'ai une mauvaise grammaire. Je suis l'aîné de dix enfants et mon père est tombé malade lorsque j'étais très jeune alors j'ai dû quitter l'école pour aller travailler. »

« Ce n'est pas une excuse », insista Pedigrew. « Vous êtes un homme maintenant. Vous devriez prendre un cours par correspondance et redorer votre grammaire. »

« Eh bien, depuis que le Seigneur m'a appelé à Son service, je passe presque tout mon temps à prier pour les malades. Je n'ai pas beaucoup de temps libre. »

« C'est une honte », réprimanda le Dr Pedigrew. « Ces milliers de gens qui vous écoutent utiliser des mots comme "*hain't*", "*fetcb*" et "*tote*". »

« Oh, ils semblent pourtant me comprendre très bien. »

« Il ne s'agit pas de cela. Ces gens vous considèrent comme un conducteur. Vous devez leur montrer la bonne façon de parler. Par exemple, ce soir vous avez dit : « Vous tous qui venez de ce côté du "*pole-pit*". »

« Oui, Monsieur, n'est-ce pas juste? »

« Non, non, non et non! C'est un "*pulpit*", pas un "*pole-pit*". Les gens vous apprécieraient davantage si vous utilisiez la bonne prononciation. »

Épuisé à cause de la tension associée au discernement, Bill n'avait plus la force de poursuivre cette discussion. « Monsieur, ces gens ne se soucient pas de ma prononciation ; ils veulent que je vive une vie en ordre et que je produise ce dont je leur parle. Je ne promeus pas l'ignorance ; elle a causé son lot de problèmes dans le monde. Mais de l'autre côté, je ne crois pas qu'une personne doive avoir une bonne éducation pour connaître Jésus-Christ et avoir la vie éternelle. »

À ce moment, Ern Baxter arriva à sa rescousse. Pendant que Baxter reconduisait Bill et sa famille à l'hôtel, il demanda : « Frère Branham, pourquoi n'avez-vous pas prié pour la petite fille au pied bot? »

« Il n'était pas nécessaire de prier pour elle. Cet après-midi, j'ai vu une vision dans laquelle elle était guérie. Je n'ai jamais vu les visions faillir. »

Margie Morgan dit : « Frère Bill, j'étais en train d'aider les gens infirmes qui étaient assis à l'avant et j'ai senti un fardeau spécial pour un certain homme. Je pense que c'est parce qu'il ressemble beaucoup à mon mari. Son nom est M. Leeman. L'avez-vous remarqué? »

« Non, je ne l'ai pas remarqué, sœur Margie. Je vais essayer de le repérer demain soir. »

Le vendredi, le dernier soir de Bill à Fort Wayne, Bill dit à ses gérants qu'il aimerait avoir une « ligne de prière rapide » s'ils pensaient qu'il pourrait le supporter. Ils furent d'accord à condition qu'il partage le fardeau avec les ministres locaux afin que le service ne dure pas trop longtemps. C'était parfait pour Bill.

La ligne de prière commença par le témoignage de la femme qui avait amené sa fille au pied bot le soir d'avant. Elle avait emmené sa fille directement à la maison après la réunion de la veille et avait passé une heure à scier le plâtre. Le pied de la petite semblait être correct. Ce matin, les rayons X du médecin l'avaient confirmé- le pied était parfaitement normal.

Ce témoignage alimenta la foi collective. Tant de gens se pressèrent dans la « ligne de prière rapide » que plusieurs personnes gravement handicapées ne purent y avoir de place. Bill remarqua M. Leeman, l'homme infirme qui ressemblait au mari de Margie Morgan. Quelques hommes essayaient de l'aider à avoir une place dans la ligne de prière, mais la foule était trop agitée et ils ne purent y parvenir. Les hommes le transportèrent alors près de l'endroit où Bill priait, le hissant sur le bord de l'estrade, espérant qu'il puisse recevoir la prière à cet endroit. Malheureusement, dans la confusion, les gens venant dans la ligne de prière ne remarquèrent pas l'homme étendu sans protection sur le plancher de l'estrade. Bientôt, la chemise blanche de M. Leeman fut couverte de traces de chaussures et d'empreintes de pas.

Voyant la condition de M. Leeman, Bill dit dans le micro : « Ne laissez pas le pauvre homme sur le plancher. » Pendant qu'il parlait, les yeux de Bill rencontrèrent ceux de M. Leeman. Bill pouvait sentir la force d'attraction que la foi de l'infirmes exerçait sur lui. Deux hommes transportèrent M. Leeman à son siège. Bill se sentit poussé à descendre de l'estrade pour lui parler.

« Oh, Frère Branham, dit M. Leeman alors que Bill s'avavançait vers lui, si j'avais seulement pu toucher la jambe de votre pantalon, je crois que j'aurais été guéri. »

« Que Dieu vous bénisse, mon frère », dit Bill. Puis une vision s'ouvrit. Parmi d'autres choses, Bill vit M. Leeman marcher dans un champ et vit un autre homme sauter en bas d'un tracteur et courir à sa rencontre. Bill regarda les deux hommes se donner l'accolade. La vision s'évapora. Bill dit : « Frère, vous avez la sclérose en plaques, n'est-ce pas? Vous êtes confiné au lit depuis dix ans. Vous êtes un homme d'affaires de Fort Wayne et n'avez jamais cessé de travailler. Je vous vois dans un lit spécial qui se lève afin que vous puissiez travailler à la machine à écrire. »

M. Leeman était émerveillé. « C'est vrai, Frère Branham. Comment le savez-vous? »

« Le Seigneur m'a montré une vision. Vous avez beaucoup prié et Il a entendu vos prières. Jésus-Christ vous a guéri. Levez-vous sur vos pieds. »

Il y avait tellement de bruit et d'agitation dans le bâtiment que peu de gens remarquèrent le vieil homme qui se levait sur ses pieds pour la première fois depuis dix ans. Bill s'en retourna vers l'escalier de l'estrade. Un autre monsieur âgé assis dans un siège à l'avant étendit la main et attrapa le veston de Bill alors qu'il passait. La main osseuse du vieil homme était terriblement déformée.

Il disait quelque chose que Bill n'arrivait pas à décoder. Bill se pencha vers lui afin de pouvoir l'entendre au milieu du vacarme.

L'homme disait : « Je sais que si je peux seulement toucher votre vêtement, Frère Branham, je serai guéri. »

Soudainement, Bill réalisa qu'il avait déjà vu cet homme - dans la vision de M. Leeman qu'il venait juste de voir. Cet homme était l'homme sur le tracteur!

« Vous êtes un fermier, n'est-ce pas? Et vous êtes un ami de M. Leeman qui est là-bas. » Il désigna M. Leeman qui marchait avec ses bras dans les airs, ajoutant sa voix au reste des gens qui louaient le Seigneur.

« Oui, oui. »

« Vous êtes déformé par l'arthrite depuis plusieurs années, mais ne vous inquiétez pas car ainsi dit le Seigneur, "Vous allez être guéri." »

LE LENDEMAIN MATIN, un garçon de chambre frappa à la porte de la chambre d'hôtel de Bill. « Révérend Branham, je suis désolé de vous informer que vous ne pourrez pas sortir par la porte avant. Ils ont découvert que vous étiez ici et le hall de l'hôtel est maintenant rempli de gens qui veulent vous voir. »

« C'est dommage », dit Bill. « Nous étions prêts à descendre prendre notre petit déjeuner. »

Le garçon avait une suggestion. « Je peux vous conduire à travers la chambre des fournaises si cela ne vous dérange pas de grimper par-dessus un amas de cendres. »

« C'est mieux que de ne pas manger. »

« Je vais m'assurer que la voie est libre et revenir vous chercher dans quelques minutes. »

Le garçon fut bientôt de retour et Bill, Meda, Becky et Margie Morgan suivirent le jeune homme au sous-sol. Ils dépassèrent la fournaise à charbon, enjambèrent des amas de cendres, franchirent une porte et aboutirent dans une ruelle. Personne ne les vit partir. Pour être certain que personne ne le reconnaisse, Bill enfonça son chapeau sur sa tête et remonta le col de son manteau. Il transportait sa fille Becky la tête pressée contre lui, ce qui aidait aussi à cacher son visage. Ils descendirent une courte distance sur la 2^{ième} rue, puis commencèrent à traverser la rue vers Hobb's House, le restaurant où ils avaient mangé ces derniers jours. Soudainement, la peau de Bill se mit à lui picoter comme il sentait la présence de l'ange du Seigneur s'approcher. Il s'arrêta.

« Qu'est-ce qui se passe, chéri? » demanda Meda.

« L'esprit du Seigneur vient de me dire de tourner à gauche. » Bill tendit sa fille à Meda et se mit à marcher.

« Mais Frère Bill, dit Margie, c'est ici qu'on a toujours mangé. »

Meda mit un doigt sur ses lèvres. « Shhh. J'ai vu ce regard sur son visage auparavant. L'Esprit le guide. Suivons-le. »

Après avoir marché un moment, Bill entra dans un café bondé appelé la cafétéria Miller. Ils prirent leur repas du genre buffet, et s'assirent à une table. Avant même que Bill puisse prendre une bouchée de sa rôtie, une femme à la table d'à côté s'écria : « Que Dieu soit loué ! » et elle se leva, regardant dans la direction de Bill.

Margie murmura à l'oreille de Bill : « Tu ferais mieux de t'en aller. Sinon, le groupe en entier te reconnaîtra et tu seras pris en souricière. »

« Ne dis pas cela, Margie. Le Saint-Esprit est en train de faire quelque chose. »

La femme à la table d'à côté s'approcha. Elle dit nerveusement : « Frère Branham, j'espère que vous ne penserez pas que je suis prétentieuse, mais je crois que le Seigneur vous a conduit ici pour me voir. »

« Pourquoi ne me raconteriez-vous pas votre histoire, sœur ? »

« Mon frère et moi venons du Texas. » Elle montra du doigt un homme au visage blafard qui était resté assis à la table voisine. L'homme les observait mais ne fit aucun effort pour se lever. Il n'avait pas l'air bien. La dame continua : « Mon frère se meurt de troubles cardiaques. Les médecins ne peuvent rien faire pour lui. Son cœur est si enflé qu'il s'appuie sur le diaphragme. La semaine dernière, le médecin lui a dit qu'il n'avait presque plus de temps à vivre. Frère Branham, nous vous avons suivi depuis dix réunions, mais mon frère n'a jamais pu se rendre dans la ligne de prière. Nous n'avions plus d'argent mais voulions essayer une autre fois ; alors nous avons vendu notre vache pour avoir assez d'argent pour faire le voyage jusqu'à Fort Wayne. Puis lorsque nous sommes arrivés ici, les foules étaient tellement nombreuses que nous n'avons même pas pu avoir une place à l'intérieur du bâtiment. La nuit dernière, j'étais désespérée. J'ai prié toute la nuit. Tôt ce matin, je me suis endormie. J'ai rêvé que Dieu me disait de trouver un endroit appelé la cafétéria Miller et que si j'y étais avec mon frère à neuf heures, mon frère serait guéri. »

Bill jeta un coup d'œil à sa montre. Il était exactement neuf heures. « Amenez-moi votre frère. » Bill toucha la main droite de l'homme avec sa main gauche. On aurait dit qu'il venait de saisir un fil électrique. Les vibrations démoniaques montaient dans le bras de Bill en grésillant. Sa montre arrêta de fonctionner. Courbant la tête, Bill pria calmement : « Père, au Nom de ton Fils Jésus-Christ, s'il Te plaît, guéris cet homme. »

Les vibrations arrêtèrent. L'homme mit sa main sur sa poitrine et respira profondément. « Je me sens différent », dit-il. Il remplit ses poumons d'air une autre fois, surpris de ne ressentir aucune douleur. « Eh bien!, je me sens comme un tout jeune homme. »

La scène attirait l'attention d'autres personnes. Même s'il n'avait pas encore pris une bouchée de son déjeuner, Bill décida qu'il serait sage de quitter tout de suite avant que d'autres gens le reconnaissent et qu'il ait de la difficulté à partir.

Aussitôt qu'il sortit de la cafétéria, une femme se tenant près de la porte se mit à le dévisager les yeux agrandis de surprise. Le moment d'après, elle tomba sur ses genoux sur le trottoir en face

de lui et agrippa la jambe de son pantalon. « Oh, Dieu », sanglota-t-elle les yeux fermés. « Oh, Dieu, merci. » Elle était une petite femme vêtue de noir. Des larmes ruisselaient sur ses joues et son corps entier vibrait d'émotions intenses.

Bill mit gentiment la main sur son épaule. « Levez-vous, sœur, et dites-moi ce qui ne va pas. »

« Je suis Mme Damico de Chicago », dit-elle d'une voix tremblante alors qu'elle se levait sur ses pieds. « J'ai une tumeur maligne. Même la clinique Mayo ne peut rien faire pour moi. J'ai suivi des traitements au radium et aux rayons X mais la tumeur continue de grossir. Mon mari est propriétaire d'une usine de spaghettis, alors j'ai assez d'argent pour subir l'opération mais les médecins m'ont dit que dans mon cas, cela ne servirait à rien. Frère Branham, j'ai suivi vos réunions. J'ai essayé très fort de venir jusqu'à vous, mais je n'ai pas pu. J'ai prié et prié ; je suis si désespérée. Ce matin, j'ai rêvé que le Seigneur voulait que je me tienne à la porte de la cafétéria Miller's à neuf heures dix minutes. Et maintenant vous voici ! »

Prenant le poignet de la femme, Bill pria : « Père Céleste, je sais que Tu diriges. Guéris cette femme au Nom de Jésus-Christ, ton Fils. » L'instant d'après, il sentit les vibrations du cancer disparaître.

Sur le chemin de retour à l'hôtel, Meda voulut aller dans une pharmacie acheter quelques livres et crayons à colorier pour occuper Becky dans la chambre d'hôtel. Bill se dirigea nonchalamment vers la section des sports pour examiner les attirails de pêche. Il sentit la présence de l'ange de nouveau. Inclinant la tête, il pria : « Père Céleste, que veux-Tu que je fasse? »

Aussi clairement qu'il entendait sa femme parler au vendeur, il entendit la voix de l'ange lui dire : « *Va au bout du bâtiment, traverse la rue et reste là.* »

Après avoir envoyé Meda et Margie à l'hôtel sans lui, Bill suivit les instructions du Seigneur. Il se tint là un moment, observant un policier irlandais costaud diriger la circulation, siffler en bouche. Des gens allaient et venaient autour de lui. Bill étudiait leurs visages, se demandant pourquoi le Seigneur voulait qu'il se tienne là. Après environ dix minutes, Bill remarqua une jeune femme s'approchant du bord du trottoir de l'autre côté de la rue. Elle portait une robe à carreaux noirs et blancs et un béret écossais. Bill eut l'impression inexplicable qu'elle était la personne qu'il devait rencontrer. Il se déplaça de façon à ce qu'elle ait à passer devant lui lorsqu'elle aurait traversé la rue. Le policier qui dirigeait le trafic leva la main et souffla dans son sifflet ; les automobiles arrêtèrent et la jeune femme traversa la rue. Elle avait la tête baissée et passa près de lui sans même le remarquer. La regardant s'éloigner, Bill pensa : « C'est étrange, pourquoi le Seigneur voulait-Il que je m'approche d'elle? »

La jeune femme marcha environ 20 pieds [6 m], s'arrêta et se retourna brusquement. La surprise se manifesta sur son visage. « Oh, Frère Branham! » Elle se hâta vers lui. « Suis-je en train de rêver ou est-ce réellement vous? »

« Oui, sœur, c'est moi. Puis-je vous aider de quelque façon que ce soit? »

Les mots jaillirent de sa bouche comme si elle avait peur qu'il disparaisse avant qu'elle ait terminé son histoire. « Je viens du Canada. Je reçois une pension d'invalidité de 150 \$ [105 euros]

par année. J'ai dépensé tout ce qui me restait pour venir à ces réunions, mais je n'ai pas pu obtenir une place dans la ligne de prière. J'ai dormi les deux dernières nuits sur une chaise dans le hall d'un hôtel. Ce matin, j'ai dépensé mes derniers sous pour une tasse de café et j'ai commencé à marcher vers l'autoroute afin de pouvoir faire de l'auto-stop pour me rendre à la maison. Puis quelque chose d'étrange s'est produit. C'était comme si une voix dans ma tête me disait de me retourner et marcher dans l'autre direction. L'instant d'après, j'ai levé les yeux et vous ai vu. »

« Qu'est-ce qui ne va pas, sœur? »

« Mon bras est infirme. Je jouais assise sur le dos d'un chien quand j'étais petite et je suis tombée sur mon bras. Il n'a jamais fonctionné depuis ce jour. »

Il n'y avait maintenant plus de questions dans l'esprit de Bill. « Étendez votre bras », commanda-t-il. « Jésus-Christ vous a guérie. »

La jeune femme étendit son bras et se mit à crier lorsqu'elle vit qu'il était aussi normal que son autre bras. Des gens dans la rue s'assemblèrent autour de Bill, demandant la prière. Le policier irlandais quitta son poste pour les rejoindre. Là, dans une rue de Fort Wayne, Indiana, Bill dirigea une ligne de prière qui dura près d'une heure. Finalement, un pasteur local le trouva et le reconduisit à son hôtel.

LORSQUE QUE les réunions de Fort Wayne furent terminées, John Rhyn retourna chez lui à Benton Harbor, Michigan. Pendant deux semaines, il se tint aux coins des rues, vendant des journaux en criant : « Extra, extra, loué soit le Seigneur pour ma guérison! » Comme il était évident qu'il était toujours aveugle, tout le monde pensait qu'il avait perdu l'esprit. Un jour, un petit garçon le guida chez un barbier pour un rasage. Pendant que le barbier lui mettait de la crème à raser sur le visage, il le taquina en disant : « John, quelqu'un m'a dit que tu es allé à Fort Wayne pour que ce saint comédien de prédicateur prie pour toi. J'ai même entendu dire que tu as été guéri. »

John répondit : « C'est vrai. Loué soit le Seigneur pour ma guérison. »

Au même moment où il dit ces paroles, sa vue lui revint. Poussant un cri de joie, il se leva de son siège et descendit la rue en courant, la serviette du barbier encore nouée à son cou, criant la bonne nouvelle à tous ceux qu'il croisait. Ce soir-là, il appela William Branham.

Quelques mois plus tard, Bill s'arrêta à Benton Harbor pour visiter John Rhyn. Le vieil homme de 70 ans lui démontra à quel point sa vue était claire en lui lisant un journal. Puis Rhyn lui demanda s'il voulait l'accompagner à un collège juif où un rabbin désirait le rencontrer. Bill fut d'accord.

Le collège juif était situé sur le haut d'une colline avec une vue sur le port. Un jeune rabbin à la barbe rousse vint à la porte de la synagogue. Après avoir salué ses visiteurs, le rabbin dit à Bill : « Je sais que John était aveugle. Je lui ai fait l'aumône plusieurs fois dans la rue. Je veux savoir par quelle autorité vous lui avez ouvert les yeux. »

« Je ne lui ai pas ouvert les yeux ; Jésus-Christ, le Fils de Dieu, l'a fait. »

« Ridicule. Jésus n'était pas le Fils de Dieu et Il n'était pas non plus le Christ. Lorsque le Messie viendra, Il sera un dirigeant puissant. »

« Monsieur, vous parlez de sa seconde venue. Les mêmes Écritures parlent de sa première venue comme un agneau que l'on conduit à l'abattoir. »⁸¹

Le rabbin secoua la tête. « Vous, les chrétiens, parlez de Dieu en trois personnes. Vous dites Dieu le Père, Dieu le Fils, Dieu le Saint-Esprit. Cela n'a pas de bon sens. Si le Père est une personne et le Fils est une personne, cela fait plus qu'un et cela signifie que vous avez plusieurs dieux comme les païens. Vous les Gentils ne pouvez pas couper Dieu en trois morceaux et Le donner aux Juifs. »

Bill répondit : « Certains chrétiens coupent peut-être Dieu en trois morceaux mais pas moi. Il n'y a qu'un seul Dieu. Dans l'Ancien Testament, il était connu comme Jéhovah et se manifestait de différentes façons, comme la colonne de feu qui dirigea les Israélites hors d'Égypte. Dans le Nouveau Testament, Dieu se manifesta dans la chair de son Fils Jésus pour mourir pour les péchés du monde. Monsieur, vous ne croyez pas vos propres prophètes? »

« Bien sûr que je les crois. »

« Ésaïe dit : « Car un enfant nous est né, un fils nous est donné, et la souveraineté reposera sur son épaule ; on l'appellera Admirable, Conseiller, Dieu puissant, Père Éternel, Prince de la paix. »⁸² Vous voyez, ce ne sont pas trois personnes différentes ; c'est un seul Dieu se manifestant dans trois dispensations. Dans chacune de ces dispensations, Dieu se révèle sous une forme différente : premièrement en tant que Père, puis en tant que Fils et aujourd'hui, en tant que Saint-Esprit. C'est la raison pour laquelle je baptise dans le Nom de Jésus-Christ, parce que c'est le Nom du Père, Fils et Saint-Esprit. »

Une larme coula dans la barbe touffue du rabbin. Bill était rempli d'espoir. « Vous croyez maintenant que Jésus était le Messie, n'est-ce pas? »

Le rabbin montra du doigt le symbole de son sacerdoce, une étoile de David à six pointes sur le toit de la synagogue. Il dit : « Je gagne bien ma vie ici. Si je n'étais pas un rabbin, je serais peut-être dans la rue, mendiant pour mon souper. »

« J'aimerais mieux ne boire que de l'eau et me nourrir de biscuits soda [biscuits salés] et dire la vérité, dit Bill, plutôt que de manger du poulet rôti à tous les jours et me tenir derrière un mensonge. »

Tout tremblant, le rabbin les quitta et retourna dans la synagogue.

PEU APRÈS cette entrevue, William Branham se rendit à Pine Bluff, Arkansas, pour y tenir un service de guérison d'une soirée. Après la réunion, il se retira dans sa chambre au troisième

⁸¹ Esaïe 53

⁸² Esaïe 9:6

étage d'un hôtel du centre-ville. Il était si fatigué qu'il s'étendit sur son lit tout habillé et commençait juste à s'endormir lorsqu'il entendit quelqu'un frapper à sa porte. C'était le gérant de l'hôtel.

« Êtes-vous le Révérend Branham? »

« Oui, y a-t-il un problème? »

L'homme répondit, mal à l'aise : « Je suis désolé, mais je vais devoir vous demander de quitter l'hôtel. »

« Pourquoi? Qu'ai-je fait? »

« Ce n'est pas que vous ayez fait quelque chose de mal ; mais la situation n'est pas convenable pour notre établissement. » Le gérant s'avança à la fenêtre et montra la rue du doigt.

Bill marcha jusqu'à la fenêtre pour y jeter un coup d'œil. Il eut tout un choc. Une file de gens attendaient à partir du hall d'hôtel jusque dans la rue et tout autour du bâtiment.

« Ils ont réussi à découvrir que vous étiez ici et je ne peux pas les convaincre de s'en aller. »

Bill était si fatigué que son problème lui sembla insurmontable. « Honnêtement, Monsieur, je ne sais pas quoi faire. »

Le gérant de l'hôtel avait déjà un plan. « Vous pourriez descendre par la sortie d'urgence et vous échapper par la ruelle pendant que j'appelle un taxi. Je demanderai au chauffeur d'aller vous chercher. J'ai déjà pris des dispositions pour que vous passiez la nuit à un autre hôtel, ici en ville. »

Bill regarda de nouveau par la fenêtre. Il neigeait. Il vit des mères tenant des journaux au-dessus de leurs bébés malades pour les protéger de la neige. Il vit d'autres gens avec des cannes. Il remarqua un homme trembler violemment, soit à cause du froid soit à cause de la maladie de Parkinson. Bill ne pouvait pas les laisser là. Il dit au gérant : « J'ai un autre plan. »

Mettant son manteau, Bill se fraya un chemin jusqu'au coin de la rue. C'est ainsi qu'à cet endroit, à Pine Bluff, sous la lumière jaunâtre des réverbères, la neige voletant autour d'eux, Bill commença à prier pour les malades. Cette ligne de prière produisit les mêmes résultats que ceux obtenus dans les réunions qui figuraient au programme. Un homme lança sa canne et s'écria : « Loué soit Jésus, je suis guéri! » Puis un autre fut guéri et un autre et les gens commencèrent à crier et à louer Dieu. Quelqu'un commença à chanter. D'autres reconnurent la mélodie. La foi de la foule s'élevait. Des flocons de neige étincelaient dans la lumière. Ce fut l'un des plus beaux services de prière dont Bill fit l'expérience. Il demeura dans la rue jusqu'à ce que ses doigts soient engourdis et qu'il n'y ait plus une personne ayant besoin de prière. Puis il se traîna jusqu'à sa chambre d'hôtel et s'endormit.

ENVIRON UN MOIS après les réunions de Fort Wayne, Bill tenait un service à Little Rock, Arkansas. Mme Damico y assista et se leva avec zèle pour donner son témoignage ; il n'y avait plus une seule cellule cancéreuse dans son corps!

Quelques semaines plus tard, Bill reçut une lettre de M. Leeman disant que ses médecins ne pouvaient plus trouver une seule trace de sclérose en plaques dans son corps. Il écrivit que la semaine précédente, il conduisait à travers la campagne lorsqu'il vit son ami, le fermier qui avait déjà été déformé par l'arthrite, labourer un champ. M. Leeman arrêta son auto et commença à marcher dans les sillons du tracteur. Lorsque son ami le vit arriver, il descendit de son tracteur et se mit à courir vers lui. Ils se rencontrèrent dans le milieu du champ et se donnèrent l'accolade, se levant l'un l'autre dans les airs, louant Jésus-Christ ensemble. (Se souvenant de la vision, Bill sourit.) M. Leeman mentionnait un autre point dans sa lettre. Il dit qu'il avait raconté sa guérison à tout le monde qu'il connaissait, incluant un ami de Londres qui s'avérait être le secrétaire personnel du Roi George VI.

Cela expliquait le câblogramme que Bill reçut d'Angleterre quelques jours plus tard. Manifestement, le Roi George, maintenant âgé de 64 ans, avait une santé déclinante depuis quelques années déjà. Impressionné par la guérison de M. Leeman, le roi voulait que William Branham s'envole pour l'Angleterre et vienne prier pour lui. Si la volonté de Dieu le permettait, Bill planifiait un voyage en Scandinavie au printemps 1950. Il lui serait facile d'arrêter à Londres pour prier pour Sa Majesté le Roi George.

Bill repensa à la nuit où l'ange lui avait dit : « *Tu iras vers plusieurs parties de la terre et prieras pour des rois, des dirigeants et des gens puissants...* » À l'époque, cela lui avait semblé tiré par les cheveux et si peu probable. Mais cette parole était maintenant sur le point de s'accomplir.

Chapitre 46

L'ange photographié à Houston

1950

WILLIAM BRANHAM se sentit finalement assez bien pour supporter des campagnes de guérison plus longues. En janvier 1950, ses gérants planifièrent une campagne de 17 soirs d'affilée à Houston, Texas. Ils commencèrent les réunions au Music-Hall, une salle qui pouvait asseoir seulement 4 000 personnes. Dès le premier soir, il était évident que le bâtiment serait trop petit pour contenir la foule qui voulait assister aux réunions. Le soir suivant, ils déplacèrent les réunions au Colisée Sam Houston. Maintenant, tout le monde pouvait avoir un siège. L'assistance était d'environ 8 000 personnes par soir, jusqu'aux deux dernières réunions où une publicité inattendue remplit soudainement le bâtiment à capacité.

Même si plusieurs ministres chrétiens de la ville travaillaient ensemble pour le succès de ces réunions, il y en avait d'autres qui refusaient d'accorder leur appui. Un certain ministre alla jusqu'à démarrer une attaque publique véhémement contre la campagne Branham. Fraîchement émoulu du Séminaire Baptiste, le Révérend Best était maintenant pasteur d'une grosse église de Houston. Malgré ses avertissements sévères, certains des membres de sa congrégation assistèrent aux réunions Branham. Cela mit le Révérend Best en colère. Il plaça une grosse annonce dans le journal qui critiquait vicieusement la guérison divine en général et William Branham en particulier.

Fred Bosworth apporta le *Houston Chronicle* dans la chambre de Bill à l'hôtel Rice. « Frère Branham, regardez ceci. Il y a un ministre en ville, un certain Dr Best, qui vous lance le défi de le rencontrer pour un débat sur la guérison divine. Écoutez ce qu'il a écrit : « William Branham est un fanatique religieux et un imposteur. Il devrait être jeté hors de la ville et je serai celui qui le fera. » Frère Branham, si j'étais vous, je relèverais le défi et apprendrais à ce jeune intellectuel impertinent une chose ou deux à propos de la Parole de Dieu. »

« Frère Bosworth, je ne veux pas de chicane avec personne. Dieu veut que je prie pour les malades. Il y a des milliers de gens qui y croient ; pourquoi argumenterais-je avec une personne qui n'y croit pas? Laissez-le tranquille. Jésus a dit qu'il y aurait des gens comme ça, des aveugles dirigeant des aveugles. »⁸³

Le lendemain, lorsqu'il s'aperçut que son défi avait été ignoré, le Dr Best plaça une autre annonce dans le journal, cette dernière encore plus cinglante. Fred Bosworth fit irruption dans la

⁸³ Matthieu 15:12-14

chambre de Bill, lança le journal sur le lit et dit : « Vous ne croirez pas ce que ce ministre a dit à propos de vous. »

« Qu'a-t-il dit, cette fois-ci? »

Bosworth s'empara du journal et lut : « William Branham a peur de la Vérité. Il a peur d'examiner sa doctrine de la guérison divine à la lumière de la Parole de Dieu. Lorsque le vrai Évangile lui est présenté, il a honte de débattre le sujet parce que cela exposerait ses erreurs. Il se contente de séduire les gens pauvres et sans éducation avec son mélange astucieux de psychologie et de superstition. » Bosworth relança le journal sur le lit. « Frère Branham, ne le laissez pas dénigrer la Parole de Dieu comme ça. Acceptez le défi. »

« Frère Bosworth », dit Bill, pas troublé du tout : « il y a environ 9 000 personnes qui assistent aux réunions à chaque soir et environ 7 000 d'entre elles veulent recevoir la prière. Il ne me reste plus que quelques jours ici à Houston. Pourquoi perdre du temps avec cet excentrique alors qu'on pourrait prier pour les malades et les nécessiteux? »

« Mais, Frère Branham, tous ces gens qui viennent aux réunions ont le droit de connaître la Vérité. Quelques-uns d'entre eux commencent à se demander si vous savez vraiment de quoi vous parlez. »

« L'onction du Saint-Esprit est sur moi, Frère Bosworth et je n'ai pas de temps à perdre pour me chicaner. »

« Alors laissez-moi relever le défi. »

Jetant un regard sur ce soldat de l'Évangile de 73 ans, Bill pensa à une Écriture qu'il avait lue où Caleb demande à Josué le privilège d'attaquer les Anakims, disant : « J'ai aujourd'hui 85 ans, mais je suis aussi fort que lorsque Moïse m'a envoyé espionner le territoire de Canaan il y a 45 ans. »⁸⁴ Bill dit : « Frère Bosworth, j'admire votre zèle... » Il laissa ses mots traîner, ne sachant pas s'il devait dire oui ou non.

Sentant son indécision, Bosworth plaida sa cause. « Cet homme n'a pas une seule Écriture sur laquelle il peut s'appuyer. Laissez-moi lui prouver, et pas seulement à lui, mais à tous ces gens qui essaient d'avoir assez de foi pour être guéris. »

« D'accord, Frère Bosworth, si vous voulez le faire et si vous me promettez que vous ne vous chicanerez pas. »

Fred Bosworth débordait de joie. « Je vous promets de ne pas argumenter. Je vais seulement lui présenter l'Évangile. » Rempli d'excitation, Bosworth quitta la chambre et descendit avertir les journalistes qui attendaient dans le hall.

La prochaine édition du *Houston Chronicle* narra l'histoire du débat à venir sous le titre pompeux : « PRISE DE BEC ENTRE ECCLÉSIASTIQUES ». Promptement, l'Associated Press envoya cet article à d'autres journaux à travers le pays. Cela éveilla l'intérêt public et des

⁸⁴ Josué 14:6-12

gens commencèrent à affluer à Houston pour assister à l'affrontement en personne. À six heures le soir du débat, les 30 000 sièges du Sam Houston Coliseum étaient presque tous pris.

Au début, Bill n'avait aucune intention d'aller entendre ce débat ; l'idée d'aller écouter deux hommes se quereller à propos de la guérison divine ne l'attirait pas du tout. Son opinion était que la Parole de Dieu devait être vécue, non débattue. Mais à mesure que le temps approchait, il ressentit une forte envie d'y aller de toute façon. Meda l'accompagna, de même que son frère Howard et deux policiers. Lorsqu'ils arrivèrent à l'auditorium, les seuls sièges qui restaient étaient au troisième balcon. Le collet monté et le chapeau enfoncé sur sa tête, Bill monta les marches jusqu'à la section 30 et s'assit. Personne ne le reconnut.

Fred Bosworth, qui n'avait jamais participé à un débat public, arriva avec une longue liste d'Écritures, pensant qu'ils discuteraient simplement de versets bibliques et différents concepts chacun leur tour. Mais le Dr Best avait appris son style de débat au séminaire. Il insista pour que le Révérend Bosworth prenne la première demi-heure pour présenter sa partie ; puis il prendrait la demi-heure suivante pour présenter son propre point de vue. Toute discussion aurait lieu à la fin.

Avec une confiance acquise au cours de nombreuses années de prière et d'étude, Fred Bosworth monta sur le podium d'un pas assuré. « Dr Best, je suis désolé que nous ayons à débattre la Parole de Dieu comme ça, mais vous avez fait une déclaration dans les journaux disant que Frère Branham était un imposteur et que la guérison divine n'existait pas. Maintenant, le sujet de discussion n'est pas le don de discernement de Frère Branham, les dons de Dieu se prouvent par eux-mêmes. Le sujet de discussion est à savoir si oui ou non la guérison divine est enseignée dans la Bible. » Fred Bosworth leva ses notes. « J'ai plusieurs centaines de versets inscrits ici prouvant que l'attitude de Christ envers les malades est la même aujourd'hui qu'elle l'a toujours été. Si vous pouvez prendre une seule de ces Écritures et désapprouver ma thèse par la Bible, alors il n'y aura plus de discussion. J'admettrai ma défaite et descendrai de la plate-forme. »

Bosworth offrit une copie de ses références scripturaires à son opposant. Le Dr Best refusa d'y toucher, disant : « Je prendrai soin de cela lorsque ce sera mon tour. Allez-y et dites ce que vous avez à dire. »

« Alors, M. Best, je vais vous demander une question et si vous me répondez oui ou non, je serai satisfait. Le nom rédempteur de Jéhovah s'applique-t-il à Jésus, oui ou non? »

Le Dr Best ne bougea pas d'un poil.

Bosworth continua : « Comme vous êtes un érudit, Dr Best, je sais que vous êtes familier avec les sept noms composés de Jéhovah, qui sont mentionnés dans l'Ancien Testament. Toutefois, je vais les réviser rapidement par égard pour les auditeurs. Aux pages 6 et 7 des références de ma Bible Scofield, le Dr Scofield dit dans la marge : "Jéhovah est distinctement le nom rédempteur de la déité et signifie : Celui qui existe par Lui-même, qui se révèle. Dans sa relation rédemptrice avec l'homme, Jéhovah porte sept noms composés qui Le révèlent comme rencontrant chaque besoin de l'homme de son état perdu jusqu'à la fin." M. Scofield énumère ces sept noms composés comme étant :

Jéhovah-jireh

- le Seigneur pourvoira Lui-même pour un sacrifice (Genèse 22:14)

Jéhovah-rapha

- le Seigneur notre guérisseur (Exode 15:26)

Jéhovah-nissi

- le Seigneur notre bannière (Exode 17:15)

Jéhovah-Shalom

- le Seigneur notre paix (Juges 6:24)

Jéhovah-raah

- le Seigneur mon berger (Psaumes 23:1)

Jéhovah-tsidkenu

- le Seigneur notre justice (Jérémie 23:6)

Jéhovah-shammah

- le Seigneur est présent (Ézéchiel 48:35)

Je vous pose la question encore une fois, Dr Best. Le nom rédempteur de Jéhovah s'applique-t-il à Jésus? »

Le Dr Best changea de position dans son siège mais ne dit pas un mot.

« Je suis surpris que vous ne répondiez pas, Dr Best. Ceci est l'un de mes plus faibles arguments. Serait-ce peut-être que vous comprenez? Si le nom de Jéhovah-jireh s'applique à Jésus, et n'importe quel chrétien vous dira que oui, alors le nom Jéhovah-rapha s'applique aussi. Si Jésus est le sacrifice pourvu par Dieu pour nous sauver de nos péchés, alors Il doit sûrement être notre guérisseur aussi. Qu'en pensez-vous, M. Best? »

« Je, euh, je vais m'en occuper lorsque ce sera mon tour. »

Pendant les 20 minutes suivantes, le Révérend Bosworth mentionna autant d'Écritures sur la guérison divine que le temps lui permit, les expliquant et les liant ensemble en un tableau de vérité convaincant. Il aborda des versets comme :

Je suis l'Éternel qui te guérit.

- Exode 15:26

qui te guérit de toutes tes maladies.

- Psaumes 103:3



Cette photo de la Colonne de Feu au-dessus de la tête de William Branham a été prise le 24 janvier 1950 au Colisée Sam Houston à Houston, Texas. George J. Lacy a examiné le négatif de cette photographie et a conclu qu'il n'avait pas été retouché, non plus qu'il ait été soumis à une double exposition, mais que la lumière au-dessus de la tête de William Branham était le résultat d'une lumière frappant le négatif.

Le soir venu, on lui amena plusieurs démoniaques. Il chassa les esprits par sa parole et guérit tous les malades. Ainsi s'accomplit la parole du prophète Ésaïe, Il a pris nos infirmités, et il s'est chargé de nos maladies.

- Matthieu 8:16-17

Jésus parcourait toutes les villes et les villages, il enseignait dans leurs synagogues, prêchait l'Évangile du royaume et guérissait toute maladie et toute infirmité.

- Matthieu 9:35

Partout où il (Jésus) entra, villages, villes ou campagnes, on mettait des malades sur les places publiques et on le suppliait afin de toucher seulement la frange de son vêtement. Et tous ceux qui le touchaient étaient délivrés.

- Marc 6:56

Et toute la foule cherchait à le toucher (Jésus), parce qu'une force sortait de lui et les guérissait tous.

- Luc 6:19

... Dieu a oint d'Esprit Saint et de puissance Jésus de Nazareth, qui allait de lieu en lieu en faisant le bien et en guérissant tous ceux qui étaient sous l'oppression du diable ; car Dieu était avec lui.

- Actes 10:38

Jésus-Christ est le même hier, aujourd'hui et pour l'éternité.

- Hébreux 13:8

(Le Révérend Bosworth répéta cette Écriture, soulignant le fait que c'était là le thème de toutes les campagnes de William Branham ; ce que Jésus-Christ était dans le passé, Il l'est encore aujourd'hui et le sera jusque dans l'éternité.)

... lui dont la meurtrissure vous a guéris.

- 1 Pierre 2:24

Et voici je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin du monde.

- Matthieu 28:20

Voici les signes qui accompagneront ceux qui auront cru ; en mon nom ils chasseront les démons... ils imposeront les mains aux malades et ceux-ci seront guéris.

- Marc 16:17,18

La prière de la foi sauvera le malade, et le Seigneur le relèvera.

- Jacques 5:15

Tout ce que vous demandez en priant, croyez que vous l'avez reçu, et cela vous sera accordé.

- Marc 11:24

Jésus lui dit, Si tu peux... tout est possible à celui qui croit.

- Marc 9:23

Lorsque sa demi-heure fut terminée, le Révérend Bosworth n'avait couvert qu'une fraction des Écritures qu'il avait notées. Mais l'auditoire avait saisi l'idée, Jésus-Christ le Sauveur est aussi Jésus-Christ le guérisseur. Il était maintenant temps pour le Dr Best de réfuter cette croyance.

Le Dr Best commença avec 1 Corinthiens 15 : « *Ainsi en est-il de la résurrection des morts. Semé corruptible, on ressuscite incorruptible... semé plein de faiblesse, on ressuscite plein de force... Lorsque ce corps corruptible aura revêtu l'incorruptibilité, et que ce corps mortel aura revêtu l'immortalité, alors s'accomplira la parole qui est écrite : La mort a été engloutie dans la victoire.* » Le Dr Best débattit que Dieu n'est pas intéressé à la guérison des corps physiques des gens mais seulement au salut de leur âme. Autrement, les chrétiens ne mourraient de rien sinon de vieillesse. Comme des chrétiens tombent malades et meurent comme le reste du monde, où est la puissance de guérison de Dieu? Il était vrai que Jésus guérissait alors qu'Il était sur la terre, mais cela n'était valable qu'en son temps, pour prouver qu'Il était le Fils de Dieu. Aujourd'hui, nous n'avons plus besoin de la guérison en tant que preuve puisque nous avons les comptes rendus des guérisons dans le Nouveau Testament.

Lorsque sa demi-heure fut terminée, il était évident que ses arguments n'avaient pas convaincu la foule. Cela mit le Dr Best en colère. « Il n'y a que ces idiots de saints comédiens qui croient en la guérison divine », dit-il. « Un vrai baptiste ne croirait pas de telles choses. »

Fred Bosworth se leva et s'empara du deuxième micro. « Juste un moment, M. Best. Je voudrais demander à l'auditoire combien de baptistes ici présents peuvent prouver par une déclaration d'un médecin qu'ils ont été guéris lors de ces réunions à Houston? Voudriez-vous vous lever s'il vous plaît? »

Trois cents personnes se levèrent.

« Cela ne prouve rien », grogna le Dr Best. « Les gens peuvent attester n'importe quoi. »

Bosworth dit calmement : « La Parole dit que c'est vrai et ces gens en sont la preuve. Comment pouvez-vous continuer à le nier? »

Enragé, le Dr Best cria : « Emmenez-moi ce guérisseur divin ici que je puisse le voir à l'œuvre. »

« M. Best, Frère Branham n'est pas un guérisseur divin. Il n'a jamais dit qu'il l'était. Il demande simplement à Jésus-Christ de guérir les gens. »

Le Dr Best n'écoutait pas. « Amenez-moi ce guérisseur divin », dit-il. « Laissez-moi le voir guérir quelqu'un. »

« M. Best, vous prêchez le salut en Jésus-Christ, n'est-ce pas? »

« Oui. »

« Cela fait-il de vous un sauveur divin? »

« Certainement pas. »

« Alors le fait de prêcher la guérison divine ne fait pas de Frère Branham un guérisseur divin. »

« Expliquez-moi donc pourquoi il met une enseigne dans la rue qui dit : « Un miracle à chaque soir »? »

« Premièrement, c'est moi qui ait placé cette enseigne. Et l'annonce est vraie. Un miracle est quelque chose qui dépasse l'esprit humain. Frère Branham a un don surnaturel qui lui permet de voir dans la vie des gens et d'annoncer des événements à l'avance. Ce qu'il voit ne manque jamais de se produire. Ceci est un miracle. Cela se produit à chaque soir pendant les réunions. Vous pouvez venir ici demain soir et observer avec le reste du monde. »

« Attendez une minute », dit le Dr Best. Il se tourna sur le côté et demanda aux deux photographes de s'avancer. Kipperman et Ayers étaient des photographes professionnels du Studio Douglas de Houston, membres de l'Association Américaine des Photographes. Le Dr Best les avait engagés personnellement pour prendre les photos du débat pour le journal du lendemain. Comme c'est lui qui les avait engagés, Best avait l'intention de contrôler le contenu des photos. Allongeant brusquement un doigt vers le nez de son adversaire il dit : « Maintenant, prenez une photo. » Après le flash, Best mit son poing sous le menton de Bosworth et dit d'un ton sec : « Prenez-en une autre. » Il continua d'adopter des poses dominatrices jusqu'à ce que les photographes aient passé six négatifs.

Fred Bosworth dit : « Pour ma part, je considère que cette réunion est terminée. M. Best ne peut répondre à une seule des Écritures que je lui ai données. Je crois qu'il a perdu le débat. Combien de gens parmi vous le pensez aussi? Dites "amen". »

Le dôme retentit de voix criant amen.

Furieux au-delà de tout entendement, Best rugit : « Amenez-moi ce guérisseur divin et laissez-moi voir ce qu'il peut faire pendant que je le regarde. »

Conservant son sang-froid, Fred Bosworth dit calmement : « Je sais que Frère Branham est dans le bâtiment parce que je l'ai vu entrer. Il n'argumentera pas avec vous, Dr Best ; ce n'est pas son genre. Mais comme nous sommes à la fin de ce débat, s'il veut venir ici donner congé à la foule, je n'y vois pas de problème. Toutefois, il n'est pas obligé de le faire. »

Les gens dans l'auditorium commencèrent à regarder de tous côtés. Howard Branham mit sa main sur l'épaule de Bill et murmura : « Reste assis sans bouger. »

« C'est bien ce que j'ai l'intention de faire », dit Bill. Mais une minute plus tard, il entendit le sifflement familier, comme un tourbillon de vent, *whoossssh*. Puis il sentit cette pression inéluctable sur sa peau et il sut que l'ange du Seigneur avait un plan différent. Bill se leva.

Meda attrapa sa main. « Chéri, non... »

« C'est correct, mon cœur, l'ange du Seigneur me dit d'y aller. »

Lorsque Bill monta sur l'estrade, M. Ayers ajusta l'objectif de son appareil photographique. Gordon Lindsay s'interposa volontairement, demandant à M. Ayers et M. Kipperman de ne plus prendre de photographies. Ayant vu l'intention de ces deux hommes en photographiant le Révérend Bosworth, Lindsay ne voulait pas que l'image de Frère Branham soit salie de la même façon.

Bill s'avança au micro et dit : « Je suis désolé que ce débat ait eu lieu. Que personne n'en veuille à M. Best. Il a droit à ses idées de la même façon que j'ai droit aux miennes. C'est la raison pour laquelle nos jeunes hommes se battent en Corée, pour que tout le monde en Amérique ait le droit à sa propre opinion.

« Je ne suis pas un guérisseur divin. Je n'ai jamais prétendu être un guérisseur. Jésus-Christ est le seul guérisseur. Mais je vais vous dire ceci - quelque chose de surnaturel s'est produit le jour de ma naissance. C'était dans une cabane en bois rond dans les bois du Kentucky. La vieille baraque n'avait même pas de plancher, pas même une fenêtre ; seulement un petit volet dans la porte situé à la hauteur des yeux. Quelques minutes après ma naissance, à environ cinq heures du matin, ils ouvrirent ce volet et une lumière y est entrée, tourbillonnant au-dessus du lit où je me trouvais avec ma mère. J'ai appris que c'était l'ange du Seigneur parce qu'il m'a suivi à tous les jours depuis ce temps. Il vient dans les réunions sous la forme d'une lumière et c'est alors que je vois des choses à propos des gens, des choses dans leur passé ou dans leur futur. Je mets toute personne au défi de me montrer une occasion où j'ai fait une déclaration au Nom du Seigneur et que celle-ci ne se soit pas réalisée telle que je l'ai décrite. Dieu est Vérité et Il ne saurait être associé à l'erreur. Si je témoigne de la Vérité, Dieu témoignera de moi... »

Bill entendit ce son de nouveau, *whooooosh*, plus fort encore que la fois précédente. Levant la tête, il vit cette lumière surnaturelle au-dessus du troisième balcon, à la section 30, l'endroit où il avait été assis. Aussitôt qu'il la vit, la lumière vint à lui.

Un silence s'était installé dans le bâtiment, l'auditoire sentait que quelque chose d'inhabituel était en train de se produire. Quelques personnes pensèrent entendre un son particulier. D'autres, regardant de tous côtés, virent une spirale de lumière, comme une Voie Lactée miniaturisée qui descendait du balcon en tourbillonnant. Cela se passa si rapidement que les gens se demandèrent plus tard si leurs yeux ne leur avaient pas joué des tours. La lumière descendit jusqu'à l'estrade et tourbillonna au-dessus de la tête de William Branham. À ce moment précis, M. Ayers courut à l'avant avec sa caméra et prit une photo. Le flash était temporairement aveuglant. Lorsque les yeux se réajustèrent, la mystérieuse lumière avait disparu.

Sur le chemin du retour au studio, les deux photographes discutèrent du phénomène. Ayers demanda à son associé : « Qu'en penses-tu? »

Kipperman haussa les épaules. « Je suis Juif. Je ne connais pas grand-chose au christianisme. »

« Je suis catholique, dit Ayers, et on nous enseigne que des miracles peuvent se produire mais qu'ils doivent provenir de l'Église Catholique pour être de Dieu. J'avais l'habitude d'y croire mais maintenant, je ne sais plus. J'ai vu des choses stupéfiantes ces derniers jours. Peut-être se passe-t-il ici quelque chose qui est au-delà de ma compréhension. Peut-être ai-je été trop critique envers William Branham. »

« Tu l'as critiqué très fort. »

« Je pensais qu'il avait hypnotisé ce soldat invalide l'autre soir. De quelle autre façon un homme avec le dos brisé pourrait-il marcher? »

Kipperman haussa de nouveau les épaules. « Je ne le sais pas. Je ne connais rien de tout cela. »

Au studio, Ayers dit : « Je vais m'occuper de cette pellicule dès maintenant. M. Best veut des photographies prêtes pour les journaux de demain. »

« Je suis fatigué, dit Kipperman, je crois que je vais aller à l'étage me reposer un moment. »

M. Ayers pénétra dans la chambre noire, ferma la porte et de ses doigts habiles, commença à développer la pellicule. Lorsqu'il eut terminé le procédé, il alluma la lumière et observa le premier négatif. À sa plus grande surprise, il n'y avait rien. Les deux encadrés suivants étaient vides aussi. C'était étrange. Il avait utilisé ce type de pellicule avec son appareil photo plusieurs fois mais ce genre de problème ne lui était jamais arrivé auparavant. Quelle erreur avait-il commise? Il regarda les quatrième, cinquième et sixième encadrés. Ils étaient vides eux aussi! Mais lorsqu'il regarda le septième négatif, il y avait une image!

Ayers poussa un cri et recula en titubant. Une douleur aiguë lui brûla la poitrine, comme s'il était sur le point de faire une crise cardiaque. Tout tremblant et respirant avec difficulté, il courut dans le couloir et appela son partenaire en hurlant.

Ted Kipperman arriva en courant. « Que se passe-t-il? »

« Regarde ça. » Il montra le négatif. « C'est la vérité, Ted. La caméra ne peut pas mentir. »

En dix minutes, les photographes avaient développé plusieurs copies du négatif. La photo montrait le profil gauche de William Branham, vêtu d'un costume sombre, appuyé sur la chaire. Sa main droite tenait un bout de papier et reposait sur la chaire. Son autre main pendait le long de son côté. Du côté gauche de la photographie, deux micros étaient inclinés vers l'évangéliste, comme s'ils étaient impatients d'amplifier ses mots. Toutefois, à ce moment précis, il n'était pas en train de parler. Ses lèvres étaient closes et son visage placide. Les traits de son visage contrastaient nettement avec le fond sombre, délimitant son front presque chauve, le pli vertical entre son nez et ses lèvres, la légère fossette sur son menton et ses yeux enfoncés qui regardaient intensément l'auditoire.

Mais la partie la plus saisissante de la photo, la partie qui faisait trembler les deux photographes, était la longue et mince bande de lumière en oblique dans le coin supérieur droit de la photo. Cela pourrait-il... Cela pourrait-il réellement être le feu mystique qu'ils avaient vu descendre du balcon? Kipperman observa la bande lumineuse avec attention. Ses contours n'étaient pas clairement définis. Cela était étrange. Tous les autres contours de la photo étaient clairs et bien découpés ; les contours de cette lisière étaient flous, comme si une lumière avait palpité si rapidement que l'appareil photo n'avait pas pu capter ses rebords en une seule position. Mais le plus étonnant était son emplacement. Comme un halo, elle planait juste au-dessus et à l'arrière de la tête de William Branham. Cela ressemblait à la main de Dieu.

Réalisant qu'ils avaient entre les mains quelque chose d'une grande valeur, les deux hommes coururent à l'hôtel Rice où logeait Bill. En dépit de leur insistance, ils furent incapables de laisser un message au-delà des agents de sécurité qui protégeaient la vie privée de l'évangéliste. Ils se

rendirent donc à l'aéroport et à 11 h ce soir-là, le négatif était en route vers Washington D.C. pour recevoir les droits d'auteur.

Le jour suivant quelqu'un montra à Bill un exemplaire de la photographie. La première réaction de Bill fut de la gratitude. Soir après soir il vit cette flamme de l'Esprit dans ses réunions, et il en parla à l'audience. Que de fois il l'avait décrite aux auditeurs. Dieu confirmait son témoignage par cette photographie.

Fred Bosworth rappela à tous que ce n'était pas la première fois que la colonne de feu avait été photographiée dans les réunions de Bill. À chaque fois, les critiques avaient discrédité les photos. Pourquoi en serait-il différemment cette fois-ci?

Gordon Lindsay fit le serment que cette fois-ci *serait* différente. Avec le consentement des Studios Douglas, il prit des dispositions pour que le négatif soit examiné par George J. Lacy, un enquêteur privé qui était souvent engagé par le FBI pour examiner des documents douteux. Lacy prit le négatif et pendant deux jours, le soumit à tous les tests scientifiques disponibles. En plus d'un examen approfondi du négatif, Lacy inspecta aussi l'appareil photo pour voir si de la lumière avait pu s'infiltrer dans le film. Il visita même le Sam Houston Coliseum pour vérifier si la réflexion d'un des projecteurs aurait pu causer l'anomalie.

Lorsque M. Lacy fut prêt à donner son rapport final, il convoqua une conférence de presse. En plus des journalistes du *Houston Chronicle*, des journalistes de *Look*, de *Colliers* et du *Time Magazine* assistèrent aussi à la conférence. La pièce était presque bondée lorsque Bill et ses gérants arrivèrent. Bill s'assit à l'arrière.

George Lacy s'assit à une table à l'autre extrémité de la pièce. M. Lacy se présenta et indiqua le but de la conférence, en se donnant des airs de chef de police dur à cuire. Puis il demanda : « Qui ici porte le nom de Révérend William Branham? »

Bill se leva. « C'est moi, Monsieur. »

« Révérend Branham, vous allez quitter ce monde comme n'importe lequel autre mortel, mais tant et aussi longtemps qu'il y aura une nation chrétienne, votre photo demeurera. À ce que je sache, c'est la première fois dans toute l'histoire de l'humanité qu'un être surnaturel soit photographié et validé scientifiquement. Pour ma part, j'étais plutôt critique en ce qui concernait votre ministère. J'avais lu à propos de vos réunions dans des revues et j'écoutais d'une oreille sceptique votre déclaration à propos d'un ange. Je m'étais dit que c'était de la psychologie. Mais, M. Branham, l'œil mécanique de cette caméra ne capte pas la psychologie. La lumière a frappé la lentille. Le négatif le prouve. M. Branham, pourriez-vous vous avancer? »

Bill s'avança jusqu'à la table.

George Lacy continua : « Il a souvent été dit par l'incroyant qu'il n'y a pas de preuve de l'existence d'un Dieu surnaturel. Ces jours sont maintenant révolus. Révérend Branham, voici le négatif. »

M. Lacy étendit la main afin que Bill puisse prendre le négatif. Bill secoua la tête. « Cela ne m'appartient pas. Si j'ai bien compris, l'Association Américaine des Photographes en possède les droits d'auteur. »

George Lacy se montra surpris. « Révérend Branham, vous ne vivrez pas assez longtemps pour voir cette photographie atteindre sa juste valeur car le testateur est toujours décédé avant le testament. Un jour, cette photographie sera vendue dans tous les magasins du pays. Mais réalisez-vous la valeur qu'elle a maintenant? Si je devais deviner, je l'estimerais à plus de 100 000 \$ [70 000 euros] »

« Monsieur, à mes yeux, elle vaut autant que ma vie. Si mon Seigneur Jésus-Christ m'estime assez pour descendre et se laisser photographier avec moi, je l'aime trop pour en commercialiser la photo. Les Studios Douglas ont pris cette photographie ; laissez-les en faire la distribution. Je ne veux pas prendre part à cela. La seule chose que je demanderais serait qu'ils la vendent à un prix assez bas pour que des gens pauvres puissent en avoir une copie. »

« Nous allons nous assurer qu'il en soit fait ainsi », dit Ted Kipperman en s'avançant pour prendre le négatif. « Mais je crains qu'on ne puisse prouver l'authenticité de la photo. »

M. Lacy dit : « Je peux vous donner une copie de mon rapport que vous pourrez photocopier et joindre à chaque photo vendue. »

Bill lut le rapport :

George J. Lacy
Examineur de documents contestables
Shell Building
Houston, Texas

Le 29 janvier 1950

RAPPORT ET OPINION

Re : Négatif contestable

Le 28 janvier 1950, à la requête du Révérend Gordon Lindsay, représentant du Révérend William Branham de Jeffersonville, Indiana, j'ai reçu des Studios Douglas, 1610 Avenue Rusk, une pellicule photographique de 4"x 5" [25.8 cm X 32.25 cm] exposée et développée. Ce cliché a prétendument été pris du Révérend William Branham par les Studios Douglas, au Colisée Sam Houston dans cette ville, lors d'une visite du Révérend à la fin janvier 1950.

REQUÊTE

Le Révérend Gordon Lindsay requit que je fasse un examen du négatif mentionné ci-dessus. Il demanda que je détermine, si possible, si à mon avis le négatif avait été ou non « retouché » ou « modifié » de quelque façon que ce soit après le développement de la pellicule, causant l'apparition d'une lisière de lumière sous forme de halo au-dessus de la tête du Révérend Branham.

EXAMEN

Un examen et une étude macroscopique et microscopique de la surface entière des deux côtés du film, un Kodak Eastman Safety, furent effectués. Les deux côtés du film furent examinés aux rayons ultra-violet filtrés et des photographies de la pellicule furent prises au spectre infrarouge.

L'examen microscopique ne révéla aucune modification du film par des procédés de retouches utilisés commercialement. L'examen microscopique ne put non plus révéler de perturbation des émulsions sur la lisière de la lumière en question ni sur son pourtour.

L'examen aux rayons ultra-violet n'a révélé aucune substance étrangère, ni substrat de quelque réaction chimique que ce soit, sur l'une ou l'autre surface du négatif, susceptibles de causer cette lisière de lumière ultérieurement au développement du négatif.

La photographie à l'infrarouge n'a rien révélé qui aurait pu indiquer une retouche apportée au film.

L'examen n'a rien révélé qui pourrait suggérer que ledit négatif ait été composé ou doublement exposé.

Il ne fut rien trouvé qui indiquerait que la lisière de lumière ait été produite lors du développement de la pellicule. Rien non plus qui ait été trouvé ne met en doute le fait que le film ait été développé selon un procédé régulier et reconnu. Il ne fut rien trouvé dans la comparaison des densités qui ne soit en harmonie.

OPINION

Basé sur l'examen et l'étude décrits ci-dessus, j'émet l'opinion que le négatif soumis pour examen n'a subi aucune retouche et n'a pas non plus été composé ou doublement exposé.

Je suis des plus affirmatifs quant au fait que la lisière de lumière en position de halo, apparaissant au-dessus de la tête, a été causée par de la lumière frappant le négatif.

Soumis respectueusement,

GJL/ll

George J. Lacy

Bill se sentit satisfait. Que pouvait-on demander de plus comme preuve? Les gens le croiraient ou ne le croiraient pas. C'était à leur discrétion.

PENDANT PLUSIEURS semaines après chaque campagne, des témoignages de gens ayant été guéris à ses réunions arrivaient en abondance au bureau de Bill. Cette fois-ci, après Houston, Texas, plusieurs personnes mentionnèrent avoir vu une lumière particulière au-dessus de la tête de Bill le soir du débat.

Une lettre typique arriva de M. Becker, un vendeur de Cleveland, Texas, qui souffrait de violentes crampes à l'estomac. Même s'il n'était pas un croyant de la guérison divine, sa femme l'avait incité à aller au réveil Branham. Ils décidèrent d'y aller le soir du débat. Il écrivit : « J'ai vu une lumière autour de la tête du Révérend Branham lorsqu'il se tenait sur l'estrade après le débat. Ce n'était pas la lumière d'un flash ; c'était comme un halo au-dessus de sa tête. » Lorsque Bill fit un appel à l'autel, M. Becker s'avança à l'avant pour donner sa vie à Jésus-Christ. Il assista au

dernier service et y obtint une carte de prière, mais son numéro ne fut pas appelé. Il fut néanmoins guéri de ses troubles d'estomac lorsque Bill termina la campagne de Houston avec une prière de masse pour la délivrance. Ce témoignage prouvait encore une fois ce que Bill disait souvent : « Vous n'avez pas besoin d'être dans la ligne de prière pour être guéris. Vous devez tout simplement avoir la foi. »

Chapitre 47

Le vol d'avion désespéré de Nightingale

1950

LE LENDEMAIN du débat de Houston, Texas, Fred Bosworth se rendit à la chambre de Bill pour lui remettre une lettre qu'il venait de recevoir par la poste. Meda se pencha sur l'épaule de son mari. « Ça vient de Durban, Afrique du Sud. Ouvre-la, Bill. »

Bill décacheta l'enveloppe et commença à lire. Cette lettre venait de l'infirmière privée d'une certaine Florence Nightingale Shirlaw, une dame qui prétendait être une proche parente de la fameuse infirmière anglaise du 19^e siècle, Florence Nightingale. Mme Shirlaw se mourait du cancer et implorait Bill de prendre l'avion pour Durban, Afrique du Sud, afin de venir prier pour elle. Elle était trop faible pour venir en Amérique. Le cancer se trouvait au niveau du duodénum à la sortie de son estomac, l'empêchant de digérer sa nourriture. Elle avait été maintenue en vie par de la nourriture intraveineuse tout en dépérissant lentement. Ses médecins ne s'attendaient pas à ce qu'elle vive bien longtemps. Un miracle de Jésus-Christ était son dernier espoir.

Pour souligner sa situation désespérée, Mme Shirlaw avait envoyé une photo d'elle-même.⁸⁵ Meda en eut le souffle coupé. Bill regarda la photo avec horreur. Il n'avait jamais vu d'être humain aussi maigre. Ses bras avaient l'air de manches à balai, sauf pour les bosses aux articulations des coudes. Bill pouvait facilement compter ses côtes. La pauvre femme avait l'air d'une peau étirée sur un squelette.

Florence Nightingale avait joint un billet d'avion à sa lettre. Bill jeta un coup d'œil au billet et regarda ses gérants d'un air interrogateur.

Fred Bosworth savait exactement ce que Bill pensait. « Frère Branham, vous ne pouvez pas vous rendre en Afrique du Sud maintenant. Vous êtes attendu à Beaumont dans quelques jours, puis vous partez pour Pensacola, Floride. Vous avez ensuite plusieurs engagements en Arkansas, puis vient Carlsbad, Nouveau-Mexique. Votre horaire est chargé à bloc jusqu'au mois d'avril lorsque vous partirez pour l'Europe. Vous pourriez y aller en mai, à votre retour de Scandinavie. »

« Si j'en juge par le ton de sa lettre, (Bill leva la photo pour que tous y jettent un autre coup d'œil) et d'après cette photo, elle sera probablement déjà décédée au mois de mai. »

⁸⁵ Une copie de cette photographie se trouve à la page 49 du livre *William Branham, un prophète visite l'Afrique du Sud*, par Julius Stadslev.

« Peut-être, dit Fred Bosworth, mais, Frère Branham, vous recevez des lettres de gens sur leur lit de mort à tous les jours. Vous ne pouvez pas aller prier pour toute personne malade qui vous envoie un billet d'avion. Sinon, vous seriez toujours en train de faire cela. Vous devez être guidé par l'Esprit. »

« Exactement, répliqua Bill, l'Esprit me dit qu'il y a quelque chose de spécial à propos de cette femme. Peut-être le Seigneur m'appelle-t-Il à aller en Afrique du Sud. »

La pièce fut silencieuse pour un moment, excepté pour le son de Meda qui ravalait ses larmes. Puis Bill suggéra : « Prions au moins pour Mme Shirlaw dès maintenant. »

Posant la lettre et la photo sur le sol, ils s'agenouillèrent en formant un cercle autour de celle-ci et Bill pria : « Père Céleste, lorsque j'ai vu les mots « Afrique du Sud » sur cette lettre, quelque chose a remué à l'intérieur de moi. Veux-Tu que j'aie tenu des réunions à Durban? Père, il y a une pauvre femme mourante qui regarde à toi comme son dernier espoir de vivre. Je te demande de guérir Florence Nightingale Shirlaw au Nom de Ton Fils Jésus. Et, Seigneur, si Tu la guéris, j'y verrai là une indication de Ta part pour que je tienne une campagne de guérison en Afrique du Sud. »

ALORS QU'IL PRÊCHAIT en Floride au mois de février 1950, Bill reçut un appel interurbain de la part de Mme Reece. Son mari, un vieil ami de Bill, avait eu une attaque cérébrale et gisait, mourant, dans un lit d'hôpital. Tout ce que Bill pouvait faire fut de prier pour son ami au téléphone, demandant à Dieu d'avoir pitié. Le jour suivant, Mme Reece rappela Bill pour lui annoncer la bonne nouvelle que pendant la nuit, la condition de son mari s'était remarquablement améliorée. Les médecins semblaient maintenant certains qu'il allait survivre. Bill remercia le Seigneur d'avoir épargné la vie de son ami.

Au mois de mars, Bill se rendit à Carlsbad, Nouveau-Mexique, pour y tenir une campagne. Après une réunion, il se tenait à l'extérieur sur le trottoir avec Billy-Paul lorsqu'ils virent M. Reece sortir de l'église. Bill s'avança pour lui dire bonjour et fut bouleversé de voir à quel point son ami avait vieilli depuis la dernière fois qu'il l'avait vu. Un de ses bras pendait inutilement le long de son corps et l'autre ne bougeait qu'avec difficulté. Sa femme et son chauffeur devaient l'aider à marcher.

« Frère Branham », dit-il, avec des mots lents et mal articulés : « la nuit dernière, ma carte de prière était si proche. Vous avez appelé les numéros 25 à 35 et mon numéro était 36. Oh, si j'avais seulement pu avoir une place dans la ligne de prière... »

« Frère Reece, juste le fait d'être dans la ligne de prière ne vous aurait pas guéri. »

« Je le sais, Frère Branham. Mais je veux savoir ce que j'ai fait pour mériter ceci. Si j'ai fait quoi que ce soit de mal, Dieu sait que j'en suis désolé. Je suis reconnaissant d'être encore en vie, mais pourquoi aurais-je à vivre le reste de mes jours ainsi? »

« Bien, Frère Reece, je ne sais pas pourquoi ces choses se produisent. Ce n'est pas de votre faute. Pendant les réunions, je choisis les numéros au hasard afin que tout le monde ait la même chance. Si Dieu avait voulu... »

« C'est juste, Frère Branham. Ce n'est pas de votre faute. Je vais suivre vos réunions et continuer d'essayer jusqu'à ce que Dieu me montre si je vais être guéri ou non. »

Bill regarda avec pitié son ami tout décrépité qui était vêtu d'un costume bleu et d'une cravate rouge. M. Reece était si voulté et instable que sa femme et son chauffeur devaient l'aider à se tenir debout. Soudainement, Bill vit un palmier apparaître entre eux. Il vit un autre M. Reece apparaître, portant un costume brun, une chemise blanche et une cravate brune, se tenant fort et droit sous le palmier, levant les deux bras au-dessus de sa tête en louant Dieu. Pendant que la vision disparaissait, Bill dit : « Frère Reece, ainsi dit le Seigneur, "Vous serez guéri." Je ne sais pas où, mais je sais que ce ne sera pas ici parce qu'il n'y a pas de palmiers dans les environs. Un jour, vous vous tiendrez sous un palmier, portant un costume brun, une chemise blanche et une cravate brune. Vous allez me voir et alors vous serez guéri. Je ne sais pas si cela se produira cette année, l'an prochain ou dans dix ans. Mais souvenez-vous, Frère Reece, c'est le "ainsi dit le Seigneur". »

LE 6 AVRIL 1950, William Branham, Ern Baxter, Jack Moore, Gordon Lindsay et Howard Branham s'envolèrent pour Londres, Angleterre. Pour Bill, cette façon semblait appropriée pour fêter ses 41 ans ; étendant ses ailes et s'élançant dans un ministère international. Lorsque l'avion atterrit à Londres, la première surprise de Bill fut la foule qui l'y attendait pour l'accueillir. Il ne tiendrait pourtant pas de réunions dans les Îles Britanniques ; ceci n'était qu'une brève escale sur sa route pour la Finlande afin de prier pour le Roi George VI d'Angleterre.

Pendant que le groupe Branham se frayait un chemin à travers la foule, Bill entendit son nom appelé dans les haut-parleurs de l'aéroport. Ern Baxter se porta volontaire pour aller voir ce qui en était.

Dix minutes plus tard, Ern Baxter revint avec une autre surprise. « Frère Branham, vous ne croirez jamais cela mais cette femme d'Afrique du Sud, Florence Nightingale Shirlaw, a appris que vous atterrissez ici et dans un effort final pour que vous priiez pour elle en personne, elle a pris le risque de venir jusqu'ici. Son avion est arrivé seulement quelques minutes avant le vôtre. L'avion est juste là et elle est encore à bord. » Ern Baxter désigna l'avion stationné de l'autre côté de la piste. « Frère Branham, Mme Shirlaw veut que vous veniez prier pour elle immédiatement. Elle pense qu'elle est en train de mourir. »

Bill évalua la situation, incertain. Il y avait des milliers de gens se tenant entre lui et Florence Shirlaw. Se tournant vers l'un des ministres hôtes, un évêque anglican, Bill suggéra : « Pourquoi n'iriez-vous pas reconduire Mme Shirlaw chez-vous? Je vais aller au Palais de Buckingham prier pour le roi, puis je passerai à votre presbytère prier pour elle. Vous pourrez m'appeler à l'Hôtel Piccadilly pour me dire vers quelle heure passer. »

« Mais, Frère Branham, protesta l'évêque, elle ne vivra peut-être pas si longtemps. »

« Je ne peux pas me rendre là-bas, vous pouvez le constater par la taille de la foule. »

L'évêque acquiesça. « D'accord, si c'est le mieux que l'on puisse faire. Vous avez raison, vous ne pouvez pas traverser la foule jusqu'à son avion. »

La journée s'avéra plus longue que ce que Bill avait estimé. Après avoir prié pour le roi au Palais de Buckingham,⁸⁶ les hôtes de Bill l'amènèrent à la maison historique de John Wesley, l'évangéliste renommé du 18^e siècle qui avait fondé l'église méthodiste. Bill s'agenouilla et pria dans la pièce où le grand homme avait lui-même prié à cinq heures tous les matins qu'il était à la maison. Puis Bill revêtit la cape de Wesley, entra dans son église et se tint derrière sa chaire. Bill pensa à comment Wesley avait prêché un message de sanctification, mettant l'emphase sur le fait que les gens devaient non seulement accepter Jésus comme leur Sauveur mais qu'ils devaient aussi vivre des vies saintes. Il pensa à quel point Dieu avait utilisé John Wesley pour entamer un réveil qui avait balayé l'Angleterre et atteint aussi plusieurs parties du monde chrétien. Bill se demanda ce que l'histoire allait dire à propos du réveil qui s'étendait à partir de son propre ministère.

Plus tard ce jour-là, ses hôtes l'amènèrent à l'Abbaye de Westminster où un grand groupe de ministres attendait pour le rencontrer. Il était deux heures du matin lorsqu'ils retournèrent à l'Hôtel Piccadilly.

Le matin suivant, il faisait chaud, malgré le brouillard d'avril. Bill et son groupe prirent le taxi jusqu'à la demeure de l'évêque. Il vivait dans un magnifique presbytère adjoint à une grosse église anglicane. L'évêque les rencontra à la porte et les guida dans un escalier circulaire qui montait à l'étage.

Lorsque Bill vit Florence Nightingale Shirlaw, il en fut momentanément bouche bée. Même s'il avait vu une photo de sa condition, cette photographie ne l'avait pas préparé à la terrible réalité. Bill la fixait, horrifié. Florence Shirlaw était couchée sur le dos, bordée d'un drap blanc qui lui donnait l'air d'une momie égyptienne. Ses joues étaient creuses, ses yeux enfoncés dans leurs orbites. Bill pouvait voir la forme de ses dents à travers la peau tendue de son visage. La pauvre femme avait l'air de peser environ 50 livres [23 kg]. Bill se souvint de Georgie Carter qui avait aussi pesé 50 livres [23 kg] avant que le Seigneur la guérisse de la tuberculose. Mais même Georgie n'avait pas eu l'air aussi émacié. Georgie Carter était une petite femme ; Florence Nightingale Shirlaw mesurait près de six pieds [1,8 m].

Le médecin de Mme Shirlaw se tenait près de la porte. Bill retrouva sa voix et demanda tranquillement : « A-t-elle une chance de survivre? »

⁸⁶ Le Roi George VI souffrait de la maladie de Buerger, un type douloureux d'artériosclérose qui restreignait le flot sanguin de ses jambes et de ses pieds. Après que William Branham eut prié pour lui, la condition du roi s'améliora tellement que, pour la première fois en plusieurs mois, il fut en mesure de faire des apparitions publiques.

Le médecin secoua la tête. « Pas une seule chance. Elle n'a pas mangé de nourriture solide depuis deux mois. Elle est maintenant si maigre que les veines de ses bras et de ses jambes se sont affaissées et on ne peut plus y entrer une aiguille pour la nourrir. »

« Oh, c'est dommage », murmura Bill. Il s'approcha du lit et dit : « Bonjour, Mme Shirlaw. Je suis Frère Branham. »

Ses yeux s'ouvrirent et ses lèvres bougèrent mais Bill ne pouvait entendre son murmure. L'infirmière se pencha au-dessus d'elle pour l'écouter puis dit : « Frère Branham, elle veut vous serrer la main. »

L'infirmière retira la main de la patiente de dessous le drap et la plaça dans la main de Bill. Sa main était aussi froide que la mort. La peau était tellement tirée autour des os que Bill avait l'impression de tenir la main d'un squelette.

« Frère Branham, dit l'infirmière, Florence a suivi votre ministère attentivement. Elle a tellement prié et désiré vous voir, croyant que si elle pouvait simplement être près de vous, Jésus-Christ la guérirait. Mais j'ai peur qu'elle ait maintenant abandonné tout espoir. Je crois qu'elle va mourir dès maintenant, Frère Branham, parce qu'elle voulait vous voir avant de mourir. »

Les larmes coulaient le long des joues de la mourante alors qu'elle murmurait quelque chose. Bill se demanda où elle pouvait trouver assez d'humidité pour pleurer.

« Elle veut que vous voyiez son corps », dit l'infirmière.

Lorsqu'ils retirèrent le drap, Bill sentit une autre vague de sympathie l'envahir, de même qu'une certaine nausée. Ses bras et ses jambes, qui n'étaient pas plus gros que les os, étaient marqués de stries d'un bleu profond là où les veines s'étaient affaissées. Sa poitrine et son estomac étaient creux et ses côtes ressortaient de sa peau. La peau s'était même formée autour de l'articulation de la hanche. Elle avait l'air d'un squelette vivant.

Encore une fois, Florence bougea les lèvres. L'infirmière se pencha pour comprendre les sons qu'émettait sa patiente puis répéta ses mots : « Dis à Frère Branham qu'il demande à Dieu de me laisser mourir. »

Bill sentit son cœur se déchirer. « Prions », dit-il.

Gordon Lindsay, Ern Baxter, Jack Moore, trois ministres anglais, deux infirmières et un médecin se rassemblèrent autour du lit de Florence Shirlaw. Bill se mit à prier la prière du Seigneur : « Notre Père qui est aux cieux, que ton Nom soit sanctifié... » Pendant que Bill priait, une colombe se posa sur le rebord de la fenêtre juste derrière sa tête. Elle se balançait sans arrêt d'avant à arrière, roucoulant : « Coo, coo, coo. » Terminant la prière du Seigneur, Bill continua : « Dieu Tout-Puissant, je Te prie que Ta bénédiction repose sur cette pauvre femme mourante. Je ne peux Te demander sa mort alors qu'elle a tellement prié pour sa vie. Aie pitié d'elle, Père. Je Te demande ceci au Nom de ton Fils, Jésus-Christ. Amen. »

Bill entendit le battement des ailes de la colombe qui s'envolait. Lorsqu'il ouvrit les yeux, il réalisa que les ministres n'avaient pas prié mais avaient observé l'oiseau.

« Avez-vous remarqué la colombe? » demanda l'un des ministres.

Ouvrant la bouche pour dire « oui », Bill fut stupéfait de s'entendre proclamer : « Ainsi dit le Seigneur : “Cette femme ne mourra pas, elle vivra!” »

Toutes les personnes dans la pièce eurent l'air abasourdi. Cela semblait tellement impossible.

« Frère Branham, en êtes-vous certain? » questionna Ern Baxter.

« Je n'avais pas l'intention de dire cela », répliqua Bill. « Ce n'est pas moi qui ai parlé ; c'était Lui. Et c'est pour cette raison que cela s'accomplira. Et lorsque cela se produira, je vais le prendre comme un signe que je suis sensé aller à Durban, Afrique du Sud. »

Chapitre 48

Résurrection d'un garçon mort selon une vision

1950

WILLIAM BRANHAM atterrit à Helsinki, Finlande, le 14 avril 1950. Un groupe de ministres s'était rassemblé pour l'accueillir, incluant le Pasteur Manninen qui avait envoyé à Bill la première invitation et Mme May Isaacson, une Finlando-Américaine qui allait être l'interprète de Bill.

Les réunions commencèrent ce soir-là dans le plus grand auditorium d'Helsinki, le Messuhalli Hall, qui pouvait asseoir 25 000 personnes. La première soirée, seulement 7 000 personnes assistèrent au service. Toutefois, le don de discernement fit une telle impression sur la foule que le soir suivant, de bouche à oreille seulement, l'assistance tripla.

Bill fut étonné de constater à quel point la Finlande était différente de l'Amérique. La deuxième guerre mondiale s'était terminée cinq ans auparavant, mais l'économie finlandaise ne s'en était pas encore remise. Les gens étaient pauvres. Les denrées étaient rares. Encore plus évident que le reste était l'absence d'automobiles. Même si 20 000 personnes remplissaient le Messuhalli Hall, Bill compta seulement dix automobiles à l'extérieur. Les gens venaient à pied ou à bicyclette.

Malheureusement, au lieu de pouvoir continuer les réunions à Helsinki consécutivement, il y eut une période de cinq jours pendant laquelle le Hall ne pouvait pas être utilisé, ayant été loué par un autre groupe. Pendant cet intervalle, une vieille locomotive à vapeur amena le groupe Branham à 220 milles [355 km] vers le nord, à Kuopio, une autre grande ville finlandaise non loin du cercle polaire arctique.

Le vendredi 21 avril, la deuxième journée de Bill à Kuopio, les ministres locaux qui parrainaient sa campagne amenèrent Bill à un restaurant sur le sommet du Mont Puijo. À cause de la dure bataille spirituelle qu'il avait combattue la veille lors de son premier service à Kuopio, Bill jeûnait afin d'amener son corps dans une communion spirituelle plus proche de Dieu pour la réunion du soir. Grâce à son interprète, May Isaacson, Bill avait très peu de difficulté à comprendre et à parler aux 30 ministres assis autour de la table de banquet. Le gouverneur en chef de Kuopio était aussi présent, de même que d'autres officiers civiques importants.

Gordon Lindsay le pressa : « Allez, Frère Branham, mangez un peu. »

« Non, Frère Lindsay, je ne veux pas manger avant six heures [18 h]. Mais je vais vous dire ceci ; quelque chose est sur le point de se produire. Je ne sais quoi, mais je le sens dans mon esprit ; quelque chose de spirituel va prendre place. »

Le déjeuner se termina à 3 h de l'après-midi [15 h]. Avant de prendre la route pour Kuopio, Bill et quelques ministres montèrent les marches jusqu'à un observatoire pour admirer le paysage environnant. Près de la ville, ils pouvaient voir plusieurs lacs et forêts de pins qui s'étendaient à l'horizon. Regardant en bas, Bill vit du remue-ménage se produire au pied de la montagne. Une auto semblait être dans le fossé. Des gens couraient autour de l'auto dans toutes les directions, mais Bill était trop loin pour voir ce qui se passait. De son nid d'aigle, les gens avaient l'air de fourmis courant autour d'un jouet.

Il n'y avait que deux autos au sommet du Mont Puijo. La plupart des ministres étaient venus en taxis tirés par des chevaux. Bill monta dans une des automobiles avec Gordon Lindsay, Jack Moore, May Isaacson et le pasteur finlandais Vilho Soininen. Il leur fallut presque 20 minutes pour descendre la route sinueuse jusqu'au pied de la montagne. Lorsqu'ils arrivèrent au lieu de l'accident, l'auto que Bill avait vue dans le fossé n'était plus là. De l'autre côté de la rue, une foule s'était rassemblée autour d'une petite forme étendue dans l'herbe.

« On dirait qu'il y a eu un accident », dit le Pasteur Soininen. « Nous pourrions peut-être leur apporter de l'aide. » Arrêtant la voiture, Vilho Soininen sortit pour aller voir ce qui s'était passé. Mme Isaacson le suivit. À leur retour, Mme Isaacson leur raconta l'histoire. Deux petits garçons avaient été frappés par une automobile alors qu'ils revenaient de l'école. Comme il y avait si peu d'autos en Finlande, les garçons n'étaient pas habitués à la circulation à grande vitesse. Ils n'avaient pas fait attention en traversant la rue et une automobile Ford 1938 les avait surpris en descendant la colline. Les deux garçons s'étaient séparés, l'un allant au nord et l'autre au sud. Essayant de les éviter, le conducteur fit une embardée vers le nord en tentant d'appuyer sur ses freins. Malheureusement, son pied manqua la pédale de frein et il appuya sur l'accélérateur.

Les deux gamins n'avaient eu aucune chance de s'en sortir indemnes. Le garçon courant vers le sud avait été frappé par le devant de l'auto, propulsé dans les airs pour se fracasser la tête contre un arbre. Même s'il était sérieusement blessé, il était toujours en vie et ils l'avaient emmené à l'hôpital dans l'automobile. Le deuxième garçon, courant vers le nord, n'avait pas été aussi chanceux. L'auto l'avait frappé de plein fouet, de telle façon qu'il avait roulé sous les pneus et avait été projeté dans les airs pour retomber sur le dos. Il était mort sur le champ.

La loi finlandaise ne permettait pas que le corps du garçon soit déplacé sans la permission des parents ; alors quelqu'un était allé les chercher à leur travail dans les champs. La foule flânait maintenant en attendant leur arrivée.

Lindsay et Moore sortirent de l'auto pour jeter un coup d'œil au gamin. Ils revinrent à l'auto drôlement secoués. Jack Moore dit : « Je n'ai jamais vu un garçon si mutilé. Je ne peux m'empêcher de penser, et si c'était mon garçon ? Frère Branham, vous devriez aller jeter un coup d'œil. »

Bill pensa à son propre fils, Billy Paul, qui avait maintenant 14 ans. Et si un télégramme lui arrivait d'outre-mer lui annonçant que son fils avait été tué dans un accident d'auto? Cette pensée lui fit réaliser ce que la pauvre maman finlandaise allait ressentir lorsqu'elle verrait son enfant chéri étendu froid et rigide sur le sol, un manteau sur le visage. Bill sortit de l'auto et marcha jusqu'au groupe rassemblé autour du petit garçon mort. Lorsque la foule le vit, les gens se mirent à murmurer entre eux.

Mme Isaacson dit à Bill : « N'est-ce pas terrible? Les gens disent : "Voici ce faiseur de miracles d'Amérique. Je me demande ce qu'il va faire à propos de ce cas." »

Bill écarta le commentaire, le considérant sans importance. « Ils ne comprennent pas, c'est tout. »

Un grand nombre de femmes, vêtues de longues jupes épaisses et portant de grosses bottes de travail laissaient libre cours à leur émotion. Un homme s'agenouilla et retira le manteau qui couvrait le gamin. L'enfant avait l'air d'avoir environ de huit à dix ans. Son visage était ensanglanté et couvert de bleus. Sa bouche était ouverte et sa langue pendait. Ses yeux avaient roulé dans leurs orbites et on n'en voyait que le blanc. Il portait le costume finlandais typique, une culotte qui lui allait à mi mollet et d'épais bas blancs côtelés. L'accident lui avait fait perdre un soulier et on pouvait voir ses orteils par le trou à l'extrémité de son bas.

C'était un spectacle pitoyable, spécialement pour Lindsay et Moore qui avaient tous deux des garçons de cet âge. Gordon Lindsay était secoué de sanglots. Bill avait la gorge nouée. Il se retourna et se mit à marcher vers l'auto. Soudainement, il sentit une main le retenir. Bill s'arrêta et se retourna pour voir qui c'était. Étrangement, il n'y avait personne qui se tenait assez près de lui pour le toucher. Il fit un autre pas vers l'auto. Encore une fois, la main invisible le retint. Lorsque Bill se retourna vers la victime de l'accident, la main le lâcha. Bill pouvait maintenant entendre le sifflement du vent comme un tourbillon. L'ange du Seigneur était proche. Bill réalisa qu'il devait y avoir quelque chose de particulier à propos de l'accident. Il regarda le petit garçon de nouveau. Il lui semblait qu'il l'avait déjà vu quelque part. Bill se tourna vers Mme Isaacson. « Demandez à ces ministres si ce garçon était dans la ligne de prière hier soir. »

Aucun des ministres ne reconnut le gamin.

« J'ai déjà vu ce garçon quelque part, mais je ne peux me rappeler à quel endroit. » Pendant que Bill fouillait dans sa mémoire, ses yeux se posèrent sur de longs rochers superposés les uns sur les autres. Cela le frappa comme la foudre. Il savait maintenant où il avait vu cet enfant auparavant. Tremblant d'excitation, il appela ses compagnons : « Frère Moore, Frère Lindsay, vous souvenez-vous de cette vision que je vous ai racontée en Amérique à propos d'un petit garçon qui ressuscitait des morts? Ouvrez vos Bibles et lisez-moi ce qui est écrit à ce sujet sur la page de garde. »

Jack Moore ouvrit sa Bible et lut rapidement ce qu'il y avait écrit deux ans auparavant... « Cheveux bruns, yeux bruns... entre huit et dix ans... pauvrement vêtu de vêtements ayant l'air étrangers... défiguré par un accident... un pays avec de grandes plaques rocheuses superposées les

unes sur les autres... de grands pins... Frère Branham, ça correspond exactement à la description. »

« C'est lui », affirma Bill. Son cœur battait d'excitation alors qu'il se souvenait de la vision. « Et ainsi dit le Seigneur, "Ce garçon reviendra à la vie." »

Gordon Lindsay ne pouvait y croire. « Vous voulez dire que ce garçon mutilé va respirer de nouveau? Comment cela pourrait-il se produire? »

Bill se sentait plein de confiance. Peu lui importait que le garçon soit mort depuis plus d'une demi-heure ; les visions ne faillaient jamais. Il déclara : « Si ce gamin n'est pas vivant dans les minutes qui vont suivre, vous pourrez épingler une pancarte sur mon dos qui dit que je suis un faux prophète. Maintenant, essayez de voir si vous pouvez calmer ces femmes. »

Pendant que Mme Isaacson demandait aux femmes d'essayer de se contrôler, Bill s'agenouilla près du garçon mort, faisant bien attention de faire exactement ce qu'il avait vu dans la vision. Il pria : « Père Céleste, je me souviens lorsque ton Fils a dit à ses disciples, "*Guérissez les malades, purifiez les lépreux, ressuscitez les morts, chassez les démons. Vous avez reçu gratuitement, donnez gratuitement.*"⁸⁷ Il y a deux ans, Tu m'as montré ce moment par vision. Agissant selon Ta Parole, Ta Parole écrite comme Ta Parole parlée par vision, je dis à la Mort, "Tu ne peux plus retenir cet enfant. Laisse-le revenir. Au Nom de Jésus-Christ." »

Quelque part le long de ce mystérieux voyage au-delà de cette vie, une âme s'arrêta et rebroussa chemin. La poitrine du gamin se souleva comme si ses poumons s'étaient remplis d'air. Ses paupières battirent puis ses yeux s'ouvrirent pour regarder le monde à nouveau. Il tourna la tête.

Cela changea les pleurs des femmes en cris stridents d'étonnement. Quelques minutes plus tard, le garçon était assis pour qu'on l'examine. Pas un seul os de son corps n'était brisé. Au-delà des bleus et cicatrices superficielles, le gamin semblait en parfait état.

LES NOUVELLES de ce miracle se répandirent dans la province de Kuopio comme un feu de forêt dévorant tout sur son passage. Ce soir-là, l'auditorium de Kuopio était rempli à pleine capacité. La foi des gens était à son comble et les miracles abondèrent. Le soir suivant, il y avait tellement de gens voulant assister aux réunions que l'immense bâtiment ne put les contenir tous. Les portes durent être verrouillées de bonne heure, laissant des milliers de gens dans la rue. Le gouvernement finlandais demanda même à la Garde nationale d'aider à maintenir l'ordre.

Après la réunion, Bill s'apprêtait à entrer dans son hôtel lorsqu'un couple finlandais attendant aux portes se jeta sur lui, parlant si vite que même Mme Isaacson ne put les comprendre. Ils étaient complètement frénétiques, surtout la jeune femme qui était accrochée à Bill comme si sa vie en dépendait. Lindsay, Baxter et Moore durent littéralement arracher Bill des mains de ces gens pour le conduire à l'hôtel en toute sécurité. Bill en perdit presque son manteau.

⁸⁷ Matthieu 10:8

Mme Isaacson resta pour découvrir ce que le couple voulait. Dix minutes plus tard, elle monta à la chambre de Bill pour le lui dire. « Ce sont les parents du deuxième petit garçon qui était dans l'accident de l'autre jour. Leur fils est toujours dans le coma et les médecins ne pensent pas qu'il va survivre. Les parents veulent que vous alliez à l'hôpital prier pour lui. »

« Vous ne pouvez certainement pas faire ça, Frère Branham », dit Ern Baxter. « Cela a toujours été notre règle depuis que Frère Bosworth et moi-même avons commencé à organiser vos réunions. Si vous allez prier pour une personne à l'hôpital, les journaux vont faire circuler la nouvelle et vous allez être inondé d'autres requêtes de gens désespérés voulant que vous alliez prier pour eux à l'hôpital ou chez eux. Comme vous ne pourrez pas prier pour tous ces gens, cela causerait du ressentiment et porterait dommage aux réunions. Non, aussi désolé que je puisse être pour cette pauvre mère, je crois que notre politique est sage : ils doivent amener les malades et les affligés aux réunions où tout le monde a la même chance de recevoir la prière. »

Bill acquiesça tristement mais ajouta : « Je voudrais au moins leur parler et leur expliquer. Faites-les monter. »

La mère et le père avaient l'air d'être dans le début vingtaine. Il était facile de voir à leurs vêtements qu'ils étaient pauvres. La mère, pleurant toujours, répéta sa requête avec agitation. Mme Isaacson traduisit : « Venez guérir notre bébé. Il est toujours inconscient et les médecins disent qu'il va mourir. »

Bill dit : « Je suis désolé mais je ne peux pas guérir votre bébé. »

« Vous avez guéri l'autre garçon. »

« Non, Jésus-Christ l'a guéri, pas moi. Je n'avais rien à y voir. Il y a deux ans, Dieu m'a montré dans une vision que l'autre garçon ressusciterait des morts. Il ne m'a jamais rien montré à propos de votre fils. »

« Alors voyez une vision de notre fils. »

Bill secoua la tête. « Je ne peux pas décider d'avoir une vision. Je ne peux les voir que lorsque Dieu me le permet. Mais je vais prier pour que Dieu guérisse votre fils. Néanmoins, le fait qu'il vive ou qu'il meurt ne dépend que de Dieu et de votre foi. Êtes-vous chrétiens? »

Aucun des deux n'était chrétien. Bill leur expliqua l'évangile en des termes simples. « Vous savez, vous vous attendez à beaucoup en demandant à Dieu de guérir votre fils alors que vous ne Lui avez pas donné vos vies. Pensez à cela - si votre fils meurt, Dieu va le prendre au ciel avec Lui parce qu'il est trop jeune pour être responsable pour sa vie. Mais si vous mourez pécheurs, vous ne pourrez jamais le revoir. Mais si vous acceptez Jésus-Christ comme votre Sauveur, alors même si votre fils meurt, vous allez le revoir de nouveau dans le ciel parce que c'est là que vont les chrétiens lorsqu'ils meurent. Pourquoi ne donnez-vous pas vos vies à Jésus-Christ dès maintenant? Une fois que vous êtes chrétiens, vous pouvez aller vers Dieu avec confiance et Lui demander de guérir votre fils. Peut-être Dieu l'épargnera-t-il? »

Cela semblait être un marché auquel ils n'avaient rien à perdre. Ils s'agenouillèrent sur le plancher et Bill guida le couple en une simple prière qui demandait à Jésus-Christ d'être le

Seigneur de leur vie. Aussitôt qu'ils eurent terminé, la mère sauta sur ses pieds en babillant hystériquement. « Maintenant, ayez une vision de notre fils. »

« Je vous l'ai dit, je ne peux pas forcer Dieu à me montrer une vision. S'Il ne m'en montre pas, Il ne m'en montre pas. S'Il le fait, je vais vous appeler à l'instant. Laissez-moi un numéro de téléphone où je peux vous joindre. »

Cela n'était pas assez pour la mère désespérée. Le jour suivant, dimanche le 23 avril, elle appela à l'hôtel à toutes les 15 minutes, demandant à Mme Isaacson : « A-t-il eu une vision? »

LES NOUVELLES de la résurrection du garçon s'étaient répandues à travers chaque lac et rivière du nord de la Finlande jusqu'à ce qu'elles atteignent la région reculée de Laplander. Des gens des quatre coins de la province arrivaient à Kuopio, remplissant l'auditorium dès le milieu de l'après-midi. Lorsqu'il fut temps pour Bill de faire son apparition, il découvrit qu'il ne pourrait pas s'approcher à plus de trois pâtés de maisons du bâtiment. Le gouverneur en chef envoya un détachement de la Garde nationale à son aide. Ces hommes formèrent une flèche humaine autour de l'évangéliste et se mirent en marche, épée en main. La foule recula d'une bonne distance.

Les gardes escortèrent Bill jusqu'au sous-sol de l'auditorium et verrouillèrent les portes derrière lui. La plus grande partie de la troupe demeura à l'extérieur pendant que quatre gardes, deux à l'avant et deux à l'arrière, restèrent avec Bill pour s'assurer qu'il se rende jusqu'à la plate-forme sans anicroche. Le grand sous-sol du bâtiment était vide, sauf pour quelques personnes qui attendaient d'utiliser les toilettes. On entendait la musique qui était jouée à l'étage, des paroles finlandaises chantées en clefs mineures. Sachant qu'il était bientôt temps d'y aller, Bill traversa le sous-sol pour monter l'escalier.

Il n'avait marché qu'une petite distance lorsque la porte de la salle de toilettes des femmes s'ouvrit et qu'une fille infirme en sortit à l'aide de ses béquilles. Elle avait environ dix ans. Ses cheveux tombaient en désordre sur ses épaules ; on aurait dit qu'elle les avait coupés elle-même avec des ciseaux. Sa robe pendait en lambeaux en bas des genoux. Mais ce qui arrêta Bill pour la dévisager étaient ses orthèses : elle était la fille la plus infirme qu'il ait jamais vue étant encore capable de se déplacer. Une de ses jambes était forte et en santé tandis que l'autre pendait, molle et inerte, de plusieurs pouces [cm] trop courte, soutenue par un soulier à la semelle épaisse. Sa jambe infirme était enrobée d'une grosse orthèse qui s'articulait à un harnais de métal cintré à sa taille. Il y avait autre chose que Bill ne comprenait pas : une petite corde attachée à l'extrémité de son soulier surélevé passait pardessus son épaule et était attachée au harnais derrière son dos.

Dès que la fillette vit Bill l'observer, elle baissa la tête et une larme roula sur sa joue, reluisant sous l'éclairage électrique cru des plafonniers. Bill était certain que cette fillette savait qui il était. Il avait la nette impression qu'elle voulait aller vers lui, mais qu'elle n'osait pas, de peur que ce ne soit un geste déplacé de sa part.

Les soldats qui marchaient devant Bill s'arrêtèrent pour voir pourquoi il ne suivait pas. Les deux soldats derrière lui donnèrent un petit coup de coude pour qu'il continue d'avancer. Comme

aucun des quatre soldats ne parlaient anglais, Bill leur fit signe avec sa tête et ses mains qu'il désirait attendre un moment. Lorsque la petite fille le regarda de nouveau, Bill lui fit signe de s'approcher. Elle boitilla jusqu'à lui. Bill comprenait maintenant à quoi servait la cordelette tendue entre son épaule et ses orteils : elle plantait d'abord ses deux béquilles devant elle puis, s'appuyant sur celles-ci, elle relevait son épaule pour tendre la cordelette et faisait avancer sa jambe infirme. C'était un principe laborieux mais ça fonctionnait. Bill sentit son cœur fondre de pitié.

Lorsque la petite infirme arriva jusqu'à lui, elle prit le rebord du veston de Bill, le releva jusqu'à son petit visage, l'embrassa puis le laissa retomber. Des larmes coulaient de ses yeux bleus. Penchant la tête et relevant sa jupe en lambeaux, elle lui fit une révérence maladroite et dit « merci » en finlandais.

Bill vit une ombre au-dessus de sa tête qui se transforma en image de la même petite fille, mais marchant dans les airs sur deux bonnes jambes. « Ma chérie, dit-il tout excité, tu peux enlever ces orthèses maintenant. Dieu t'a guérie. »

Bien sûr, elle ne comprenait pas l'anglais et comme il n'y avait personne pour traduire, ces mots lui étaient inutiles. Les gardes derrière lui décidèrent qu'il prenait trop de temps et commencèrent à le forcer à marcher vers l'escalier. Impuissant, Bill pensa : « Oh, Dieu, sûrement qu'elle comprendra un jour. »

Ce soir-là, lorsque ces robustes Laplandais virent le don de discernement prouver que Jésus-Christ était vivant, des centaines de gens n'eurent pas besoin de s'avancer dans la ligne de prière pour recevoir leur guérison. Du haut de l'estrade, Bill pouvait les voir lancer leurs béquilles et se lever de leur chaise roulante.

Lorsque Bill eut terminé de prier pour le deuxième groupe qui avait des cartes de prière, Howard mit la main sur l'épaule de son frère : « C'est probablement assez pour la soirée, Bill. Il reste encore plusieurs réunions à ce voyage et on ne voudrait pas que tu t'épuises. »

« J'ai encore des forces, Howard. Appelons dix autres numéros, en commençant par le numéro 45. »

Pendant que Howard assemblait les dix derniers patients en une ligne de prière, Bill fit dos à la foule pour boire un verre d'eau. Il entendit des cliquetis venant de derrière lui. En se retournant, il vit la même fillette infirme à laquelle il avait parlé au sous-sol un peu plus tôt. Elle essayait maintenant de monter les marches de l'estrade. Son numéro de carte de prière était 45.

Le cœur de Bill se remplit de joie. Il se tourna vers Mme Isaacson et dit : « Je veux que vous répétiez exactement ce que je dirai, même si vous ne comprenez pas pourquoi. » Tout en boitillant vers lui, la petite fille lui sourit. Il lui manquait une dent à l'avant. Bill dit : « Tu es la petite fille que j'ai rencontrée au sous-sol avant la réunion, n'est-ce pas? »

« Oui », répondit-elle. « Mon nom est Veera Ihalainen. Je suis une orpheline de guerre. Mes parents furent tués par les Russes. J'habite maintenant dans une tente à Kuopio. Pensez-vous que Jésus va me guérir? »

« Jésus t'a déjà guérie, ma chérie. Il t'a guérie au sous-sol avant la réunion. Va t'asseoir là et demande à quelqu'un de t'aider à enlever tes orthèses, puis reviens me voir. »

Pendant qu'un ministre finlandais enlevait les orthèses de Veera, Bill se mit à parler au patient suivant. Soudainement, un cri perçant se fit entendre et Veera arriva en hurlant, tenant une béquille dans sa main et ses orthèses dans l'autre, courant pieds nus sur la plate-forme en bois, sautillant comme un jeune renne. Bill joignit sa propre voix à l'harmonie de louanges qui s'élevaient de l'auditoire.

Après le service, Howard aida Bill à retourner à l'hôtel. Pendant qu'ils marchaient dans le hall, Howard bavardait de tout et de rien, essayant de ramener son frère de l'onction au monde physique. « Bill, te souviens-tu lorsqu'on était à Prince Albert et que tu as mangé ces horribles bonbons durs canadiens? »

« Uh-huh. »

« Si tu pensais que ces bonbons étaient mauvais, tu devrais goûter ces friandises finlandaises. J'imagine que le sucre, comme toutes les autres denrées, est plutôt rare ici alors ils font les bonbons avec de l'amidon. Tiens, goûte donc ces deux-là. » Howard mit deux bonbons dans la main de son frère mais Bill ne les mangea pas.

En quittant l'ascenseur, ils passèrent devant l'unique téléphone de l'étage. C'était un téléphone ancien, avec un micro en forme de cloche fixé solidement à une boîte de bois, une manivelle pour appeler l'opératrice et un écouteur qui avait l'air d'une cloche au bout d'une corde.

« Vous savez, commenta Mme Isaacson, le second garçon de l'accident est toujours dans le coma. Toute la journée aujourd'hui, la mère a téléphoné à l'hôtel, à toutes les quinze minutes, pour savoir si vous aviez eu une vision. Si elle rappelle encore comme cela demain, elle va me rendre folle. » Mme Isaacson déverrouilla la porte de sa chambre.

« Le Seigneur ne m'a encore rien montré à propos de lui », dit Bill alors qu'il déverrouillait sa porte et entra dans sa chambre.

Posant sa Bible et ses deux bonbons sur une table antique au-dessus de marbre, Bill marcha jusqu'à la fenêtre. Il regarda à l'est vers la Russie. Même s'il était près de minuit, le ciel ressemblait plutôt à un crépuscule en Indiana ; il faisait encore assez clair pour lire un journal. C'était le pays du soleil de minuit, si près du cercle polaire arctique que le trajet du soleil en avril ne touchait que brièvement à l'horizon avant de reprendre son cours pour une autre journée. Les rues étaient bondées de gens qui revenaient de l'auditorium en parlant. Il ne faisait aucun doute qu'ils parlaient des choses merveilleuses dont ils avaient été témoins pendant la réunion. Puis, Bill vit avec étonnement un groupe de soldats finlandais donner l'accolade à un groupe de soldats russes. Bill pensa : « Ce qui peut pousser un Finlandais à mettre son bras autour d'un Russe est assez puissant pour régler toutes les guerres du monde. Jésus-Christ est la réponse, oui Monsieur. »

Bill leva ses bras et adora : « Père Céleste, Tu es si merveilleux. Combien je t'aime pour avoir guéri cette orpheline infirme ce soir. Oh, Grand Jéhovah, comme Tu es merveilleux. Un jour Tu vas briser ces cieux de l'Est et descendre dans la gloire. Des milliers de ces Finlandais vont

s'avancer dans la vie éternelle à cause des décisions qu'ils ont prises ce soir. Oh, Jésus-Christ, mon Maître et mon Seigneur, comme je T'adore, comme j'apprécie travailler pour Toi. »

Un tintement se fit entendre derrière lui. Bill se retourna et fut surpris de voir l'ange du Seigneur se tenir près de la table antique. L'ange était toujours pareil ; grand, les épaules larges, imberbe, la peau olivâtre, d'épais cheveux noirs tombant sur ses épaules et portant une tunique blanche qui ne couvrait pas totalement ses pieds nus. Comme toujours, il avait l'air sévère. Au-dessus de l'ange tournoyait cette lumière qui l'accompagnait toujours. Les bras de l'ange étaient croisés, comme d'habitude, mais il venait probablement tout juste de les croiser puisque sur la table se trouvait un vase en verre qui n'était pas là auparavant. Le son que Bill avait entendu était probablement celui du vase lorsque l'ange l'avait déposé sur la surface en marbre. Bill savait que ceci n'était pas une vision ; l'ange et le vase étaient aussi substantiels que lui-même. Si Bill avait osé, il aurait pu étendre la main et les toucher physiquement.

Mais il ne l'osa pas.

Dans le vase se trouvait deux jonquilles, l'une penchée vers le sud, l'autre vers le nord. L'ange regarda les fleurs et demanda : « *De quelle sorte de fleurs s'agit-il?* »

« Elles me semblent être des fleurs de Pâques », répondit Bill.

« *Ces deux fleurs représentent les deux garçons qui étaient impliqués dans l'accident d'il y a trois jours. Le garçon qui est tombé vers le nord est mort instantanément mais sa vie lui fut redonnée. Le garçon qui fut projeté vers le sud est en train de mourir.* »

Pendant que Bill regardait, la fleur penchée vers le nord tomba sur la table pendant que la fleur penchée vers le sud descendait lentement, comme la trotteuse d'une horloge, tombant un peu plus à chaque tic.

L'ange demanda : « *Qu'est-ce que ton frère t'a donné?* »

« Deux bonbons. »

« *Mange-les.* »

Les deux bonbons étaient de part et d'autre du vase, en ligne avec les fleurs. Bill prit celui qui était au nord et le mit dans sa bouche. Il goûtait bon. Pendant que Bill mangeait le bonbon, la jonquille qui était tombée sur la table se retrouva soudainement toute droite dans le vase. Mais la fleur au sud continuait à descendre lentement, *tic, tac, tic, tac.*

« *Maintenant, mange l'autre bonbon.* » lui ordonna l'ange.

Mettant l'autre bonbon dans sa bouche, Bill commença à le croquer. Il goûtait terriblement mauvais. Il était tellement amer et pâteux que Bill le cracha dans sa main.

L'ange l'avertit : « *Si tu ne manges pas ce bonbon, l'autre garçon va mourir.* »

La jonquille penchée vers le sud était maintenant presque tombée sur la table. Bill remit le deuxième bonbon dans sa bouche. Ça goûtait terriblement mauvais mais il le mangea quand même. Lorsqu'il l'avalait, la fleur fanée se redressa aussi droite que sa compagne. Inclinant

légèrement la tête, l'ange reprit le vase de fleurs puis se volatilisa à même le tourbillon de lumière au-dessus de sa tête et disparut.

Pendant quelques minutes, Bill demeura immobile, se sentant tout engourdi. Il tituba finalement jusque dans le corridor en criant : « Sœur Isaacson, venez vite! »

Mme Isaacson ouvrit brusquement sa porte et se précipita dans le corridor. « Frère Branham, qu'y a-t-il? Que s'est-il passé? »

« L'ange du Seigneur vient juste de me rencontrer dans ma chambre et m'a dit ce qu'il adviendrait du deuxième petit garçon de l'accident. Je veux que vous appeliez cette jeune mère et lui disiez : Ainsi dit le Seigneur : "Votre fils vivra." »

Mme Isaacson courut au bout du corridor, tourna la manivelle du téléphone et demanda à l'opératrice de rejoindre la maison des parents. Mme Isaacson parla brièvement en finlandais, écouta un moment puis raccrocha. « C'était la gardienne. Le couple est parti à l'hôpital il y a environ une demi-heure. Il semble qu'ils aient reçu un appel disant que leur fils était en train de mourir. »

« D'accord, dit Bill, alors nous appellerons à l'hôpital parce que je lui ai dit que je l'appellerais aussitôt que Dieu me montrerait quelque chose. »

Mme Isaacson rappela l'opératrice pour qu'elle établisse la communication avec l'hôpital. Peu après, elle annonçait la bonne nouvelle à la mère en finlandais. « Frère Branham a dit, Ainsi dit le Seigneur : "Votre fils vivra." »

Mme Isaacson écouta une minute, puis regarda Bill avec un sourire surpris. « La mère dit qu'elle le savait. Lorsqu'ils arrivèrent à l'hôpital, les battements de cœur de leur fils diminuaient rapidement. Puis, il y a environ cinq minutes, alors qu'ils se tenaient près du lit en attendant son dernier souffle, son cœur s'est soudainement remis à battre aussi fort que normal. Il ouvrit les yeux et leur parla. Il était cohérent et semblait bien portant. Les docteurs sont stupéfaits. Ils disent que s'il se porte aussi bien qu'il en a l'air, il pourra retourner à la maison demain matin. »

Bill hocha la tête avec satisfaction. « Dis-leur à quel point nous sommes heureux pour le petit garçon. Et rappelle-lui que ce n'était ni moi ni la vision qui a guéri son fils ; c'était sa foi dans le Seigneur Jésus-Christ qui l'a fait. »

APRÈS LA FINLANDE, le groupe Branham se rendit en Suède puis en Norvège. Le deuxième jour en Norvège, Bill se réveilla en sursaut à cinq heures du matin. L'ange du Seigneur se tenait près de son lit et le regardait. Il avait les bras croisés, comme d'habitude. La lumière surnaturelle tournoyait au-dessus de sa tête, projetant une lueur étrange, presque lugubre, sur les murs de la chambre d'hôtel.

« *Mets tes vêtements* », ordonna l'ange. Puis l'ange se fondit dans la lumière et disparut.

Bill s'habilla et attendit. Rien ne se produisit. « Qu'est-ce que cela signifie? » songea-t-il. « Je me demande ce que le Seigneur veut que je fasse. »

Comme il ne recevait pas d'instructions plus précises, Bill décida d'aller prendre une marche matinale et de prier à ce sujet. Il marcha pendant trois milles [5 km] dans la ville norvégienne et aboutit sur le bord d'une rivière.

Se blottissant sous un arbre, il relaxa et pria tandis que le soleil s'élevait de plus en plus haut dans le ciel. À neuf heures, il commença à se tracasser en songeant à l'inquiétude que les autres ressentiraient lorsqu'ils s'apercevraient qu'il n'était plus dans sa chambre. À ce moment, Bill entendit la voix de l'ange dire sévèrement : « *Lève-toi et retourne.* »

Bill marcha environ un mille [1,5 km], puis de nouveau, il entendit la voix de l'ange de façon audible : « *Tourne à droite.* » Bill tourna à droite. Après quelques pâtés de maison, l'ange dit : « *Tourne à gauche.* » Bill obéit, se demandant à quel endroit le Seigneur le dirigeait. Il aperçut ensuite le Norvégien qui avait été son interprète le soir précédent.

L'homme vit Bill aussi et se dirigea vers lui pour lui serrer la main. Le Norvégien avait un regard très surpris. « Frère Branham, c'est étrange, je... »

« Juste un moment », interrompit Bill. Une vision s'était formée entre eux. Bill vit le problème de l'homme. Puis il se vit lui-même en train de conclure le service de la veille. Dans la vision, il se vit pencher la tête, fermer les yeux et conduire l'auditoire en prière. Bill voyait maintenant quelque chose se produire dont il n'avait pas été conscient hier soir. Lorsque la vision se termina, Bill dit à l'homme : « Vous revenez de l'hôpital, n'est-ce pas? »

« Euh, oui. Comment l'avez-vous su? »

« Vous n'avez qu'un seul rein et vous vous inquiétez de le perdre. »

« C'est vrai. Je pouvais à peine me tenir debout hier. La seule chose que j'ai faite de toute ma journée fut d'aller sur l'estrade interpréter pour vous. »

Bill acquiesça. « Il y a trois ou quatre ans, vous étiez censé faire quelque chose pour le Seigneur et vous ne l'avez pas fait. N'est-ce pas juste? »

L'étonnement de l'homme parut sur chaque ride de son visage. « Frère Branham, c'est la vérité. »

« Après cela vous avez subi une chirurgie où l'on vous a enlevé un de vos reins. Depuis ce temps, cela s'est répandu dans l'autre rein et a commencé à vous inquiéter. La nuit dernière, pendant que je priais pour l'assemblée, n'avez-vous pas tenu légèrement le bord de mon veston en priant : "Guéris-moi Seigneur, s'il Te plaît?" »

L'homme leva un bras vers le ciel. « C'est juste, frère Branham. J'ai aussi demandé à Dieu de confirmer si j'étais réellement guéri. Il y a environ une demi-heure, j'ai eu ce sentiment étrange que je devrais venir ici et me tenir sur le bord de la rue. Et voilà que je vous ai rencontré! Je suis maintenant certain que Jésus-Christ m'a guéri. »

Lorsque Bill retourna à l'hôtel, Lindsay, Moore, Baxter et le pasteur hôte norvégien étaient tous prêts à prendre leur petit déjeuner. Ils marchèrent ensemble vers le centre-ville et s'arrêtèrent pour regarder la vitrine d'un magasin avant d'aller au restaurant.

Se tournant vers les autres, Bill dit : « Ainsi dit le Seigneur : “Un homme sortira d'un bâtiment et nous arrêtera. Il portera un costume foncé et un chapeau pâle. Il me demandera de monter chez lui pour prier pour sa femme malade ; seulement, je ne pourrai pas le faire parce que son heure est venue.” »

Jack Moore demanda : « Quand cela se produira-t-il? »

« Probablement sur le chemin de retour vers l'hôtel, répliqua Bill, parce que la vision a montré clairement que cela se passerait ce matin. »

Après le petit déjeuner, les cinq hommes flânaient sur le chemin de retour, faisant du lèche-vitrine, lorsqu'un homme sortit brusquement d'un magasin, excité de les voir. Grâce au pasteur norvégien qui servait d'interprète, ils apprirent qu'il vivait dans l'appartement au-dessus de son magasin et que sa femme y était au lit, mourante. L'homme supplia le « grand évangéliste américain » de venir prier pour sa femme.

Bill détestait refuser sa requête mais il devait dire non. Il savait qu'il devait obéir aux visions, qu'elles lui plaisent ou non. C'était le prix élevé qui se rattachait à son don et à son appel.

Chapitre 49

Amis et ennemis

1950

EN JUIN 1950, William Branham tenait une campagne de guérison à Lubbock, Texas, lorsqu'une autre attaque publique fut soulevée contre lui. Cette fois-ci, l'éditeur d'un journal local imprima un article cinglant, accusant Bill d'abuser de la naïveté des chrétiens à l'aide de tours et de trucs psychologiques.

Gordon Lindsay tempêta. « Avez-vous lu cet article, Frère Branham? Ils disent que vous retirez tellement d'argent de vos réunions que ça vous prend deux hommes costauds pour le transporter. Cet article est rempli de mensonges comme celui-là. Ça me met tellement en colère. Frère Branham, pourquoi n'appellez-vous pas le feu du ciel pour venir brûler cet endroit? »

Bill gloussa. « Oh, Frère Lindsay! Il semble que Jacques et Jean voulurent faire la même chose une fois lorsqu'une ville rejeta le Seigneur. Et Jésus leur dit, "*Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes animés. Car le Fils de l'homme est venu non pour perdre les hommes mais pour les sauver.*" »⁸⁸

« Je ne parlais pas des gens ; je parlais des presses qui impriment ces ordures. »

« J'essaie d'ignorer ces choses-là, Frère Lindsay. De plus, je ne ferais jamais quelque chose d'aussi radical à moins que le Seigneur me dise directement de le faire. »

Lindsay n'était pas satisfait. « Ce dont nous avons besoin aujourd'hui ce sont des prophètes comme Élie. Il n'avait pas besoin d'avoir une vision avant de faire un pas. Il monta en trombe au mont Carmel, y construisit un autel et défia ces prophètes de Baal en disant, "Venez ici et je vais vous prouver qui est le vrai Dieu." Élie marcha de long en large, ridiculisant Baal et se moquant de ces hommes : "Allez, montrez-nous ce que Baal peut faire!" Ces faux prophètes de Baal eurent l'air plutôt ridicule lorsque le feu descendit du ciel et brûla le sacrifice d'Élie, avec l'eau et tout. Élie savait où il se tenait, même sans vision. On aurait besoin de prophètes comme lui aujourd'hui. »

« Attendez une minute, Frère Lindsay », contra Bill. « Vous êtes un bon enseignant, mais vous oubliez un point important. Lorsqu'Élie eut fini de tout arranger, de dépecer les bœufs, les placer sur l'autel et verser l'eau sur le sacrifice, il dit, "Seigneur, j'ai fait toutes ces choses par Ta parole."⁸⁹ Vous voyez, le Seigneur le lui avait tout d'abord montré en vision. C'est comme ça avec

⁸⁸ Luc 9:51-56

⁸⁹ 1 Rois 18:17-40

les prophètes ; c'est toujours par vision. Même Jésus, qui était le Dieu-Prophète, dit, "Je ne fais que ce que je vois faire au Père." »⁹⁰

Lindsay le lui concéda à contrecœur, marmonnant : « Toujours est-il que j'aimerais bien voir plus de prophètes comme Élie de nos jours. »

Quelques semaines plus tard, Bill prêchait à une campagne de trois jours à Harlingen, Texas, une petite ville située à environ 20 milles [32 km] au nord de la frontière mexicaine. Il y avait beaucoup de monde à la première soirée, (environ 4 000 personnes) mais la foule semblait plutôt tranquille et contenue. Les gens n'avaient pas la même excitation ni les mêmes attentes que Bill rencontrait ailleurs. Heureusement, l'humeur sceptique n'empêcha pas le don d'opérer sur la plate-forme, toutefois, l'ange du Seigneur ne se déplaça pas dans l'auditoire comme il avait si souvent l'habitude de le faire.

L'après-midi suivant, pendant qu'il priait dans sa chambre d'hôtel, Bill reçut un appel téléphonique de son gérant. « Frère Branham, je m'appête à aller souper au centre-ville. Êtes-vous certain que vous ne voulez pas m'accompagner? »

« Non, merci Frère Baxter. Pas aujourd'hui. Je suis encore en jeûne devant le Seigneur. »

« D'accord. Voudriez-vous venir me rencontrer dans le hall dans quelques minutes? Je dois vous parler de quelque chose avant la réunion de ce soir. »

« Bien sûr, j'arrive à l'instant. »

Dans le hall, Ern Baxter exprima ses inquiétudes. « L'offrande d'hier soir était plutôt maigre et nous manquons présentement de fonds pour poursuivre cette campagne. »

« De combien d'argent manque-t-on? » demanda Bill.

« Ça nous prendrait au moins 900 \$ [630 euros] pour nous remettre à flot. »

« Je me demande pourquoi c'est comme ça », songea Bill. « Il me semble qu'une foule de cette taille pourrait donner cette somme aisément. »

« Je me suis posé la même question et c'est pourquoi je me suis informé auprès d'un pasteur local. Il y a eu plusieurs autres évangélistes qui sont venus tenir des « réunions de guérison » au cours des derniers mois et il semblerait qu'ils aient escroqué les gens sans trop de scrupules. »

Bill comprenait maintenant l'humeur de la foule de la veille. « J'imagine que je ne peux pas les blâmer d'être plutôt sceptiques à mon égard. »

« Frère Branham, vous devriez me laisser demander un peu d'argent sinon nous allons nous retrouver dans le rouge. »

Bill pensa à sa promesse au Seigneur, à savoir qu'il persisterait à être un évangéliste aussi longtemps que le Seigneur pourvoirait à ses besoins et qu'il n'aurait jamais besoin de mendier pour de l'argent. « Il n'en est pas question. Non, Monsieur, vous ne le ferez pas. Frère Baxter, si

⁹⁰ Jean 5:19

jamais vous demandez de l'argent dans une de mes réunions, ce sera le jour où je vous serrerai la main en tant que frère et je commencerai à organiser mes réunions tout seul. Non, on ne demandera pas d'argent aux gens qui viennent dans mes réunions. Dieu possède le bétail sur des milliers de collines ; tout Lui appartient ; je Lui appartiens. Il prendra soin de moi. »

« D'accord, Frère Branham, si c'est ainsi que vous voyez les choses, je ne mentionnerai pas l'argent. »

En retournant à sa chambre d'hôtel, Bill entendit des sanglots désespérés. Regardant autour de lui, il vit deux adolescentes qui s'enlaçaient, pleurant comme si elles étaient condamnées à mourir. Bill se dirigea vers elles et demanda : « Que se passe-t-il? »

Une des filles lui dit, le souffle coupé : « Oh! Frère Branham, c'est vous! »

« Bien, je vois que vous me connaissez. Puis-je vous aider de quelque façon que ce soit? »

La même fille répondit : « Frère Branham, il s'agit de mon amie ici, elle a des problèmes mentaux et elle devra être admise dans une institution psychiatrique à moins que Dieu n'opère un miracle. J'ai assisté à vos réunions à Lubbock. Lorsque j'ai vu les œuvres du Saint-Esprit, j'ai su que Dieu pouvait guérir mon amie si seulement je réussissais à l'amener dans la ligne de prière afin que vous priiez pour elle. J'ai donc emmené mon amie, ici, à Harlingen. Mais nous n'avons même pas réussi à obtenir une carte de prière et j'ai peur que nous ayons fait tout ce chemin pour rien. »

Lubbock était à près de 1 000 milles [1 600 km] plus au nord. Bill pouvait voir que cette fille avait dû cumuler une foi extraordinaire pour emmener son amie jusqu'à Harlingen. « Eh bien, ma sœur, peut-être que si vous amenez votre amie aux réunions de bonne heure à chaque soir, vous pourriez... » Bill s'arrêta. Une vision s'était formée entre eux et il l'observait se dérouler devant ses yeux. L'image n'était pas plane comme sur un écran de télévision ; elle était tridimensionnelle, comme s'il s'y trouvait pour vrai. « Jeune fille, votre mère est invalide. Et vous appartenez à l'église méthodiste, n'est-ce pas? »

La fille mit sa main sur sa bouche : « Oui! » dit-elle le souffle coupé.

« Vous êtes venues ici dans une voiture décapotable jaune. En conduisant jusqu'ici, vous et votre amie étiez en train de rire lorsque la route a amorcé un tournant prononcé. Vous vous êtes retrouvées à moitié sur l'asphalte, à moitié sur l'accotement et vous avez failli renverser l'auto. »

« Frère Branham, c'est la vérité! »

« Et ceci est aussi la vérité, Ainsi dit le Seigneur : "Votre amie est guérie." »

Les deux filles se mirent à crier de joie. Lorsque Bill les quitta, il était certain qu'elles n'avaient pas l'ombre d'un doute.

Ce soir-là, après la réunion, le Révérend Baxter vint vers Bill et dit : « Frère Branham, regardez, il y a une enveloppe sans identification dessus dans le plateau à offrande et elle contient neuf billets de 100 \$ [70 euros]. C'est exactement le montant dont nous avons besoin pour

couvrir les frais. Frère Branham, vous aviez raison. Dieu va prendre soin de nous. Me pardonnez-vous d'avoir voulu demander de l'argent aux gens? »

« Certainement, Frère Baxter. Ceci n'est qu'une leçon pour nous apprendre à faire confiance au Seigneur. » Bill ne le dit pas sur le moment, mais il savait qui avait déposé l'enveloppe. Dieu lui avait montré une vision de cette fille de Lubbock déposant une enveloppe sans nom dans le plateau à offrande.

Le lendemain matin, Ern Baxter s'arrêta à la chambre de Bill pour s'enquérir de sa santé. « Allez-vous manger ce matin, Frère Branham? »

« Pas encore, Frère Baxter, je suis toujours en jeûne. »

« C'est la troisième journée que vous ne mangez pas. Faites attention de ne pas jeûner trop longtemps, vous avez besoin de vos forces physiques. »

« J'ai aussi besoin de mes forces spirituelles. Je serai prudent mais je me sens poussé à faire cela, comme si quelque chose est sur le point de se produire et que je dois être prêt spirituellement. »

« D'accord, je vous le redemanderai ce soir. » Baxter était sur le pas de la porte lorsqu'il se retourna et dit : « En passant, vous souvenez-vous des deux filles pour lesquelles vous avez prié hier après-midi à l'hôtel? Ces deux adolescentes sont si excitées, elles disent à tous les gens qu'elles croisent que Jésus-Christ a délivré cette jeune fille de la démence. Plus tôt ce matin, je les ai entendues le dire à tout le monde dans le hall puis, je les ai vues marcher dans la rue, arrêtant tous les passants qu'elles rencontraient. Je ne sais pas si c'est réellement salutaire ; personne ici ne les connaît, alors personne ne sait si la fille était réellement dans cet état lamentable ou non. »

Bill sourit : « Ce n'est pas grave, c'est ce que j'aime voir : des gens qui sont prêts à témoigner que Jésus les a guéris. »

Un peu plus tard cet après-midi-là, le Révérend Baxter frappa de nouveau à la porte de Bill, l'air anxieux cette fois-ci.

« Qu'est-ce qui ne va pas, Frère Baxter? »

Le grand homme s'affaissa sur une chaise, se pencha en avant, les mains tenant son chapeau entre ses genoux écartés. « Frère Branham, j'ai bien peur que nous ayons tout un problème. Cet après-midi, j'ai reçu plusieurs appels de ministres qui parrainent vos réunions ici. Apparemment, quelqu'un a imprimé un dépliant des plus incendiaires contre vous. Cette personne a distribué ces dépliants partout à travers la ville, les plaçant contre les parebrises des automobiles. D'après ce que j'ai entendu, il en fut distribué des milliers. »

« Ce n'est pas la première fois que je suis critiqué publiquement. Que disent ces dépliants? »

« Je ne les ai pas lus moi-même, mais, de toute évidence, ça dit que vous faites du spectacle, que vous utilisez des trucs mentaux pour séduire l'auditoire et que les gens chez qui vous discernez les problèmes ne sont qu'un coup monté. On vous accuse d'être semblable à Simon le

sorcier dans le livre des Actes, principalement intéressé à l'argent.⁹¹ Et le pire dans tout ça est que le dépliant semble avoir été imprimé par... (il fit une pause pour créer un effet dramatique) « le Bureau Fédéral des Enquêtes ».

Bill siffla. « Voilà que ça prend une autre tournure. »

« Oui, et le dépliant dit aussi que ce soir, sur l'estrade, le FBI vous dénoncera en tant qu'imposteur. Frère Branham, qu'allez-vous faire? »

« Je crois que nous devons juste continuer à faire notre travail et laisser tout cela entre les mains du Seigneur. Il a pris soin de nous hier soir, n'est-ce pas? Il prendra soin de nous ce soir aussi. »

Les grosses mains de Baxter serrèrent son chapeau. « Lorsque je pense que des gens vous accusent de n'être intéressé qu'à l'argent des gens... Je vous ai vu lorsque cet homme du Texas vous a tendu un chèque de 25 000 \$ [17 500 euros] et que vous l'avez déchiré devant lui. »

« Vous souvenez-vous lorsque ce millionnaire m'a envoyé un chèque de 1 500 000 \$ [1 050 000 euros]? Je l'ai refusé. Des gens m'ont offert des maisons partout à travers le pays. Récemment, un homme a offert de m'acheter une Cadillac neuve. J'ai toujours refusé ces offres. Je veux la confiance des gens ; pas leur argent. »

Cela éveilla la curiosité de Baxter. « Je peux comprendre que vous ayez refusé les maisons et l'argent, mais pourquoi la Cadillac? Je sais ce que vous conduisez ; vous avez besoin d'une auto neuve. »

« Je ne suis pas contre les automobiles neuves, mais une Cadillac, c'est trop. Comment pourrais-je conduire à travers l'Arkansas dans une Cadillac et laisser ces pauvres petites mamans de l'Arkansas qui mangent du bacon et du pain de maïs pour déjeuner, leurs mains toutes gercées à cause de leur travail dans les champs de coton, déposer un dollar durement gagné dans le plateau à offrandes à mes réunions... et moi conduire une Cadillac? Non monsieur! Non, jamais! Je ne ferai jamais cela. Je veux être comme les gens pour lesquels je prie. »

« Cela a du bon sens. Dites, je m'en vais souper en ville, êtes-vous prêt à mettre fin à votre jeûne maintenant? »

« Oui, j'irai avec vous. »

Comme ils entraient dans la cafétéria, le Révérend Baxter se pencha vers Bill et chuchota : « Je vois quelques-uns de nos amis ici. Ce sont les Wilbanks. Ils vont probablement vouloir venir vous parler. »

« J'espère qu'ils ne viendront pas. Vous savez ce qui arrive lorsque l'onction est sur moi - Dieu me révèle des choses et je ne voudrais pas m'épuiser avant le service. »

⁹¹ Actes 8:9-14

Les deux hommes prirent place et mangèrent. Effectivement, lorsqu'ils se levèrent pour quitter, M. et Mme Wilbanks se levèrent aussi pour payer leur facture. Ils se rencontrèrent devant le comptoir caisse. M. Wilbanks dit : « Frère Branham, j'aimerais vous serrer la main. »

Bill prit la main tendue de l'homme et commença à dire quelque chose lorsque Ern Baxter s'interposa et dit : « Écoutez, M. Wilbanks, vous ne devriez pas lui parler maintenant. Il se prépare pour la réunion de ce soir. »

« Nous comprenons. »

Lorsque Bill et Ern Baxter se mirent à marcher dans la rue, Bill entendit une voix intérieure lui dire : « *Rebrousse chemin et monte dans l'automobile avec les Wilbanks.* » Bill secoua la tête, se disant qu'il commençait à entendre des voix. « C'est vraiment une belle soirée, n'est-ce pas Frère Baxter? »

« Certainement. »

Soudainement, les jambes de Bill devinrent aussi lourdes que du plomb ; il essaya de faire un pas mais elles ne voulaient pas avancer.

Baxter se tourna vers lui, perplexe. « Que se passe-t-il? »

« Frère Baxter, nous devons retourner et monter dans l'automobile avec les Wilbanks. »

« Frère Branham, nous ne pouvons pas faire cela. »

« C'est l'Esprit du Seigneur. »

« D'accord, alors. »

Les Wilbanks furent heureux de les embarquer avec eux. Comme ils voyageaient en auto, ils arrivèrent à l'hôtel bien plus tôt que s'ils avaient continué à pied. Ern Baxter entra dans le bâtiment mais Bill s'arrêta à mi-chemin dans les marches. Il entendit cette voix de nouveau, disant : « *Retourne et parle aux Wilbanks.* » Bill retourna à l'auto : « Frère Wilbanks, j'espère qu'il n'y a pas de problème dans votre famille. »

« Non, tout va bien. »

« C'est étrange. Quelque chose me dit de rester ici et je ne sais pas pourquoi. »

Après avoir bavardé pendant quelques minutes, Bill se retourna pour aller à l'hôtel lorsqu'une voiture dispendieuse passa tout près. Il reconnut la voiture ; elle appartenait à M. Reece. L'auto ralentit et se stationna près d'un palmier, à quelques automobiles de distance d'où Bill se tenait. Le chauffeur sortit, fit le tour de la voiture et, ouvrant la porte du passager, aida M. Reece à sortir de l'auto. M. Reece avait l'air aussi décrépité que la dernière fois où Bill l'avait vu à Carlsbad, Nouveau-Mexique, au mois de mars. Bill savait maintenant ce qui en était. Le palmier qu'il avait vu dans la vision se trouvait là ; son ami était vêtu d'un complet brun. Tout était en ordre.

Lorsque M. Reece vit Bill, il tourna immédiatement les yeux vers le palmier. Puis, sans même avoir échangé un seul mot, il leva ses bras dans les airs et cria : « Gloire à Dieu! Je suis guéri! » Il frappa du pied sur le sol et agita les bras en criant et en dansant. Il ne ressemblait plus du tout au

vieil homme faible qui avait eu besoin d'aide pour sortir de la voiture quelques minutes auparavant.

En retournant vers sa chambre, Bill fut arrêté dans le couloir par le Révérend Baxter. « Frère Branham, ces deux adolescentes sont en train de faire leurs bagages pour partir. Elles sont toutes chavirées à propos de quelque chose. Vous devriez aller leur parler. »

« Certainement. Quel est leur numéro de chambre? »

Trouvant leur numéro de chambre, Bill frappa à leur porte. La fille qui était venue de Lubbock répondit. « Oh, Frère Branham, dit-elle en ravalant ses larmes, je suis désolée de vous avoir causé tous ces problèmes. »

« Problèmes? Sœur, quels problèmes m'avez-vous causés? »

« Nous avons lancé le FBI après vous. Je pense que nous avons trop témoigné en ville aujourd'hui. Maintenant le FBI veut vous dénoncer sur l'estrade. »

« Bien, si je fais quelque chose de mal, il faut que je sois dénoncé. »

« N'avez-vous pas peur d'aller là ce soir? Le FBI sera là. »

« Peur? Certainement pas. Pourquoi serais-je effrayé alors que je fais exactement ce que Dieu m'a envoyé faire ici? De plus, des agents du FBI sont déjà venus dans mes réunions et ils ont tous été sauvés, comme le Capitaine Al Ferrar à Tacoma, Washington ; peut-être que cet homme fera de même. De toute façon, vous devriez venir à la réunion ce soir et regarder le Seigneur en action. C'est Lui qui livrera la bataille, non pas moi. »

De retour dans sa chambre, Bill s'agenouilla auprès de son lit et pria : « Père Céleste, qu'est-ce que c'est que cette histoire? »

Quelques minutes plus tard, une vision se forma. Puis Bill sut...

DERRIÈRE L'ESTRADE avant la réunion, Bill rencontra son gérant qui parlait avec le gardien du bâtiment. Ern Baxter tenait un des dépliants blasphémateurs dans sa main.

« Révérend Branham, dit le gardien, c'est une honte qu'ils disent de telles choses sur vous dans ce dépliant. »

Baxter acquiesça : « Lorsque je pense qu'ils vous appellent un imposteur... et ma propre fille qui a été guérie lors de la réunion d'hier. »

Le gardien dit : « Quelqu'un a mis ces dépliants dans les parebrises de toutes les voitures dans le stationnement. J'ai engagé dix enfants mexicains pour les enlever. »

« Malheureusement, il y en a eu des centaines d'autres qui furent distribués à travers la ville aujourd'hui », ajouta Baxter. « Les gens les ont probablement déjà lus de toute façon. » Baxter froissa le dépliant avec son poing. « De telles ordures... la loi devrait arrêter la personne qui a fait cela. »

« Ce n'est pas grave », dit Bill. « Il y a des lois supérieures à celles de la terre. Le Seigneur va s'en occuper. Souvenez-vous ce que Jésus a dit, "*quiconque parlera contre le Saint-Esprit, il ne lui sera pardonné ni dans ce siècle ni dans le siècle à venir.*" »⁹²

Le gardien dit : « Toujours est-il que si jamais je rencontre le gars qui a fait ça, je... »

« Ne vous inquiétez pas à propos de lui », dit Bill. « Dieu se saisira bien de lui en temps et lieux. Ne vous en faites pas. »

La foule commença à chanter « Crois seulement. » Bill monta sur l'estrade. Il savait ce que les gens pensaient alors il alla droit au but. « J'ai ici un dépliant qui dit que je suis comme Simon le sorcier dans le livres des Actes, insinuant que je ne suis intéressé qu'à l'argent des gens. J'imagine que la plupart d'entre vous l'ont lu. Je pense que des milliers d'exemplaires ont été distribués à travers la ville aujourd'hui. Ces dépliants disent aussi que le FBI viendra ici ce soir pour me dénoncer. Allez-y. Je suis prêt. J'ai même envoyé mon gérant à l'autre bout du bâtiment pour qu'il ne s'interpose pas. Alors, les agents du FBI, vous pouvez venir à l'avant et me dénoncer. »

Un murmure nerveux traversa la salle. Bill attendit. Personne ne bougea. Bill dit : « Peut-être ne sont-ils pas encore arrivés. Nous allons leur laisser un peu de temps. Quelqu'un pourrait-il s'avancer pour chanter un cantique? » Après qu'un homme eut chanté un solo, Bill dit : « J'attends le FBI. Où êtes-vous donc? Selon ce dépliant, vous allez vous avancer ce soir pour me dénoncer. Si j'ai fait quelque chose de contraire à la Bible ou quoique ce soit d'illégal selon les lois de cette nation, je veux être dénoncé. Alors finissons-en tout de suite. »

Bill attendit, scrutant la foule avec des yeux d'aigle. Dans sa chambre d'hôtel, Dieu lui avait montré les coupables, mais il ne les avait pas encore repérés dans l'auditoire. Il saisit un mouvement du coin de l'œil. Se retournant, Bill vit une ombre sombre, comme un nuage aux contours flous qui se déplaçait au-dessus de la tête des gens. Il regarda les visages se trouvant sous ce nuage. Non, aucune de ces personnes n'était dans la vision. L'ombre s'élevait maintenant, jusqu'à ce qu'elle s'arrête au deuxième balcon où deux hommes étaient assis à la première rangée. Bill pouvait voir leurs visages distinctement. C'était eux.

« Amis, il n'y a pas d'agents du FBI ici. Qu'est-ce que le FBI a à faire avec la prédication de l'Évangile de toute façon? Non, le FBI n'est pas ici pour me dénoncer ; mais il y aura quand même une dénonciation. Les deux hommes qui ont imprimé ce dépliant sont assis à la première rangée du deuxième balcon, juste là, l'un vêtu d'un complet bleu et l'autre d'un complet gris. Ils ne sont pas des agents du FBI - ils sont des prédicateurs rétrogrades. Le Seigneur me les a montrés en vision cet après-midi. »

Toutes les têtes se retournèrent pour tâcher de les voir. Les deux conspirateurs rougirent et s'enfoncèrent dans leur siège.

« Ne vous calez pas dans vos sièges », dit Bill dans le micro. « C'est maintenant votre chance de vous avancer et de me dénoncer. » Les deux hommes se tortillèrent de honte, mais ils ne pouvaient pas s'enfoncer davantage dans leurs bancs. Bill continua sa contre-attaque. « Vous dites

⁹² Matthieu 12:32

que je suis comme Simon le sorcier et que je ne suis intéressé qu'à l'argent des gens. Pourquoi ne descendez-vous pas ici sur l'estrade pour un test? Si je suis Simon le sorcier et que vous êtes deux hommes de Dieu, alors Dieu peut me frapper de mort. Mais si je suis un homme de Dieu et que vous êtes dans l'erreur, Dieu peut vous frapper de mort. Descendez-donc pour voir qui est qui. » Les deux hommes se levèrent et se ruèrent vers la sortie. « Je vois qu'ils quittent le balcon. Peut-être qu'ils s'en viennent ici sur l'estrade. Chantons un chant en attendant. »

Après que l'assemblée eut chanté plusieurs couplets d'un cantique, il devint évident que les deux hommes n'avaient pas l'intention de relever le défi de Bill. « On dirait que nos deux compagnons ont quitté le bâtiment. Ça devrait régler la question. Amis, vous savez que je ne suis pas intéressé à votre argent. Si ce n'était pour couvrir les frais des réunions, je ne laisserais pas mon gérant passer l'offrande du tout. Mais lorsque les dépenses sont couvertes, ce qui reste est envoyé aux missions. Pour ce qui est de ma part, je ne prends qu'un petit salaire hebdomadaire. Demandez à mon gérant, demandez à quiconque me connaît bien. Vous voyez, je ne veux pas de votre argent, je veux votre confiance. »

Chapitre 50

Une lavandière retarde son vol

1950

APRÈS AVOIR passé un mois au Texas, William Branham avait hâte de retourner chez lui vers sa femme et ses enfants. Malheureusement, l'après-midi qu'il s'envola de Dallas, de dangereux orages se déplaçaient dans le Sud-Est, forçant son avion à atterrir à Memphis, Tennessee. La compagnie aérienne hébergea les passagers à l'hôtel Peabody en attendant que la tempête se calme. Bill appela à la maison pour avertir Meda et passa le reste de la soirée à écrire des lettres.

À l'extérieur, une pluie battante tombait sur Memphis. Périodiquement, le ciel s'enflammait d'éclairs suivis du vacarme du tonnerre. Un peu avant minuit, la pluie diminua d'intensité. Regardant par la fenêtre, Bill vit quelques étoiles entre les masses sombres des cumulo-nimbus qui grondaient encore. Il semblait que la tempête était en train de s'apaiser.

À six heures le lendemain matin, un employé de la ligne aérienne appela Bill pour lui dire que son avion décollerait à huit heures pile. Bill se leva et revêtit son complet brun pâle. Jetant un coup d'œil à sa montre, il décida qu'il avait amplement le temps de trouver une boîte aux lettres pour poster son courrier.

Le matin était clair et chaud. Les jardins de fleurs remplissaient l'air d'un riche parfum intensifié par la pluie purifiante de la veille. Les oiseaux chantaient partout, donnant à Bill le goût de se joindre à eux. Il fredonna une mélodie chrétienne en savourant la beauté du monde que son Père avait créé.

Après deux pâtés de maisons, Bill trouva une boîte aux lettres devant une banque. Il glissa ses lettres dans la fente et s'apprêtait à se retourner lorsqu'il entendit le son d'un tourbillon, *whooooosh*. Il se mit à avoir la chair de poule le long de la nuque au fur et à mesure qu'il sentait la présence de l'ange du Seigneur s'approcher. Bill recula à l'ombre d'un poteau, inclina la tête et dit : « Père, que veux-Tu que ton serviteur fasse? »

Aussi distinctement qu'il entendait les oiseaux chanter, il entendit la voix de l'ange du Seigneur qui disait : « *Marche et continue de marcher.* » Comme c'était là son seul commandement, Bill reprit la direction de l'hôtel. Lorsqu'il s'approcha de l'hôtel, il pensa naturellement à pénétrer à l'intérieur. Mais la voix profonde de l'ange dit de nouveau : « *Continue de marcher.* » Bill regarda sa montre. Son avion décollait dans une heure. Il continua cependant à marcher et dépassa bientôt l'hôtel, ne sachant pas où le Seigneur le guidait ni dans quel but.

Il marcha nonchalamment pendant plusieurs milles [kilomètres], fredonnant des cantiques, appréciant l'air lavé par la pluie et la fragrance de rose et de chèvrefeuille qui embaumait l'air. Il était bon d'être en vie. Il était pourtant un peu nerveux à propos de l'heure. Il regardait sa montre de plus en plus fréquemment à mesure que huit heures approchaient. À chaque fois qu'il examinait sa montre, l'ange le pressait : « *Continue de marcher.* » Lorsque les aiguilles dépassèrent huit heures, Bill se résigna à devoir prendre d'autres dispositions pour retourner chez lui. « Seigneur, je ne sais pas pourquoi je suis ici, mais Tu m'as dit de marcher, alors je marche. Mais qu'est-ce qui se passe? »

Il marchait maintenant dans l'un des quartiers les plus pauvres de Memphis. Les rues n'étaient pas pavées et il n'y avait pas de trottoirs. Il descendit une colline où un ruisseau coulait le long de la route. Au bas de cette colline, il aperçut une femme noire corpulente qui se tenait dans sa cour, les coudes appuyés sur la portière d'une clôture. Elle portait une chemise d'homme, en guise de foulard, enroulée autour de sa tête. Lorsque Bill s'approcha, la femme dit : « Bonjour pasteur. »

Enlevant son chapeau, Bill répondit : « Bonjour, tantine. » Puis il s'arrêta brusquement en réalisant l'étrangeté de la situation. Elle avait dit « pasteur ». Il se tourna vers la femme de couleur et demanda : « Savez-vous qui je suis? »

« Non, Monsieur. »

« Comment savez-vous que je suis un pasteur alors? »

Elle sourit. « Je savais que vous viendriez. »

Bill marcha jusqu'à la clôture. « Comment pouviez-vous le savoir? Je ne le savais pas moi-même. »

Elle expliqua : « Pasteur, connaissez-vous l'histoire dans la Bible à propos de la femme Sunamite qui ne pouvait pas avoir d'enfant? Elle a promis à Dieu que s'Il lui donnait un bébé, elle l'élèverait pour Son service.⁹³ Bien, je suis ce genre de femme et j'ai promis à Dieu la même chose. Il m'a donné ce bébé et j'ai fait de mon mieux pour l'élever pour le Seigneur. Mais il y a quelques années, il a été influencé par de mauvaises compagnies. Il a pris la mauvaise voie et a attrapé une maladie vénérienne. C'est la syphilis. Lorsqu'il réalisa ce qui lui était arrivé, il était trop tard. Il est maintenant étendu sur mon lit, mourant. Hier, le médecin est venu et a dit : « Il n'y a plus d'espoir pour lui. Il a un trou dans le cœur et son sang est plein de pus. Attendez-vous au pire à tout moment. »

« Pasteur, je ne pouvais pas supporter de voir mon garçon mourir dans cette condition. Je veux qu'il soit sauvé. J'ai donc prié et prié toute la soirée hier, disant : « Seigneur, si je suis comme la femme Sunamite, où est ton Élisée? »

« À un moment donné la nuit dernière, je me suis endormie dans ma chaise et j'ai rêvé que j'étais ici et me tenais près de cette porte ; j'ai rêvé qu'un pasteur vêtu d'un complet brun pâle et

⁹³ 2 Rois 4:8-37

d'un chapeau passait par là. Lorsque je me suis levée, à l'aube, je suis venue ici et je me tiens là depuis ce temps. Pasteur, croyez-vous à la conduite du Saint-Esprit? »

Le cœur de Bill se mit à battre la chamade et ses nerfs se tendirent. Ça devait être ici que le Seigneur voulait qu'il aille. « Tantine, mon nom est Branham. Avez-vous déjà entendu parler de moi? »

« Non, Monsieur le Pasteur Branham, je n'ai jamais entendu parler de vous. »

« Mon ministère est de prier pour les malades. Aimerez-vous que j'aie prié pour votre fils? »

« Oui, Monsieur le Pasteur Branham. Je vous en prie. »

Bill ouvrit la porte de la barrière. Un vieux soc de charrue rouillé attaché à une chaîne servait à refermer la porte derrière lui. La femme conduisit Bill dans une petite baraque blanchie à la chaux. Les planchers en bois de peuplier étaient aussi propres qu'ils pouvaient l'être. Dans un coin se trouvait une bassine en métal avec une planche à laver appuyée contre le rebord. Il ne faisait aucun doute que c'était là son gagne-pain. L'enseigne « Dieu, Bénis notre foyer » était accrochée à la porte. Bill avait été invité dans des palais de rois et dans quelques-unes des plus belles maisons du pays, mais il ne s'était jamais senti aussi bien accueilli que dans cette humble petite maison.

Dans un autre coin se trouvait un vieux lit à poteaux de fer. Sur le lit se trouvait son fils. C'était un grand garçon d'environ six pieds [1,8 m] et d'au moins 180 livres [82 kg]. Il tenait les draps à poings fermés et se tordait sur le matelas de paille en marmonnant : « Nnn... nnn... Il fait si sombre ici... Oh, Maman! Il fait si sombre... Je ne sais pas où je m'en vais... »

« Il délire depuis maintenant deux jours », dit sa mère. « Il pense qu'il est dans une chaloupe, perdue dans le noir sur l'océan. C'est ce que je ne peux supporter, pasteur, de savoir que mon enfant est perdu. » Elle lui tapota tendrement l'épaule. « Mon enfant chéri, reconnais-tu ta maman? »

Il frissonna et marmonna : « Nnn... nnn... il fait si froid ici... si froid. »

Elle lui donna un baiser sur le front. « Tu es le bébé de maman. »

« Oui, pensa Bill, c'est là l'amour d'une mère. Peu importe ce qu'il a fait, elle le considère encore comme "le bébé de maman". » Il dit : « Tantine, prions. Allez-y en premier. »

Lorsqu'ils s'agenouillèrent près du lit, cette humble blanchisseuse épancha son cœur devant Dieu à tel point que les yeux de Bill se remplirent de larmes. Elle termina en disant : « Seigneur, si Tu veux reprendre mon garçon, dis-moi qu'il va être avec Jésus et je serai heureuse. »

Bill posa ses mains sur les pieds du garçon... ils étaient aussi glacés que les eaux de l'océan Atlantique du nord. « Cher Dieu, je ne sais pas ce qui se passe, mais sur la rue ce matin, Tu m'as fait changer de direction pour m'emmener dans cette petite cabane. Je sais que mon avion a déjà décollé, mais en obéissance à la conduite de Ton Esprit, j'impose les mains à ce garçon au Nom de Ton Fils, Jésus-Christ. »

Le garçon remua. « Oh, Maman, il commence à y avoir de la lumière ici. » Ses yeux roulèrent puis semblèrent se fixer sur le visage de sa mère. « Maman, mais que fais-tu ici? » Il releva sa tête du matelas de paille. « Et qui est cet homme? »

Bill attendit encore cinq minutes ; assez longtemps pour voir le garçon s'asseoir sur le bord du lit et commencer à s'habiller. Puis Bill s'excusa et s'empressa de quitter. Après quelques pâtés de maisons, il arrêta un taxi et fut rapidement transporté à l'aéroport. À sa plus grande surprise et soulagement, son avion était encore sur la piste. Son envolée avait été repoussée de deux heures et l'avion venait tout juste de démarrer ses moteurs pour le décollage. Bill s'émerveilla de tout ce qu'une prière jointe à une foi sincère pouvait accomplir. Il était certain que c'étaient les prières de cette lavandière qui avaient retardé son vol de dix-huit heures.

« Oui, Tantine, pensa-t-il, je crois en la conduite du Saint-Esprit. »

Chapitre 51

Les visions expliquées

1950

EN AOÛT 1950, William Branham tenait un réveil à Cleveland, Ohio. Il en était à la dixième journée d'une campagne de deux semaines lorsque M. Boeing, un millionnaire local qui avait fait sa fortune en manufacturant des pare-chocs d'automobiles, lui dit : « Frère Branham, je crois que vos réunions à Cleveland pourraient aller bien mieux que ça. La tente que vous avez ne peut contenir que 4 000 personnes. Le temps que les gens d'ici aient fini de travailler, qu'ils aient soupé et se soient rendus sur place, la tente est déjà remplie de gens de l'extérieur de la ville. Des centaines de personnes de Cleveland ne peuvent pas assister aux réunions. Ce serait bien mieux si vous pouviez relocaliser les réunions à l'auditorium municipal. De cette façon, toutes les personnes qui veulent venir pourraient avoir un siège. J'ai vérifié les prix ; il en coûte 1 900 \$ [1 330 euros] pour une soirée à l'auditorium. Je vais couvrir tous les frais si vous y déménagez. »

Poliment, mais fermement, Bill répondit : « Frère Boeing, même si vous pouviez payer l'auditorium pour un an, je ne pourrais pas accepter à moins que Dieu ne me dise d'y aller. Pour l'instant, j'ai signé un contrat avec ces autres frères m'engageant à tenir trois autres réunions dans cette tente et je dois respecter mes engagements. »

M. Boeing avait une autre suggestion. « Lorsque vous aurez terminé ces réunions, vous aurez plusieurs jours de libres avant votre prochaine campagne. Pourquoi ne tiendriez-vous pas au moins une réunion dans l'auditorium avant de quitter Cleveland? »

« Je vais prier à ce sujet et je vous informerai de ce que le Seigneur me dira. »

Le lendemain matin, Bill devait être l'invité d'honneur à un déjeuner ministériel. Une berline Cadillac bleue vint prendre Bill et Gordon Lindsay à leur hôtel pour les amener au restaurant. Lorsque le repas fut terminé et les assiettes repoussées, ces ministres demandèrent à Bill de leur expliquer le processus des visions.

« Les visions sont difficiles à expliquer, commença Bill, mais je vais faire de mon mieux pour vous aider à comprendre. Vous avez tous vu le Seigneur me donner des visions sur l'estrade ; vous avez vu comment Dieu révèle différents secrets et que chaque discernement est exact à 100%. Vous avez sans doute remarqué à quel point je deviens faible, ce qui restreint le nombre de personnes pour lesquelles je peux prier à chaque soir. Ceci est scripturaire. Rappelez-vous de la femme avec une perte de sang qui toucha le vêtement de Jésus. Il a dit qu'Il avait senti une vertu sortir de Lui. La vertu est une force. C'était la foi de cette femme qui tirait une force de Jésus. »

« Ce même Jésus est avec nous aujourd'hui. Il est Celui qui opère les guérisons à chaque réunion. Il est vrai que Dieu m'a donné le don de voir des visions, mais sur la plate-forme, c'est notre foi tirant sur Dieu qui amène la vision. Je me soumetts simplement à Dieu et bien souvent, le Saint-Esprit parle par moi sans même que je sache ce que je dis. Mais ce n'est pas moi que les gens touchent. Par la foi, ils touchent le Souverain Sacrificateur, Jésus-Christ, tout comme la femme à la perte de sang a touché Jésus et fut guérie.

« Lorsque je suis seul ou à la maison, Dieu me montre aussi des visions. Il peut me diriger à un certain endroit pour faire quelque chose en particulier, ou Il peut me montrer quelque chose qui va se produire dans le futur. À chaque fois, cela arrive exactement comme dans la vision. Assez étrangement, ces visions-là ne me fatiguent pas du tout. Elles peuvent parfois durer pendant une heure, mais à chaque fois que j'en sors, je me sens fortifié et rafraîchi.

« Alors un type de vision me fortifie et l'autre m'affaiblit. Pourquoi en est-il ainsi? Bien, j'ai découvert qu'il en était de même dans la vie de notre Seigneur. Il vit une vision de Lazare qui ressuscitait des morts et la vision ne l'a pas fatigué du tout.⁹⁴ Pourtant, lorsqu'une femme ayant une perte de sang toucha son vêtement pour être guérie, Il dit qu'Il se sentait faible. Le premier cas était Dieu utilisant Son propre don, le deuxième cas était la femme tirant elle-même sur le don de Dieu.

« J'espère que vous comprenez la comparaison que je tente d'établir. Je ne dis pas que le don qui est en moi est aussi grand que celui qui était en Jésus-Christ, car en Lui habite corporellement toute la plénitude de la divinité.⁹⁵ Mais c'est le même Jésus faisant les mêmes œuvres aujourd'hui. Il est, comme le Frère Bosworth l'explique, toute l'eau dans l'océan. Mon don n'est qu'une cuillerée d'eau de cet océan ; pourtant, les mêmes minéraux qui sont dans l'océan sont dans la cuillère.

« Laissez-moi l'illustrer autrement. Imaginons que vous et moi soyons des petits garçons voulant aller au cirque, mais que nous n'ayons pas assez d'argent pour acheter un billet. Nous allons donc à l'arrière pour regarder au-dessus de la clôture. Malheureusement, la clôture est trop haute pour que nous puissions voir par-dessus. Que pouvons-nous faire? Supposons que je sois plus grand que vous. Je peux sauter et agripper le dessus de la clôture puis me hisser assez haut pour voir à travers un nœud dans le bois. Vous me demandez ce que je vois et je vous réponds que je vois une girafe mangeant les feuilles d'un arbre. Bientôt, mes bras sont trop fatigués et je dois redescendre me reposer. Vous me demandez ce que j'ai vu d'autre, mais je n'ai pas eu le temps de voir autre chose. Je saute donc de nouveau et y jette un coup d'œil. Je peux m'agripper un petit moment encore avant d'être complètement épuisé. Il en est ainsi à chaque soir sur l'estrade lorsque les gens utilisent mon don pour voir des visions.

« Maintenant, laissez-moi vous expliquer comment cela se passe lorsque Dieu utilise le don Lui-même. Pour continuer avec l'exemple du cirque, imaginons que le directeur du cirque vienne nous demander ce que nous faisons là. Supposons qu'il est un homme gentil et compréhensif et

⁹⁴ Jean 11

⁹⁵ Colossiens 2:9

qu'il me dise : « Viens, je vais t'aider à mieux voir. » Avec ses grand bras forts, il me lève par-dessus la clôture et je peux maintenant jeter un bon coup d'œil. Je peux voir des lions, des tigres, des éléphants et des clowns. Je ne peux pas voir le cirque au complet, mais je vois mieux qu'à travers le nœud dans la clôture de bois et je ne suis pas fatigué du tout parce que c'est lui qui me tient. Il en est ainsi lorsque Dieu opère le don.

« Maintenant, Dieu nous a tous donné des dons. Peut-être êtes-vous prédicateur ou enseignant. Je ne me considère pas comme étant l'un ou l'autre ; mon don est d'avoir des visions. Nous avons tous été appelés à un ministère différent, mais nous faisons tous partie du même corps. Et à quoi servent ces dons? À magnifier un homme ou une organisation? Non, Monsieur! Ils sont là pour magnifier Jésus-Christ seul. »

Lorsque son explication fut terminée, Bill passa un long moment à siroter du café et à bavarder avec de nouveaux amis et, parmi eux, M. Boeing. Un ministre ukrainien dit à Bill : « Je comprends mieux le phénomène des visions maintenant, mais je suis encore curieux à propos de certains aspects. Lorsqu'une vision se produit, que voyez-vous? Est-ce vague comme un rêve? »

« Non, ce que je vois est clair comme de l'eau de roche, comme si j'étais réellement là en train de regarder un événement se produire. »

« Mais comment est-ce possible? »

« Avec Dieu, tout est possible. Le passé et le futur Lui sont aussi réels que le présent. Rappelez-vous que le *temps* est quelque chose que Dieu a créé. Il transcende le temps. C'est comme ça qu'Il peut connaître la fin dès le commencement. De quelle autre façon la Bible pourrait-elle être remplie de prophéties qui se sont accomplies? De quelle autre façon pourrait-il y avoir des prophètes pouvant regarder dans le passé et le futur? »

« Cela est plein de bon sens. J'ai vu ce que les visions ont révélé sur la plate-forme mais vous dites que vous avez aussi des visions lorsque vous êtes seul. Quel genre de choses Dieu vous révèle-t-Il lors de ces occasions? »

« Je vais vous donner un exemple pour vous aider à comprendre. Hier soir, M. Boeing m'a demandé si je pouvais demeurer à Cleveland un jour de plus pour tenir une réunion à l'auditorium municipal. Je lui ai répondu que je devais prier premièrement et que je lui donnerais la réponse ensuite. Ce matin, le Seigneur m'a donné une vision pour m'aider à savoir quoi faire. À un moment donné ce matin, je vais voir une dame traverser la rue en tenant par la main deux petites jumelles. Les deux fillettes seront vêtues de jupes à carreaux et auront les cheveux relevés en queues de cheval. Ce sera mon premier signe. Ensuite, même si je suis venu au déjeuner dans une voiture bleue, je retournerai à l'hôtel dans une voiture rouge. Lorsque je serai dans l'auto sur la rue, deux jeunes filles portant de longues robes du soir vont passer tout près. Lorsque ces signes s'accompliront, je saurai que j'ai la permission de Dieu pour tenir un service de plus à Cleveland dans l'auditorium. »

Ils continuèrent à parler pendant une autre heure. Finalement, Gordon Lindsay s'approcha de leur table et dit : « Frère Branham, ne pensez-vous pas que nous devrions retourner à l'hôtel? »

« J'imagine que oui », acquiesça Bill. En se levant pour prendre son manteau, il jeta un coup d'œil par la fenêtre. « Regardez par ici, messieurs. Les voyez-vous? »

Les ministres regardèrent. Une femme traversait la rue en tenant deux petites jumelles par la main. Les deux fillettes étaient habillées exactement comme Bill l'avait décrit quelques instants plus tôt ; jupes à carreaux et queues de cheval volant dans le vent. M. Boeing avait la gorge serrée en disant : « Voilà un premier signe d'accompli... il n'en reste que deux. »

Gordon Lindsay dit : « Frère Boeing, l'homme qui nous a conduit ici a dû partir plus tôt que prévu. Pourriez-vous nous reconduire à l'hôtel? »

« Certainement Frère Lindsay, avec plaisir. Dites, Frère Branham, ma voiture est rouge! »

« En voilà deux d'accomplis. » dit Bill. « Ouvrez bien les yeux ; le troisième signe ne devrait pas tarder. »

Six hommes s'entassèrent dans l'auto et M. Boeing démarra le moteur. Le stationnement du restaurant débouchait dans une rue à sens unique. M. Boeing aurait dû tourner à gauche pour aller dans la bonne direction mais il tourna à droite. Un policier à dos de cheval l'attendait au coin de la rue.

Lorsque M. Boeing baissa la vitre, le policier se mit à le réprimander comme s'il était un délinquant juvénile. « Vous me dites que vous habitez à Cleveland et vous faites une erreur comme celle-là! Vous n'avez aucune excuse! »

« Je suis désolé, officier, s'excusa M. Boeing, j'imagine que je pensais à autre chose. »

Le policier continua à sermonner sévèrement M. Boeing, ce qui garda la voiture arrêtée pendant plusieurs minutes. Du coin de la rue s'approchèrent alors deux jeunes femmes vêtues de robes du soir. Lorsqu'elles passèrent près de la voiture, Bill donna un petit coup sur l'épaule de M. Boeing et dit : « Regardez, frère, elles sont là. »

Oubliant qu'il se faisait gronder par un policier, M. Boeing leva ses deux bras dans les airs et cria : « Gloire à Dieu! Alléluia! Alléluia... » Le ministre ukrainien se joignit à lui : « Loué soit le Seigneur! Gloire à Jésus-Christ! » puis il se mit à parler en langues.

« Vous êtes fous! » aboya le policier. « Allez-vous en d'ici. »

Avec la permission de Dieu, Bill resta donc à Cleveland pour une autre réunion au mois d'août 1950 et plus de 12 000 personnes remplirent l'auditorium municipal pour entendre son message de délivrance par la puissance de Jésus-Christ.

QUELQUES SEMAINES après que William Branham eut terminé sa campagne à Cleveland, il prit le train pour Phoenix, Arizona. Son train dut faire escale à Memphis, Tennessee. Bill sortit pour s'acheter un sandwich. La gare de Memphis était pleine de gens arrivant et partant. Comme il se frayait un chemin à travers la foule, il remarqua un employé de la gare vêtu d'un

uniforme rouge qui poussait un chariot à bagages dans sa direction. Lorsque ce jeune homme de couleur leva la tête et vit Bill, son visage s'éclaira de surprise.

Abandonnant son chariot, il courut vers Bill en disant tout excité : « Pasteur Branham! Pasteur Branham! » Il attrapa la main de Bill et lui donna une fervente poignée de main. « Bonjour Pasteur Branham. »

Bill regarda le jeune homme et pensa : « Peut-être a-t-il assisté à une de mes réunions. »

« Pasteur Branham, vous ne me reconnaissez pas, n'est-ce pas? »

« Non, je ne crois pas. »

« Vous souvenez-vous il y a environ six mois, lorsque votre avion a été retenu à Memphis? Vous rappelez-vous du garçon mourant pour lequel vous avez prié? »

« Ne me dites pas que vous... »

« Oui, Monsieur, je suis ce garçon. Je suis non seulement parfaitement guéri, mais je suis maintenant un chrétien aussi. »

Pour Bill, il était toujours satisfaisant d'être témoin des résultats de ses prières en rencontrant les gens qui avaient été aidés par son ministère. Il y avait maintenant des dizaines de milliers de ces gens partout à travers le pays.

Plus tard à l'automne 1950, Bill reçut deux lettres qui le touchèrent profondément. La première venait de son ancien pasteur, le Dr Roy Davis, le ministre baptiste qui l'avait ordonné au ministère en décembre 1932. La lettre n'était pas adressée personnellement à Bill, mais fut envoyée à Gordon Lindsay avec une requête de la publier dans le magazine *La Voix de la Guérison*. Le Dr Davis voulait publier des excuses pour avoir critiqué Bill et son ministère.

Bill lut la lettre pensivement. Ses pensées le ramenèrent à ce matin du mois de mai 1946... Il s'était rué au presbytère pour dire au Dr Davis qu'un ange lui avait donné la commission de prendre un don de guérison pour les peuples de la terre. Bill se souvint que le Dr Davis avait ridiculisé l'idée, disant : « Bill, qu'as-tu mangé pour souper hier soir? » Et Bill lui avait répondu gravement : « Dr Davis, je n'apprécie pas cela du tout. Si vous ne voulez pas de moi, quelqu'un d'autre me prendra. Dieu m'envoie et j'irai où Il m'appelle. » L'homme plus âgé et expérimenté s'était moqué de lui, disant : « D'accord, Billy, vas-y, va faire le tour du monde. Je suis curieux de voir jusqu'où tu te rendras. » Bill tenait maintenant entre ses mains une lettre qui présentait des excuses pour ce sarcasme. Le Dr Davis avait écrit : « Si j'avais été plus sincère et étudié ma Bible avec plus de diligence, j'aurais mieux compris à propos des visions et de la puissance de Dieu. »

La deuxième lettre venait d'Afrique du Sud. Florence Nightingale Shirlaw, qui avait été guérie à Londres, avait envoyé son témoignage, racontant son rétablissement progressif depuis la guérison de son cancer de l'estomac. Au cours des six derniers mois, son poids était passé de 50 à 155 livres [23 à 70 kg]. Elle avait envoyé une photographie récente de sa personne pour souligner cette incroyable transformation. Bill fixait la photo, stupéfié. Elle n'avait même plus l'air de la même femme. La photo la montrait vêtue d'une robe à carreaux, debout sur le bord de la

rue, tenant un grand sac à main par la poignée.⁹⁶ Ses bras, ses jambes et même ses joues s'étaient tellement arrondis que Bill n'aurait jamais pu deviner (s'il ne l'avait pas su comme étant un fait établi) qu'en avril dernier elle avait été à l'article de la mort.

Bill se souvint de la prière qu'il avait fait par ce matin brumeux d'avril : « Seigneur, si Tu guéris cette femme, je vais le prendre comme un signe que Tu veux que j'aie à tenir une campagne de guérison à Durban, Afrique du Sud. » Il tenait maintenant la confirmation en main ; une photographie en noir et blanc de la robuste Florence Nightingale Shirlaw. Bill appela son gérant et lui demanda de commencer à prendre les dispositions nécessaires. Il ne fallut pas beaucoup de temps à Ern Baxter pour obtenir un engagement du Conseil National des Églises Sud-Africaines. Ils étaient impatients d'avoir un évangéliste américain si populaire sur leur sol. Une date provisoire fut fixée au milieu de 1951.

Bill se sentait excité. Si Dieu l'appelait spécifiquement à Durban, Afrique du Sud, les signes et les miracles suivraient certainement. Puis un jour, alors qu'il était à Shreveport, Louisiane, le Saint-Esprit lui donna un avertissement disant : « *Ainsi dit le Seigneur : "Soit prudent, Satan t'a tendu un piège en Afrique."* » L'Esprit n'en dit pas plus et Bill se demandait maintenant de quel genre de piège il s'agissait.

⁹⁶ Une copie de cette photographie se trouve à la page 51 du livre *William Branham, un prophète visite l'Afrique du Sud*, par Julius Stadskev.

Chapitre 52

Un aigle sur le sentier de la rivière

Troublesome

1950

ALORS QUE l'été 1950 laissait sa place à l'automne, William Branham ne pouvait réprimer son excitation. Son mois préféré approchait à grands pas. Bill aimait le mois d'octobre avec passion parce qu'octobre était la saison de la chasse et la saison de chasse apportait un changement, un défi, un souffle de liberté.

La chasse représentait pour Bill plus qu'une pause dans son horaire chargé. La chasse le remettait en contact avec ses racines. Lorsqu'il était un jeune garçon, les régions sauvages l'avaient soutenu émotionnellement. La nature avait été son réconfort, sa joie et sa santé mentale, le seul endroit dans son enfance tourmentée où il pouvait trouver la paix intérieure. Aujourd'hui, la forêt était vivifiante ; il avait la chance d'échapper à la demande constante de son ministère public et de communier tranquillement avec son Créateur dans la beauté de la création parfaite de Dieu. La chasse lui donnait le temps de relaxer, de réfléchir, de chercher au plus profond de lui-même pour examiner le but réel de sa vie ; elle lui donnait le temps d'examiner ses motifs et ses objectifs pour voir s'il était toujours sur la bonne voie. L'air frais des montagnes était tonifiant pour son corps, son esprit et son âme.

Jusqu'à maintenant, Bill avait pris des vacances de chasse tous les automnes de sa vie d'adulte. Même son mariage d'octobre avec Meda n'avait pas brisé la tradition ; il avait simplement combiné sa lune de miel avec son voyage de chasse. Après cette première expérience, Meda décida qu'elle n'aimait pas coucher sur la dure et n'alla donc jamais plus en voyage de chasse avec son mari. Par conséquent, pendant toutes les années de leur union, Bill et Meda n'avaient jamais passé leur anniversaire de mariage ensemble parce que le 23 octobre, Bill était toujours en train de camper dans la nature. Lorsque Bill était plus jeune, il avait l'habitude de chasser près de chez lui. Mais au cours des dernières années, depuis que sa vie s'était étendue à travers le continent de l'Amérique du Nord en entier, Bill prenait ses vacances dans les Rocheuses du Colorado. C'était là qu'il s'en allait à nouveau ce mois d'octobre 1950.

Bill chassait l'élan. La saison avait commencé la semaine précédente alors les troupeaux n'étaient plus dans les basses vallées, mais ceci faisait partie du plan. Bill savait qu'aussitôt que les premiers coups de feu étaient tirés, les élans se déplaçaient vers les sommets où il était plus difficile de les atteindre. La plupart des chasseurs n'avaient ni le temps ni l'énergie de les traquer aussi loin. Bill avait les deux. Il monta avec un ami jusqu'à la vallée de la rivière Troublesome à

dos de cheval et ils établirent leur camp à l'endroit où la rivière se séparait en fourche. Ils étaient à 200 milles [321 km] de la ville la plus proche et à 35 milles [56 km] de toute civilisation.

Le lendemain matin, les deux hommes se séparèrent. Bill suivit une branche de la rivière vers les plateaux élevés pendant que son ami suivit l'autre. Ils avaient projeté de faire le tour d'une certaine montagne et de se retrouver dans plusieurs jours.

Bill se fraya un chemin à travers les fourrés épais et les bosquets de trembles le long de la rivière Troublesome. Lorsque le sentier devint impraticable, Bill quitta la rivière et se mit à longer un ravin, guidant son cheval en haut de pentes escarpées couvertes de mélèzes, de pins, de cèdres et d'épicéas. Lorsqu'il atteignit finalement le sommet, Bill décida de continuer à pied. Il n'avait pas encore neigé de la saison, alors les élans se seraient rassemblés sur les plus hauts sommets. Des chevaux attireraient trop l'attention. Il avait plus de chance de tirer une belle pièce s'il chassait tranquillement à pied comme les Indiens. Bill attacha ses deux chevaux et leur donna assez de corde pour qu'ils puissent boire et brouter librement pendant son absence. Puis, fusil en main, il passa le reste de la journée à grimper les rochers en faisant bien attention de rester dissimulé sous les conifères.

Cet après-midi-là, un immense cumulo-nimbus se pointa à l'horizon. Les éclairs se mirent à illuminer le ciel pendant que le tonnerre frappait si fort qu'on aurait cru que la montagne se fendait en deux. La pluie se mit à tomber. Bill s'abrita sous un conifère touffu aux longues branches qui le garda au sec aussi bien qu'un parapluie. Il appuya sa carabine contre le tronc de l'arbre et se mit à observer la vallée, pensant à quel point son Maître et Seigneur était bon et merveilleux.

Après 20 minutes, la pluie cessa. Un vent froid venant des sommets se mit à souffler, gelant les gouttelettes de pluie qui tombaient des branches, revêtant les arbres de la vallée de milliers de petits glaçons. La beauté de la scène était à couper le souffle. Le soleil descendit lentement derrière les nuages jusqu'à ce qu'il touche les cimes, inondant le monde d'une lumière orangée qui intensifiait les ombres et contours de chaque fissure et crevasse des montagnes. Un arc-en-ciel surplombait la vallée. Le cœur de Bill se gonfla d'émotion. Il dit à haute voix : « Oh, Grand Jéhovah, voilà Ton arc-en-ciel dans les cieux ; le signe magnifique de l'alliance que Tu as établie dans l'Ancien Testament entre Ton peuple et Toi lorsque Tu as promis que Tu ne détruirais plus jamais la terre par un déluge. » Puis Bill pensa à Apocalypse chapitre dix qui décrit un arc-en-ciel au-dessus de la tête de Christ, symbolisant l'alliance du Nouveau Testament. C'était là la plus belle alliance de toutes ; une alliance de sang par laquelle Dieu promit qu'Il sauverait tous ceux qui regarderaient au sacrifice de son Fils, Jésus-Christ. Les larmes coulèrent sur les joues de Bill à cette pensée.

Le troupeau d'élans devait s'être dispersé pendant la tempête. Au loin, Bill pouvait entendre les mâles claironner en s'appelant les uns les autres. Des sommets non loin de là, Bill entendit le hurlement d'un loup. Une femelle répondit d'un peu plus bas. Bill sentit l'héritage de sa grand-mère s'élever à l'intérieur de lui, ce sang indien Cherokee qui, le croyait-il, était la cause de son amour profond pour la nature. Les montagnes étaient si vivantes du souffle de Dieu, comme

si son Créateur l'appelait à travers chaque cône de pin et chaque rayon de soleil. Bill ne pouvait plus se contenir. Il se mit à courir autour des arbres aussi vite que ses jambes pouvaient le porter, criant des louanges à Dieu à pleins poumons. Il s'arrêta finalement et s'appuya contre un tronc nouveau pour reprendre son souffle.

À environ 50 verges [46 m] en bas de la pente qui était à la droite de Bill, un petit écureuil était assis sur une souche d'arbre en train de jacasser.

« Qu'est-ce qui te rend si excité, mon ami? » demanda Bill. « Je ne te ferai pas de mal. »

Il remarqua que le petit rongeur ne regardait même pas dans sa direction. Bill suivit le regard de l'écureuil jusqu'au bas de la pente, là où plusieurs arbres morts s'étaient écroulés et vit ce qui avait attiré l'attention de l'écureuil. La tempête avait forcé un immense aigle à tête blanche à se poser. L'aigle était sorti des broussailles en se dandinant et se tenait maintenant à découvert, son regard oscillant entre l'homme et l'écureuil.

Bill dit : « Dieu, je Te vois dans les conifères et dans les sommets dentelés ; je Te vois dans la tempête, le vent, le tonnerre, les éclairs et la pluie ; je Te vois dans le coucher du soleil et dans l'arc-en-ciel, mais je ne Te vois pas encore dans cet aigle. Ce n'est qu'un rapace nécrophage. Pourquoi as-Tu attiré mon attention vers cet oiseau? »

Plus Bill observait l'oiseau, plus il remarquait à quel point l'aigle paraissait à l'aise et maître de soi. Bill pensa : « Je sais que Dieu veut que les chrétiens soient courageux lorsqu'il est temps de croire à la Parole de Dieu. Je me demande si Dieu veut que je voie cet aigle parce qu'il n'a pas peur. Je pense que je vais essayer de voir s'il est réellement brave. » Il dit à haute voix : « Pourquoi n'as-tu pas peur de moi? Ne sais-tu pas que je pourrais te tuer? »

Maintenant que Bill avait parlé, l'aigle ignora l'écureuil et regarda directement l'homme. Bill fit semblant d'étendre la main pour prendre son fusil. L'aigle ne bougea pas. « Tu n'es toujours pas effrayé, n'est-ce pas? Je me demande pourquoi. » Puis Bill remarqua que l'aigle ployait ses ailes en mouvements lents et gracieux. « Je comprends maintenant pourquoi tu es si brave. Dieu t'a donné ces deux ailes pour que tu puisses t'enfuir du danger et tu as confiance dans le don que Dieu t'a donné. Peu importe la vitesse à laquelle j'attraperais mon fusil, tu t'envolerais dans les buissons avant même que j'aie le temps de tirer. Aussi longtemps que tu peux voler, tu sais que tu es en sécurité. Aussi longtemps que je peux sentir le Saint-Esprit dans ma vie, je sais que je suis aussi en sécurité. »

L'aigle et l'homme se regardèrent pendant un long moment avec un respect mutuel. Finalement, l'aigle tourna les yeux vers l'écureuil qui jacassait continuellement. L'aigle semblait dégoûté du bavardage incessant du petit rongeur. Sautant dans les airs, il battit deux fois des ailes puis les étendit pour se laisser porter par le vent. Il n'eut plus besoin de battre les ailes ; les courants d'air le soulevèrent et le portèrent de plus en plus haut, jusque dans le soleil couchant.

Bill regarda l'aigle s'élever jusqu'à ce qu'il ne soit plus qu'un point noir dans le ciel. Le soleil, qui brillait maintenant dans un creux entre deux sommets, rappelait à Bill l'œil de Dieu qui voyait tout, regardant sa création avec approbation. Bill leva les mains et adora : « Père Céleste, comme

ton monde est merveilleux. Aide-moi à être comme cet aigle. Aide-moi à laisser les chichis du monde derrière, à étendre mes ailes par la puissance de Dieu et à m'élever dans l'Esprit jusqu'aux hauteurs spirituelles auxquelles Tu m'as appelé. »

Ce soir-là, assis en indien près d'un feu de camp, Bill sortit sa Bible usée de sa sacoche de selle, tourna les pages dans Exode 19 et lut : « ... *Israël campa là, vis-à-vis de la montagne. Moïse monta vers Dieu ; et l'Éternel l'appela du haut de la montagne, en disant : Tu parleras ainsi à la maison de Jacob, et tu diras aux enfants d'Israël : Vous avez vu ce que j'ai fait à l'Égypte, et comment je vous ai portés sur des ailes d'aigle et amenés vers moi. Maintenant, si vous écoutez ma voix, et si vous gardez mon alliance, vous m'appartiendrez entre tous les peuples, car toute la terre est à moi. »*

Comme il était étonnant que Dieu compare son prophète Moïse aux ailes d'un aigle. Mais après ce que Bill avait vu aujourd'hui, il n'était pas surpris. Il savait que l'aigle avait la vue la plus perçante de toutes les créatures du royaume animal, ce qui signifiait qu'il pouvait voler plus haut et plus loin que tous les autres oiseaux. Et n'était-ce pas là ce à quoi un prophète était appelé, à voir plus loin que tout le monde, soit dans le passé soit dans le futur, et même dans la pensée de Dieu?

Bill pensa aux visions qui lui permettaient de voir dans le passé et le futur. Il avait toujours su que ce don n'était pas pour son usage personnel mais devait bénéficier à l'église de Jésus-Christ dans le monde entier. Mais quel était son but ultime? Il se rappelait de la voix à la rivière qui avait dit : « *Comme Jean-Baptiste a été envoyé pour annoncer la première venue de Jésus-Christ, tu as été envoyé pour annoncer Sa seconde venue.* » Qu'est-ce que ça voulait dire exactement? Son ministère posait-il les fondations pour quelque chose de monumental? Le retour de Jésus-Christ était-il à la porte?

Encouragé par ces pensées, Bill s'éleva dans les cieux, plus loin encore que l'aigle, là où les atomes rétrécissent, au-delà de la lune et des planètes, plus haut que la Voie Lactée, jusqu'à ce qu'il semble flotter entre les innombrables galaxies dans un univers si vaste que les sens humains étaient inutiles. Que c'est dommage de devoir retourner sur la terre!... mais son feu de camp s'était éteint et il pouvait sentir l'air frais de la nuit. Il remua les cendres avec un bâton jusqu'à ce qu'une flamme s'allume puis ajouta une nouvelle bûche. Bientôt, le feu de camp devint lumineux et chaud à nouveau.

En regardant les flammes, Bill pensa au feu surnaturel qui suivait ses réunions, si différent de ce feu de camp terrestre. Il avait tenté plusieurs fois d'expliquer ce phénomène aux gens, mais ses descriptions s'étaient toujours avérées si loin de la réalité. La lumière pouvait varier de grandeur, allant d'un pied [30 cm] à plusieurs pieds [mètres] de diamètre. Elle était parfois sphérique, comme une étoile ; parfois plutôt cylindrique, se tenant debout comme une colonne de feu ; d'autres fois plate et horizontale, tourbillonnant comme une Voie Lactée miniaturisée. Elle était ambre la plupart du temps, jaune-vert à l'occasion. De temps à autre, elle brillait de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Les soirs, pendant les campagnes de guérison, lorsqu'elle se déplaçait dans l'auditoire, elle ressemblait à un flash de caméra qui ne s'éteignait pas. Elle se mettait ensuite à tourner et palpiter comme si elle avait une vie en elle-même, tout en faisant le son d'un puissant tourbillon. Mais il y avait plus à cette lumière que dimension, couleur et forme. Même

lorsque Bill ne pouvait la voir, il savait qu'elle était proche. Il pouvait la sentir radier d'une présence indescriptible en termes humains.

Il y avait ensuite l'ange du Seigneur qui semblait associé à cette lumière. Bill trouvait que l'ange du Seigneur était tout aussi indescriptible. Il était vrai qu'il y avait des aspects qu'il pouvait décrire, comme ses cheveux noirs lui tombant sur les épaules et sa peau couleur olive. Mais lorsque Bill essayait de décrire le caractère de ce visage surnaturel, les mots lui manquaient. Comment pouvait-il dépeindre une si grande paix et une si grande bonté se manifestant simultanément avec une puissance d'une telle ampleur? C'était un paradoxe, un mystère... Ce n'était pourtant qu'une seule des nombreuses choses que Bill ne comprenait pas à propos de cet être surnaturel. Il ne connaissait pas le nom de l'ange. Il savait néanmoins que l'ange n'était pas le Seigneur Jésus-Christ sans toutefois comprendre le lien entre l'ange et la lumière. Et la question la plus importante de toutes, pourquoi cet ange venait-il à lui? Où tout cela allait-il le mener?

Bill se blottit dans son sac de couchage et remonta la couverture par-dessus ses épaules. Couché sur le dos, il observait le ciel illuminé de milliers d'étoiles. Les grands pins sombres qui l'entouraient étaient pointés vers le ciel. À l'est, la constellation d'Orion venait d'apparaître. Au-dessus de l'Orion brillait un petit groupe d'étoiles connu sous le nom des Pléiades. Bill pensa au prophète Job qui avait levé les yeux vers ces deux mêmes constellations tant de milliers d'années plus tôt. Alors que le regard de Bill se portait vers la Grande Ourse, il remarqua les lumières clignotantes d'un avion voyageant vers l'est. De penser à cet avion lui donna le mal du pays. Il s'ennuyait de sa femme et de ses enfants. En ce mois d'octobre 1950, il y avait maintenant neuf ans que Meda et lui étaient mariés. Ils attendaient un autre enfant dans cinq mois. Cela allait être bon de revoir sa famille, même s'il savait que...

Il poussa un soupir. Ses émotions lui semblaient étranges dans ce domaine. À toutes les fois qu'il voyageait, sa famille lui manquait terriblement ; mais après quelques semaines à la maison, il aspirait à voyager de nouveau. Il ne faisait aucun doute que Dieu lui avait donné ce trait de personnalité pour l'aider à faire le travail d'un évangéliste. Il se rappelait la vision que Dieu lui avait donnée le matin où il avait posé la pierre angulaire du Branham Tabernacle. Dans la vision, il avait vu le bâtiment rempli de gens, ce qui le rendit tout excité. Puis l'ange du Seigneur l'avait surpris en disant : « *Ceci n'est pas ton tabernacle.* » L'ange l'avait emporté puis l'avait déposé sous un ciel bleu et clair et lui avait dit : « *Ceci sera ton tabernacle.* » Une par une, ces paroles s'étaient accomplies. À partir de son humble ministère en tant que pasteur d'une petite église dans une petite ville, son ministère s'était étendu dans toute l'Amérique du Nord et s'étendait maintenant en Europe, en Afrique et plus loin encore.

Un autre avion apparut dans le ciel sombre, celui-là se dirigeant vers l'ouest. En se demandant d'où il venait, les pensées de Bill se portèrent à ses propres origines. Il se rappela le petit garçon forcé à porter de lourds seaux d'eau en haut de la colline jusqu'à l'alambic d'alcool de contrebande de son papa. Ce jour-là était à jamais gravé dans sa mémoire ; son découragement et ses larmes, la journée sans vent, le peuplier, le tourbillon, la voix profonde disant : « *Ne bois jamais, ne fume ni ne souille ton corps d'aucune façon. Il y aura un travail à faire pour toi lorsque tu seras plus âgé.* » Bill avait souvent pensé à ces mots pendant son enfance et son adolescence troublées. À certaines

occasions, alors qu'il avait essayé de boire du whisky et une autre fois, en tentant de fumer une cigarette, le son d'un tourbillon lui avait rappelé ces mots, l'empêchant de commettre les mêmes erreurs que son père.

Il avait eu une enfance difficile, remplie de pauvreté, de rejet et de confusion. Il n'avait trouvé la paix que lorsqu'il avait finalement abandonné sa vie au Seigneur Jésus-Christ quand il était un jeune homme. La confusion n'était disparue que lorsqu'il avait rencontré l'ange du Seigneur face à face. Cette nuit-là, le 7 mai 1946, était aussi gravée à jamais dans sa mémoire : la grotte, la noirceur, sa douleur et son désespoir, la lumière, le bruit de pas, l'homme qui sortit de cette lumière, la peur de Bill qui s'était évaporée aussitôt que l'ange avait dit : « *Ne crains pas* », et son message : « *Je suis envoyé de la présence du Dieu Tout-Puissant pour te dire que ta naissance particulière et ta vie mal comprise étaient pour t'indiquer que tu allais prendre un don de guérison divine et l'apporter aux peuples de la terre.* » Bill ne pourrait jamais oublier ces mots.

Cela s'était produit exactement comme l'ange l'avait prédit. En 1946, Bill n'était que le pasteur peu connu d'une petite église dans une petite ville. Maintenant, en 1950, seulement quatre ans plus tard, il était si connu et respecté que mêmes des rois et autres personnes importantes demandaient ses prières. Des ministres de plusieurs dénominations différentes lui écrivaient tous la même requête : « Venez tenir une campagne de guérison dans notre ville. » Il avait eu plus de requêtes de villes et de pays qu'il y avait de soirées dans une année pour tenir des réunions. Il n'était pas difficile de comprendre pourquoi il avait tant de demandes. Comme l'ange l'avait promis, le signe dans sa main avait laissé sa place au discernement par vision, réveillant des millions de gens à la réalité de Jésus-Christ, le Dieu qui connaît toutes choses.

Le grondement de l'avion devenait de plus en plus fort, cadrant si peu avec la quiétude des montagnes. Dans le ciel, l'avion parvint au point milieu entre les deux horizons. Bill réalisa que sa propre vie avait probablement atteint son point milieu. Et son ministère... son ministère était probablement à son zénith. Il avait vu la puissance de Dieu donner la vue à l'aveugle, l'ouïe au sourd, rétablir l'infirme et guérir le cancer, toutes sortes de miracles jusqu'à la résurrection des morts. Existait-il des choses plus merveilleuses encore? Il s'attendait naturellement à de tels miracles en Afrique du Sud parce que Dieu lui avait spécifiquement montré d'aller dans ce pays à travers la guérison spectaculaire de Florence Nightingale Shirlaw. Peu importe si Satan lui avait tendu un piège en Afrique du Sud. Que pouvait Satan contre lui, spécialement maintenant qu'il était averti?

Bill regardait la lumière clignotante disparaître à l'horizon. Il se demanda à quel endroit l'avion se dirigeait. Los Angeles, Californie? Tucson, Arizona? Bill pensa à quel point il aimait ces états de l'Ouest. Puis il se souvint, il y avait de cela maintenant bien des années, une astrologue, une étrangère, lui avait dit la date de sa naissance, lui avait décrit son aura et lui avait dit que sa destinée était dans l'Ouest. C'était plutôt étrange parce que plusieurs de ses visions avaient rapport à l'Ouest.

À l'âge de 14 ans, lors de son opération pour enlever les résidus de balles dans ses jambes, il avait eu une vision de lui-même se tenant dans une prairie dans l'Ouest, les bras levés vers une

croix de lumière qui envoyait des rayons de chaleur dans son cœur et dans son âme. Après la mort de Hope et Sharon Rose, il avait expérimenté un rêve saisissant de réalisme où il marchait dans une prairie de l'Ouest près d'un chariot à bêche ayant une roue brisée. Sharon Rose, devenue jeune femme, le rencontra près de la roue brisée et le dirigea vers un grand manoir où Hope l'attendait. Dans le rêve, le soleil se couchait, inondant le ciel d'une lumière orangée. Plus tard, après son mariage avec Meda, il eut une vision dans laquelle il marchait vers le Nord-Est et l'ange du Seigneur lui fit rebrousser chemin pour le faire marcher vers l'ouest. Il traversa une montagne jusque dans un vaste désert où il trouva une tente géante ou une cathédrale, ses dômes recouvrant un énorme monceau de Pain de Vie. L'ange lui dit de distribuer ce pain aux milliers de gens qui affluaient de toutes parts dans le désert. Bill se rappela même le rêve de sa mère dans lequel six colombes descendirent du ciel en formant la lettre « S » et atterrirent sur sa poitrine. Dans le rêve, Bill se construisait une maison dans l'Ouest.

Grâce à ces indices, il était clair pour Bill que sa destinée l'attendait dans l'Ouest. Mais quel genre de destinée? Qu'est-ce qui pourrait bien surpasser les visions, les guérisons et les miracles qui transparaissaient déjà dans son ministère?

L'avion disparut du côté ouest de l'horizon. Bill ne pouvait pas voir au-delà de sa propre ligne d'horizon non plus. Il ne pouvait pas voir le piège que Satan lui avait astucieusement tendu en Afrique du Sud et à quel point il passerait proche d'être complètement détruit par celui-ci. Il ne pouvait pas non plus prévoir l'époque à laquelle il n'y aurait plus autant de demandes pour ses réunions. Il ne pouvait savoir que Dieu changerait son ministère en l'appelant à un plus haut appel que celui d'évangéliste. En ce soir frisquet d'octobre 1950, William Branham n'aurait jamais pu imaginer la série d'événements surnaturels qui le dirigeraient vers l'ouest au Mont Sunset en Arizona. Là, il découvrirait finalement sa destinée et il tremblerait d'une crainte révérencielle face à toute son ampleur, car elle tonnerait d'une voix qui allait secouer la terre.

Sources et notes de la fin

La plupart des détails de cette biographie proviennent du témoignage personnel de William Branham contenu dans approximativement 1 100 sermons enregistrés entre 1947 et 1965. Dans ces notes de la fin, ces sermons sont répertoriés par l'année, le mois et le jour où il a prêché ce sermon, ainsi que le numéro de la page, le numéro de paragraphe ou le numéro de la citation du sermon. L'année sera sous la forme AA-MMJJ. (Ex : 62-0311, pour le 11 mars 1962.) Les sermons du matin et ceux du soir sont identifiés par un « M » ou un « E » [pour « soir » - Note de l'éditeur] à la fin de la date. La page ou le numéro de paragraphe seront séparés par un trait d'union indiquant que le matériel utilisé se trouve entre ces deux numéros.

Tous les sermons enregistrés de William Branham ont maintenant été transcrits et ont été placés sur un programme de recherche informatisée appelé le « Message Software Package » [pour le « Progiciel du Message ». - Note de l'éditeur]. Ce programme peut être acheté sur le site branham.org ; il est aussi accessible gratuitement sur le site Branham.org/MessageSearch.

Si un sermon n'existait pas sous forme imprimée lorsque le Programme de Recherche du Message a été compilé, les développeurs du programme (Eagle Computing) ont numéroté les regroupements de paragraphes. Pour bien identifier ces identifiants arbitraires des pages régulières ou des numéros de paragraphes, Eagle Computing a placé un « E » majuscule devant chaque numéro de citation.

La recherche et l'écriture de *Surnaturelle : La vie de William Branham*, Volume Un [lequel comprend les livres Un, Deux et Trois. Note de l'éditeur] ont été effectuées avant que le programme « Message Software Package » ne soit développé. J'avais commencé à travailler sur ce projet avec Perry Green à l'automne 1993. Par le temps où le « Message Software Program » ne devienne récemment disponible, Saundra Miles et moi-même sommes retournés vérifier plusieurs des détails dans les livres Un, Deux et Trois, utilisant la fonction de recherche. Cela ne m'était pas paru évident jusqu'à ce que j'écrive le livre Quatre que le système de référence utilisé dans le « Message Software Program » rendait relativement facile de faire la liste des sources pour la majorité du matériel de *Surnaturelle : la vie de William Branham*. Par conséquent, les livres Quatre, Cinq et Six de cette série ont une liste assez complète de mes sources. Pour cette présente édition du Volume Un, je suis retourné et j'ai collecté une partie de la matière d'origine pour en faire une liste dans cette section ; mais vu que cela est fait en rétrospective, cela peut ne pas être aussi complet que les listes que vous trouverez dans les Volumes Deux et Trois [le Volume Deux comprend les Livres Quatre et Cinq. Le Volume Trois comprend le Livre Six. Note de l'éditeur].

Concernant l'exactitude des détails de cette biographie, je peux seulement dire que j'ai fait de mon mieux. William Branham a raconté ces histoires à ses auditoires et je les ai obtenues en

écoutant ses sermons sur bande magnétique. (Aujourd'hui, bien sûr, ils ont été numérisés). Souvent il raconta ces histoires peu de temps après que les événements ne soient arrivés. Ainsi, ils étaient frais dans son esprit. Il était habituellement généreux en détails. Alors qu'il répétait une histoire plusieurs fois au fil des ans, il ajoutait ou soustrayait souvent des détails à chaque narration, ce qui est seulement naturel. Chaque fois qu'il y eut un incident qu'il a décrit plus d'une fois, j'ai fait un rapport d'ensemble de cela, ajoutant autant de détails que je pouvais rassembler de ses divers rapports à ce sujet.

J'ai consulté plusieurs références en plus des sermons de William Branham. Pour les derniers volumes, il y avait une abondance de matériel public, comme des articles de journaux, de magazines ou des témoignages personnels de gens qui l'ont connu ou qui furent impliqués dans les événements que j'ai rapportés. Mais pour la première partie de sa vie, les références étaient peu nombreuses. Mais il en existait néanmoins. Par exemple, j'ai lu des rapports de journaux et j'ai vu des photographies du déluge de la rivière Ohio de 1937. J'ai consulté des livres de médecine concernant la machine pneumothorax que les médecins ont utilisé pour tenter de sauver la vie de Hope Branham. J'ai aussi bénéficié de la recherche approfondie de Peary Green sur la vie de William Branham, ainsi qu'il l'a mentionné dans son livre *Les Actes du Prophète* et aussi comme il me l'a partagé personnellement.

Billy Paul Branham a gentiment répondu à chaque question que je lui ai posée au fil des années. Au début de ce projet, Rebekah Branham Smith m'a envoyé une liste des membres de sa famille proche ainsi que leurs dates d'anniversaire. J'ai de plus bénéficié de la recherche approfondie de George et Rebekah Smith publiée dans le magazine *Only Believe*. (Vous pouvez lire plusieurs de ces publications dont l'impression est épuisée sur le site onlybelieve.com). Par exemple, le détail concernant la colombe se posant sur le cadre de la fenêtre de la cabane où habitait la famille Branham peu de temps après que William Branham fut né. Ce détail provient de Henry Branham (un cousin de Bill) dont la mère était présente à la naissance de Bill et qui l'a raconté à Henry. (Voyez le magazine *Only Believe*, la parution d'août 1988, Volume 1, numéro 2, page 18.) J'ai été capable d'écrire une description détaillée de la caverne de William Branham parce que George Smith a fait une vidéo à ce sujet et Rebekah Smith a publié des photographies de cela dans un rapport spécial aux gens qui étaient sur la liste d'envoi du magazine *Only Believe*.

« Chapitre 1 : U mystérieux signe de naissance »

Une lumière de couleur ambre apparaît à sa naissance. Sources : 52-0713 E-12, 50-0711 E-7, « Un Homme Envoyé de Dieu », pages 26-27

L'histoire de Grand-Maman Branham : 51-0501 E-39

Le mariage de Charles et d'Ella : 50-0115

En 1909, un blizzard lui enlève pratiquement la vie :

Consacré à l'église Baptiste du royaume de l'opossum : 59-0419A 21-4

Les combats de Charles Branham : 59-0419A 21-7

Une voix en provenance d'un tourbillon « tu vas vivre près d'une ville appelée New Albany » : 55-0117 59-1

La famille déménage à Utica, Indiana : 51-0722A E-17

« Chapitre 2 : Sa première vision »

Le travail de Charles à Utica : 51-0415A E-16 - E-19, 60-1218 E200, 52-0720A E-19

Des détails concernant le ranch de M. Wathens : 59-0419A 22-6

L'histoire concernant son frère et une sucette : 50-0820A E-40, 51-0722A E-26

Les petits Branham reçoivent leur éducation avec un bâton en noyer : 62-0721 E-61, 51-0722A E-27

Commençant l'école n'ayant pas de chemise : 50-0200 E-15, 50-0820A E-42

Billy transporte de l'eau à la distillerie et entend une voix provenant d'un tourbillon et disant « ne bois ni ne fume... » 59-0419A 22-6—24-4

Billy voit sa première vision d'un accident sur un futur pont enjambant la rivière Ohio : 50-0813E E13-E14, 52-0713A E14

« Chapitre 3 : L'opprobre de la pauvreté »

Wm. Branham parle de ses premières années à l'école avec plusieurs témoignages personnels : 50-0200 E16, 50-0820A E41, 51-0415A E26

« Chapitre 4 : Battu sans pitié »

M. Dornbush se moque de Billy parce qu'il ne boit pas : 59-0419A 29-1

Écrivant un poème sur un papier emprunté à l'école : 65-0217 30-36

Faisant le vœu qu'un jour il combattrait l'alcoolisme : 60-0911M 195

« Chapitre 5 : L'accident de chasse »

Faisant les labours avec son père : 53-0513 E29, 53-0907A E38

Recevant son salaire et allant en ville : 52-0720A E17, 63-1229E 10-1

Jouant au cow-boy sur un vieux cheval de labour : 50-0115 E7, 50-0813A E-8

Chassant avec son chien Fritz : 60-0608 E70

Un témoignage détaillé relatant comment il a été tiré dans les jambes alors qu'il chassait avec son ami Jimmy Poole et les luttes qui en ont résulté : 63-1110M 11-1 – 15-4, 57-0407M E-91

« Chapitre 6 : Le coup terrible »

Des observations de son jeune âge concernant des femmes infidèles et voulant fuir les événements sociaux : 50-0820A E59-E60, 65-1212 47, 52-0720A E50

Le premier rendez-vous de Wm. Branham : 51-0722A E40-E45, 59-0419A 26-3-27-6, 50-0200 E-30

Abordée par une diseuse de bonne aventure lors d'un carnaval : 52-0713A E-21, 55-0117 75-6

Fritz est tué : 60-0608 E70, 63-0322 383-2

Il essaie de rejoindre la marine mais sa mère s'interpose : 52-0720A E43

« Chapitre 7 : La fuite dans le désert »

Wm. Branham déménage en Arizona : 50-0115 E8, 51-0729A E18-E21, 64-0418B E14

Des expériences de travail dans un ranch de bétail : 51-0722A E39, 56-0403 E40, 63-1116B, 59-0419E E22-E27, 59-1220E 81-85, 60-1209 198

Edward meurt : 52-0720A E45, « Un Homme Envoyé de Dieu », page 38

« Chapitre 8 : Le signe le suit »

Wm. Branham est approché par une astrologue : 52-0713A E21-E24

« Chapitre 9 : Sa dernière chance »

Entraîné à la boxe par « Six-Second » Smith : 62-0401 3-4, 62-0408 E-36, 62-031142-1

A remporté 15 combats professionnels ; au dernier, il fait une promesse à Dieu : 51-0729A E14, 50-0822 E-5, 56-0415 E52

Howard, « Tu ressembles à un prédicateur Baptiste » : 62-0531 E34

Wm. Branham donne son témoignage sur sa maladie, l'opération, le message de Dieu et sa conversion dans : « Un Homme Envoyé de Dieu », pages 39-40 et partiellement dans les sermons suivants : 63-0421 E85-E87, 60-0607 E46

La conversion de Wm. Branham : 62-1230M 41-5 – 44-1, 56-0814 E49-E51, 63-0421 E85-E87

« Chapitre 10 : Le premier test de foi »

Il rencontre Hope Brumbach : 52-0720A E59, 50-0820A E60

Le jeune Dr. Davis accepte le défi d'un infidèle de boire de l'acide sulfurique : 53-0907A E79-E81

Le premier chant que Wm. Branham a appris « Être comme Jésus » : 62-1014M 23-6

Baptisé au nom du Seigneur Jésus-Christ : 60-1211^E 301

Guéri d'une maladie à l'estomac par la foi dans la Parole de Dieu : 47-1221 E75, 47-1221 E75-E79, 60-0607 E46-E48

Faisant des arrangements pour payer une dette : 65-0822M 13

« Chapitre 11 : Consacré pour un Évangile surnaturel »

Abordé par une femme alors qu'il coupe le gaz : 64-0830^E 1165-95

La guérison de M. Merrill et de Mary Der Ohanion : 60-0930 E2-E14

« Chapitre 12 : Se tenant dans les airs »

La mère de Wm. Branham est sauvée et Christ-Jésus apparaît alors qu'il est en prière pour son père : 55-0117 60-1 – 62-1, 65-0218 11-24

« Chapitre 13 : L'étoile mystérieuse réapparaît »

Wm. Branham a une discussion avec Dr. Davis concernant l'ordination des femmes prédicateurs : 58-0928E 27-4, 61-0112 589-Q-131 – 591-503

Une lumière apparaît alors que Wm. Branham baptise : 60-1205 47, 51-0505 E15, 55-0227E E85, « Un homme envoyé de Dieu », page 38, « Le prophète du vingtième siècle » page 37.

Une fille dans un costume de bain, « Margie », se moque des baptêmes : 55-0117 71-4

« Chapitre 14 : Son futur tabernacle lui est montré »

Dieu montre à Wm. Branham où construire son église alors qu'il prie : 52-0224 212, 62-0601 744-8 – 744-11

Une vision le matin que Wm. Branham pose la pierre d'angle de son église : 57-0120M E12-E14, le compte-rendu le plus complet de cette vision dans « Une homme envoyé de Dieu », pages 185-188

Sept visions d'évènements des temps de la fin : 60-1211E 44, 60-1205 47, « Un prophète du vingtième siècle » pages 38-40

« Chapitre 15 : Une demande en mariage muette »

La demande en mariage de Wm. Branham à Hope Brumbach : 50-0200 E31-E37, 50-0820A E61-E73, 51-0722A E46-E57

« Chapitre 16 : Comme une chauve-souris sortie de l'enfer »

Description du nouveau Branham Tabernacle : 53-1115 E1

L'histoire avec Nellie et Wayne Bledsoe : 62-0311 37-2 – 41-3

La dernière histoire de « Margie » qui s'était moquée des baptêmes sur la rivière Ohio : 55-0117 71-4 – 71-7

« Chapitre 17 : Un mariage plein d'espoir »

Wm. Branham donne des détails concernant le début de son mariage, la naissance de Billy Paul. Le compte-rendu de Wm. Branham concernant l'expérience de Mishawaka : 50-0200 E37 – E47, 59-0419A 35-2 – 40-3, 50-0820A E71-E89

Walt Johnson est le premier qui parle à Wm. Branham des Pentecôtistes : 55-0117 62-1 – 62-3.

« Chapitre 18 : L'erreur après Mishawaka »

Wm. Branham relate ses débuts avec les gens de la Pentecôte avec comme moment culminant le décès de Hope. Des détails dans plusieurs sermons et des témoignages tels : 50-0200, commençant environ à E47, 51-0722A E70, 59-0419A 41-1

« Chapitre 19 : Un rideau noir tombe »

Wm. Branham continue de relater une série d'évènements autour de la mort de Hope dans les sermons suivants : 50-0200 E50-E63, 51-0722A E70-E73, 59-0419A 41-1 – 42-6

« Chapitre 20 : La désastreuse inondation »

Wm. Branham continue de parler des évènements vécus : 50-0200 E50-E63, 51-0722A E70-E73, 59-0419A 41-1 – 42-6

« Chapitre 21 : Hope meurt »

Wm. Branham relate de nouveau des évènements entourant le décès de Hope dans les mêmes témoignages : 50-0200 E64 – E79, 51-0722A E73-E92, 59-0419A, 42-7 – 46-4

« Chapitre 22 : Le moment le plus traître de sa vie »

Wm. Branham continue à parler d'évènements qui ont suivi le décès de Hope, son angoisse et l'aide de Dieu : 50-0200 E54–E63, 51-0722A E93-103, 59-0419A 46-5 – 53-1

« Chapitre 23 : Combattant l'adversité »

La Bible qui demeure sur la chaire après l'inondation : 61-1231E 11

Le témoignage de Wm. Branham concernant les évènements et ce qu'il pensait alors qu'il réalise que les dons de l'esprit peuvent être démontrés par des hypocrites autant que par de vrais Chrétiens dans « Comment l'ange est venu à moi » 55-0117 commençant autour du paragraphe 69-3.

Le service de la longue veille du 12/31/1939 : 54-0221 E6-E10, 54-1231 146

« Chapitre 24 : Des jambes estropiées redressées »

Quoique mentionné à d'autres endroits, les évènements mentionnés dans ce chapitre proviennent du témoignage de Wm. Branham donné dans « Expériences #3 » : 47-1221

« Chapitre 25 : Le miracle de M-i-i-illtown »

Témoignage concernant la vision de Milltown, les réunions qui suivirent et les évènements entourant dans : « Un homme envoyé de Dieu », pages 195-200, « Le prophète du vingtième siècle » : pages 46-51, 50-0816 E17.

« Chapitre 26 : Perdu sur le Mont Hurricane »

Wm. Branham et Meda Broy se marient : 60-1204E 248, 63-1229E 17-1

Billy-Paul demande : « Papa, où est ma maison? » : 52-0713A E18

Le témoignage de Wm. Branham sur le fait de s'être perdu avec sa famille et l'histoire de son salut de la tempête : 54-0720A E43-E51, 55-0120 E43-E66

« Chapitre 27 : Le taureau meurtrier »

Références sur l'état du monde en 1945 de l'Encyclopedia Britannica.

La tentative de Wm. Branham de prélever une offrande : 57-0519E E3-E6

Le travail de Wm. Branham lui permet de témoigner et quelques agriculteurs se convertissent : 51-0729E E18, 3-0608E E5

Wm. Branham rencontre un taureau meurtrier : 55-0610 E39-E41, 56-0218B E12

Mme Reed est guérie de la tuberculose ; critique du voisin de Wm. Branham jusqu'à ce que sa femme devienne malade et qu'elle guérisse : 53-0405S 191-238

« Chapitre 28 : Un ange apporte une commission »

Dans ma version originale du «Le Jeune Homme et Son Désespoir», j'avais écrit que Wm. Branham était dans sa caverne dans la région désertique de Tunnel Mill lorsque l'ange le rencontra premièrement face à face. J'ai su qu'à plusieurs reprises il a dit qu'il avait premièrement rencontré l'ange dans une cabane abandonnée d'un garde forestier, laquelle était sur son chemin vers la caverne. J'avais alors écrit que cela s'était produit dans la grotte sur la base de plusieurs déclarations qu'il a faites qui semblaient suggérer que cela s'était réellement passé dans sa grotte. Alors que je repassais mes notes pour cette édition, j'ai eu des doutes sur ce sujet. Dans six sermons, il mentionne la cabane en connexion avec sa première rencontre avec l'ange, et dans seulement trois sermons il mentionne la caverne alors qu'il parle de cette nuit – et dans deux de ces sermons où il fait mention de la caverne, il mentionne aussi la cabane du garde-chasse, décrivant la cabane en détails. J'ai vu des photos ainsi qu'une vidéo de cette caverne prise par George Smith, le gendre de Wm. Branham. La caverne n'est pas tellement grande. Cela aurait été difficile pour toute l'activité que Frère Branham décrit dans cet environnement à l'étroit alors qu'il a arpenté le plancher pendant des heures ; l'ange s'approchant de lui à sa droite ; et même la lumière encerclant autour de la tête de l'ange comme celui-ci mesure 6 pieds de haut [1,8 m]. Wm. Branham mentionne le fait qu'il regardait par la fenêtre ; il décrit le poêle et il rajoute qu'il s'était assis sur une boîte et il parle aussi d'un plancher de bois et il dit qu'il pensait que quelqu'un venait avec une lampe de poche. Toutes ces choses ne conviendraient pas bien avec le scénario d'une caverne. En réexaminant ce que Wm. Branham a dit concernant ce jour, il me semble davantage qu'il s'est arrêté premièrement à la cabane du garde-forestier avec l'intention de se rendre à sa caverne le lendemain. J'ai réécrit ce chapitre avec cette perspective. Message Sources : 50-0821 E30–E35 (mentionne la caverne mais décrit la cabane en détails) ; 53-0509 E-24 (mentionne la caverne) ; 51-0501 E27 (mentionne la cabane) ; 51-0717 E30–E35 (mentionne la cabane) ; 52-0713A E24–E29 (mentionne la caverne, mais décrit la cabane en détails) ; 55-0117 73-1 to 73-5 (mentionne la cabane) ; 60-0210 E13 et E19 (mentionne la cabane).

« Chapitre 29 : Le signe dans sa main »

Wm. Branham consulte le Dr. Davis après la visitation de l'ange dans la caverne : 57-0126B E46

L'homme de Paducah, Kentucky est guéri, 47-0412 E77

Les yeux de Charlie McDowell sont guéris : 53-0614E E16-E18

Magie, la femme de M. Morgan, est guérie du cancer : 55-0117 80-3 - 80-5, 63-1229E 9-4

« Chapitre 30 : Des prisonniers libérés »

La guérison de Betty Daugherty : 53-1107 E23-28, 58-1002 E1-E4

« Un homme envoyé de Dieu », pages 83-88

Les évènements de ce chapitre sont rapportés dans le livret « Je n'ai pas été désobéissant à la vision céleste » par Wm. Branham

« Chapitre 31 : Le rêve étrange de l'homme aveugle »

Wm. Branham raconte les évènements de Camden, Arkansas comme lorsque le Saint-Esprit apparaît visiblement, les guérisons et le salut d'un gérant d'hôtel et d'un journaliste :

50-0820E E41, 53-0902 E48-E50, 51-0413 E44-E48

Racontant l'histoire de l'homme de couleur qui cria et reçut sa vue : 47-0412 E82-E87

« Chapitre 32 : Défiant la folie »

Racontant l'histoire de M. Kinney lui disant premièrement qu'il mourrait mais que le Seigneur avait épargné sa vie : 47-1221 E53-E67

La femme démente qui est délivrée : 50-0100 100-134, 50-0815 E40, 55-0116E E46-E55

« Chapitre 33 : Une ligne de prière longue de huit jours »

Wm. Branham voyage afin de prier pour un bébé qui est guéri : 47-1221 E47-E52

Wm. Branham rencontre la femme guérie de sa démence à Pine Bluff, Arkansas dont le témoignage crée une atmosphère pour les réunions : 50-0815 E49

Compte-rendu de plusieurs évènements qui se produisirent durant les 8 jours qu'ont duré la ligne de prière : 50-0818 E9, 52-0720A E36, 62-0630E E5-E6, 54-1207 E54-E79

« Chapitre 34 : Le choc du retour »

Conduisant jusqu'à la maison alors qu'il est si fatigué, priant pour un bébé malade et une femme : 50-0818 E10-E13, 52-0720A E37-40

Dialogues avec une fille qui a une appendicite, puis prière pour sa guérison : 47-0412 E23-E47

« Chapitre 35 : Refusant un cadeau de 1 500 000 \$ »

Il rencontre Jack Moore- Voir notes de la fin

Langues et interprétations à San Antonio TX qui répète ce que la Voix a dit au-dessus de la rivière Ohio en 1933 : 62-1133 E114

Un ministre manquant de respect et d'autres contractent l'épilepsie : 55-0604 E63, 57-0728 E76

De l'irrévérence à Phoenix, AZ alors que quelqu'un refuse de baisser sa tête, éventuellement guéri : 48-0304 E55, 50-0100 162-172

Haddie Waldorf ressuscitée de la mort : 54-0228A E10, 65-0815 30

Guérison de Mme Melikian, une traite bancaire de 1 500 000 \$ que Wm. Branham décline : 53-0329 110, 50-0820A E18, 53-1108A E10

« Chapitre 36 : Une foi d'Apache »

Rencontrant le petit David Walker : 53-1203 E30

Une prophétie datant de 22 années qui est accomplie 62-0628 E4

Les réunions chez les Apaches à San Carlos : 51-05-0 E21, 53-0906 E8, 54-0221 E10

« Chapitre 37 : La réprimande de l'ange »

Un garçon né aveugle est guéri : 50-0821 E15, 51-0714

La réprimande de l'ange : 47-1207 E13

Il est permis à Billy Paul de voir l'ange du Seigneur

« Chapitre 38 : La ligne aux miracles »

Laddie Myric guérie : 47-1207 E37

La « ligne aux miracles » : 47-1102 E3, 47-1207 E16

Un ministre tient une « offrande d'amour » afin de construire une maison pour Wm. Branham sans que celui-ci le sache : 58-0928M E71, 65-1126 E70

« Chapitre 39 : Les Rocheuses du Colorado »

Wm. Branham chasse dans les Rocheuses du Colorado et décrit ce qu'il voit et des expériences : 50-0819 E26, 54-0624 E4

« Chapitre 40 : Le grand test »

Un maniaque attaque Wm. Branham dans une réunion à Portland, OR : 51-0728 E3, 53-1213E E49

« La ligne aux miracles » à Phoenix, AZ : 47-1207 E16, « William Branham, Un homme envoyé de Dieu », page 125

Dieu montre à Wm. Branham de ne pas mettre de l'emphase sur les miracles : 48-0304 #55, 47-1207 E9

« Chapitre 41 : La connexion Bosworth »

Wm. Branham rencontre David Walker et fait l'échange de tentes : 60-0724 E73

Vision d'un garçon ressuscité des morts : 50-0818 E27

« La Voix de la guérison » est née : « William Branham, un Homme envoyé de Dieu » page 127

Wm. Branham rencontre F.F. Bosworth : 51-0928 E15, 50-0100 76

Une voix explique la perte de la force de Wm. Branham : 47-1214

« Chapitre 42 : Brisé et relevé »

55-1006A E17, 53-1206 E57, 50-0820A E12

Wm. Branham est guéri et restauré : 51-0729^E E39

« Chapitre 43 : Le second signe apparaît »

Le second signe apparaît en accord avec une vision précédente : 50-0110 E35

« Chapitre 44 : Comprenant son ministère »

Un ministre trafique une carte de prière pensant exposer Wm. Branham comme un fraudeur
53-0508 E67

Les visions et leur effet sur les forces de Wm. Branham : 50-0802 E2, E26, 54-0900 E3, « William Branham, un Homme envoyé de Dieu », chapitre 30. Contribution du Révérend F.F. Bosworth qui décrit le ministère de guérison de Wm. Branham

Les linges de prière utilisés : 60-0803 E3

Guérisons à une réunion à Beaumont : 50-0100 E68

« Chapitre 45 : Phénomènes à Fort Wayne »

Le piano joue surnaturellement « Le Grand Médecin » : 50-0714 E19, 51-0502 E44, 56-0617 124

John Rhyn guéri d'être aveugle sur sa confession : 51-0507 E34, 53-0614E E23

Mme Bosworth prie pour une femme qui louche : 50-0100 E68

Les guérisons à Ft. Wayne : 51-0930 E30

Conversation avec le Dr. Pedigrew : 61 :0520 E6

Conduit par l'Esprit à la cafétéria Miller's Cafeteria où une main handicapée est guérie, la tenue d'une ligne de prière dans la rue : 51-0930 E30

« Chapitre 46 : L'ange photographié à Houston »

Débat et photographie : 51-0718 E26, 55-0117 81-2, « William Branham, un Homme envoyé de Dieu » par Gordon Lindsay page 147. « William Branham, un Prophète visite l'Afrique du Sud » par Julius Stadskev page 34. « Rapport et Opinion » George J. Lacey- Examineur sur des documents litigieux datés du 29 janvier 1950

« Chapitre 47 : Le vol d'avion désespéré de Nightingale »

Guérison de Florence Nightingale Shirlaw : 60-0805 E19, « William Branham, un Prophète visite l'Afrique du Sud » par Julius Stadskev page 48

Guérison du Roi George : 52-0713A E38

Vision et guérison de M. Reece : 52-0715 E37

« Chapitre 48 : Résurrection d'un garçon mort selon une vision »

Un garçon mort ressuscité : 51-0719 E33, 51-0728 E49, « William Branham, un Homme envoyé de Dieu » par Gordon Lindsay

Guérison de l'autre garçon blessé dans l'accident : 51-0729 E50, 53-213 E75

Guérison d'un homme malade et la vision empêchant Wm. Branham de prier pour une certaine femme malade : 50-0715 E14-16

« Chapitre 49 : Amis et ennemis »

L'attaque d'un journal à Lubbock, TX : 52-0715 E29

Vision de la guérison de M. Reece accomplie : 52-0715 E34

Wm. Branham refuse de retirer de l'argent à la suite d'un canular du FBI : 53-0609 126-130, 52-0224 213-218

Wm. Branham refuse le don d'une Cadillac : 50-0300 E20, 52-0715 E30

« Chapitre 50 : Une lavandière retarde son vol »

Ce chapitre a ses sources de l'histoire racontée dans ces sermons : 55-0629 E9-E21, 51-0729A commençant à E11, 55-1004, commençant à E14

« Chapitre 51 : Les visions expliquées »

M. Boeing offre de louer un auditorium : 51-0728 E28

Les visions expliquées : 50-0715 E8, 51-0729A E11, 55-1004 E-14

L'exemple d'une vision : 51-0728 E28

« Chapitre 52 : Un aigle sur le sentier de la rivière Troublesome »

Le voyage de chasse de Bill en octobre 1950 : 53-1129A E90-E97, 53-0513 E30-E37

Wm. Branham rencontre une femme portant un costume brun et une jupe ce qui a signifié un changement dans son ministère. Sources : 57-0309E E52 ; 59-0406 E12-E19 ; 63-0714E 23-27.

Index

A

Adair, Sam
ami d'enfance de Bill, 35, 139
s'occupe de Hope et Sharon Rose, 149
s'occupe de Sharon Rose, 156
traite Hope pour une pneumonie, 139
Aigle, 298, 411
Ange du Seigneur, 183, 226, 240, 254, 288,
290, 302, 303, 309, 310, 323, 330, 335,
340, 346, 364, 379, 385, 386, 399, 413,
414, 415
avertit Bill de ne pas mettre l'emphase sur
les miracles, 289
avertit Bill des mauvais esprits, 85
dit à Bill de marier Meda Broy, 194
en vision, parle du Tabernacle de Bill, 102
en vision, protège Bill d'un assaillant, 86
photographié, 365, 366
vu par Billy Paul, 290

B

Baxter, Ern, 301, 306, 319, 327, 328, 329,
331, 336, 348, 373, 375, 376, 381, 390,
392, 394, 395, 408
assure Bill que le don est encore là, 306
devient un organiste de Bill, 328
Bosworth, Fred, 312, 314, 319, 328, 357, 371
auteur de La confession chrétienne, 325
débat avec le Dr Best sur la guérison
divine, 359
gérant de campagne, 336
Branham Tabernacle
après l'inondation de 1937, 165
Bill place la pierre angulaire, 104
photographie du, 124
vision du, 102
Branham, Billy Paul
né en 1935, 119
photographie de, 162, 206

voit l'ange du Seigneur, 290
Branham, Charles Jr, 27
tué dans un accident de voiture, 138
Branham, Charles Sr
conversion sur son lit de mort, 138
déménage sa famille à Utica, Indiana, 9
distille du whisky, 15
empêche Bill de commettre un acte
violent, 45
fuit la justice, 6
méthodes disciplinaires, 12
offre à Bill du whisky, 28
père de Bill, 3
refuse d'aller à l'église, 82
Branham, Edgar Lee (Doc)
frère de Bill, 27
né le 14 mai 1914, 11
Branham, Edward, 5, 6, 12, 20, 23, 27, 35,
51, 134
meurt, 51
Branham, Ella
exemple de Bill d'une bonne femme, 42
historique, 2
mère de Bill, 3
photographie de, 25, 192
presque gelée avec son bébé, 5
rêve de Bill et de six colombes blanches,
325, 415
rêve que Bill prêche au monde entier, **65**
sauvée, baptisée par Bill, 82
Branham, Fay Delores, 53
photographie de, 25
Branham, Henry, 5, 6, 27, 35
Branham, Hope (Brumbach)
accepte d'épouser Bill, 109
épouse Bill, 117
meurt, 153
photographie de, 121, 137
rencontre Bill, 67
Branham, Howard Duffy, 27
assiste Bill dans le ministère de guérison,

- 345, 383
- Branham, James Donald (Donny), 45, 294
aide Bill dans les réunions, 288, 294, 330, 340
photographie de, 25
voit la lumière surnaturelle, 290
- Branham, Jesse, 27
- Branham, Meda (Broy), 141, 193
entendu la prophétie au baptême à la rivière Ohio, 194
épouse Bill, 195
lit Ésaïe chapitre 42, 234
photographie de, 195
signe lui est donné qu'elle doit épouser Bill, 194
- Branham, Melvin, 9, 27
- Branham, Sharon
meurt en 1937, 157
- Branham, Sharon Rose
Bill rêve qu'elle l'attend, 160
née en 1936, 138
- Branham, William
expériences spirituelles de son enfance, 6, 16
ligne de trappes, 27
mauvaise santé le force à arrêter temporairement, 319
reçoit le second signe, 331
- Branham, William (Bill)
alors garçon, écrit un poème, 30
ancêtres, 4
ange lui dit de ne pas mettre l'emphase sur les miracles, 289
ange lui dit d'épouser Meda Broy, 194
approché par une astrologue, 54
attitude envers l'argent, 113, 202, 230, 276, 295, 317, 390
baptisé au Nom de Jésus, 69
blessé aux jambes par un coup de fusil, 37
comprends la signification d'Hébreux 6, 169
consacré dans l'église de la Mission Baptiste, 73
consacré en tant qu'enfant, 4
débat avec un ex-prêtre, 87
débute l'école, 13
débute sa propre église, 92
défi "Amenez-moi le pire cas", 281, 287, 289, 293, 305
demande Hope Brumbach en mariage, 106
devient un boxeur professionnel, 59
écrit un tract sur ses expériences personnelles, 133
emploi avec les Services publics, 52, 53, 61, 113, 134, 142, 202, 203, 207, 232
emploi en tant que garde-chasse, 53, 113, 203, 232
épouse Hope Brumbach, 117
épouse Meda Broy, 195
grondé pour sa grammaire, 348
guéri de maux d'estomac, 71
Incident de la chaise Morris, 117
Incident des bas en soie, 135
lumière mystérieuse à sa naissance, 3
lumière surnaturelle apparaît lors de sa conversion, 64
lune de miel / voyage de chasse, 196, 409
opération aux jambes, 38
opération de l'appendice, 62
parle avec un rabbin juif, 353
pop-corn manquant, 22, 52
prêche son premier sermon, 81
presque mort de froid alors qu'il est bébé, 5
refuse un chèque de 1 500 000 \$, 276
refuse un chèque de 25 000 \$ d'un homme travaillant dans le pétrole, 317
s'écroule pendant une ligne de prière rapide, 307
séquelles d'émanations de gaz, 61
tentative de suicide, 159
visite la clinique Mayo, 322
- Brumbach, Charlie
sa philosophie de la vie, 110

C

- Campagnes Branham, adresse, 338
- Campagnes, lieux de
Beaumont, Texas, 339
Camden, Arkansas, 239
Cleveland, Ohio, 403
Fort Wayne, Indiana, 345
Helsinki, Finlande, 377
Houston, Texas, 357

Jonesboro, Arkansas, 255
 Kuopio, Finlande, 377
 Little Rock Arkansas, 241
 Long Beach, Californie, 275
 Lubbock, Texas, 389
 Miami, Floride, 329
 Oakland, Californie, 279
 Phoenix, Arizona, 273, 274, 280, 303
 Pine Bluff, Arkansas, 245
 Portland, Oregon, 301
 Regina, Saskatchewan, 329
 réserve indienne de San Carlos, 282
 Tacoma, Washington, 319
 Windsor, Ontario, 334

Chanson
 A son nom la gloire, 50
 ballade de cow-boys, 49
 Crois seulement, 226, 342
 Le Grand Médecin, 346
 Vieille croix, 158

Colombe
 apparaît à la naissance de Bill, 3
 dans le rêve de sa mère, 325
 se pose sur le rebord de la fenêtre lors de
 la prière pour Mme Nightingale Shirlaw,
 375

D

Davis, Dr Roy
 accepte le défi d'un infidèle, 68
 consacre Bill au ministère, 73
 donne à Bill une opinion négative
 concernant les visions, 78
 excuses publiques à Bill, 407
 réagit négativement à l'histoire de Bill
 ayant rencontré un ange, 223

DeArk, George
 vu dans une vision, 74

Démonologie, 85, 115, 230, 245, 246, 261,
 273, 274, 277, 283, 288, 291, 297, 305
 joignant son expérience avec les doctrines
 de la Bible, 273

Dîmes, 71, 113

Doctrine
 baptême au nom du Seigneur Jésus-Christ,
 96
 baptême au nom du Seigneur Jésus-Christ,

69
 baptême au nom du Seigneur Jésus-Christ,
 187
 baptême au nom du Seigneur Jésus-Christ,
 354
 certaines visions draîne les forces, 316
 dettes impayées, 71
 deux esprits opérant dans l'église, 168, 170
 dîmes, 71, 113
 écritures sur la guérison, 360
 Élie pour annoncer la 1ere et la 2e venue
 de Christ, 99
 femmes ne doivent pas prêcher dans
 l'église, 91
 guérison divine, 233, 308, 360
 lois supérieures à celle de la terre, 396
 sept noms composés de Jéhovah, 359

E

Expériences surnaturelles
 "Je t'ai appelé et tu n'es pas allé", 62
 "Ne boit jamais, ne fume ni ne souille ton
 corps d'aucune façon", 16, 28
 Billy chasse un démon pour la 1ere fois,
 115
 Billy voit Jésus dans le champ de sauge, 82
 diseuse de bonne aventure voit la lumière
 qui le suit, 45
 empêché de boire, 28
 empêché de fumer, 44
 empêché de se suicider, 159
 empêché de tuer, 32
 entend la voix de l'ange pour la 1ere fois, 6
 entre dans la région des perdus, 38
 étoile apparaît au-dessus des baptêmes de
 la rivière Ohio, 97
 Hope voit le paradis avant qu'elle décède,
 152
 l'amour arrête un taureau en train de
 charger, 204
 lumière surnaturelle apparaît lors de sa
 conversion, 64
 quittant son corps, 182, 190
 un astrologue voit son aura, 55
 une voix parle d'un tourbillon dans un
 peuplier, 16
 voit une croix de lumière dans le ciel, 40

F

futur Branham Tabernacle, 102

G

Grotte de Tunnel Mill, 168

Guérison de

aveugle John Rhyn, 353

filles avec problèmes mentaux au Texas,
391

filles de Mme Nail, 182

filles des montagnes de l'appendicite, 270

filles de John Himmel, 179

filles de la femme noire "sunamite", 402

Florence Nightingale Shirlaw, 371, 374,
407

homme de Paducah, Kentucky, 225

interprète norvégien avec seulement un
rein, 387

John Rhyn, 346

la femme démente sur son dos dans le
sous-sol, 249, 255

madame Damico, 352, 356

Margie Morgan, 227

Mary Der Ohanion, 78

monsieur Leeman de la sclérose en
plaques, 349, 356

monsieur Reece, 373, 394

William Merrill, 76

Guérison de madame Reed de la
tuberculose, 206

H

Hitler, Adolf, 167, 201

I

Inondation rivière Ohio de 1937, 141, 144,
165

Israël

nouveau pays, 327

J

Jésus-Christ, 51, 65, 68, 69, 70, 71, 73, 78,
81, 82, 85, 86, 92, 95, 96, 97, 98, 99, 101,
104, 114, 125, 133, 134, 135, 138, 139,
178, 179, 187, 190, 194, 203, 204, 205,

209, 214, 216, 221, 227, 233, 234, 235,
241, 245, 246, 247, 249, 251, 254, 256,
257, 261, 262, 266, 267, 272, 276, 277,
281, 282, 283, 284, 287, 288, 289, 292,
293, 294, 295, 297, 302, 304, 305, 307,
311, 312, 314, 315, 317, 319, 320, 321,
322, 332, 333, 335, 336, 337, 338, 339,
340, 341, 342, 345, 346, 347, 348, 349,
351, 352, 353, 354, 356, 362, 363, 365,
368, 369, 371, 375, 380, 381, 383, 384,
385, 386, 387, 392, 401, 404, 405, 406,
410, 412, 413, 414, 420

L

Lumière surnaturelle

apparaît à la naissance de Bill, 3
au baptême à la rivière Ohio, 97
identifiée dans les écritures, 98

M

Miracle de

Betty Daugherty, 229

Georgie Carter, 186

Mishawaka, convention pentecôtiste, 124

Mussolini, 93, 119, 201

P

Poésie

Bill écrit son propre poème, 30

hymne à la vie de Longfellow, 29

Prohibition, 15, 114

Prophétie

"Comme Jean le Baptiste fut envoyé pour
annoncer...", 194, 218, 272, 412

"Georgie Carter sera guérie", 188

"Tu habiteras près d'une ville qui s'appelle
New Albany", 6

22 pieds d'eau sur la rue Spring, 140, 165

enfant avec la moustache de lait, 174, 178

Il y aura un travail à faire pour toi lorsque
tu seras plus âgé, 16

John Ryan prophétise sur Bill Branham,
121

Prophétie:, 103

R

Rêves

- Bill rêve de Hope et Sharon au ciel, 160
- différence entre les rêves et les visions, 165
- Ella rêve de Bill prêchant sur un nuage blanc, 65, 324
- Ella rêve de Bill sur un nuage blanc prêchant, 131
- Ella rêve de six colombes volant en formant un "S", 325
- femme noire "sunamite" rêve de pasteur Branham, 400
- roue de chariot brisée dans l'Ouest, 160

T

- Tourbillon de Dieu, 16, 62, 166, 215, 230, 364, 379, 399, 412, 414
- Tunnel Mill, 35, 46, 168, 216, 240, 309
- grotte découverte par Bill, 35

V

Visions

- 2 semeurs sèment sur la terre, 169
- agneau perdu de Milltown, 183
- avertissement contre le spiritualisme

- (mauvais esprits), 85
- Billy voit un ange quand son père décède, 139
- bonbonnière avec un papillon et des mouches, 84
- croix dans l'Ouest, 40
- différence entre les visions et les rêves, 165
- drap noir tombant, 140
- filles de Mme Nail guéries, 182
- guérison de William Merrill, 74
- homme parlant en langues aux rencontres de Mishawaka, 130
- inondation de la rivière Ohio de 1937, 140
- Jourdain pollué, 102
- la guérison de Mary Der Ohanion, 76
- le fils de John Himmel guéri, 173
- Mme Andrews guérie, 209
- Mme Carter voit une vision de Bill, 189
- pont au-dessus de la rivière Ohio, 17
- prend un homme pour un chien noir, 86
- récoltant dans le verger de Dieu, 103
- sept événements majeurs de la fin des temps, 92

W

- Walker, David, 279, 310

Lisez ou écoutez les six livres de « Surnaturelle : la vie de William Branham »

VOLUME I

Livre Un : Le jeune garçon et sa privation

Livre Deux : Le jeune homme et son désespoir

Livre Trois : L'homme et sa commission

VOLUME II

Livre Quatre : L'évangéliste et son acclamation

Livre Cinq : L'enseignant et son rejet

VOLUME III

Livre Six : Le prophète et sa révélation

L'Édition Audio de ces livres est disponible en format mp3 pour téléchargement numérique sur le site : www.lumieredusoir.ca dans la section « Surnaturelle »

Il est aussi disponible en anglais chez :

Believers Christian Fellowship, sur le site web : www.bcfellowship.org

Supernatural Christian Books, sur le site : www.supernaturalchristianbooks.com